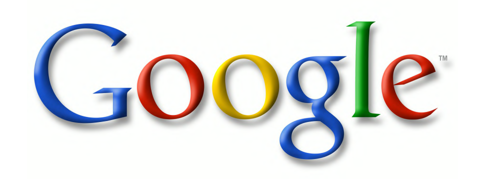
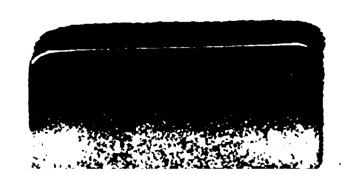


Franco-Gallia







FRANCO-GALLIA.

Kritisches Organ für französische Sprache und Litteratur.

Herausgegeben von

Dr. Adolf Kressner
in Cassel.

IX. Jahrgang.

Wolfenbüttel.
Verlag von Julius Zwissler.
1892.

Inhaltsverzeichnis.

I. Abhandlungen.

II. Besprechungen und Anzeigen.

1. Philologie und Pädagogik.

A. Litterarhistorisches.

B. Wissenschaftliche und Schul-Ausgaben.

C. Grammatisches.

D. Hilfsbücher.

E. Lexikalisches.

F. Pädagogisches.

G. Phonetik.

Zeitschriftenschau.

2. Belletristik, Geschichte, Philosophie, Folklore.

3. Theater.

Revuenschau.

Neue Publikationen.

Nouvelles littéraires.

Litterarische und Personalnachrichten.

Vorlesungsverzeichnisse.

Miscellen.

Erklärungen und Entgegnungen.

Verzeichnis der bisherigen Mitarbeiter.

Arndt, O., in Gleiwitz.
Aymard, J., in Strafsburg.
Bätgen, L., in Eisenach.
Bahlsen, L., in Berlin.
Basedow, H. v., in Leipzig.
Becker, K., in Cassel.
Bretschneider, H, in Rochlitz.
Deutschbein, K., in Zwickau.
Dickmann, O., in Oldenburg.
Duvivier, M., in Bruxelles.
Förtsch, R., in Cassel.
Frank, J., in Nikolsburg.
Gilliéron, L., in Genève.
Gittée, A., in Liège.
Goegg, E., in Genève.
Gundlach, A., in Weilburg.
Gutersohn, J., in Karlsruhe.
Hartmann, M., in Leipzig.
Heller, H. J., in Berlin.
Hönncher, E., in Leipzig.
Hormel, H., in Cassel.
Humbert, C., in Bielefeld.
Hupe, H., in Lübeck.
Jaep, in Eutin.
Jago, E. v., in Paris.
Jordan, L., in Göttingen.
Junker, H. P., in Frankfurt a. M.
Klöpper, C., in Rostock.
Knörich, W., in Dortmund.
†Körting, H., in Leipzig.
Krafft, Th., in Altkirch i. E.
†Kräuter, J. E., in Saargemünd.
Krefsner, A., in Cassel.
Lion, C. Th., in Hagen.
Lohmann, O., in Lüneburg.
Lütgenau, F., in Berlin.
Mager, A., in Marburg a. D.
Mahrenholtz, R., in Dresden.
Melvil, Fr., in Genève.
Mohr, V., in Freiburg i. B.
Mühlefeld, K., in Osterode.
Niemer, in Lauenburg i. P.
Obstfelder, C. v., in Crossen a. O.
Pfotenhauer, in Rostock.
†Rhode, A., in Hagen.
Ricken, W., in Viersen.
Röhr, R., in Bromberg.
Rühlemann, in Halle.
†Sarkner, E., in Breslau.
Sarrazin, J., in Freiburg i. B.
Schäfer, C., in Hamburg.
Schweitzer, in Brandenburg.
Spelthahn, H., in Amberg.
Städler, K., in Berlin.
Stengel, E., in Marburg.
Stier, G., in Berlin.
Stock, H., in Karlsruhe.
Tendering, F., in Elberfeld.
Über, B., in Waldenburg i. Schl.
Vogel, Ch., in Genève.
Vogt, A., in Dorpart.
Weckert, C., in Kosel.
Wendelborn, F., in Langenfeld i. Rhl.
Wermann, K., in Saargemünd.
Wershoven, J., in Brieg.
Wilhelmi, K., in Bremen.
Zergiebel, E., in Cassel.



IX. Jahrgang. № 1. Januar 1892.

FRANCO-GALLIA.

Kritisches Organ für französische Sprache und Litteratur.

Herausgegeben von

DR. ADOLF KRESSNER

in Cassel.

Erscheint monatlich. Preis pro Semester ℳ 4.

Inhalt.

I. Abhandlungen.

Boileau und Racine die gröfsten Verächter Senecas und die gröfsten Bewunderer des Sophokles und der Griechen.

Wie sehr man, bei der Be- und Verurteilung der klassischen Dichter der Franzosen, sich bei uns damit begnügt, einander nachzubeten, tritt wohl nirgends mehr hervor, als in dem selbst von Freunden jener Dichter wiederholten Satz, die klassische französische Tragödie basiere auf der Nachahmung des Seneca. Boileau gilt bekanntlich für den Gesetzgeber des französischen Parnasses. Schon bevor ich eine einzige Tragödie von Corneille und Racine vollständig gelesen, hatte mich dieser vom Gegenteil überzeugt. Der bei uns verschrieene trockne Pedant verachtete den Römer als einen phrasenhaften Deklamator und bewunderte aufs höchste die Tragiker und vor allem den gröfsten Tragiker der Griechen. Auch spricht er es deutlich aus, dafs Sophokles und Euripides den Racine gebildet, und er, der angeblich engherzige Vertreter der Unnatur und des engherzigen französischen Pseudoklassicismus, im Gegensatz zu der echten griechischen Klassicität, verficht gar die Sache der letztern gegen Perrault und meint, nicht einmal seinen Liebling und Freund Racine dürfe man dem Sophokles und Euripides an die Seite stellen, während er manche Stücke unbedeutender Tragiker Frankreichs denen des Seneca vorzieht. Und wie hier, so vertritt er überall sonst die Sache der Wahrheit und Natur im Gegensatz zur Lüge, Unnatur und Künstelei. Folgende Stellen aus dem Art poétique, seinen prosaischen Schriften und aus seiner neunten Épître mögen das Gesagte bestätigen.

Art poétique.

La tragédie, informe et grossière en naissant,
N'était qu'un simple chœur, où chacun en dansant
Et du dieu des raisins entonnant les louanges,
S'efforçait d'attirer de fertiles vendanges.

— — — — — — — — — — — — — — —

Eschyle dans le chœur jeta les personnages,
D'un masque plus honnête habilla les visages.

— — — — — — — — — — — — — — —

Sophocle enfin, donnant l'essort à son génie,
Accrût encore la pompe, augmenta l'harmonie,
Intéressa le chœur dans toute l'action,
Des vers trop raboteux polit l'expression,
Lui donna chez les Grecs cette hauteur divine,
Où jamais n'atteignit la faiblesse latine.

— — — — — — — — — — — — — — —

Que devant Troie en flamme Hécube désolée
Ne vienne pas pousser une plainte empoulée,
Ni sans raison décrire, en quel affreux pays
Par sept bouches l'Euxin reçoit le Tanaïs;
Tous ces pompeux amas d'expressions frivoles
Sont d'un déclamateur, amoureux de paroles;*)
Il faut dans la douleur que vous vous abaissiez,
Pour me tirer des pleurs il faut que vous pleuriez;
Ces grands mots dont alors l'acteur remplit sa bouche
Ne partent point d'un cœur que sa misère touche.

Lettre à M. Perrault de l'Académie française.

Quel est le motif qui vous a tant fait crier contre les anciens? est-ce la peur qu'on ne se gâtât en les imitant? mais pouvez-vous nier que ce ne soit au contraire à cette imitation-là même, que nos plus grands poëtes sont redevables du succès de leurs écrits? pouvez-vous ne pas convenir que ce sont Sophocle et Euripide qui ont formé Racine? pouvez-vous ne pas avouer que c'est dans Plaute et dans Térence que Molière a appris les plus grandes finesses de son art?

Je n'opposerais pas, comme vous avez fait, notre nation et notre siècle seul à toutes les autres nations et à tous les autres siècles, joints ensemble, l'entreprise à mon

*) Dieser déclamateur ist eben Seneca.

sens n'est pas soutenable. J'examinerais chaque nation et chaque siècle l'un après l'autre. Ainsi, quand je viendrais au siècle d'Auguste, je commencerais par avouer sincèrement que nous n'avons point de poètes héroïques, ni d'orateurs, que nous puissions comparer aux Virgile et aux Cicéron, mais en même temps, je ferais voir que pour la tragédie nous sommes bien supérieurs aux Latins, qui ne sauraient opposer à tant d'excellentes pièces tragiques que nous avons en notre langue que quelques déclamations plus pompeuses que raisonnables d'un prétendu Sénèque. — Davon, daſs Frankreich die Griechen übertroffen, ist nicht die Rede.

Réflexions critiques sur quelques passages du rhéteur Longin.

Réflexion septième.

Corneille est celui de nos poètes qui a fait le plus d'éclat en notre temps, et on ne croyait pas qu'il pût jamais y avoir en France un poète, digne de lui être égalé. Il n'y en a point en effet qui ait eu plus d'élevation du génie, ni qui ait plus composé. Tout son mérite pourtant, à l'heure qu'il est, ayant été mis par le temps comme dans un creuset, se réduit à huit ou neuf pièces de théâtre qu'on admire et qui sont, s'il faut ainsi parler, comme le midi de sa poésie, dont l'orient et l'occident n'ont rien valu. Encore dans ce petit nombre de bonnes pièces, outre les fautes de langue qui y sont assez fréquentes, on commence à s'apercevoir de beaucoup d'endroits de déclamation qu'on n'y voyait point autrefois. Ainsi non seulement on ne trouve point mauvais qu'on lui compare aujourd'hui Racine, mais il se trouve même quantité de gens qui le lui préfèrent. La postérité jugera qui vaut le mieux des deux; car je suis persuadé que les écrits de l'un et de l'autre passeront au siècle suivant. Mais jusque-là ni l'un ni l'autre ne doit être mis en parallèle avec Euripide et avec Sophocle, puisque leurs ouvrages n'ont point encore le sceau qu'ont les ouvrages d'Euripide et de Sophocle, je veux dire l'approbation de plusieurs siècles.

Au reste il ne faut pas s'imaginer que dans ce nombre d'écrivains approuvés de tous les siècles, je veuille ici comprendre ces auteurs, à la vérité anciens, mais qui ne se sont acquis qu'une médiocre estime, comme Lycophron, Nonnus, Silius Italicus, l'auteur des tragédies attribuées à Sénèque, et plusieurs autres, à qui on peut non seulement comparer, mais à qui on peut, à mon avis, justement préférer beaucoup d'écrivains modernes. Je n'admets dans ce haut rang que ce petit nombre d'écrivains merveilleux, dont le nom seul fait l'éloge, comme Homère, Platon, Cicéron, Virgile etc. L'antiquité d'un écrivain n'est pas un titre certain de son mérite; mais l'antique et constante admiration qu'on a toujours eue pour ces ouvrages est une preuve sûre et infaillible qu'on les doit admirer.

Épître neuvième.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable;
Il doit régner partout et même dans la fable;
De toute fiction l'adroite fausseté
Ne tend qu'à faire aux yeux briller la vérité.

Sais-tu pourquoi mes vers sont lus dans les provinces?
Sont recherchés du peuple et reçus chez les princes?
Ce n'est pas que leurs sons, agréables, nombreux,
Soient toujours à l'oreille également heureux;
Qu'en plus d'un lieu le sens n'y gêne la mesure,
Et qu'un mot quelquefois n'y brave la césure;
Mais c'est qu'en eux le vrai, du mensonge vainqueur,
Partout se montre aux yeux et va frapper le cœur;
Que le bien et le mal y sont prisés au juste;
Que jamais un faquin n'y tint un rang auguste,
Et que mon cœur, toujours conduisant mon esprit,
Ne dit rien au lecteur qu'à soi-même il n'ait dit.
Ma pensée au grand jour partout s'offre et s'expose;
Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose.
C'est par là quelquefois que ma rime surprend,
C'est là ce que n'ont point Jonas ni Childebrand
Ni tous ces veins amas de frivoles sornettes,
Montre, Miroir D'Amour, Amitiés, Amourettes,
Dont le titre souvent est l'unique soutien
Et qui, parlant beaucoup, ne disent jamais rien.
Mais peut-être, enivré des vapeurs de ma muse,
Moi-même en ma faveur, Seignelay, je m'abuse;
Cessons de nous flatter, il n'est esprit si droit
Qui ne soit imposteur et faux par quelque endroit;
Sans cesse on prend le masque, et quittant la nature,
On craint de se montrer dans sa propre figure.

La simplicité plaît sans étude et sans art;
Tout charme en un enfant, dont la langue sans fard
A peine du filet encor débarrassée
Sait d'un air innocent bégayer sa pensée.
Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant,
Mais la nature est vraie, et d'abord on la sent.
C'est elle seule en tout qu'on admire et qu'on aime;
Un esprit né chagrin plaît par son chagrin même,
Chacun, pris dans son air, est agréable en soi,
Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.

Und ähnlich wie Boileau urteilte auch sein Kommentator de Saint-Marc in seinen Anmerkungen zum Art poétique III. v. 138:

Hécube ouvre la scène dans cette tragédie par une déclamation qu'on peut regarder comme le chef d'œuvre du sens de travers et du mauvais goût.... Sénèque n'est *partout*, avec beaucoup d'esprit, un style très élevé, des vers bien faits, qu'un *déclamateur insensé*... Und gleich darauf über die Stellung der Franzosen zu ihm: Ses défauts n'ont pourtant pas empêché *nos ancêtres* d'en faire cas. Il leur était beaucoup plus familier que les poètes grecs.*) Darin liegt, daſs er später überhaupt nicht mehr geachtet wurde.

Zu Vers 140 heiſst es noch: Notre auteur note Sénèque; mais il avait aussi en vue le grand Corneille, dans les tragédies duquel il y a *quelques endroits* qui sentent un peu la déclamation.**) Corneille bildet eben den Übergang von Seneca zu den Griechen.

Und wie Boileau, so auch Racine. Auch er kämpfte in dem Streit, wo Perrault die modernen Franzosen, also Boileau und ihn selbst gegen die Alten vertrat, an der Seite seines Freundes gegen sich und für jene Alten. Schon der Jüngling kannte kein gröſseres Vergnügen, als sich mit seinem Sophokles und Euripides, die er fast auswendig wuſste, in die Einsamkeit der Wälder zu verlieren. So berichten Valincour, in einem Briefe an d'Olivet, und der Sohn des Dichters selbst in den Mémoires sur la Vie de Jean Racine.***)

*) Œuvres de Boileau avec des Eclaircissements etc. par M. de Saint-Marc. Nouvelle édition augmentée de plusieurs remarques etc. Amsterdam. Changuion 1775. Vol. II. pag. 331-2.

**) Ebenda II. 333.

***) Siehe die groſse Ausgabe von Mesnard bei Hachette I. p. 211 und 212.

Am meisten bewunderte er das Meisterwerk des griechischen Dichters, den König Ödipus. Eines Tages war er mit andern bei Boileau in Auteuil. In seiner Begeisterung ergriff er einen Sophokles und übersetzte den ganzen Ödipus aus dem Stegreif, und so, dafs sich die Gefühle der Furcht und des Mitleids, die das Stück und ihn selbst erfüllten, allen Zuhörern mitteilten. Valincour, der auch dieses berichtet, fügt hinzu: »Ich habe unsere besten Trauerspiele durch unsere besten Schauspieler aufführen sehen, aber nie hat mich eins so ergriffen, wie diese Stegreifübersetzung von Racine. Es ist mir noch jetzt, als sähe ich ihn, das Buch in der Hand, von den bestürzten Zuhörern umgeben.« Und, wenn er wohl von Euripides behandelte Stoffe wieder bearbeitete, aber keinen der von Sophokles benutzten, so geschah das nicht, wie man bei uns anzunehmen pflegt, weil er sich mehr zu jenem hingezogen fühlte, sondern weil er sich wohl die Kraft zutraute, mit jenem zu wetteifern, aber nicht mit diesem.

Racines Vertrautheit mit den grofsen Dichtern der Griechen zeigen schon die in der grofsen Mesnard'schen Ausgabe abgedruckten Anmerkungen zu Lucian, Plutarch, Aristoteles, Plato, zu den Tragikern, besonders Sophokles, zu Homer und zu Pindar. Über Seneca aber, der auch hier durch seine Abwesenheit glänzt, heifst es in der Vorrede zu den Frères ennemis: seine Thebaïs sei das Werk eines Deklamators, qui ne savait ce que c'était que la tragédie.

Bielefeld. C. HUMBERT.

II. Besprechungen und Anzeigen.

I. Philologie.

H. Breymann und **H. Moeller, Französisches Übungsbuch.** Erster Teil: Zur Einübung der Laut-, Buchstaben- und Wortlehre. Ausgabe A. 2. Auflage. München und Leipzig 1891, R. Oldenbourg. 205 Seiten, gebd. M. 2,70.

Es ist ein erfreuliches Zeichen des Fortschritts einer gesunden Reform im neusprachlichen Unterricht, dafs nun auch das französische Übungsbuch, die Fortsetzung des vortrefflichen Elementarbuches, von Breymann-Moeller in zweiter Auflage erscheint. Das beweist den Fortschritt der guten Sache sowohl bei den Fachgenossen als auch besonders bei den Unterrichtsbehörden. Denn wenn auch die Überzeugung von der Güte eines Schulbuches unter vielen Lehrenden wohl vorhanden ist, so bedarf es häufig doch erst wiederholter, eingehender Anträge wider das alte und für das neue von verschiedenen Schulen, ehe die Einführung gestattet wird; und Einigkeit ist ja gerade nicht eine der Haupttugenden der Deutschen. Die neue Auflage nun wird Freunde und Gegner der Breymann-Moeller-schen Bücher davon überzeugen, dafs die Verfasser mit der gewissenhaftesten Sorgfalt bestrebt waren, die Texte so mustergiltig als möglich zu gestalten. Es ist ihnen dies in nahezu vollkommener Weise gelungen. Der Anschlufs an andere Klassenfächer, ich denke an Quarta, und dadurch auch ein angenehmer Wechsel durch die Wahl geographischer, geschichtlicher, naturbeschreibender u. a. Stoffe, ebenso die Vorführung von Gedichten und Briefen ist sehr geschickt. Die Abteilung b) Grammaire jeder Lektion erfreut von neuem durch ihre bewundernswert vielseitige, von hoher Lehrkunst zeugende Darbietung von Übungsstoff. Um der Aufgabe der Kritik nach beiden Seiten gerecht zu werden, habe ich mich bemüht, auch Tadelnswertes zu finden und kann dies aussetzen, dafs der Inhalt der Texte im allgemeinen zu ernst und lehrhaft ist, fröhliche Geschichtchen und heitere Wechselreden mit einer Ausnahme ganz fehlen — freilich kommt es noch mehr auf das fröhliche Herz des Lehrers an als den Ton des Lehrbuchs — und dafs zu viel Raum, ein Drittel, den altklassischen Götter- und Heldensagen gegeben wird. Gefreut habe ich mich auch über den Fund von vier Druckfehlern: S. 15 der Hinweis Gr. § 16 statt 66, S. 102 peu statt peut, S. 119 fehlt § 165 und S. 136 peut on statt peut-on.

H. Breymann und **H. Moeller. Dasselbe.** Ausgabe B (enthält zugleich die Grammatik I). 273 Seiten.

Wie vor einem Jahre die dritte Auflage des Elementarbuches (vgl. Franco-Gallia VIII, 2), so ist nun auch die zweite Auflage des Übungsbuches I in einer Ausgabe B erschienen, welcher die Grammatik angefügt ist, hier der erste Teil der Grammatik für den Schulgebrauch: Laut-, Buchstaben- und Wortlehre, so dafs auch für diese Stufe die Texte und die darin zur Übung gelangenden Regeln der Grammatik in einem Bande vereinigt sind. Einzelne Lesestücke sind darin ganz gestrichen, andere, namentlich die Stücke mythologischen Inhalts, gekürzt worden — diese schienen also auch den Verfassern am ersten entbehrlich —, so dafs B nur 112 Seiten Texte (gegen 142 Seiten der Ausgabe A) enthält. Die Aufgaben zu den Konju-

gationsübungen sind weniger mannigfaltig und haben eine dem Schüler leichter verständliche Fassung erhalten. Ein Beispiel. Aufgabe A § 144 giebt auf: »Konjugiere nach Tafel I oder II« (das sind die der Innenseite der Buchdeckel aufgeklebten Konjugationstafeln, welche allerlei Aufgaben stellen): «faire quelque chose (schlafen, arbeiten, lesen usw.), d'une manière quelconque (immer, selten, genau usw.) à un certain temps (Stundenangabe)«; während B § 133 verlangt: »Konjugiere nach Tafel I oder II: Je lis rarement (immer, regelmäfsig, genau, oft). Verwende ferner die Verben: schlafen, arbeiten, studieren usw.«

Die Grammatik scheint nicht verkürzt. Sie übertrifft an Vollständigkeit wohl den betreffenden Teil von Lückings Schulgrammatik (1880), wäre also für diese Stufe bedeutender Kürzung fähig gewesen. Entbehrlich wären z. B. für Quarta die Vorführung der Verben déchoir, échoir, asseoir in seinen Nebenformen, faillir, gésir, moudre, coudre, conclure, traire; die Eigentümlichkeiten der Plural- und Femininbildung wie les in-quarto, les coq-à-l'âne, les timbres-poste, les cure-dents, les baux, chacals, bestiaux, les Caton und les Horaces, des gants paille und des robes bleu-foncé, les sons finals u. dergl., coi und coite, frais-cueilli und fraîche-cueillie, nouveau-né und nouveau-née u. dergl.; das Labyrinth der Geschlechtsregeln mit ihren Ausnahmen, dazu l'orgue und les orgues, hymne, œuvre, le moule und la moule u. dergl. Andrerseits möchte der Lehrer diese Sachen in seiner Grammatik schwerlich missen; wenn er auf der unteren Stufe diese systematische Vollständigkeit auch nicht anstreben darf — es wäre schade um die Zeit und die Köpfe der Jungen —, so ist sie doch zum völligen Abschlufs auf einer höheren Stufe, sei es in planmäfsiger Wiederholung und Erweiterung, sei es aus Anlafs der Lektüre, sehr erwünscht. Jedenfalls ist das besser, als wenn zu der Elementargrammatik und dieser noch eine dritte konzentrische Grammatik dazukäme. Diese zweite, genannt für den Schulgebrauch, soll ja den Schüler auf seinem Wege durch die Klassen begleiten und wird ihm durch Einfügung der allmählich hinzugelernten Unregelmäfsigkeiten und Besonderheiten im System immer vertrauter werden.

Ein Anhang giebt eine Übersicht der Laut- und Schreibgesetze zur Konjugation und enthält mit seinen zahlreichen Hinweisen auf ähnliche Spracherscheinungen aufserhalb der Konjugation wertvolle Fingerzeige für den Lehrenden. Um die Klarheit und Einfachheit der Konjugationsdarstellung nicht durch fortwährende Erörterungen der wirkenden Laut- und Schreibregeln zu stören, war diese Darlegung aufserhalb des Textes berechtigt und geboten. Sonst aber stehen die vielen Anmerkungen aufserhalb des Textes einer systematischen Grammatik übel an, und viele der Fufsnoten, die in der Laut- und Buchstabenlehre und mehrfach auch in der Wortlehre geblieben sind, möchte man in den Zusammenhang der Regeln und Beispiele verarbeitet sehen. Aufserordentlich ansprechend ist die einfache und klare Ausdrucksweise hier wie in der Elementargrammatik. Der Zopf des Substantivum, Adjektivum, Pluralis, der Pluralia, Verba, Genera verbi, Pronomina, Adverbia usw., der den meisten Grammatikern noch hinten hängt, fehlt hier gänzlich. Da möchte man auch die »konstanten« und »differenten« Verbindungen (Gr. § 48) noch durch andre ersetzt sehen. Konstante sind für alle Verben gleiche, differente für verschiedene Verben verschiedene Endungen. Das neue Elementarbuch nennt die letzteren in einer Anmerkung (Gr. § 32) bereits »abweichende«, die konstanten könnte man danach entsprechend als übereinstimmende, besser ständige oder stehende wiedergeben; doch wären wohl noch bessere Bezeichnungen zu finden, welche Sache und Gegensatz deutlicher machen als diese und jedenfalls als die fremden Kunstwörter. Erklärt müssen sie ja beide werden, die deutschen sowohl als die ausländischen. Andrerseits mufs sich die grammatische Sprache solcher Verdeutschungen enthalten wie »tote« Konjugationsweise für das an zweiter Stelle gebrauchte unproduktive (= Lückings archaische). Tot ist der gerade Gegensatz von lebend, wie die produktive (= Lückings herrschende) Konjugierweise genannt wird; aber der Ausdruck erinnert zu stark an das tierische Leben und erweckt unangenehme Empfindungen, wird auch sonst auf sprachlichem Gebiete gebraucht von dem, was aufser Gebrauch ist, wie tote Sprachen. Da wäre selbst archaisch noch vorzuziehen, aber kann man nicht »erstarrt sagen, wie die Anfangsgrammatik von Jacobs-Brincker-Fick (vgl. Franco-Gallia VII, 7) scheidet? Druckfehler habe ich auch hier noch drei entdeckt: § 16 statt § 61, § 64 der Hinweis Seite 34 statt 146 (offenbar ist hier vergessen, dafs in der Grammatik die Seitenbezifferung vom Übungsbuch fortgesetzt worden ist) und § 71 repartir verteilen statt répartir.

Diese Bemerkungen, einem genauen und liebevollen Studium der beiden Werke entsprungen, wollen einzig und allein die Aufmerksamkeit auf die neuen Ausgaben lenken. Im übrigen ist hervorzuheben, dafs Papier, Druck und die ganze Ausstattung der Bücher ebenso vortrefflich ist wie de

Inhalt und für den Schulzweck in jedem Betracht musterhaft.

Gleiwitz. O. Arndt.

Alphonse Daudet, Le Petit Chose. Im Auszuge mit Anmerkungen, Fragen und einem Wörterverzeichnis zum Schul- und Privatgebrauch herausgegeben von Prof. Dr. C. Th. Lion. Dresden 1891, Gerhard Kühtmann. gr. 16° gebd.

Die Kühtmannsche Bibliothèque française, eine Auswahl Jugenderzählungen aus der neueren Litteratur, in ihren neuesten Bänden von Professor Lion bearbeitet, hat in dem vorliegenden 51. Bändchen einen hervorragenden Zuwachs erhalten. Von dem Erstlingswerk des berühmten Schriftstellers, welches bekanntlich Dichtung und Wahrheit aus seiner eigenen Jugendzeit enthält, hat der Herausgeber etwas mehr als ein Drittel abgedruckt und den Zusammenhang durch kurze »Résumés« der fehlenden Kapitel aufrechterhalten. Die Anmerkungen beschränken sich, der Absicht der Sammlung entsprechend, vor allem auf Erleichterung des Lesens, daher keine eingehenden Erklärungen, sondern Übersetzungshilfen und nur hier und da eine grammatische Erläuterung oder Frage. Ganze Seiten sind löblicher Weise ohne jede Fufsnote. Der Erläuterung bedürftig scheinen mir noch: à entendre mon père Seite 5; les gones (les enfants de la rue, erg. qui portent des blouses) S. 24 (vielleicht das altfranz. gone Mönchsrock vgl. engl. gown); ... m'examinaient ... absolument comme si j'étais un petit poulet de grain en vente au marché de la Vallée S. 129 (gerade als wäre ich ein mit Korn gemästetes Hühnchen, das auf dem Markte von la Vallée (auf dem Geflügelmarkt am Pont-Neuf) zum Verkauf stünde); une vraie convalescence de chanoine Seite 155; Rana-Volo S. 160, wo Madagascar le pays de l'illustre R. genannt wird. Zu kurz ist die Bemerkung S. 65, 1: »Mirabeau, geb. 7. März (nicht den neunten?) 1749, gest. 2. April 1791, aus der Geschichte der franz. Revolution bekannt.« Die Stelle über die äufsere Erscheinung des abbé Germane: »cette noble face de lion... horriblement défigurée par la petite vérole, pas un coin du visage qui ne fût haché, sabré, couturé; un Mirabeau en soutane« verlangte den Hinweis auf das narbenzerrissene Antlitz des gewaltigen Revolutionsredners. Desinit in piscem S. 56 ist wohl weniger eine Erinnerung an das von Perseus erlegte Seeungeheuer Ovid, Metamorphosen IV, 727, wie der Herausg. meint, sondern in indikativischer Form die gewifs viel bekanntere Stelle aus der Ars poetica des Horaz v. 4, die besser pafst zu der Beschreibung von dem vorn schön geordneten Zuge der Knaben, welcher hinten in ein wüstes Durcheinander übergeht: ut turpiter atrum Desinat in piscem mulier formosa superne.« Ohne Zweifel falsch ist die Erklärung S. 91, 5. Die Stelle lautet: »Cet imbécile... s'est mis dans la tête... de vouloir se marier. Jusque-là il n'y a pas de mal. Mais voilà-t-il pas que, ce matin mon drôle vient me demander deux jours de congé pour faire ses noces.« Da ist nach dem Herausgeber: »de mal« hinter voilà-t-il pas zu ergänzen! Voilà-t-il pas steht einfach als kräftigerer Ausdruck für n'est-ce pas là und n'est-ce pas, um eine verwunderte Frage einzuleiten, welche der Behauptungsform gleichkommt, die Lion auch richtig giebt als: »aber da kommt nun heute morgen . . und bittet mich«. Aufgefallen ist mir S. 24, 6 »das« kleine Dingsda und S. 13, 1 und 35, 2 »am« Rhône statt des echt deutschen an der Rhone.

Die Fragen sind französisch gestellt im sogenannten Questionnaire, 17 Seiten am Schlufs des Bändchens, und mögen dem, der sich in der Schule solcher Hilfsmittel bedienen will, gute Dienste leisten; für den Privatgebrauch sind sie gewifs höchst nützlich zur Selbstprüfung über das Gelesene. Das abgesonderte Wörterbuch, eine Neuerung der Bibliothèque, welche die Zahl der Anmerkungen unter dem Text beträchtlich herabgemindert hat und den Schüler bei seiner Vorbereitung zum Lernen der Wörter nötigen soll, ist reichhaltig und sehr sorgfältig. Darin sollten aber aube und surplis nicht gleich übersetzt sein, da sie verschiedene Kleidungsstücke bezeichnen; bâtons zu Text Seite 61 sind nicht Buchstaben, sondern gerade Striche; bouquet Blume (des Weins) pafst nicht zu Text Seite 99 »avec son bouquet départemental«, wo es Duft, Geruch heifst; pour le quart d'heure »noch auf eine Viertelstunde« ist wohl ein Irrtum und mufs heifsen »für jetzt« s. Text S. 54; serviette ist zu T. S. 86 weder Tellertuch (statt Mundtuch?) noch Serviette, sondern ein Tuch, in das etwas eingeschlagen wird.

Die Ausstattung des Büchleins ist recht ansprechend. Das Bändchen empfiehlt sich in jeder Beziehung nicht blofs für den Privatgebrauch, sondern auch durch Inhalt und Form für die Schule, welche dem Herausgeber entschieden zu Dank verpflichtet ist, dafs er Daudets prächtige Erzählung der Schule zugänglich gemacht hat.

Gleiwitz. O. Arndt.

Perles de la poésie française pour jeunes demoiselles par **Damour.** (Kühtmanns Bibliothèque

française. Bd. 52.) Dresden, G. Kühtmann 1891. 144 S. 16° nebst Wörterbuch. Preis 60 Pf.

In sehr schöner Ausstattung, rotleinen mit schwarzer Titelpressung, erscheint die von Baumgärtner in Leipzig aufgegebene »Bibliothèque française« bei Kühtmann in Dresden weiter. Durch Aufnahme neuester Erzählungen sucht sich diese Sammlung emporzuarbeiten; indes wird ihr Wirkungskreis auf Anstalten beschränkt bleiben, wo Massenlektüre Hauptsache und geistige Verarbeitung des Inhalts und namentlich der Realien nebensächlich ist, also vorwiegend auf Töchterschulen u. dergl. Dafür spricht schon das vorliegende, von C. G. Damour zusammengestellte Bändchen von Erzählungen für die weibliche Jugend, die etwas anspruchsvoll »Perlen« genannt werden. Es sind zuerst 21 kleine Geschichtchen aus Barrau, Mérimée, Vuillet, Gadet, Rey, Ducondray, u. a., historische Sachen, Bilder aus der Natur, aber keine zugespitzten Anekdoten, sodann 9 Erzählungen von ungleicher Länge. Seite 59 bis 143 ebenfalls lauter guter und edler Stoff, darunter *»Prascovie«* und anderes. Der Druck ist klar und korrekt. S. 137 ff. ist oben »Le petit Mousse« statt »Le Malmstroem« gedruckt. Anmerkungen fehlen ganz. Dafür ist in einer Tasche an der Innenseite des Einbands ein genaues Vokabular beigegeben.

Freiburg i. Br. J. Sarrazin.

Hector Malot, Sans famille, in Auszügen von C. Th. Lion. 2. Aufl. (Kühtmanns Bibl. franç., Bd. 44-47), Dresden 1891. 164 und 167 Seiten 16°, zusammen M. 1,80. Dazu Wörterbuch.

Der Malot'sche Roman eignet sich seines sittlich erhebenden Inhalts wegen zur Behandlung in der Klasse, sofern man viel Zeit hat und nicht durch den Zweck der Anstalt auf lehrreicheren Lesestoff zwingend hingewiesen wird, als es ein Roman eben sein kann. Für solche Schulen hat Lion die Erzählung »Sans famille« an einigen Stellen gekürzt, mit Fufsnoten und französischen »Questionnaires« versehen. Den Zweck der ersteren, die blofs Übersetzungen, meist sogar nur Vokabeln enthalten, welche das Wörterbuch noch einmal giebt, sieht Ref. nicht ein, ebensowenig denjenigen eines gedruckten »Questionnaire«. Die Lehrer bzw. Lehrerinnen sollen lebendige Questionnaires sein.

Freiburg i. Br. J. Sarrazin.

Carl Gölsgen, Rousseau und Basedow. Burg b. M. 1891, Hopfer. 118 S, 2 M.

Vor einiger Zeit erschien ein Buch: Rousseau und die deutsche Geistesphilosophie von R. Fester, welches dazu bestimmt und auch sehr geeignet war, eine Lücke der bisherigen Litteratur über Jean-Jacques Rousseau auszufüllen. In demselben waren zwar alle deutschen Philosophen, welche von dem Verfasser des *Emile* und *Contrat social* mittelbar oder unmittelbar beeinflufst wurden, eingehend gewürdigt, aber der Einflufs auf Basedow nur ganz gelegentlich angedeutet. Was Herr Fester versäumt, holt Herr Gölsgen nach. Nachdem er die inneren Zusammenhänge zwischen der Aufklärung und der Sturm- und Drangzeit kurz besprochen und hierbei den der einen, wie der anderen Zeitrichtung »gemeinsamen Enthusiasmus nicht nur für menschliche Vollkommenheit, sondern auch für Glückseligkeit« hervorgehoben hat, wendet er sich zu einer »Darstellung der Grundprinzipien Rousseau's« und der »Pädagogik R's. in ihren Grundlinien«. Beide Abschnitte enthalten nichts Neues, was bei der Kürze (c. 18 S.) sich eigentlich von selbst versteht, aber auch nichts Falsches, was in einer Schrift über den so oft mifsdeuteten oder ungenau gelesenen Genfer Philosophen besonders rühmlich ist. Über das Abhängigkeitsverhältnis B's. von R., den Hauptteil der Schrift, gelangt Herr G. zu folgenden Resultaten. Der Einflufs R's. macht sich erst von 1768 an bemerkbar. Bisher stand Basedow in der Hauptsache innerhalb des alten Rationalismus, überschätzte das Denken, wogegen Fühlen und Wollen bei ihm nicht zur vollen Geltung gelangten, doch war er in religiöser Hinsicht etwas positiver, als die Zöglinge Voltaire's und des deutschen Rationalismus. Durch R. beeinflufst, erkennt er die Bedeutung des Gefühles, erblickt in ihm die Quelle des Gottesbewufstseins und giebt es auf, mit Hilfe der grübelnden Vernunft das übersinnliche Gebiet zu erforschen. Auch der Gegensatz von Natur und Kultur als Verderberin der ursprünglichen guten Anlagen des Menschen kommt ihm zum Bewufstsein, dagegen folgt er seinem Lehrer in die Bahnen des Pessimismus. Bisher hatte er mit der Aufklärung das Wissen überschätzt und eine vorwiegende intellektuelle Bildung der Zöglinge ins Auge gefafst, jetzt kam es ihm auf die Selbstthätigkeit und möglichst allseitige Ausbildung der Jugend an. Besonders die Betonung der körperlichen Ausbildung und sittlichen Festigung ist auf R. zurückzuführen.

In dem von B. gegründeten Dessauer Philanthropinum wurde im allgemeinen nach den Grundsätzen des Emile unterrichtet, aber B. schied als praktischer Pädagoge das Erreichbare von dem blofs Ideal-Möglichen, nahm auf Meinungen und Vorurteile

der Gesellschaft Rücksicht und erzog seine Schüler nicht in und für die Einsamkeit, sondern in Gemeinschaft und für die Gesellschaft. Darin liegt seine selbständige Bedeutung R. gegenüber. — Die Schrift verdient das Interesse jedes Rousseau-Forschers.

Dresden. R. MAHRENHOLTZ.

Zeitschriftenschau.

Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Litteraturen.

Band 87, Heft 2 und 3. A. Leitzmann, Beiträge zur Kenntnis Georg Försters aus ungedruckten Quellen; H. Strohmeyer, Das Verhältnis der Handschriften der Reimchronik Roberts von Gloucester; W. Förster, Zum Beaudous Roberts von Blois. — Kleine Mitteilungen. — Beurteilungen und kurze Anzeigen [E. Étienne, La langue française depuis les origines jusqu'à la fin du XI[e] siècle. I. Phonétique, déclinaison, conjugaison. Paris 1890. — Anlage und Ausführung des Werkes ist unbefriedigend. A. Tobler; Ein altfranzösisches Marienlob aus einer Pariser Handschrift des 13. Jahrhunderts zum ersten Male herausgegeben von H. Andresen. Halle 1891. — Willkommen. A. Tobler; Chansons populaires de la France. A selection from French popular ballads edited with introduction and notes by Th. Crane. New York and London 1891. — Hübsche Sammlung mit wertvollen Anmerkungen. A. Tobler; S. Alge, Leitfaden für den ersten Unterricht im Französischen. Unter Benutzung von Hölzels Wandbildern für den Anschauungsunterricht. 2. Auflage. St. Gallen 1890. — Mit Alges Methode läfst sich aufserordentlich viel Besseres erzielen, als mit der jetzt angewandten. Fr. Speyer; H. Rahn, Lesebuch für den französischen Unterricht auf der unteren und mittleren Stufe. Ausgabe für Mädchenschulen. Leipzig 1890. — Trotz einiger Ausstellungen als brauchbar empfohlen von Fr. Speyer; A. Ricard, Manuel d'histoire de la littérature française. 4[e] édition. Prague 1891. Unzureichend und gänzlich veraltet. J. Sarrazin; Racine's Athalie. Herausgegeben von H. Holfeld, Hamburg 1890. — In jeder Hinsicht zu billigen. Fr. Speyer; Mignet's Histoire de la Révolution française depuis 1788 jusqu'en 1814. Herausgegeben von G. Tiede. I. Hamburg 1890. — Die Anmerkungen hätten zahlreicher sein können. Fr. Speyer; De Saintes, Thérèse ou la petite Sœur de Charitée. Herausgegeben von B. Klatt. Bielefeld und Leipzig 1890. — Stoff ungeeignet, Kommentar ansprechend. Fr. Speyer; Neun Erzählungen aus Lettres de mon moulin und Contes choisis par Daudet. Herausgegeben von J. Wychgram. Bielefeld und Leipzig 1890. — Wertvolle Ausgabe, Fr. Speyer; Fr. Witthöft, Sirventes joglaresc. Ein Blick auf das altfranzösische Spielmannsleben. Marburg 1891. — Lesbar, wenn auch nicht ohne Mängel. Braunholtz.

Litteraturblatt für germanische und romanische Philologie 1891.

N. 10. Das Adamsspiel. Anglonormannisches Gedicht des XII. Jahrhunderts, herausgegeben von K. Grass. Halle 1891. Besprochen von A. Tobler [ablehnend]; Wistasse le moine, altfranzösischer Abenteuerroman des XIII. Jahrhunderts, herausgegeben von W. Förster und Joh. Trost. Besprochen von A. Tobler [die von Trost herrührende Einleitung ist wenig verdienstlich und eigentlich Michel's Eigentum, Text wesentlich besser als bei Michel]; A. Restori, Letteratura provenzale. Mailand 1891. Besprochen von A. Stimming [giebt den Laien einen klaren und anschaulichen Begriff von der provenzalischen Litteratur].

Litterarisches Centralblatt 1891.

N. 48. D'Haussonville, M[me] de la Fayette. Paris 1891. [interessant geschrieben, ohne Neues zu enthalten;] G. Körting, Lateinisch-romanisches Wörterbuch. Paderborn 1890 [sehr verdienstvoll].

Deutsche Litteraturzeitung 1891.

N. 47. Th. Höfft, France, Franceis und Franc im Rolandsliede. Strafsburg 1891. Besprochen von Packscher [behandelt eine interessante Frage in ansprechender Lösung]; E. Schneegans, Die Quellen des sog. Pseudo-Philomena und des Officiums von Gerona zu Ehren Karls des Grofsen als Beitrag zur Geschichte des altfranzösischen Epos. Strafsburg 1891. Besprochen von Packscher [sorgfältige Arbeit].

II. Belletristik.

André Theuriet, Charme dangereux. Paris 1891, Lemerre. [Zuerst in der Illustration gedruckt.]

Der junge Maler Jacques Moret, der Sohn einer Bauerngutsbesitzerin im Gebiet von Langres, wird, infolge von Überanstrengung am Herzen leidend, von seinem Arzt nach Nizza geschickt, wo er, von seiner Frau Thérèse, einer ländlichen Schönheit, die er als Nachbarin seit seiner Kindheit kennt, begleitet, durch völlige Enthaltung von jeder Arbeit und Aufregung Wiedergenesung finden soll. Der Verfasser des Buches zeigt nicht geringes Geschick, indem er die Vorbereitungen zur Reise und die Fahrt selbst, alles gewöhnliche und bekannte Dinge, anziehend und unterhaltend zu machen und in diese Schilderung die Vorgeschichte des Malers und seiner Frau einzuflechten weifs; dasselbe gilt von der Beschreibung der landschaftlichen Umgebung Nizza's, der ausländischen Aristokratie, die sich dort zusammenfindet, und des da gefeierten Karnevals. Jacques wird mächtig von der Baronin Mania Liebling, einer an einen Wiener verheirateten Lithuanerin, die von ihrem Mann getrennt lebt, angezogen, sehr zum Verdrufs Theresens, die sich überhaupt, in ihrer häuslichen Gesinnung, von dieser in Gesprächen sehr freien Gesellschaft recht abgestofsen fühlt, bald auch eifersüchtig auf die Baronin wird. Die Entfernung von der Liebling, welche Jacques sich deshalb auferlegt, seine Mufsestunden trotz des ärztlichen Verbots mit leichter Malerei ausfüllend, versöhnt Theresen, aber die üppige Luft des Südens führt ihn immer wieder zu der einmal erwachten Begehrlichkeit nach der verbotenen Frucht hin. Die Vernachlässigung, die der Maler der Baronin zu teil werden läfst, reizt diese zum Entgegenkommen, das thut sie beim Blumenfest durch Zuwerfen von Bouquets. Therese reist nach Paris, um die nach ihrem Sohne verlangende Mutter und seine Schwester, welche seine Wohnung hüten, zu kurzem Besuch in Nizza abzuholen; in demselben Augenblick kommt der Maler Lechantre, der frühere Lehrer Moret's,

dahin und zieht, lebenslustig, wie er ist, seinen jungen Freund in den Strudel der Vergnügungen. Auf dem Maskenball erhält dieser eine Einladung der Baronin, ja sogar ihre Zusage, ihn am nächsten Abend an einer bestimmten Stelle zu einer gemeinsamen Spazierfahrt in ihren Wagen einsteigen zu lassen. Aber gerade am Morgen dieses Tages kehrt Therese, früher als sie erwartet wurde, mit der Mutter von Paris zurück. Lechantre, der ihn in seiner Wohnung aufsucht und mit der ihm wohlbekannten Familie frühstückt, mufs durch den Vorwand einer angenommenen Einladung ihm dazu verhelfen, das versprochene Rendezvous zu halten. Aber Therese bemerkt, dafs ihr Mann in einer von der vorgegebenen ganz entgegengesetzten Richtung fortgeht; sie folgt ihm. Als er von der Fahrt mit Mania Liebling, während welcher er ihr wenigstens seine Liebe hat eingestehen können und in bedingter Weise eine ähnliche Versicherung von ihr erhalten hat, spät in der Nacht nach Hause zurückkehrt, leise hereinschleichend, weil er Alle schon im Schlaf glaubt, findet er Theresen in seinem Zimmer bei heruntergeschraubter Lampe sitzen. Vergeblich versucht er zu lügen: er wird von seiner Frau, die alles gesehen hat, überführt; sie erklärt ihm jedoch, aus Schonung das Geheimnis vor seiner Mutter bewahren zu wollen. Dazu tragen auch die häufigen Besuche Lechantre's und ein Wiederaufnehmen seiner Malerei bei und verhelfen ihm zugleich, seine Zusammenkünfte mit der Baronin fortsetzen zu können. Ein Rendezvous mit ihr an einem Ort, wo er früher mit Theresen recht glücklich gewesen war, wird ihm durch die Erinnerung daran einigermafsen vergällt. Lechantre, der während seiner angeblich zum Malen vorgenommenen Abwesenheit die Damen auf einer Spazierfahrt begleitet, führt sie ohne Ahnung an denselben Ort, und Therese allein findet dort ihren Mann mit der Baronin zusammen, ihm kurzweg jede fernere Gemeinschaft mit ihm aufkündigend. Sich tief gedemütigt fühlend durch diesen Auftritt, verspricht Mania, ihn nur dann wieder zu Gnaden annehmen zu wollen, wenn er sich völlig von seiner Frau getrennt haben sollte; was er ihr auch zusagt. Der alte Maler übernimmt es, nach dem Wunsch seines jungen Freundes, Theresen dazu zu bewegen, der Mutter und Schwester gegenüber, alles Aufsehen und sogar den Schein eines Bruchs zu vermeiden; sie erklärt ihm, dafs sie die beiden Frauen nach Paris zurückbringen und sich dann mit ihnen in ihr Heimatsdorf zurückziehen werde. Bei der Leidenschaftlichkeit, mit welcher Jacques Moret die wenigen ihm an Mania's Seite vergönnten Stunden durchlebt, stellt sich sein Herzübel mit gröfserer Heftigkeit wieder ein. Die Ankunft eines russischen Fürsten, der mit der Baronin bekannt gemacht wird, vermehrt sein Unbehagen. Noch verdriefslicher fast stimmt ihn die Unfähigkeit, die südliche Landschaft wiederzugeben in Bildern, die er, um seine vermehrten Ausgaben zu bestreiten, bereits im voraus an Bilderhändler in Paris verkauft hat. Diese seine üble Laune veranlafst die Baronin, neben dem seinigen auch andern Umgang zu suchen, namentlich den des russischen Fürsten. Ein ihr infolge dessen gemachter Auftritt führt ihn nur dazu, inständig ihre Verzeihung zu erbitten. Als er sie aber einige Tage darauf nicht zurückhalten kann, in Gesellschaft des Fürsten und Anderer eine ohne ihn geplante Vergnügungsreise zu machen, regt er sich so auf, dafs er Lechantre, der ihn zur Baronin begleitet hatte, ohnmächtig in die Arme fällt. Schwer erkrankt, wird er von dem alten Maler nach Paris und von da nach seinem Geburtsdorf und zu seiner Mutter zurückgebracht; selbst Therese kommt von ihrem Pachthof in der Nähe, um ihn zu pflegen, und vergiebt ihm, obgleich sie merkt, dafs er noch immer an Mania denkt; er stirbt, immer noch mit dem Gedanken an Nizza und an Mania Liebling. — Man ersieht aus dieser Inhaltsangabe, dafs es sich hier weniger um auffallende Ereignisse als vielmehr um Charakterentwickelung, um Darlegung wechselnder Gemütsstimmungen handelt. In diesem Roman, vielleicht dem besten des Verfassers, hat er ein Meisterstück psychologischer Enthüllung, wie auch pittoresker Naturschilderung geliefert. An einzelnen Wiederholungen der Beschreibungen könnte man allenfalls eine Spur des eintretenden Alters des Dichters entdecken wollen, wenn nicht die Naturalisten diese Mode aufgebracht hätten, der sich nunmehr auch andere Schriftsteller nicht entziehen. In der Malerei giebt Theuriet sehr deutlich dem Realismus sowohl vor dem Klassicismus als auch vor dem Impressionismus den Vorzug. Wie auch sonst, fehlt es in diesem Buche des Verfassers nicht an lothringischen Provinzialausdrücken, z. B. rechaver — ein bei Winzern in der Gegend von Langres für Ausmerzung vertrockneter Triebe übliches Wort — für mettre au vert; le bourguignon eben da gebräuchlich für le soleil; assis à cropeton für accroupi, mit emporgestreckten Knieen sitzend; marsage für marsais Sommersaat; tourtous bäuerisch für tous; quoichier, eine Art Pflaumenbaum, vielleicht für coictier, eine Abkürzung von abricotier. Das Adjektiv embobelineur, berückend, verzeichnen die Wörterbücher noch nicht, und ebenso wenig liliale blancheur für blancheur de lis. Fleureter, nur mit einem

t, soll wohl dem aus dem Englischen herübergenommenen flirter näher kommen, als das sonst vorhandene fleuretter.

Berlin. H. J. Heller.

Marc Amanieux, Formose. Paris 1891, Ollendorff. Frs. 5.

Formose, du nom de l'héroïne du récit, est un superbe poème de près de quatre mille vers dans lequel l'auteur raconte l'odyssée de la fille d'un malheureux condamné au bagne, à la déportation à la suite d'événements politiques assez connus. L'enfant du condamné, ayant perdu sa mère, est tombée au service de Malcar, le boucher.

Malheur aux orphelins! les monts, pères des fleuves,
Ont moins d'orage encor que les âmes et font
Courir moins d'eau de pluie à l'Océan profond
Qu'il ne tombe de pleurs, ô fosses, sur vos pierres!

Formose garde les troupeaux; elle a pour seuls amis Papeneige, un vieux cheval, et Magisdor, son chien.

Donc, c'est avril.
Malcar est reparti, disant:
— «A ce soir.» —
L'heure croît, et le ciel bienfaisant
Chauffe si bien les airs que le champ lui pardonne
Le gel des claires nuits, et que tout vivant donne
A la Création un long baiser pieux.
Enfin, le pré s'étale en repas copieux;
Mais Papeneige y souffre: il a trop peu de place.
Par-dessus le portail passant sa tête lasse,
Il mesure de l'œil le cercle d'horizon
Que tracent les fonds bleus autour de sa prison.
Dur marcheur, coutumier des étapes ardues,
Il sent l'attirement des vastes étendues.

Formose accourt, ayant près d'elle Magisdor.

Dieu! quel luxe de vert, de blanc, d'azur et d'or!
Si l'Hiver est un gueux, le Printemps est un riche.
Avril, en vérité, quelquefois ment et triche;
Aujourd'hui, fort honnête, il tient ce qu'il promet.
Oh! fouiller le ravin et gravir le sommet!
D'air et de liberté faire une immense orgie!
Se livrer aux instints de la démagogie!
Et, puisque le seigneur de ces lieux n'est pas là,
S'enfuir avec les deux compagnons que voilà;
S'en aller, le cheval, le chien et l'enfant blonde,
Vérifier là-bas comment sont l'arbre et l'onde,
Voir si tout est semblable à ce qu'on voit ici,
Si l'herbe hospitalière a des faucheux aussi;
Enfin, si les oiseaux des terres étrangères
Chantent la même antienne aux petites bergères!
Cette idée envahit Formose follement.

Elle revient parler aux troupeaux un moment:

— Je vous laisse, dit-elle, et vous serez bien sages.
Vous ne chercherez point à trouer des passages
Dans la clôture, ainsi que feraient des méchants.
Tous, vous vous conduirez comme il convient aux champs.
Les plus obéissants auront du pain de seigle.

Sur ces mots elle fait un grand salut espiègle;
Et s'éloignant:
Venez, mon cheval et mon chien!
Fermons bien le portail en sortant, fermons bien,
Car les béliers sournois ont vu notre manège.
Maintenant mettez-vous à genoux, Papeneige;
Je monte. Pas au trot, je vous en avertis!

C'est bien, j'y suis. En route! —
Et les voilà partis.

On n'entend déjà plus les clarines sonnantes,
On est loin; on va voir des choses étonnantes;
On se trouve, au bas mot, à plus de mille pas.
Les choses, — c'est étrange! — ici ne changent pas.

— Allons plus loin encor! —
Tout à coup, ô prodige!
Un vallon opulent et merveilleux..., que dis-je?
Le paradis terrestre apparaît aux regards.
C'est un coin que le ciel fervent comble d'égards.
Non, là, rien qui ressemble aux retraites vulgaires.
Eux-mêmes, les moineaux ne s'y font pas de guerres.
Les troncs invulnérés et les vierges taillis,
Toujours montant plus haut et toujours assaillis,
Croissent dans les baisers de la vigne et du lierre,
Les impassibles rocs, de leurs bouches en pierre,
Laissent leur flot d'eau vive aller comme il lui plaît.
Ici, c'est la Nature, enfin, au grand complet,
La Nature où l'acier n'a point fait de blessures;
Où la graine a toujours des maternités sûres,
Où l'arbre vit son âge et le fruit sa saison.
Les rumeurs des halliers ont l'air d'une oraison,
Les murmures de source ont l'air d'une prière;
Ils disent: «Venez donc; nous sommes la clairière;
«Nous offrons nos repos et nos limpidités.
«O vous que les vertus du cœur ont allaités,
«Vous les trois êtres bons, pleins d'amitiés étranges:
«Le chien aux jaunes poils tombant comme des franges,
«Le cheval aux pieds noirs qui court, les crins à l'air,

«L'enfant en qui l'esprit fait du jour aussi clair
«Qu'on ferait une étoile au fond de nos cavernes;
«Venez par le sentier bordé de jeunes vernes,
«Venez, vous qui marchez sacrés et radieux,
«Car nous sommes l'Eden et nous manquons de dieux!»

Formose a l'œil baigné d'une clarté de joie.

— Arrêtons-nous un peu, dit-elle, pour qu'on voie.

Puis, au bout d'un instant:
Qu'on s'en donne à souhait!
Mais gardez la consigne et redoutez le fouet,
Si vous vous écartez un peu trop dans vos courses!

Ils sautent les buissons, ils enjambent les sources,
Revenant l'un vers l'autre, ivres et triomphants.
Qu'on les laisse jouer, puisqu'ils sont trois enfants!

— Si nous dînions? —
On dîne; et Papeneige a l'herbe,
Et Magisdor, tendant son museau roux imberbe,
Prend au vol le pain sec qu'on partage avec lui.
Mais pourquoi vient-il tant de merles aujourd'hui?
Les voilà qui se sont assemblés en grand nombre.
Ils accourent, passant ainsi que des traits d'ombre,
Se cachant, — car ils sont plus gais que valeureux, —
Et chantant à l'envi comme des gens heureux.
Ils parlent du soleil, ils parlent des ténèbres;
Ils sifflent les chasseurs et les soucis funèbres,
Ils ont dit que le soir venait, qu'il était temps
De gagner le logis, et sont rentrés, contents
D'avoir commis partout des pillages énormes.
Que leur font les humains, et les dieux et les normes!
Il sont la joie; ils sont le franc rire moqueur.
Chacun d'eux, très enclin à l'amour, porte un cœur
Qui s'attendrit surtout dans le mois des cerises;
Leurs épouses alors en entendent de grises!
Maintenant, bien gavés, ils ont, pour leur dessert,
Résolu de donner un superbe concert;
Et, comme ils voient de loin Formose émerveillée,
Ils lui disent: «La sève ardente est réveillée;
Les cerisiers nous font des fruits avec leurs fleurs.
Nous sommes les bandits, nous sommes les siffleurs!»

Formose rit, montrant sous ses lèvres des perles;
Puis elle songe:
Ici, c'est la ville des merles.

Elle écoute longtemps. Papeneige est couché.
Sur le flanc du cheval elle-même a penché
Très doucement sa tête, et Magisdor, fidèle,
A son tour s'est assis, le nez au vent près d'elle.
Le sommeil est venu dans le ravissement.

Tout à coup, une voix gronde sinistrement;
C'est Malcar.
— Oh, les gueux! O vipère exécrable!

Elle courbe le front; il est inexorable.
— Grâce, maître!
Il la frappe; et, tenant d'une main
Papeneige au licol, n'ayant plus rien d'humain,
Pourpre dans sa fureur, aussi laid que les Vices,
Il part en grommelant:
Rendez donc des services!
Comme ces serpents-là vous sont reconnaissants!
Rosse, sache-le bien, les travaux sont pressants,
Et j'ai besoin de toi, ce soir, pour la corvée.

Non, cet homme est trop dur, sa main trop énervée;
On entend trop de voix en lui tenir complot;
Ses colères n'ont pas vomi leur dernier flot,
Et celles-ci ne sont que des avant-coureuses.

Ah! l'avenir est plein de choses douloureuses!

A la suite de cette équipée, Formose est battue. Elle rêve de liberté, rien ne lui répugne autant que de voir Malcar égorger les pauvres moutons inoffensifs:

Formose eut cette fois un accès de courage.

Quoi! durant tout le jour, plaintive, elle n'aurait,
Pour bercer son chagrin, qu'un coin de la forêt?
Quoi! sa consolatrice et première et dernière,
Face accueillant toujours de la même manière,
Serait la plaine où rien ne parle et ne bénit?
Ah! la Terre peuplée est un trop vaste nid!
La Nature a des fronts trop nombreux sous son aile!
Nul n'y sent de faveur qui lui soit personnelle;
Et ce grand flot d'amour, qui se fait océan,
Ne laisse au cœur déçu qu'un baiser de néant.
Puis, quand le maître rude et lâche, qui tolère
Jusqu'aux chiens à sa table, aura, dans sa colère,
Loin du pain et du vin repoussé l'humble enfant;
Lorsque, n'entendant pas cette âme qui se fend,
Il aura, bûcheron luttant contre une paille,
Fait un geste et gagné sa facile bataille;
Enfin, après l'injure, enfin, après les coups,
Après ces visions d'agneaux saignés au cou,
Il faudra donc toujours que la frêle martyre,
Sans un sein où poser sa tête, se retire,
Et que ses bras émus, dressés vers des sommets,
Implorent quelque dieu qui ne viendra jamais?
Oh! non, elle voudra, certes, dans sa détresse,

S'en aller, n'importe où, chercher une caresse,
Et, puisque les vivants d'aujourd'hui n'en ont pas,
Elle en saura trouver auprès des morts, là-bas,
Chez ceux dont elle sent l'aspect mystique en elle.
Cette tombe est encor la maison maternelle,
Le nid sûr que l'oiseau blessé vient rallier;
Cette tombe s'entr'ouvre ainsi qu'un escalier;
Et c'est là, qu'en secret, sous cette herbe élancée,
Ardente, elle descend, le soir, par la pensée.
Tout d'abord l'humus noir, puis les cailloux nombreux,
Le lourd manteau de sol que les morts ont sur eux,
Puis le haut du cercueil avec sa double planche,
Puis enfin, dans le fond, sa mère toute blanche.
Hélas! la pure enfant ne connaît pas encor,
Tels qu'ils sont, le sépulcre et son hideux décor,
Et son œil jeune, pris de cécités étranges,
N'aperçoit ni les chairs qui deviennent des fanges,
Ni le travail abject et tragique des vers.
Sa mère est toujours là, dormant les yeux ouverts,
Donc, sitôt que Formose entre ainsi dans la tombe,
Le couvercle amical, qui s'est levé, retombe,
Et le cercueil s'emplit d'un indicible jour.
O Dieu! que de baisers donnés avec amour,
Que de baisers reçus avec des larmes douces!
Ce plafond est un ciel, ces planches sont des mousses;
On se sent frais à l'âme, on se sent chaud au cœur;
On boit de la tendresse ainsi qu'une liqueur,
Et l'on se dit: «Ma mère!» et l'on se dit: «Ma fille!»
Mais il faut se quitter tant que le couchant brille.
«Je reviendrai demain!» — «Demain tu reviendras»?
L'enfant donne un dernier baiser, range les draps,
Sèche ses tendres pleurs, reste un instant ravie,
Puis, lugubre, reprend la route de la vie.

Oui, le tyran pourra l'étendre morte aussi,
Mais ne pas revenir chez sa mère? Oh! que si!

— Maître, dit nettement Formose, quoi qu'on fasse,
J'y reviendrai.
Malcar tressaillit, et sa face
S'empourpra de sang noir, comme aux plus mauvais jours.

— Puisqu'on n'obtient de toi rien avec des discours,
Conclut-il, remettons notre fer sur l'enclume.
Quelques coups bien frappés t'ôteront, je présume,
Le goût de la révolte et du revenez-y!
Et, s'élançant, la griffe ouverte, ayant saisi
Formose qui plia comme une branche grêle,
Malcar leva sa main redoutable sur elle.
Un soufflet, deux soufflets: un cri, deux cris plus longs,
L'enfant pleura. Le flot de ses doux cheveux blonds
S'épandit; un sang pur coula de sa narine;
Et ce mot, refoulé deux ans dans sa poitrine,
Jaillit enfin terrible:
— Assassin!

Et quelle poésie dans ce chapitre: *La lune conseille.*

Une heure, sur son lit, l'enfant reste sans vie.
Hélas! elle s'éveille et bientôt se souvient.

C'est la nuit. Elle entend des bruits sourds.
— Quelqu'un vient!

Elle se dresse, ayant en elle une épouvante:
— Non, un passant qui passe, ou rien, le vent qui vente.

Seigneur! la soif, la fièvre, un feu toujours croissant.
La chemise collée à la chair par du sang!

Pas de lumière. Là, dans une ombre ardoisée,
Une blancheur semblant de l'aube: la croisée.

Qu'elle souffre! A coup sûr, l'homme a brisé sa main.
Et demain! Que va-t-il advenir? Oh! demain!

Mais la blancheur s'accroît, rapidement changeante.
C'est le jour! Non, la lune. Et la chambre s'argente,
Et le châssis léger fidèlement se peint,
Comme une autre croisée, au parquet de sapin.

Formose est retombée à genoux sur sa couche.
Son gîte étant moins noir, son âme est moins farouche.
Elle veut regarder cette lune; elle sent
Une sorte d'appel de l'astre caressant.
Pour elle ce front-là ne fut jamais sévère;
Et la voilà penchant sur la fraîcheur du verre
Sa tête, dont la tempe ardente bat très fort.
La Lune tout à coup lui parle, et, sans effort,
L'enfant traduit les mots en de terrestres gloses.
La Lune lui dit:
— «Vois, si les maisons sont closes,
La plaine, elle, est ouverte et je brille dessus.
Pour ceux dont la frayeur est qu'ils soient aperçus,
Sous les arbres je fais traîner de longues ombres.
J'entends que des chemins propices restent sombres.
Je dispense d'en haut juste assez de clartés
Pour que l'on n'ait pas peur dans les lieux écartés,
Et que pourtant celui qui s'enfuit sous ma face
Rencontre assez de nuit, en chemin, et s'en fasse

Un assez noir manteau pour voyager en paix.
Fuis! L'ombre va venir au mur que je frappais.
La treille qui s'étend sous ta main est ta route.
Tout est clos, rien ne voit; tout se tait, rien n'écoute.
Fuis! Dompte ta douleur; fais-toi forte un moment!
On trouve ailleurs le toit, la laine et le froment.
L'esclave a le devoir de trahir qui l'opprime.
La vertu ne peut vivre à la table du crime;
Depuis quand les agneaux logent-ils chez les loups?
Et comme le pied nu doit se garder des clous,
La douceur doit marcher loin du sentier des haines.
Vêts-toi. Tu glisseras derrière les troènes;
Tu prendras le chemin des marais pleins de joncs.
Tu verras comme l'arbre et moi nous protégeons!
Sais-tu ce que demain cache encor de colère?
Fuis! Je n'efface pas du ciel l'astre polaire
Pour que les évadés voient toujours ce doigt d'or.
Je suis celle qui veille alors que tout s'endort;
Je contemple la terre et les choses divines,
Je fouille les secrets nocturnes des ravines.
Les lieux mystérieux et moi nous nous aimons.
Je luis sur l'âpre mer, fertile en goémons,
Et sur la mer humaine, et sur tout autre abîme,
J'assiste les craintifs. C'est pourquoi de ma cime,
J'argente les rameaux des bois où sont les faons;
Et ceux qui me sont chers sont les petits enfants!

La fuite! oui, la fuite.»

Une heure après, Formose
Est déjà loin. Le vent souffle comme en ventôse,
Mais son haleine est tiède, et l'enfant marche ou court
Ne s'étant arrêtée, un peu hors de la cour,
Que pour jeter, là-bas, vers la route évitée,
De longs baisers pieux à sa mère quittée.
Où va-t-elle? Où s'en va l'oiseau devenu grand,
Lorsque, âme impatiente et joyeux émigrant,
Il s'enfuit du cachot de l'enfance première;
Elle va vers tout lieu d'amour et de lumière,
Partout où, s'il en est, vivent des hommes doux.

C'est le désert, le bois et là, parmi les houx,
Les chênes, la bryone autour d'eux enlacée,
Elle s'asseoit enfin, car elle est très lassée.
Son poignet et ses reins meurtris semblent de feu;
Elle croit que peut-être, en sommeillant un peu,
Elle aura des pieds neufs et des ailes nouvelles.
Aussitôt les genêts, les gramens, les javelles,
Les feuillages tombés dont la couche s'emplit,
S'assemblent sous sa main et composent un lit.
Svelte, elle s'eufouit au sein des feuilles mortes.
On peut entrer ici par mille seuils sans portes;
Si quelqu'un survenait? Non, elle n'a point peur;
Elle est sauve; elle boit ce dictame trompeur
De sentir l'ennemi déconcerté derrière.

Le vent souffle en sa trompe une marche guerrière;
Les puissances de l'air livrent une bataille au bois;
Mais, en bas, sur le sol, n'arrivent que leurs voix,
Et Formose s'endort bientôt, malgré la fièvre,
Avec ce mot: «Ma mère!» expirant sur sa lèvre;
Et ce cri: «Je suis libre!» encor sonnant au cœur.

Quel maître, le sommeil, et quel tendre vainqueur!
L'aube enfin se déploie et Formose s'éveille,
Elle souffre. Qu'importe? Elle prête l'oreille,
S'assure que sa route est bien vide et repart.

Devant elle apparaît brusquement le rempart
Que Malcar prit d'assaut le soir de la tuerie,
Alors elle revoit le char, l'homme en furie,
Et ses amis frappés, rouges sous le falot.
Oh! ces adieux touchants! oh! le poignant sanglot
Que les assassinés vivants jetaient dans l'ombre!
L'enfant s'incline, pleure et longtemps reste sombre!

A l'orient, soudain, arraché du sommeil,
Surgit, comme un enfer, l'écarlate soleil.
Tout reluit... Où faut-il que Formose se rende?
Elle cherche des yeux. — Oh! que la terre est grande!

Ce poème dont nous ne voulons plus suivre les larges péripéties, a des beautés poétiques de premier ordre; les passages que nous venons de communiquer à nos lecteurs, les inviteront certainement à se procurer le volume. Ils y trouveront encore une remarquable préface, où l'auteur se prononce sur les nouvelles formules de la poésie, sur l'esprit de plus large liberté qui doit être laissé au poète, sur l'avenir de l'humanité qui progressera et amènera les temps prédits et dont nous acceptons l'augure.

III. Theater.*)

Le Père Goriot, pièce en cinq actes, tirée de Balzac, par M. **Adolphe Tabarant.**

Le Théâtre-Libre a fait sa réouverture avec une adaptation du roman de Balzac, le *Père Goriot*. Il est presque toujours difficile de transposer un roman à la scène, et il est dangereux de toucher aux chefs-d'œuvre. Peut-être même quand il s'agit

*) Nach den Berichten französischer Zeitungen.

d'un roman de Balzac, consacré par une admiration universelle, l'entreprise est-elle plus délicate encore et l'audace plus téméraire. Dans Balzac, la peinture des milieux n'offre plus qu'un intérêt historique. Le rendu épique des passions déchaînées est la partie solide et indestructible de son œuvre.

Pour nous, c'est aujourd'hui par-dessus tout un réaliste visionnaire, et si naturellement et magnifiquement lyrique qu'on a pu le comparer à Shakespeare. Mais ce lyrisme, qui en maint endroit du *Père Goriot,* puisqu'il s'agit du *Père Goriot,* va au sublime, comment le transposer à la scène dans sa vigueur tragique, sa profondeur morale, son plein jour de beauté, sans de longues préparations, des explications nécessaires, de prudentes et hardies gradations?

Si on risque l'aventure, on a chance, quelque talent qu'on y apporte, de ne pas égaler Balzac et de paraître le trahir.

Si, avec plus de modestie et de servilité, on se borne, selon une rhétorique assez coutumière, à découper en menus tableaux un peu capricieux un grand chef-d'œuvre, n'y a-t-il pas là encore une plus fâcheuse trahison? C'est de celle-là que M. Tabarant, avec les meilleures intentions du monde, s'est rendu coupable. Les balzaciens ne le lui pardonneront pas. Il n'a fait que découper le roman sans mettre la figure admirable de Goriot, le «Christ de la paternité», comme l'appelle Balzac, dans le cadre d'une action logique et tragique, ni au point de la perspective. Il nous en a donné une silhouette réduite et chétive, à qui le jeu seul de M. Antoine a, par éclairs, communiqué une apparence de vie et de grandeur. Avec indulgence, je le dis: c'est un crime!

Le premier tableau nous restitue la célèbre maison de Mme Vauquer où Rastignac, débarqué d'Angoulême, vient prendre pension. Nous assistons au repas de la table d'hôte qui, tout le monde y parlant à la fois par respect de la vérité, laisse le public un peu sourd. Cet épisode — quelle drôle d'idée de commencer une pièce par un épisode! — a laissé, de plus, le public très froid.

A quoi bon, en effet, nous présenter des personnages dont nous n'entendrons plus parler, ou qui, comme Vautrin, sont rapetissés au point de perdre tout caractère, quand on ne nous fournit aucun détail sur le seul qui nous puisse intéresser, le père Goriot? Dans ce tableau, nous voyons que le bonhomme passe pour riche, qu'il reçoit des visites de jolies femmes, ses filles, prétend-il, et que finalement il annonce à Mme Vauquer son intention de réduire ses dépenses.

Le roman à la main, on sait que le bonhomme ne ment point en parlant de ses filles, et l'on pressent qu'il se ruine pour elles. Au théâtre, du diable si l'on voit où l'on va, si l'on soupçonne ce que tout cela signifie!

La pièce commence donc au second acte. Rastignac découvre le dévouement et le martyre paternel de Goriot, et Goriot, en apprenant qu'il connaît ses filles, se prend d'amitié passionnée pour lui, si passionnée qu'il l'encourage à devenir l'amant de l'une des deux, Delphine de Nucingen. L'inconscience de Goriot, dans le roman, est admirablement naïve et nous attendrit. Ici, elle est si soudaine et si brutale (faute d'explications sur le personnage), qu'elle étonne, et choque presque. Il eût assurément mieux valu nous faire un peu plus connaître la folie sublime du bonhomme Goriot, que de mettre en scène Vautrin pour lui prêter un petit discours de révolté contre la société, qui n'a ni allure ni envergure, comparé à la prodigieuse tirade de Balzac, d'une éloquence parfois splendidement cynique comme celle du neveu de Rameau.

Au troisième acte, Goriot et Delphine installent Rastignac dans le riche appartement où passent les dernières économies du bonhomme. En retour, Goriot demande aux amoureux la grâce de rester dans la maison, près d'eux, comme un chien. Il me semble que ce dernier détail appartient à M. Tabarant. Il ne va pas contre la vérité du caractère, tel qu'il est montré et expliqué dans le roman.

Le quatrième acte nous ramène dans la chambre sordide, dans le grenier de Goriot. Ses filles, Delphine d'abord, puis Mme de Restaud, viennent l'y relancer et lui demander de l'argent, quand il n'en a plus. Elles se querellent rageusement en sa présence, Goriot leur pardonne leur dureté, leur cruauté, les calme, les embrasse, éclate en imprécations contre ses gendres, signe tout ce qu'on veut pour qu'elles ne s'en aillent pas les mains vides.

Le caractère commence à se dessiner. Un peu tard, puisque le dernier tableau est la longue agonie de Goriot, que ses filles ne viennent pas même voir. Il les appelle, les maudit, les implore, et, quand il retombe, après un effort suprême, sur son misérable grabat, il les nomme «ses anges», il meurt dans l'illusion de l'amour qui a été sa vie, sa passion, son vice.

Ces deux tableaux, dont le dialogue est souvent transcrit de Balzac, sont les plus heureux. Pourtant, la composition en est absente. M. Tabarant a pris dans le roman trop au hasard et à pleines mains. Le dernier tableau a produit une vive impression, moins par ses qualités dramatiques que

par la sobriété, la sûreté et la puissance du jeu de M. Antoine. Il a détaillé et mimé cette effrayante agonie avec tout l'art d'un tragédien.

Revuenschau.

Revue des deux mondes 1891.

1 novembre. La Question d'Égypte. I; R. Bazin, La Sarcelle bleue. I; J. de la Gravière, Les Gueux de mer. II. La terreur dans les Flandres; Cucheval-Clarigny, La situation financière et le budget de 1892; A. Filon, John Morley, critique, journaliste et homme d'état; G. Valbert, L'enseignement de l'histoire à rebours, d'après un programme allemand; F. Brunetière, Revue littéraire: Savants et moralistes, à propos d'un livre récent; C. Bellaigue, Revue musicale. — 15 novembre. R. Bazin, La Sarcelle bleue; Les grandes manœuvres de l'Est; Comte d'Haussonville, Mme Ackermann d'après des lettres et des papiers inédits; La Question d'Égypte (Fin); C. de Varigny, La Guerre civile au Chili et la chute de Balmaceda; Frey, L'organisation de la piraterie au Tonkin.

Revue bleue (Revue politique et littéraire) 1891.

II. N. 19. P. Laffitte, Le travail des femmes; L. Ganderax, Le «Don Juan» de Molière, causerie (Fin); T. de Wyzewa, Littérature étrangère: Frédéric Nietsche; M. Bouchor, Souvenirs de voyage: New York; M. Langlois, L'enseignement de l'archéologie nationale; A. Capus, Tête de charité, saynète; É. Faguet, Courrier littéraire; J. du Tillet, Théâtres. — N. 20. E. Boutmy, Le développement de la nationalité aux États-Unis; F. Brunetière, Conférences de l'Odéon: Les époques du Théâtre français. I. Le Cid: A. Rambaud, La Russie et la France sous le second Empire; Mme M. Darmesteter, L'architecte de Brou, nouvelle; É. Faguet, Courrier littéraire; J. du Tillet, Théâtres; F. Vandérem, Notes et impressions. — N. 21. E. Plauchut, Les Frères armés du Sahara; F. Brunetière, Les époques du théâtre français. II. Le Menteur; M. Bouchor, Souvenirs de voyage: De New York à la Nouvelle - Orléans; M. Fallex, Les coalitions ouvrières en 1791; M. de Villebois, Les enfants de Mlle Chazenay, nouvelle; R. de Récy, Chronique musicale; É. Faguet, Courrier littéraire; J. du Tillet, Théâtres; F. Vandérem, Notes et impressions. — N. 22. F. Brunetière, Les époques du théâtre français. III. Rodogune; L. Ménard, Le civilisation antique; L. Ganderax, Une prophétie, lettre à «Conservateur inquiet»; J. Valnore, Fille des bois, nouvelle; J. du Tillet, Théâtres; Ch. Maurras, Variétés.

Neue Publikationen.

I. Philologie und Pädagogik.

Bastin, J. Étude sur les principaux adverbes. Affirmation, négation, manière. Paris, Bouillon. Frs. 3.

Carnel, D.. Le dialecte flamand de France. Étude phonétique et morphologique de ce dialecte, tel qu'il est parlé spécialement à Bailleul et ses environs (Nord). Paris, Bouillon. Frs. 2,50.

Diderot, Le Neveu de Rameau, satyre publiée pour la première fois sur le ms. original autographe, avec une introduction et des notes, par G. Monval, accompagnée d'une notice sur les premières éditions de l'ouvrage et de la Vie de Jean Rameau, par Er. Thoinan. Paris, Plon et Nourrit. Frs. 6.

Erec und Enide von Christian von Troyes, herausgegeben von W. Förster. Halle, Niemeyer.

Extraits de la Chanson de Roland, publiés avec une introduction littéraire, des observations grammaticales, des notes et un glossaire complet par Gaston Paris. 3e édition. Paris, Hachette. Frs. 1,50.

Fleury, J., La Presqu'île de la Manche, ou supplément au patois normand de la Hague. Paris, Maisonneuve. Frs. 1,50.

Gidel, Ch., Histoire de la littérature française depuis 1815 jusqu'à nos jours. 2e partie. Paris, Lemerre. Frs. 2,50.

Heuckenkamp, Le Dit de la Rose von Christine de Pisan. Hallenser Dissertation.

Histoire abrégée de la guerre d'Allemagne en 1870 et 1871. A l'usage de la jeunesse allemande par un Allemand. 2e édition. Wittenberg, Herrosé. M. 0,60.

La Fontaine, Ausgewählte Fabeln. Herausgegeben von F. Mann. Leipzig, Seemann. M. 1.

Montesquieu, Der Geist der Gesetze, mit Anmerkungen von Voltaire, Crévier, Mably. La Harpe u. A. übersetzt von A Fortmann. Leipzig, Breitkopf u. Härtel. M. 5.

Pressensé, E. de, Rosa. Une histoire de jeune fille. Zum Schulgebrauch herausgegeben von M. v. Metzsch 5. Auflage. Dresden, Kühtmann. M. 2,80.

Pressensé, E. de, Petite Mère. Zum Schulgebrauch herausgegeben von Th. Lion. 3. Aufl. Dresden, Kühtmann. M. 1,50.

Roman, le, en prose de Tristan, le Roman de Palamède et la compilation de Rusticien de Pise. Analyse critique d'après les manuscrits de Paris par E. Lœseth. Paris, Bouillon. Frs. 18.

Rofsmann, Ph., und F. Schmidt, Lehrbuch der französischen Sprache auf Grundlage der Anschauung. Bielefeld und Leipzig, Velhagen und Klasing. M. 2.

Samouillan. A., Étude sur la chaire et la société française au XVe siècle. Olivier Maillard. Sa prédication et son temps. Paris, Thorin.

Satires et Portraits au XVIIe siècle. Boileau, Racine, La Bruyère, avec notices, par E. Faguet. Paris, Lecène et Oudin.

Schäfer, H., Über die Pariser Hss. 1451 und 22555 der Huon de Bordeaux-Sage. Beziehung der Hs. 1451 zur „chanson de Croissant"; die „chanson de Huon et Calisse"; die „chanson de Huon, roi de féerie". Marburger Dissertation.

Schnellbächer, K., Über den syntaktischen Gebrauch des Konjunktivs in den Chansons de geste: Huon de Bordeaux, Amis et Amiles, Jourdains de Blaivies, Aliscans, Aiol et Mirabel und Garin le Loherain. Giefsener Dissertation.

St. Hilaire, M. de, Courage et bon cœur, anecdotes du temps de l'Empire. Zum Schulgebrauch herausgegeben von Th. Lion. 7. Aufl. Dresden, Kühtmann. M. 0,80.

Volkmann, L„ Die Methodik des Schulunterrichts in den modernen Sprachen, gegründet auf die Methodik des deutschen Unterrichts. Dargelegt am Deutschen und am Französischen. Berlin. Mittler. M. 0,70.

Voretzsch, Über die Sage von Ogier dem Dänen und die Entstehung der Chevalerie Ogier. Ein Beitrag zur Entwicklung des altfranzösischen Heldenepos. Halle, Niemeyer. M. 3.

II. Belletristik, Geschichte, Geographie, Philosophie.

Aubanel, Th., Les Filles d'Avignon. Paris, Savine. Frs. 3,50.

Barbey d'Aurevilly, Les Diaboliques. 2e édition. Paris, Dentu. Frs. 3,50.

Boüard, la baronne S. de, Les Fiertés de Rosenn. Paris, Gautier. Frs. 2.

Breton, E., Le Mariage d'Elisabeth. Paris, Gautier. Frs. 3.

Demesse, H., L'Albinos. Paris, Dentu. Frs. 3,50.

Demesse, H., Les Seins d'ivoire. Paris, Simon. Frs. 1,50.

Demesse, H., Le Testament volé. Paris, Dentu. Frs. 3,50.

Dolguine, Idylle russe, traduite du russe par X. Kouprianoff et J. Couturier. Préface de G. Fabius de Champville. Paris, F. de Launay. Frs. 3,50.

Drault, J., Chapuzot est de la classe. Avec grav. Paris, Gautier. Frs. 3.

Dujardin, E., La Comédie des amours. Paris, Vanier. Frs. 2,50.

Ethampes, G. d', Les Voisins de campagne. Paris, Delhomme et Briguet. Frs. 3.

Fage, E., Variétés limousines. Portraits du vieux temps. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.

Foucher, P., Le Droit de l'amant. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.

Guès, Fr., Les Mystères de Constantinople. Jalousie de harem. Paris, Ferreyrol. Frs. 3,50.

Gyp, Monsieur Fred. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.

Joséfa, M.-Th., Mariage mixte. Paris, Gautier. Frs. 3.
Levray, M., Le Serment de Régine. Paris, Delhomme et Briguet. Frs. 3.
Luguet, M., Le Monde thermal. Tendresse. Paris, Savine. Frs. 3,50.
Magnat, A., Graves et Souriantes, poésies. Paris, Melet. Frs. 2,50.
Maîtres du roman, les, Tomes 40 à 43. Paris, Dentu. Chaque volume, Fr. 0,60.
Bellamy, E., Cent ans après, ou l'an 2000. Traduit de l'anglais par Paul Rey (41).
Gaboriau, E., Le Capitaine Coutanceau (40).
Guéroult, C., Le Juif de Gand (42).
Kock, H. de, Le Château du bonheur. Histoire bourgeoise (43).
Malosse, L., La Chanson des choses. Paris, Savine. Frs. 3,50.
Manuela, Julien Masly. Roman. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
Montégut, M., Déjeuners de soleil. Paris, Dentu. Frs. 3,50.
Montépin, X. de, La Dame aux émeraudes. 2 vol. Paris, Dentu. Frs. 6.
Montigny, G., Sur la branche. Poésies. Paris, Librairie des bibliophiles. Frs. 5.
Ponson du Terrail, Le Paris mystérieux. Nouvelle édition. 5 volumes. Paris, Dentu. Frs. 5.
I. Les Spadassins de l'Opéra. — II. Les Compagnons de l'amour. — III. La Dame au gant noir. — IV. La Comtesse d'Asti. — V. Le Roman de Fulmen.
Sky, J.. Une Brésilienne. Avec prologue: Cochet-Limace. Paris (Bordeaux), Rouam. Frs. 2.
Sky, J., Souvenirs d'Arcachon. Paris (Bordeaux), Rouam. Frs. 2.
Soubies, A., Almanach des spectacles. Tome XVII. Année 1890. Avec un portrait de Mme Céline Montaland. Paris, Librairie des bibliophiles. Frs. 5.
Souvenirs du vieux Démuin. Une Gerbe de contes picards, par le folkloriste du Santerre. Paris, E. Lechevalier. Frs. 3,50.
Stapleaux, L., Les Compagnons du glaive. Nouvelle édition. 5 volumes. Paris, Dentu. Frs. 5.
I. Histoire d'une nuit. — II. Un Dernier amour. — III. Les Cocottes du grand monde. — IV. Le Pendu de la Forêt noire. — V. Les Viveuses de Paris.
Toussaint, F.-Ch., Stupeur. (Poésies.) Paris, Vanier. Frs. 2.
Waille, V., Le Romantisme de Manzoni. Paris, Hachette. Frs. 5.

Aulard, F. A., La Société des Jacobins. Recueil de documents pour l'histoire du club des Jacobins de Paris. Tome II (janvier à juillet 1791). Paris, Jouaust. Frs. 7,50.
Bertrand, A., Nos origines. La Gaule avant les Gaulois, d'après les monuments et les textes. 2e édition entièrement refondue. Paris, Leroux. Frs. 10.
Bouquet, H. L., L'Ancien collège d'Harcourt et le lycée Saint-Louis. Avec grav. Paris, Delalain. Frs. 10.
Brutails, J.-A., Étude sur la condition des populations rurales du Roussillon au moyen âge. Paris, A. Picard. Frs. 7,50.
Burnouf, Choix de lettres d'Eugène Burnouf (1825-1852), suivi d'une bibliographie. Paris, Champion. Frs. 10.
Cédoz, l'abbé F. M. Th., Un Couvent de religieuses anglaises à Paris, de 1634 à 1884. Paris, Lecoffre. Frs. 4.
Coyecque, E., L'Hôtel-Dieu de Paris au moyen âge. Histoire et documents. Tome I. Histoire de l'Hôtel-Dieu. Documents (1316-1552). Paris, Champion. Frs. 10.
Du Casse, le baron A., Les Dessous du coup d'État (1851). Paris, Savine. Frs. 3,50.
Gaugler, le baron de, L'Enfant du Temple. Étude historique. Paris, Savine. Frs. 3,50.
Laisnel, de La Salle, A., Souvenirs d'un grenadier. Étapes et garnisons du Berry en Alsace. Paris, Savine. Frs. 3,50.
Léonard de Vinci, Les Manuscrits de Léonard de Vinci. Tome VI (et dernier). Manuscrits H., de la Bibliothèque de l'Institut, A. S. H. 2038 et 2037, de la Bibliothèque nationale, publiés en fac-similés phototypiques, avec transcriptions littérales, traductions françaises, avant-propos et tables méthodiques, par Charles Ravaisson-Mollien. Paris, Librairies-Imprimeries réunies. Frs. 150.
Le Roux, H., Portraits de cire. Paris, Lecène et Oudin. Frs. 3,50.
Maillard, J., Les Yvelines. Histoire de Rambouillet, de son château et des lieux remarquables de sa forêt. Avec grav. Paris, A. Picard. Frs. 6.
Marmontel, Mémoires, publiés avec préface, notes et tables par Maurice Tourneux. 3 vol. Paris, Librairie des bibliophiles. Frs. 10,50.
Mazon, A., Quelques notes sur l'origine des églises du Vivarais, d'après les anciens cartulaires et d'autres documents. Tome I. Paris (Privas), E. Lechevalier. Frs. 5.
Michelet, J., Les Grandes journées de la Révolution. Paris, Genouceaux. Frs. 1,50.
Morey, l'abbé J., Anne de Xainctonge et les Ursulines au comté de Bourgogne. Etude historique d'après les archives et manuscrits originaux (1567-1890). Tome I. Paris, Bloud et Barral. Frs. 4.
Narjoux, F., Français et Italiens. Paris, Savine. Frs. 3,50.
Pape, le, et les problèmes sociaux d'aujourd'hui, suivi d'une étude sur Léon XIII intime. Edition populaire illustrée. Paris, Aux bureaux de la Revue des Revues. Fr. 0,50.
Pimodan, Souvenirs du général marquis de Pimodan. 1847-1849, avec une introduction et des notes par un ancien officier. 2 vol. Avec un portrait et cartes. Paris, Champion. Frs. 8.
Reinach, S., Chroniques d'Orient. Documents sur les fouilles et découvertes dans l'orient hellénique, de 1883 à 1890. Avec grav. Paris, F. Didot. Frs. 15.
Robert, U., Les Signes d'infamie au moyen âge. Juifs, sarrasins, hérétiques, lépreux, cagots et filles publiques. Paris, Champion. Frs. 5.

Broussais, E., De Paris au Soudan. Marseille, Alger, Transsaharien. Avec carte et grav. Paris, Leroux. Frs. 7.
Chan-Hai-King, Antique géographie chinoise, traduite pour la première fois sur le texte original par Léon de Rosny. Tome I. Paris, Maisonneuve. Frs. 30.
Chélard, R., La Hongrie contemporaine. Avec grav. Paris, Le Soudier. Frs. 5.
Chevillard, V., Paysages canadiens. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.
Courtois, le Dr E., Études, observations, impressions et souvenirs. Le Tonkin français contemporain. Paris, Charles-Lavauzelle. Frs. 7,50.
Macquarie, J.-L., Les Bains du centre (de la France). Avec 35 grav. Paris, Dentu. Frs. 4.
Rougé, le vicomte J. de, Géographie ancienne de la Basse-Égypte. Paris, Rothschild. Frs. 20.

Curley, Fr., Celui qui est. Essai. Paris, Retaux. Frs. 5.
Saint Patrice, Plagiats bibliques. Brahmamisme de Moïse. Bouddhisme de Jésus. Paris, Sauvaitre. Frs. 2,50.

Zu Franco-Gallia VIII. S. 182.

Auf die Entgegnung VIII, S. 182 kann Ref. kurz antworten, dafs er sich bewufst ist, Grube's Arbeit mit der Objektivität geprüft zu haben, die seit 11 Jahren oberster Grundsatz seiner Kritiken ist. Die beigebrachten Beweise, die Herrn Gr. nicht genügend erscheinen, könnten leicht verzehnfacht werden, wenn Ref. sich noch einmal mit der für ihn endgiltig erledigten Mirabeauausgabe Gr.'s beschäftigen könnte.

Freiburg i. B. Joseph Sarrazin.

Neuphilologentag.

Der fünfte allgemeine deutsche Neuphilologentag wird zu Pfingsten 1892 in Berlin stattfinden. Zur Teilnahme sind aufser den geladenen Ehrengästen nur die Mitglieder des Verbandes der deutschen neuphilologischen Lehrerschaft berechtigt. Die Mitgliedschaft wird erworben durch Meldung bei dem Unterzeichneten unter Beifügung von 2 Mark (mit Postanweisung 2 M. 5 Pf.) als Mitgliederbeitrag für die Jahre 1891 und 1892. Die alten Mitglieder, die ihre Beiträge noch nicht eingeschickt haben, werden freundlichst ersucht, dies möglichst bald zu thun. Es wird gebeten, Vorträge bis zum 1. Januar anzumelden.

Berlin SW. 46. Kleinbeerenstr. 7.

Prof. Julius Zupitza.

Abgeschlossen am 1. Dezember 1891.

Beiträge sind an den Herausgeber, Dr. Adolf Krefsner, Cassel, Spohrweg, zu senden. Die Herren Verfasser und Verleger werden ersucht, dafür sorgen zu wollen, dafs alle neuen, die französische Sprache und Litteratur betreffenden Werke gleich nach Erscheinen der Redaktion der Franco-Gallia zugesandt werden, da nur dann pünktliche Besprechung erfolgen kann.

Text unter verantwortlicher Redaktion von Dr. Adolf Krefsner in Cassel. Für den Inseratenteil verantwortlich: der Verleger Julius Zwifsler in Wolfenbüttel. Gedruckt bei Otto Wollermann in Wolfenbüttel.

IX. Jahrgang. № 2. Februar 1892.

4110

FRANCO-GALLIA.

Kritisches Organ für französische Sprache und Litteratur.

Herausgegeben von

DR. ADOLF KRESSNER

in Cassel.

Erscheint monatlich. Preis pro Semester ℳ 4.

Inhalt.

Besprechungen und Anzeigen.

I. Philologie und Pädagogik.

G. Hahn, Das französische Zeitwort in tabellarischer Übersicht. Leipzig 1890, Teubner. 4°. 77 Seiten.

Die Übersichtstafeln wollen in erster Linie beim Selbststudium neben der Grammatik ein Leitfaden zur Wiederholung sein, welcher es dem Lernenden ermöglichen soll, sich rasch einen klaren Überblick über die Konjugation des französischen Zeitworts zu verschaffen. Die Anordnung ist die hergebrachte, regelmäfsiges, unregelmäfsiges Verb in vier Konjugationen nach den Infinitivendungen. Die Reihenfolge der Verben und ihrer Formen ist zweckmäfsig, doch hätte man das Futur, seiner Ableitung gemäfs, neben dem Infinitiv gewünscht. Warum bei Darstellung der Formen von avoir und être und des Passivs eine andre beliebt worden, ist nicht ersichtlich. Wichtiges und Abweichendes ist durch den Druck wirksam hervorgehoben, sonst ist die schier verblüffende Mannigfaltigkeit des Langenscheidtschen Konjugationsmusterdrucks verständig vermieden. Das Buch bringt aber mehr als der Titel vermuten läfst. Dem Infinitiv jedes unregelmäfsigen Verbs sind unter dem merkwürdigen Zeichen NB. »Stammverwandte« angeschlossen; z. B. folgen auf courir (currere) laufen le cours (cursus), la course, le coursier, le courant, le coureur, le courrier (v. courre jagen) mit ihren Bedeutungen. Aufserdem ist immer eine Spalte für die gebräuchlichsten »Redensarten« beigefügt, zuweilen mit entsprechenden Beispielen, die vorzüglich dem akademischen Wörterbuch entlehnt sind; eine andre bringt Zusammensetzungen (»Composés«), eine letzte auch hierzu Stammverwandte. Diese Zuthaten, in diesem Zusammenhange gelernt, prägen sich mühelos dem Gedächtnisse ein und erhöhen entschieden den Wert des Buches Ein alphabetisches Verzeichnis aller angeführten Zeitwörter, auch der Zusammensetzungen, erleichtert die Auffindung der Konjugationen und der Wortfamilien. An Versehen sind zu verbessern: offrir und souffrir stehen als »Composés« von ouvrir; hinter mourir de sterben an gehört das zweite Beispiel: il est mort de la mort des justes, nicht dahin; une ange déchu st. un, se battre au sable st. sabre, mettre au met st. net und être cousu d'or steinweich sein st. steinreich.

Gleiwitz. O. Arndt.

Der formale Bildungswert des Französischen. Vortrag, gehalten auf der 40. Philologen-Versammlung zu Görlitz, von Dr. **Curt Schäfer.** Braunschweig 1890, Otto Salle. gr. 4°. 12 Seiten.

Der Redner begiebt sich mit diesem Vortrage in den damals noch endlos scheinenden Schulreformstreit und stellt dem Latein als formalem Bildungsmittel das Französische als gleichwertig gegenüber. Formale Bildung, so etwa ist der Gedankengang, ist die planmäfsige Übung und Entwicklung der Anlagen und Kräfte des Geistes, das was dem Schulunterricht erst seinen eigentlichen Wert giebt. Diese wird vermittelt oder soll vermittelt werden auch durch andere Fächer, z. B. die Mathematik. Durch

den Sprachunterricht aber ist sie besonders mannigfaltig. Die eine Seite desselben, die grammatisch-logische Schulung, ist es besonders, welche der lateinische Unterricht sich zur Hauptaufgabe macht, um die intellektuelle Entwicklung des Schülers zu fördern, d. h. seine Denk- und Urteilskraft zu stärken und zu erhöhen. Ob dies nun auch der französische grammatische Unterricht vermag, wäre also die Aufgabe des Vortrages zu untersuchen. Das wird nachgewiesen an der französischen Formenlehre (Seite 5—7) und Syntax (S. 8—10). Die Kenntnis der Lautgesetze z. B. ermöglicht im Französischen in einer dem Latein weit überlegenen Weise ein verstandesmäfsiges Erfassen der unregelmäfsigen Konjugation; „dadurch wird natürlich der Schüler zur Selbstthätigkeit angehalten und zum Nachdenken gezwungen; aber gerade dadurch werden auch seine Geisteskräfte ausgebildet, wird seine Denk- und Urteilskraft gestärkt; und so wird nicht nur sein Wissen und Kennen, sondern vor allem auch sein Können wachsen; — und das ist ja formale Bildung." Ebenso wird gezeigt, wie man in der französischen Satzlehre, der lateinischen schulunterrichtlichen Mannigfaltigkeit von Regeln und Ausnahmen gegenüber, dem Schüler die Gesetzmäfsigkeit der Sprache zur Auffassung bringen kann, so dafs er von höheren Gesichtspunkten aus die einzelnen syntaktischen Erscheinungen, z. B. die Rektion der Verben, die Anwendung der Negation ne beim Konjunktiv und den Gebrauch des Gerundiums, als notwendige Folgen von Sprachgesetzen verstehen und begreifen lernt.

Hat man sich überzeugen lassen, dafs das Französische als formales Bildungsmittel dem Latein auch nur ebenbürtig ist, dann mufs man dem Französischen im fremdsprachlichen Unterricht den Vorrang lassen: da es 1) dem Deutschen, dessen Kenntnis allein der Schüler mitbringt, in seinem grammatischen Bau weder zu nahe, wie das Englische, noch zu weit, wie das Lateinische, steht; da es 2) als analytische Sprache gleich dem Deutschen für den Anfangsunterricht leichter ist als das Latein; da 3) durch Erlernung seiner Aussprache die Sprachwerkzeuge und das Ohr des Schülers geschult werden; da dann 4) die in Sekunda Abgehenden eine abgeschlossene Bildung erreichen könnten; und da 5) und 6) — möchte der Berichterstatter hinzufügen — es ein Verbrechen ist, mit neunjährigen Kindern eine dem Sprach- und Gedankenkreise der Jugend und Zeit so fremde Sprache zu beginnen, und da wir Deutsche dazu nicht reich genug sind, um beim gegenwärtigen Völkerkampf ums Dasein soviel geistige Kraft, Zeit und Geld auf so wenig Nutzen zu verschwenden. Das Lateinische, so von der Aufgabe eines formalen Bildungsmittels entlastet, um seiner selbst willen, wegen seiner Kulturbedeutung getrieben, würde ergebnisreicher und erquicklicher sein.

Dieser Vortrag ist die Stimme eines Predigers in der Wüste, welche mit so vielen anderen zur Schulfrage nicht erhört worden ist, und diese Besprechung kommt nach Schlufs der Thür des Dezemberkonferenz-Zimmers. Auf Jahrzehnte hinaus ist das Latein in der ersten Schule des Reichs — vielleicht gerade deswegen, auf dafs sie damit dem blöden Volke als die vornehmere sich offenbare — als erste Fremdsprache und allein seligmachendes formales Bildungsmittel festgelegt worden.

Doch steter Tropfen höhlt den Stein und durch wiederholte Streiche fällt auch die stärkste Eiche: auch von Ostern 1892 ab dürfen die Vorkämpfer für den Vorrang des Französischen vor dem Lateinischen noch nicht schweigen, damit das Bessere endlich an den Platz des Guten trete. Einst geschieht's, sagt Emanuel Geibel. Auch wir teilen den Glauben des Vortragenden und hoffen, eingedenk des tröstlichen Wortes: hoffen und harren — läfst nicht zu schanden werden.

Gleiwitz. OTTO ARNDT.

Fr. Sarcey, Le Siège de Paris, herausgegeben von H. Cosack. (Bd. 59 der Dickmann'schen Schulbibl.). — VIII und 146 S. 8°. Leipzig, Renger.

Zur Einführung in die Empfindungswelt eines vernünftigen Franzosen aus der Zeit des Völkerkriegs von 1870—71 ist Sarcey's vortreffliches Tagebuch über die Belagerung von Paris in hohem Mafse geeignet. Beim Schüler, der dasselbe liest, gewinnen die Ereignisse vor Paris eine erhöhte und tiefernste Bedeutung, um so mehr als Sarcey mit mannhafter Unbefangenheit erzählt und — abgesehen von einigen wenigen Stellen, die der Herausgeber ausgemerzt oder gemildert hat, — von Deutschenhafs sich frei zeigt.

Daraus folgt, dafs es ein sehr glücklicher Gedanke war, die französische Schullektüre um das gewissermafsen klassische Büchlein Sarceys zu bereichern. Da die Lektüre rasch fortschreiten mufs, so wird wohl *Le Siège de Paris* der Prima zugewiesen werden müssen. In der Sacherklärung zeigt Cosack eine grofse Gründlichkeit und Belesenheit. Sollten einzelne, namentlich biographische Artikel, etwas lang gefunden werden, so ist nach Meinung des Referenten darauf zu erwidern, dafs derartige Noten Stoff für die unerläfslichen Sprechübungen zur Wiederholung des Gelesenen bieten sollen. Etwas zu weit

geht Cosack, wenn er S. 116 auf die Kronstädter Ereignisse anspielt. Anderseits hätte in der Worterklärung hie und da etwas mehr geschehen dürfen, z. B. 29, 30; 31, 34; die Erklärung *journée* = Strafsenkrawall S. 33, 6 ist in dieser Form ungenügend; es wären einzelne geschichtlich bekannte *journées* (z. B. *des dupes, des barricades)* zu nennen gewesen. Der Druck ist klar und korrekt (Accentsfehler 11, 23; 69, 39; 99, 26; 109, 33), die Ausstattung gefällig, so dafs das neue Buch warme Empfehlung verdient.

Freiburg i. Br. J. SARRAZIN.

Molière, Le Bourgeois gentilhomme, mit Einleitung und Anmerkungen herausgegeben von C. Humbert (Martin Hartmanns Schulausgaben No. 7). Leipzig, E. A. Seemann 1890. XX, 90 und 39 S.

Der Verfasser dieser Schulausgabe schickt dem Abdruck des Bourgeois gentilhomme eine kurze Lebensbeschreibung des Dichters und eine längere Darlegung seiner Kunst voran; die zum Teil polemische Form derselben, die sich hier und da über die Verkennung der Vorzüge seiner Dichtung äufsert, trägt wohl weniger den Bedürfnissen des Schülers, als den vom Ästhetiker ins Auge zu fassenden Gesichtspunkten Rechnung; die Auseinandersetzung leidet übrigens noch an einzelnen Undeutlichkeiten des Ausdrucks. So heifst es z. B. S. VI: »Während die Hauptpersonen unsrer meisten Lustspiele, wie die der Tragödie, nur ihren Gefühlen den natürlichen ernsten oder heitern Ausdruck geben, mufs der Komiker zugleich eine zweite Aufgabe lösen: Der Eindruck ihrer Worte und Handlungen mufs ihrer Absicht widersprechen«; es soll offenbar heifsen: Der Dichter eines komischen Theaterstücks mufs den Personen desselben Worte und Handlungen zuweisen, welche ihrer Absicht widersprechen; man versteht unter Komiker stets nur den in diesem Fach auftretenden Schauspieler; und in dem Satze Humbert's: der Eindruck ihrer Worte und Handlungen etc. wird jeder das Pronomen *ihrer* auf die Hauptpersonen des Lustspiels und der Tragödie beziehen, die doch gerade von den Personen des komischen Theaterstücks unterschieden werden sollen. Der Verfasser bemerkt sehr richtig, dafs im Bourgeois gentilhomme nicht blofs die Eitelkeit und der Gröfsenwahn des Kaufmanns, der den grofsen Herren spielen will, sondern auch die Eitelkeit der ihm dienenden Personen, der verschiedenen Lehrer und Künstler, behandelt wird, und dafs aus dem Vergleich mit dieser allgemeinen Eitelkeit die besondere bis zum Wahn gesteigerte Jourdain's sich um so wirksamer entwickelt. Weniger einleuchtend möchte die Meinung Humberts erscheinen, das am Ende des V. Akts »für die Marquise arrangierte grofse Ballet spiegele, gleichsam eine umgekehrte, zum Schlufs angehängte Ouvertüre, den Inhalt der Komödie wider, neben der unausbleiblichen Liebelei, und mehr noch als diese, die allgemein menschliche Eitelkeit und Thorheit. Dieser Zusammenhang ist«, merkt er noch an, »so viel ich weifs, noch von keinem beachtet, von einem der letzten französischen Kommentatoren noch bestritten worden«. Wie wenig diese ganze Ausführung in eine Schulausgabe hineinpafst, erhellt am besten daraus, dafs Humbert es für gut befunden hat, dies Ballet gänzlich daraus fortzulassen. Dadurch benimmt er offenbar dem Leser, dem seine Ausgabe allein vorliegt und der etwas spanisch und italienisch versteht, das Urteil über die von ihm ausgesprochene Ansicht. Nach meiner Meinung sollte man, wie es für die wissenschaftliche Grammatik und für das Schullehrbuch als notwendig erachtet ist, auch die Ausgaben französischer Schriftsteller für gebildete Leser und Lehrer von den für Schüler und Anfänger bestimmten trennen. So hoch man auch Molière als Theaterdichter in litterarischer und sozialer Beziehung schätzt und würdigt — und ich thue das natürlich auch —, und wie gern man auch eines und das andere seiner Stücke im Théâtre-Français oder im Odéon aufführen sieht, darf man sich doch nicht dagegen verschliefsen, dafs seine Werke auf deutschen Bühnen nur noch selten und dann nicht dauernd zur Erscheinung kommen; der Eingebildete Kranke, von den Meiningern aufgeführt, hat in den letzten zwanzig Jahren, wenigstens in Berlin, die einzige Ausnahme gemacht; in den Rahmen der dem Realismus zugewandten Zeitströmung fügt sich das mehr oder minder phantastische Element der Bühnendichtungen Molière's nicht recht ein; man kann sich schwerlich vorstellen, dafs Jourdain die groteske Wahneinbildung in Wirklichkeit hegt, sie ist nur eine Satire, zu deren Gegenstand er gemacht wird. — Die Anmerkungen, welche der Ausgabe in einem besonderen Heft beigegeben sind, machen keinen recht einheitlichen Eindruck. Vieles davon ist für den Schüler bestimmt, und darunter befindet sich manches, was er eben so gut aus dem ersten besten Wörterbuch entnehmen kann, wie lumières Einsicht, je tiens que ich halte dafür, dafs etc.; hier und da ist die Erklärung nicht zutreffend; z. B. wird S. 4 zu des bas — que j'ai pensé ne mettre jamais angegeben: »Jourdain brüstet sich mit vornehmer Kleidung«; er entschuldigt vielmehr sein langes Ausbleiben damit, dafs er die Strümpfe beinahe gar nicht hätte anbekommen können. Anderes dagegen geht den

Leser an, der sich über die Geschichte des Theaters und der Musik unterrichten will. Unter diesen aus französischen und deutschen Quellen zusammengetragenen Notizen habe ich einiges mir Neue kennen gelernt, und auch andere werden dem Herausgeber dafür zu Dank verpflichtet sein. So wird der Name Covielle auf Coviello, die Maskenfigur der italienischen Komödie, zurückgeführt, und von den im 1. Akt erwähnten Musikinstrumenten eine eingehende Beschreibung, zum Teil auch die Angabe ihrer Erfindung oder ihres ersten Gebrauchs, beigebracht etc. Ich erlaube mir, die Herren Kollegen auf diese Vorzüge des Buchs aufmerksam zu machen, zu ihrem eigenen Gebrauch, denn den Schülern dürften diese Dinge wohl gröfstenteils vorenthalten bleiben.

Berlin. H. J. HELLER.

L'Art Poétique, ein Lehrgedicht in vier Gesängen von **Nicolas Boileau Despréaux**. Zum Schul- und Privatgebrauche mit Noten versehen von W. Ulrich. Leipzig 1892, Neumanns Verlag. 58 S. kl. 8⁰. M. 0,60.

Wir besitzen in Deutschland zwei vortreffliche Ausgaben des berühmten Lehrgedichtes, die von Schwalbach (Berlin, Weidmann) und von Lubarsch (Leipzig, Teubner), in denen alles, was zum Verständnis des kommentarbedürftigen Werkes nötig ist, und was man in Deutschland und Frankreich zu diesem Zwecke zusammengetragen hat, enthalten ist. Eine neue Ausgabe zu veranstalten lag deshalb kein Grund vor, zumal auch der Preis der erwähnten als ein verhältnismäfsig geringer bezeichnet werden kann. Es ist deshalb die Ulrich'sche Arbeit als müfsig zu bezeichnen; was aber noch schlimmer ist, es kann ihr der Vorwurf der Flüchtigkeit nicht erspart werden. Man sehe sich nur die biographische Einleitung an; wie dürftig, wie gehaltlos! Gar nicht davon zu reden, dafs der Verfasser bald *Nicolaus,* bald *Nikolaus,* bald (auf dem Titel) *Nicolas* schreibt; dafs er noch die alte Form von *Colléges* hat; dafs er von einer Art poétique spricht; dafs das Jahr des Erscheinens des Werkes nirgends erwähnt wird! Was denkt sich Herr U. bei folgendem Satze: »Le Lutrin, das Chorpult, eine aus 6 Gesängen bestehende Epopöe, welche an Tazoni's Eimerraub erinnert«? Inwiefern erinnert Le Lutrin an das italienische Gedicht? Das hätte doch gesagt werden müssen, zumal die Ausgabe auch zum Privatgebrauch bestimmt ist. Übrigens heifst der Italiener nicht Tazoni, sondern Tassoni. Auch ist folgender Titel ungenau: Traité du Sublime ou du Merveilleux dans le Discours, traduit du Grec par Congin; Herr U. meint wohl die Übersetzung der Longin'schen Schrift *περὶ ὕψους*. — Auf die Einleitung folgt dann von S. 4—42 der so weit ich gesehen habe, korrekt abgedruckte Text nach einer Pariser Ausgabe von 1711, mit kleinen Modifikationen nach einer Ausgabe von 1713. Warum denn gerade diese Ausgaben? Vergl. dazu Schwalbach S. 15/16. — Den Beschlufs machen, S. 43—58, die »Noten zur Erleichterung des Verständnisses«. Diese Noten entsprechen durchaus nicht den Anforderungen, die man heute an eine Schulausgabe stellt. Da werden zunächst Übersetzungen von Ausdrücken gegeben, über welche jedes Wörterbuch Auskunft giebt, und die jeder Primaner finden mufs; I, 102 *sublime sans orgueil* soll wohl heifsen »erhaben ohne Redeprunk«, nicht »erhaben ohne Hoffahrt« (?). Andere Bemerkungen zeichnen sich durch Mangel an Genauigkeit aus, wie zu I, 87 »Le Tabarin, der Possenreifser, der Hanswurst«; Tabarin ist hier Eigenname; bei I, 118, 120, 121 »triolet, mascarade, rondeau« sind die Unterschiede nicht klar genug hervorgehoben; u. a. m. Manchmal mufs sich Boileau gefallen lassen, von Herrn U. verbessert zu werden; so I, 20 »soi-même, grammatisch richtiger wäre lui-même«; III, 4 »*zerstreuen* sollte hier durch distraire gegeben sein«; III, 7 »für *alarmes* möchte *fureurs* das passende Wort sein«; III, 284 »besser *pour elle* statt *soi*« — sämtlich Bemerkungen, welche eine mangelhafte Kenntnis der Sprache des 17. Jahrhunderts verraten. Arge Unkenntnis zeigt auch die Note zu I, 113/114. Völlig unverständlich ist die Note zu I, 81 »*Le style burlesque,* der dem Niedrigkomischen angehörende Stil; *effronté*, schamlos, ein Epitheton, das bis in die Mitte des 17. Jahrhunderts gebräuchlich war.« Dies soll eine Erklärung sein zu den Versen

> Au mépris du bon sens, le burlesque effronté
> Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté.

Wie stimmt das? Ferner, wer versteht die Anmerkung zu II, 64 »On fait fléchir l'Escaut sous le joug de Louis. Die Schelde, dieser bedeutende Flufs, ist durch Louis XIV. in den Besitz der Niederlande gekommen«? Zu I, 98 Brébeuf und II, 166 Messaline fehlen übrigens die entsprechenden Bemerkungen. Diese Ausstellungen liefsen sich noch vermehren, besonders wenn man die Noten zum IV. Gesange ins Auge fafst; aber ich denke, es genügt.

Ein bedenkliches Licht auf die Litteraturkenntnis des Herrn U. wirft die Anmerkung zu I, 118 »Die Dichtungen der alten Romanciers sind nicht klar; man denke an den Roman de la Rose und

an den Roman de Renart, so gefeiert in ihrer Zeit«. Der Verfasser hat wohl nie etwas von Chrétien de Troyes gelesen? Einen eigentümlichen Eindruck macht auch der nach antiken Mustern gebildete, und durch seine Psalmenübersetzung berühmt gewordene Clément Marot (I, 96). Brechen wir ab! Die Ausgabe, der man das »undique decerptum« nur zu deutlich ansieht, kann wahrlich nicht als Zierde der neuphilologischen Schullitteratur empfohlen werden.

Cassel. A. Kressner.

II. Belletristik.

A. de Saint-Quentin, Un Amour au pays des Mages. Paris 1891, C. Lévy. Frs. 3,50.

«Vous seriez peut-être bien étonnés si je vous affirmais que l'amour platonique, ce sentiment auquel on ne croit plus guère, dans nos contrées d'Occident, se retrouve en Orient. Comment, me direz-vous, un sentiment de ce genre peut-il exister dans des pays où les femmes, considérées comme des êtres inférieurs, n'ont ni instruction, ni éducation, et passent leur temps à fumer le narghileh, à mâcher le mastic ou à faire des confitures? Ne sont-elles pas enfermées dans un harem inaccessible aux hommes, gardées par des eunuques armés de courbaches, et, lorsqu'elles sortent, couvertes d'un voile qui dérobe leurs traits à tous les regards? Le musulman, Arabe, Turc ou Persan, n'est-il pas un homme sensuel, grossier dans ses amours, qui achète ses femmes au bazar des esclaves, les estime suivant leur poids, ne les considère que pour les services qu'elles peuvent lui rendre ou les plaisirs qu'elles lui procurent, et les revend quand elles ne lui conviennent plus? Ne m'avez-vous pas raconté que, dans leur jalousie féroce, les Turcs n'hésitent pas à faire jeter dans le Bosphore, cousues dans un sac avec une pierre et un crapaud, les femmes présumées coupables, et qu'en Perse elles sont précipitées du haut d'une tour, ou étouffées avec leur voile qu'on leur enfonce, à coups de poignard, dans la gorge? Comment imaginer que l'amour platonique, cette poésie de l'amour, puisse s'épanouir dans un pareil milieu? Et, d'ailleurs, la pluralité des femmes n'est-elle pas un obstacle presque absolu à un genre de passion qui n'admet qu'un objet unique? Je ne me représente guère Paul ou Roméo coiffés d'un turban, d'un fez ou d'un bonnet en peau d'Astrakan, et je conçois encore bien moins Virginie ou Juliette, enfermées dans un harem avec plusieurs rivales d'alcôve, et fumant le narghileh sous la garde d'un eunuque.

«Les musulmans sont bien tels que vous les dépeignez dans leurs rapports avec les femmes; mais la nature orientale est, en même temps, portée au mysticisme, de sorte qu'à côté d'un sensualisme outré, il existe une tendance assez fréquente vers l'amour platonique. En Perse, il n'est pas rare de rencontrer des jeunes gens auxquels il a suffi, pour vivre plusieurs années dans le rêve et dans l'extase, d'entrevoir la pointe dorée d'une babouche. On en cite qui sont demeurés fidèles, toute leur vie, à l'idéal de leurs rêves, ou qui, pour le conquérir, ont accompli des travaux comparables aux épreuves imposées à Jacob, en vue d'obtenir la main de Rachel. L'aventure du château de la Vierge, racontée par la plupart des voyageurs qui ont traversé, près de Tebriz, les défilés du «Klafan-kou», en est un exemple; en voici un autre: Passant dans une petite ville d'Arménie, nommé Amassia, je vis, assis sur le bord du fleuve Iris, un vieillard presque centenaire. Dans sa jeunesse, me dit-on, il s'éprit d'une jeune fille appartenant à l'une des plus riches familles du pays, et la demanda en mariage; mais comme il était sans naissance et pauvre, le père lui répondit, pour se débarrasser de ses instances, qu'il ne l'obtiendrait que lorsqu'il aurait creusé, de ses propres mains, un canal amenant dans la ville les eaux d'une source située à dix lieues de distance.

«En lui imposant une condition évidemment impossible à remplir, le père comptait décourager le jeune homme, mais il n'en fut rien; celui-ci accepta sans hésiter, et se mit immédiatement à l'œuvre. On peut se faire, sans peine, une idée des obstacles de tous genres qu'il eut à vaincre. Il n'y parvint qu'à force de courage, de patience et de temps. Enfin, le canal achevé, l'eau bien-faisante arrive de la montagne et se répand dans la ville. Amant fidèle, il va réclamer la main de sa promise, on lui répond qu'elle est morte depuis vingt ans. Voilà ce que de vraies passions peuvent inspirer dans ce pays-là.» (Préface.)

Die Geschichte, welche der Verfasser in seinem interessanten Werke erzählt, ist die Schilderung einer ähnlichen Leidenschaft, einer fast mystischen Liebe, wie sie nur in dem Kopfe der Poeten zu existieren scheint. Und doch versichert Herr de Saint-Quentin, dafs seine Heldin wirklich gelebt hat. Ihre Schönheit, ihre Treue, ihr tragisches Ende sind in Kazbin noch im Gedächtnis aller; sie starb mit ihrem Vater als Opfer der Unruhen, deren Schauplatz Persien um die Mitte dieses Jahrhunderts war. Und

gerade in der Schilderung des Denkens und Fühlens in Persien, in der historischen Darstellung der revolutionären Ereignisse, welche das Land in jener Zeit blutig heimsuchten und den Thron des Schah erschütterten, wird der Leser seine gröfste Befriedigung finden, denn er wird hier Dinge vernehmen, die im Abendlande so gut wie unbekannt sind.

G. K.

O. Méténier, Les Cabots. Paris 1891, Charpentier. Frs. 3,50.

Voici un recueil d'une vingtaine de nouvelles d'une variété extrême. Tantôt gaies, tantôt émouvantes, toujours spirituelles et prises sur le vif, quelquefois hardies, ces études de M. Méténier, dont la renommée n'est plus à faire, sont observées dans un milieu fort intéressant. Pour en donner une idée nous en citerons une très courte, mais bien jolie, dont la lecture vous donnera le goût du reste.

«Un soir, tandis que dans sa loge elle changeait de costume entre le deux et le trois, Lucy Peyrannes fut soudainement frappée de la tristesse répandue sur le visage de son habilleuse.

La mère Verteuil, cette bonne femme qui avait toujours le mot pour rire, qui la réconfortait dans ses moments d'ennuis ou d'énervement, avait les traits tirés et les yeux rouges.

— Qu'est-ce que tu as, Verteuil? demanda l'actrice; quelqu'un t'a fait de la peine?

— Oh! madame, fit la vieille, ce ne serait rien, c'est un grand malheur qui vient de me frapper: mon mari, le père Verteuil, qui est peintre en bâtiments, est tombé hier de son échelle, il s'est brisé une jambe et on a dû le porter à l'hôpital Lariboisière.

— Bah! dit Lucy, une fêlure de jambe, ce n'est pas mortel... Tiens, j'irai le voir demain avec toi, à l'hôpital, ton mari...

— Oh! madame, je vous remercie, ça lui fera bien plaisir.

Lucy Peyrannes était célèbre dans le monde des artistes pour son incroyable sécheresse de cœur, dont elle tirait du reste vanité.

Pas belle, mais pire, on l'avait beaucoup aimée; même un jour quelqu'un s'était tué pour elle.

Si l'on rappelait devant elle ce souvenir, elle avait une petite moue de dédain:

— Qu'est-ce que vous voulez, ces sentiments-là, moi, ça ne me fait rien. C'est pas ma faute si je suis faite comme ça; à la ville comme à la scène, si je suis une rosse, je n'y puis rien!

Et de fait, elle devait aux troisièmes rôles les plus beaux succès de sa carrière.

Le lendemain, à midi, elle arrivait avec son habilleuse à l'hôpital Lariboisière. En route, elle avait dévalisé une boutique de primeurs. Sur le lit du père Verteuil elle étala des pêches, des raisins, mille friandises.

— Voilà pour vous faire prendre patience, papa Verteuil. Dites donc qu'on n'a pas soin de vous?

Le vieux balbutiait, l'air confus:

— Oh! madame, vous êtes bonne... bien bonne! mais c'est trop pour moi...

Et il ajouta d'une voix plus basse:

— Donnez donc un peu de ces excellentes choses à mon voisin de droite... le pauvre garçon, personne ne vient le voir... et il n'a pas pour si longtemps à vivre!

Lucy se retourna. Dans le lit le plus rapproché de celui du peintre, un jeune homme imberbe de vingt-quatre ans environ, mais auquel la maladie avait donné un visage d'enfant, fixait sur elle deux yeux noirs et brillants en qui semblait s'être réfugié tout ce qui lui restait de vie.

Ses mains amaigries, d'une pâleur de cire, étaient allongées sur la couverture.

Lucy se sentit impressionnée par ce regard de moribond. Elle hésita une seconde.

— Il se meurt de la poitrine! continua le père Verteuil.

Alors Lucy s'approcha.

— Un peu de ce raisin; quelques pêches vous feraient-ils plaisir, mon ami?

— Oh oui! madame! fit le malade dont le visage exprima une joie indicible; ses mains s'agitèrent faiblement...

— Alors, faites-moi le plaisir d'accepter ceci...

Et elle déposa sur son lit quelques-unes des plus belles grappes.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes malade?

— Oui, fit le jeune homme; et comme si cette subite sympathie eût réveillé en lui ses forces abolies, depuis des mois, ajouta-t-il..., vous êtes la seule qui vous soyez intéressée une minute à moi... Merci! merci!

Deux larmes coulaient sur ses joues pâles, et ses mains recherchèrent les mains de l'actrice comme s'il eût voulu les porter à ses lèvres.

Lucy, pour la première fois de sa vie peut-être, se sentit émue, elle éprouva pour ce pauvre abandonné, qui allait quitter ce monde sans avoir, qui sait? ressenti d'autre joie que celle qu'elle venait de lui donner.

— Vous n'avez plus de parents, sans doute? demanda-t-elle.

Alors d'une voix pareille à un souffle, scandée

par des accès de toux, il dit son histoire en quelques mots. Il avait toujours été malheureux. Sa mère était morte en le mettant au monde. Son père s'était remarié, et on l'avait forcé, à douze ans, de quitter la maison paternelle... Pour vivre depuis, il avait fait tous les métiers, toujours en quête du pain du lendemain, sans un ami, sans personne qui l'aimât jamais, jusqu'au jour où il avait dû, à bout de force, entrer à l'hôpital.

Il était condamné, perdu..., il le savait. Dans quelques jours, on refermerait sur son cadavre les coins du drap sur lequel il était couché, on le porterait à l'amphithéâtre... Ce serait la délivrance; mais, avant de mourir, il aurait bien voulu vivre un peu...! Qu'avait-il donc fait au bon Dieu pour être voué à une existence si misérable? Les jeudis et les dimanches, ses voisins recevaient des visites... Il y avait ailleurs quelqu'un qui les aimait, et cette pensée les aidait à souffrir.

... Lui, personne, jamais personne qui l'eût embrassé.... choyé!

Un sanglot lui coupa la parole.

— Écoute, dit Lucy après un silence, en se penchant à son oreille, tous les jeudis et tous les dimanches je viendrai te voir, veux-tu? Moi non plus je n'ai personne à aimer... Eh bien! je serai ta petite mère!

Le malade n'eut pas la force de répondre; mais elle sentit sa main droite presser la sienne éperdument...

Alors, elle inclina la tête, déposa sur le front du mourant un baiser, et s'enfuit.

— Vous savez, dit quelques jours après le père Verteuil à Lucy, je ne sais pas ce que vous avez fait à mon voisin... Il va beaucoup mieux. Il ne parle que de vous... Depuis jeudi, il compte les jours, les heures... Ce matin, il a trouvé la force de se lever... Il s'est peigné, s'est mis de la pommade que lui a donné un camarade, s'est débarbouillé longuement et, tenez..., voyez sa mine, il a des couleurs, ma parole!

En effet, les joues du petit malade s'étaient empourprées. Ses yeux noirs et humides, pleins d'une tendresse reconnaissante, restaient fixés sur la «dame» si bonne, qui voulait bien l'aimer un peu.

Et, de nouveau, Lucy s'assit à son chevet, les mains pleines de friandises et de chatteries. Elle lui parlait tout bas, à l'oreille, le complimentant sur sa bonne mine, l'encourageant, l'entourant de mille soins délicats.

— Oh! murmurait le petit, comme ça me fait de la peine de mourir maintenant!

— Mais tu ne mourras pas... tu vas bien mieux!

— Si... j'en ai vu d'autres ici... comme moi! ils allaient toujours mieux la veille de mourir!

Mais Lucy ne se fatiguait pas de son rôle de sœur de charité, et, pendant des semaines, elle vint le jeudi et le dimanche passer deux heures au chevet de son petit ami.

Un soir, elle arriva au théâtre les yeux rouges, encore vêtue d'habits de deuil.

On avait enterré «le petit» à quatre heures et elle l'avait suivi jusqu'au cimetière.

Depuis, elle va chaque mois déposer, sur le tombeau qu'elle lui a fait élever, des monceaux de fleurs.

Et maintenant, quand on lui reproche sa sécheresse et son indifférence:

— Tout comme une autre, répond-elle, je suis née capable d'aimer... Mais j'ai dépensé en une fois toute la tendresse de mon cœur... Alors, ne me demandez rien.»

P. Renan, La Flandre héroïque. Verviers 1891, Vve Massin.

Voici l'analyse de cette œuvre intéressante:

Baudouin Ier, que les chroniqueurs contemporains surnomment le *Ferréen* (Ferreus), vient d'expirer. Son fils Baudouin II, après avoir refoulé les Normands qui veulent profiter de son extrême jeunesse pour recommencer sur le sol flamand leurs excursions dévastatrices, songe, pour arriver à leur fermer la Manche, à s'allier avec Alfred le Grand, beau-fils de sa mère Judith, et à épouser la princesse Elfrède, sa cousine, la plus jeune des filles du monarque anglais.

Avec une petite escadre qu'il croit suffisante pour repousser au besoin une attaque des Normands, il fait voile vers l'Angleterre. Une tempête effroyable disperse sa flotte, engloutit son navire et le jette inanimé sur une grève aride, non loin d'Ethelinga, l'Ile noble. La jeune comtesse Edith, châtelaine du lieu, le découvre, inerte, sur le rivage, le rappelle à la vie, le fait transporter dans le château-fort et, pendant sa maladie qui dure six semaines, lui prodigue les soins les plus dévoués.

Au lieu de songer à la princesse qu'il venait demander en mariage, il s'abandonne doucement à la noble affection que la beauté, l'esprit, les grâces, les simples et solides vertus de celle qui l'a sauvé et qui l'entoure de si touchants égards, éveillent en lui. Ainsi commence ce roman d'une délicatesse, d'une pureté, d'une fraîcheur idéales.

Edith raconte au naufragé la dramatique histoire du règne d'Alfred le Grand, avec ses succès,

ses revers, sa retraite dans l'Ile noble chez le bouvier d'un de ses troupeaux, ses nouveaux triomphes à Eddington, et les admirables institutions qu'il donne à son peuple enfin victorieux des Normands. Ce sont elles qui font de ce prince un type de roi non moins remarquable, mais plus pur, que celui de Charlemagne.

Baudouin raconte à son tour à la belle comtesse la vie de son père. Il commence par lui redire la part que prit ce héros à la bataille de Fontanet, qui laissa cent mille hommes sur le champ du combat, brisa en trois tronçons l'immense empire de Charlemagne et dont les conséquences n'ont d'égales que la dislocation des vastes empires d'Alexandre le Grand ou de Napoléon. Pour triompher de ses deux frères, Lothaire avait permis aux Saxons de restaurer leur nationalité, leur culte et leurs antiques institutions. Louis le Germanique châtie leur désertion en faisant décapiter les chefs de toutes les grandes familles de la ligue nationale des Stillings, dont les débris, réfugiés en Danemark, soulèvent le Nord contre le Midi, provoquent le massacre de tous les Francs qui se trouvent en Saxe, la ruine de Hambourg et les deux premières grandes invasions des Danois dans lesquelles se déploient les fureurs du fanatisme des sectateurs d'Odin contre les chrétiens. Tous les rivages de l'Occident, — du Danemark au détroit de Gibraltar, — pleurent ces désastres irréparables. La luxueuse civilisation du califat de Cordoue, dont l'écrivain nous fait une si brillante peinture, menace elle-même de s'effondrer sous les coups des barbares, comme dans les Gaules, le fait celle des Carlovingiens. Cette tempête a son dénouement sur le sol flamand, où le terrible vainqueur succombe sous les efforts de Baudouin dans une lutte fantastique des plus grandioses et des plus étranges.

Comme contraste aux récits de ces révolutions qui ébranlent tout l'Occident, l'auteur nous dépeint ensuite la radieuse évolution des sentiments que l'estime et l'admiration réciproques éveillent dans l'âme de ce beau couple au milieu des enchantements de l'Ile noble. Tableau ensoleillé de toutes les splendeurs printanières au dehors; de toutes les féeries de la passion naissante au fond de ces deux nobles cœurs si bien assortis. Baudouin fait l'aveu de son affection à la vierge pure dont il rêve de faire la comtesse de Flandre; mais celle-ci s'est juré de n'accepter pour époux que l'homme dont elle aura soumis la fidélité aux plus rudes épreuves, sans toutefois cacher au Ferréen sa profonde estime. Elle fait plus; elle lui laisse entrevoir que, si même elle pouvait encore devenir sa femme, elle n'y consentirait qu'après une entrevue du comte avec Elfrède, cette princesse dont il venait demander la main. Elle la lui dépeint comme la plus belle et la plus charmante femme de l'Angleterre.

Dans ces entrefaites, arrive à l'Ile noble un barde qu'Edith accueille avec des égards et des attentions si délicates, si empressées et si affectueuses, que le comte sent la jalousie le mordre au cœur. Edith prie son nouvel hôte de raconter les révolutions scandinaves qui produisirent la seconde grande invasion des Normands. Le barde si tendrement choyé s'empresse de satisfaire les désirs de la ravissante châtelaine et raconte le règne éclatant d'Harald aux beaux cheveux qui, pour créer l'unité centralisatrice de la nation, triompha de tous les Jarls de la Norwège, força les récalcitrants à l'émigration en Islande, en Suède, aux Hébrides, et remporta sur les Suédois la grande bataille navale d'Hafursfiord qui mit en branle tout le Nord.

Les proscrits, sous la conduite d'Hasting, aident Gudrun, neveu d'Eric, à renverser celui-ci, qui s'était converti au christianisme et l'avait chassé, parce qu'il défendait le culte national. Ce culte, le barde, en un tableau superbe, le fait revivre sous nos yeux, dans toute la grandeur sauvage de son farouche prosélytisme. Eric est tué dans une bataille, toutes les anciennes institutions sont rétablies, et, secondé des secours de Gudrun, Hasting s'élance à la dévastation du monde chrétien. Le barde demande alors à Baudouin de lui redire les exploits du féroce roi de mer qu'il doit connaître mieux que lui.

Dans ce tournoi d'éloquence, dont la comtesse est le juge suprême, Baudouin oppose au récit politique de son émule, celui des drames terribles qui s'accomplissent sur tous les rivages de l'Atlantique et de la Méditerranée. Bornons-nous à signaler, parmi tous ces tableaux sublimes, touchants ou lamentables, les épisodes de Sigwin, comte de Saintes, tuant, sans le connaître, son fils, ravi par les pirates; Hasting défiant les dieux pendant l'horreur de la tempête; l'épouvantable destruction de Luna, que le kongar croit être Rome; la mort tragique de Robert le Fort, dont le souvenir fera proclamer son fils, Eudes, roi de France, et la défaite d'Hasting près de Gand, qui vaut aux Flamands quinze années de paix et de prospérité, pendant lesquelles nul pied scandinave ne sera plus assez osé pour fouler le sol du Flanderland.

Les éloges d'Edith et du barde semblent lui prouver qu'il est sorti victorieux de la lutte engagée. Aussi est-ce le cœur calme qu'il va s'abandonner aux douceurs du repos. Mais, hélas, quel

réveil! Pendant son sommeil, Edith s'est enfuie avec le barde. Il faut lire, dans les pages palpitantes qui nous le dépeignent, son affreux désespoir, sa course échevelée à la poursuite des fugitifs, son retour, l'arrivée d'une fausse princesse Elfrède, les séductions par lesquelles elle cherche à le rendre infidèle à celle qu'il aime en dépit de tout, le retour d'Edith, qui n'est autre que la véritable Elfrède, accompagnée du barde qu'escortent un corps d'Anglo-Saxons et ses chers Flamands qu'il a tant regrettés. C'était Alfred le Grand lui-même. Le roi le ramène à Londres où se célèbre son mariage.

Mais voilà qu'au milieu des réjouissances du festin de noces, un courrier s'élance dans la salle, annonçant qu'une flotte danoise, commandée par Wurm et ses alliés, remonte la Tamise. Nous croyons assister au combat naval où Baudouin se signale aux côtés du roi sous les yeux d'Elfrède, tant il est décrit avec cette puissance d'imagination qui nous captive et nous exalte. Quelle vibration, quelle verve, quelle admirable intuition du passé!

Les Danois sont rejetés dans l'Escaut, tandis que Baudouin, Elfrède et Alfred le Grand abordent à Arras, où on retrouve Judith qui a gouverné le pays en l'absence de son fils. C'est le bonheur! C'est le délice! Le comte se sépare du roi qui regagne l'Angleterre, et vole au secours des Suèves, des Saxons, des Ménapiens que déciment les barbares après s'être emparés de l'abbaye de Gand. Baudouin, les prenant en flanc, les refoule, les défait dans la forêt de Mormal, et, au printemps, les chasse de Courtrai dont ils avaient fait leurs quartiers d'hiver.

Les rejetant sur la Neustrie, il aide Louis de France, âgé comme lui de dix-huit ans, à les écraser à Saulcourt en Vimeu, où ils leur tuent neuf mille hommes. Ils les forcent ensuite à gagner la Belgique lotharingienne pour éviter un complet anéantissement. Saisi dans une ferme où il s'était réfugié, Hasting, qui était accouru au secours de Wurm, meurt dans des tortures épouvantables, expiant ainsi toutes celles qu'il avait fait endurer à ses victimes.

Désormais nulle invasion normande n'osera plus dévaster la Flandre qui, trempée dans ces luttes de géant, va commencer le cours de ses splendides destinées.

J. Barancy, Toujours aimée. Paris 1891, C. Lévy. Frs. 3,50.

Ce roman qui est plein de pages ravissantes et qui trahit une connaissance profonde du cœur féminin, commence comme une idylle et finit en drame.

Un homme déjà mûr épouse sa pupille, qu'il a vue grandir sous ses yeux et dont il s'est épris, après une longue séparation, au retour d'un lointain voyage. La jeune fille, enfant de riches cultivateurs, qui a vécu ses premières années dans un état de liberté presque absolue, a toute la fougue, toute l'énergie d'un esprit indépendant, d'un tempérament passionné. Mais elle tient de ses parents, et surtout de sa mère, le désir de la richesse, l'envie de paraître, l'ambition d'éblouir par le luxe les filles de hobereaux qui l'ont humiliée dans son adolescence.

Ce caractère est fort bien étudié. Elle aime son tuteur, mais non d'amour: seulement comme ce tuteur est riche, elle finit — sa mère lui ayant conseillé ce mariage et tant sont grands ses appétits de fortune — par croire elle-même que c'est une passion amoureuse qu'elle a pour lui, et elle le prend pour mari.

Les premiers temps du ménage sont parfaitements heureux. Puis, peu à peu, la jeune femme éprouve un vague ennui. Séduite d'abord par la vie de Paris, elle en vient à regretter le coin de campagne où elle était si libre! Et voilà que, juste à point, arrive un ancien camarade de village, beau garçon qui s'est dégrossi par un travail acharné, et avec lequel elle a connu les innocentes joies des amours enfantines. Et tous deux sentent renaître plus vivace qu'autrefois leur mutuelle affection. Ils résistent tant qu'ils peuvent, mais la chute est inévitable.

Ayant un grand sentiment d'honnêteté, la jeune femme comprend qu'elle ne peut plus habiter sous le même toit que son mari, et, obéissant à sa passion, elle s'enfuit avec son amant. Le mari, désespéré, ne la retrouve que des années plus tard. Appelé au chevet d'une mourante — il est docteur-médecin — il reconnaît sa femme, à laquelle son cœur a depuis longtemps pardonné, dans la morte que veillent deux pauvres voisines. Les remords, plus encore que la misère, l'ont tuée.

Bruxelles. MAXIME DUVIVIER.

III. Theater.*)

Mam'zelle Quinquina, drame en cinq actes et dix tableaux, de M. **François Oswald.**

Pour succéder au *Médecin des folles,* d'affolante mémoire, l'Ambigu a donné un drame en dix tableaux, de M. Oswald, tiré d'un roman paru sous

*) Nach dem Berichte Pariser Zeitungen.

le même titre, à première vue un peu singulier, de *Mam'zelle Quinquina.*

Avant de marquer quelles sont les objections à faire à ce drame et ses mérites réels, je crois qu'il convient de conter l'histoire, passablement sombre, qui se déroule à travers ces dix tableaux, dont un, qui n'est pas le meilleur, est un tableau-clou. La division par tableaux est le mode d'analyse le plus rapide et le plus pittoresque, et j'y recours.

Premier tableau: *La Maison du garde* — Thérèse Balduc, la fille d'un brave garde-chasse, a écouté de trop près les tendres propos de Didier Beaumesnil, le fils du maire. Elle est enceinte. Le maire Beaumesnil veut séparer les amoureux. Didier lui tient tête. Thérèse résiste de même à son père, lorsqu'il prétend la marier à un paysan, le Rougeaud, qui a la mine d'une franche canaille. Thérèse avoue la vérité au vieux garde qui la maudit et la chasse. Didier, qui a du cœur, l'emmène avec lui à Paris.

Deuxième tableau: *La Mansarde de Didier.* — Les pauvres amoureux sont au bout de leur rouleau et se désolent. Survient M. Beaumesnil qui, son fils étant mineur, le menace de le faire enfermer dans une maison de correction ou embarquer. Didier consent à s'engager, en échange de la promesse que lui fait son père de pourvoir aux besoins de Thérèse et de son enfant. Mais Thérèse repousse les offres de Beaumesnil. Et le concierge impayé la jette dans la rue.

Troisième tableau: *La rue Quincampois.* — Thérèse, qui est pour accoucher, tombe évanouie. Une brave femme voit de quoi il retourne et la fait transporter en hâte à la Maternité.

Quatrième tableau: *A Saint-Mandé.* — Plusieurs mois se sont écoulés. Thérèse a cherché du travail et elle en a trouvé assez pour vivre péniblement et payer les mois de nourrice de la petite Marguerite. Mais elle apprend par une lettre d'un des camarades de Didier qu'il a été tué au Tonkin. Elle se trouve mal. Le Rougeaud, qui espionne Thérèse, enlève l'enfant.

Cinquième tableau: *Une bonne fille.* — Thérèse n'a plus d'ouvrage. Elle veut rester honnête, et les patrons chez qui elle se présente ne veulent point qu'elle le soit. Dans la rue, une bonne farceuse qui a le cœur sur la main la rencontre, la console et lui propose de gagner sa vie dans une brasserie de femmes. Thérèse est bien forcée d'accepter.

Sixième tableau: *La Brasserie.* — Tableau sensationnel qui «restitue» fidèlement une brasserie de femmes, — ici elles sont bizarrement costumées en zouaves. — Divers personnages épisodiques défilent dans ce pittoresque endroit, entr'autres un membre de l'Institut, grand inventeur de rébus pornographiques. On décerne à Thérèse le surnom de Mlle Quinquina, et l'on va fermer, quand le Rougeaud paraît.

Thérèse lui saute à la gorge. Le gredin reprend son calme et lui déclare qu'il a reconnu l'enfant, et que si elle veut le revoir, il faut qu'elle devienne sa maîtresse. Thérèse consent à tout.

Septième tableau: *La Classe.* — L'école où le Rougeaud a mis la petite Marguerite. Tableau populaire et non indispensable.

Huitième tableau: *L'Antipode.* — C'est le nom d'une brasserie ignoble, d'un bouge des boulevards extérieurs où Thérèse est contrainte de servir. La clientèle de l'établissement se recrute parmi les filles, les souteneurs, les bonneteurs et autres escarpes où le Rougeaud tient son rang jusqu'à ce qu'il soit arrêté pour une peccadille qui lui vaudra d'être quelque temps à l'ombre.

Neuvième tableau: *La Mansarde de Thérèse.* — Libéré, le Rougeaud découvre la retraite où Thérèse, misérable, vit avec sa fille, qui va avoir treize ans. Il y reparaît, cynique et menaçant. Thérèse le tue et s'enfuit.

Dixième tableau: Elle revient mourir devant la maison de son père le garde-chasse, par un jour glacé d'hiver, sur la neige. La vue de Marguerite, ses innocentes prières, attendrissent le vieux bourru. Il pardonne, mais Thérèse est morte.

Ce drame est, comme on voit, des plus noirs. Le fond n'en est pas neuf, ni les situations, ni les personnages. Certains détails y font longueur, notamment le fameux tableau-clou, quelque agrément qu'il y ait à regarder des femmes-zouaves. Mais il a une qualité qui compense et rachète toutes ces critiques, les sentiments y sont naturels et le dialogue sobre, exact, vivant. Le dernier tableau a produit un violent effet dramatique.

Mam'zelle Quinquina, qui combine assez heureusement, en somme, les inventions antiques du *mélo* avec les curiosités modernes du drame réaliste, où passe un souffle de pitié sociale, nous repose des pièces effrontément absurdes qui ont réussi dans ces derniers temps à l'Ambigu.

L'interprétation est agréable. *(La Paix.)*

P. Harel, L'Herbager, comédie en 3 actes, en vers.

Le débutant joué à l'Odéon, second théâtre français, est poète, paraît-il, et était — c'est certain — aubergiste, il y a dix-huit mois à peine, dans le petit village d'Echauffour, département de l'Orne.

Dans ces conditions, vous vous doutez bien que l'*Herbager* a une histoire. Oui, elle a une histoire, cette pièce, et je vous envie d'être ainsi à l'ignorer. M. Harel ne s'est pourtant pas fait faute de la faire connaître *urbi et orbi;* en sa qualité d'ancien commerçant, il s'entend à la réclame.

Voici, M. Harel, qui a déjà publié plusieurs volumes de vers, fit un jour une pièce, puis il alla la soumettre à M. Pailleron. Le spirituel auteur du *Monde où l'on s'ennuie* s'amusa beaucoup à cette lecture, et, sans plus tarder, il dépêcha l'auteur à M. Claretie, et la pièce arriva devant le comité de lecture de la Comédie-Française, qui lui fit un bon accueil; seulement le comité est encombré et dame, comme M. Harel était pressé, il paraît que M. Truffier l'engagea à aller voir M. Porel, qui lui aussi fut enthousiasmé.

Et voilà comment l'Odéon donnait hier soir l'*Herbager,* précédemment intitulé *La Hanterie.*

Dans ces trois actes, M. Harel a développé une idée qui lui est chère entre toutes, c'est lui qui nous l'a dit, — ce que ces poètes sont bavards! — Vivant en pleine Normandie, il a été frappé de l'émigration des paysans vers les villes; c'est de l'observation exacte, cela. Et de plus il a été frappé du danger que font courir aux campagnes les gros propriétaires qui font tout leur possible pour ne pas accroître leur postérité, afin de ne pas morceler leurs terres. C'est sur les dangers de ces mœurs nouvelles que M. Harel a voulu appeler notre attention. Vous connaissez à présent la pièce.

M. La Hanterie est ce riche herbager qui, ambitieux et cupide, veut arriver à tous les honneurs et veut voir son unique fils Octave, dont il a fait un docteur en droit, épouser un jour une riche héritière.

Mais M. Octave ne partage pas les idées de son papa. Comme M. Harel, Octave pense qu'il n'est pas déshonorant de s'occuper d'agriculture, et il aime sa cousine Germaine, fille de l'oncle Beaufermant, un paysan, chargé de huit enfants et qui, laborieusement, se tenant au courant de tout ce qui intéresse les questions agricoles, ensemence ses champs et leur fait rapporter ces blés superbes dont les lourds épis frissonnent et forment comme une mer mouvante.

M. La Hanterie, contrarié dans ses projets par les sentiments de son fils, le maudit, et fait entendre de dures leçons à l'oncle Beaufermant, et finalement.... Germaine épousera Octave.

M. Harel nous exprime là d'excellents sentiments; il aime la campagne, ses travaux et ses plaisirs, et il a le droit de le dire.

Mais pourquoi le dit-il dans un langage poétique (?) que l'on croirait tiré des œuvres complètes de François Ponsard? Jugez-en plutôt par deux petits exemples cueillis dans le premier acte:

— Tiens, mon marchand de vins, l'excellent Branouillac.
— Venu pour vous offrir...
— Un quartaut de Barsac.

Et plus loin ceci, qui pourra devenir célèbre dans la prosodie onomatopéenne:

La joie universelle éclate en brouhaha,
La Hanterie élu! Hi! hi! Ho! ho! Ha! ha!

La troupe de l'Odéon a combattu vaillamment; elle est, d'ailleurs, habituée à cette versification, jouant en ce moment-ci l'*Honneur et* l'*Argent.*

M. Porel a monté la pièce avec beaucoup de soin.

M. Harel nous promet une seconde pièce prochainement: qu'il l'écrive en bonne et simple prose, personne ne s'en plaindra. *(La Paix.)*

M. Boucheron et **H. Raymond, L'Ami de la Maison.**

Récemment le Théâtre-Français nous donnait l'*Article 237.* «C'est une pièce d'été, se dit-on», et tout le monde, critique et public, se montra indulgent.

Mais voici que la Comédie, sans avoir, cette fois, l'excuse de la saison estivale, récidive dans son erreur. *Non bis in idem* dit une vieille maxime: le comité de lecture a eu bien tort d'en méconnaître la sagesse.

Il serait fâcheux que la Comédie persistât dans cette voie et que la maison de Molière continuât à disputer ses pièces aux théâtres de Cluny ou de Déjazet. On éprouve une impression véritablement pénible quand on voit de semblables calembredaines jouées, sur une scène où on donne le *Misanthrope, Britannicus,* le *Monde où l'on s'ennuie.*

L'*Ami de la maison* n'est, en effet, qu'un vulgaire vaudeville, dont tout l'esprit des auteurs, joint à leurs succès antérieurs, ne suffisait pas à donner droit d'asile sur notre première scène française.

Il aurait peut-être amusé, ce vaudeville, dans un théâtre de genre; on sentait si bien qu'il n'était pas à sa place, que la représentation n'a laissé à tous qu'une impression de malaise.

J'espère que la Comédie a déjà reconnu son erreur et que l'expérience ne sera pas sans utilité pour elle. Souhaitons qu'elle ne nous serve plus de ces pièces à quiproquo absolument indignes de sa bonne renommée. Car ce vaudeville est taillé sur le modèle de tous ses frères aînés; il n'y manque

que les placards: la concession n'est pas suffisante. Le titre en dit assez long par lui-même: L'*Ami du mari*, l'*Ami de la maison* sont des enseignes qui ne trompent guère.

Là encore il s'agit d'un mari, M. Largentière, qui passe tout son temps au cercle, tandis que son ami, M. de Marsac, passe le sien auprès de Mme Esther Largentière.

Le mari a une confiance aveugle en sa femme et en son ami. D'ailleurs, il adore Esther qui le lui rend bien.

Tout d'abord Esther et M. de Marsac ne trouvent à leur société commune qu'un plaisir très licite. Ils ont l'un pour l'autre une bonne amitié, mais pas plus.

Ai-je besoin d'ajouter que l'amour ne tarde pas à prendre naissance dans leur cœur et qu'il y grandit vite? C'est l'éternelle histoire des amours coupables.

Tout se terminera pour le mieux, sans accroc à la morale. L'honneur de M. Largentière demeurera indemne, malgré les risques courus. Car il s'en faut de peu que l'ami de la maison ne devienne ce que vous devinez aisément. La pièce renferme de ce chef plus d'une situation délicate, scabreuse même, qui ont augmenté les regrets de voir ce vaudeville joué au Français.

Vous jugez de la portée d'une telle donnée; l'enseignement qu'on en peut tirer, et il n'est pas nouveau, c'est que les maris sont mieux auprès de leur femme qu'au loin.

Je reconnais volontiers que les auteurs ont agrémenté leur dialogue de plus d'une observation juste, comme de nombreux mots d'esprit. Mais que l'œuvre en elle-même est donc fragile et vaine! C'est de la mousse de champagne qui s'évanouit dès qu'on souffle dessus; du feuilleté qui s'effrite et se brise dès qu'on le prend en main.

(XIXe Siècle.)

Revuenschau.

Revue des deux mondes 1891.

1 décembre. G. Augustin-Thierry, La Bien Aimée; Jurien de la Gravière, Les Gueux de Mer. III. Le dernier asile de la liberté; *** Autour d'une colonie autonome. I. Les Afrikanders — Les origines de l'autonomie du Cap; R. Kipling, Deux petits tambours, récit de la vie militaire dans l'Inde; M. Bréal, Le langage et les nationalités; É. Michel, Les biographes et les critiques de Rembrandt; G. Valbert, Don Carlos, dans la poésie et dans l'histoire, d'après une publication récente; F. Brunetière, Revue littéraire: Alfred de Vigny; C. Bellaigue, Revue dramatique. — 15 décembre. A. Leroy-Beaulieu, La papauté, le socialisme et la démocratie. I. L'évolution du Saint-Siège et l'enseignement social de Léon XIII; E. Delard, Les Dupourquet, mœurs de province. I; G. Larroumet, La comédie en France au moyen âge, d'après un ouvrage récent; J. Chailley-Bert, Les Anglais en Birmanie. I. Conquête, pacification; E. Lavisse, Le grand Frédéric avant l'avènement: Le séjour à Neu-Ruppin; P. Mille, Le néo-malthusianisme en Angleterre; Correspondance: Lettres de M. Louis Havet et de M. le comte d'Haussonville.

Revue bleue (Revue politique et littéraire) 1891.

II. N. 23. Fr. Passy, Le libre échange et la paix; P. Jacobsen, Madame Fœnss, nouvelle; F. Brunetière, Les époques du théâtre français. IV. *L'École des femmes*; M. Bouchor, Souvenirs de voyage: De la Nouvelle-Orléans à Vicksburg — Séjour à Vicksburg; L. Vignon, La France en Algérie; É. Faguet, Courrier littéraire; J. du Tillet, Théâtres; Zède, Choses et autres: Un nouvel avatar de Tartarin. — N. 24. P. Laffitte, La femme du XXe siècle, d'après deux ouvrages récents; F. Brunetière, Les époques du théâtre français: *Andromaque*; T. de Wyzewa, Littérature étrangère: Un romancier naturaliste allemand: Théodore Fontane; Th. Fontane, Souvenirs d'un prisonnier de guerre: La Citadelle de Besançon (1870); P. Strauss, M. Alphand et les travaux de Paris; E. Faguet, Courrier littéraire; F. Vandérem, Notes et impressions; Du Tillet, Chronique théâtrale. — N. 25. G. Larroumet, Le procès du XVIIIe siècle; M. d'Araujo, Les antécédents de la République au Brésil; A. Capus, Notes sur la presse: Influence du journal; F. Brunetière, Les époques du théâtre français: *Tartuffe;* G. Bonvalot, Le récit de Dahad-Khan, souvenir d'Afghanistan; É. Faguet, Courrier littéraire; F. Vandérem, Notes et impressions. — N. 26. F. Brunetière, Les époques du théâtre français: *Phèdre;* R. Vallery-Radot, Les «parfaits secrétaires»; A. Rambaud, Au Soudan: La campagne de 1891 contre Ahmadou et Samory; L. Barracand, La théodicée de Mariette, souvenir de Noël; Ch Maurras, Variétés: Le Journal des Goncourt.

Neue Publikationen.

I. Philologie und Pädagogik.

Albert, P., Littérature française au XVIIe siècle. 8e édition. Paris, Hachette. Frs. 3,50.

Banderet, P., et Ph. Reinhard, Cours pratique de langue française à l'usage des écoles allemandes. Bern, Schmid, Franke u. Co. M. 1,60.

Bertran de Born. Herausgegeben von A. Stimming. [Försters Romanische Bibliothek N. 8.] Halle, Niemeyer. M. 4,60.

Blondel, Œuvres de Robert Blondel, historien normand du XVe siècle. Publiées d'après les manuscrits originaux, avec introduction, notes, variantes et glossaire, par A. Héron. T. I. Rouen, Lestringant.

Borinski, K., Grundzüge des Systems der artikulierten Phonetik zur Revision der Prinzipien der Sprachwissenschaft. Stuttgart, Göschen. M. 1,50.

Brunetière, F., Études critiques sur l'histoire de la littérature française. 4e série (Al. Hardy — Le roman français au 17e siècle — Pascal — Jansenistes et Cartésiens — La philosophie de Molière — Montesquieu — Voltaire — Rousseau — Mme de Staël). Paris, Hachette. Frs. 3,50.

Clœtta, W., Beiträge zur Litteraturgeschichte des Mittelalters und der Renaissance. II. Die Anfänge der Renaissance-Tragödie. Halle, Niemeyer. M. 6.

Delfour. L. C., La Bible dans Racine. Paris, Leroux. Frs. 3,50.

Du Camp, M., Les grands écrivains francais: Théophile Gautier. Paris, Hachette. Frs. 2.

Eicke, Th., Zur neueren Litteraturgeschichte der Rolandsage in Deutschland und Frankreich. Eine litterarhistorische Studie. Leipzig, Fock. M. 2.

Eneas. Texte critique publié par J. Salverda de Grave. [Suchier's Bibliotheca normannica. IV.] Halle, Niemeyer. M. 14.

Extraits des Chroniqueurs français. Villehardouin, Joinville, Froissart, Commines, publiés avec une introduction, des notices, des observations grammaticales, un glossaire,

des notes et une carte à l'usage de la classe de seconde par G. Paris et A. Jeanroy. Paris, Hachette. Frs. 2.
Frommel, G., Esquisses contemporaines (P. Loti, Amiel, Secrétan, Bourget, Schérer). Lausanne, Payot. Frs. 3,50.
Gazier, A., Petite histoire de la littérature française, principalement depuis la Renaissance. Paris, Collin. Frs. 4.
Günther, Französische Gespräche für den Schulgebrauch. Danzig, Kafemann. M. 1.20.
Lenient, Ch., La poésie patriotique en France au moyen âge. Paris, Hachette. Frs. 3,50.
Littré, E., et A. Beaujean, Dictionnaire de la langue française. Abrégé du Dictionnaire d'E. Littré. Nouvelle édition. Paris, Hachette. Frs. 13.
Plattner, Ch., Lehrgang der französischen Sprache. 3. Teil. 2. Auflage. Karlsruhe, Bielefeld. M. 3,50.
Robert von Blois' sämtliche Werke. Zum ersten Male herausgegeben von J. Ulrich. II. Floris und Liriopé. Ein altfranzösischer Roman des 13. Jahrhunderts, zusammen mit den Chansons d'Amors und den lyrischen Gedichten. Berlin, Mayer und Müller. M. 3.
Roman de Thèbes. Publié d'après tous les manuscrits par L. Constans. 2 Bände. Publication de la Société des anciens textes français.
Ronsard, P. de, Œuvres. Nouvelle édition, collationnée sur celle de 1609, avec notice par Benjamin Pifteau. Paris, Delarue. Frs. 3,50.
Sallmann, F., Dialogues et poésies à l'usage de l'enfance. 13e éd. Halle, Waisenhaus. M. 0,90.
Schwartz, M., Cours théorique et pratique de grammaire française. 2e partie. Strafsburg. Freuttel und Würtz. M. 1.60.
Thomas, A., Vivien d'Aliscans et la légende de St. Vidian. Paris. Bouillon.
Walter von Arras. I. Ille und Galeron. Altfranzösischer Abenteuerroman des XII. Jahrhunderts. Herausgegeben von W. Förster [Förster's Romanische Bibliothek N. 7] Halle, Niemeyer. M. 7.
Weigand, W., Essays (Voltaire, Rousseau, Taine und Sainte-Beuve, zur Psychologie der Décadence, zur Psychologie des 19. Jahrhunderts). München, Merhoff. M. 4,50.
Williams, A., Die französischen Ortsnamen keltischer Abkunft. Strafsburg. Heitz. M. 2.
Wohlfarth, Th., Französische Grammatik für die bayerischen Gymnasien. I. Formlehre mit syntaktischem Anhang und Übungsbuch. München, Riedel. M. 3.

II. Belletristik, Geschichte, Geographie, Philosophie.

Auteurs célèbres, les. Tome 200 à 204. Paris, Flammarion. Chaque volume Fr. 0,60.
Alarcon, P. A. de, Un Tricorne. Roman traduit de l'espagnol par Max Deleyne (204).
Belot, A., Dacolard et Lubin (203).
Flammarion, C., L'Astronomie et ses fondateurs. Copernic et la découverte du system du monde (201).
Jacolliot, L., Les Chasseurs d'esclave (200).
La Fayette, Mme de, La Princesse de Clève (202).
Belot, A., Les Étrangleurs. Nouvelle édition. Paris, Dentu. Fr. 1.
Belot, A., La Grande Florine. Suite et fin des «Etrangleurs». Nouvelle édition. Paris, Dentu. Fr. 1.
Berger, Ch., Vingt ans de la vie d'un jeune. Paris, Vanier. Frs. 2.
Bouchot, H., Les Livres à vignettes du XVe jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Les livres à vignettes du XIXe siècle. 2 vol. Paris, Rouveyre. Frs. 15.
Brada, L'Irrémédiable. Paris, Plon. Frs. 3.50.
Brun, Ch., Chants d'éphèbe. Paris, Lemerre. Frs. 3.
Cahu, Th., Second mariage. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
Catalogue général de la librairie française Continuation de l'ouvrage d'Otto Lorenz. (Période de 1840 à 1885. 11 volumes). Tome XII (période de 1886 à 1890), rédigé par D. Jordell. Premier fascicule (A-Code). Paris, Nilsson. Frs. 10.
Chavette, E., L'Oreille du cocher. Nouvelle édition Paris, Dentu. Fr. 1.
Clerget, F., Henri Pivert. Paris, Genonceaux. Frs. 3,50.
Demolliens, J., Une seconde virginité. Paris, Librairie Mondaine. Fr. 0,60.
Dubut de Laforest, Le Commis-voyageur. Roman contemporain. Paris, Dentu. Frs. 3,50.
Edmond, Ch., Jean Dhasp Paris, C. Lévy. Frs. 3.50.
Énault, L., Tragiques amours. Paris, Hachette. Frs. 3,50.
Féval, P., Le Jeu de la mort. Nouvelle édition. Paris, Dentu. Fr. 1.
Féval, P. La Tontine infernale. (2e partie du «Jeu de la mort»). Paris, Dentu. Fr. 1
Fin, la, d'une âme. Paris, Charpentier. Frs. 3,50.
Gerin, G., Au pays des étangs. Roman. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50
Germain, A., Les Dessous du théâtre. Les Agences dramatiques et lyriques. Avec une préface par Émile Bergerat. Paris, Perrin. Fr. 1.
Gréville, H., L'Héritière. Paris. Plon. Frs. 3.50.
Guillemot, J., Florimond, grand premier rôle (Nouvelles). Paris, Delagrave. Frs. 2.
Halévy, L., Récits de guerre. 1870-1871. Premier fascicule: De Frœschwiller à Sedan. Dessins par L. Marchetti. Paris, Boussod, Valadon. Frs. 5.
Harel, P., L'Herbager. Pièce en 3 actes, en vers. Paris, Lemerre. Frs. 2,50.
Hermant, A., Serge. Paris. Charpentier. Frs. 3,50.
Karr, A., Le Siècle des microbes. Paris, C. Lévy. Frs. 3.50.
Lermina, J., Reine. Roman historique. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Le Roux, H., Les Âmes en peine. Un de nous. Nouvelle édition. Paris. Charpentier. Frs. 3.50.
Lestoc, P., Cœurs vaillants. Paris, Société d'éditions scientifiques. Frs. 2,50.
Malot, H., Annie. Paris, Charpentier. Frs. 3,50.
Marc, Mlle C., de Vabre (Tarn) Fleurs des montagnes. Recueil de poésies. Paris (Toulouse), Fischbacher. Frs. 2.
Mérouvel, Ch., La Vertu de l'abbé Mirande, mœurs parisiennes. Nouvelle édition Paris, Dentu. Fr. 1.
Montépin, X. de, La Perle du Palais-Royal. Paris, Librairie Mondaine. Fr. 0,60.
Musset, A. de, La Confession d'un enfant du siècle. Avec 10 compositions de P. Jazet, gravées à l'eau-forte par E. Abot. Paris, Librairies-Imprimeries réunies. Frs. 50.
Noussanne, H. de, Théâtre blanc. Paris, Richard. Frs 2,50.
Ouida, Sainte Rosalie-aux-Bois. Paris. Perrin. Frs. 3,50.
Pert, C., Vénale. mœurs modernes. Paris, Havard. Frs. 3,50.
Rabusson, H., Moderne. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Radiot, P., L'Elite. Roman épique moderne. Paris, Dentu. Frs. 3,50.
Roger-Milès, L., La Cité de misère. Préface de Sully-Prudhomme. Avec 26 grav. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
Sales, P., Beau page. Paris. Flammarion. Frs. 3,50.
Sheridan, Œuvres dramatiques du très honorable Richard Brinsley Sheridan. Traduction complète et nouvelle par Georges Duval. Paris, Charpentier. Frs. 3,50.
Suzel, Contes de là-bas. Paris, Librairies-Imprimeries réunies. Frs. 3,50.
Tolstoï, L., Plaisirs vicieux. Traduction du russe par Halpérine-Kaminski. Préface par Alexandre Dumas. Paris, Charpentier. Frs. 3,50.
Toudouze, G., Ma Douce. Paris, Havard. Frs. 3,50.
Véron, P., Paris amoureux. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.

Albert, A., Les Vaudois de la Vallouise. Paris (Grenoble). E. Lechevalier. Frs. 2.50.
Allain, E., L'Œuvre scolaire de la Révolution. 1789-1802. Études critiques et documents inédits. Paris, Didot. Frs. 6.
Boursault, Le Reporter d'un évêque. Lettres de Boursault à Monseigneur de Langres, publiées et annotées par Émile Colombey. Paris, Librairies-Imprimeries réunies. Frs. 8.
Carnot, le lieutenant, Le Drapeau du 27e régiment d'infanterie. Avec 5 planches. Paris (Dijon), Berger-Levrault. Frs. 3,50.
Carré, H., La France sous Louis XV (1723-1774). Avec gravures. Paris, Librairies-Imprimeries réunies. Frs. 4.
Cyon, E. de, Études politiques. La Russie contemporaine. (Les Principes de l'autocratie. La France et la Russie. La Question des juifs.) Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.

Delorme, A., Journal d'un sous-officier. 1870. Aaec gravures. Paris, Hachette. Frs. 3,50.
Flers, le marquis de, Le Roi Louis-Philippe. Vie anecdotique, 1773-1850. Avec 130 lettres ou documents autographes inédits du roi Louis-Philippe, de la famille royale et des ducs d'Orléans, depuis Louis XIV jusqu'à nos jours. Avec 10 portraits. Paris, Dentu. Frs. 10.
Homme d'œuvres, un. Ferdinand-Jacques Hervé-Bazin (1847-1889). Paris, Palmé. Frs. 6.
Le Vasseur, D. L., Ephémerides ordinis cartusiensis, nunc primum, a monachis ejusdem ordinis in lucem editæ. Tome I à III. 3 vol. Paris (Montreuil), E. Lechevalier. Frs. 75.
Lockroy, E., M. de Moltke. ses Mémoires et la guerre future. Paris. Dentu. Frs. 3.50.
Maignien, E., Bibliographie historique du Dauphiné pendant la Révolution française, de 1787 au 11 nivôse an XIV, 31 décembre 1805. Tome II. Paris (Grenoble), E. Lechevalier. Frs. 10.
Malo, Ch., M. de Moltke. Paris, Berger-Levrault. Frs. 2.
Marbot, Mémoires du général baron de Marbot. Tome III (et dernier). Polotsk. La Bérésina. Leipzig, Waterloo. Paris, Plon. Frs. 7,50.
Moltke, le maréchal comte H. de, Mémoires. La Guerre de 1870. Édition française par E. Jaeglé. Avec carte d'ensemble du théâtre de la guerre. Paris, Le Soudier. Frs. 10.
Pajol, le comte, Les Guerres sous Louis XV. Tome VII (et dernier). Paris, F. Didot. Frs. 12.
Pétrarque, Lettres de François Pétrarque à Jean Boccace, traduites pour la première fois par Victor Develay. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
Philippson, Histoire du règne de Marie Stuart. Tome I: L'Avènement de Marie. Paris, Bouillon. Frs. 6.
Queruau-Lamerie, E., L'Église constitutionnelle du département de la Mayenne après la Terreur, d'après la correspondance de Ch. Fr. d'Orlodot. Paris (Angers), E. Lechevalier. Frs. 1,50.
Robinet de Cléry, A., D'Essling à Wagram. Lasalle. Correspondance recueillie par E. Robinet de Cléry. Avec 13 grav. et 1 carte dressée par le capitaine Matuszinski. Paris, Berger-Levrault. Frs. 5.
Sayous, E. Les Deux Révolutions d'Angleterre (1603-1689) et la nation anglaise au XVII[e] siècle. Avec gravures. Paris, Librairies-Imprimeries réunies. Frs. 4.
Sortais, G., Ilios et Iliade. Les Ruines d'Ilios. La Formation de l'Iliade etc. Paris, Bouillon. Frs. 5.

Adenis, J., De Marseille à Menton (Les Étapes d'un touriste en France). Avec grav. et cartes. Paris, Hennuyer. Cart., Frs. 7.
Bourget, P., Sensations d'Italie. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.
Chélu, A., De l'Équateur à la Méditerranée. Le Nil, le Soudan, l'Égypte. Avec cartes. Paris, Garnier. Frs. 20.
Gulbenkian, C. S., La Transcaucasie et la péninsule d'Apchéron. Souvenirs de voyage. Paris, Hachette. Frs. 3,50.

Dictionnaire de la Bible, contenant tous les noms de personnes, de lieux, de plantes, d'animaux, mentionnés dans les saintes Écritures, etc., publié par F. Vigouroux avec le concours d'un grand nombre de collaborateurs. Premier fascicule. Paris, Letouzey et Ané. Prix de souscription. Frs. 75.
(L'ouvrage sera publié en 15 fascicules.)
Dodel, le D[r] A., Moïse ou Darwin? Trois conférences populaires offertes au réflexions de tous ceux qui cherchent la vérité. Traduit sur la 3[e] édition allemande par Ch. Fulpius. Paris, Reinwald. Frs. 2,50.
Lefèvre, A., La Religion. Paris, Reinwald. Frs. 5.
Loisy, A., Histoire du Canon du Nouveau Testament. Leçons d'Ecriture sainte professées à l'école supérieure de théologie de Paris pendant l'année 1890-1891. Paris, Maisonneuve. Frs. 15.
Perez, B., Le Caractère, de l'enfant à l'homme. Paris, Alcan. Frs. 5.
Ricard, M., L'Abbé Combalot, missionnaire apostolique. L'Action catholique de 1820 à 1870. Avec une préface de Mgr. de Cabrièces. Paris, Gaume. Frs. 4.
Thamin, R., Éducation et positivisme. Paris, Alcan. Frs. 2,50.

Dernières Nouvelles littéraires.

On lit beaucoup de mémoires à l'heure qu'il est, surtout quand ils parlent des choses d'il y a cent ans. Citons »*Un Témoin des deux Restaurations* (Edmond Géraud) fragments de journal intime», publiés par *Charles Bigot*.

Ceux qui s'intéressent à l'histoire des événements accomplis en France il y a un siècle ont lu le «*Journal d'un étudiant sous la Révolution*» publié il y a deux années par M. *Gaston Maugras* et savent que cet étudiant avait nom Edmond Géraud. Il passa trois ans à Paris, y fut témoin des événements tragiques qui se précipitèrent jusqu'à la réunion de la Convention et y revint en pleine Terreur. Après avoir passé quelques années à Toulouse, il vint se fixer à Bordeaux, s'occupant à méditer, à rêver, à rimer. Au moment où l'Empire atteignit son apogée, il ne subit le prestige ni du premier consul, ni de l'empereur triomphant, auquel il ne pardonnait ni Brumaire ni le sang français qui coulait à flots. A la Restauration, il vint à Paris avec Maine de Biran qui le poussait à solliciter la récompense des services qu'il avait rendus à la cause royaliste. Mais le métier de solliciteur ne lui plaisant pas, il rentra à Bordeaux. Géraud avait pris l'habitude d'écrire son journal; le volume publié aujourd'hui a un véritable intérêt historique. Ses notes sont souvent passionnées, sa haine de Napoléon lui faisait faire des vœux pour l'étranger en 1814 et 1815. Mme Jardel-Géraud, en publiant le journal de son père, n'a rien effacé; elle le montre tel qu'il a été. Ce livre très intéressant est rempli de choses vues et notées au passage et bourré d'anecdotes.

Quant aux romans «parisiens» plus ou moins réalistes et plus ou moins éphémères, nous nous contenterons de transcrire quelques titres. *Léon Bigot* (pas Charles!) a écrit des «*Cruautés*», Louis de Gramont (pas le fameux duc!) a fait une étude de mœurs sur le «*Locataire de M[me] Biou*», *Paul Lacour* un roman vécu et ému intitulé «*L'épouse*». Les romans militaires étant revenus à la mode par suite des «*Sous-offs*» de Decaves, son confrère Sérizolles s'est occupé des types d'officiers en province dans une œuvre intitulée «*Sous le Dolman*».

Le décroissement continu de la population en France invoque l'attention des patriotes sur un livre fort bien fait d'*Émile Gautier*, un des rédacteurs scientifiques du *XIX. Siècle*. Ce livre de 108 pages s'intitule «*Une révolution agricole*» et cherche à démontrer comme quoi la France pourrait nourrir 100.000.000 d'habitants. L'auteur qui, sous le pseudonyme de *Raoul Lucet*, sait mettre à la portée de tous les questions les plus compliquées, s'est chargé de formuler en termes clairs les principes et les règles du système Georges Ville. Ce savant est parvenu à formuler en lois une méthode permettant de tripler, de quadrupler, décupler même la production agricole, de faire pousser des pommes de terre ou du blé sur les sols les plus arides. A quand la pierre philosophale?

Vieux Parisien liseur.

Verein für neuere Sprachen zu Danzig.

Jahresbericht für 1890/91.

Es fanden 5 Sitzungen statt. Die erste war geschäftlichen Angelegenheiten gewidmet.

In der zweiten sprach Herr Dr. Groth über den Unterricht im Deutschen an den höheren französischen Staatsanstalten und Herr Wienandt über die English Letters collected by Dr. Günther, im Verlage von A. W. Kafemann-Danzig.

In der dritten Sitzung referierte Herr Direktor Neumann über einen Vortrag, den Prof. Bierbaum-Karlsruhe in der fremdsprachlichen Sektion des deutschen Vereins für höheres Mädchenschulwesen auf dessen letzter Hauptversammlung in Heidelberg gehalten, und über eine Probe-

lection, welcher Herr Direktor Neumann in Karlsruhe selbst bei Herrn Bierbaum beigewohnt hatte.

Ferner sprach Herr Wienandt über die Städler'sche frz. Grammatik für Mädchenschulen, und Herr Professor Franken trug eine metrische Übertragung der dritten Satire Eminescus vor.

In der vierten Sitzung referierte Herr Wienandt über die Grammatiken und den Lehrgang von Breymann und Möller, von Luppe und Ottens, von J. B. Peters (diese in tabellarischer Darstellung), von Ducotterd und Mardner, über Curt Schäfers vermittelnde Methode und ging näher auf die bereits erschienenen Kritiken dieser Schulbücher ein.

In der fünften Sitzung gab Herr Meyer eine Inhaltsangabe und kurze Kritik des Epos Jocelyn von Lamartine in französischer Sprache und las einige Fragmente aus demselben vor.

Der Verein schlofs am 30. September 1890 mit 25 ordentlichen und 12 aufserordentlichen Mitgliedern. Im Laufe des Jahres 1890/91 traten 3 ordentliche Mitglieder aus, 1 aufserordentliches verstarb, aufgenommen wurden 2 ordentliche Mitglieder und 3 aufserordentliche Mitglieder, so dafs der Verein am 30. September 1890 mit 23 ordentlichen Mitgliedern schliefst, und da gleich in der ersten Sitzung 4 ordentliche und 1 aufserordentliches Mitglied aufgenommen wurden, wird demnach das Vereinsjahr 1891/92 mit 27 ordentlichen und 15 aufserordentlichen Mitgliedern eröffnet.

Die Bibliothek hat sich um 29 Nummern vermehrt und zwar von Nr. 541—569. Es wurden gekauft 6 Werke, 10 von der Renger'schen Verlagsbuchhandlung, 12 von Mitgliedern und 1 Werk von einem Nichtmitgliede dem Verein dediziert.

In dem Journalzirkel zirkulierten: die Revue des deux mondes, die Edinburgh Review, das Neuphilologische Centralblatt, die Romania, die Zeitschrift für neufranzösische Sprache und Litteratur, das Litteraturblatt für romanische und germanische Philologie, die Anglia, die Englischen Studien, die Franco-Gallia, das Archiv für das Studium der neueren Sprachen.

Die ersten drei gehören dem Verein, die letzten sieben den einzelnen hiesigen höheren Lehranstalten, welche sie wie früher in entgegenkommender Weise den Mitgliedern zur Verfügung stellten. Der Verein stattete dafür seinen Dank an die Herren Direktoren ab.

Neu eingereiht werden auf Kosten des Vereins die Etudes de Grammaire von Plattner und das Tauchnitz Magazine.

Die im Vereinsjahre 1888/89 eröffneten Privatlesezirkel wurden fortgesetzt. Es kamen leider nur zwei Zirkel, ein italienischer und ein englischer, zusammen. Im ersteren wurden die Schilderungen aus London von de Amicis, im letzteren der Prometheus und einige Gedichte von Shelley gelesen.

Zum Vorsitzenden wurde Herr Wienandt, und zum Schriftführer Herr Brandt erwählt.

Der Casseler Verein für neuere Sprachen.

Montag, den 30. November 1891. Herr Quiehl sprach über englisches Schulleben. Der Vortragende hob zunächst die grofse Bedeutung hervor, welche der Besuch des Auslandes für den Neuphilologen hat. Hierauf schilderte er die Verhältnisse der englischen Schulagenturen, ohne deren Vermittelung wohl noch heute schwerlich eine Stelle an einer englischen Privatschule zu erhalten ist. Sodann entwarf Redner im Anschlufs an seine persönlichen Erlebnisse ein Bild von dem Leben in einer englischen Privatschule. Er sprach über die Unterrichtsgegenstände, den Betrieb des Unterrichts, die Einteilung des Tages, die Bedeutung der Spiele, den Verlauf eines Sonntags in einer solchen Anstalt. Dabei wies Redner auf den Charakter der Schüler hin und hob besonders ihre Wahrheitsliebe und ihr erfolgreiches Bestreben, sich gegenseitig zu erziehen, lobend hervor. Ferner beleuchtete der Vortragende die Stellung der Regierung zu den Schulen und warf einen Blick auf die eigentümlichen Prüfungsverhältnisse. Mit einem Hinweis auf besonders angesehene Schulen wie die zu Eton und Harrow schlofs Redner seine Ausführungen. Auf seine Bitte machten noch einige Herren aus der Versammlung Mitteilungen über ihre Erfahrungen auf dem gleichen Gebiete. — Herr Krefsner legte hierauf den Anwesenden ein Buch des Franzosen Grand-Carteret vor: Crispi, Bismarck et la Triple-Alliance en Caricatures. Er knüpfte daran Bemerkungen über den Verfasser und teilte einiges über den Inhalt des sehr interessanten Buches mit. Schliefslich verlas Herr Fiorino einen Aufsatz aus der Frankfurter Zeitung über das „Schriftstellertum in Amerika". Zeitungen, Zeitschriften und zahlreiche neu erschienene Bücher lagen während des Abends zur Ansicht aus und wurden in Umlauf gesetzt.

Montag, den 11. Januar 1892. Herr Krummacher sprach über englisch-amerikanische Hochschulen. Der Vortragende wies zunächst auf die Verschiedenheiten zwischen deutschen und amerikanischen Hochschulen hin und erläuterte dieselben an einem bestimmten Beispiele. Nachdem Redner ein Bild von der inneren Einrichtung und von dem äufseren Leben und Treiben einer solchen Hochschule entworfen hatte, sprach er über die Mittel, durch welche dieselben unterhalten werden, und hob hervor, dafs selbst der weniger gebildete Teil der Bevölkerung den Hochschulen eine grofse Teilnahme entgegenbringe. Sodann sprach der Vortragende über die Entwickelung und die Schicksale der Universität William and Mary in Williamsberg in Virginia, der Bildungs-Anstalt Washingtons. Mit einem Hinweise auf die hauptsächliche Berücksichtigung der praktischen Ausbildung, welche den amerikanischen Hochschulen eigentümlich ist, schlofs Redner seinen Vortrag, der noch durch Zeichnungen von Baulichkeiten, die den Anwesenden vorgelegt wurden, belebt wurde. Ferner erstattete Herr Krummacher Bericht über die bis jetzt erschienenen Bände des Tauchnitz-Magazine. — Wie im vorigen Jahre, veranstaltet der Verein auch in diesem Jahre eine Reihe von fremdsprachlichen Vorlesungen — diesmal englische —, welche Rev. Edwin Venning, M. A., der Pfarrer der Casseler Englischen Gemeinde, bereitwilligst übernommen hat. Das Programm der zehn Vorlesungen ist das folgende: I. Scott, aus Tales of a Grandfather: Robert the Bruce; Dickens, aus Christmas Carol: The second of the three spirits; Milton, Paradise lost, Canto the first. — II. Macaulay, Duke of Monmouth; Byron, Childe Harold. I; Gray, Elegy written in a Country Church-Yard. — III. Macaulay, aus Lord Clive: Second Stay in India; Shakespeare, Macbeth I, 7—II, 4; Shelley, Ode to the Westwind. — IV. Prescott, Seizure of Montezuma; Byron, Prisoner of Chillon; Moore, Paradise and Peri. — V. Irving, aus Sketchbook: Rip van Winkle; Byron, Childe Harold. III; Campbell, The Soldier's Dream; Tennyson, Charge of the light Brigade. — VI. Detected Culprits (Tauchnitz Magazine N. 3); Shakespeare, King Lear I, 1; II, 2; V; Hood, Song of the Shirt; Moore, The Evening Bells. — VII. Hume, Character of Elizabeth; Irish Insurrection; Shakespeare, Merchant of Venice. IV; Wordsworth, We are seven. — VIII. Hughes, aus Tom Brown's Schooldays: Rugby and Football; Ouida, The Law Breakers (Tauchnitz Magazine N. 4); Longfellow, Excelsior, Psalm of Life. — IX. Marryat, The three Cutters; Shakespeare, Julius Caesar. III, 2; Hemans, Casa Bianca. — X. Scott, Lady of the Lake, Invocation and Canto I; Swift, Gulliver's Travels; Burns, To Mary in Heaven, Hemans, The better Land; The Child's first grief; The Homes of England. — An den Vorträgen nehmen gegen 70 Damen und Herren teil.

Bitte.

Die Vereine für neuere Sprachen werden ersucht, Berichte über ihre Verhandlungen der Redaktion der Franco-Gallia einzusenden, welche dieselben an dieser Stelle zum Abdruck bringen wird.

Abgeschlossen am 1. Januar 1892.

Beiträge sind an den Herausgeber, Dr. Adolf Krefsner, Cassel, Spohrweg, zu senden. Die Herren Verfasser und Verleger werden ersucht, dafür sorgen zu wollen, dafs alle neuen, die französische Sprache und Litteratur betreffenden Werke gleich nach Erscheinen der Redaktion der Franco-Gallia zugesandt werden, da nur dann pünktliche Besprechung erfolgen kann.

Text unter verantwortlicher Redaktion von Dr. Adolf Krefsner in Cassel. Für den Inseratenteil verantwortlich: der Verleger Julius Zwifsler in Wolfenbüttel. Gedruckt bei Otto Wollermann in Wolfenbüttel.

IX. Jahrgang. № 3. März 1892.

FRANCO-GALLIA.

Kritisches Organ für französische Sprache und Litteratur.

Herausgegeben von

DR. ADOLF KRESSNER

in Cassel.

Erscheint monatlich. Preis pro Semester ℳ 4.

Inhalt.

I. Abhandlungen.

Bemerkungen zu Bierbaum, Lehrbuch der französischen Sprache, Teil I.

Das Lehrmittel der sog. analytisch-direkten Methode des fremdsprachlichen Unterrichts, verfafst von Prof. J. Bierbaum in Karlsruhe, ist seiner Zeit von der Fachkritik mit grofsen, fast überschwenglichen Lobsprüchen aufgenommen worden.*) Allerdings stammen diese günstigen Beurteilungen wohl sämtlich von Gesinnungsgenossen des Verfassers her, d. h. von Fachmännern, welche auf Seiten der sog. Reformpartei stehen; einer der bekanntesten Vorkämpfer dieser Richtung, H. Klinghardt, behauptete z. B. in einer Rezension (Engl. Studien XIII, 3), dafs Bierbaums Lehrbuch »einer der gelungensten Versuche sei, geeignete Hilfsmittel für die neue Methode zu schaffen«. Indem zunächst von methodischen Fragen abgesehen wird, sei vielmehr der Versuch gemacht, die rein sprachliche Seite des darin enthaltenen französischen Textes einer genaueren Prüfung zu unterziehen. Da ja der Verfasser in allen seinen Schriften den gröfsten Wert darauf legt, dafs die Jugend »zur lebendig sprudelnden Quelle der lebenden Sprache« hingeführt werde, so mufs ihm auch vor allem von höchster Wichtigkeit sein, dafs in dem Buche die wirklich lebende Umgangssprache vorkomme. Da derselbe ferner in dem Schlufswort der »Method. Anleitung« (Begleitschrift zum Lehrbuch) ausdrücklich sagt, dafs er für alle ihm zugehenden Winke, Ratschläge und Verbesserungen aufrichtig dankbar sein werde, so wird hoffentlich auch mit den nachfolgenden Bemerkungen ihm ein Dienst nach seinem Wunsche geleistet sein.

Allerdings mufs vorausgeschickt werden, dafs es sich glücklicherweise nicht gerade in vielen Fällen um eigentlich grammatikalische Fehler handelt; es sind vielmehr meistens Sachen des Sprachgebrauchs, lexikalischer und stilistischer Art. In einem Buche, das vorwiegend die lebende Umgangssprache bieten will, sind aber auch Irrtümer dieser Art schwerwiegend: es darf doch keineswegs darauf abgesehen sein, das zu bringen, was man in Wirklichkeit kaum je sagen würde, oder was allenfalls (à la rigueur) ausnahmsweise einmal vorkommen könnte; es mufs vielmehr unbedingt die wirklich gebräuchliche Ausdrucksweise verwendet werden. Was man unfranzösisch nennen müfste, was ungewöhnlich, unklar oder gar geschmacklos ist, sollte sorgfältig vermieden, und nicht durch das Buch dem Schüler als Muster hingestellt werden. In dieser Hinsicht ist z. B. auf mehrere ungewöhnliche Frageformen hinzuweisen. Gleich p. 21, beim Questionnaire über das erste Lesestück, wird wohl jeder Franzose Anstofs nehmen an folgenden Sätzen: Les élèves qu'ont-ils *sorti?* La gibecière où est-elle portée? Entweder würde gesagt sorti de la poche oder dann einfach *retiré,* und die andere Frage wäre mit *on* zu bilden. Überdies aber ist zum ersten Satze und den ähnlich gebildeten l'auteur (l'imprimeur, le relieur) qu'a-t-il fait? auf die Regel Plattner § 221, III. Anm. hinzuweisen, wo es heifst: »Nach dem Akkusativ *que* darf nur einfache Inversion stehen« (Que fit l'armée de la quatrième croisade?); jedenfalls

*) Vergl. jedoch Franco-Gallia VI, S. 322. — Red.

wäre also die Ausdrucksweise qu'a fait l'auteur (oder Bildung mit qu'est-ce que) hier unbedingt besser. Unzulässige Fragebildung verbunden mit sehr unschöner Klangwirkung zeigen auch die Sätze p. 23: Vos cahiers qu'ont-ils und Chaque cahier qu'a-t-il (statt qu'y a-t-il dans...); ebenso wäre p. 27 »Pour quoi sont les cases« zu ersetzen durch »à quoi servent les cases?« —

Als mehr oder minder ungewöhnlich, teilweise auch wirklich unrichtig oder fehlerhaft, seien ferner folgende Stellen der prüfenden Aufmerksamkeit derjenigen Leser empfohlen, die ein scharfes Ohr haben für gut französische Ausdrucksweise: p. 25, des balustrades sont *attachées* (statt fixées); p. 25 und 26: on monte *dans les* (statt aux) étages; p. 28: *glace dorée* für Spiegel mit Goldrahmen, *nippes* durchaus unrichtig statt bibelots (für Nippsachen); ib. elle est très jolie et agréable (st. très agréable), sowie c'est là que je fais mes devoirs et *où* (statt que) j'apprends mes leçons; p. 29: où se trouve une autre plus petite? statt *s'en trouve;* p. 31: le front est la partie supérieure de *la face* — oder p. 73: *la face* nous présente le front (hier durchaus visage oder figure, weil nicht style relevé); p. 32 und oft: das von B. durchgehends verwendete *Tâches* würde an diesen Stellen in der gewöhnlichen Schulsprache jedenfalls meistens durch exercices oder devoirs ersetzt; p. 35: la couleur des chiens *est différente* (statt *varie*), ib. auch chien *bigarré* ist ein Ausdruck von zweifelhafter Güte, besser ist tacheté; p. 40: griffes *tranchantes* (nämlich der Katze, statt pointues); p. 41 und sehr oft: *Inventez* des exemples (statt einfach trouvez oder donnez); p. 46 und sehr oft: mettre *au négatif,* à l'interrogatif, *et* au négatif et à l'interrogatif *ensemble* (statt à la forme négative..., forme interrogative employée négativement); p. 47 findet sich *le rouge coquelicot,* wo entweder coquelicot allein oder coquelicot rouge am Platze wäre.

Besondere Beachtung verdient auch der Satz p. 48: *transformez* (wie oft statt mettez) les phrases au plusqueparfait et *les conjuguez!* Letztere Wortstellung würde gewiſs von jedem gebildeten Franzosen jetzt nicht bloſs als veraltet, sondern als unzulässig bezeichnet werden. Als eigentlich fehlerhaft sind ferner zu erwähnen p. 49 il fut très *longtemps* à l'apprendre (statt *long);* ebenso p. 59: j'aurais *diverses* mouches et moucherons, wozu an dieser Stelle noch der geistreiche Zusatz gemacht ist »si j'avais le temps«; ibid. findet sich auch der Ausdruck *dans mes champs et prés* (statt mes prés). Nicht gut gewählt ist auch die Redeweise (p. 51) il se souilla du haut en bas, da *se souiller* meist nur figürlich gebraucht ist (also besser se salit oder se couvrit de boue de la tête aux pieds); ebendaselbst wäre auch statt sa sœur le *ramassa* — nämlich le petit Charles — besser le releva. Zu p. 54 jardin de ville, wie früher p. 26 chambre d'habitation und p. 20 la case du banc d'école ist zu bemerken, daſs dies dem Deutschen nachgebildete, dem Franzosen durchaus ungewohnte Ausdrücke sind; p. 55 statt *étudier* toutes sortes d'arbres wird es richtiger heiſsen apprendre à connaître, connaître, examiner; p. 59, j'ai été dans *maint* pré (wer würde das je sagen?); p. 62, la semaine a sept jours, ils *sont appelés* (statt ils s'appellent).

Vorwiegend des Sinnes wegen sind auch noch folgende Sätze nicht ohne Bedenken: p. 18, les fenêtres ont plusieurs vitres, qui sont bien *claires* (der Relativsatz enthält eine Behauptung, deren Sinn nicht ganz klar ist, oder die ungefähr dem Ausspruche »das Wasser ist naſs« gleichzustellen wäre). Teils unzutreffend, jedenfalls unnötig und geschmacklos ist p. 35 die ausführliche Beschreibung des Hundeschwanzes: Sa queue est longue, ordinairement relevée et courbée (statt recourbée) en avant. In dem Satze (p. 54) ... dans laquelle les grandes réunions musicales et les grandes fêtes publiques ont lieu würde durch die Inversion ein besseres Französisch entstehen. Wie sonderbar ist nicht auch der zur Konjugation empfohlene Satz: J'avais été voir des êtres vivants de toute espèce, dont quelques-uns servaient de nourriture aux petits oiseaux! Es ist doch gewiſs etwas ganz anderes, wenn man sagt: j'ai été voir (ich habe besucht) mon ami u. dgl., oder wieder, wenn man sagen würde: j'ai vu (nicht été voir) des êtres vivants; j'avais été voir ist also hier gar nicht am Platze. Auch der folgende Satz hält vor einer genaueren Prüfung nicht stand: Le jour est divisé en deux fois douze heures, autant pour la journée que pour la nuit; denn einerseits wird journée nie im Gegensatz zu nuit gebraucht, anderseits aber wäre ja eigentlich die Angabe von den 12 Stunden (gezählt 1-12) nicht einmal zur Zeit der Tag- und Nachtgleiche genau zutreffend.

Der eingehenden Beachtung und Würdigung sei ferner der folgende Satz empfohlen (p. 59) — übrigens in ähnlicher Form schon auf der vorhergehenden Seite vorkommend: J'ai, dans mes champs et prés, plusieurs vilains animaux (gemeint sind grenouilles et crapauds), — dont aucun n'y est sans la volonté de Dieu. Zunächst hätte gewiſs nur Sinn zu sagen: Il y a, dans les champs et les prés, de vilains animaux, oder allenfalls noch j'ai vu etc.; jedenfalls aber ist doch hier der liebe Herrgott zu sehr an

den Haaren herbeigezogen (man verzeihe diesen Ausdruck), als dafs durch eine solche Bemerkung die gesunde Frömmigkeit gefördert würde. Als verfehlt ist auch in dem Briefe p. 70 der Ausdruck zu bezeichnen quoiqu'il *eût l'espoir* d'une bonne nouvelle statt quoiqu'il *s'attendît à* . . oder dann l'espoir de *recevoir* . . .; zudem aber wäre dem Zusammenhang nach (es heifst vorher: Ta lettre m'a rendue très heureuse, bien que je fusse encore un peu malade. Papa aussi était très content, quoiqu'il . . .) logisch richtiger, wenn es hiefse: Papa, qui en effet s'attendait à une bonne nouvelle, en a aussi été très content. Ebenso giebt im gleichen Briefe (weiter unten) der folgende Satz zu Bedenken Anlafs: Mais il est peu probable que je vienne, parce que papa doit prendre les bains de mer et que je dois aller avec lui. Besser und natürlicher hiefse es: Mais il est . . ., parce que je dois aller avec (accompagner) papa qui ira prendre les (des) bains de mer.

In didaktischer Beziehung sei für diesmal auf einen Punkt hingewiesen, nämlich die grofse Zahl Vokabeln, die der Schüler zu bewältigen hat: es sind deren nach ziemlich genauer Zählung mindestens 1700, darunter gleich von Anfang an oft recht schwierige oder selten vorkommende, besonders in den Gedichten und Beschreibungen, welch letztere unbedingt zu kürzen und zu vereinfachen wären. Man mag nun lange ausrechnen, es kämen auf die Stunde (da das Buch etwa für 1½ Jahre berechnet ist) doch nur 4—5 Wörter, und sie seien leichter zu lernen, weil es zusammenhängende Lesestücke sind; nach allen bisherigen Erfahrungen sind die neunjährigen Anfänger mit ca 400 der gewöhnlichsten Vokabeln der Fremdsprache für ein Jahr ganz hinreichend belastet. Wörter z. B., wie loquet, tablette, gibecière, navet, hochet, image fripée, lucarne, gencive, auriculaire, cheville, carnassier, mufle, dragée, papillote, nielle des blés, caille, bergeronnette, svelte, crochu, multicolore, aquatique, hennir, égratigner und hundert andere würden gewifs viel besser für ein späteres Schuljahr passen. Das Erlernen derselben wird also den 9—10jährigen Anfängern grofse Mühe machen, und da es Lesestoffe giebt (wie z. B. IV, 1), wo auf eine einzige Seite Text 88 neue Wörter kommen, so müfsten ja auf ein solches Stück, wenn Überbürdung der Schüler vermieden werden soll, etwa 20 Stunden verwendet werden. Ganz unmöglich aber wäre, dafs in dieser Zeit nicht das Interesse für den Inhalt ganz abgestumpft werde! Am besten ersieht man auch gerade aus Stücken dieser Art (Les parties du corps), dafs der zusammenhängende Inhalt das Auswendiglernen nicht im geringsten erleichtert: es sind ja nicht die dem Schüler längst geläufigen Wörter der Muttersprache, sondern die ihm gänzlich unbekannten Ausdrücke der Fremdsprache, welche einer nach dem andern dem Gedächtnisse eingeprägt werden müssen. Jede praktische Probe wird ergeben, dafs die Schüler also sehr viele und wichtige Wörter wieder vergessen werden, weil ihnen in dieser Beziehung zu viel Material geboten wird.

Die ganze Anlage des Buches von Bierbaum bestätigt überhaupt die Ansicht, dafs die Einzelsätze für den Anfangsunterricht viel leichter, natürlicher und geeigneter sind, auch viel eher als der direkte Weg der Spracherlernung bezeichnet werden dürfen — man schaue sich doch nur in dieser Hinsicht die Fibeln für die Erlernung der Muttersprache (in allen Ländern) genauer an! Es ist vollkommen unrichtig, dafs die Einzelsätze, sofern sie nur nach Form und Inhalt entsprechend sind, zerstreuend auf den kindlichen Geist wirken. Der Schüler hat in den ersten paar Jahren gerade genug mit der grammatischen Form zu thun, und diese ist es auch, welche, trotz Verschiedenheit des Inhalts der Sätze, im Bewufstsein des Lernenden die nötige Sammlung und Einheitlichkeit herstellt oder aufrecht erhält. Zum mindesten mufs unbedingt die Zahl der zu erlernenden Vokabeln bedeutend beschränkt, und es müssen die schwierigen, seltener vorkommenden ausgeschieden werden; dies aber bedingt eine völlige Umarbeitung, d. h. wesentliche Vereinfachung der Lesestücke. Das Schlufsurteil über diesen ersten Teil des Bierbaum'schen Lehrmittels wird also lauten, dafs das Buch bedeutender Verbesserungen bedarf, ehe es sich im Schulunterricht voll und ganz bewähren wird. Die früher erwähnte Behauptung Klinghardts beruht also jedenfalls weniger auf sachlichen Gründen, als auf subjektiver Anschauung; die Fachkritik scheint überhaupt bis jetzt nur auf einer sehr oberflächlichen Prüfung des Buches zu fufsen. Um so mehr ist zu hoffen, dafs diese rein sachlichen Bemerkungen, dem Versprechen des Verfassers dieses Lehrmittels gemäfs, einer späteren Auflage zu gute kommen werden.

Karlsruhe. J. Gutersohn.

Besprechungen und Anzeigen.

I. Philologie und Pädagogik.

Syntaktische Studien zu Rabelais. Die Congruenz des Participii Präteriti und der Gebrauch der Hilfsverba. Von **Karl Ernst**. Greifswald 1890. Julius Abel. IV und 91 Seiten.

Vorliegende Dissertation ist eine jener fleifsigen und im Kleinen getreuen Arbeiten, durch welche die deutschen Philologen in der gelehrten Welt rühmlichst bekannt und für andere Völker vorbildlich geworden sind. Ausgerüstet mit einer umfassenden Kenntnis der Litteratur seines Gegenstandes, geht Verfasser die fünf Bücher des Gargantua und Pantagruel und die kleineren Schriften in der Jannet'schen Ausgabe durch. Die Sätze, in denen Participia Präteriti und Hilfsverba vorkommen, werden sorgfältig verzeichnet; die Fälle der Concordanz und der Incongruenz des Participii Präteriti I. mit avoir (p. 1—26), II. mit être für Intransitiva, Passiva, Reflexiva und unpersönliche Verba (p. 27—43), III. ohne Hilfsverb des Tempus attributiv (p. 43—48), prädicativ, im besondern bei den verbis sentiendi et declarandi (p. 48—59), appositiv (p. 59—61) nach der Stellung und Art des Subjekts wie des Objekts und der Beziehung des Participii Präteriti gesichtet und mit peinlicher Genauigkeit vermittelst römischer und arabischer Zahlen, grofser und kleiner, griechischer und lateinischer Buchstaben ober-, unter- und eingeordnet, so dafs die Einteilung und Übersicht geradezu vollkommen genannt werden mufs. Die so wichtigen Fälle der Flexion und der Incongruenz des Particips mit avoir und einige andere werden sogar gezählt und das Verhältnis nach Prozenten berechnet. Im II. Kapitel untersucht Verfasser den Gebrauch der Hilfsverba für periphrastische Tempora bei Intransitiven und Reflexiven, eine Arbeit, die sich naturgemäfs einfacher gestaltet. Die Sprache der Abhandlung zeigt hin und wieder, wie in der Besprechung ersichtlich gemacht ist, noch den alten Gelehrtenstil, der durch versteinerte Fremdwörter und -formen verschnörkelt ist, ist aber sonst klar und schlicht; und der Verfasser dieser höchst gewissenhaften und erschöpfenden Untersuchung hat auf dem absichtlich beschränkten Gebiet sein Ziel erreicht: ein möglichst vollständiges und zahlensicheres Material zu liefern, um für spätere zusammenfassende Arbeiten eine zuverlässige Grundlage zu schaffen.

Gleiwitz. O. Arndt.

Ph. Rossmann und **F. Schmidt, Lehrbuch der französischen Sprache** auf Grundlage der Anschauung. Bielefeld und Leipzig 1892, Velhagen und Klasing. VIII, 262 S. Mit zahlreichen Abbildungen. gr. 8. M. 2.

Vor zwei Jahren hielt Dr. Ferdinand Schmidt, Direktor der Realschule zu Hanau, auf der 15. Generalversammlung des Vereins von Lehrern an den höheren Unterrichtsanstalten der Provinz Hessen-Nassau und des Fürstentums Waldeck einen Vortrag über den »Anfangsunterricht im Französischen«, welcher mit der Mahnung an die Zuhörer schlofs:

Lassen Sie uns die Jugend zur Natur zurückführen,

> In der Natur getreuen Armen
> Von kalten Regeln zu erwarmen.

Der Sprachunterricht, der der Stimme der Natur folgt, mufs sich auf Anschauung aufbauen, und wie die Anschauung für den Unterricht in den fremden Sprachen nutzbar gemacht werden kann, das zeigte der Vortrag andeutungsweise in einem theoretischen und praktischen Teile. Die Darlegungen wurden mit dem gröfsten Beifalle aufgenommen. Es war daher mit Freuden zu begrüfsen, dafs das Verfahren Schmidts bald darauf weiteren Kreisen mitgeteilt wurde: Auf ausdrückliches Ersuchen Fricks veröffentlichte Schmidt einen Aufsatz darüber im XXV. Hefte der Lehrproben und Lehrgänge (S. 66—79). Dies sind die Vorläufer des vorliegenden Buches, so weit sie in die Öffentlichkeit gelangt sind. Schon früher war von anderer Seite auf den grofsen Erfolg hingewiesen worden, mit dem Schmidt die Anschauung im Sprachunterrichte verwerte.*)

Schmidt (auf dem Titelblatte sind die Namen der Verfasser in alphabetischer Reihenfolge angeführt) hat in dem Buche somit die Früchte jahrelanger Erfahrungen, welche er an zwei Anstalten im Unterrichte gesammelt hat, niedergelegt. Das Buch ist aus dem Unterrichte heraus gewachsen.

Es handelt sich um eine ganz eigenartige Erscheinung, welche in vielfacher Hinsicht neue Bahnen wandelt. Das darf gesagt werden, trotzdem das vorliegende nicht das erste sprachliche Lehrbuch nach der Anschauungsmethode ist (es sind im Vorworte ausdrücklich mehrere früher erschienene Bücher angeführt). Es ist voller Ernst gemacht worden mit der Forderung, auf natürlichem Wege, mit möglichster Vermeidung des Umweges über die Muttersprache, in die fremde Sprache einzuführen. Zuerst wird dem Schüler die nähere Umgebung in das Gewand der fremden Sprache gekleidet. Als weiterer Anschauungsstoff dienen grofse, bei Hölzel in Wien erschienene kolorierte Bilder. Es sind deren sechs in dem Buche verarbeitet; sie stellen die vier Jahreszeiten, einen Bauernhof und ein Gebirge dar. Das Buch enthält kleine, nicht kolorierte Abbildungen davon. In der vielfältigsten Weise ist der

*) Walter, Der französische Klassenunterricht. I. Unterstufe. Marburg 1888. S. 27, Anm. 1. — Quiehl, Die Einführung in die französische Aussprache. Marburg 1889. S. 37.

Stoff nutzbar gemacht. Die Arbeit beginnt mit dem Benennen der Personen und Gegenstände und steigert sich allmählich, bis als Ergebnis die freie Beschreibung des Bildes erwächst. Die Hauptfrage bei einem Lehrbuche von so eigenartigem Gepräge ist die nach der Berechtigung der Eigentümlichkeit, nach dem Werte der Grundansicht, welche dem Buche eben das besondere Gepräge verleiht. Wenn dem Verfasser eines solchen Buches die Natur auf Schritt und Tritt als Führerin dient, wenn ihm die auf S. IV des Vorwortes angeführten Worte Pestalozzis Richtschnur sind, so ist schon damit die Berechtigung, einen neuen Weg einzuschlagen, erwiesen. Wodurch wird denn bei der natürlichen Spracherlernung das Ziel so sicher erreicht? Offenbar durch die fortwährende innige Verbindung zwischen Stoff und Form. Und diese Verbindung verleiht auch dem vorliegenden Lehrbuche seinen Hauptwert. Einem Schüler, der danach unterrichtet wird, kann das Wort nun und nimmer ein leerer Schall sein, auf Schritt und Tritt wird es ihm nahe gebracht, dafs es die Schale ist für den Kern, der seine Seele erfüllt, gerade so wie der lautliche Unterricht — abgesehen von dem nächsten Ziele, der richtigen Aussprache — ihm den Gewinn bringt, dafs er den Buchstaben als die Versinnbildlichung des Lautes, der die Hauptsache ist, ansehen lernt. Die Personen oder Gegenstände, welche der Schüler benennt, sieht er leibhaftig oder im Bilde vor sich, die Thätigkeiten, welche er in Sätzen ausdrückt, spielen sich vor seinen Augen ab. Hildebrand setzt in seinem berühmten Buche »vom deutschen Sprachunterricht« die Bedeutung der Vermählung des Wortklanges mit der Vorstellung des Dinges eingehend auseinander. Wendet man seine Erörterungen auf den vorliegenden Unterrichtsgang an, so sieht man, dafs die Erreichung des nächsten Zieles, die Erlernung der fremden Sprache, nicht der einzige Segen ist, den das Verfahren stiftet. Dafs aber diese »Vermählung« zur Erreichung jenes nächsten Zieles führt, zeigt schon der Blick auf die natürliche Erlernung der Muttersprache. Die Schüler folgen dem Unterrichtsgange, der das, was ihnen inhaltlich nahe liegt, was ihren Vorstellungskreis erfüllt, mit dem Gewande der fremden Sprache umkleidet, mit dem gröfsten Interesse, ja mit Begeisterung. So ist die Grundbedingung des Erfolges gegeben. Die fortwährende Wiederholung, die Betrachtung derselben Bilder nach den verschiedensten Gesichtspunkten mufs bei solchem Interesse jene Verkettung von Inhalt und Form nach und nach so innig machen, dafs beide nicht mehr von einander zu trennen sind.

Wie diese Wiederholungen anzustellen sind, wie die Schüler anzuleiten sind, Personen, Gegenstände, Thätigkeiten in die verschiedensten Beziehungen zu einander zu setzen und von ihrem vom Inhalte getragenen Wort- und Formenvorrate den ausgiebigsten Gebrauch zu machen, damit zu wirtschaften, das wird genau bei der Behandlung des Frühlingsbildes gezeigt. Man kann dabei, wie auch an andern Stellen, fragen, ob der Herr Verfasser in seinem Streben nach Konzentration nicht bisweilen zu weit gegangen ist, ob nicht durch eine zu eingehende Behandlung mancher mit den betreffenden Bildern nur lose zusammenhängender Dinge der zunächst gebotene Anschauungsgegenstand bisweilen etwas in den Hintergrund gedrängt wird. So mögen in Bezug auf den Anschauungsstoff Stimmen laut werden, welche sagen, dafs er hier und da einen zu landwirtschaftlichen Charakter trage, und dafs manches zur Behandlung herangezogen sei, was dem Vorstellungskreise mancher Schüler etwas fern liege, kurz, dafs der Herr Verfasser bisweilen »zu weit gegangen« sei. Nun, es liegt ja in der Hand des Lehrers, dem ein weiter Spielraum gelassen ist, dies und jenes, was ihm zu sehr ins einzelne ausgeführt scheint, kürzer zu behandeln, über anderes ganz hinweg zu gehen. Man darf ja wohl hoffen, dafs in einer der folgenden Auflagen auch noch andere Bilder verarbeitet werden. Besonders freudig wäre die Behandlung des inzwischen auch bei Hölzel in Wien erschienenen Städtebildes zu begrüfsen. Freilich ist auf diesem Bilde die äufsere Umgebung der Stadt so sehr hervorgehoben, dafs zu wünschen wäre, es erschiene zur Vervollständigung noch eins, welches das Leben und Treiben innerhalb der Stadt mehr berücksichtigte. Auf der andern Seite kann es nichts schaden, wenn der Blick unserer Stadtknaben auch auf das Land gerichtet, wenn Sinn und Verständnis für die Thätigkeit des Bauern in ihnen geweckt wird. Teilweise handelt es sich bei dem in Betracht kommenden Punkte nur um die Frage der äufseren Anordnung des Stoffes. Mehrere Übungen könnten vielleicht herausgehoben und am Schlusse zusammengestellt werden. So könnten auch die Übungen, welche sich an die Umgebung und an greifbare Gegenstände anschliefsen, vielleicht noch schärfer von denen, die sich auf die Bilder aufbauen, getrennt werden. Die Dreiteilung des Stoffes — Umgebung, Bild, das, was sich an das Bild anschliefst — würde sich ohne Schwierigkeiten auch wohl äufserlich durchführen lassen. Eine solche veränderte Anordnung würde auch eine innigere Verschmelzung des Übungsbuches mit der Grammatik ergeben, derart, dafs die Übungen mit grammatischen Überschriften zum Teil vor die betreffende Regel in der Grammatik

träten oder dafs sie zu einem Ganzen vereinigt und entsprechend den Paragraphen der Grammatik bezeichnet würden. Das Übungsbuch ist ja aufserordentlich reich an Beispielen. Es zeigt sich eben, dafs die Grammatik bei diesem Lehrgange durchaus nicht zu kurz kommt. Im Gegenteil: der Sprachstoff, den die Anschauung bietet, zwingt die Schüler förmlich, grammatische Regeln abzuleiten, weil der Anschlufs an das Leben eine unerschöpfliche Fülle von Beispielen für die gebräuchlichsten Spracherscheinungen bietet.

Der eigentliche grammatische Teil, der (wie auch das Wörterbuch) von Dr. Rofsmann bearbeitet ist, zeichnet sich vor allem durch die Beschränkung auf das Notwendigste und — wie es in der Natur des Buches liegt — die induktive Behandlung aus; nur wäre zu wünschen, dafs die Schüler bisweilen durch Anführung von mehr als einem Beispiele für den einzelnen Fall noch mehr zur Ableitung der Regeln gezwungen würden. In § 38 z. B. ist nur für eine Art der Verwendung des Adverbs ein Beispiel angeführt. Bei Aussprachebezeichnungen, die stark von dem bisher Gelehrten abweichen, wäre eine kurze Begründung am Platze, z. B. le ots alp (les hautes Alpes), vẽd dö (vingt-deux), *zgõ* (second), iz õ (ils ont). Ich vermutete auf den ersten Blick hier und da Druckfehler, wurde aber belehrt, dafs die Bezeichnung fein und zutreffend sei. — Die Bemerkung über das Geschlecht der Substantive (§ 25) ist geeignet, in den Schülern den verwirrenden Glauben zu lassen, als ob es in irgend einer Sprache ein »sächliches Geschlecht« gäbe. — In § 32 scheint mir ein kurzer Hinweis auf den attributiven und prädikativen Gebrauch des Adjektivs recht wünschenswert. — Ein Glas »Wasser« (§ 33) kann wohl nicht gut als Seitenstück zu dem französischen Teilungsartikel angeführt werden, da das Deutsche eben hier den Genitiv aufgegeben hat. — Würde nicht der Einteilung in einfache und abgeleitete Adverbien (§ 36) die in ursprüngliche und abgeleitete oder einfache und zusammengesetzte vorzuziehen sein? — Bei der Behandlung des Zeitwortes erfreut zunächst die anschauliche Gruppierung der Musterbeispiele. Mit der Gruppeneinteilung des Herrn Verfassers kann ich mich nicht einverstanden erklären. Kann man den infinitif ebenso gut eine Stammform nennen wie das prés. de l'ind. und das passé défini? Kann man das participe passé und die umschreibenden Formen als ebenmäfsige Glieder der Partizip-Gruppe betrachten? Kann der Ausdruck Stammform nicht irre führen, da sonst das Wort Form beim Zeitwort in anderem Sinne gebraucht wird? Die drei sich von selbst ergebenden Gruppen — einfache, zusammengesetzte, umschreibende Formen — dürfen meines Erachtens nicht auf eine Stufe gestellt werden. Mit der Gruppeneinteilung hängen zusammen die Regeln über die »Ableitung der Zeitformen«. Sollte es nicht besser sein, wenn die Schüler an Stelle dieser mechanischen Regeln nur die Endungen wüfsten? Die Formen werden doch thatsächlich nicht durch Ableitung, sondern (wenn auch unbewufst) durch Zusammenfügung von Stamm und Endung gebildet. Durch solche Ableitungsregeln kann der Schüler zu falscher Auffassung verleitet werden, so wenn gesagt wird, dafs der impératif durch »Weglassung der entsprechenden Pronomen« vom prés. de l'ind. gebildet werde. Das Fürwort ist doch kein Teil irgend einer Form des Zeitwortes. Der Herr Verfasser weicht von der herkömmlichen Einteilung ab, aber, wie es mir scheinen will, noch nicht entschieden genug. Ich möchte mir erlauben, die Frage aufzuwerfen, ob es nicht den thatsächlichen Verhältnissen am meisten entspräche, wenn man die Zählung der Konjugationen nicht auf alle Zeiten gleichmäfsig anwenden würde. Es giebt für imparf. de l'ind., prés. du subj., part. prés. eine, für prés. de l'ind, passé déf., imparf. du subj. und impér. zwei Bildungsweisen. Auch bei den zusammengesetzten Formen käme man mit zwei Konjugationen aus. Mehrgestaltig ist nur der infinitif und das part. passé. Könnte man nicht für jede Zeit die Bildungsgesetze für sämtliche Zeitwörter zusammenstellen, auch für die sogenannten unregelmäfsigen, welche die Schüler vielleicht leichter erlernten, wenn sie nicht als etwas Besonderes hingestellt würden? Der Herr Verfasser teilt sehr zutreffend in vokalische und konsonantische Konjugation ein; diese Einteilung gilt aber doch nur für das prés. de l'ind. Weshalb mener als eine »Untergruppe« der I. Konjugation hinstellen, anstatt alle hierher gehörigen Fälle zusammenzustellen und Proportionen zu bilden wie mène: menons = tiens: tenons = dois: devons = peux: pouvons usw. Auf die Zusammengehörigkeit wird ja in den Erläuterungen hingewiesen, aber warum sind die Ausschlag gebenden Verhältnisse nicht zum Einteilungsgrundsatze erhoben worden, und warum sind sie bei der Aufstellung der Musterbeispiele nicht mehr zum Ausdruck gebracht? Dann würde wohl nicht finir in der »Hauptkonjugation«, das einfachere dormir usw. in der »Untergruppe« untergebracht sein. Auch glaube ich kaum, dafs es mit den eigenen Ansichten des Herrn Verfassers genau übereinstimmt, wenn er vêtir als »unregelmäfsig« bezeichnet. Ich glaube, wenn der Herr Verfasser in zukünftigen Auflagen noch einen oder einige Schritte weiter ginge, er würde seinen eigenen

Anschauungen nicht untreu werden, und er würde seine knappe Darstellung dadurch vielleicht noch übersichtlicher und nicht weniger wissenschaftlich und wahrheitsgetreu gestalten. Für eins wollen wir nicht unterlassen ihm zu danken, nämlich dafür, dafs er sich wegen der Lautbezeichnung mit einem Manne wie Passy in Verbindung gesetzt hat. Auch das darf nicht unerwähnt bleiben, dafs der ganze Text des Übungsbuches von einem gelehrten Franzosen, Herrn Heurtefeu, prof. au coll. de Dunkerque, einer genauen Durchsicht unterzogen worden ist. An der Zuverlässigkeit der Lautbezeichnung werden also ebenso wenig Zweifel entstehen können wie an der des Textes.

Vor allem aber ist der Grundgedanke des Buches über jeden Zweifel erhaben. Dafs dieser Gedanke für die Schulen nutzbar gemacht worden ist, dafs der Weg gewiesen ist, wie die Schüler an der Hand der Natur in die Sprache eingeführt werden können, das wird allen zur gröfsten Freude gereichen, welche Bekanntschaft mit dem köstlichen Buche machen. Möchten doch recht viele Versuche mit dem Lehrverfahren angestellt werden, dann würde die Überzeugung von der Bedeutung der Anschauung für den Unterricht in den fremden Sprachen immer mehr Boden gewinnen. Denn wer erst einmal aus diesem frischen Quell getrunken, der wird von seiner belebenden Kraft überzeugt. Ein erfrischender und erquickender Luftstrom weht uns aus dem überaus bedeutungsvollen Buche entgegen, die Stimme der Natur und des Lebens klingt daraus an unser Ohr. Möge sie in die Herzen dringen!

Cassel. E. H. ZERGIEBEL.

Johannes Rauschenfels, Methodik des französischen Sprachunterrichts in Mittel- und Bürgerschulen. Leipzig 1890, Friedr. Brandstetter. 68 Seiten M. 1,35.

Die Schriften über den französischen Unterricht fassen alle das Bedürfnis der höheren Schulen ins Auge, keine berücksichtigt in genügender Weise die Verhältnisse der Mittelschule. Rauschenfels hat daher aus den gröfseren Werken und seiner eigenen Unterrichtserfahrung eine Methodik zusammengestellt für diese Schulart, also Bürgerschulen, Mittelschulen, höhere Mädchenschulen, Stadt- und Rektorschulen, im besonderen die achtklassige Schule, welche das Französische in der vierten Klasse, d. h. im fünften Schuljahr, beginnt. Der Lehrgang wird in bezug auf die Behandlung der Aussprache, des Vokabelschatzes und der Grammatik nebst schriftlichen Arbeiten, auf der Mittel- und Oberstufe auch die Leitung der Lektüre und die Übung des mündlichen und schriftlichen Gebrauchs der Sprache (Konversation und kleine Aufsätze), in drei Stufen vorgeführt. Das Verfahren wird durch einige von guter Lehrkunst zeugende Unterrichtsbeispiele trefflich erläutert. Die in den »Allgemeinen Bestimmungen des Preufsischen Unterrichtsministeriums von 1872« angegebenen Ziele sind dem Verfasser mit Recht nur ein Ideal, und er steckt in einsichtsvoller Weise als wirklich erreichbar das Ziel eines vierjährigen vier- bis fünf wochenstündlichen Sprachunterrichts niedriger. Die Schrift giebt dem jungen Mittelschullehrer in den einzelnen Kapiteln eine zuverlässige Anleitung und ist für ihren Zweck durchaus empfehlenswert. Vielleicht möchte sie auch demjenigen, welcher sich auf die Mittelschullehrer- oder Rektorprüfung vorbereitet, ein nicht unwillkommenes Hilfsmittel sein.

Gleiwitz. OTTO ARNDT.

Zeitschriftenschau.

Romanische Forschungen.

VII, 1. C. Steinweg, Die handschriftlichen Gestaltungen der lateinischen Navigatio Brendani; C. Michaelis de Vasconcellos, Der portugiesische Infinitiv; dieselbe, Zur Cabdáreal-Frage; E. Teza, Der Cancionero von Neapel.

Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur.

XIII, 5. E. Ritter, Correspondance de Sainte-Beuve avec Hermann Reuchlin; R. Mahrenholtz, Die Reformen des höheren Unterrichtswesens in Frankreich seit 1871 und ihre Litteratur; E. Stengel, Textprobe einer neuen Ausgabe der Chanson des Loherains; E. Rigal, Le théâtre d'Alexandre Hardy; M. Hartmann, Rektor Volkmann von Schulpforta und der französische Unterricht auf den Gymnasien; K. Kühn, Über unsere Schulausgaben französischer und englischer Schriftsteller.

Herrigs Archiv für das Studium der modernen Sprachen und Litteraturen.

Band 87, Heft 4. W. Knörich, Über die Pretieuse des Abbé de Pure. — Kleine Mitteilungen. — Beurteilungen und kurze Anzeigen (Mangold-Coste, Lehrbuch der französischen Sprache. Berlin 1889/90. Nimmt unter den praktischen Lehrbüchern den ersten Platz ein. Kabisch; Kühtmann's Textausgaben französischer Schriftsteller für den Schulgebrauch. Dresden 1891. Die Ausgaben empfehlen sich zum Schulgebrauch. Carel).

Centralorgan für die Interessen des Realschulwesens.

XIX, Heft 9. Alge, S., Leitfaden für den ersten Unterricht im Französischen. 2. Auflage. St. Gallen 1890. Angelegentlichst empfohlen von Wespy; Bauer, J., und Link, Th., Französische Konversationsübungen II. München 1890. Wohl verwendbar. Wespy; Breitinger und Fuchs, Französisches Lesebuch für Sekundär- und Industrieschulen. Heft I. 6. Auflage. Frauenfeld 1890. Brauchbares Buch, mit sorgfältigem Glossar. Hengesbach; dasselbe. Heft II, 3. Auflage, bearbeitet von J. Gutersohn. Frauenfeld 1889. Die Auswahl ist zu billigen. Hengesbach; Breymann-Möller, Französisches Elementarbuch. 3. Auflage. Ausgabe B. München 1890. Durchaus praktisches Werk. Moritz; Junker, H., Grundrifs der Geschichte der französischen

Litteratur. München 1889. Wohl zu empfehlen. Hengesbach; K. Kühn, Entwurf eines Lehrplans für den französischen Unterricht an Realgymnasien. II. Mittel- und Oberstufe. Marburg 1890. Sehr beachtenswert. Hengesbach; Mohrbutter, A., Die Hauptsachen aus der französischen Grammatik und Synonymik. Oldenburg. Nicht recht brauchbar. Hengesbach.

Litteraturblatt für germanische und romanische Philologie 1891.

N. 11. Kristian von Troyes' Yvain. Neue verbesserte Textausgabe mit Einleitung und Glossar, von W. Förster. Halle 1891. Angezeigt von W. Golther [mit lebhafter Freude zu begrüfsen]; K. Meier, Über die Didotragödie des Jodelle, Hardy und Scudéry. Leipziger Dissertation 1891. Trotz mancher Mängel der Beachtung empfohlen von R. Mahrenholtz. -- N. 12. Koschwitz, E., Grammatik der neufranzösischen Schriftsprache. I. Lautlehre. Oppeln 1889. Angezeigt von W. Meyer-Lübke [wenn auch nicht immer zuverlässig, dürfte das Buch doch manchem gute Dienste erweisen]; Les Grands Ecrivains de la France. Oeuvres de J. de La Fontaine. Nouvelle édition par H. Regnier. Besprochen von M. Mann [vortrefflich]; Ph. Plattner, Französische Stilschule. Karlsruhe 1891. Empfohlen von Ph. Becker.

Neuphilologisches Centralblatt.

V, N. 12. Scherffig, Über Schülerfehler im Französischen (Schlufs); S..., Zu A. Ohlerts „Die deutsche Schule und das klassische Altertum" (Schlufs); Verzeichnis neuphilologischer Vorlesungen. II. — Besprechungen (Ploetz-Kares, Kurzer Lehrgang der französischen Sprache. Elementarbuch, verfafst von G. Ploetz. Berlin 1891. Trotz einiger Mängel zur Einführung empfohlen von Busch; Damour, Perles de la poésie française pour jeunes demoiselles. Dresden 1891. Als recht geeignet für die Schullektüre bezeichnet von Wendt; Daudet, Ausgewählte Erzählungen, herausgegeben von K. Sachs. Dresden 1891. Sorgfältige Auswahl. Würffel; L. de Tinseau, Plus fort que la haine. Paris 1891. Dieser Roman bekundet wenig Erfindungsgabe. Sandmann). — Neue Erscheinungen. — Inhaltsangabe von Zeitschriften. — VI, N. 1. S...e, Die neueren Sprachen als Bildungsmittel; Berichte aus den Vereinen. — Besprechungen (Th. v. Schmitz-Aurbach, Leitfaden der französischen Sprache für höhere Mädchenschulen. Nach der analytischen Methode. Karlsruhe 1886. Die Methode ist unpädagogisch, immerhin ist der 4. und der 5. Teil brauchbar. Becker; G. Strien, Elementarbuch der französischen Sprache und G. Strien, Lehrbuch der französischen Sprache. I. Halle 1890 resp. 1891. Für lateinlose Schulen angelegentlichst zu empfehlen. Olzscha; Rofsmann und Schmidt, Lehrbuch der französischen Sprache auf Grund der Anschauung. Bielefeld und Leipzig 1892. Bedeutsames Buch. Flach; Schneitler, Lehrgang der französischen Sprache für Kaufleute. 2. Aufl. Dresden 1891. Sehr beachtenswertes Hilfsmittel. Scherffig; O. Ulbrich, Übungsbuch zum Übersetzen aus dem Deutschen in das Französische. 2. Auflage. Berlin 1890. Fleifsig und geschickt angelegt. Becker; Stiehler, Streifzüge auf dem Gebiete der neusprachlichen Reform. Döbeln 1891. Angezeigt von Karsten; Dubut de Laforest, Colette et Renée. Paris 1891. Befriedigender Roman. Sandmann; Maizeroy, Vieux Garçon. Paris 1891. Widerlich. Sandmann).

II. Belletristik.

Marcel Prévost, La Confession d'un Amant. Avec une lettre de M. Alexandre Dumas fils. Paris 1891, Lemerre.

Dies mehr als eigentümliche, namentlich für das jetzige Frankreich wohl seltsame Buch ist, um den eigenen Ausdruck des Verfassers zu gebrauchen, la monographie d'une âme, von der Kindheit an bis zur Sinnesänderung des Romanhelden nach seinen Fehltritten. Frédéric de Périgny, unter der Obhut seiner Grofsmutter und seiner Tante in kirchlicher Frömmigkeit erzogen, nachher in einem von Geistlichen geleiteten Gymnasium zum Studium vorbereitet, voll Abscheu vor aller Sinnlichkeit, als wenn er sich nach Tolstoi's Kreuzersonate ausgebildet hätte, geht nach dem Tode seiner Angehörigen nach Paris, auf den Rat eines ihm verwandten Professors der organischen Chemie, de Maleserre. Die Frau desselben, Marie-Thérèse, eine Jugendfreundin seiner mit dem Vater zusammen bald nach seiner Geburt ertrunkenen Mutter, welche von ihr so leidenschaftlich geliebt worden war, dafs sie sogar aus einer Art Eifersucht ihr von ihrer Verheiratung abgeraten hatte, war, ihre Neigung auf den von ihr zurückgelassenen Knaben übertragend, bei Besuchen auf dem von ihm bewohnten Landsitz bemüht gewesen, seine Beachtung zu gewinnen; als er, Mann geworden, in Paris mit ihr in nähere Bekanntschaft tritt, wird er von ihr, durch die Erinnerung an seine Mutter, weich gestimmt, endlich von ihr verführt; er selbst gesteht, dafs er dabei die Rolle, welche sonst einem jungen Mädchen zufällt, übernommen habe. Den ihm befreundeten Mann, dem er noch dazu Dank schuldig ist, hintergangen zu haben, macht ihm schwere Gewissensvorwürfe; gleichwohl setzt er, durch die Umstände einigermafsen genötigt und fast widerwillig, das einmal angeknüpfte Verhältnis, nur weil sie ihn liebt, nicht weil er sie liebt, beinahe drei Jahre lang fort, auch trotzdem, dafs sie ihm bekennt, vor ihm schon einen andern Liebhaber genommen zu haben. Der Professor überrascht endlich die beiden Leutchen bei einem zärtlichen Zusammensein; aber herzleidend wie er schon lange ist, verzeiht er seinem jungen Freunde unter der Bedingung seiner sofortigen Abreise. Frédéric de Périgny läfst sich von einem Priester Absolution erteilen und begiebt sich auf sein Landgut bei Rouen zurück. Hier wird er von der in der Nachbarschaft wohnenden Mutter einer jungen Frau, der vicomtesse Valentine de Saint-Géry, die er als Knabe öfter gesehen und mit der zusammen er die erste Abendmahlsfeier begangen hat, und die, wie die Mutter ihm mitteilt, in unglücklicher Ehe mit einem alten Wüstling verheiratet, von ihm getrennt bei ihr wohnt, aufgesucht und zum Besuche aufgefordert. Sein Mitleid nähert ihn der jungen Frau, wie seine Empfindsamkeit ihn der Frau von Maleserre näher gebracht hatte; der Mangel an Beschäftigung und die Langeweile lassen ihn seine Besuche häufig machen

Nach einer Reise, welche Valentine ihrer Gesundheit wegen nach dem Süden macht, gestehen sie sich ihre Liebe zu einander, die sich jedoch auf unschuldiges Anschmiegen beschränkt, weil Périgny sich scheut, die Jungfrau gebliebene Geliebte durch weitere Zärtlichkeiten zu entweihen. Dazu kommt es auch nicht einmal, als ein Brief von Maleserre aus Paris, der ihn an das Sterbebett seiner Frau ruft, und den er der Vicomtesse mitteilt, diese veranlafst, ihn vor seiner Abreise auf seinem Landsitz in später Abendstunde ganz allein aufzusuchen. In Paris findet er Marie-Thérèse nicht nur todkrank, sondern auch ganz alt, und hört, dafs sie seit einem Jahre, von der Zeit an, wo er sich von ihr getrennt hat, so leidend geworden ist; sie vergeben einander und Maleserre vergiebt ihnen. Zerknirscht darüber, das Elend über die Frau, die ihn so sehr geliebt hat, herbeigeführt zu haben, geht er mit Selbstmordgedanken um. So findet ihn Francis O'Kent, ein Irländer, der im Gymnasium ihm englischen Unterricht gegeben hatte, der seitdem sein Freund geworden und geblieben ist, so sehr, dafs er ihn oft, auch in seinen Liebesangelegenheiten, um Rat angegangen hat; dieser begleitet ihn auch zur Bestattung der Frau de Maleserre, wo Frédéric fälschlich dem Professor beteuert, nicht der Geliebte seiner Frau gewesen zu sein. Dem Zureden des Irländers gelingt es, den jungen Mann von allen Gedanken an selbstsüchtige und leichtfertige Liebeshändel loszumachen; er bestimmt ihn sogar dafür, fortan sein Leben und sein Vermögen nur noch der Verbesserung des Loses der Menschheit, namentlich für die Sache der gewaltsamen Befreiung Irlands, für die er selbst schon lange thätig gewesen ist, opfern zu wollen. Und davon bringen ihn auch zwei dicht aufeinander folgende Briefe der Vicomtesse, die in herzlichster Weise ihre Besorgnisse für ihn aussprechen, nicht ab; er schreibt ihr seinen Entschlufs, sich für immer von ihr zu trennen und nur noch dem Wohl seiner Mitmenschen zu leben. — Auf die Zuschrift, in welcher Marcel Prévost sein Werk Alexandre Dumas widmet, antwortet dieser in einem langen Brief: er lehnt den ihm gegebenen Ehrentitel des ausgezeichnetsten Sittenlehrers unsrer Zeit ab, bestärkt aber den Verfasser, auf dem eingeschlagenen Wege zu beharren und in seinen Büchern auch fernerhin der Welt die Bahn zu zeigen, welche sie beschreiten sollte; er stellt, den blofs physiologischen Anschauungen der Jetztzeit gegenüber, eine Periode eines bisher nicht geahnten Spiritualismus in Aussicht, allerdings nicht in der Form des kirchlichen Dogmas, sondern in einer freisinnigeren Richtung, als deren Prophet Renan gepriesen wird. — Ob aber der chérubin névrosé, als welcher Frédéric de Périgny von seinen Genossen hingestellt wird, das Modell für den Menschen der Zukunft abgeben kann, möchte ich stark bezweifeln: die weinerliche Sentimentalität, welche ihn so wenig männlich erscheinen läfst, die krankhafte und thatenlose Selbstbeschauung, die ihn in beständigem Schwanken zeigt, ist doch nur ein rein pathologischer Zustand. Sonst mufs man die Durchführung der Charaktere, wie auch die Naturschilderungen der Normandie anerkennen. — Neu in der Sprache ist mir das Wort aiguiller, auf eine Weiche einstellen, in bildlicher Beziehung, ma vie allait s'aiguiller sur une voie de traverse, aufgefallen; aufserdem le ululement d'un remorqueur (ohne Apostroph); l'odeur malique (von malum, Apfel), ein Eigenschaftswort, das sonst nur in wissenschaftlicher Sprache, in dem Ausdruck acide malique, Apfelsäure, gebraucht wird; fine, abgekürzt für fine Champagne, von dem Liqueur; endlich als Ausdruck der Bauern in der Normandie odeur du mucre für odeur moisie.

Berlin. H. J. HELLER.

M. Formont, Mortelles Amours. Tours 1892, Arrault et Cie. 4°. Fr. 1.

L'auteur de ce roman plein d'une fraîcheur adorable est aussi bien un peintre exquis de la nature, qu'il sait rendre les émotions du cœur et les élans de la passion. On aimerait à citer l'œuvre dans son intégrité, l'analyser serait la déflorer; contentons-nous de transcrire ici la dernière page de ce roman trop court pour le charme qu'il nous a procuré.

«Ce soir là, Marthe allait mourir.

Depuis le départ de Maurice, elle usait toutes ses forces à se débattre dans une angoisse obscure. Elle ne savait plus rien de ce jeune homme qui lui avait emporté sa vie, et qui ne venait pas la lui rendre, ainsi qu'il l'avait promis. L'abandon où il la laissait était lugubre comme l'isolement dans la nuit: sa pensée n'essayait pas même de franchir le mur de ténèbres qui la séparait de son amant. Que devenait Maurice? Elle ne supposait rien, elle n'entrevoyait rien. Maurice était absent et elle souffrait à mourir: c'était tout. Sa solitude s'augmentait de son ignorance absolue. Il s'était produit dans sa destinée quelque chose qu'elle ne s'expliquait pas, et qui la tuait. Elle comprenait si peu, que souvent elle croyait pouvoir secouer ce fardeau de misère comme un rêve étouffant. Alors la réalité la frappait brusquement en pleine poitrine. Maurice n'était plus là.

Et ses sens étaient en fièvre, et elle brûlait de passion tout entière, sans même qu'elle s'en aperçût. Elle ne sentait que son désespoir. Elle s'étonnait d'avoir les membres brisés, la nuque douloureuse, les yeux meurtris. C'était un souvenir de baisers qui faisait fondre sa chair. A son insu, elle mourait d'amour, la délaissée, comme cette Sicilienne dont les regrets païens sanglotent dans les églogues de Théocrite.

Tout à la fois s'usait en elle. Un point douloureux lui trouait le cœur, et la blessure s'élargissait de plus en plus. Les marteaux invisibles de la maladie brisaient, l'un après l'autre, les ressorts de son organisme et faisaient craquer ses os. Le sang coulait dans ses artères avec des bruissements singuliers, des arrêts et des reprises brusques. Parfois ses nerfs vibraient à lui donner envie de crier, puis ils s'engourdissaient dans une longue somnolence. Mais la nuit, elle ne dormait presque plus, et toujours elle s'éveillait avec une sensation de lassitude inexprimable. Plusieurs fois il lui arriva de tomber le matin en s'habillant.

Maurice ne revenait pas. Elle se dit avec joie: Je vais mourir.

Elle avait voulu refaire toutes leurs anciennes promenades. Mais de plus en plus faible, elle allait chaque jour moins loin. La dernière fois, elle eut un évanouissement, et resta longtemps étendue sur le chemin; elle ne put rentrer que très tard. D'ailleurs, pour elle, la forêt dénudée était méconnaissable et se changeait en un lieu d'épouvante; un vent glacé courait avec des railleries, des rires et des imprécations, entre les squelettes des arbres; la jeune fille avait peur, en marchant, de faire craquer les feuilles sèches. Les grandes friches désolées, pareilles à un océan d'herbes jaunâtres sous le ciel noir ou livide, l'effrayaient par le spectacle d'une solitude nouvelle ajoutée à la sienne: il passait sur ces bruyères des souffles de désespoir. Marthe les regardait en se tordant les bras, quand elle rôdait autour de la maison, pareille à une bête blessée.

Lorsqu'elle ne pouvait pas sortir, elle ressentait une tristesse plus atroce encore. Son père, à qui le travail manquait, restait de longues heures près d'elle. Ces deux malheureux, étrangers l'un à l'autre, absorbés par leur passé qui les tuait, ne trouvaient rien à se dire, et demeuraient silencieusement assis près du foyer, qu'ils laissaient s'éteindre avec autant d'indifférence que leur propre vie. Et le vent d'hiver poussait des cris de détresse en tourbillonnant contre l'angle du mur.

La consolation de Marthe était dans la certitude de mourir en paix avec son secret, sans que personne fît plus d'attention à elle qu'à un animal.

Jamais elle ne s'était irrité contre Maurice, mais elle était entrée tout d'abord en révolte contre une si lâche trahison du destin. Elle avait poussé la folie jusqu'à se demander par quels efforts elle pourrait bien ressaisir son bonheur. Pauvre enfant! Maintenant, elle était lasse, soumise à tout. Son reste d'existence était un sommeil accablé, traversé par des souvenirs brûlants comme des pointes de feu. Ses sens s'obstinaient encore à ne pas mourir, et bien que son âme vaincue eût désarmé, sa chair frémissait en se rappelant, tout à coup, ces baisers qui faisaient monter toute la vie des amants à leurs lèvres.

Puis ce fut fini de ces faibles rébellions et de ces tressaillements passionnés. Elle ne pensa plus à Maurice qu'avec un attendrissement plein de douceur, comme à un ami qui l'avait bien aimée. Elle se dit qu'il avait eu raison de l'aimer. Belle, touchante et condamnée à mourir sitôt, elle se faisait pitié à elle-même, et elle se pleurait. C'était une douleur calme sans secousses, ni sanglots, où elle goûtait un grand charme, et qui se confondait avec les premiers troubles physiques du printemps.

Son dernier jour fut rempli d'une paix infinie. Le ciel était d'un bleu si limpide, qu'elle avait des larmes en le regardant. Elle assistait avec un éblouissement heureux à ces fêtes de la lumière, par lesquelles s'annonce dans l'azur la joie divine de la saison nouvelle. Ses lèvres avaient repris le sourire de l'enfance extasiée. Des voix lointaines, des bruits vagues, erraient dans l'étendue merveilleusement sonore. Marthe écoutait, sans les comprendre, ces appels qui la conviaient elle ne savait où. Elle se détachait de la terre insensiblement. Elle revivait encore une fois dans sa pensée son beau poème d'amour, et elle trouvait qu'elle avait été bien heureuse.

Elle passa toute la journée dans cette rêverie souriante. Son père était absent. Elle s'était traînée sur le seuil de la pauvre maison: son regard s'abîmait dans cet immense et suave paysage, son corps se fondait délicieusement dans la tiède langueur printanière.

Puis, le soir était arrivé, donnant au ciel ces nuances attendries, adorables, dont le charme, trop caressant pour nos yeux, nous attriste comme un rêve de volupté irréalisable, comme l'illusion d'une divine promesse d'amour. Marthe ne souriait plus.

Un air italien, que lui avait appris sa mère, la hantait obstinément. C'était la chanson napolitaine: *Fenesta che llucive.* Tout enfant, elle aimait déjà

cet air, parce qu'il la faisait pleurer sans fin. Elle ne comprenait pas les paroles en langue étrangère, mais sous les mots inconnus elle pressentait un mystère de souffrance qui l'attirait.

Elle se mit à chanter cette mélodie. La mourante se mit à redire cette complainte d'un amant sur une morte adorée. Et jamais rien ne fut plus déchirant que ce chant funèbre, qui montait dans la sérénité du crépuscule.

Fenesta che llucive! L'amant s'approche de la fenêtre connue. La lumière accoutumée n'y brille plus: c'est signe que la bien-aimée est malade. Sa sœur se présente à la fenêtre: »Ta Nenna est morte. Elle se plaignait toujours de dormir seule! maintenant elle a, pour dormir, la compagnie des morts.« *Chiagneva sempe ca dormiva sola!* La voix de Marthe, ce contralto tragique et voilé, s'élevait sur ce dernier vers comme s'il lui avait rappelé les longues nuits solitaires où elle pleurait Maurice, et la nuit éternelle où elle allait tomber avec le souvenir et le regret des joies passées. Il semblait qu'elle comprît ce poème de volupté et de mort où vibrait le génie de sa race.

Va nella chiesa. L'amant entre dans l'église où sa maître repose. Il découvre la bière, il soulève le linceul; il recule de pitié et d'horreur sans doute!... Non, il reste, il supplie le prêtre de tenir toujours une lampe allumée auprès de la morte. — Quand Marthe se sera endormie comme elle, aura-t-elle aussi, pour la veiller, ce souvenir amoureux et cette lampe sainte?

Ah Nenna mia, sie morta, poverella! Oui, l'amour est plus fort que la mort; il éclate avec une obstination sublime dans cette strophe: O ma bien-aimée, tu es encore belle pour moi, car je t'ai aimée toujours, et maintenant je t'aime bien davantage!» — Lui sera-t-il donné, à elle, d'entendre, du fond de la tombe, ce sanglot de tendresse désespérée?

Addio, fenesta, restate nzerrata. Fermez-vous donc maintenant, pauvre fenêtre, où la bien-aimée ne se montrera plus jamais! L'amant ne passera plus dans cette rue: il ira rêver au Campo-Santo, parmi les croix noires, afin de ne penser qu'à la mort en l'attendant. Oh! la mort! la mort affreuse, qui a pris la jeune Napolitaine, et va clore ces lèvres, ouvertes une dernière fois pour la plaindre! *Morte ingrata!* Le chant de Marthe s'arrêta brusquement sur ces deux mots, comme sur une imprécation; elle n'alla pas jusqu'à la fin, où la réunion des deux amants est annoncée: elle n'avait plus de souffle. Ce cri suprême, où toute sa passion semblait renaître, avait emporté sa vie.

. . . .

C'est une paix grave et souriante que celle du petit cimetière au bas du coteau; les vols d'abeilles et de papillons dans la lumière y semblent les âmes heureuses de morts planant au-dessus de leurs tombes. L'enfant sauvage des collines, la brune Oréade, sitôt reprise par la nature maternelle, entend encore, au-delà de la vie, cette musique de vent dans les pins qui a si longtemps bercé son amour: les souffles du matin et du soir lui apportent l'odeur exhalée des tapis de marjolaine qu'ils ont frôlés en passant. Et la grande croix du Christ délaissé élève, au-dessus de tant de ruines humaines, l'affirmation persistante d'une éternelle espérance.»

1. **G. Duruy, Das Ende des Traumes.** Autorisierte Übersetzung aus dem Französischen von Dr. Fr. Bischoff. Berlin 1891, Reimer. 223 S. 8⁰. M. 1,60.
2. **Pierre Loti, Der Spahi.** Deutsche Bearbeitung von Hans Krämer. Mannheim 1892, Bensheimer. 319 S. 8⁰. M. 4.
3. **J. Claretie, Im Staub der Bretter.** Roman aus dem Pariser Künstler- und Bühnenleben. Deutsche Originalausgabe von Arthur Röhl. 2. Aufl. Mannheim 1892, Bensheimer. 368 S. 8⁰. M. 3.

1. Duruy hat in seinem historischen Roman „Das Ende des Traumes“ Wahrheit und Dichtung in geschickter Weise verwebt; indem er uns die letzten Lebensjahre Gambettas, oder, wie er im Roman heifst, Costallas, vorführen will, beabsichtigt er zugleich ein Bild zu geben von dem wüsten Treiben und erbärmlichen Schacher, durch welchen ein dem Präsidenten Grévy nahestehender Mann die junge Republik entweihte. Diesen Wicht macht er zum Stiefbruder Costallas, und durch den Kontrast beider Naturen weifs er vortreffliche Wirkungen zu erzielen: hier der leichtlebige, gutherzige, vaterlandliebende Südfranzose, dort der von englischem Blute abstammende, kalte, berechnende, nur seine eigenen Interessen verfolgende Morgan; hier Offenheit, Redlichkeit, Wahrheit, dort Pharisäertum der schlimmsten Sorte, Schwindel, unerhörte Betrügereien. Auch andere Gestalten des Romans haben ihre lebenden Modelle gehabt; in der megärenhaften Aurelie ist Louise Michel unschwer zu erkennen, und zu dem alle möglichen schmutzigen Geschäftchen betreibenden General hat wohl Boulanger gesessen. Wenn man sich an der von dem Verfasser vorgenommenen Geschichtsfälschung stöfst, so möge man bedenken, dafs es Duruy nur darauf ankam, die traurigen Gestalten, welche in dem letzten Jahrzehnt in Frank-

reich aufgetaucht sind, zu brandmarken, und dafs die einem Dichter zustehende Freiheit sein Vorgehen entschuldigt. Jedem Freunde einer ernsten Lektüre sei der Roman bestens empfohlen. Die Übersetzung aus der Feder des den Fachleuten wohl bekannten Dr. Bischoff ist mustergiltig; sie erschien zuerst in den Preufsischen Jahrbüchern. Bemerkenswert ist auch, dafs hier ein Roman geboten wird, der in der Übersetzung nur halb so viel kostet, als im Original.

2. Wir haben gleich beim Erscheinen von Lotis Spahi im I. Bande der Gallia auf das bedeutsame Buch aufmerksam gemacht und verweisen auf die dort befindliche Besprechung. Es freut uns aufrichtig, nun dem Werke auch in deutscher Bearbeitung zu begegnen, einer Bearbeitung, die die höchsten Lobsprüche verdient. Mit grofsem Geschick und vortrefflicher Kenntnis der Sprache hat Krämer das nicht immer leichte Französisch übertragen, so dafs der Leser es kaum merken dürfte, dafs er eine Übersetzung aus einer fremden Sprache vor sich hat. Möge diese Bearbeitung dazu beitragen, dem jungen Akademiker neue Bewunderer zu erwecken! Die Verlagsbuchhandlung hat das Werk elegant ausgestattet.

3. In demselben Verlage erschien, bereits in 2. Auflage, eine Übersetzung von Claretie's „Im Staube der Bretter“. Das Buch enthält aus dem Bühnenleben, aus dem Treiben der Maler und Bildhauer Schilderungen, die mit einem sentimentalen Liebesroman verquickt sind. Der Roman ist für ein gröfseres Publikum bestimmt, das Knalleffekt auf Knalleffekt liebt und es mit der Wahrscheinlichkeit nicht zu genau nimmt. Daher auch die 2. Auflage! Der Übersetzung kann, bei aller Gewandtheit, eine gewisse Flüchtigkeit nicht abgesprochen werden.

Cassel. A. KRESSNER.

III. Theater.*)

H. Pagat, Le Boucher de Montmartre. Drame en cinq actes et un prologue. (Ambigu.)

Ce drame possède au moins deux qualités: il est simple et il n'est pas pénible. Par là, j'entends que le sujet en est d'une compréhension facile et qu'il est heureusement allégé des nombreuses situations épisodiques que les auteurs, d'ordinaire, se croient tenus de créer.

En outre, sans pour cela être écrit exclusivement dans la note gaie, ce drame n'emprunte au genre du vieux mélo aucun de ses noirs tableaux.

Nous sommes bien témoins de deux strangulations, l'une au commencement, l'autre à la fin de la pièce, mais les scènes qui nous les présentent sont enlevées en un tour de main. On dirait que l'auteur s'est attaché, avec raison d'ailleurs, à ne pas nous faire souffrir longtemps. Je l'en remercie pour ma part.

Le prologue contient une exposition claire et nette de la situation.

Un vieux capitaine retraité, M. Robustel, vit seul avec son domestique, Jean Poirson. C'est un serviteur à toute épreuve, dévoué corps et âme à son maître.

Le beau-frère et la sœur du vieux capitaine, M. et Mme Gaborit, sont anciens bouchers. Leurs affaires n'ont pas été brillantes, ils ont même fait faillite, et, sans le concours financier du capitaine, les choses auraient pu mal tourner pour eux.

Leur précédente mésaventure n'a pas empêché les époux Gaborit d'acheter encore une boucherie à Montmartre. C'est même cette nouvelle qu'ils viennent annoncer au capitaine, lorsqu'ils se présentent chez lui.

— Mais comment ferez-vous pour payer? leur demanda M. Robustel.

— On se contente d'une caution, réplique Mme Gaborit, et nous avons promis la tienne. Tu ne peux pas nous refuser ce service, mon bon frère: je te dirai même que j'ai signé pour toi.

— Eh quoi! tu as imité ma signature! Un faux alors!

— Voyons, mon frère, calme-toi, ne sommes-nous pas tes uniques héritiers?

— Oh! ça, jamais de la vie et tenez, pour que vous n'en puissiez pas douter, voilà mon testament: il institue Jean Poirson, mon domestique, mon légataire universel.

C'est alors que folle de rage à la pensée que l'héritage de son frère va lui échapper, Mme Gaborit excite si bien son mari que celui-ci saute à la gorge du vieux capitaine et l'étrangle.

Naturellement, Jean Poirson, le domestique, est accusé du crime et il est condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Lorsqu'après ce prologue, l'action s'engage, seize années se sont écoulées, et avant d'aller plus loin, il faut que je vous apprenne que Poirson, l'innocent condamné, avait confié à un de ses amis sa petite fille Rose, en lui recommandant bien de toujours lui laisser ignorer la honte qui a frappé son père.

Rose a grandi croyant que l'homme qui l'a élevée est son père.

*) Nach den Berichten französischer Zeitungen.

De leur côté, les époux Gaborit ont un fils, un beau gars, en âge de se marier. Et vous pressentez déjà de qui il va devenir amoureux.

C'est précisément Rose Poirson que Pierre Gaborit va songer à prendre pour femme. C'est-à-dire que le fils des assassins va épouser la fille de l'homme condamné injustement à la place de ses parents. Vous saisissez le nœud de l'intrigue.

M. et Mme Gaborit font bien tous leurs efforts pour dissuader leur fils Pierre de ce mariage, mais en vain.

Voilà nos deux jeunes gens fiancés.

Sur ces entrefaites nous apprenons que Jean Poirson s'est évadé du bagne. Il est caché chez un médecin. On lui annonce que sa fille va prochainement se marier avec Pierre Gaborit. Par affection pour Rose, dont il ne veut pas contrarier l'amour, il ne s'oppose pas à ce mariage malgré l'horreur qu'il lui inspire.

Pierre a épousé Rose. Les deux ménages vivent ensemble; tout le monde travaille à la boutique de boucherie.

La femme de Pierre n'a point réussi à gagner l'affection de sa belle-mère. Celle-ci lui a voué une haine implacable et nous allons la voir essayant de la perdre dans l'esprit de son mari.

Rose malade a été soignée par le médecin qui a donné asile à son père. Un jour que le malheureux Poirson a demandé avec instance à embrasser sa fille avant de mourir, le médecin donne rendez-vous à Rose chez lui. Mme Gaborit mère a surpris ce rendez-vous. Elle tient enfin son moyen de vengeance. Elle persuadera à son fils que Rose est la maîtresse du médecin.

Rose s'est rendue chez le docteur, elle a reconnu son père et a appris avec horreur toute la vérité, mais elle jure de ne la point dévoiler pour éviter à son mari la honte du crime de ses parents.

Le soupçon que Mme Gaborit a fait naître dans l'esprit de son fils, fait son œuvre. Quand Rose rentre, son mari l'interroge sévèrement et, bien entendu, Rose ment. La malheureuse ne peut pas dire l'affreuse vérité! Au paroxysme de la colère, aveuglé par la jalousie, Pierre va tuer Rose lorsque M. Gaborit le père entre et apprend à son fils toute la vérité. Il se précipite sur sa femme et étrangle cette répugnante mégère.

Ce drame, dont je viens de vous retracer les principales scènes, ne se distingue peut-être pas par l'originalité des situations, mais il a le mérite d'intéresser sans trêve le spectateur. Notre attention est constamment éveillée et soutenue. L'action ne languit pas. Les scènes se suivent, habilement déduites et heureusement amenées. Ces qualités que l'on avait déjà remarquées dans la *Fermière* rachètent, dans une large mesure, les quelques inexpériences ou invraisemblances que l'on pourrait facilement reprocher à l'œuvre de M. Pagat.

Le public a d'ailleurs fait le meilleur accueil à ce drame et je suis heureux de l'enregistrer.

A signaler le tableau de la *Boucherie* tout à fait nature. C'est le pendant de la *Boulangerie* de la *Porteuse de pain*. (XIX. Siècle.)

Macbeth, drame en cinq actes et 15 tableaux, en vers, traduit de **Shakespeare,** par **M. Georges Clerc.**

L'Odéon nous a donné un nouveau *Macbeth*.

Je dis nouveau, uniquement parce que c'est la troisième traduction de cette œuvre qui se joue sur cette scène depuis moins d'un siècle. Je me hâte d'ajouter que ce n'est pas la meilleure des trois, tant s'en faut.

Ils sont légion, les poètes, les littérateurs, les peintres, les musiciens qui ont cherché l'inspiration dans le génie de Shakespeare.

Je crois bien que M. Clerc l'a cherchée sans la trouver. Sa traduction est une œuvre de conscience et de patience. Elle suit le texte pas à pas avec une fidélité scrupuleuse. Pas un détail n'est oublié; on ne nous y fait pas grâce du moindre meurtre. Malheureusement, M. Clerc a voulu introduire une nouveauté audacieuse, dans la forme.

Il s'est complu à faire du vers brisé jusqu'à la prose.

Sans souci de la sonorité du vers classique il a écrit son drame en une langue effectivement nouvelle, en ce sens qu'elle n'est plus ni prose ni poésie. Ses vers ont beau avoir le nombre de pieds voulus; il leur manque les qualités essentielles au vers: la cadence et l'harmonie. Cette tentative n'a pas été heureuse; elle a même contribué dans une large mesure à enlever au drame tout son intérêt.

C'est ainsi que M. Clerc en est arrivé à nous donner un *Macbeth* absolument assommant. On ne s'affranchit point ainsi impunément de toutes les règles de la versification.

Devant l'insuccès de cette tentative, il y aurait mauvaise grâce à faire un plus long procès à

M. Clerc. L'expérience est concluant; à M. Clerc d'en faire son profit, s'il le juge à propos.

(La Paix.)

Revuenschau.

Revue des deux mondes 1892.

1 janvier. E. Delard, Les Dupourquet: Mœurs de province. II; J. Chailley-Bert, Les Anglais en Birmanie. II. L'administration, les lois, les fonctionnaires; E. Plauchut, Les anciennes provinces de la France: Le Berry. I; A. Binet, Les maladies du langage, d'après des travaux récents; G. Michel, Une évolution économique: Le commerce en grands magasins; G. Deschamps, Six semaines dans l'île d'Amorgos; L. Ganderax, Les petits souliers: Conte de Noël; G. Valbert, Charles Pictet de Rochemont et sa correspondance diplomatique; F. Brunetière, Revue littéraire; C. Bellaigue, Revue dramatique. — 15 janvier. Duc de Broglie, Études diplomatiques: Fin de la guerre de la Succession d'Autriche, Paix d'Aix-la-Chapelle. I; A. Filon, Parnell, ses amis et ses ennemis; E. Delard, Les Dupourquet: Mœurs de province. III; A. Leroy-Beaulieu, La papauté, le socialisme et la démocratie. II; J. de la Gravière, Les Gueux de mer. IV. Plutôt Turcs que papistes; J. Rochard, Le tabac; E.-M. de Vogüé, Poésie et vérité, à propos des livres récents sur Lamartine; C. Bellaigue, Revue musicale.

Revue bleue (Revue politique et littéraire) 1892.

N. 1. *** La conclusion des grandes manœuvres: Nouveaux règlements, nouvelle tactique; G. Bergeret, Un mariage sérieux, nouvelle; F. Brunetière, Les époques du théâtre français. VIII. Autour du *Turcaret*; A. Capus, Notes sur la presse: Le personel; É. Faguet, Courrier littéraire; J. du Tillet, Théâtres; F. Vandérem, Notes et impressions. — N. 2. A. Rambaud, La campagne de 1891 au Soudan: Le sultan Aguibou, le roi Tiéba, le roi des rois du Mossi; J. Darmesteter, Les religions de l'avenir; J. Mairet, Le vieux comique; nouvelle; M. Bouchor, Souvenirs de voyage: Départ de Vicksburg, Le Niagara, le retour; P. Laffitte, Émile de Laveleye, ses travaux, ses idées; É. Faguet, Courrier littéraire; R. de Récy, Chronique musicale; J. du Tillet, Théâtres. — N. 3. M. Leclerc, Les missions universitaires et la question sociale en Angleterre; M. Schwob, Le roi au masque d'or, conte; L. Barthou, L'évolution des idées politiques chez Victor Hugo; A. Mallet, Une reine d'Espagne: Marie-Louise de Savoie; A. Lemoyne, Poésies: La revue de minuit; Le Rhône et la Loire; E. Faguet, Courrier littéraire; J. du Tillet, Théâtres; F. Vandérem, Notes et impressions. — N. 4. F. Brunetière, Les époques du théâtre français. IX. *Rhadamiste et Zénobie*; Ch. Folley, Une Saint-Charlemagne au collège de Pont-Seine, fantaisie; M. Leclerc, Les missions universitaires et la question sociale en Angleterre (fin); H. Gauthier-Villars, Variétés: Toussaint-Louverture au Fort de Joux, d'après des documents inédits; *** Richard Wagner, d'après les *Souvenirs* de M. de Wolzogen; J. du Tillet, Théâtres; F. Vandérem, Notes et impressions; R. de Récy, Chronique musicale. — N. 5. F.-A. Aulard, La proclamation de la République en 1792; G. Deschamps, Une restauration d'Olympie; F. Brunetière, Les époques du théâtre français. X. La comédie de Marivaux; E. Franck, Le journal-fantôme, nouvelle; É. Faguet, Le devoir présent, d'après M. Paul Desjardins; R. de Récy, Chronique musicale.

Neue Publikationen.

I. Philologie und Pädagogik.

Allais, G., De Franciadis epica fabula in posteriore XVI[mi] sæculi parte præsertim apud Petrum Laudunium ab Aquileriis (Pierre Delaudun d'Aigaliers), thesim Facultati litterarum Parisiensi proponebat G. A. Paris, Thorin.

Aubigné, A. d', Œuvres complètes, publiées pour la première fois d'après les manuscrits originaux, par E. Réaume et de Caussade. Tome V. Paris, Lemerre. Frs. 10.

Aucassin und Nicolette. Ein altfranzösischer Roman aus dem 13. Jahrhundert, übersetzt von Fritz Gundlach. Leipzig, Reclam. M. 0,20.

Bijvanck, C., Un poète inconnu de la société de François Villon. Le grant Garde derrière, poème du XV[e] siècle, publié avec introduction, glose et index, suivi d'une ballade inédite de François Villon à sa dame. Paris, Champion.

Bourciez, Les mœurs polies et la littérature de cour sous Henri II. Paris, Hachette. Frs. 3, 50.

Brunetière, F., Le Roman naturaliste. Nouvelle édition. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.

Chapelain, J., La Pucelle ou La France délivrée, poème héroïque en 12 chants. Ouvrage en français moderne, revu et annoté par É. de Molènes. 2 vols. Paris, Flammarion. Frs. 5.

Clédat, L., Nouvelle grammaire historique du français. Paris, Garnier.

Cron, J., Die Stellung des attributiven Adjektivs im Altfranzösischen. Strafsburger Dissertation.

Dammann, O., Die allegorische Canzone des Giraut de Calanso «A leis cui am de cor e de saber» und ihre Deutung. Breslau, Köbner. M. 2.

Demogeot, J. Histoire de littératures étrangères considérées dans leurs rapports avec le développement de la littérature française (Italie, Espagne). 3[e] édition. Paris, Hachette. Frs. 4.

Deschamps, E., Œuvres complètes. Publiées d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale par G. Raynaud. Paris, Didot.

Franke, F., Phrases de tous les jours. 4[e] édition. Leipzig, Reisland. M. 0,80.

Fricke, F., Über die Chansons de Godin. Marburger Dissertation. Leipzig, Fock.

Heinzel, R., Über die französischen Gralromane. Wien, Tempsky. M. 10.

Hunger, E., Der Cidstreit in chronologischer *Ordnung*. Leipziger Dissertation. Leipzig, Fock.

La Bruyère, Les Caractères ou les Mœurs de ce siècle. Précédés du discours sur Théophraste, suivis du discours à l'Académie française. Publiés par G. Servois et A. Rebelliau. Paris, Hachette. Frs. 2,50.

La Fontaine, Œuvres. Nouvelle édition par H. Regnier. Tome VIII. Paris, Hachette. Frs. 7.50.

Meder, F., *Pas, mie, point* im Altfranzösischen. Marburger Dissertation. Leipzig, Fock.

Meier, U., Über P. Corneille's Erstlingsdrama «Mélite» nebst einem Beitrage zum Leben Jean de Mairets. Leipzig (Schneeberg), Fock.

Molière, Le Misanthrope. Edited with Introduction and Notes by Gegg Markheim. London, Clarendon Press.

Morillot, P., Boileau. Paris, Lecène et Oudin.

Mysing, O., Robert Garnier und die antike Tragödie. Leipziger Dissertation. Leipzig, Fock.

Pascal, Pensées. Publiées dans leur texte authentique avec un commentaire suivi par E. Havet. Paris, Delagrave. Frs. 3,50.

Petit de Julleville, L., Histoire littéraire. Leçons de littérature française. 8[e] édition. 2 vol. Paris, Masson. Frs. 7.

Racine, Les Plaideurs. Comédie publiée conformément au texte de l'édition des Grands Écrivains de la France, avec une analyse et des notes grammaticales, historiques et littéraires par R. Lavigne. Paris, Hachette. Fr. 0,75.

Rech, J., Die Sentenzen und lehrhaften Stellen in den Tragödien des Robert Garnier. Strafsburger Dissertation. Leipzig, Fock.

Saint-Simon, Mémoires. Nouvelle édition collationnée sur le manuscrit autographe, p. p. A. de Boislisle. Tome VIII. Paris, Hachette. Frs. 7.

Tröger, E., Kleine französische Sprachlehre, in Gestalt eines Elementar- und Übungsbuches für Mittelschulen bearbeitet. I. Teil. 6. Auflage. Besorgt von P. Wuttge. Breslau, Kern. M. 0,60.

Voigt, O., Das Ideal der Schönheit und Häfslichkeit in den altfranzösischen chansons de geste. Marburger Dissertation.

II. Belletristik, Geschichte, Geographie, Philosophie.

Barancy, J., Toujours aimée. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Barrès, M., Sous l'œil des barbares. Nouvelle édition. Paris, Perrin. Frs. 3,50.
Belon, P., Gendelettre. Roman parisien. Paris, Dentu. Frs. 3,50.
Belot, Ad., P'tit homme. Roman parisien. Paris, Dentu. Frs. 3,50.
Bigot, L., Cruautés. Paris, Arnould. Frs. 3,50.
Bonnaffé, U., Encore quelques aspects de la vie. Paris, Grassart. Frs. 3.
Bouilhet, L., Œuvres. (Festons et Astragales. Melœnis. Dernières chansons.) Paris, Lemerre. Frs. 6.
Brown, A., Une Ville de verre. Paris, Librairie illustrée. Frs. 3,50.
Buffenoir, H., Pour la gloire. Poésies nouvelles. 4e édition. Paris, Lemerre. Frs. 3.
Byron, Œuvres. Traduction nouvelle précédée d'un essai sur lord Byron par Daniel Lesueur. Tome I. Heures d'oisiveté. Childe-Harold. Paris, Lemerre. Frs. 6.
Canivet, Ch. [Jean de Nivelle], Enfants de la mer. Paris, Librairie illustrée. Frs. 3,50.
Caro, Mme E., Amour de jeune fille. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Charpentier, A., Une Honnête femme. Paris, Perrin. Frs. 3,50.
Colomb, J., Chimères! Paris, F. Didot. Frs. 2,50.
Coppée, Fr., Les Récits et les élégies. Paris, Lemerre. Frs. 3.
Corbière, T., Les Amours jaunes. (Nouvelle.) Paris, Vanier. Frs. 3,50.
Dépret, L., Théâtre intime. (Décors faciles.) Paris, Charpentier. Frs. 2,50.
Descaves, L., Sous-Offs. Roman militaire suivi de: Misères du sabre et des plaidoiries prononcées devant la Cour d'assises, le 15 mars 1890, par Mes Tézenas et Millerand. Illustrations d'Eugène Courboin. Paris, Tresse et Stock. Frs. 9.
Dossot, O., Les Jacquart. Paris, Havard. Frs. 3,50.
Dugué, F., Théâtre complet. Tome IV. (Le Juif de Venise. William Shakespeare. L'Enfant de la Fronde. A-propos en vers.) Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Du Tillet, J., De Nos jours. Roman. Paris, Kolb. Frs. 3,50.
Estaunié, E., «Bonne Dame.» Paris, Perrin. Frs. 3,50.
Girardin, J., Mauviette. Paris, Hachette. Frs. 2.
Gramont, L. de, La Locataire de Madame Biou. Paris, Dentu. Frs. 3,50.
Guiard, E., et R. Palefroi, Le Ruffian. Comédie en 3 actes en vers. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
Hungerford, Mrs., Premières joies et premières larmes. Roman traduit de l'anglais par E. Dian. 2 vol. Paris, Hachette. Frs. 2,50.
Kellec, J. de, A Lesbos. Paris, Simon. Frs. 3,50.
Labarrière, P., L'Amour aux enchères. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Lacour, P., L'Épouse. Roman. Paris, Société d'éditions littéraires. Frs. 3,50.
Leleu, P., Paternité. Paris, Ferreyrol. Frs. 3,50.
Lemercier de Neuville, Histoire anecdotique des marionnettes modernes. Avec 6 dessins de l'auteur et le plan d'un théâtre de marionnettes. Préface de Jules Claretie. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Lensia, J., La Dette de Blanche. Avec grav. Paris, Lecène te Oudin. Frs. 2.
Lévesque, L., Amour va-t-en guerre. (Nouvelles.) Paris, Vanier. Frs. 3,50.
Livre, le, d'une femme. (Poésies.) Préface par Noël Bazan. Paris, Lemerre. Frs. 3.
Lyan, M., La Fée des Chimères. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.
Maël, P., Mariage mondain. Paris, Flammarion. Frs 3,50.
Mariés? par ***. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
Mélandri et A. Willette, Les Sœurs Hédouin. Avec 35 lithographies hors texte. Paris, Dentu. Frs. 3,50.
Mendès, C., Les Petites fées en l'air. Paris, Dentu. Frs. 3,50.
Méténier, O., Les Cabots. Paris, Charpentier. Frs. 3,50.
Meunier, Pr., Frérot. Nouvelle vaudoise. Paris (Lausanne), Grassart. Frs. 3.
Monologues, les, de Napoléon Ier. Paris, Baudoin. Frs. 2,50.
Nadaud, G., Nouvelles chansons à dire ou à chanter. 2e édition. Paris, Tresse. Frs. 3,50.
Polack, Fr., Les Expériences d'un maître d'école allemand. Traduction de A. Rosselet. 2 vol. Paris, F. Didot. Frs. 5.
Pontmartin, A. de, Derniers samedis. Deuxième série. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Pouchkine, A., L'Aube russe. (Nouvelles.) Traduit du russe par B. Tseytline et E. Jaubert Paris, Perrin. Frs. 3,50.
Pourot, P., La Petite bourgeoisie. Les Ventres. Mœurs d'artistes. Paris, Tresse. Frs. 3,50.
Rebuffat, G., Toute la vie. Poésies. Paris, Ollendorff. Frs. 3.
Regnal, G., Vendredi treize. Roman. Paris, Kolb. Frs. 3,50.
Reibrach, J., La Vie brutale. Paris, Charpentier. Frs. 3,50.
Sapho, Princesse, Le Tutu, mœurs fin de siècle. Paris, Genonceaux. Frs. 3,50.
Schlumberger, Mme P., née de Witt, Le Triomphe de Jean Bréval. Paris, Grassart. Frs. 2,50.
Sérizolles, Sous le dolman. Étude de la vie militaire en province. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
Téramond, G. de, Les Vers de vingt ans. Paris, Rouquette. Frs. 4.
Uchard, M., Antoinette ma cousine. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
Verlaine, P., Chansons pour elle. Paris, Vanier. Frs. 3.
Verne, J., Mistress Branican. 2e partie. Paris, Hetzel. Frs. 3.
Vigné d'Octon, P., Fauves amours. Roman. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.
Virgile, Œuvres. Traduction nouvelle par G. Hinstin, avec le texte latin. Tome I. Bucoliques. Géorgiques. Paris, Lemerre. Frs. 5.
Yonge, Miss, Est-ce l'enfant des fées? Traduit de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, et édité par Mme de Witt, née Guizot. Paris, Grassart. Frs. 3,50.

Cornillon, J., Le Bourbonnais sous la Révolution française. Tome III. Paris (Riom), E. Lechevalier. Frs. 5.
Heimweh, J., Pensons-y et parlons-en. Paris, Colin. Fr. 0,50.
Jean, le P. A., Les Évêques et les archevêques de France, depuis 1682 jusqu'à 1801. Paris, A. Picard. Frs. 12.
Lebrun, le général, Guerre de 1870. Bazeilles-Sedan. Nouvelle édition, revue et augmentée. Paris, Dentu. Frs. 3,50.
Le Monnier, l'abbé Mle, Vie du P. Ludovic de Casoria, d'après son Em. le cardinal Alphonse Capeccelatro, archevêque de Capoue. Paris, Perrin. Frs. 3,50.
Loyson, H., Edmond de Pressensé. Discours prononcé à Paris, le 19 avril 1891, dans l'église catholique gallicane de la rue d'Arras. Paris, Grassart. Fr. 0,75.
Mézières, A., Vie de Mirabeau. Paris, Hachette. Frs. 3,50.
Morny, Une Ambassade en Russie, 1856. Extrait des mémoires du duc de Morny. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
Quatrelles, Un An de règne. Paris, Ferreyrol. Frs. 3,50.
Que deviendront les colonies françaises dans l'éventualité d'un conflit franco-russe avec la triple alliance? Traduit du polonais. Paris, Baudoin. Frs. 2.
Rod, E., Stendhal. Paris, Hachette. Frs. 2.
Rousset, le commandant L., Les Combattants de 1870-71. Préface du général Thoumas. Paris, Librairie illustrée. Frs. 3,50.
Symonds, J. A., Dante, son temps, son œuvre, son génie. Étude littéraire et critique. Traduit de l'anglais avec autorisation de l'auteur par Mlle C. Augis. Paris, Lecène et Oudin. Frs. 3,50.
Thoumas, le général, Récits de guerre. 1862-1867. Les Français au Mexique. Paris, Bloud et Barral. Frs. 5.
Zeller, J., Entretiens sur l'histoire du moyen âge. Tome IV et dernier. Deuxième partie. Tome II. Paris, Perrin. Frs. 3,50.

Boucard, M., La Vie de Paris. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
Fage, R., Oleron. Impressions de vacances. Paris (Tulle), E. Lechevalier. Frs. 2,50.

Hacks, Ch., La Mer. A bord du courrier de Chine. Dessins de Fillol. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
Le Roux, H., En Yacht. (Portugal. Espagne. Maroc. Algérie. Corse.) Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
Mataigne, H., Nouvelle géographie de la France, comprenant toutes les communes, l'administration, la population, la topographie, etc. Ouvrage exécuté sur un plan entièrement nouveau et suivi d'un index alphabétique. 2e édition. Paris, Le Soudier. Frs. 15.
Tastevin, A. F., Guide du voyageur en Russie. Tomes I et II. St. Pétersbourg et Moscou. Avec cartes et plans. Paris (Moscou), Hachette. Frs. 16.

François de Sales, saint, Lettres choisies de saint François de Sales aux affligés. Condoléances et consolations, avec une introduction par l'abbé H. Bolo. Paris, Blond et Barral. Frs. 2,50.
Funk, le Dr., Histoire de l'Église. Traduction de l'allemand par l'abbé Hemmer. Tome I. Paris, Colin. Frs. 4.
Lamairesse, E., L'Inde avant le Bouddha. Paris, G. Carré. Frs. 4.
Nus, E., A la recherche des destinées. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
Rabaud, C., Sirven. Étude historique sur l'avènement de la tolérance. 2e édition, augmentée de pièces nouvelles. Paris, Fischbacher. Frs. 3.
Splittgerber, Fr., Après la mort, ou les Destinées finales de l'homme. 2e édition, revue et augmentée d'après la 4e édition allemande. Traduit par Eugène Courvoisier. Paris (Neuchâtel), Grassart. Frs. 3,50.
Vernier, le R P. D., Histoire du patriarcat arménien catholique. Paris, Delhomme et Briguet. Frs. 6.
Vigouroux, F., Dictionnaire de la Bible. Premier fascicule. Paris, Letouzey et Ané. Frs. 5.
L'ouvrage se composera d'environ 15 à 20 fascicules.
Weber, A., Histoire de la philosophie européenne. 5e édition, revue et augmentée. Paris, Fischbacher. Frs. 12.
Worms, R., La Morale de Spinoza. Examen de ses principes et de l'influence qu'elle a exercée dans les temps modernes. Paris, Hachette. Frs. 3,50.

Dernières Nouvelles littéraires.

M. Flammarion continue la publication des séries commencées par l'éditeur Jouaust, et il en surveille l'exécution avec le soin scrupuleux, l'esprit éclairé et la haute compétence que tout le monde lui connaît.

Il vient de paraître un *Don Juan*, de Molière, qui est un véritable bijou; et la bibliothèque des mémoires vient de s'enrichir des *Mémoires de Madame du Hausset*, la première femme de chambre de Mme de Pompadour, qui, en situation mieux que personne de tout voir, de tout entendre, de tout savoir ce qui se passait chez Louis XV et dans son entourage, a pris le soin de raconter dans un volume de notes prises sans ordre et sans suite, et au hasard des jours qui passent, tant d'anecdotes piquantes qui jettent sur les mœurs galantes du XVIIIe siècle un jour si particulier.

La librairie Flammarion ne se préoccupe pas seulement des bibliophiles; elle pense également à la jeunesse. Aussi vient-elle de publier pour les étrennes de 1892 deux volumes qui sont appelés à un grand succès de librairie. L'un, roman d'aventures, est signé Louis Boussenard et porte le titre: *Le Défilé d'Enfer*. C'est la mise en scène d'épisodes mouvementés, dramatiques et passionnants de la vie des trappeurs, des cow boys et d'aventuriers américains. Rien n'est captivant comme ce récit composé avec un art incomparable, dû à une imagination ardente, mais où la vraisemblance est toujours sauvegardée et qui, écrit pour la jeunesse, sera lu également avec un vif intérêt par les grandes personnes.

L'autre ouvrage nouveau est de Mme Marie Robert Halt, à qui l'on doit tant de livres pour les jeunes gens et pour les jeunes filles. Mme Robert Halt a été plusieurs fois déjà couronnée par l'Académie. Nous ne serions pas étonné que *le Jeune Théodore* remporte aussi prochainement une récompense académique, et si l'on faisait voter tous les jeunes lecteurs entre les mains desquels cet ouvrage ne tardera pas à se trouver, il n'est pas douteux que l'auteur serait encore une fois couronnée.

Signalons, également, une nouvelle édition de *Jean le Conquérant*, d'Edgar Monteil, nécessitée par une souscription importante du Ministre de l'Instruction publique. *Jean le Conquérant* est demeuré l'un des meilleurs et des plus joyeux livres d'étrennes qui aient été publiés dans ces dernières années, et son succès va certainement être plus grand encore, puisque M. Bourgeois, par la mesure qu'il vient de prendre, se donne la peine de le recommander lui-même à la jeunesse.

Enfin, pour terminer, annonçons l'apparition aux librairies E. Flammarion du superbe ouvrage de Philippe Gille: *Une Promenade à Versailles et aux Trianons*, avec eaux-fortes et nombreux dessins (édition Bernard), vision historique des siècles passés, et, de plus, étude artistique et descriptive des splendeurs féeriques dont s'enorgueillit la ville du Roi Soleil.

Balzac, sa vie, son œuvre, par M. Julien Lemer, est un travail complet sur l'œuvre de cet homme qui eût été, en même temps qu'un vaste génie littéraire, un grand politique et un grand poète dramatique, si le travail incessant que lui imposaient les nécessités de sa vie tourmentée lui eût laissé le temps d'appliquer sa puissante volonté et ses hautes facultés à la pratique spéciale de la politique et du théâtre. Balzac, qui a légué à la postérité une œuvre monumentale et un nom impérissable, a exercé sur la littérature de son temps une influence énorme: non seulement il a considérablement élargi le terrain de cette littérature réputée frivole, mais encore il a prodigieusement élevé son niveau.

Maintenant si vous vouliez rire un peu de la comédie humaine, vous pourriez parcourir les pages si fines, si spirituelles et si mordantes que nous donne Gyp dans son dernier volume: *Monsieur Fred*.

Fred est le diminutif de Frédéric, jeune homme de dix-neuf ans, duc de Nevers, et qui, par cela seul qu'il porte un grand nom, ne peut recevoir la vile instruction laïque. Les jésuites l'ont formé et il est sorti de leurs mains une véritable fille... pour sa mère. Il ignore le mal et baisse les yeux lorsqu'on lui parle d'une femme. Jamais timidité pareille n'a été rencontrée sous la calotte des cieux. Ah! les bons Pères n'ont pas volé les présents que la duchesse mère, veuve aujourd'hui, a dû leur faire pour les récompenser de lui avoir rendu au sortir de l'école un fils aussi vertueux.

Peut-être les écailles vont-elles tomber des yeux de cette mère aveugle, mais en tout cas le livre de Gyp nous laisse voir clair dans l'éducation des jésuites et nous montre que c'est un genre adopté par la noblesse et ceux qui veulent la singer, et qu'en somme ce qui sort de ces maisons, dites religieuses, n'est pas moins fin de siècle que ce qui vient de l'abominable éducation laïque. Est-ce vrai? j'en ignore, mais en tout cas le livre est d'une drôlerie impossible.

Vieux Parisien liseur.

Abgeschlossen am 1. Februar 1892.

Beiträge sind an den Herausgeber, Dr. Adolf Krefsner, Cassel, Spohrweg, zu senden. Die Herren Verfasser und Verleger werden ersucht, dafür sorgen zu wollen, dafs alle neuen, die französische Sprache und Litteratur betreffenden Werke gleich nach Erscheinen der Redaktion der Franco-Gallia zugesandt werden, da nur dann pünktliche Besprechung erfolgen kann.

Text unter verantwortlicher Redaktion von Dr. Adolf Krefsner in Cassel. Für den Inseratenteil verantwortlich: der Verleger Julius Zwifsler in Wolfenbüttel. Gedruckt bei Otto Wollermann in Wolfenbüttel.

IX. Jahrgang. № 4. April 1892.

FRANCO-GALLIA.

Kritisches Organ für französische Sprache und Litteratur.

Herausgegeben von

DR. ADOLF KRESSNER

in Cassel.

Erscheint monatlich. Preis pro Semester M 4.

Inhalt.

Abhandlungen.

Zu Victor Hugos Gelehrsamkeit.

Eine der bekanntesten Eigenheiten des an Eigenheiten nicht eben armen Victor Hugo war von Anfang an sein Prunken mit Gelehrsamkeit und Belesenheit. Schon die erste Ausgabe des *„Cromwell“* (1828) — Schreiber dieser Zeilen besitzt ein Exemplar desselben mit Widmung an Marie Dorval — zeigt einen respektablen Notenanhang, in welchem Hugo sich rühmt, er könnte ohne Mühe drei Bände geschichtlicher und sonstiger Anmerkungen zu seinem Drama schreiben, da er 80—100 Bände habe studieren müssen, um die richtige Lokalfarbe und geschichtliche Treue zu wege zu bringen. Er nennt auch am Fufse der Seite 460 eine Menge Quellenwerke und Urkunden. Bei einem späteren Drama, *„Marie Tudor“* (1833), kramt er im Anhang ein unheimliches Verzeichnis von gegen vierzig, darunter mehrbändigen Werken aus den Jahren 1599 bis 1829 aus und fügt stolz bei: »Damit die Leser ein- für allemal von dem gröfseren oder geringeren Mafse geschichtlicher Zuverlässigkeit sich Rechenschaft geben können, der den Werken des Verfassers innewohnt, sowie von der Quantität und Qualität der für jedes seiner Dramen erforderlichen Forschungen, glaubte er als Probe das Verzeichnis der für »Marie Tudor« durchgearbeiteten Werke und Dokumente hier abdrucken zu sollen. Für jedes seiner Dramen könnte er einen ähnlichen Katalog zusammenstellen.«

Hugo hielt es für so natürlich, dafs man ihm hierin aufs Wort glaubte, dafs er in der Notiz zum *„Ruy Blas“* (1838) ohne weiteres bemerkte: »Selbstverständlich ist im »Ruy Blas« keine Angabe aus Privat- oder Staatsleben, über Hauswesen und Möblierung, Wappenkunde, Hofetiquette, Rechnungswesen oder Topographie, die nicht gewissenhaft genau wäre (scrupuleusement exact).« Dies mufs dem geneigten Leser genügen, der vor Hugos Detailkenntnissen aus der spanischen Geschichte und Kultur staunend still steht.

Nicht so der forschende Kritiker. Ein Dichter von Hugos Bedeutung fordert allgemach die gleiche philologische Kleinarbeit heraus, die z. B. unserem Goethe in allzu reichem Mafse zugewendet worden ist. Nicht blofs die Varianten aus den in der Nationalbibliothek niedergelegten Handschriften des Dichters sind von Wichtigkeit für die Erkenntnis seiner Arbeitsweise und seiner schriftstellerischen Eigenart, sondern ein sorgfältiges Spüren nach den äufseren Veranlassungen zu den einzelnen Dichtungen und eine gewissenhafte Kontrolle seiner bekannten und unbekannten Quellen.

Für das Drama *„Ruy Blas“* liegt eine ebenso gelehrte als interessante Untersuchung von Morel-Fatio vor, die bis jetzt von den Litteraturkundigen unbemerkt vorüberging, weil sie in einem Buche steckt, wo sie kein Hugoleser suchen würde.*)

Der äufsere Anstofs zu diesem *„Ruy Blas“* steckt eigentlich bereits in der günstigen Aufnahme des um acht Jahre älteren *„Hernani“* (1830). Aufserdem aber hat die Jammergestalt des Spanierkönigs Karl II.

*) Études sur l'Espagne, Paris, F. Vieweg, pag. 177 ff. L'histoire dans Ruy Blas.

in den ersten Jahren Louis-Philippes die französische Kunst mehrfach beschäftigt. Latouche liefs sein Drama »La reine d'Espagne« Ende 1831 ohne grofsen Erfolg über die Bühne des Théâtre-Français gehen; bald darauf erschien ein vierbändiger Roman „*Charles II et l'amant espagnol*“ (1832), und im Salon von 1835 blieben die Pariser vor Brune's greulichem Bilde »L'exorcisme de Charles II« verwundert stehen. Dafs um diese Zeit Hugo sich bereits mit dem Plane zu einem neuen spanischen Drama trug, ist von dem wohlbekannten »Témoin de sa vie« bezeugt.

Bezüglich der Quellen zum »Ruy Blas« hat nach Jahren Morel-Fatio die überraschende Entdeckung gemacht, dafs Hugos ganzer bibliographischer Apparat nur aus zwei Werken bestand, dafs er die vorgefundenen Daten nicht blofs nach Bedürfnis der Silbenzählung und des Reimes abänderte und verdrehte, sondern oftmals geradezu erfand. Die selbstgerühmte Gewissenhaftigkeit und historische Treue müfste demnach — wenigstens für »Ruy Blas« — dem Dichter rundweg abgesprochen werden.

Als Hauptquelle benutzte Hugo die von der Gräfin d'Aulnoy bearbeiteten Memoiren über den Madrider Hof in den ersten Jahren der Regierung Karls II.; für die adligen Namen, für Wappen und Münzen, für einzelne Zahlenangaben zog er das Werk »L'état présent de l'Espagne« des Abbé de Vayrac heran. Damit schliefsen Hugos angeblich umfassende Studien zum »Ruy Blas«, alles andere ist die Frucht seiner vielseitigen Erfindungskraft.

Da die Memoiren im Jahre 1690 und das Vayrac'sche Buch 1738 erschienen und auf wenigen Bibliotheken zu finden waren, glaubte Victor Hugo unter dem Schein des historischen Realismus mit den überlieferten Thatsachen nach Willkür schalten und walten zu können. Zunächst übertrug er den sanften Charakter von Karls II. erster Gemahlin, der bella flor de lis Maria-Luise, ohne weiteres auf ihre Nachfolgerin, die heftige und herrschgierige Maria-Anna von Neuburg, auf deren Rechnung er auch alle Anekdötchen der Gräfin d'Aulnoy schreibt. Und diese Memoiren schliefsen mit dem Jahre 1682, also 18 Jahre vor dem Beginne der Handlung in »Ruy Blas«.

Ein Hauptindizium zur Führung des Beweises giebt der bekannte nichtssagende Brief des auf der Jagd befindlichen Monarchen an die zurückgelassene junge Gattin: »Madame, il fait grand froid, et j'ai tué six loups« (Akt II, Scene 3).

Dieses eigentümliche billet-doux — ein Haupthebel für die Entwickelung des dramatischen Charakters der Königin — findet sich Wort für Wort in den Memoiren der Gräfin d'Aulnoy, und sonst nirgends. Dadurch wird zwar Planches böswilliges Nörgeln an dieser vermeintlichen „absurden Erfindung“ Hugos hinfällig, aber auch des Dichters bedenkliches Verfahren ins hellste Licht gerückt. Das Recht der Personenvertauschung würde ihm niemand streitig machen, wenn nicht das feierliche Gelöbnis da stände: »Il n'y a pas dans Rue Blas un détail de vie privée ou publique . . . qui ne soit scrupuleusement exact.«

Auf die Gestaltung der in seinen beiden alten Büchern vorgefundenen Thatsachen und Zahlen hat die Rücksicht auf das Metrum einen sehr fühlbaren Einflufs, wenn auch Hugo zu den beiden Versen:

> «La maison de la reine, ordinaire et civile,
> Coûte par an six cent soixante-quatre mille
> Soixante-six ducats . . .»

die stolze Anmerkung schreibt: «Wenn der Graf de Camporeal sagt, der Haushalt der Königin koste alljährlich 664.066 Dukaten, so möge man in „Solo Madrid es corte“ nachschlagen, und man wird für Karls II. Regierung diese Summe vorfinden, ohne einen Maravedi mehr oder weniger.« Schlägt man nämlich nach, so findet man in allen Ausgaben von „Solo Madrid es corte“ nicht 664.066, sondern 574.866 Dukaten, in Worten cinq cent soixante quatorze mille huit cent soixante-six. Da die Summe sich nicht in einen Alexandriner hineinzwängen liefs, wurde huit cent ausgelassen und quatorze zu quatre verkürzt, aber nichts desto weniger die prahlerische Anmerkung zugesetzt. Wem würde es auch in Frankreich einfallen, ein vor 200 Jahren erschienenes, fast unauffindbares Buch nachzublättern, um eine Angabe Hugos zahlenmäfsig zu kontrollieren. Ein geringeres Opfer brachte der Dichter dem Reimzwang, als er den spanischen Grafen Teba des Reimworts *pavé* halber Grafen von Tévé nannte, was er schwerlich sich erlaubt hätte, wenn er von der künftigen Kaiserkrone der zur Zeit des «Ruy Blas» zwölfjährigen Eugenie de Montijo, Gräfin von Teba, eine Vorahnung hätte besitzen können.

Die dramatisch so wirkungsvolle Gestalt des zum Lakaien herabgesunkenen und dann zum Minister emporschnellenden Idealisten Ruy Blas existiert lediglich in Hugo's reicher Phantasie. Schon der Name könnte darauf führen: Ruy ist der bekannte adlige Vorname Rodrigo, der durch Corneilles Cid in Frankreich volkstümlich war, während Blas ein durch Lesages Roman zur Berühmtheit gelangter plebejischer Zuname ist.

Durch diese Zusammenkoppelung zweier so verschiedenartiger Namen wollte vielleicht Hugo in seiner

bekannten Antithesenmanier das Doppelwesen seines eigenartigen Helden sichtbar verkörpern. Und gerade dieses Doppelwesen ist dramatisch so vorzüglich verarbeitet und ausgestaltet, daſs manche Kritiker dem «Ruy Blas» unter Hugos dramatischen Schöpfungen den Vorrang einzuräumen geneigt sind. An packenden Stellen ist allerdings «Ruy Blas» ungemein reich; aber abgesehen von der inneren und äuſseren Unwahrheit überwuchern die Ranken Hugoscher Lyrik den künstlerischen Bau derart, daſs auch dieses Drama der Veroperung zum Opfer fiel.

Freiburg i. Br. J. SARRAZIN.

Besprechungen und Anzeigen.

I. Philologie und Pädagogik.

Ploetz-Kares, Kurzer Lehrgang der französischen Sprache. **Elementarbuch,** verfaſst von Dr. Gustav Ploetz. Berlin 1891, Herbig. 195 S. M. 1,40.

Die Erwartung, daſs die Verfasser des Ploetz-Kares'schen Lehrganges sich mehr und mehr auf den Boden der neusprachlichen Reformbewegung stellen würden, ist in Erfüllung gegangen. Schon in der „Sprachlehre“ zeigt sich dies; es werden dort „der analytisch-inductiven Lehrweise entsprechend, die Spracherscheinungen zuvörderst der Anschauung vorgeführt“, dann „aus den französischen Texten die Gesetze gesucht und entwickelt“. Während indes der Einfluſs der Reform in der „Sprachlehre“ besonders in dem die Lautlehre behandelnden Teile bemerkbar war, Formenlehre und Syntax aber, so wesentlich auch die Verbesserungen gegen Karl Ploetz waren, doch in Anlage und Behandlung des Stoffes mit des Letzteren Grammatik noch gar groſse Ähnlichkeit zeigte, trennt sich im vorliegenden Werke der Verfasser gerade im Lesebuch von der Methode seines Vaters in den Hauptpunkten. In dem Vorwort werden die leitenden Gedanken in klarer und überzeugender Weise dargelegt. Die Gesichtspunkte bei der Auswahl der zusammenhängenden Lesestücke sind: planmäſsiges Verfahren, Verteilung der Schwierigkeiten und enge Beziehung zur Grammatik. Verf. giebt zu, daſs „Anticipationen“ vorkommen, aber doch immerhin nur die Ausnahme bilden dürfen; das gilt auch hinsichtlich der Aussprachlehre, wo nicht zu vermeiden war, daſs Laute vorkommen, welche erst in späteren Lektionen behandelt werden sollen. Hier ist ein Punkt, über den verschiedene Ansichten herrschen: zwar leidet das Elementarbuch nicht mehr in dem Maſse an einer Verschleppung der Aussprachlehre, wie das frühere El.-Buch von K. Ploetz, allein dieselbe zieht sich doch noch durch neun Lektionen hin. Die Vorteile und Nachteile dieses Verfahrens sollen hier nicht weiter erörtert werden, zumal die letzteren nicht beim praktischen Gebrauch des Lesebuches zu Tage treten, sondern sich nur im zweiten Teile, der (systematischen) Elementargrammatik, bemerklich machen. Eine eigentliche Lautlehre wird da nicht gegeben, sondern der Verf. kommt eben wieder auf die alte „Aussprachlehre“ zurück.

Die Auswahl der Lesestücke ist durchweg zu loben; wenn auch die ersten nicht zusammenhängend im eigentlichen Sinne sind, so sind doch die Sätze innerlich so mit einander verbunden, daſs „Gedankensprünge“ vermieden werden; und gerade diese ersten Stücke gehen, worauf besonderer Wert zu legen ist, zumeist von der Anschauung, von den dem Schüler am nächsten liegenden Vorstellungen aus. Die systematische Grammatik ist kurz und präzis gehalten und entnimmt in richtiger Weise die Beispiele zum gröſsten Teile dem Lesebuch. Der dritte Teil enthält Übungen zum Übersetzen in die Fremdsprache, welche sich an die französische Vorlage anlehnen, wobei aber die fortschreitende Entwickelung der Selbstthätigkeit des Schülers nicht auſser Acht gelassen ist. „Ein Abschnitt eines jeden Kapitels knüpft gewöhnlich an früher Gelesenes an; ein zweiter verarbeitet den Inhalt des neuen Lesestückes; ein dritter bezweckt, durch geeignete Fragen Gelegenheit zu immer selbständiger sich gestaltenden Sprechübungen zu bieten.“ Verfasser überläſst es dem Lehrer, ob er diese Fragen als Übersetzungsmaterial verwenden oder selbst in französischer Sprache an die Schüler richten will. Für das erstere kann ich mich nicht erwärmen, da ja Stoff zum Übersetzen genug geboten wird; für das letztere wären die Fragen besser gleich in französischer Sprache gestellt, was ja an drei Stellen geschehen ist, um dem Lernenden für Wiederholung und eigene Thätigkeit ein Hilfsmittel an die Hand zu geben und beim mündlichen Ausdruck den Umweg über das Deutsche zu vermeiden und zum Denken in der Fremdsprache anzuleiten. Die gelegentlichen Anweisungen zur Umänderung der Stücke sind willkommen; sie könnten noch vermehrt werden, ohne daſs dadurch der Lehrer bevormundet würde. — Nach allem kann das Gesamturteil über das Buch nur ein günstiges sein.

Weilburg. A. GUNDLACH.

O. Boerner, Lehrbuch der französischen Sprache. — Derselbe, Die Hauptregeln der fran-

zösischen Grammatik. Leipzig 1892, Teubners Verlag. 300 und XVI und 144 und VIII S.

In diesen beiden zusammengehörenden Schriften sucht Verf. die alte und neue Methode dahin zu vermitteln, dafs er für die ersten 3 oder 4 Jahre des franz. Unterrichts einen besonderen grammatischen Kursus zugesteht, in den letzten Jahren die Lektüre aber in den Mittelpunkt stellt. Auch Übersetzungen aus dem Französischen ins Deutsche, die von den eigentlichen Reformern so sehr perhorresciert werden, will Herr B. Die Übungsstücke zusammenhängenden Inhalts sind recht geschickt gewählt, insbesondere berücksichtigen sie die Verhältnisse des praktischen Lebens, wie z. B. die Brief- und Quittungsformulare. Aber es finden sich noch zu viele Einzelsätze à la Ollendorf. Richtig ist es, dafs das Konversationsfranzösisch vor dem academischen und Litteraturfranzösischen berücksichtigt wird.

Die Grammatik verdient nicht ganz dasselbe Lob, wie das Übungsbuch. Nach altem Herkommen werden manche Regeln aufgestellt, die dem heutigen Sprachgebrauche nicht mehr völlig entsprechen, z. B. dafs nach ne pas croire immer Subjonctif stehe, dafs im Relativsatze nach Superlativen u. s. w. stets dieser Modus sich finde. Selbst die orthodoxe, als leinseligmachende Regel von dem «ne» nach craindre etc. entspricht leider dem ketzerischen Sprachgebrauche der Zeitungen und selbst wissenschaftlichen Zeitschriften nicht immer. Die althergebrachte Regel, dafs der Wortton stets auf der letzten, vollen Silbe liege, dafs das unaccentuierte e am Ende der Wörter ganz verstumme, stimmt keineswegs zur heutigen Aussprache. Auch haben wir an der Einteilung des Stoffes auszusetzen, dafs der Anfang mit Artikel und Hauptwort, statt mit dem Zeitworte, gemacht wird. Das letztere kommt bei Herrn B. erst nach dem Zahl- und Fürwort. Nicht ganz richtig ist auch der Ausdruck, dafs *du, au, des, aux* durch «Zuzammenziehung» von Artikel und Präposition entständen. Erst verschiedene sprachgeschichtliche Wandlungen haben aus *de illo* ein *du* u.s.w. machen können. Indessen der tiefe Stand der meisten, nicht fachwissenschaftlich gehaltenen franz. Schulgrammatiken, über den ich mich in meiner Broschüre: „Die deutschen Neuphilologentage" sehr offen ausgesprochen habe, entschuldigt auch den Herrn Verfasser. Sonst ist die Grammatik fafslich, übersichtlich und von unnötigem Ballast befreit. Sie kann daher, zusammen mit dem Übungsbuche, zur Einführung empfohlen werden.

Dresden. R. MAHRENHOLTZ.

J. Ehlers, Französisches Compendium. Berlin 1892, Friedberg und Mode. 109 S. 8°. M. 1.

Der Sprachunterricht hat es sich heute mehr als sonst zum Grundsatz gemacht, beim Schüler vornehmlich auf praktisches Können, weniger auf grammatisches Wissen hinzuarbeiten. Zu diesem Zwecke läfst er die Grammatik in den Hintergrund, dagegen die Lektüre und an diese sich anschliefsende mündliche und schriftliche Übungen mehr in den Vordergrund treten. Damit hört namentlich beim Unterricht in den neueren Sprachen die Grammatik auf, Lehr- und Lernbuch zu sein und wird wie das Wörterbuch mehr ein Nachschlagebuch. Trotzdem bleibt es wünschenswert, wenn sich in der Hand des Schülers ein Büchlein befindet, in welchem die wichtigsten Eigentümlichkeiten der fremden Sprache mit weiser Beschränkung auf das Notwendigste in gedrängter Kürze zusammengestellt sind. Knappheit im Ausdruck, Übersichtlichkeit und geringer Umfang würden die Hauptvorzüge eines solchen Büchleins sein. Nach diesen Grundsätzen ist für den französischen Unterricht das Compendium von Ehlers bearbeitet. Es enthält das Wichtigste aus der Formenlehre und Syntax, dazu noch einige kurze Abschnitte über Laut- und Wortlehre; einen zweiten Teil des Büchleins bilden die nach den §§ der vorausgehenden Regelzusammenstellung geordneten Beispiele, die meist der Sprache des täglichen Lebens entlehnt und wegen ihrer Kürze als Mustersätze zum Auswendiglernen gut verwendbar sind. Dem Büchlein, das einen Umfang von 109 Seiten nicht übersteigt, gereicht es zu besonderer Empfehlung, dafs es aus dem praktischen Unterricht selbst hervorging und vom Verfasser nach vieljähriger Verwendung in der Schule dem Druck übergeben wurde. Da die Unterrichtspläne, welche demnächst in Kraft treten, namentlich in den neueren Sprachen die Grammatik auf das geringste Mafs beschränkt sehen wollen, steht das vorliegende Compendium mit deren Absichten durchaus im Einklang.

Cassel. F. STEHLICH.

Zeitschriftenschau.

Deutsche Litteraturzeitung 1892.

N. 5. Gauthier d'Arras, Œuvres. Publiées par E. Löseth. I. Éracle. Paris 1890. — Walter von Arras, Ille und Galeron. Altfranzösischer Abenteuerroman des 12. Jahrhunderts. Herausgegeben von W. Förster. Halle 1891. Besprochen von E. Schwan. [Der Herausgeber des ersten Werkes war seiner Aufgabe nicht gewachsen, die Uniformierung der Sprache ist mifsglückt; Förster's Ausgabe ist eine wertvolle Publikation.]

Neuphilologisches Centralblatt 1892.

N. 2. Auszug aus den Lehrplänen und **Lehraufgaben**

für die höheren Schulen, den Unterricht in den neueren Sprachen betreffend; Neusprachliche Sektion der 41. Versammlung deutscher Philologen in München (Fortsetzung): Kaim, Die Gestalt Hamlets im Lichte der deutschen Kritik. — Berichte aus den Vereinen. — Besprechungen (Rahstede, Wanderungen durch die französische Litteratur. I. Vincent Voiture. Oppeln 1891. Das Buch ist voller Fehler, Flüchtigkeiten und schlimmerer Dinge und kann auf wissenschaftlichen Wert keinen Anspruch erheben. P. Sandmann; Kühtmann's Textausgabe französischer und englischer Schriftsteller. I. Voltaire, Charles XII, herausgegeben von P. Gröbedinkel. II. Michaud, Les Croisades de Frédéric-Barberousse et de Richard Cœur de Lion, herausgegeben von F. Hummel. Dresden 1891. Beide Ausgaben sind durchaus zu empfehlen; H. Löwe. La France et les Français. Unterstufe 2. Auflage. Dessau 1891. Empfehlenswert. Kasten; Schneitler, Lehrgang der französischen Sprache für Kaufleute. Leipzig 1891. Das Buch scheint seinem Zwecke nicht recht zu genügen. Wendt; P. Passy, Étude sur les changements phonétiques et leurs caractères généraux. Paris 1890. Enthält eine vortreffliche Phonetik. Kasten).

II. Belletristik.

P. de Lano, La Cour de Napoléon III. Paris 1892, Havard. Frs. 3,50.

Le livre de M. Pierre de Lano nous montre tous les dessous de cette cour légèrement frivole de Napoléon III, il en donne les détails en un style excellent et avec une mesure que l'on appréciera. On peut dire que tous les chapitres en sont intéressants; nous en extrayons un qui donnera certainement le désir de lire les autres. Le chapitre a trait à une personne que nous avons parfaitement connue, l'une des femmes les moins aimées certainement de toutes celles de l'entourage de l'impératrice qui, elle, en était absolument entichée.

«On pourrait croire que la femme dont le sourire ou la colère faisait s'incliner toutes les volontés, fut elle-même, dans son intimité, dominée par une force très au-dessus de sa force, ou socialement égale à la sienne. On se trompait. L'impératrice Eugénie fut le jouet, l'esclave obéissante sans cesse, jamais révoltée, d'une simple fille du peuple, d'une servante dévouée à sa manière sans doute, mais égoiste, avare, cruelle, que les familiers des Tuileries ne regardaient qu'avec une crainte mêlée de dédain, de cette Pépa fameuse dont je parlais en un précédent chapitre, sorte d'Éminence grise enjuponnée qui fit main basse, à la cour, sur tout l'or qui était à la portée de ses doigts, comme sur toutes les servilités, comme sur toutes les complaisances.

Son ascendant fut énorme sur l'impératrice qui la consultait quotidiennement, qui ne parlait et qui n'agissait, dans les circonstances intimes de souveraine, comme de sa vie de femme, qu'après avoir écouté ses avis. Bien souvent, l'empereur, dans la constatation de l'effet déplorable que causait l'intervention de Pépa auprès de sa compagne, fit entendre des observations au sujet de cette singulière camériste, voulut même en débarrasser le château; souvent la souveraine put remarquer combien était désagréable à ses amis la présence toujours en éveil de Pépa auprès d'elle, combien était déplacée l'intrusion de cette femme dans l'ordonnancement du château; mais elle ne se décida jamais à admettre une séparation entre elle et sa servante; mais elle prit de si dures colères lorsqu'on tenta de lui faire comprendre que Pépa tuait, autour d'elle, les sympathies, qu'on finit par tolérer l'affection qu'elle avait pour elle, comme une manie, — et que l'empereur lui-même renonça à lutter contre l'influence de cette femme — influence qui, ridiculement, sur l'esprit de la souveraine, primait la sienne.

Si, en vérité, je n'appuyais ces quelques affirmations par des faits irrécusables, par des faits que n'oseraient nier aucun de ceux qui ont été à la cour, on pourrait croire, et non sans raison, que j'exagère ici, par fantaisie, et pour donner à ce récit un aspect plus pittoresque, la personnalité d'une simple femme de chambre de l'impératrice Eugénie qui fut, en réalité, plus qu'une femme de chambre et qui contribua, au-delà de la mesure de son humble situation, et dans toute la haine qu'elle amassa, à éloigner de sa maîtresse des dévouements peut-être, à jeter, principalement sur l'ordre intérieur de la maison de l'impératrice, du discrédit. Rien n'est malheureusement plus exact et plus lamentable que la justesse de mes observations.

L'histoire de Pépa fut et reste un roman.

Pépa, simple domestique en tablier blanc, en modeste bonnet, faisant le marché, mangeant à l'office, était aux gages de la comtesse de Montijo, mère de la future impératrice des Français, lorsque les deux femmes s'établirent chez nous

Elle demeura auprès d'elles et fut témoin de leurs bonnes comme de leurs mauvaises fortunes, de leurs espérances comme de leurs découragements.

Pépa savait que sa jeune maîtresse était dans l'attente du prince charmant que devaient lui envoyer les fées, et lorsque Melle Eugénie de Montijo fut choisie par Napoléon III pour occuper le trône de France, elle trouva très naturelle, dans un sentiment pratique et religieux à la fois, l'élévation de la jeune fille.

L'impératrice, dont elle avait été la confidente avant son mariage, la voulut auprès d'elle lorsqu'elle passa le seuil des Tuileries; dès lors, elle devint l'indispensable auxiliaire de son intimité et prit le titre de première femme de chambre de la souveraine.

Sur la prière de l'empereur il lui fut adjoint, pour le service d'appartement de sa maîtresse, deux jeunes filles, les demoiselles Beyle. C'étaient les filles de l'ex-geôlier de Ham, et Napoléon III, dans sa prison, ayant reçu quelque aide de cet homme, lui marquait sa reconnaissance en donnant une situation qui ne laissait pas que d'être enviée, à ses enfants.

L'une des demoiselles Beyle devint même la femme de M. Thélin, du brave Thélin, comme on disait au château, — qui était trésorier de la cassette particulière de l'empereur.

M. Thélin était adoré du personnel des Tuileries et Napoléon III l'avait en grande estime. Il avait l'administration des sept ou huit cent mille francs mensuels qui revenaient à l'empereur sur la somme totale de sa dotation, et il lui fallait, sur ces huit cent mille francs, payer tous les secours, tous les dons, toutes les pensions spécialement offerts par le souverain. L'empereur, je l'ai dit, usait avec prodigalité de son argent personnel, — non point seulement pour la satisfaction de ses plaisirs, mais surtout pour venir en aide à des misères, pour marquer sa sollicitude à tous ceux qui s'adressaient à lui, malheureux ou déçus, et souvent il lui arriva d'avoir recours lui-même au porte-monnaie de ses familiers pour de l'argent de poche, — celui de la cassette étant épuisé.

Pépa, donc, devint la première femme de chambre de l'impératrice, et, en cette qualité, la souveraine lui confia l'administration de sa dotation. Elle disposait ainsi, à son gré, des payements et des dépenses que nécessitaient les besoins ou les fantaisies de sa maîtresse.

L'impératrice n'était pas prodigue, Pépa était avare; l'entente était aisée entre elles.

Pépa était une petite femme maigre, très brune, aux allures communes, avec des yeux noirs, en vrille, fort perçants, une bouche mince et sans lèvres, sèche de cœur et de corps, mais à la physionomie mobile et extrêmement intelligente.

Ne sachant point écrire, ignorant presque la lecture, elle avait ordinairement recours à l'une des demoiselles Beyle pour l'organisation et la tenue de ses livres de comptes ainsi que pour sa correspondance avec les fournisseurs de l'impératrice.

Quelque temps après son arrivée aux Tuileries, par l'une des fenêtres du palais, elle vit, un jour, un sous-officier de garde qui allait et venait et dont elle fut également remarquée. Un langage télégraphique accompagna cette rencontre, suivi d'un autre plus explicite, et bientôt elle annonçait à l'impératrice qu'elle désirait se marier.

L'heureux sous-officier qui allait être le mari de cette importante personne se nommait Pollet. Sur la demande formelle de la souveraine, on le fit sous-lieutenant, et si Pépa resta Pepa pour tous ceux qui la connaissaient, elle n'en devint pas moins la femme d'un officier. M. Pollet avait dû l'épaulette à une œillade de la caméríste; Pépa dut à son mariage et à la dignité nouvelle de son époux de quitter le titre de servante, et d'être, de son côté, élevée aux fonctions de trésorière de l'impératrice.

Dès lors, les honneurs tombèrent dru sur M. Pollet. Il eut un avancement rapide et scandaleux et ne tarda pas à atteindre le grade de colonel des voltigeurs de la garde.

Femme d'un colonel, Pépa ne mit plus de bornes à son outrecuidance.

Cependant, elle se garda bien d'abandonner ses attributions intimes auprès de la souveraine et rassembla, au contraire, plus d'autorité encore, s'il fut possible, en ses mains.

Elle s'occupa plus que jamais des achats de l'impératrice, et couturiers, modistes, bottiers, lingères, furent mis par elle en coupe réglée.

D'ordinaire, chaque fournisseur auquel elle adressait une commande lui offrait un cadeau, à titre de courtage. Elle déclara vite qu'elle n'avait que faire de cadeaux et elle préleva un tant pour cent sur toutes les livraisons, gagnant ainsi à ce commerce des sommes considérables. On verra plus loin quelle fortune énorme était la sienne.

L'impératrice tolérait tous ses caprices, toutes ses sottises, tous ces marchandages, et quand on s'avisait de se plaindre de pareils procédés, elle prenait un ton compatissant et disait:

«Peut-on ainsi calomnier ma pauvre Pépa! Je vous en prie, si vous voulez que nous soyons amis ne dites point de mal d'elle.»

«Ma pauvre Pépa.» — Cette phrase revenait plus de dix fois par jour dans la bouche de la souveraine qui, dupée, annihilée par cette servante-maîtresse, demeurait systématiquement aveugle sur les inconséquences qu'elle accumulait.

Il est au sujet de Pépa diverses anecdotes très caractéristiques:

M. de Pommeyrac, un peintre et un miniaturiste de talent, avait été chargé par l'impératrice d'orner quelques tabatières destinées à être distribuées en présents.

Or, comme un jour M. de Pommeyrac se trouvait dans son atelier et peignait, je crois, le portrait de Mme Ernest Feydeau, la porte s'ouvrit brusquement, Pépa apparut et, sans autre forme de politesse, interpellant l'artiste, lui dit, dans son langage mêlé de mauvais espagnol et de plus mauvais français:

— L'impératrice vous doit de l'arzent pour les tabatières que vous avez faites. Donnez-moi votre note et ze vais vous payer.

M. de Pommeyrac, très homme du monde, fut étrangement surpris par cette façon d'agir. Il se leva, indigné, et mit très nettement à la porte de son atelier la messagère.

Mais il se voua ainsi aux dieux infernaux, c'est-à-dire à la rancune de Pépa. On lui solda ce qui lui était dû et il n'eut plus de commande de l'impératrice.

MM. Froment-Meurice et Gumery, également, eurent à souffrir de ses impertinences.

A M. Froment-Meurice qui lui offrait un présent, elle répondit par un refus et réclama de l'argent, — toujours de l'argent! — A M. Gumery, elle suscita mille ennuis dans le règlement de ses travaux.

M. Gumery était l'artiste qui avait sculpté le tombeau de la duchesse d'Albe sur l'ordre et la prière de l'impératrice.

Or, comme il lui restait dû une somme de trente mille francs, M. Gumery s'en vint en réclamer le versement à Pépa, chargée spécialement de la comptabilité.

Mais elle inventa, alors, prétexte sur prétexte pour ajourner l'échéance de cette dette.

Impatienté, M. Gumery se présenta, un matin, chez l'intendante:

— Madame, lui dit-il, je voudrais bien, aujourd'hui, que nous en finissions avec notre petit compte.

— Ah! mon cer moussiou, gémit Pépa d'un air lamentable et effaré, vous tombez bien mal, ze n'ai plou oun sou.

— Mais si, cherchez bien, fit l'artiste.

— Mais non, ze vous assoure.

— Mais si, mais si, chère madame. Et si vous êtes complaisante, et si vous me rendez le service que je vous demande, je vous jure que le cadeau que je vous ferai vous récompensera largement de votre amabilité.

L'œil et l'oreille de Pépa s'ouvrirent.

— Vous mé férez oun zoli cadeau?

— Oui.

— Ze zouis bien malhourouse, bien paouvre, mais on ne peut rien vous refuser.

Et allant à sa caisse, Pépa en rapporta trente billets de mille francs qu'elle remit, contre un reçu, et un à un, à l'artiste.

Celui-ci les prit, les empocha et, ayant remercié, sortit.

A peine dehors, il laissa éclater sa joie et se dit:

— Je dois un cadeau à Pépa. Mais que lui donner?

En ce moment il se trouvait sous les arcades de la rue de Rivoli. En une devanture de clinquants s'étalaient deux flambeaux en zinc broncé. M. Gumery les marchande: six francs la paire. Il les paya, les fit envelopper et porter immédiatement chez Mme Pollet.

Nul ne saurait reproduire la colère très vraisemblable et très probable qui la saisit alors. Mais il faut reconnaître que le tour qui la frappait était bon et bien joué et que M. Gumery s'était vengé avec esprit de l'insolente tyrannie de cette femme encombrante et avare, qui traitait les artistes comme des mercenaires.

Lorsqu'elle fut devenue la colonelle Pollet, Pépa donna toute liberté à sa vanité, à son autorité et à ses caprices.

Elle voulut être reçue aux Tuileries et pria l'impératrice de lui permettre d'assister à un bal.

M. de ***, s'étant présenté chez l'impératrice plusieurs jours après cette promesse, se vit tout à coup interpellé.

— M. de ***, j'ai un service à attendre de vous: Ma pauvre Pépa viendra au bal des Tuileries, ce soir, et je réclame pour elle votre bras à son entrée dans les salons.

M. de *** crut mal entendre et fit répéter la phrase.

Alors, s'inclinant, il répondit:

— Je regrette fort, madame, de ne pouvoir offrir mon bras, ce soir, à Mme Pollet, mais ma mère étant indisposée je dois me rendre auprès d'elle. Je prie même l'impératrice d'excuser mon absence à son bal.

La souveraine ne répliqua rien, mais ne se découragea pas dans la recherche d'un «cavalier» pour son ex-camériste, et le soir, en effet, celle-ci traversait les Tuileries, escortée par le général Rollin.

L'incident semblait terminé à la satisfaction des deux femmes, lorsque soudain l'impératrice aperçut M. de *** qui causait, fort gai, au milieu d'un groupe. Elle le fit appeler et, quand il fut devant elle, elle lui dit, moitié railleuse, moitié courroucée:

— Madame votre mère est donc guérie, depuis cette après-midi, monsieur?

M. de ***, très froid, répliqua simplement:

— Ma mère, sans être guérie, est beaucoup mieux, madame, et je rends grâce au ciel de m'avoir préservé d'un chagrin.

La souveraine comprit, se pinça les lèvres et bouda pendant une semaine son familier.

L'admission aux Tuileries de Mme Pollet, admission

qui se renouvela d'ailleurs, fit scandale à la cour et dans le monde diplomatique. Un secrétaire de l'ambassade d'Espagne n'hésita point même, en dépit de son admiration pour l'impératrice, à blâmer hautement cette inconséquence, cette maladresse.

Mme Drouyn de Lhuys fut, parmi les femmes des Tuileries, l'une de celles qui parurent ne point s'apercevoir de ce scandale et dont l'indulgence vint en aide à Pépa.

De son côté Mme Pollet fut la protectrice de Mme Lebreton qui obtint le titre de lectrice de l'impératrice et qui, aujourd'hui encore, est sa commensale dans l'exil.

Pépa avait le soin de la garde-robe de l'impératrice et ne manquait pas, fidèle à ses habitudes, de tirer profit de cette occupation.

Il est, à ce sujet, un détail bien curieux et absolument ignoré.

Il n'est pas besoin de dire que tout ce qui constituait cette garde-robe, — à part quelques fourrures de grand prix et les bijoux, — revenait de droit à Pépa qui, dès lors, en avait la disposition pleine et entière.

Or, il arrivait ceci: Pépa, que ces effets embarrassaient, en faisait régulièrement, dans son appartement situé au dernier étage du pavillon de Flore, une exposition, et à cette exposition très connue des élégantes — demi-mondaines et grandes dames — se rendaient les femmes en quête de toilettes souvent merveilleuses, obtenues à bon compte.

Les femmes des deux aristocratiques faubourgs ne dédaignaient pas d'assister à ces ventes, achetant quelquefois pour six cents francs une robe de quatre mille francs, et, très voilées, ayant aux lèvres des railleries pour la cour du roi Petaud, elles venaient aux Tuileries, le soir, et entraient par l'escalier du pavillon de Flore, pour monter chez Mme Pollet.

Lorsque le colonel Pollet mourut, un soir, presque subitement, chez Pépa, aux Tuileries, ses parents, qui étaient des paysans normands, voulurent s'emparer de la fortune du ménage qui était, en effet, placée sous son nom.

Pépa entra alors en fureur, jeta les hauts cris et l'impératrice dut intervenir pour qu'elle ne fût pas dépouillée.

Elle chargea M. Mocquart, notaire, fils du chef du cabinet de l'empereur, de régler le différend, et comme elle se lamentait devant l'officier ministériel sur le sort de sa trésorière, disant pour la centième fois:

— Ma pauvre Pépa....

— Pas si pauvre que cela, madame, répliqua M. Mocquart. Mme Pollet, l'ignorez-vous? possède près de deux millions et a, de plus, un dépôt de huit cent mille francs de bijoux à la Banque de France.

Ce mot, — qui a la brutalité d'un mot de la fin, — me paraît compléter la curieuse physionomie de Pépa. Il en exprime aussi toute la psychologie.

Il en est un autre, cependant, profond et triste, car il renferme, quoique se rapportant à l'infime personnalité de Pépa, toute la philosophie du second empire.

Comme Napoléon III, un jour, se plaignait au général Lepic de la présence odieuse de cette servante aux Tuileries, et de la mauvaise réputation que sa vénalité et ses impertinences tolérées par l'impératrice donnaient au château, le général, — le seul peut-être qui parlât sans détours au souverain, — répliqua brusquement:

— Je serai franc, sire. Dans un temps où les rois épousent des bergères, il ne faut pas s'étonner de voir traîner des sabots dans leur maison.

La phrase était cruelle. L'empereur la comprit. Mais il tordit laborieusement ses moustaches et resta silencieux. »

A. Theuriet, Mademoiselle Roche. Paris 1890, Lemerre. Frs. 3,50.

Germaine Roche ist nicht die Tochter des etwas bäuerlichen Rittergutsbesitzers Roche, der für ihren Vater gilt und sich selbst dafür hält, sondern die eines Hausfreundes, des Advokaten Magnier; die Andeutungen der Tante Philiberte, welche das zehnjährige Mädchen während einer Krankheit pflegt, flöfsen dem Gutsbesitzer Verdacht ein. Der vor der Frau desselben geheim gehaltene Entschlufs des Advokaten, nach Paris zu gehen, klärt sie über seine Absicht mit ihr zu brechen auf. Dies zu verhindern, begiebt sich Mauricette allein eines Morgens ganz früh in die Stadtwohnung des Advokaten in Annecy, wo sie ihn sonst nicht besucht hatte, da ihre Zusammenkünfte in seinem ihrer eigenen Wohnung näher gelegenen Sommersitz stattzufinden pflegten, und als sie ihn nicht trifft, mit ihrer Tochter zusammen, nach dieser Villa, wo sie das Mädchen im Garten läfst. Roche, nach seiner Rückkehr aus den Weinbergen über die Entfernung seiner Frau unterrichtet, folgt ihr: was er dort zu sehen bekommt, zieht ihm einen tödlichen Schlaganfall zu. Mauricette fühlt sich unfähig, dem Leichenbegängnis ihres Mannes beizuwohnen; auch Magnier bleibt fern; die Gespräche der Leidtragenden beunruhigen Germaine, ohne dafs sie in ihrem jugendlichen Alter auf Vermutungen zu gelangen vermag. Die Tante verläfst,

ohne Abschied zu nehmen, das Haus; von der Mutter, die sich eifrig religiösen Übungen hingiebt, zurückgestofsen, wächst Germaine ganz vereinsamt auf. Bei einem heimlichen Ausflug, den sie in Abwesenheit der Mutter zu der auf der andern Seite des Sees wohnenden Tante unternimmt, trifft sie auf dem Dampfboot Robert Bessonis, einen jungen Burschen, den Sohn des Schwagers ihres Vaters, den sie schon beim Begräbnis desselben unter den Verwandten gesehen hatte; er überläfst ihr einen gefundenen Hund, den sie der Tante mitbringt, und wegen dieser Gefälligkeit hat sie das Vergnügen, Philiberte zu einem längeren Aufenthalt in ihrem verödeten Heim zu bewegen. Der Versuch der Tante, ihr Umgang mit Altersgenossen zu verschaffen, mifsglückt kläglich auf einem Kinderball; sie mufs unter dem Fehltritt ihrer Mutter leiden. Daraufhin rät Philiberte selbst, sie in ein Ursulinerinnenkloster zur Erziehung zu geben. Während der Ferien bringt sie nur wenige Tage auf dem Rittergut, die übrige Zeit im Hause der Tante zu. Bei einer Bergpartie findet sie wieder den jungen Bessonis, der sie an einer gefährlichen Stelle freundlich auf den rechten Weg zurückführt. Als sie in ihrem siebzehnten Jahre Anwandlungen verspürt, sich ganz dem Klosterleben zu widmen, bringt eine Fahrt nach Les Charmettes, welche die fromme Philiberte ahnungslos mit ihr unternimmt, so wie auch die Erinnerung an Jean-Jacques Rousseau, welche eine Klosterschwester in ihr wachruft, sie von diesem Entschlufs zurück; das Lesen der Confessions des Philosophen, die sie in der früher vernachlässigten Bibliothek ihres Vaters vorfindet, wirkt weiter dazu mit. Germaine wird durch die Nachricht von der schweren Erkrankung ihrer Mutter zu ihr gerufen; aber sie wird von der Sterbenden, die in ihr eine Mahnung an ihren früheren Fehltritt sieht, schroff zurückgewiesen. Bald nach dem Tode der Mutter stellt sich bei ihr ein Neffe Magnier's, François de Trézuns, vor, von dem sie erfährt, dafs sein Onkel irrsinnig geworden ist; ihr Vormund, der Doktor Lettraz, teilt der Tante Philiberte mit, dafs der junge Mann, der sich in Annecy als Advokat niederlassen will, sich um die Hand Germaine's bewerben möchte; aber Germaine, die ihn schon als Knaben auf Magnier's Landsitz kennen gelernt hatte und ihn damals wenig nach ihrem Geschmack fand, will davon nichts wissen, obgleich Philiberte, die jetzt ihr Haus teilt, ihr zuredet, ihn nicht abzuweisen. Als er Germaine in einem Prozefs wegen einer Mauer zwischen dem Grundstück des Nachbars und dem ihrigen behülflich ist, den sein Onkel schon durch eine nur für eine bestimmte Zeit gültige Vereinbarung vorläufig beendigt hatte, finden sich die darüber handelnden Papiere nicht in dem Arbeitszimmer des verstorbenen Roche. Um sie zu entdecken, führt Trézuns Germaine und Philiberte nach dem Landsitze Magnier's, dessen Verwaltung er übernommen hat, dabei die Gelegenheit benutzend, dem jungen Mädchen seine Liebeserklärung zu machen, die vorläufig mit Freundlichkeit abgelehnt wird. Germaine selbst findet die gesuchten Akten, zusammen mit einem an ihre Mutter adressierten und Briefe enthaltenden Packet, das sie unbemerkt zu sich steckt. Diese Briefe geben ihr die Gewifsheit, dafs sie die Tochter des Advokaten ist; sogleich denkt sie daran, die Commanderie an die rechtmäfsigen Erben zurückzugeben und selbst in ihr früher liebgewonnenes Kloster zu gehen. Der einzige noch übrige Verwandte ist Robert Bessonis, der Sohn der Schwester ihres angeblichen Vaters. Sie scheut sich jedoch, ihre eigentliche Herkunft kundzugeben, um ihre verstorbene Mutter nicht zu belasten. Sie sucht Bessonis in seinem Dorfe auf, ohne den Mut zu haben, mit der Sprache herauszurücken; kommt auch nicht dazu, als er auf ihre Einladung einen längern Aufenthalt in ihrem Hause nimmt und deutliche Zeichen seiner Liebe zu ihr an den Tag legt. Aber Philiberte, welche auch heimlich die Briefe der Frau Roche hat lesen können, und welche Germaine's Neigung für den jungen Mann bemerkt, weifs Rat: sie redet ihm vor, ohne das Geheimnis zu verraten, das die Verstorbene blofsstellen würde, dafs ein zweites Testament ihn, den noch allein übrigen Verwandten, eigentlich zum Erben eingesetzt hat, und dafs er, dadurch reich geworden, sich ohne Scheu um Germaine bewerben darf. Robert entspricht auch dem aus den Confessions und aus Paul et Virginie geschöpften Ideal des jungen Mädchens mehr als der wenig stattliche Trézuns Und so kommt denn ihre Heirat zustande. Dieser Abschlufs ist etwas gedehnt und ziemlich matt. Die an sich nicht sehr erquickliche Geschichte hat der Verfasser durch recht eingehende Ausmalung der Personen und der verschiedenen Lagen, in die sie geraten, anziehend zu machen verstanden; man erhält durchweg den Eindruck, dafs man sich unter wirklichen Menschen und in natürlichen Zuständen befindet. Es wird übrigens immer häufiger, in einem Roman die ganze Entwicklung eines Charakters von frühester Kindheit an vorzuführen. Man wird auch die Ortsschilderungen mit Vergnügen lesen, obgleich sie sich nicht selten in unnötiger Weise wiederholen. Man lernt einige in Savoyen übliche Ausdrücke kennen: chalézun heifst der Bewohner eines chalet auf den Bergen; granger nicht blofs der Pächter, sondern auch der Knecht, der die Scheune zu besorgen

hat; tome der getrocknete weifse Käse; douce-noire ist ein Schlinggewächs, ich weifs nicht welches, das man an der Aufsenseite des Hauses sich emporranken läfst; für érysiphe oder nielle, Mehltau, braucht Theuriet das englische mildew.

Berlin. H. J. HELLER.

M. Jouannin, Madame de la Sayne. Paris 1890, Charpentier. Frs. 3,50.

Une jeune fille, charmante, et ayant toutes les qualités, se marie, pour la forme seulement, avec son tuteur, qui n'en a jamais fait sa femme. Il est mort bientôt. Il ne l'avait épousée que pour garantir ses intérêts. Veuve, elle décourage tous les prétendants, elle passe pour ne point comprendre l'amour. Elle vit sereinement dans la retraite, en chanoinesse châtelaine, en Normandie. Elle n'a qu'une amie, celle-ci va se marier, et c'est le fiancé de son amie auquel elle se donnera. Elle prendra un amant de quelques jours, elle qui aurait pu choisir entre tant de soupirants qui, certes, valaient bien un amant d'occasion.

Eh bien! cela me choque. Je me trompe peut-être, mais il me semble que les choses ne se passent point ainsi dans le cœur d'une femme pleine de qualités. Ah! je sais bien que l'auteur a voulu prouver qu'une femme ne peut pas être rebelle à l'amour, mais il y avait, je crois, une autre manière de démontrer cette vérité.

Ch. Epheyre, Sœur Marthe. Paris 1890, Ollendorff. Frs. 3,50.

Une jeune fille élevée dans le luxe par un tuteur qui pourrait bien lui avoir tenu de plus près, se trouve réduite à la misère, son pseudo-tuteur étant mort subitement et sans faire de testament, tout au moins on ne le trouve pas. Que fera cette jeune fille? Évidemment elle n'a qu'une ressource: se vouer à l'instruction. Elle devient novice chez les sœurs, sous le nom de sœur Marthe. Mais la santé de la jeune religieuse est chancelante, elle est frappée d'une maladie de poitrine, lorsque, juste à point, un jeune médecin vient passer quelque temps dans un château voisin. Sœur Marthe possède toutes les qualités de l'emploi modeste et tout le dévouement auquel elle se destine, de plus elle est assez bonne musicienne; or, voyez comme tout s'arrange dans les romans: le jeune médecin, chose rare à trouver certainement, est un organiste de premier mérite, un musicien hors ligne. Il entend sœur Marthe s'exercer sur l'orgue, lui donne quelques conseils et, prêchant d'exemple, se met au clavier et rend d'une façon magistrale l'*Ave Maria* de Gounod.

La musique opère singulièrement sur l'esprit de sœur Marthe; elle tombe dans un état magnétique, hypnotique, et tout ce que vous voudrez, et alors, au lieu de la sœur aux pensées angéliques, c'est la femme qui, moralement est vierge et qui, cependant aime d'un amour passionné. Lorsque la jeune religieuse est sous l'influence musicale qui l'endort et la transporte dans une existence parallèle, elle redevient ce qu'elle eût été si le malheur ne l'avait pas frappée, c'est-à-dire Angèle de Mérande, femme toute d'amour qui aurait adoré celui qu'elle eût choisi pour époux; dans son sommeil magnétique, elle comprend combien elle est aimée de ce jeune homme qui n'ose lui parler. Elle est tout à lui, et l'on devine combien celui-ci doit faire effort sur lui-même pour ne pas être entraîné à un véritable crime, car la jeune femme est en son pouvoir, sous le charme; il n'a qu'à cueillir le fruit qui s'offre. Réveillée, Angèle de Mérande est la plus chaste, la plus pure des religieuses et que jamais une pensée d'amour terrestre n'a effleurée.

Ici, il n'y a pas à discuter; voilà trois mille ans que les hommes étudient le magnétisme, et ils n'en sont pas plus avancés. Les prêtres d'Isis ont cherché pendant vingt-cinq dynasties de rois: ils n'ont rien trouvé. Voilà vingt siècles que, dans les montagnes du Thibet, les fakirs se mortifient et se macèrent: à quoi sont-ils arrivés? Et nous, dans notre savante Europe, nous sommes plus impuissants encore que ces vieux bonzes. Ce qui doit nous consoler, c'est de penser qu'après nous d'autres chercheront sans trouver davantage très probablement. Le fait existe, voilà tout, et par le magnétisme on peut produire, ou même il peut produire la double personnalité. De ce fait, M. Charles Epheyre a tiré un délicieux roman qui scandalisera cependant les âmes dévotes et pourtant est d'une pureté exquise.

P. Gall, Francette. Paris 1890, Plon et Nourrit. Frs. 3,50.

On a souvent tenté, sous la forme du roman de dépeindre ce monde des artistes qui a pris, de notre temps, une si grande importance et pour lequel le public a toujours manifesté la plus vive curiosité. Mais la plupart des études faites en ce sens sentent l'artificiel et le convenu, et semblent avoir été écrites par des observateurs étrangers au monde qu'ils voulaient faire vivre ou dont l'observation tout au moins était superficielle. Le mérite

du roman de Paul Gall est, au contraire, sans parler de la langue souple et expressive de l'écrivain, dans l'honnête sincérité de l'étude et dans le développement juste des caractères. Peintres, sculpteurs, musiciens, les artistes qui vivent là et qui à travers les phases d'une action tout intime, se meuvent et s'agitent autour de la délicate figure de jeune fille qui a donné son nom au récit sont bien ce que sont, en effet, la plupart des artistes; non plus ces êtres étranges qu'on a tant de fois dépeints aux «bourgeois», mais des hommes tout simplement, avec une sensibilité plus exitée peut-être et ce quelque chose au cœur qui y met une ambition plus noble et plus éveillée. On comprend que l'auteur a vu et senti ce qu'il raconte, qu'il se l'est assimilé, que tout ce milieu si vivant: École des beaux-arts, Villa Médicis, Ateliers, Salons annuels, n'est pas un décor inutile et factice, mais qu'il en a fait, à vrai dire, la substance à laquelle devait se mêler naturellement l'action réelle et toute simple qui court comme un fil d'or à travers la trame de ses descriptions.

Bruxelles. M. Duvivier.

III. Theater.*)

Blum et Toché, Le Monde où l'on flirte, comédie en 3 actes (Gymnase).

M. Toché a beaucoup d'esprit et, en maintes occasions, il l'a prouvé gaiement et parisiennement. M. Toché a beaucoup d'esprit et M. Blum de même. Il faut donc croire et conclure que MM. Blum et Toché, quand ils risquent une comédie aussi peu spirituelle, aussi inconsistante, ou, pour préciser, aussi inexistante que le *Monde où l'on flirte,* y mettent du parti pris. Cela, dans un sens, est pour nous consoler un peu, et, dans un autre, pour nous fâcher davantage. Car on est en droit de se fâcher. Les métaphores adoucissantes ne sont vraiment pas ici de mise. A quoi bon dire que la fantaisie des auteurs est chose si légère qu'elle s'envole à tout sujet, ou que leur esprit a tant de pétillant qu'ils nous tendent un verre où il n'y a déjà plus rien? La franchise, même brutale, vaut mieux pour tout le monde et pour les auteurs, qui sont gens sans doute capables d'une revanche. Voilà pourquoi je dirai tout net que le *Monde où l'on flirte,* qui aurait dû inspirer à MM. Blum et Toché une malicieuse comédie de mœurs, appartient à l'espèce des vaudevilles faits sur commande et manqués sur mesure. Gardons notre indulgence, qui est dans la critique la plus jolie des vertus, pour les débutants inoffensifs ou les artistes qui se trompent sincèrement. Vient-il à l'idée de personne de plaindre un couturier qui rate une robe?

Il n'y a, croyez-le bien, dans le *Monde où l'on flirte,* aucune indication de caractère, aucune action, et, pour faire court, aucune pièce. Ces trois actes sont trois tableaux où s'agitent des fantoches variés, mais, hélas! vieillots, qui ont ce trait commun, dans le sentiment aussi bien que dans la farce, d'être dessinés à la grosse, quoique sans verve, et d'après des procédés cruellement méthodiques. Ces trois tableaux laissent, en somme, l'impression d'une série mal venue de chromolithographies mondaines, et j'en ai d'abord marqué l'irritante tristesse.

Le premier tableau est celui de la présentation des fantoches. Nous sommes à Trouville, dans le coin des villas, à l'endroit où les baigneurs chics se retrouvent pour potiner et surtout pour flirter. C'est là que trois cercleux qui ne s'appellent pas Guy, Gontran et Gaston, mais Labroquère, Châteauneuf et Ottocar, font la cour à la jolie Mme de Margeval. C'est là que les enfants de douze ans jouent à l'amour et se font des scènes de jalousie (comme dans Gyp, avec la grâce perverse en moins); c'est là que M. et Mme d'Almeria, de jeunes mariés espagnols, roucoulent avec le naturel le plus effronté; c'est là que Mme veuve de la Ville-Coutance, qui flirte en tout honneur depuis des années avec l'élégant célibataire décati Valbonnette, sent un trouble s'élever dans son cœur à l'approche d'un Anglais très bien, et qui a une belle barbe, sir Blackson. C'est là enfin, pour passer des silhouettes comiques aux caricatures plus sérieuses, que Valbonnette rencontre un sien filleul, le capitaine Pierre de Langis (échappé des romans de M. Ohnet), et lui expose les avantages philosophiques du flirt, un jeu aimable, amusant et reposant. Mais avec qui doit flirter un aussi jeune et bel officier? Ce sera avec Mme Charmantré, une jolie et jeune femme du monde que son mari a délaissée pour courir l'Italie au bras d'une danseuse. Les amies de Mme de Charmantré s'accordent à lui conseiller cette distraction innocente du flirt, et elle s'y prête avec un sourire. Quant au bel officier, en la voyant, il a reçu le coup de foudre. Cet acte — l'acte de la plage — peut paraître de la sorte suffisamment épisodique et dispersé. J'ai pourtant omis dans le tas des personnages la petite pêcheuse Lucette à laquelle, pour rire, on fait mettre une belle robe rose et qui, sous ce costume, va se pavaner tout heureuse sur la jetée.

Le second acte est l'acte de la chasse. M. de

*) Nach den Berichten französischer Zeitungen.

Margeval, fantoche lui-même, a invité tous les fantoches de Trouville à chasser chez lui, dans ses bois de Franchart. Tous les couples et les trios sont fidèles au rendez-vous. Le spectacle de ces gens du monde, prêts à courre le cerf, les hommes en habit ajusté, les femmes en amazone bleue, est un des *clous* du *Monde où l'on flirte.* Mais le cerf s'est cassé la jambe, et le vieux chef de piqueurs supplie „monsieur le baron" de lui laisser une heure pour en supposer un autre. Monsieur le baron fait droit à la requête de ce brave serviteur. Ce qui permet aux personnages de flirter comme naguère dans ce décor nouveau.

Les jeunes mariés espagnols s'égarent dans le silence des bois amis. Sir Blackson trouble de plus en plus Mme de la Ville-Coutance, qui finit par avouer à Valbonnette son désir dévorant de se remarier, et Lucette, la petite pêcheuse coquette, qui est venue retrouver la compagnie parce qu'elle a un oncle garde-chasse de M. de Margeval, flirte, non sans pensée pratique de derrière la tête, avec les trois cercleux grotesques, qu'elle souffle à Mme de Margeval. Ceci est le côté fantaisie. Voyons le côté poésie. Marguerite de Charmantré flirte avec Pierre de Langis sur le mode tendre. Elle est près d'aimer, et aperçoit le danger. Il lui faut vaincre son cœur pour rester une honnête femme. Elle aura la force nécessaire à ce sacrifice! Pierre de Langis tombe dans le désespoir, mais finit par se résigner. D'ailleurs, le mari de Marguerite revient et Pierre doit partir en Tunisie. „Comme nous serons malheureux loin l'un de l'autre", soupire Marguerite. Au loin répondent les cors: „Ton, ton, tontaine, tonton!

Le troisième acte est l'acte du salon *select*, les hommes en habits noirs ou rouges, les femmes en toilettes suggestives. Pas un fantoche ne manque à l'appel, et quelques-uns s'amènent qu'on n'espérait plus, comme le petit Jules et la petite Nini, toujours se querellant. Et le défilé recommence: Lucette choisit le cercleux Ottocar pour protecteur, parce qu'il est le plus riche; et sir Blackson est mis, par Mme de la Ville-Coutance, au courant de ses devoirs de futur époux, qui consistent à servir des grogs et à jouer du piano à Valbonnette, tandis que ce flirteur indéracinable baise la main de sa femme. Il est temps que Pierre épouse Marguerite, et la Providence le permet, puisque le mari de celle-ci, au lieu de revenir, divorcera.

Cette pièce, ainsi résumée, pourrait paraître sans prétentions et, malgré son décousu d'allure, assez leste. Elle est prétentieuse avec lenteur. Sauf deux ou trois mots du premier acte, l'esprit en est plat, et les quelques drôleries qui s'y promènent agacent vite en réapparaissant. Les scènes de sentiment sont traitées sans l'ombre de délicatesse et l'intention morale des auteurs, s'ils en ont eu une, demeure un mystère. Mais il est une moralité à laquelle MM. Blum et Toché n'ont pas pris garde et qui ressort avec évidence de leur „comédie", c'est que, s'agirait-il d'un vaudeville, il n'y a point d'art — ni de succès — là où manque toute sincérité. *(XIXe Siècle.)*

A. Guinon et **M. Denier**, **Les Jobards**, comédie en 3 actes (Théâtre du Vaudeville).

Cette première œuvre sérieuse de deux vrais „jeunes", malgré des inexpériences où il y avait du charme et des partis-pris non pas toujours sans agrément, parut ce qu'elle est en vérité: un effort sincère vers la meilleure comédie. Elle excelle par la netteté de l'action, la vigueur et la variété comique, la simplicité de l'émotion; elle mérite bien de plaire au grand public, si indulgent aux lamentables niaiseries du vaudeville et du mélo, que les fabricateurs syndiqués de ce genre de pièces en sont venus tranquillement à l'effronterie.

Henri Bonnardel va se marier avec la fille d'un financier, Aline Gallois. C'est un tout à fait gentil garçon. Il a vécu jusqu'alors en province, avec sa mère qu'il adore, et qui restera près du jeune ménage. Il a hérité de son père une assez belle fortune, qui lui permettra de faire à sa femme une vie heureuse qu'elle souhaite et qu'elle attend. Il est dans la joie lui-même. Mais voici qu'une sotte aventure vient l'intriguer et l'irriter.

Il s'était présenté dans un cercle mondain, et, sous un prétexte qu'il ignore, on l'a blackboulé. Il prend la chose au tragique, et presse de questions un jeune Parisien de dehors très chics, Fourichon, qui lui a servi de parrain. Fourichon est le type du faux ami de salons. Il en veut à Henri d'épouser la dot d'Aline, et il lui avoue avec autant d'embarras que de plaisir intérieur la véritable cause de leur échec. Le pharisaïsme des gens du cercle reproche à Henri de devoir sa fortune à une indélicatesse de son père, à un procès que M. Bonnardel a gagné devant les juges et perdu devant l'opinion. Fourichon n'en sait pas plus, mais l'avoué de M. Bonnardel pourra sans doute mieux renseigner Henri, s'il le désire.

Dans ce premier acte, bien conduit, bien coupé, les personnages ont de la ligne et les caractères de la vie. Les *jobards*, Henri et sa digne mère, y sont dessinés avec une ironie compatissante. Aline a tout l'air d'aimer son futur mari, mais on peut déjà deviner qu'elle aime d'abord le mariage. Elle est tout aussi sentimentale qu'une autre, mais elle a plus de gentillesse que de bonté, plus de coquetterie que d'abandon dans l'abandon même.

Le père d'Aline, le bonhomme Gallois, est caricaturé sur le vif et de verve, et dans la nuance rare (quoique l'espèce soit commune). En affaires, il est canaille avec joie et en conscience. Mais en dehors des affaires (il n'y est pas souvent), sa bonhomie a du naturel, il aime à se croire un brave homme. Il n'y a point d'hypocrisie dans son cas, et le personnage tire son relief sinistrement drôle de la sincérité de ses contrastes. Dans ce premier acte, nous le voyons rouler de main de maître Henri et sa mère au sujet de la dot d'Aline. Cette dot, cette très riche dot, il la paiera presque toute en valeurs industrielles, dont il servira la rente aux époux. Quant au surplus, il leur cède sa maison de campagne, à la condition qu'il ira les voir à la belle saison. Il les roule, c'est entendu, mais il s'attendrit de bonne foi à la pensée, l'été venu, de se reposer agréablement au sein de la vie de famille.

Dans le personnage ainsi compris, les mots les plus énormes et qui ont à première vue un „cruellisme" un peu forcé et factice, sont les plus vrais, les plus simples, les plus *naturels*.

Henri a questionné l'avoué sur le procès de son père. Celui-ci a invoqué l'exception de jeu, pour ne point payer un coulissier trop confiant. Depuis, ce coulissier est mort, ruiné. Henri et sa mère restitueront tout à ses enfants. Cette restitution entraîne leur propre ruine. Mais ils s'y décident quand même. Et ils s'y décident sans débats. (Notons qu'il en doit être ainsi, car, en pareille rencontre, si l'on réfléchit, si l'on hésite, on risque de laisser là le parti de l'héroïsme). La probité des Bonnardel est absolue, comme la bonté de Jean Baudry. Ils paraissent un peu romantiques; c'est qu'ils sont très provinciaux. On doit les aimer ainsi.

Gallois, quand il apprend qu'Henri va se ruiner si noblement, rompt le mariage, en douceur. Il a sous la main un gendre tout prêt, Fourichon, dont l'esprit pratique le charme positivement. Aline, qui n'a pas le cœur trop mal situé, propose à Henri d'être quand même sa femme.

On fera des économies, voilà tout, et l'on se brouillera avec Gallois, s'il veut bouder. Ce sont là des sentiments en somme assez généreux. Ils changent vite, lorsqu'Henri apprend à Aline qu'il lui faudra être brave jusqu'au bout, que la vie avec lui sera la misère. Et elle s'en va, résignée à devenir la femme de Fourichon qui, après tout, sera un mari commode.

Il y a dans cet acte, et notamment dans cette scène, quelques mots cruels dans la manière de M. Becque qui sont un peu trop gais.

Une nuance d'ironie trop appuyée gâte aussi la scène où Fourichon et Aline, au troisième acte, conviennent de ne pas se gêner l'un l'autre dans leur ménage, fondé sur une indifférence réciproque et consentie. Ils se promettent même de n'avoir pas d'enfants, et s'ils nous le laissaient à penser, la scène y gagnerait en vérité et en audace. Celle où Fourichon, révélant à Gallois des dispositions aux affaires que le bonhomme ne croyait pas si remarquables, le contraint avec désinvolture à payer la dot d'Aline en espèces sérieuses, est de la bonne et vraie comédie, quoique sans imprévu.

La fin de l'acte, plus originale, est d'une émotion sobre qui prend et maîtrise le cœur. Henri a restitué et il se voit réduit par la misère, presque par la faim, à venir demander une place à Gallois. Le bonhomme lui offre une petite situation, et comme il se plaît à tirer parti même de sa bonté, il lui offre, la place ne pouvant convenir à un célibataire, la main d'une nièce pauvre, Noémie, dont nous avons entrevu la silhouette modeste et mélancolique.

Henri refuse. Mais sa mère qui a peur du lendemain lui parle le douloureux langage de la raison. Henri consent au mariage paternellement imposé par Gallois. On laisse les jeunes gens seuls. «Ils doivent avoir tant de choses à se dire», dit Gallois enchanté de son idée.

Et en effet, ils se disent loyalement, tristement, beaucoup de choses. Il ne lui cache point qu'il la prend pour femme afin que la vieillesse de sa mère soit à l'abri du besoin. Elle lui tend la main avec reconnaissance, avec un peu de bonheur déjà. Elle a aimé, elle aussi, et elle a pleuré, puisque son amour a été dédaigné. Elle le plaint et il l'estime. Ils ne s'aiment pas, mais, sans se l'avouer, ils se sentent tout près l'un de l'autre dans leur chagrin, et le silence de leurs cœurs a pour eux quelque chose de la douceur d'un

aveu. S'ils se soumettent d'une âme si humble à la destinée, n'est-ce pas qu'ils se sentent unis dans une espérance qu'ils ne doivent pas, qu'ils n'osent pas se dire?

L'œuvre, ici, devient supérieure. Elle s'empreint d'une pitié presque mystique. Et la moralité ne ressemble pas à celle si sombre, si exaspérée, des *Corbeaux*, la défaite, l'écrasement des braves gens dans leur lutte inégale avec les doux coquins et les égoïstes féroces. Ceux-ci, dans les *Jobards*, gardent l'argent, mais perdent l'amour. Est-ce donc une si belle affaire? Les braves gens sont humiliés, dépouillés, vaincus, mais dans leur misère ils s'aimeront. «Il faut souffrir pour être couronné», dit l'*Imitation*. *(XIXe Siècle.)*

J. Sigaux, Le Paysan, pièce en 1 acte. (Théâtre du Vaudeville).

Le *Paysan,* de M. Jean Sigaux, est une sorte de petit drame noir à la Maupassant (moins le style). Pendant la guerre de 1870, la fille du vieux paysan Chassignol a été violée par un officier prussien. Chassignol a fait justice du misérable, mais un doute l'angoisse. Il ne sait pas si l'enfant né neuf mois plus tard a pour père le mari de Toinette, qui a été tué à la guerre, ou le Prussien, l'ennemi. Et il conte tout cela à Simon, un paysan qui veut épouser Toinette.

Simon persiste à demander sa main. Toinette la lui refuse. Et le vieux Chassignol se remet à son exercice favori, qui est de faire faire l'exercice au petit Étienne à l'endroit même où le Prussien maudit a été enterré par lui. Du Maupassant, encore un coup, mais sans assez de force et même de clarté. *(XIXe Siècle.)*

A. Bisson, La Famille Pont-Biquet. Comédie en trois actes.

M. Bisson vient de nous donner, au Vaudeville, une pièce dont le succès, je le crois bien, ne le cèdera en rien à celui qu'obtinrent sur cette même scène du Vaudeville, les *Surprises du Divorce*.

A mon avis, son œuvre nouvelle ne vaut pas celle que je viens de rappeler. Dans les *Surprises du Divorce*, il y avait une certaine philosophie, un fond d'observation et de vérité que l'on trouverait difficilement dans la *Famille Pont-Biquet*.

Les *Surprises* s'élevaient parfois jusqu'au ton de la comédie. La *Famille Pont-Biquet* ne reste même pas toujours dans le ton du vaudeville. C'est une farce, une pure folie, mais si gaie, si joyeuse, si franchement comique qu'elle suffit à justifier le gros succès qui l'a accueillie.

La pièce ne se raconte pas. Elle ne roule que sur des quiproquos. A ce titre, elle ressemble à tous les vaudevilles passés et futurs. Mais qu'importe le poisson? C'est la sauce seule qu'il faut considérer. Et, sur ce point, M. Bisson est passé maître dans l'art de la composer, de l'assaisonner et de la relever.

Il faut voir avec quelle ingéniosité il crée les situations les plus invraisemblables et les plus amusantes, quel parti habile il en tire et comme il en fait jaillir les mots de gaieté ou d'esprit.

Bien drôle, aussi, l'odyssée de cet Homme-Poisson, des Folies-Bergère. Dagobert — c'est son nom — se trouvait un jour dans la salle de bains d'une artiste, protégée par un vieux baron. L'artiste venait de prendre son bain de »son et de lavande« lorsqu'on frappe à la porte. C'est le baron. Que faire? ... Impossible de se cacher et, cependant, Dagobert ne veut à aucun prix, compromettre celle qui partage si généreusement ses faveurs entre le baron et lui. Dagobert n'a qu'un refuge: la baignoire. Il s'y précipite et y reste trois minutes. De ce moment, il avait compris sa vocation.

Bien amusante aussi l'histoire du vieux juge d'instruction très amoureux des femmes, et qui, cependant, n'ose déclarer ses flammes à aucune. C'est que le malheureux ne saurait tromper sa femme sans que celle-ci ne s'en aperçoive, inévitablement.

En effet, chaque fois que le pauvre M. Pont-Biquet goûte des joies permises ou non, il demeure sourd, mais sourd comme un pot, cinq ou six heures ensuite. Sa femme le sait bien, par expérience. Dès lors comment la tromper et, surtout, combien est pénible cette situation pour Pont-Biquet, lorsque, sa conversation terminée, il est obligé de la reprendre sous une autre forme, n'entendant plus rien.

J'en ai assez dit pour qu'on puisse juger de la *portée* de la pièce. Elle n'effleure aucune question philosophique ou sociale. De ce chef, elle est sans prétention. A peine renferme-t-elle quelques critiques humoristiques à l'adresse de la magistrature et du pouvoir discrétionnaire des juges d'instruction. Elle n'a qu'un but: distraire et amuser. Et, ce but-là, elle l'a atteint très victorieusement.

(XIXe Siècle.)

Revuenschau.

Revue des deux mondes 1892.

1 février. Ch. de Berkeley, Le journal de Mlle de Sommers I; G. Perrot, Le sol et le climat de la Grèce, leurs rapports avec le caractère de sa civilisation et de son art; P. Leroy-Beaulieu, Les traités de commerce de l'Europe centrale, les conventions commerciales entre les États d'Amérique et le Régime douanier de la France; É. Faguet, Stendhal; Ch. de Coutouly, Autour d'une colonie autonome. II. L'établissement de l'Allemagne dans le sud-ouest africain, l'état de défense; Sacher-Masoch, Le Cosaque; G. Valbert, L'histoire de l'alphabet, d'après un ouvrage récent; C. Bellaigne, Revue musicale; Revue dramatique; F. Brunetière, Revue littéraire. — 15 février. Duc de Broglie. Études diplomatiques: Fin de la guerre de la Succession d'Austriche, Paix d'Aix-La-Chapelle. II; Ch. de Berkeley, Le journal de Mlle de Sommers. II; L. Liard, L'enseignement supérieur pendant la Restauration; J. Decrais, Un procès criminel en Angleterre: L'affaire Conway; E. Plauchut, Les anciens provinces de la France: Le Berry. II; R. Kipling, Hors du cercle, récit de l'Inde; E.-M. de Vogüé, Les cigognes; C. Bellaigue, Revue dramatique.

Neue Publikationen.

I. Philologie und Pädagogik.

Bédier, J., Le lai de l'ombre. Freiburg (Schweiz), Friesenhan. M. 3.

Benecke, A., Französische Schul-Grammatik. II. 9. Aufl. Ausgabe A. Potsdam, Stein. M. 3.

Brunetière, F., Histoire du théâtre français. Conférences du jeudi au théâtre national de l'Odéon. Paris, Chamerot. 3 Broschüren.

Corneille, P., Nouvelle édition, conforme au dernier texte revu par Corneille avec toutes les variantes, une notice sur la pièce, un commentaire historique, philosophique et littéraire, et l'analyse du drame de Guillem de Castro «La Jeunesse du Cid», par G. Larroumet. Paris, Garnier.

Darmesteter, A., Cours de grammaire historique de la langue française. I. Phonétique. Publiée par les soins de Ernest Muret. Paris, Delagrave. Frs. 2.

Faguet, É., Dix-septième siècle. Études littéraires. 10e édition. Paris, Lecène et Oudin. Frs. 3,50.

Faguet, É., Dix-huitième siècle. Études littéraires. 11e édition. Paris, Lecène et Oudin. Frs 3.50.

Faguet, É., Dix-neuvième siècle. Études littéraires. 10e édition. Paris, Lecène et Oudin. Frs. 3,50.

Fertiault, F, Dictionnaire du langage populaire verduno-chalonnais (Saône et Loire). Livr. 1. Paris, Bouillon. Frs. 2,50.

Fetter, J., Lehrgang der französischen Sprache. III. Übungs- und Lesebuch. 3. Auflage. Wien, Bermann und Altmann. M. 1,20.

Filek von Wittinghausen, E., Elementarbuch der französischen Sprache. 5. Aufl. Wien, Hölder. M. 2.

Franklin, A., La Vie privée d'autrefois. Arts et métiers, modes, mœurs, usages des Parisiens du XIIe au XVIIIe siècle, d'après des documents originaux ou inédits. Paris, Plon. Frs. 3,50.

Keller, O., Lateinische Volksetymologie und Verwandtes. Leipzig, Teubner. M. 10.

La Fayette, Mme de, La Princesse de Clèves. Paris, Flammarion. Fr. 0,60.

La Fontaine, Fables. Publiées par D. Jouast. Préface de Paul Lacroix. I. Paris, Flammarion. Frs. 6.

Meyer, F., Die Stände, ihr Leben und Treiben, dargestellt nach den altfranzösischen Artus- und Abenteuer-Romanen. Marburg, Elwert. M. 3,50.

Moltke, La Guerre de 1870. Édition française par E. Jaeglé. Für den Schulgebrauch im Auszuge herausgegeben von W. Kasten. Hannover, Meyer. M. 1.

Mozin's französisch-deutsches und deutsch-französisches kleines klassisches Wörterbuch zum Schul- und Privatunterrichte. Umgearbeitet und bedeutend vermehrt von E. Peschier, L. Gaille, A. Besson. Stuttgart, Cotta. M. 6 (gebunden M. 7,50).

Peters, J. B., Französische Verbalformen der erstarrten (unregelmäfsigen) Konjugation zur Übung des freien mündlichen und schriftlichen Ausdruckes. Leipzig, A. Neumann. M. 0,60.

Villehardouin, G. de, La Conquête de Constantinople. Texte et traduction nouvelle, avec notice, notes et glossaire par E. Bouchet. 2 vols. Paris, Lemerre. Frs. 7.

Weifs, M, Vorschule für den Unterricht in der französischen Sprache. 2. Aufl. Breslau, Morgenstern. M. 1,20.

II. Belletristik, Geschichte, Geographie, Philosophie.

Alaux, J. E., Poèmes. Un Fils du siècle. Seppa. Paris, Lemerre. Frs. 3.

Alaux, J. E., Les Tendresses humaines (Poésies). Nouvelle édition. Paris, Lemerre. Frs. 3.

Borrelli, le vicomte de, Le Jongleur, pièce lue en séance publique le 19 novembre 1891. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.

Campos, J. de, Mes loisirs, récits militaires. Paris, Sauvaitre. Frs. 3,50.

Chevassu, F., Les Parisiens, portraits d'aujourd'hui. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.

Cornut, S. La Vallombreuse. Nouvelles. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50

Darmesteter, Mme J., née Mary Robinson, Marguerites du temps passé. Paris, Colin. Frs. 3,50.

Dostoïevsky, Th., Les Étapes de la folie. Traduit du russe par E. Halpérine Kaminsky. Paris, Perrin. Frs. 3,50.

Epheyre, Ch., A la recherche de la gloire. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.

Fabre, F., Germy. Paris, Charpentier. Frs. 2,50.

Fleuriot-Kerinou, F., Flammes de vie (Poésies). Paris, Lemerre. Frs. 3.

Frédy, P., Sans décors. Monologues, saynètes et comédies de salon. Paris, Ollendorff. Frs. 3.50.

Frommel, G., Esquisses contemporaines. (P. Loti, H. F. Amiel, Ch. Secrétan, P. Bourget, Ed. Scherer). Paris (Lausanne), Fischbacher. Frs. 3,50.

Gastine, L., Apôtre, avec lettre critique de Mgr Fava, et post-face, en réponse, de l'auteur. Paris, Genonceaux. Frs. 3,50.

Gennevraye, A., Pour l'honneur! Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.

Krysinska, M., L'Amour chemine (Nouvelles). Paris, Lemerre. Frs. 3,50.

Louvet, Ph., Le Docteur Jeanne Lemoine. Paris, Dentu. Frs. 3.50.

Maeterlinck, M., Les Sept princesses. Paris (Bruxelles), Nilsson. Frs. 2.

Matthey, A. [Arthur Arnould], La Croix-Pater. Paris, Charpentier. Frs. 3,50.

Mendoza, H. de, Aventures de Lazarille de Tormes, écrites par lui-même. Paris, Dentu. Fr. 1.

Ouida, Syrlin. Roman traduit de l'anglais par Fr. Bernard. 2 vol. Paris, Hachette. Frs. 2,50.

Valdès, A., Scènes de la vie au Paraguay. Les Trésors des vaincues; roman de mœurs exotiques. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.

Vicaire, G., A la bonne franquette (Poésies). Paris, Lemerre. Frs. 3.

Vitta, E., A travers un vitrail (Poésies). Dessins de Willette et de Boutet de Monvel. Paris, Vanier. Frs. 3.

Babeau, A., Le Maréchal de Villars, gouverneur de Provence, d'après sa correspondance inédite. Paris, F. Didot. Frs. 7,50.

Bérard des Glajeux, Souvenirs d'un président d'assises (1880-1890). Accusés et juges. Accusateurs et avocats. Paris, Plon. Frs. 3,50.

Borel, Fr., Les Foires de Genève au XVe siècle. Paris (Genève), A. Picard. Frs. 18.

Challeton, F., Cent ans d'élections. Histoire électorale et parlementaire de la France de 1789 à 1890. 3 vol. Paris, Sauvaitre. Frs. 10,50.

Dauchez, le Dr., Essai de sigillographie. Saint Luc, patron des anciennes facultés de médecine. Paris, Poussielgue. Frs. 1,50.

Delisle, L., Bibliothèque nationale. Manuscrits latins et français, ajoutés aux fonds des nouvelles acquisitions pendant les années 1875-1891. Inventaire alphabétique. 2 vol. Paris, Champion. Frs. 20.
Documents historiques relatifs à la principauté de Monaco depuis le XVe siècle, recueillis et publiés par ordre de S. A. S. le prince Albert Ier, par Gustave Saige. Tome III (1540-1641). Paris (Monaco), A. Picard. Frs. 25.
Fustel de Coulanges, Nouvelles recherches sur quelques problèmes d'histoire, revues et complétées d'après les notes de l'auteur, par Camille Jullian. Paris, Hachette. Frs. 10.
Gourdon de Genouillac, H., Nouveau dictionnaire des ordres de chevalerie créés chez les différents peuples depuis les premiers siècles jusqu'à nos jours. Paris, Dentu. Frs. 5.
Gouthe-Soulard, Mgr., Mon procès, mes avocats. Paris, Dentu. Frs. 3,50.
Hauréau, B., Notices et extraits de quelques manuscrits latins de la Bibliothèque nationale. Tome II. Paris, C. Klincksieck. Frs. 8.
Hérisson, le comte d', Les Girouettes politiques. Un Constituant. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
Imbert de Saint-Amand, Les Femmes des Tuileries. Marie-Amélie et la Cour de Palerme (1806-1814). Paris, Dentu. Frs. 3,50.
Lajoye, R., La Fomme politique. Paris, Pedone-Lauriel. Frs. 1,25.
Lano, P. de, Le Secret d'un empire. La Cour de Napoléon III. Paris, Havard. Frs. 3,50.
Laveleye, E. de, Le Gouvernement dans la démocratie. 2 vol. Paris, Alcan. Frs. 15.
Loriquet, H., Cahiers de doléances de 1789 dans le département du Pas-de-Calais, accompagnés d'un glossaire historique et d'une bibliographie spéciale. 2 vol. Paris (Arras), A. Picard. Frs. 12.
Moireau, A., Histoire des États-Unis de l'Amérique du Nord, depuis la découverte du nouveau continent jusqu'à nos jours. Tome I et II. 2 vol. Paris, Hachette. Frs. 20. I. Période coloniale. — II. Les États-Unis de 1776 à 1800.
Monod, Mme W., Portraits de femmes. Tome I. Julie Régina Jolberg, fondatrice des écoles enfantines dans l'Allemagne méridionale. Paris, Fischbacher. Fr. 1.
Monod, Mme W., Portraits de femmes. Tome II. Carmen Sylva, jeune fille, épouse, souveraine et poète. Paris, Fischbacher. Fr. 1.
Paléologue, M., Alfred de Vigny. Paris, Hachette. Frs. 2.
Prou, M., Manuel de paléographie. Recueil de fac-similés d'écritures du XIIe au XVIIe siècle (Manuscrits latins et français). Accompagnés de transcriptions. Paris, A. Picard. Frs. 6.
Rabory, le R. P., Histoire d'un monastère. Les Bénédictines de Saint-Laurent de Bourges. Paris (Bourges), A. Picard. Frs. 7,50.
Reyssié, F., La Jeunesse de Lamartine, d'après des documents nouveaux et des lettres inédites. Paris, Hachette. Frs. 3,50.
Toubin, Ch., Essai d'étymologie historique et géographique. Paris, A. Picard. Frs. 4.

Calas, Th., Au cap nord (Aller et retour). Avec 11 grav. Paris, Fischbacher. Frs. 3,50.
Mallat de Bassilan, L'Amérique inconnue, d'après le Journal de voyage de J. de Brettes. Avec grav. Paris, F. Didot. Frs. 3,50.
Piétralba, H., D'Haiphong à Toulon. Souvenirs de voyage. Paris, Charles-Lavauzelle. Frs. 2.

Jouvin, L., Le Pessimisme. Paris, Perrin. Frs. 7,50.
Monod, L., Le Problème de l'Autorité. 2e édition, augmentée d'une préface. Paris, Fischbacher. Frs. 2,50.
Puaux, Fr., Histoire de l'établissement des protestants français en Suède. Paris, Fischbacher. Frs. 5.
Schleiermacher, Fr., La Fête de Noël. Dialogue traduit par D. Tissot. Paris, Fischbacher. Frs. 2.
Soret, J. L., Des Conditions physiques de la perception du beau. Paris (Genève), Fischbacher. Frs. 12.

Litterarische und Personalnachrichten.

Mit Beginn 1892 wird im Verlag von R. Oldenbourg-München der von Prof. Dr. Karl Vollmöller herausgegebene **Kritische Jahresbericht über die Fortschritte der romanischen Philologie** erscheinen. Der I. Band wird die Fortschritte des Jahres 1890 umfassen, der II., rasch nachfolgende, die des Jahres 1891. Den Schlufs eines jeden Bandes bilden Berichte über den Unterrichts-Betrieb romanischer Sprachen — insbesondere französisch, daneben auch italienisch und spanisch — in den Hoch- und Mittel-Schulen germanischer Länder, vornehmlich des deutschen Reiches und Österreichs. Die Leitung dieser Abteilung untersteht Professor Dr. Wilhelm Scheffler-Dresden (Sedanstr. 6); zu Mitarbeitern sind die hervorragendsten Fachkräfte gewonnen worden. Zur Besprechung sollen gelangen: 1. Allgemeine Schriften zur Methodik; 2. Hilfsmittel für den Unterricht: a) Aussprache (Phonetik, nur soweit die Schule in Betracht kommt); b) Anschauungs- und Anfangsunterricht; c) Grammatik und damit zusammenhängende Übungsbücher; d) Wörterbücher und Wörtersammlungen; e) Lesebücher; f) Ausgaben von Einzel-Schriftstellern. Dr. Wilh. Scheffler ersucht die Herren Verleger bezw. Autoren um schnelle Zusendung aller in die oben genannten Gebiete einschlagenden Werke, namentlich aber die Herren Autoren um Sonderabzüge aller einschlägigen Artikel. Die Einlieferung kann auch auf buchhändlerischem Wege durch R. Oldenbourg-München erfolgen. Der Empfang wird im „Anzeigeblatt des Romanischen Jahresberichtes" bestätigt.

Prof. A. Stimming in Kiel wurde an die Universität Göttingen berufen. — Privatdozent C. Appel in Königsberg geht zu Ostern als ordentlicher Professor der romanischen Philologie nach Breslau. — Am 17. März verstarb der Professor der romanischen Philologie Gaspary in Breslau.

Notiz.

Das Verzeichnis der Vorlesungen über romanische und englische Philologie an deutschen Universitäten erscheint in der nächsten Nummer, welche — ausnahmsweise — schon am 20. April ausgegeben wird.

Abgeschlossen am 1. März 1892.

Beiträge sind an den Herausgeber, Dr. Adolf Krefsner, Cassel, Jordanstr. 9, zu senden. Die Herren Verfasser und Verleger werden ersucht, dafür sorgen zu wollen, dafs alle neuen, die französische Sprache und Litteratur betreffenden Werke gleich nach Erscheinen der Redaktion der Franco-Gallia zugesandt werden, da nur dann pünktliche Besprechung erfolgen kann.

Text unter verantwortlicher Redaktion von Dr. Adolf Krefsner in Cassel. Für den Inseratenteil verantwortlich: der Verleger Julius Zwifsler in Wolfenbüttel. Gedruckt bei Otto Wollermann in Wolfenbüttel.

IX. Jahrgang. № 5. Mai 1892.

FRANCO-GALLIA.

Kritisches Organ für französische Sprache und Litteratur.

Herausgegeben von

DR. ADOLF KRESSNER

in Cassel.

Erscheint monatlich. Preis pro Semester ℳ 4.

Inhalt.

Abhandlungen.

Molière-Harpax und Shakespeare-Othello
oder
Das komische und das tragische Charakterschauspiel.

Molière ist der König*) der komischen Dichtung und des von ihm geschaffenen komischen Charakterschauspiels. Mit ihrer Bedeutung steigt und fällt auch die seine. Wer sie nicht nach Verdienst würdigt, die damit verbundenen Schwierigkeiten nicht kennt, kann auch Molière nicht nach Verdienst würdigen und schätzen; uns scheint die Fähigkeit abhanden gekommen zu sein. Schon im Anfange dieses Jahrhunderts vernahm man die berechtigte Klage, der Sinn für Komik sei verloren gegangen, wir seien nicht mehr imstande, komische Charakterschauspiele zu spielen und zu geniefsen. »Das eigentliche Lustspiel,« schrieb 1812 A. von Steigentesch**) in Schlegels „Deutschem Museum“, die Schöpfung Molières, ist fast ganz von unserer Bühne verschwunden .. Sie ist mit Geburten bevölkert, die lärmend oder klagend oder weinend über sie dahin schleichen. Ich kenne beinahe 30 Stücke, worin immer ein Mensch vorkommt, den hungert, und die grofse Auflösung besteht darin, dafs man ihm endlich zu essen giebt, worüber sich natürlich der gutmütige Zuschauer freut... So weit ist dieser Geschmack wieder gesunken, der sich vor 50 Jahren so schnell zu einer bedeutenden Höhe erhob.« Dieselbe Klage 1814 bei Bredow: »Vor allen Schauspielen*) und Zoten kennen wir das wahre Lustspiel nicht und wissen es nicht zu würdigen. Es ist dies ein grofser Verlust für uns: Verlust, sage ich, denn vor 50 Jahren hatten wir das Lustspiel, und das Lustspiel war Poesie. Hier können wir von den Franzosen lernen; freilich nicht von ihren gegenwärtigen Komikern; aber Molière und Destouches sind es, welche die Nation verlangt und mit immer gleichem Beifall sieht.« **) Und später klagt selbst der Romantiker Tieck, man könne Molière und ein wahres Charakterlustspiel nicht mehr spielen. Durch das Spielen schlechterer Stücke habe man die Fähigkeit dazu verloren. Mit Wehmut gedenkt er der »glänzenden Tage unserer Theaterannalen, als es möglich war, die grofsartigen Scherze eines Molière und Holberg durch wahres Charakterspiel lebendig zu machen, den feineren, aber auch oberflächlicheren Destouches, den scharfsinnigen, metaphysischen Marivaux, bis zu Dancourt, mit Kraft und Wahrheit vorzustellen«.***)

Und noch später, 1836, klagt Schopenhauer: »Die Leute sind jetzt so roh geworden, dafs sie im Theater nur sehen, nicht hören wollen. Daher ist in der neueren Komödie fast lauter Handlung. In den älteren guten Komödien, z. B. in Molière, ist viel Dialog.« Und in demselben Jahre

*) Nach W. Scott und anderen Engländern. (Siehe mein Buch: Englands Urteil über Molière. Leipzig, A. Krüger.)
**) „Ein Wort über deutsche Litteratur und Sprache.“

*) D. h. Schaugepränge.
**) Bredows Schriften. Breslau 1823. „Über Destouches.“
***) Kritische Schriften III, 214 (1852).

Schlosser: »Das wahre Lustspiel, das Lustspiel Molières, welches ebenso viel Ernst und ebenso tiefe Auffassung erforderte, als das Trauerspiel, ist bekanntlich ganz von der Bühne verschwunden.« *) Dasselbe bemerkt endlich Devrient in der Geschichte der deutschen Schauspielkunst: »Mit Ausnahme des Wiener Burg- und Hamburger Stadttheaters waren 1830 Molière und das Charakterlustspiel von der Bühne verschwunden... Dies Gebiet war fast verödet. Man verstand ihn nicht mehr zu spielen, nicht zu sehen.«**)

Und dies galt nicht blofs von dem gewöhnlichen Publikum, der gefühlsseligen Frauenwelt und der Jugend; selbst die wissenschaftliche Ästhetik hatte das Verständnis dafür verloren. Gerade sie zog die sentimentalen Liebesgeschichten der Lustspiele Shakespeares dem Molière vor und nannte ihren Verfasser, wegen seines Mangels an Komik, einen gröfseren — Lustspieldichter.

Wohl ist es wieder etwas anders geworden; aber die Unfähigkeit, die Dinge vom komischen Standpunkt zu betrachten, die Neigung, das Tragische zu überschätzen, ist geblieben. Selbst Molières Harpax wird halb tragisch aufgefafst, und das, was ihm zur Tragik fehlt und fehlen mufs, weil er komisch sein soll, wird ein Mangel des Dichters. Molières Vorzüge werden zu Schwächen, weil man, vom Standpunkt der Tragödie, ihn mit seinem Helden identifiziert; und so kommt man zu dem Resultat: Der Komiker Molière ist weniger grofs als der Tragiker Shakespeare.

Ein Molièrefreund machte damit den Anfang:***) Paul Lindau. Im Vergleich mit den Tragikern Schiller und Shakespeare sei Molière subjektiv. Shakespeare ist objektiv, Schiller steht in der Mitte. So wird gerade der Komiker eins mit seinen Geschöpfen. Und da Harpax »nicht an den Othello hinanreicht«, wird Molière vom Tragiker Shakespeare überragt.†)

Seine Helden sind aber am wenigsten eins mit dem Dichter. Shakespeare verkörpert seine Gefühle in dem Othello, die des Geizigen werden von Molière bekämpft.

*) Geschichte des 18. Jahrh. II. 448.

**) IV, 172—3.

***) Das Nähere hierüber in meiner „Lustigen Puppentragödie vom sich selbst entleibenden Lindau". Helwich, Bielefeld, p. 54; ebenso manches andere, was dazu dient, Molière hinunter zu drücken (und dabei meine Widerlegung).

†) Molières ausgewählte Werke, Cotta 1883, Band I, pag. 24. Nur an einigen Stellen des Don Juan, Tartüffe, Misanthrope habe auch Molière die Stimme laut erhoben und eine wahrhaft geniale Kraft gezeigt (ebendaselbst).

Der tragische Held zwingt zu persönlicher Teilnahme; daher man auch meist nach ihm*) die Tragödie benennt: Othello, Lear, Hamlet, Phèdre, Zaïre, Maria Stuart. Ihm legt der Dichter mehr oder weniger die eigenen Gefühle in den Mund, um auch uns mit denselben zu erfüllen; und eben darum giebt er ihnen den gewaltigsten Ausdruck. Selbst, wenn er nicht in dem Helden aufgeht, wie in Richard III., beherrscht uns doch die Kraft, die er hineinlegt. Die Gröfse des Tragikers läfst sich daher wohl nach der des Helden bemessen.

Anders aber im komischen Schauspiel. Harpax flöfst keine Teilnahme ein; und, obwohl auch er dem Stück den Namen giebt, enthält schon dieser einen Tadel. »L'avare«, nicht »Harpagon«. Ebenso Le Bourgeois gentilhomme, Le Malade imaginaire**) usw. Dort staunen wir über die Kraft, hier lachen wir über eine Schwäche. Der Komiker kehrt gerade sie hervor, erhebt sich und uns in geistiger Freiheit über seine Geschöpfe, indem er sie in ihre Widersprüche auflöst***) und diese dem praktischen Verstand blofs legt. Jener entwickelt eine aufbauende, dieser eine niederreifsende Thätigkeit; selbst den Gewaltigsten mufs er in seiner Schwäche zeigen, damit nicht er mich, sondern ich ihn beherrsche. Nur dann dürfte man die Kraft des Othello und die des Harpax zusammenstellen und daraus schliefsen auf die Gröfse der Dichter, wenn, wie Shakespeare, so auch Molière, die seine ganz in den Helden hineingelegt, wenn auch er, statt die Schwäche zum Gegenstand des Gelächters zu machen, erreicht hätte, durch die tragische Schilderung der Kraft zu imponieren.

Der Komiker kann etwas von der eigenen Kraft als Charaktereigenschaft in seine Helden hineinlegen, und, hat er es gethan, so bringe man dies bei der Beurteilung in Anschlag; schon bei der Vergleichung der komischen Dichter unter sich; die meisten aber — und sie wissen wohl, warum? —

*) D. h. mit seinem Namen.

**) Im Gegensatz dazu bestätigen auch bei Molière die Ausnahmen die Regel: Amphitryon, Don Garcie, Don Juan, Mélicerte, la Princesse d'Élide, Tartuffe.

***) Seltsamerweise sagt einer unserer tüchtigsten Schauspieler und Molièrekenner des 19. Jahrh., Devrient, in seiner Geschichte der deutschen Schauspielkunst, Molière habe sich an die schwierigste Aufgabe, die Schilderung der Widersprüche im menschlichen Herzen, nicht herangewagt. Wie D. dazu kommen mochte, ist in dem Buch: Molière und die deutsche Kritik gezeigt worden. Auch daran sieht man, wie wenig der jetzige Deutsche imstande ist, eine Komik zu verstehen und nach ihrem Werte zu schätzen. Vergl. auch meine Abhandlung über das „Werden der Charaktere".

begnügen sich mit der Darstellung der Kraftlosigkeit. Auch Shakespeare. Seine komischen Figuren sind meist abstrakte Urbilder der Dummheit; sollte man ihn nach dieser bemessen — wie den Molière nach Harpax — so wäre er der gröfste Jammerprinz, der je gelebt hat. Dies war eben das Leichteste, er brauchte keine Menschen zu schildern, wenig hineinzulegen von der eigenen Kraft des Denkens, Fühlens und Wollens. Zugleich sind Schwächlinge die bequemsten Werkzeuge in der Hand des Dichfers. Er läfst sie thun, was ihm pafst, und legt ihnen jeden beliebigen Wortwitz in den Mund.*) Noch leichter, wenn, wie bei den Aristophaneischen Göttern, schon der Name den Gedanken an göttliche Allmacht wach ruft; da braucht nicht einmal die Schwäche näher geschildert zu werden: ein hungernder Mensch ist nicht komisch, aber ein hungriger, bettelnder Gott!

Molières komische Helden sind nicht solche Puppen. Wie die tragischen Shakespeares, sind sie von bestimmten Gedanken, Gefühlen, Leidenschaften beherrscht; diese zwingen sie zu wirken, bringen sie mit der Umgebung in Konflikt; und in diesem Konflikt denken sie nicht daran, wie die niederen, höheren, sittlichen, unsittlichen Herren und Damen Shakespeares, mit allgemeinen, anrüchigen Wortwitzen die Zeit zu verlieren, sich und uns zu unterhalten. Die Schilderung ihres Charakters, der sie beherrschenden Gedanken und Gefühle nimmt zuerst den Dichter in Anspruch: die schon erwähnte, aufbauende Thätigkeit der Tragödie. Er veräufsert einen Teil seiner Kraft an den Helden, und dann mit dem, was noch übrig bleibt, bekämpft er ihn zugleich vom Standpunkt der Komik; auch erschwert die dem Helden verliehene Kraft diesen Kampf noch. Der komische Teil der Aufgabe wird erschwert, die Aufgabe selbst wird verdoppelt. Endlich beschränken den Dichter noch der Charakter und die Klugheit der bekämpften Personen in der Wahl seiner Mittel. Sie sind nicht mitteilsam, während Schwächlinge alles ausplaudern. Es ist schwer, sie ihr Inneres hervorkehren zu lassen. Ihre feindliche Stellung zur Aufsenwelt mufs sie dazu zwingen. Und diese klugen, von ernsten Leidenschaften beherrschten Personen sollen nun gar in dem Kampf um sie beherrschende, ernste Interessen sich wider ihren Willen komisch offenbaren! Ihre Leidenschaft, ihr Pathos soll sich kräftig natürlich kund geben, und zugleich mit solcher Kraft der Komik, dafs wir den Ernst des Konflikts, der kämpfenden Leidenschaften, ihres Pathos, darüber vergessen.

Handelt es sich endlich um schlechte Charaktere, so mufs, aufser diesem Pathos, noch der sittliche Eindruck besiegt werden, »denn das Sittliche,« sagt Schiller, »wie das Pathetische macht immer ernsthaft, und jene geistreiche Heiterkeit und Freiheit des Gemüts, welche in uns hervorzubringen das schöne Ziel der Komödie ist, läfst sich nur durch eine absolute moralische Gleichgültigkeit erreichen, sei es nun, dafs der Gegenstand selbst schon diese Eigenschaft habe, oder dafs der Dichter die Kunst besitze, die moralische Tendenz seines Stoffes durch die Behandlung zu überwinden.«

Dieser Kunst aber, gleichbedeutend mit der gröfsten Kraft in der Erfindung und Ausführung komischer Intriguen*) und Situationen, bedurfte im höchsten Grade der Verfasser des Avare. Harpax ist nicht, wie Shakespeares Urbilder der Dummheit, moralisch gleichgültig: er unterhält nicht, als blofs umgekehrte Logik, durch Denkfehler und Witze; er ist keine, von vornherein komische, bettelnde Gottheit, sondern der bis ins Einzelne ausgemalte Charakter eines ebenso klugen, wie thatkräftigen und zugleich sittlich widerwärtigen Menschen: leidenschaftlicher als der Held manches Trauerspiels, giebt er durch Wort und That seinen Gefühlen den natürlich kräftigsten Ausdruck, und dennoch zwingt er uns, in komischer Heiterkeit über seine ernst gemeinten, sittlich widerlichen Worte und Handlungen zu lachen.

In demselben Augenblick, wo die Phantasie des Dichters sich in die ihm widerwärtigen Gefühle versenkt, sie kräftig und naturgetreu schildert, als wären sie seine eigenen, schwingt sie sich, nicht mit Hülfe der Satire oder der Ironie, um das eigens dazu geschaffene Geschöpf wieder zu vernichten, sondern ohne dafs dessen Kraft darunter litte, über dasselbe empor, auf die Höhe des über ihm schwebenden praktischen Verstandes.

So fügt denn Molière zur niederreifsenden Thätigkeit des Komikers die aufbauende des Tragikers hinzu. Erst schafft seine Phantasie eine kräftige Gestalt und reifst sie dann nieder; und zu diesem Niederreifsen bedarf sie wieder einer gröfseren Kraft;

*) Es sind gar keine Charaktere oder Menschen. Darum sind auch Shakespeares lustige Personen und Scherzreden veraltet. Dies giebt selbst Lindau zu; freilich nur, um daraus zu schliefsen, dafs auch Molières Komik veraltet sein mufs (Puppentragödie pag. 54). Die ist aber ganz anders.

*) Man pflegt bei Molière die Intrigue wenig zu rühmen, eher umgekehrt. Für die Erfindung gehaltloser blofser Intrigue hatte er freilich kein Interesse, ebenso wie unser Schiller (siehe eine später anzuführende Stelle); in der Erfindung solcher Intriguen aber, welche die verschiedenartigsten Personen zwingen, sich wider ihren Willen komisch zu offenbaren, ist er der Meister aller Meister.

je gewaltiger der von ihr geschaffene Held, um so gewaltiger auch die Hindernisse, die er dem ihn überwältigenden Dichter in den Weg legt. Endlich erschwert die Thätigkeit des Niederreifsens auch den Aufbau. Wie jene durch diesen, wird dieser durch jene gehemmt, und die doppelte Erschwerung ist wieder um so gröfser, je gröfser die von vornherein dem Helden verliehene, an ihn schon verausgabte Kraft, durch die das Verhältnis alles Übrigen bedingt wird. Die Hauptsache aber ist und bleibt die bekämpfende, niederreifsende Thätigkeit, und dies darf, wer den Komiker mit dem Tragiker vergleicht, am wenigsten vergessen. Der halte also nicht was bei dem einen Nebensache, dem, was bei dem andern die Hauptsache ist, gegenüber, nicht die niederreifsende des tragischen der gleichfalls niederreifsenden des komischen Dichters, stelle nicht etwa den Verfasser des Othello unter den des Avare, weil er nicht durch die Kraft der Komik in geistiger Freiheit über den Helden erhebt, weil er nicht die leichtgläubige Eifersucht zum Gegenstand des Gelächters gemacht hat; ebenso wenig aber — denn was dem Tragiker recht, ist dem Komiker billig — halte er die aufbauende Kraft des Tragikers der gleichfalls aufbauenden des Komikers gegenüber. Wer die Dichter des Othello und des Avare blofs nach dem abschätzt, was sie unmittelbar in den Helden hineinlegten, macht sich desselben Fehlers schuldig, wie wer sie nach der Kraft der Komik beurteilt, mit der sie sich und uns über ihn erheben.

Nicht der mehr oder weniger gewaltige Eindruck des Harpax und des Othello, sondern die Kraft, welche Shakespeare bei der tragisch aufbauenden, Molière bei der komisch niederreifsenden Thätigkeit entwickelt, ist der Mafsstab für ihre Beurteilung; nur mufs bei dem Verfasser des Avare mit in Anschlag gebracht werden, was er als Charaktereigenschaft in den Helden hineinlegt, wozu die durch die Gleichzeitigkeit des Aufbauens und Niederreifsens vergröfserte Schwierigkeit beider hinzukommt; und endlich noch die hier vor allem notwendige Kraft des Mafshaltens, die Beobachtung des richtigen Verhältnisses beider, um die gerade den Charakteren entsprechende komische Wirkung zu erzielen.

Man stelle also nicht Molière - Harpax dem Shakespeare-Othello gegenüber, nicht einmal den blofs komisch thätigen dem tragisch thätigen Dichter, sondern dem einseitig, einfach wirkenden Tragiker den zwiefach wirkenden, dabei sich zwiefach bekämpfenden, und zugleich, in diesem Kampfe, jenes von der Komik geforderte Mafs beobachtenden komischen Dichter, der die abstofsenden Gefühle des Helden schildert, als wären es seine eigenen, und zugleich diese, von ihm selbst hineingelegte Kraft so sehr und in der Weise beherrscht, dafs sie fast nur noch als ein Mittel erscheint, um die Kraft seiner Komik, um seine Heiterkeit, geistige Überlegenheit und Freiheit desto glänzender hervortreten zu lassen und auch uns damit zu erfüllen, ohne dafs die Selbständigkeit des Helden darunter litte; denn dieser bleibt trotzdem noch so gewaltig, dafs man daran denken konnte, ihn halb tragisch aufzufassen und gar mit einem Othello zusammen zu stellen, das gröfste Kompliment, das einem Komiker gemacht werden kann. Was wäre wohl von der Kraft des Othello übrig geblieben, hätte sich Shakespeare die Aufgabe gestellt, seine Leichtgläubigkeit lächerlich zu machen und uns durch die komische Schilderung eines eingebildeten Hahnreis zu unterhalten?

Bielefeld. C. HUMBERT.

Besprechungen und Anzeigen.

I. Philologie und Pädagogik.

K. Borinski, Grundzüge des Systems der artikulierten Phonetik. Zur Revision der Principien der Sprachwissenschaft. Stuttgart 1891, Göschen. 66 S. 1,50 M.

Wer in dem vorliegenden Buche etwas über das, was man heutzutage unter Phonetik versteht, zu finden erwartet, wird sich getäuscht sehen: Borinski's Schrift bewegt sich, wie der Zusatz auf dem Titel andeutet, auf sprachphilosophischem Gebiete. Phonetik wird vom Verfasser definiert als Wissenschaft von der auf den Schall gegründeten Zeichenvermittelung. Es sind da zu unterscheiden die beiden Gebiete phonetischer Systematik: a) melische Phonetik (Musik), b) artikulierte Phonetik (Sprache). Der Titel besagt also: System der Sprache. Man vergleiche mit dieser Definition die Erklärung von Humboldt: „Jede Sprache ist ein System, nach welchem der Geist den Laut mit dem Gedanken verknüpft.“ Der Laut, meint auch Borinski, ist nichts für sich selbst, er ist Ausdrucksmittel, und zwar Mittel bezeichnenden Ausdrucks. Doch geht er auf diesen Punkt, das Verhältnis der Sprachform zu den Denkformen, nicht näher ein (auch Humboldt hat ja dies Verhältnis nicht genügend bestimmt), sondern er kommt gleich zur Artikulation. Der Verf. wendet sich nun gegen die bisherigen Richtungen der Lautbetrachtung, und zwar zuerst gegen die „physiologische, die par excellence sogenannte Phonetik“, gegen Brücke (und Merkel). Die neueren Forscher werden weiter nicht berücksichtigt. So

kommt es, dafs er sagt, sie konzentrierten sich mit Ausschliefslichkeit auf die Untersuchung der Hervorbringungsart der Laute. Man vergleiche damit die Definition, welche Sievers schon in der ersten Auflage seiner Phonetik giebt: „Unter Lautphysiologie verstehen wir die Lehre von den Sprachlauten im weitesten Sinne des Wortes, d. h. also von der Erzeugung, dem Wesen, der Verwendung derselben zur Bildung von Silben, Worten und Sätzen, endlich von ihrem Wandel und Verfall.“ Aus der einseitigen Auffassung der Aufgaben der „Phonetik par excellence“ von Seiten Borinskis erklärt sich seine heftige Polemik. Nur für die naturwissenschaftlichen Disciplinen, Physik und Physiologie, meint er, kann die Erforschung der Natur und des Werdens der Einzellaute Selbstzweck sein. In derselben Weise wirft er auch der akustischen Seite zu grofse Beschränkung vor, indem er meint, die Verschiedenheit des Lautklanges werde wesentlich damit erschöpft, dafs die verschiedenen Arten seiner Erzeugung beschrieben und auf ihre physiologischen Bedingungen zurückgeführt würden. Einen Haupteinwand gegen die physiologische Lautbetrachtung findet er in der Unerschöpflichkeit des Feldes: es müfste da seiner Ansicht nach bis zur Fixierung der Physiognomik der Stimme, der Stimme des Individuums und in *ihr* zur Bestimmung jeder flüchtigen Variante der Laune und des Affektes fortgeschritten werden, um der Aufgabe gerecht zu werden. Dies scheint mir doch eine Verkennung des Zieles der Phonetik zu sein, da dieselbe doch in erster Linie praktische Zwecke verfolgt und durch unfruchtbares Eingehen auf zufällige, kleinliche Nüanzierungen vom geraden Wege abkommen würde. Wenn der Verfasser nun fragt, was denn eigentlich für die linguistische Erkenntnis „bei diesem Abstecher in den anatomischen Hörsaal“ herauskomme, so verkennt er auch hier wieder die Erfolge sowohl wie die Ziele der phonetischen Wissenschaft, die sich mit einem spöttischen Hinweise auf den Bourgeois gentilhomme, der „der einzige überzeugte Proselyt der selbstherrlichen Lautphysiologie“ geblieben sein soll, doch nicht abthun lassen.

Nicht viel besser kommt die akustische Richtung weg. B. findet zwar in der Mefsbarkeit artikulierter Laute ein besseres Kriterium, als in dem Modus der Hervorbringung, „der sich der unmittelbaren Wahrnehmung völlig entzieht“ (?), giebt aber zu, dafs die Schwierigkeit in der Unbestimmtheit der individuellen Lautapperception liegt. Es sei, meint er, hier fast noch schlimmer, als auf dem Gebiete der Chromatik, bei den Farben. Gewifs; denn bei den Farben handelt es sich nur um die Verschiedenheit der Apperception, während bei den Lauten nicht nur diese, sondern auch noch die verschiedene Hervorbringung, nicht nur die physikalische Beschaffenheit des aufnehmenden, sondern auch des hervorbringenden Individuums in Betracht kommt. Mit der Bestimmung der Höhe und Tiefe eines vokalischen Lautes, heifst es weiter, ist die Natur desselben keineswegs erschöpft; es kommt dazu die Klangfarbe. Durch die Teiltöne erhalten wir die Handhabe für die qualitative Wertung des Schalles. Die der qualitativen Schätzung innewohnende Tendenz auf ein neutrales Element ermöglicht eine Schematisierung, und diese „Herausbildung des Schematismus der qualitativen Momente“ ist der Ausgangspunkt der Methode. Darauf fufst der zweite Teil der Aufgabe, die Verhältnisse des Lautwandels.

Die strebende Energie treibt den Ton wie den Laut unaufhaltsam weiter, und jede gegebene Stufe hat sich mit den benachbarten unaufhörlich auseinanderzusetzen. Hier wird die Anschauung vom sogenannten Ursprung der Sprache mit ihren Urlauten (nebst ihrem Analogon der „Urwurzelsucherei“) zurückgewiesen und als schwerer Irrtum bezeichnet Dafs diese Warnung noch heute am Platze ist, beweist u. a. das kürzlich erschienene Werkchen von Adrien Timmermanns: «Traité de l'Onomatopée», wie auch Curti's „Sprachschöpfung“. — Im Lautwandel kommt nicht blofs ein mechanisches, sondern zugleich ein organisches, ein harmonisches Gesetz zur Geltung, nämlich ein „prinzipieller Ausgleich in den qualitativen Momenten“. Hieraus entwickeln sich die gegenwärtig sogenannten Lautgesetze, eine Bezeichnung, deren Berechtigung von dem Verfasser scharf zurückgewiesen wird; er nennt sie lieber „historische Sprachänderungen“. Eine „theoretische Bewältigung der Ätiologie des Lautwandels“ ist nur zu erhoffen von einer „methodischen Ergründung der Natur und Wirkungen des Accents“, von einer „auf die weiteste Basis der natürlichen und künstlerischen Äufserungen des Accents und seine individuellen Variationen gegründeten Erkenntnis“. Der Accent ist sowohl destruktives wie konstruktives Element. Absichtlich bis dahin nicht in Betracht gezogen wird das Prinzip der Analogiebildung, da dieselbe nicht „Grundbedingung des Bezeichnungsmaterials, sondern der Bezeichnung selber“, morphologisches Prinzip der Sprachbildung ist, das bekanntlich Bopp und Max Müller einer Klassifikation der Sprachen zu Grunde gelegt haben. Diese Form wird als generalisierendes System oder als das der verallgemeinernden Analogiebildung bezeichnet, als der Trieb, auch der organischen Bildung entgegen Analogien durchzuführen. Die lautliche Analogie ist also

Prinzip der Sprachbildung. An dieser Stelle fällt auch ein Streiflicht auf die Pasilinguae, deren Ausführung, wie Verf. wohl mit Recht meint, eben sie selbst im Wege stehen, „nämlich die Möglichkeit, dafs jeder diese Idee fassen und in Scene setzen darf — und kann, wenn er Vorliebe, Lexika und überflüssige Zeit dazu hat."

Der dritte und wichtigste der die artikulierende Systematik bedingenden Faktoren (der erste ist der gesetzmäfsige Lautwandel, der zweite die „kategorische Formstufe") ist die Wortbildung, bezw. Neubildung. Sprachbildung ist ein dichterisches Vermögen. Das Wort ist das stehende Epitheton; die Bezeichnungsstrebungen sind die treibenden Grundkräfte im Wortwandel. Aufgabe der Sprachgeschichte ist es, den historischen Grundbedingungen nachzugehen, die der Bewegung der Sprachkörper, der Worte, immanent sind. Die Schwierigkeiten, die sich aus der Natur des phonetischen Materials ergeben, können nur systematisch hinweggeräumt werden.

Das sind in kurzen Zügen die leitenden Gedanken der Schrift. Borinski will den Prinzipien der Sprachwissenschaft, der Sprachphilosophie, neue Bahnen weisen; ob er damit Schule machen wird, bleibt abzuwarten. Immerhin wäre es erwünscht, wenn er in Beziehung auf die Terminologie sich gröfserer Einfachheit und in seinem sprachlichen Ausdruck sich gröfserer Klarheit befleifsigte, denn so wie die deutsche Sprache in dem Werke behandelt ist, wird es sehr anstrengend, sich hinein- und hindurchzuarbeiten. Was ist z. B. „eine in einander übergehende Reihe von Geräuschen"? Wie kann eine Reihe „in einander" übergehen? Und wie schon in dem Titel fünf Fremdwörter enthalten sind, so finden sich so schöne Stellen wie S. 28: „Wir werden von dem Gegensatz potentieller und aktueller Energie .. Akt nehmen und die organischen Äufserungen der Motilität und Mobilität kausal und analogisch heranzuziehen Gelegenheit haben." S. 29: . . „vom Standpunkt der semantischen Systematik ermöglicht sich ihre kardinale Charakteristik", und S. 35: „Wir können sie sehr wohl begreifen als die polarischen Grundbedingungen der geistigen Phänomenologie, als die Expansiv- und Kontraktionskraft, die in der geistigen Welt überhaupt zur Geltung kommen, dem Progressions- und Konservierungsbestreben." In diesem Stile ist die ganze Schrift abgefafst. Anzuerkennen ist dagegen, dafs der Verfasser gründliche Vorarbeiten gemacht, sich mit Liebe in seinen Stoff versenkt und zu einer tieferen Auffassung der Sprache eine neue Anregung gegeben hat.

Weilburg. A. GUNDLACH.

Wilhelm Weigand, Essays. München 1892, C. Merhoffs Verlag. M. 4,50.

Verf. behandelt in dieser Sammlung 1) Voltaire, 2) Rousseau, 3) Taine und Sainte-Beuve, 4) die Psychologie der Decadence, 5) die Psychologie des 19. Jahrhunderts. Der Umfang der Aufsätze entspricht nicht immer der Bedeutung des Gegenstandes, z. B. werden Voltaire noch nicht 60, Rousseau 50, dagegen Amiel und Baudelaire 58 Seiten gewidmet. Auch inhaltlich läfst sich vieles einwenden. Die Urteile über Voltaire und Rousseau sind sehr absprechend, der erstere wird sogar mehrfach mit wenig gewählten Schimpfwörtern bedacht. Und doch merkt man dem Verfasser an, dafs seine Quellenstudien über beide Philosophen aufserordentlich oberflächlich, die Kenntnis der neueren Litteratur über dieselben höchst dürftig ist. Zudem die vielen, garnicht zum Thema gehörigen Abschweifungen! Befriedigender sind die Schilderungen Amiels und Baudelaires, denen der Verf. mit gröfserer Sympathie gegenübersteht. Dagegen werden Personen, wie Taine und Zola, wieder rein subjektiv, ohne historische Unbefangenheit, abgefertigt.

Wer Taine kritisieren will, mufs eine weit gröfsere Kenntnis der Geschichtsquellen besitzen, als sie aus des Verf. Darstellung ersichtlich wird.

Was über Sainte-Beuve gesagt wird, ist allbekanntes Gemeingut. Der letzte Abschnitt „Zur Psychologie des 19. Jahrhunderts" besteht fast nur aus zusammenhanglosen Aphorismen.

Der Verf. schreibt mit Lebendigkeit und Wärme. aber doch sehr gesucht und mit stark aufdringlicher Subjektivität. Mafs halten im Aburteilen, die Urteile quellenmäfsig begründen und sachlich darlegen, ist des Verf. Sache nicht. Bei selbständig denkenden und prüfenden Lesern wird er daher keinen grofsen Eindruck hinterlassen.

Dresden. R. MAHRENHOLTZ.

Ludwig Volkmann, Die Methodik des Schulunterrichtes in den modernen fremden Sprachen, dargelegt am Deutschen und Französischen. Berlin 1892, E. S. Mittler und Sohn. 34 S.

Der Verfasser dieser Schrift klagt nicht ohne Grund, dafs die Leistungen im Französischen und Englischen zur Zeit auch auf Oberrealschulen noch ungenügende seien und findet die Ursache in der mangelhaften Methode. Denn es werde nach Plötz'scher oder verwandter Methode unterrichtet, Unnützes und Unsystematisches gelernt, der Schüler gelangweilt. Über Plötzs Lehrbücher urteilt übrigens

Herr Volkmann allzu scharf. Er will, dafs der Unterricht in der französischen Grammatik in der Hauptsache nach den Grundsätzen erteilt werde, die F. Kern für den Sprachunterricht überhaup entwickelt hat, also nach Herbartscher Methode. Die Grammatik und Lektüre sollen in enge Verbindung gesetzt werden. Die französische Terminologie und das Erlernen der Sprachgesetze in französischer Sprache verwirft Herr Volkmann. Stufenweis fortbauend soll sich der Unterricht der erhöhten Fassungskraft des Schülers anschliefsen. Die nähere Ausführung möge man in der Schrift selbst nachlesen. Es spricht aus ihr ein ebenso praktischer, wie pädagogisch durchgebildeter Schulmann.

Dresden. R. MAHRENHOLTZ.

Augier und **Sandeau, Le Gendre de Monsieur Poirier.** Mit Einleitung und Anmerkungen herausgegeben von J. Maehly. (Martin Hartmanns Schulausgaben Nr. 10) Leipzig 1891, Seemann.

Der Ruf der Hartmann'schen Schulausgaben ist ein so vorzüglicher, dafs man ein neues Bändchen von vornherein mit günstigem Vorurteil in die Hand nimmt; auch in dem vorliegenden Bande wird man *nicht* enttäuscht. Der Gendre de Monsieur Poirier eignet sich sehr gut zur Lektüre, bedarf aber auch wegen seiner nicht geringen Schwierigkeiten eines tüchtigen Kommentars, und einen solchen hat Maehly geliefert. Nichts ist übergangen, keine Schwierigkeit ist unerklärt geblieben. Hier und da bringt der Herausgeber eher etwas zu viel, besonders was die grammatischen Punkte betrifft; denn wer dies Lustspiel mit Genufs lesen will, bei dem mufs man schon eine ziemliche Summe grammatischer Kenntnisse voraussetzen. Dahin gehört die Konstruktion von aimer mieux, die Erklärung von en les faisant attendre (die übrigens nicht ganz richtig ist: der Dativ steht hier nicht, weil kein passivisches Objekt vorhanden ist); ferner ist überflüssig die Übersetzung von donnant sur un jardin; es-tu fou?, j'ai pris des renseignements; je n'en fais pas assez de cas pour cela; traiter de ist nicht ganz richtig mit „behandeln als" übersetzt; es heifst „nennen". Entbehrlich war auch die Erklärung von couper l'herbe sous le pied à q. durch das vulgäre damer le pion. Vortrefflich aber sind die sachlichen Anmerkungen, besonders wertvoll die, welche sich auf die Kulturgeschichte, auf das Volks- und Familienleben in Frankreich beziehen. In dieser Hinsicht kann die Ausgabe geradezu als Muster gelten.

Weilburg. A. GUNDLACH.

Zeitschriftenschau.

Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur.

VII. Supplementheft. E. Koschwitz, Zur Aussprache des Französischen in Genf und Frankreich.

Neuphilologisches Centralblatt.

VI, N. 3. Auszug aus der Ordnung der Reifeprüfungen; Neusprachliche Sektion der 41. Versammlung deutscher Philologen (Möller, Père Girard; Varnhagen, Etymologisches); Berichte aus den Vereinen; Besprechungen (Börner, Hauptregeln der französischen Grammatik. Leipzig 1892, ders., Lehrbuch der französischen Sprache. Leipzig 1892. Besprochen von Thiergen. Entspricht ganz den Anforderungen der neuen Lehrpläne und verdient weiteste Verbreitung; Strien, Lehrbuch der französischen Sprache. I. Halle 1891. Als vortreffliches Hilfsmittel bezeichnet von Wendt; E. Otto, Französische Konversationsgrammatik, neu bearbeitet von Runge. Heidelberg 1891. Auch in der neuen Bearbeitung wird das Buch seinen alten Ruf und Ruhm leicht behaupten können. Wendt; E. Stengel, Chronologisches Verzeichnis französischer Grammatiken vom Ende des 14. bis zum Ausgang des 18. Jahrhunderts. Oppeln 1890. Verdient den Dank aller Neuphilologen. Tendering; H. Löwe, La France et les Français. Neues französisches Lesebuch. Unterstufe. Dessau 1891. Vortreffliche Auswahl. Sandmann). — Übersetzungen aus dem Deutschen in die englische, französische, italienische und spanische Sprache. — Neue Erscheinungen. — Inhaltsangabe von Zeitschriften. — Personalien.

Phonetische Studien.

V, Heft 2. J. Lloyd, Speech sounds: their nature and causation; F. Araujo, Recherches sur la phonétique espagnole (Suite); W. Swoboda, Der neusprachliche Unterricht in Österreich. — Rezensionen (P. Passy, Étude sur les changements phonétiques. — P. Passy, Les sons du français. — Jeaffreson u. Bönsel, English dialogues. — Jesperson, Fransk laesebog efter lydskriftmetoden. — A. v. Roden, Inwiefern mufs der Sprachunterricht umkehren?). — Miscellen (W. Vietor, Beantwortungen des Fragebogens „Zur Methodik des Sprachunterrichts" (Fortsetzung); H. Sweet, English views on English pronunciation; J. Bierbaum, Bierbaums Lehrbuch der französischen Sprache). — Erwiderungen. — Notizen.

Litteraturblatt für germanische und romanische Philologie 1892.

N. 2. Heinzel, R., Über die französischen Gralromane. Wien 1891. Besprochen von W. Golther [vortreffliches, die Gralforschung bedeutend förderndes Werk]; Todeschini, Étude sur André Chénier. Milan 1891. Besprochen von R. Mahrenholtz [ist nicht nur eine treffliche Einführung in das Studium Chéniers, sondern kann auch von Forschern mit Nutzen gelesen werden]; Zéliqzon, L., Lothringische Mundarten. Metz 1889. Angezeigt von M. Wilmotte [durch diese Schrift ist die Forschung der lothringischen Mundarten in den Hauptpunkten erledigt].

Deutsche Litteraturzeitung 1892.

N. 8. Hatzfeld et Darmesteter, Dictionnaire général de la langue française du commencement du XVII[e] siècle jusqu'à nos jours. Fasc. 1-6. Paris. Besprochen von C. Appel [für Philologen unentbehrlich].

II. Belletristik.

Georges Ohnet, Dette de haine. Paris 1891, Ollendorff. Frs. 3,50.

Die sechzehnjährige Thérèse Letourneur wird nach dem Tode ihrer Mutter unter die Obhut ihrer

Tante Saint-Maurice gestellt, die zu diesem Zwecke mit ihrer Tochter Lydie von Martinique nach Paris kommt und die Häuslichkeit ihrer Nichte teilt. Ein Vetter der jungen Mädchen, der Schiffslieutenant Raimond Graf Ploërné, verliebt sich in die üppige Lydie, während die noch wenig entwickelte Thérèse, die er seit ihrer Kindheit kennt, ihm heimlich zugethan ist. Der Schiffslieutenant wird nach Tonkin geschickt und verlobt sich vorher mit der Kreolin, der er ziemlich gleichgültig ist. Nach zwei Jahren kehrt er als Kapitän, und um als Rekonvaleszent den Dienst aufzugeben, nach Toulon zurück; er nimmt hier, noch ehe er seine in einer Villa bei Nizza verweilenden Verwandten überraschen will, an einem Frühstück seiner Kameraden teil, bei welchem die Herren ihre Liebesabenteuer erzählen, unter andern ein Fremder, der Marquis Girani, aus dessen Schilderung Ploërné mit Sicherheit entnimmt, dafs die von ihm bezeichnete Dame entweder Thérèse oder Lydie sein mufs; in einem sofort erfolgenden Duell wird der Neapolitaner getötet, ohne dafs er hat erklären können oder wollen, ob er die brünette Kreolin oder die blonde Pariserin verführt hat. Den ihn quälenden Zweifel beschliefst er selbst zu lösen und will in dieser Absicht die Beschreibung Girani's von seinen heimlichen Zusammenkünften mit der jungen von ihm nicht genau gekennzeichneten Dame benutzen. Nun aber hat Thérèse, bei dem letzten Zusammentreffen des Marquis mit Lydie in einem am Ende ihres Gartens gelegenen Pavillon, diesen Herrn fortschleichen sehen; Lydie hat ihr vorgeredet, dafs sie den aufdringlichen Bewerber, der nur einmal dort gewesen sei, einfach fortgeschickt, und nur um ihn bald loszuwerden, ihm noch für den zweitfolgenden Tag eine Unterredung im Pavillon zugesagt habe. Um die Ehre ihres Hauses zu wahren, nimmt Thérèse ihre Kusine, der sie nicht recht Glauben schenken kann, in strenge Beaufsichtigung; als Raimond, wie früher der Marquis, über die niedrige Ringmauer in den Garten steigt, findet er sich Thérèse gegenüber, die er nun natürlich für die Geliebte des Italieners ansieht, so sehr sie sich auch gegen seine Beschuldigungen wehrt, ohne dabei jedoch aus einer mit Zartgefühl und religiöser Scheu gemischten Verlegenheit die schuldige Kreolin zu verraten; wie sehr er auch Thérèse bedauert, fühlt er sich doch glücklich, dafs Lydie ihm treu geblieben ist. Diese beschliefst auf den Rat ihrer Amme sich, wie diese, eine ganz gefährliche Mulattin, es früher selbst gethan hatte, für den Tod ihres Liebhabers zu rächen, und zwar zu rächen, indem sie den wenig geliebten Grafen heiratet. Bei seiner Ankunft in der Villa empfängt ihn Thérèse mit Wärme, Lydie kalt und unbefangen; von der Unschuld der letzteren bleibt er überzeugt; ein Versuch der ersteren, ihn über ihre eigene Schuldlosigkeit aufzuklären, mifslingt, wegen ihrer Scheu, ihre Kusine anzuklagen; so nimmt sie denn ihren früheren Vorsatz, ins Kloster zu gehen, wieder auf, tritt auch als Novize zu einjähriger Probezeit ein. Der Hafs, den die Kreolin ihrem Manne schuldig zu sein glaubt, gipfelt darin, dafs sie durch ihre Verschwendung und durch Verleitung zum Börsenspiel ihn zu Grunde richten will, sowie, dafs sie ihm mit einem jungen Herrn, dem Marquis Roquière, treulos wird, um ihm in einem voraussichtlichen Duell mit diesem ihrem Liebhaber den Tod zu bringen. Eine Zusammenkunft mit Thérèse auf einem Wohlthätigkeitsbazar erweckt den Zweifel Ploërné's aufs neue; diese erscheint ihm so unschuldig, seine frivole Frau flöfst ihm dagegen nachträglichen Verdacht ein. Eine Lüge, auf der er sie ertappt, und ein an ihren Geliebten gerichtetes Telegramm, das er vor der Absendung bei ihr abfafst, klärt ihn endlich über ihr Wesen auf, und durch seine drohende Haltung zwingt er sie, trotzig auch ihren früheren Fehltritt einzuräumen. Aber sie gesteht ihm auch ein, dafs sie wegen des Todes des Italieners sich an ihm hat rächen wollen, mit Bedauern jedoch, als sie erfährt, dafs dieser von ihr vergötterte und für brav und edel gehaltene Mann ein vom Spiel lebender Abenteurer ist, der, wie Ploërné durch ein Schriftstück ihr beweist, um dem Duell auszuweichen, erklärt hatte, sein Liebesabenteuer gänzlich erlogen zu haben. Lydie entflieht aus dem Hause ihres Mannes, unter Mitnahme ihres eigenen Vermögens, das durch die Ratschläge des Bankiers Bernheimer, des Paten Thérèse's, der sich auch in die schöne Kreolin verliebt hatte, versechsfacht worden war, und in Begleitung ihrer Mulattin. Roquière fällt in dem Duell, in welchem Ploërné schwer verwundet wird. Während seiner Krankheit wird Thérèse zur Pflege aus dem Kloster herbeigeholt; auf Anraten Bernheimer's bleibt sie auch nachher im Hause Ploërné's, um der verlassenen Mutter Lydie's Gesellschaft zu leisten. Zwei Jahre später stirbt die Kreolin in Neapel; Ploërné kehrt, auf Veranlassung des Bankiers, aus der Verbannung, die er sich freiwillig auferlegt hat, zurück, und kann nun an Thérèse, die nicht ins Kloster zurückgeht, gutmachen, was er unbewufst an ihr verschuldet hat. Dies der Schlufs. Nebenbei wird ausführlich und mit grofser Übertreibung die Gründung und der Zusammenbruch (le krach) des Comptoir Français, womit wahrscheinlich, ganz wie in Zola's L'Argent, die Banque catholique hat bezeichnet werden sollen, auseinandergesetzt. Der

Roman, etwas breit in der Ausführung, ist etwas weniger familienblättlich als manche frühere des Verfassers, ohne dafs die erzählten Ereignisse wie auch das Benehmen der vorgeführten Charaktere in den verschiedensten Lagen durchweg den Eindruck der Wahrheit hervorzubringen vermögen oder wenigstens unbedingte Überzeugung verschaffen können: die schöne Lydie mit dem heidnischen Namen ist doch zu satanisch, die bescheidene Thérèse mit dem Heiligennamen gar zu engelhaft. Die Gespräche, die Ohnet hier seinen Personen in den Mund legt, sind häufig nur seine eigenen Reflexionen. Genug, so gut auch alles für den Plan des Werks kombiniert sein mag, so ist es eben doch nur künstlich gemacht und wenig natürlich.

Berlin. H. J. HELLER.

E. Julliard, Nouvelles orientales. Genève 1892, Alioth, éditeur. 300 pages 8⁰, illustré de 17 dessins. Frs. 5.

Diese höchst interessanten, in elegantem Französisch geschriebenen Erzählungen haben bereits im Journal de Genève eine Besprechung gefunden, die, da ich derselben vollständig beipflichte, hier in Folgendem wiederholt werden mag: Nous retrouvons dans ces nouvelles le chroniqueur satirique et plein de brio qui envoyait jadis de Constantinople au «Journal de Genève» de si amusantes correspondances. M. Julliard a beaucoup d'esprit. Personne ne persifle plus agréablement l'incomparable égoïsme, l'étroitesse d'horizon et l'engourdissement intellectuel des Osmanlis. Son ironie flagelle impitoyablement leur despotisme, leur vénalité et leur fourberie; il ne ménage pas davantage les intrigants d'autres nationalités, témoin l'histoire intitulée les *Mésaventures de M. Bassedil.* On voudrait seulement, à côté de son absolu mépris pour les bourreaux, sentir un peu plus de pitié émue pour les victimes; parfois beaucoup d'esprit confine à la sécheresse.

L'auteur a rapporté des bords du Bosphore, avec une médiocre estime pour les habitants, une parfaite connaissance de leurs mœurs et de leurs usages et une grande admiration des beautés de ce pays enchanteur.

C'est à ces souvenirs si vivants que nous devons le recueil des *Nouvelles orientales* d'une lecture si captivante et si récréative, même quand elles racontent de sombres horreurs.

Des illustrations dues à des peintres de grand talent, MM. Dufaux, Pinchart, Giron, Castres, Gaud, Ravel, Castan et Durand, ornent cet élégant volume, que l'on peut sans crainte laisser sur toutes les tables. Grand mérite à une époque où, comme le dit l'auteur, sous prétexte de psychologie physiologiste, certains ouvrages d'imagination ne craignent pas de donner à la jeunesse une instruction très précoce.

Die fünf in dem vorliegenden Buche enthaltenen Erzählungen: Nayoum, Saabi, Les protégés du Sultan, Les mésaventures de M. Bassedil und La fiancée de Mihran-Effendi sind lebensfrisch geschrieben, und verfehlen deshalb nicht durch ihre Darstellung beim Leser ein lebhaftes Interesse zu erwecken.

Genf. CHR. VOGEL.

Trois Femmes. Trois Romans. Nouvelles par Madame A. P. Genève 1892, Stapelmohr. Un volume de 120 pages.

Die hier vorliegenden drei Erzählungen, auf dem Titel Romane genannt, führen diese Bezeichnung wohl nicht ganz mit Recht, ich würde sie lieber »Charakterbilder in erzählender Form« genannt haben. Als solche, in sehr ansprechendem Stile geschrieben, bringen sie eine Charakterdarstellung dreier Frauen, welche den verschiedensten Gesellschaftsstufen entnommen sind: Une saltimbanque, L'erreur de Jeanne, hier handelt es sich um eine Frau aus dem mittleren Bürgerstande, und Rêve d'automne, wo eine Frau, der höhern Aristokratie angehörig, die Hauptrolle spielt. Deren Fühlen, Denken und Handeln ist psychologisch in naturgetreuer Weise entwickelt und dargestellt. Der Ort der Handlung der drei vorliegenden Erzählungen ist Genf und seine nächste Umgebung, daher werden dieselben auch von denen, die Genf und die reizenden Ufer seines Sees schon kennen zu lernen Gelegenheit hatten, gewifs noch mit um so gröfserem Interesse gelesen werden.

Genf. CHR. VOGEL.

III. Theater.*)

Ch. Chincholle et Jolly, Les Marins du Jean-Bart. Drame en cinq actes. (Château d'Eau.)

Comme il s'agit d'un *mélo* à grand spectacle, le plus loyal et le plus sûr procédé d'analyse est de suivre la marche de l'action tableau par tableau, sans quoi on risquerait de perdre le fil ou, ce qui serait bien plus grave, de ne pas le trouver.

Premier tableau. — Le cuirassé le *Jean-Bart* quitte le port de Brest. Ce navire a pour commandant

*) Nach dem Berichte französischer Zeitungen.

un officier jeune encore, mais qui paraît de complexion mélancolique. Aurait-il, dans sa vie, un secret fâchaux?

Deuxième tableau. — Le commandant Maurice, à son retour de campagne, fait visite à la comtesse de Kergorek chez qui se trouve une jeune fille charmante, Mlle Emmeline Masserey. La comtesse se doute que le commandant Maurice aime Emmeline. Afin d'en être tout à fait sûre, elle annonce à Maurice la mort de la jeune fille. «Je suis maudit!» s'écrie avec désespoir le commandant. Mais Emmeline ressuscite et il en est bien heureux.

Troisième tableau. — Emmeline et son père, M. Masserey, ont obtenu passage sur le *Jean-Bart* qui va à Cronstadt. Le commandant a toujours l'air en proie à de tristes réflexions.

M. Masserey, le père d'Emmeline, a aussi des allures bizarres. Il déclare impossible le mariage du commandant Maurice et d'Emmeline. Pourquoi?

Quatrième tableau. — Une avarie force le navire à relâcher sur la côte de Russie. Nos marins et les paysans de l'endroit fraternisent. Pour plus de vérité ceux-ci parlent russe un instant, mais la minute d'après, ils crient de bon cœur: «Vive la France!»

Cependant, un personnage, qui déjà au tableau précédent faisait figure de traître, Risteler, attire Emmeline dans une chaumière isolée et veut lui faire violence. Un brave loustic de matelot, «le Parisien», arrive à temps pour la sauver. Sur la prière d'Emmeline, le Parisien épargne la vie de Risteler. Il s'applaudit même, le Parisien, de «ne pas souiller par un meurtre l'endroit où les Français ont reçu une si franche hospitalité.» Bon, très bon sentiment, mais nous ne savons toujours pas pourquoi le commandant Maurice ne saurait épouser celle qu'il aime.

Cinquième tableau. — Aux accents de la *Marseillaise,* le peuple de Cronstadt, sur la place de la ville, illuminée dans la mesure du possible, fait accueil à nos marins. Tableau épisodique, populaire et patriotique. Un quartier-maître, qui a lu Béranger, y va de sa chanson chauvine:

> Depuis vingt ans, au milieu de l'Europe,
> Notre pays se trouvait isolé, etc.

Sixième tableau. — Le traître Risteler s'est faufilé à bord du *Jean-Bart* qui revient en France. Égaré par «la passion farouche de la cinquantième année», il essaie de tuer Maurice, son rival près d'Emmeline. Le Parisien arrive encore à temps. Et comme Risteler est une franche canaille, qui a voulu aussi faire sauter le *Jean-Bart,* ce brave garçon sans préjugés, au lieu de le mener à fond de cale, le jette par-dessus bord.

Septième tableau. — Enfin nous avons le mot du mystère que nous livre le père d'Emmeline; bien qu'elle aime Maurice, elle ne veut pas être sa femme, parce qu'un jour, s'étant enfuie du couvent, elle a été violée par un misérable. Elle ne le connaît pas, car elle s'est évanouie sous ses brutales étreintes. Le misérable, c'est Maurice qui a commis cette action odieuse, dont le remord a pesé sur sa vie, dans l'égarement de l'ivresse. Et c'est parce qu'il était ivre qu'il n'a point par la suite reconnu Emmeline. Après cet échange mouvementé d'explications entre le père de la jeune fille et Maurice, il n'y a plus qu'à marier ceux qui s'aiment. Maurice réparera avec joie sa faute, et Emmeline l'ignorera.

Huitième tableau. — Il semble que tout soit fini. Non pas. Il reste à fêter les officiers russes dans le port de Brest. Comme le chante le quartier-maître, toujours prêt:

> Ils sont ici les amis de la France!

On les acclame, les officiers se serrent la main, et cette fois c'est fini.

La pièce de MM. Chincholle et Jolly est, comme on dit coutumièrement, l'erreur de deux hommes d'esprit. La donnée a le tort de rappeler celle du *Régiment.* Les explications, les préparations viennent au dénouement, et ce mélange de gros mélodrame, de comique sans fantaisie et de patriotisme sans discrétion, a je ne sais quoi de fade qui laisse un déboire troublant. *(XIXe Siècle.)*

J. **Richepin, Par le Glaive,** drame en vers, en cinq actes et sept tableaux (Comédie française).

Cette tragédie est presque tout entière dans l'âme généreuse, douloureuse et finalement héroïque de Rinalda.

Rinalda, patricienne de Ravenne (ces choses se passent vers le milieu du quatorzième siècle) aimait, d'un amour partagé, le jeune duc Guido, lorsque sa ville est tombée aux mains de Conrad le Loup, chef de bandes bavarois, à la solde de l'empereur d'Allemagne. Le duc Guido, qui passe pour mort, a laissé à Ravenne un petit frère, Rizzo. Pour sauver cet enfant, suprême espoir des patriotes, Rinalda s'est résignée à épouser Conrad, à qui elle a inspiré une violente passion. Alors commence son martyre. Femme du tyran, elle s'applique à adoucir du moins son farouche mari, à lui arracher par-ci par-là des «actes de clémence». Mais cela même tourne contre elle. Les patriotes lui reprochent

d'acclimater la tyrannie dans Ravenne. «Elle est, disent-ils, l'entremetteuse entre la honte et nous.» Et son dur sacrifice passe pour trahison raffinée.

Or le duc Guido n'est pas mort. Il est caché dans les environs de Ravenne, et complote de tuer le tyran. L'âme du complot est un certain Strada, frère naturel de Guido, étant fils du défunt duc et d'une femme du peuple: personnage singulier, humanitaire mystique, qui a quelque chose d'un Savonarole et quelque chose aussi d'un apôtre de 48. C'est lui qui sera le sublime et cruel instigateur du martyre moral de la pauvre Rinalda.

La première idée de Strada, c'est de frapper, comme parjure à la patrie, la femme de Conrad le Loup. Il attire donc Rinalda dans un guet-apens et lui déclare qu'elle va mourir. Un moine est là, qui entendra sa confession. Rinalda se confesse, en effet; elle dit son amour pour Guido, et son immolation et pourquoi elle a épousé l'usurpateur. Et le moine, qui s'est mis à sangloter, relève sa cagoule, et Rinalda reconnaît Guido, et elle se jette sur son cœur, et elle crie qu'elle ne veut plus le quitter. Mais Strada, au nom de la patrie, au nom de l'intérêt public, sépare les deux amoureux et force Rinalda à retourner au palais, où il faut qu'elle demeure quelques jours encore pour laisser aux conjurés le temps de préparer leur coup.

Ainsi la joie brève d'avoir retrouvé son ami laisse Rinalda plus torturée que devant. Le brutal amour de Conrad lui devient de plus en plus abominable. (Il y a là, entre les deux époux, une scène singulièrement expressive; lui, le soudard, se démenant et rugissant autour de cette femme dont il ne possède que le corps immobile, et voulant autre chose, et le voulant avec fureur, et tout à coup s'abattant humblement à ses pieds; elle, répétant chaque fois avec une implacable douceur: «Le pacte conclu entre nous ne dit pas que je dois vous aimer. Il ne dit pas que je dois vous donner mon âme. Il ne dit pas que je dois oublier....»).

Mais ce supplice ne sera rien encore; et voici la seconde idée de Strada.

Le peuple et les bourgeois conjurés contre le tyran n'agiront de bon cœur que s'ils ont «une garantie»; car ils craignent que la noblesse ne soit seule à profiter de la conspiration. Cette garantie, Strada l'a trouvée. Le duc Guido a une petite amie d'enfance, la plébéienne Bianca, qui adore secrètement son jeune maître. Il faut, il faut que Guido épouse Bianca. A cette condition seulement le peuple et la noblesse seront sincèrement réconciliés, et la restauration du prince légitime sera durable et bonne.

C'est ce que l'évangélique patriote explique à Rinalda. Elle doit elle-même, si elle aime sa patrie, décider Guido à ce mariage. La victime résiste d'abord; car ce qu'on lui demande, c'est de broyer elle-même son propre cœur. Mais Strada l'exhorte au sacrifice avec l'impérieuse énergie d'un apôtre, la magnétique éloquence d'un illuminé et l'autorité d'un homme qui s'est immolé le premier et sans réserve à l'idée supérieure dont il est l'inexorable servant. La scène est belle, et (ce qui est rare dans le théâtre contemporain) elle est belle de la seule beauté des sentiments et de l'expression, et de la force contagieuse que cette expression leur communique. Je crois ici pouvoir me permettre une citation:

Rinalda:

Ne puis-je défaillir sous l'horreur qui m'accable?
Oui, me sacrifier, je le veux, en effet.
J'aime Guido. Songez à tout ce que j'ai fait.
Mais cela, non, jamais je ne pourrai le faire.
Mes forces sont à bout. J'ai gravi mon calvaire.
Me pousser jusque-là, c'est trop, c'est inhumain.

Strada:

Notre-Seigneur tomba trois fois sur le chemin.
Trois fois! je comprends donc que votre pas faiblisse,
Pauvre femme tremblante, en marchant au supplice.
Mais songez bien que si le monde fut sauvé,
C'est que Notre-Seigneur trois fois s'est relevé.
Enfin (pardonnez-moi, je vais être sévère),
Mais pour dire vraiment qu'on gravit son calvaire,
Ce que vous avez fait ne suffit point, je crois:
Il faut monter encor, monter jusqu'à la croix.

Rinalda:

Ah! qui m'en donnera l'effroyable courage?

Strada:

(s'exaltant et l'exaltant, elle aussi, peu à peu, dans un élan d'enthousiasme mystique)

Qui? La fraternité, la grandeur de l'ouvrage,
L'orgueil du sacrifice où l'on se sent bénir
Par l'hosanna qui chante au ciel de l'avenir.
Debout, pour l'action fervente et résolue!

(Elle se lève)

Loin de gémir, soyez fière d'être l'élue
Par qui s'accomplira le bonheur souhaité!
L'entendez-vous venir, l'ange de Liberté
Qui souffle à votre esqrit le feu des nobles zèles
Et vous offre la palme en déployant ses ailes?

(Il la pousse devant lui, haletante, illuminée.)

Dites que vous voulez le suivre en ce chemin
Où ses doigts lumineux vous mènent par la main!
Dites que vous sentez dans votre âme agrandie
Resplendir de la foi le mystique incendie!
Dites que vous voyez le but, qu'il est sacré,
Qu'il faut l'atteindre. Oh! oui, dites!

(Il joint les mains en suppliant)

Rinalda

(à l'avant-scène, tombant à genoux, sous les mains jointes de Strada, et les deux bras levés au ciel comme en extase)

Je tâcherai.

Eh! oui, elle tâchera. Mais M. Richepin a voulu, — ce dont je le loue, — qu'elle ne fût qu'une

femme. Et, quand la voix inspiratrice de l'apôtre se sera éloignée, et quand se rapprochera la voix de l'aimé, et son bras, et sa bouche, Rinalda se sentira défaillir.

Donc, elle revoit secrètement Guido. Elle essaye, la pauvre, de tenir sa promesse. Elle lui dit, en balbutiant, que l'intérêt de la patrie . . . l'union des esprits . . . la fraternité . . . l'évangile . . . enfin qu'il ferait très bien d'épouser cette petite Bianca . . . Elle le dit si faiblement et si mal que Guido n'en est pas même alarmé. «Encore une idée de ce fou de Strada, n'est-ce pas?» Et il lui répond en la serrant, faiblissante, contre son cœur.

Mais voici qu'on ébranle à grands coups la porte de la chambre. C'est Conrad qui veut entrer. Vite, Rinalda pousse Guido dans son oratoire. Cet oratoire est une sorte de tombeau, sans issue ni fenêtre, et Rinalda en possède l'unique clef. Irruption de Conrad; interrogatoire; visite domiciliaire. Conrad avise enfin la porte de l'oratoire. Rinalda, pour plus de sûreté, en jette la clef par la fenêtre de sa chambre — sous laquelle passe un torrent. Alors, de ses deux bras étendus, Conrad barre la porte mystérieuse en disant:

De ce tombeau fermé rien ne sortira plus!

Il reste là, toute la nuit, en sentinelle. Mais, vers le matin, il entend des cris, un tumulte d'armes. Le peuple, prévenu que son duc est prisonnier dans le palais, s'est subitement soulevé; il s'est emparé déjà de la première enceinte. Et Conrad est obligé d'abandonner son poste pour aller au plus pressé.

Or, pendant cette nuit tragique, Rinalda a fait un vœu. Elle a juré que si Dieu sauvait Guido, elle obéirait à l'ordre du Voyant. Mais elle sait que jamais, elle vivante, Guido ne consentira à épouser Bianca. Le seul moyen qu'elle ait d'accomplir son vœu, c'est donc de mourir. Et c'est pourquoi, lorsqu'elle voit entrer Strada et lorsqu'elle s'entend accuser par lui d'avoir trahi et livré le duc, elle dédaigne de se disculper, et se jette elle-même sur l'épée mal assurée du doux apôtre. Et, avant d'expirer (est-il besoin de vous dire que Conrad a été vaincu et tué?), elle unit dans ses mains les mains de Bianca et de Guido . . .

Mais vous voyez qu'elle est demeurée femme en ceci, que c'est d'abord pour sauver son amant qu'elle a consenti à ce qu'il fût perdu pour elle; que, si elle a pu devenir héroïque, c'est encore en étant amoureuse; et que c'est dans son amour même qu'elle a puisé la force surhumaine de renoncer à cet amour. . . Tout cela est très bien, savez-vous? Et, je vous prie d'y faire attention, ce qui ajoute encore aux souffrances, et par suite à la beauté morale de Rinalda, c'est que son long martyre est secret, ou même incompris; c'est qu'elle est héroïque, non seulement sans qu'on le sache, mais en passant pour traîtresse. Bref, je ne crois pas qu'on ait souvent imaginé, à la lutte éternelle, et belle éternellement, du devoir et de la passion, des conditions plus dramatiquement cruelles, ni plus ingénieusement angoissantes.

Un seul regret: cette admirable histoire de sacrifice, qui est la partie solide et le fond même de *Par le glaive*, je voudrais que M. Jean Richepin y eût mieux concentré tout son effort, qu'il nous eût fait entrer plus profondément dans l'âme tourmentée de sa victime (dût-il y employer un peu les anciens procédés de la tragédie classique), et qu'enfin tout le drame tournât plus étroitement autour de l'unique Rinalda. Je voudrais aussi (ce point est important) que l'urgence du sacrifice qu'on lui demande nous fût mieux démontrée et lui parût plus évidente à elle-même. Je voudrais que le mariage de Guido avec une plébéienne ne fût pas seulement une idée éclose dans la cervelle visionnaire de Strada, mais une condition formellement imposée par les bourgeois de Ravenne; en sorte que Rinalda fût tout d'abord réduite à cette alternative, ou de renoncer à celui qu'elle aime, ou de lui faire perdre sa couronne. Il me semble que cet ultimatum des conjurés, en pénétrant mieux Rinalda de l'évidence de son devoir, ferait plus sérieuse et plus poignante sa lutte contre elle-même et contre son amant. Car enfin, de la façon dont les choses nous sont présentées, on peut trouver que Rinalda croit un peu trop l'apôtre sur parole. Pour qu'elle ait la force de se sacrifier toute, ou seulement de l'essayer, il est peut-être bon qu'elle ne puisse conserver l'ombre d'un doute sur la nécessité de cette immolation.

Dans tout le reste du drame, dans ce qui n'est pas «la tragédie», il y a certes de l'éclat, du mouvement, du panache, mais aussi du superflu et, je dois le confesser, pas mal de bric-à-brac romantique et d'amusettes de grand opéra. N'importe, *Par le glaive* est un très notable effort d'art, l'œuvre d'une imagination opulente, et d'une âme sonore et généreuse. Le succès a été très grand. *(Journal des Débats.)*

Revuenschau.

Revue des deux mondes 1892.

1 mars. Duc d'Aumale, La Rencontre du faubourg Saint-Antoine; Ch. de Berkeley, Le Journal de Mlle de

Sommers. III; G. Boissier, Les Jeux séculaires d'Auguste, d'après de récentes découvertes; A. Leroy-Beaulieu, La Papauté, le socialisme et la démocratie. III; Mme la baronne Double, Josette; G. Deschamps, Un Séjour à Athènes; G. Valbert, L'Empereur Guillaume II, ses ministres et sa politique; C. Bellaigue, Revue musicale. — 15 mars. Duc de Broglie, Études diplomatiques: Fin de la guerre de la Succession d'Autriche. III; Ch. de Berkeley, Le Journal de Mlle de Sommers (Fin); Lévy-Brühl, Le Roman contemporain et le naturalisme en Allemagne; D. Bikélas, La Littérature byzantine; G. Duruy, La Révolution à Toulon; E. Müntz, Athènes au moyen âge; G. Bapst, Histoire d'un Cabinet minéralogique: Le Cabinet d'histoire naturelle des princes de Condé; E.-M. de Vogüé, Chateaubriand, à propos d'un livre récent.

Neue Publikationen.

I. Philologie und Pädagogik.*)

Allais, G., Malherbe et la poésie française à la fin du XVIe siècle. Paris, Thorin. Frs. 6.

Beaudouin, H., La vie et les œuvres de Jean-Jacques Rousseau. Paris, Lamulle. Frs. 7,50.

Börner, O., Lehrbuch der französischen Sprache. Mit besonderer Berücksichtigung der Übungen im mündlichen und schriftlichen freien Gebrauch der Sprache. Leipzig, Teubner. M. 2,40.

Börner, O., Die Hauptregeln der französischen Grammatik. Im Anschlufs an das Lehrbuch der französischen Sprache für den Schulgebrauch bearbeitet. Leipzig, Teubner. M. 1 60.

Christine de Pisan, Œuvres poétiques. Publiées par Maurice Roy. II. Paris, Société des anciens textes français.

D'Alheim, P., Le Jargon Jobelin de Maistre François Villon I. Les Ballades originales. II. Les ballades apocryphes. Paris, Savine. Frs. 3 50.

Galino, T., Musique et versification françaises au moyen-âge. Leipziger Dissertation.

Godefroy, Fr., Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes. Fasc. 68 (Sousterrine-tant). Paris, Bouillon. Frs. 5.

Lanson, Boileau. Paris, Hachette. Frs. 2.

Larroumet, G., Études d'histoire et de critique dramatiques. Paris, Hachette. Frs. 3,50.

Lehrgang der französischen Sprache für die ersten Anfangsgründe des Unterrichts. Teil II. Deutsche Übungssätze. Teil III. Französische Übungssätze. Berlin, Mittler. à M. 0,50.

Lemer, J., Balzac, sa vie, son œuvre. Paris, Sauvaître. Frs. 3,50.

Molière, Œuvres, accompagnées d'une vie de Molière, de variantes, d'un commentaire et d'un glossaire par A. France. Tome IV. Paris, Lemerre. Frs. 10.

Moltke, La Guerre de 1870. Édition française par E. Jaeglé. Für den Schulgebrauch herausgegeben von W. Kasten. Heft I. Hannover, C. Meyer. M. 1.

Ohlert, A., Schulgrammatik der französischen Sprache. Hannover, C. Meyer. M. 1,50.

Ohlert, A., Lese- und Lehrbuch der französischen Sprache für die Unterstufe. Hannover, C. Meyer. M. 1,20.

Ohlert, A., Französisches Lesebuch. Hannover, C. Meyer. M. 1,60.

Ohlert, A., Der Unterricht im Französischen. Eine Darstellung des Lehrgangs. Hannover, C. Meyer. M. 0,30.

Rauschmeier, A, Über den figürlichen Gebrauch der Zahlen im Altfranzösischen. Erlangen, Deichert. M. 3.

Spitzner, A., Natur und Naturgemäfsheit bei J.-J. Rousseau. Eine philosophisch-pädagogische Studie. Leipzig, Ungleich. M. 2,50.

Voltaire, Mémoires, écrits par lui-même. Notes et commentaires par P. d'Estrée. Paris, Kolb. Frs. 4.

Weifs, M., Vorschule für den Unterricht in der französischen Sprache, begründet auf die Anschauungsmethode. 2. Auflage. Breslau, Morgenstern. M. 1,60.

Zilch, G., Der Gebrauch des französischen Pronomens in der 2. Hälfte des 16. Jahrhunderts dargestellt vornehmlich auf Grund der Schriften Estienne Pasquiers. Giefsener Dissertation.

*) II. Belletristik, Geschichte, Geographie, Philosophie. Dieser Teil mufs wegen Raummangels für die nächste Nummer zurückbehalten werden.

Dernières Nouvelles littéraires.

La fin de l'année dernière a cruellement éprouvé les notabilités littéraires de Paris. Nommons en premier lieu parmi les morts de cet hiver le chroniqueur Albert Wolff, qui était un vrai Parisien, bien qu'originaire de Cologne, puis le fin critique et conférencier Henri de Lapommeraye. Tous deux ont contracté leur maladie au sortir de la première des Nouveautés. Lapommeraye laisse une collection de feuilletons dramatiques ayant paru dans le journal „Paris" et qui mériteraient d'être rassemblés en volume.

Constatons aussi la mort d'un des plus vieux auteurs dramatiques. M. Armand Durantin. Fils de l'ancien conseiller à la cour d'appel de Paris, il avait débuté par une pièce à l'Odéon en 1843: *Un tour de roulette*. Pendant près d'un demi-siècle, il fit représenter nombre de comédies et de vaudevilles sur nos différentes scènes. Il donna les *Spéculateurs*. à la Comédie-Française. Ses principaux collaborateurs furent L. Monrose, Anicet Bourgeois et Raymond Deslandes. *Héloïse Paranquet*, l'une de ses dernières comédies, remporta, en 1866. un très grand succès au Gymnase. Il a écrit également de nombreux romans et collaboré à plusieurs journaux.

Vers la fin de l'année, la Comédie-Française a célébré le centenaire de Scribe (né le 24 décembre 1791) par une représentation solennelle à laquelle assistait aussi un des survivants parmi les collaborateurs de Scribe, l'académicien Ernest Legouvé. Malgré le centenaire, Scribe ne prend plus guère. Nous sommes trop „fin de siècle", hélas!

Inutile de parler de l'incident Guy de Maupassant. Tous les journaux en ont parlé et ont mis en circulation les cancans les plus invraisemblables. On a même été jusqu'à écrire que la folie du malheureux poète allait être guérie avant un mois, quoique le docteur Blanche lui laisse encore la camisole de force. Détail tragique: l'auteur de „*Musotte*" habite la chambre dans laquelle Gérard de Nerval a été soigné pendant des années.

L'apparition des deux volumes de M. Bizé „Victor Hugo après 1830", qui forment la suite de l'ouvrage „Victor Hugo avant 1830" publié il y a quelques années, a reporté l'attention générale sur le chef du romantisme français. L'auteur y fait preuve d'une étonnante patience d'érudition et d'une adresse émerveillante à trouver moyen de déchirer Victor Hugo; seulement on se demande pourquoi il termine son étude à la Zoïle avec l'année 1851 au lieu de parler de l'exilé de Hauteville-House. A en croire certains critiques, on ne lirait plus aujourd'hui Victor Hugo. — M. Auguste Vacquerie répond dans le *Rappel* à cette assertion en citant les nombres et les prix des exemplaires des œuvres de Victor Hugo vendus depuis 1885.

Edition Lemerre (31,400 volumes) . .	157.000 fr.
Edition définitive (277.000 volumes) .	1.038.600
Edition monument (50,000 volumes) .	50.000
Edition nationale	1.500.000
Victor Hugo, illustré (en livraisons) .	1.490.584
Les *Misérables* (Hugues)	1.080.000
— (J. Rouff)	2.102.184
	7.418.368 fr.

Ce résultat inattendu prouve une fois de plus combien le peuple français tient à ses gloires littéraires, puisqu'il dépense près de 1 million 300.000 francs par an pour lire son Victor Hugo, — ou du moins pour le posséder sur les rayons de sa bibliothèque.

Madame Carette, l'intime des Tuileries, a publié la troisième série de ses „Souvenirs intimes de la cour des Tuileries". Elle y raconte les heures les plus brillantes du second empire, de l'adulation et de l'adoration devant César vainqueur en Crimée et Eugénie dans tout l'éclat de sa beauté.

La première place parmi les derniers romans appartient sans contredit à la nouvelle œuvre de George de Peyrebrune „*Giselle*". C'est un roman simple et sincère qui peut se mettre entre les mains de tout le monde.

Adolphe Belot, quoique mort et bien mort, ne cesse pas d'approvisionner le marché littéraire: on vient de publier une œuvre posthume *„Petit Homme“*, qui est assez originale et amusante.

Paul Pourot, l'auteur de „A quoi tient l'amour“, vient d'attirer sur lui l'attention du monde littéraire avec son roman, paru chez Tresse et Stock: *„Les Ventres, mœurs d'artistes“*. Dans cette œuvre remarquablement écrite, les déboires, les doutes, les désespérances des artistes pauvres, placés entre le désir de s'élever à la gloire et le besoin de gagner le pain quotidien, sont dépeints avec une vérité, une puissance extraordinaire. Rien n'est intéressant à suivre comme la vie du héros sympathique et malheureux. Nous aurons peut-être encore l'occasion de parler de cette œuvre.

André Theuriet, le charmant conteur, n'a pas manqué à l'appel cette année non plus. L'action émouvante du *„Mari de Jacqueline“* redouble d'intérêt grâce au style tendre et printanier de l'auteur de tant de petits chefs-d'œuvre. Maurice Lefèvre a fait dans *„Scaramouche“* un délicieux conte d'une légèreté de touche exquise, tandis qu' Auguste Duviard excelle à dessiner les *„Silhouettes provinciales“*.

N'oublions pas, pour terminer cette petite revue un peu tardive, *„l'Enfant du Temple“*, par l'écrivain militaire, baron de Gaugler. C'est la vie de Louis XVII, une étude historique très curieuse, appuyée de nombreux documents. Jusqu'ici on a enseigné que le petit Capet était mort au Temple, alors qu'en réalité il est mort à Delft (Hollande), ainsi que veut le démontrer le baron Gaugler. „L'Enfant du Temple“ est un livre à lire. d'un réel intérêt historique.

A titre de curiosité lisez cette satire de *G.-Albert Aurier*, intitulée *Cantilène des neiges d'antan*, extraite du *Mercure de France*. Que l'auteur connaît bien ses auteurs grecs! Et maintenant répétez-moi encore une fois qu'on peut se passer de l'étude des anciens!

Théophana, brebis rose de Brumissa,
Pasiphaé, Circé, qui naquit de Persa,
Galathée, Euridice, Amaryllis, Omphale
Enchaînant Héraclès de tresses triomphales,
L'incestueuse Phèdre, Alceste, Sémélé,
Eriphile, Doris et la mutine Eglé,
Clio, Nisa, Pénélope, l'épouse insigne,
Calliope et Léda, plus blanche que son cygne,
Péribée et la nymphe Erato, Nicéa,
Et la princesse aux bras neigeux, Nausicaa
Dont les royales mains lavaient en l'eau du fleuve
Le linge du palais, Pyro, la sombre veuve,
Naïs, fleur de l'Ida, Cassandre au rire amer,
Alcis, Rhéa, Théthys, joli lys de la mer,
Andromède, Phryné, la plaideuse badine,
Eriphanis, Myrto, la jeune Tarentine,
Polymnie, Ilione, Electre, Alcinoë,
Théophano, Nyctis, Prognè, Philonoë,
Timandra, Parthenope, Œnone, Iphigénie,
Et la grande Sappho qui puisait son génie
Dans les baisers d'Erinne, Ilia, Calypso
Pleurant sur son rocher l'infidèle vaisseau,
Atalante au pied vif, si légère à la course,
Et la nymphe Biblis qui fut changée en source,
Andromaque, Thébé, Nééra, Philonis,
Et Clymène et Myrrha, la mère d'Adonis,
Mélissa, Niobé, la mère sacrilège,
La farouche Médée experte en sortilèges,
Et Sinope qui but aux lèvres d'Apollon,
Et celles-ci qu'on vit, dans le divin vallon,
Étreindre tes flancs nus, Muse de Mitylène,
Savantes aux baisers autant qu'aux cantilènes,
Myrtis de Boétie, Anyté, Praxilla,
Nossis et Corrina, Moero, Télésilla...
Hélène, et les sanglants combats qui vinrent d'elle,
Philomèle, qui fut muée en hirondelle,
Déjanire qu'aima le centaure Nessus,
Et celles qui baignaient leurs seins dans l'Ilissus
Et dont les noms légers vibraient comme des lyres...
Et vous, belles, et vous, ô blondes hétaïres,
Que l'amoureuse Attique encensait de ses vœux,
Et qui grisiez des chauds parfums de vos cheveux
Cent peuples implorant vos caresses ingrates,
Vous, Aspasie, ô vous, que consultait Socrate
Sur des cas de morale, et vous, trop blonde Hymnis
Pour qui mourut d'amour la brune Parthénis,
Toi, blanche Mégara, si badine et si vive
Qui dans tous les festins, découvrais aux convives
Les riches nudités de ton ventre poli,
Et vous, Démonassa, vierge au geste joli
Qui vainquîtes Chrysis, au bel art des caresses,
Doris, Syrinx, et vous, Thaïs, aux belles tresses,
Bacchis de qui les yeux étaient d'onde et de ciel,
Glycère dont le nom avait le goût du miel,
Ananthe qui dansait, nue, aux sons de la lyre,
Myrrhine dont la chair fleurait l'ambre et la myrrhe,
Toi, Laïs, qui montrais aux promeneurs du Pnyx
Tes jambes de Carare et ta gorge d'onyx,
Cleïs que Phidias jugea digne du socle,
Et vous, Théoria, maîtresse de Sophocle,
Vous, volage Herpyllis, qu'Aristote enchaîna,
Et vous, Agathoclée, et vous, Ganathœna,
Vous, svelte Danaë qui traîniez sur les dalles,
Avec tant de langueur, l'argent de vos sandales,
Toi, Musarie, et vous, Rhodope, Philinna,
Vous, Lyra, Pannychis, Clinias, Hippona,
Vous, beaux noms d'or, orgueil des impudiques joûtes,
O vous, belles d'alors, ô belles, ô vous toutes,
Joyeux sons, oubliés de nos barbares voix,
O belles, n'êtes-vous pas les neiges d'autrefois?
Plus encor que vos corps vos noms sont en poussières,
Ils feraient ricaner nos époques grossières!
Sonores comme l'or et plus doux que le miel,
Ils ne chanteront plus vos beaux noms sous le ciel...
O vous, faste défunt de l'antique Hellénie,
Sappho, Phryné, Bacchis, Glycère, Iphigénie,
Si les morts ont des pleurs, pleurez en vos tombeaux:
Vos filles ont troqué vos noms pour de plus beaux,
Et les poètes, las des immuables thèmes,
Sanctifieront bientôt ces modernes baptêmes!
Ils vous célébreront, nymphes des temps nouveaux,
Vierges aux cheveux roux, troupeau de jeunes veaux!
Vos noms étoileront leur strophe adamantine,
O vous, Zozo, Nana, la Goulue et Titine!
Et demain, nous verrons un Virgile — de goût, —
Dont tu seras l'Amaryllis, Grille d'Égout...!

Vieux Parisien liseur.

Verzeichnis der romanischen und englischen Vorlesungen an deutschen Universitäten im Sommer 1892.

I.

Basel. Soldan, Provenzalische Grammatik nebst Interpretationsübungen; Histoire de la littérature française au 16e siècle; Romances del Cid; Dickens' Oliver Twist; Molière's Médecin malgré lui (Seminar); Neufranzösische Übungen (Seminar). — Meifsner, Littérature française de 1800 à 1830; Lecture d'un auteur moderne. — Kögel, Angelsächsische Grammatik und Übungen.

Berlin. Tobler, Über Kritik; Historische Syntax des Französischen; Romanisches Seminar. — Cloetta, Altfranzösische Laut- und Formenlehre; Geschichte des französischen Dramas. — Geiger, Molière. — Rossi, Italienische Grammatik; Giorgio's Vite di Artefici; Italienisches Seminar. — Waetzoldt, Neufranzösische Übungen; Methodik des französischen Sprachunterrichts; Seminarübungen. — Zupitza, Denkmäler der altenglischen Litteratur; Einführung in das Studium des Mittelenglischen; Englisches Seminar. — Schick, Shelley's kleinere Gedichte; Das Englische Drama. — Harsley, Dichter der Seeschule; Englische Üungen; Übungen im schriftlichen und mündlichen Gebrauch der englischen Sprache.

Bern. Freymond, Französische Verslehre; Erklärung ausgewählter Stücke aus Darmesteter und Hatzfelder; Geschichte der italienischen Litteratur; Lektüre von Monti's Bassvilliana; Altfranzösische Übungen (Seminar). — Michaud, Histoire de la littérature française; Principes de style et de composition; Explication de chefs-

d'œuvre; Exercices et répétitions (Seminar). — Farny, Histoire de la poésie épique française; Histoire du roman français. — Niggli, Histoire de la Tragédie française; Formenlehre der italienischen Sprache mit Übungen; Lektüre von La Vita militare di Edmondo di Amicis; Lettura ed interpretazione di una tragedia di V. Alfieri. — Bessire, Französische Grammatik mit Übungen; La Versification. — Künzler, Lektüre und Interpretation eines modernen englischen Schriftstellers; Englische Syntax; Einführung in die englische Sprache; Lektüre und Übersetzung eines leichteren englischen Schriftstellers. — Sajtschik, Der Romantismus, seine Geschichte und Psychologie; Byron, Leopardi und Shelley.

Bonn. Förster, Französische Lautlehre; Übungen im Lesen altfranzösischer Handschriften; Erklärung des Yvain (Seminar). — Lorck, Übungen in der französischen Syntax, Übersetzung eines deutschen Schriftstellers ins Französische, Französische Lese- und Sprechübungen; Übungen in der französischen Elementargrammatik mit Übersetzung leichter Stücke in das Französische; La vie et les écrits de La Fontaine. — Trautmann, Altenglische Grammatik; Lesen und Erklären einiger Schriften Milton's (Seminar). — Morsbach, Einführung in die heutige englische Schrift- und Umgangssprache; Einführung in das Studium Shakespeare's nebst Erklärung des Macbeth; Altenglische Übungen (Seminar).

Breslau. Pakscher, Französische Litteraturgeschichte des 17. Jahrhunderts; Erklärung ausgewählter Gedichte Petrarca's. — Pillet, Neufranzösische Übungen. — Kölbing, Encyclopaedie der englischen Philologie; Anfangsgründe der englischen Sprache: Englische Übungen (Seminar). — Pughe, Übungen im Übersetzen ins Englische (aus Schillers Geschichte des dreifsigjährigen Krieges); Erklärung von ausgewählten Kapiteln aus Macaulay's History of England; Englische Prosaiker des 19. Jahrhunderts.

Erlangen. Varnhagen, Geschichte der englischen Litteratur im Zeitalter der Renaissance und der Reformation; im Seminar: Neufranzösische, neuenglische, altfranzösische, altenglische Übungen.

Freiburg i. B. Baist, Altfranzösische Litteraturgeschichte. II; Rabelais; Spanische Übungen; Altfranzösische Übungen (Sem.). — Levy, Erklärung eines altfranzösischen Textes; Provenzalische Grammatik. — Becker, Französische Metrik; Übungen über La Fontaine's Fabeln; Sprachgeschichtliche Besprechung eines neufranzösischen Textes; Übungen in der französischen Aussprache. — Schröer, Historische Grammatik der englischen Sprache; Über das englische Volkslied mit Erklärung ausgewählter Stücke aus Percy's Reliques of Ancient English Poetry; Das Lied vom King Horn (Sem.).

Göttingen. Andresen, Französische Metrik; Romanisches Seminar. — Ebray, Französische Litteratur im 18. Jahrhundert; Neufranzösische Übungen. — Brandl, Einführung in die englische Philologie; Beowolf; Englisches Seminar. — Miller, Neuenglische Übungen.

Halle. Suchier, Über romanische Versbildung und Volkspoesie; Rumänisch; Romanisches Seminar. — Voretzsch, Interpretation des altfranzösischen Rolandsliedes nebst Einleitung in das altfranzösische Volksepos. — Heuckenkamp, Französische Aussprache; Geschichte der französischen Litteratur im 19. Jahrhundert. I; Französische Übungen (Sem.). — Wiese, Praktische Übungen im Italienischen. — Bremer, Angelsächsische Grammatik mit Übungen. — Wagner, Chaucer's Leben und Werke und Interpretation ausgewählter Stücke; Übungen des englischen Seminars (Mittelenglisch). — Aue, Irving's Sketchbook; Praktische Übungen im englischen Seminar.

Greifswald. Koschwitz, Geschichte der französischen Litteratur des 16. und 17. Jahrhunderts; Übungen über die Mundart von Amiens (Sem.). — Konrath, Historische Grammatik der englischen Sprache; Übungen im englischen Seminar. — Siebs, Altenglisch; Phonetik.

Heidelberg. Neumann, Historische Grammatik der französischen Sprache I (Lautlehre); Interpretation altfranzösischer Texte aus Bartschs Chrestomathie de l'ancien français, nebst Übungen zur historischen Grammatik; Anleitung zu wissenschaftlichen Arbeiten auf dem Gebiete der romanischen Philologie, für Vorgerückte und Anfänger (Seminar). — Ihne, Theorie der englischen Syntax; Übungen im englischen Stil; Englische Seminarübungen. — Bülbring, Altenglische (angelsächsische) Grammatik und Metrik; Übungen zur altenglischen Grammatik an der Hand von Texten (Seminar).

Jena. Schwan, Altprovenzalische Grammatik; Phonetik; Neufranzösische Übungen; Textkritische Übungen (Sem.). — Kluge, Beowulf; Mittelenglisch. — Cappeller, Englische Übungen.

Kiel. Stimming, Geschichte der provenzalischen Litteratur; Historische Flexionslehre des Französischen; Übungen im Provenzalischen (Seminar). — Sarrazin, Über Shakespeare's Leben und Werke; Ausgewählte Kapitel der englischen Syntax; Erklärung von Shakespeare's Romeo and Juliet (Seminar). — Heise, Shakespeare's King John; Geschichte der englischen Litteratur von der Thronbesteigung der Königin Victoria an; Englische Übungen.

Leipzig. Birch-Hirschfeld, Geschichte der französischen Litteratur im Mittelalter; Einführung in das Studium der provenzalischen Sprache und Litteratur; Romanisches Seminar, I. Abteilung: Der Gegenstand der Übungen wird später bestimmt werden; II. Abteilung: Neufranzösische Übungen. — Settegast, Kurzer Abrifs der altfranzösischen Grammatik nebst Lektüre; Einleitung in das Studium Molière's, nebst Erklärung des „Don Juan". — Weigand, Einleitung in das Studium der romanischen Sprachen; Neufranzösische Sprech- und Gehörübungen für Angehörige aller Fakultäten; Lesen und Erklären rumänischer Texte. — Wülker, Geschichte der altenglischen Litteratur (von 1100—1500); Einleitung in das Studium Byron's nebst Erklärung von dessen Corsair; Englisches Seminar (angelsächsische Übungen). — Flügel, Altenglische Übungen (nach Wülkers Lesebuch); Neuenglische Übungen im Seminar.

Marburg. Stengel, Geschichte der französischen Litteratur. Teil I (Epos); Paläographische Übungen für Romanisten; Romanische Übungen. — Klincksieck, Neufranzösische Übungen. — Vietor, Shakespeare's Leben und Werke; Mittelenglische Grammatik.

München. Breymann, Altprovenzalische Sprache und Litteratur (Seminar); Boileau's Leben und Werke, nebst Interpretation des Art poétique, in französischer Sprache; Französische Übersetzungsübungen und leichtere Aufsätze. — Köppel, Geschichte der englischen Litteratur im 19. Jahrhundert (1800—1870). — Stürzinger, Geschichte des französischen Dramas im 17. Jahrhundert; Altspanische Lektüre (Poema del Cid etc.).

Münster. Storck, Luis de Camoens' Leben und Dichten. — Körting, Französische Litteraturgeschichte des 19. Jahrhunderts; Einleitung in das Studium der französischen Philologie; Geschichte der italienischen Litteratur; Provenzalische und französische Übungen (Seminar). — Einenkel, Geschichte der englischen Litteratur im 17. Jahrhundert; Erklärung des Beowulf (Seminar).

Strafsburg. Gröber, Geschichte der lateinischen Litteratur im Mittelalter; Provenzalische Übungen (Seminar). — Röhrig, Moderne französische Syntax, nebst Augier's Le Gendre de Monsieur Poirier; Französische Litteraturgeschichte; Übersetzung von Lessings Briefen; Leichte Übungen an Feuillet's Le Village. — Schneegans, Übungen auf dem Gebiete der italienischen Grammatik; Tasso's Gerusalemme liberata; Sicilianisch: Giovanni Meli. — Wetz, Spanische Prosaiker und Dichter. — Levy, Über Carlyle; Einführung in das Englische; Syntaktische und stilistische Übungen (Seminar); Interpretations- und Sprechübungen (Seminar).

Tübingen. Pfau, Histoire des classiques français au XVIIe et au XVIIIe siècle; Sprechübungen; Seminarkurse. — Schuler, Englische Grammatik, Teil II; Goldsmith's She stoops to conquer; Sprechübungen; Seminarkurse. — v. Köstlin, Shakespeare und seine Werke.

Würzburg. Zenker, Geschichte der französischen Litteratur von den Anfängen bis zum 17. Jahrhundert; Romanische Übungen.

Zürich. Morf, Geschichte der neueren französischen Litteratur (Fortsetzung: Aufklärungszeit und Revolution); Exercices et interprétation de fraçaisn moderne; Kurso-

rische Lektüre älterer romanischer, insbesondere französischer und provenzalischer, Texte; Lektüre des Orlando furioso nebst einer Einleitung über Ariost's Leben und Werke. — Ulrich, Histoire de la littérature française au moyen âge; Altspanische Grammatik und Lektüre; Provenzalische Übungen. — Ziesing, Alfred de Musset. — Morel, Histoire de la littérature française de 1815—1848; Victor Hugo. — Vetter, Shakespeare's contemporaries and followers; Thackeray's Lectures on Hogarth, Smollet and Fielding; Repetition der englischen Litteraturgeschichte; Englische Syntax. — Schirmer, Lektüre von Chaucer mit litterarischer und grammatischer Einleitung. — Bächtold, Shakespeare-Dramen.

NB. Die noch fehlenden Universitäten haben die Vorlesungen nicht rechtzeitig bekannt gemacht.

Neufranzösisches Seminar an der Universität in Genf.*)

Schon im Laufe des ersten Jahrganges hat es sich gezeigt, dafs der Gedanke, der uns zur Gründung eines neufranzösischen Seminars getrieben hat, ein glücklicher war. Eine beträchtliche Anzahl Lehrer und Studenten aus verschiedenen Teilen Deutschlands sind auf unseren Ruf hin Mitglieder desselben geworden. Das Seminar wird aber seinem Zweck erst völlig entsprochen, wenn es auch während der Ferienzeit in Thätigkeit bleibt. Es kommt nämlich häufig vor, dafs deutsche Lehrer und Studenten, welche ihre Ferien bei uns zubringen oder vor Beginn des Wintersemesters eintreffen, französische Kollegien zu hören und praktischen Unterricht zu empfangen wünschen. Diesen müfste Gelegenheit geboten sein, ihren Zweck zu erreichen.

Es hat deshalb das Genfer Département de l'Instruction Publique die Kommission des neufranzösischen Seminars aufgefordert, Ferienkurse zu veranstalten. Die Kommission hat Folgendes festgestellt.

Es sollen jährlich, im Sommer und Frühherbst, zwei Ferienkurse für fremde Zuhörer an der Genfer Universität stattfinden, unter der Leitung eines Prof. ord. der Faculté des Lettres und eines oder mehrerer Privat-Dozenten.

Gegenstände des Unterrichts sind: Geschichte der französischen Litteratur; Stil und Aufsatz; Übersetzung vom Deutschen ins Französische und umgekehrt; Phonetik und Aussprache, Bibliographie, Grammatik und Geschichte der französischen Sprache.

Die Dozenten werden in den Vorlesungen und Übungen hauptsächlich die praktische Seite im Auge haben.

Zur Übung des Ohres wohnen die Herren Kandidaten vom 1. August an gewissen französischen Unterrichtsstunden des «Collège international» bei, welche sie unter dem Beirat des Direktors (Dr. K. Thudichum) auswählen.

Angestellte Lehrerinnen können auf Empfehlung ihrer Schulbehörde zu denselben Bedingungen als Teilnehmerinnen an dem Kursus aufgenommen werden.

Der erste Ferienkursus wird sechs Wochen dauern, vom 15. Juli bis zum 31. August. Es werden 10 Stunden per Woche, nämlich 2 Stunden täglich an fünf aufeinander folgenden Tagen stattfinden.

Der zweite Kurs wird drei Wochen dauern, vom 1. bis zum 21. Oktober, d. h. bis zu Anfang des Wintersemesters.

*) Das zweite die Gründung und Einrichtung des Neufranzösischen Seminars betreffende Zirkular vom Oktober 1891 wird auf Verlangen von dem Secretaire-Caissier de l'Université de Genève (Suisse) geschickt

Es werden 12 Stunden per Woche, nämlich 2 Stunden täglich, stattfinden.

Die Herren Kandidaten müssen sich bei dem Secrétaire-Caissier der Universität einschreiben, und zwar für den ersten Kurs: vom 8. bis zum 21. Juli; für den zweiten Kurs: vom 25. September bis zum 8. Oktober.

Das Kollegiengeld beträgt 20 fr. für den ersten, 10 fr. für den zweiten Kurs.

Die Herren Kandidaten sind gebeten, sich gleich nach ihrer Ankunft dem im «Programme des Cours» als Leiter der Ferienkurse bezeichneten Professor vorzustellen. Er wird ihnen alle gewünschte Auskünfte geben.*)

In dem jährlich erscheinenden «Programme des Cours de l'Université de Genève» wird das Verzeichnis der Vorlesungen und Übungen des nächstfolgenden Ferienkursus gedruckt werden.

Im Jahre 1892 werden die Kurse leiten:

Herr Professor Bernard Bouvier (Adresse: Route de Florissant, 2).

Herr Direktor Dr. K. Thudichum, Privat-Dozent (Adresse: La Châtelaine, Route de Pregny).

Verzeichnis der Vorlesungen und Übungen für die Ferienkurse 1892.

Herr Professor Bernard Bouvier:

Französische Litteratur: Die romantische Schule — 2 Stunden.
Übersetzung klassischer und moderner Stücke aus dem Französischen ins Deutsche, und umgekehrt . . . . 2 Stunden.
Analytische Lektüre von: «Chefs-d'œuvre des Prosateurs français du XIXe siècle,» par V. Tissot et L. Collas (Paris, Delagrave, 1882) — 1 Stunde.

Herr Direktor Dr. K. Thudichum:

Phonetik mit Artikulationsgymnastik, Aufsagen und Absingen phonetischer Texte; Deklamation . . . . 2 Stunden.
Französische Grammatik in deutschem und französischem Vortrag . . . . 2 Stunden.
Anschauungsunterricht: a) nach Bildern, b) nach der Natur. — Vokabular; Methodische Sprechübungen . . . . 1 (resp. 2) St.

Genf, März 1892.

DAS RECTORAT.

*) Alles, was den Aufenthalt in Genf überhaupt, die Pensions-Adressen und Preise betrifft, findet sich im zweiten Zirkular des Neufranzösischen Seminars angegeben. Die Ankommenden können im «Bureau officiel des renseignements» (unentgeltliches Verkehrs-Bureau) 5, quai de Mont-Blanc, von 10 bis 12 Uhr Vormittags, Erkundigungen einziehen.

Abgeschlossen am 1. April 1892.

Beiträge sind an den Herausgeber, Dr. Adolf Krefsner, Cassel, Jordanstr. 9, zu senden. Die Herren Verfasser und Verleger werden ersucht, dafür sorgen zu wollen, dafs alle neuen, die französische Sprache und Litteratur betreffenden Werke gleich nach Erscheinen der Redaktion der Franco-Gallia zugesandt werden, da nur dann pünktliche Besprechung erfolgen kann.

Text unter verantwortlicher Redaktion von Dr. Adolf Krefsner in Cassel. Für den Inseratenteil verantwortlich: der Verleger Julius Zwifsler in Wolfenbüttel. Gedruckt bei Otto Wollermann in Wolfenbüttel.



IX. Jahrgang. № 6. · Juni 1892.

FRANCO-GALLIA.

Kritisches Organ für französische Sprache und Litteratur.

Herausgegeben von

DR. ADOLF KRESSNER

in Cassel.

Erscheint monatlich. Preis pro Semester ℳ 4.

Inhalt.

Abhandlungen.

Über Sprechübungen.

Wohl in keinem Punkte gehen die Ansichten der Sprachlehrerwelt mehr auseinander als in Bezug auf die Frage, inwieweit die Schüler zum Sprechen einer fremden Sprache, hier des Französischen, anzuleiten oder auszubilden sind. Während die einen dieser Übung kaum das kleinste Plätzchen gönnen und als Zweck des Unterrichts nur «formale Bildung» und Einführung in den Geist und die Geistesschätze des französischen Volkes hinstellen, widmen andere den Sprechübungen auf Kosten der Grammatik und der Lektüre den breitesten Raum und gehen sogar so weit, ihnen zu Liebe auf eine solide grammatische Anfangsgrundlage zu verzichten. Gleich mitten in die lebendige Sprache hinein, den ganzen Unterricht von vorn herein in französischer Sprache! das ist ihre Losung. Dem gegenüber ist interessant, zu lesen, was einer der ersten und besten unter denen, die in den letzten Jahren dem alten Schlendrian zu Leibe gegangen sind, Plattner, darüber sagt: «Eine Konversationsstunde ist ein Greuel und einer öffentlichen Schule unwürdig .... Freilich wird solches Konversieren vielfach gepflegt, und zwar im Sinne der Eltern und im Einverständnis mit denselben. Es freut ja die Angehörigen, wenn das Kind bald ein paar zusammenhängende alltägliche Phrasen plappern kann, gerade wie man sich freut, wenn das Kind nach einigen Wochen Musikunterricht ein Tänzchen herklimpern kann. Ein einsichtsvoller und gewissenhafter Lehrer mufs auf solchen Beifall zu verzichten wissen.» *) Auch Dr. C. Schäfer erkennt den Sprechübungen keine vorherrschende Stellung zu, da, wie er sehr richtig sagt, sich nichts schneller verlernt, als diese Fertigkeit, wenn sie nicht weiter gepflegt wird. «Die andern», sagt er weiter in einem Vortrag**), «welche eine gute grammatische Grundlage, einen festen Vokabelschatz, viel Übung im Übersetzen und einige Anleitung zum Sprechen auf der Schule erworben haben, werden auch in späteren Jahren sich leicht wieder in das fremde Idiom hineinarbeiten können, und sie würden durch den Aufenthalt eines einzigen Vierteljahres in Frankreich eine gröfsere Gewandtheit erlangen als durch jahrelange Übungen in der Schule.» Solche Urteile scheinen in die vorwiegend auf das Praktische gerichtete Strömung unserer Tage gar nicht recht hereinzupassen, besonders, wenn man ihnen das gegenüberhält, was schon B. Schmitz***) zur Empfehlung der Sprechübungen anführt: «Wie man die Sprechübungen auch anstellen möge, sie werden immer eine besondere, durch anderweitige Übungen nicht zu ersetzende bildende und anziehende Kraft haben. a) Der Schüler wird in der fremden Sprache angeredet: er mufs hierbei ganz anders die Ohren spitzen, als bei allem, was er sonst mit dem Gehör aufzunehmen und zu verstehen hat. Die atemlose Stille, welche herrscht, wenn der Lehrer seine Frage

*) Plattner, Anleitung zum Gebrauch des Lehrgangs der französischen Sprache.

**) Zeitung für lateinlose höhere Schulen, Dezember 1891.

***) Encyklopädie 4. Teil.

oder überhaupt seine Anrede vor der ganzen Klasse ausspricht und dann einen Schüler aufruft, der antworten soll, beweist vollkommen, dafs es sich hier um eine Übung handelt, mit welcher eine ungewöhnliche Spannung und Anstrengung verbunden ist. b) Der Schüler versucht, in der fremden Sprache zu antworten: hierzu gehört Geistesgegenwart und schnelles Aufbieten des Wissens; es mufs immer in einem vollständigen Satze geantwortet werden: hierzu gehört eine Sammlung und eine Klarheit, die der Schüler vielleicht nur beim Kopfrechnen in ähnlicher Weise an den Tag zu legen hat. c) Die ungewöhnliche Spannung und Sammlung, die zu den Sprechübungen erforderlich ist, ist aber dem Schüler nicht etwa drückend und unangenehm, sondern im Gegenteil zeigen sämtliche Schüler zu den Parlierversuchen eine Lust, und an dem, was ihnen schon gelingt, eine Freude, an welcher zu erkennen ist, dafs der Schüler bei diesen Übungen am lebendigsten und gleichsam am persönlichsten beteiligt ist.» Demnach zu urteilen nimmt auch Schmitz an, dafs für diese Übungen besondere Stunden anzusetzen und eigens dazu geschriebene Hülfsmittel zu verwenden sind. Er hat ja selbst zu diesem Zwecke seine Deutsch-französische Phraseologie geschrieben. Ich mufs aber gestehen, dafs ich weder dies noch eins der andern an sich ganz guten Hülfsbücher, sowie überhaupt eine getrennt eingesetzte Sprechstunde, als notwendig oder den Unterricht besonders fördernd betrachten kann; denn jemehr man das Interesse, die Kräfte, die Aufmerksamkeit des Schülers teilt, destomehr schwächt man sie. Die von unsern Schulen (ich habe hier zunächst Real- und höhere Bürgerschulen im Auge) zu fordernde mündliche Sprachfertigkeit mufs hervorgehen aus einem darauf Rücksicht nehmenden Betrieb des grammatischen Unterrichts und einer eingehenden Behandlung des Lesestoffes.

Aus dem Betrieb der Grammatik? Soll also im Unterricht in französischer Sprache nach grammatischen Verhältnissen gefragt werden und später der ganze Unterricht womöglich rein französisch sein und eine französisch geschriebene Grammatik, wie Borel, den Vorzug vor andern verdienen? Es giebt der Vertreter dieser Ansicht nicht wenige. Ihnen gegenüber aber sagt ein Gesetz vom 15. Februar 1884: «Doch haben sich die Lehrer in der Behandlung des syntaktischen Lehrstoffes auch auf den obern Stufen lediglich der Muttersprache zu bedienen.» In demselben Sinne hat sich die Franco-Gallia auch bereits im Dezemberheft von 1887 geäufsert, wo sie sagt, in der Grammatikstunde sei der Gebrauch der französischen Sprache zu vermeiden, weil es immer Schüler geben werde, die den in der französischen Sprache vorgetragenen grammatischen Lehrstoff nicht vollständig und klar begreifen würden, also die Stunde resultatlos bliebe. — Gewifs, manchen Schülern kann man ja gewisse Punkte kaum mit den klarsten deutschen Worten begreiflich machen! Nicht aber blofs der Umstand, dafs das Sprechen über Grammatik oder sprachliche Erscheinungen überhaupt den Fortschritt des Unterrichts im allgemeinen hemmt, spricht dagegen, sondern auch die Erwägung, dafs damit gar nicht dem Bedürfnis des späteren praktischen Lebens vorgearbeitet oder gedient wird. Wer hätte, abgesehen von den Fachmännern, später einmal eine grammatische Auseinandersetzung in französischer Sprache zu versuchen?

Hauptbedingung zum Verstehen und Verstandenwerden ist die Aneignung einer guten Aussprache, bei welcher man sich nicht mit dem begnügt, was z. B. die kleinen Ploetze darüber geben, sondern auf eine strenge Unterscheidung der tönenden und der tonlosen Konsonanten und auf richtige Hervorbringung der Nasallaute u. s. w. dringt. Wer falsch artikuliert und in seiner Umgebung nur falsch oder nachlässig gesprochenes Französisch hört, der wird trotz vieler Sprechübungen von Franzosen schwerer verstanden und versteht diese schwerer und später als einer, der im Besitz einer soliden Grundlage in der Aussprache ist und weniger gesprochen hat. Zuviel liaison, wozu manche Grammatiken verleiten, stört im Verkehr das Verständnis fast mehr als gehacktes Sprechen.

Nächst der möglichst reinen Aussprache ist zum Sprechenlernen vollständige Beherrschung der im Alltags- und Verkehrsleben notwendigen Vokabeln erforderlich. Wenn die Grammatik das Knochengerüst des Sprachkörpers bildet, sind sie das Fleisch und Blut desselben. Diese Geläufigkeit mufs nach und nach übergehen in ebenso glatte Beherrschung von ganzen Sätzen. Es genügt nicht, das im Lehrbuch stehende französische Satzmaterial zu erklären, den Schüler lesen und übersetzen zu lassen; dasselbe mufs retrovertiert, bei geschlossenem Buche vom Munde des Lehrers weg gleich frei aufgefafst und flott wiedergegeben werden, bis es zu Fleisch und Blut geworden ist. Erstrecken sich solche Übungen nach und nach auf kleine zusammenhängende Stücke, dann entsteht das, was man gewöhnlich «französisch denken» nennt, eine Beherrschung der Sprache, die einen der Mühe überhebt, sich die Worte erst deutsch zu denken, erst zu übersetzen. Eigentlich ist aber «französisch denken» ein Denken in den von den deutschen meist mehr oder weniger

verschiedenen Begriffssphären und in der von den französischen Nationaleigentümlichkeiten beherrschten Aufeinanderfolge der Gedanken und Gefühle. — Eine grofse Zahl unserer Grammatiken, auch die von Ploetz, nehmen aber immer noch zu wenig Rücksicht auf die Sprache des Alltagslebens, indem sie zu viel Übungssätze aus andern Gebieten, besonders aus dem historischen, enthalten. Dieselbe Einseitigkeit ist leider auch zu bemerken, wenn wir uns den zusammenhängenden Lesestoff ansehen, die Chrestomathien und die zur Lektüre ausgewählten Autoren. Wenn — was ja gewöhnlich und mit Recht geschieht — in den obern Klassen die Zeit vorwiegend auf die Meisterwerke der Klassiker verwendet wird, dann ist es umsomehr zu verwundern, dafs man sich auf der Mittelstufe mit seinen Schülern in einen historischen Stoff vergräbt, der noch dazu sprachlich schon etwas veraltet ist: dafs man Charles douze liest. Man wähle eine leichte Erzählung aus dem Alltagsleben! Mehr noch verdient, meiner Ansicht nach, den Vorzug ein Lesebuch mit kurzen Stücken, besonders solchen, die Dialog enthalten und die man mehrfach und gründlich ganz durcharbeiten und zu geläufigem Eigentum des Schülers machen kann. Wie solche Stücke zu behandeln sind, wenn sie zur Förderung der Sprechfertigkeit beitragen sollen, habe ich im Central-Organ für die Interessen des Realschulweses*) an einigen Beispielen zu zeigen versucht. Lesestücke, die keinen Dialog enthalten, zerlege ich gerne schriftlich gemeinschaftlich mit den Schülern in Frage und Antwort. Ich frage deutsch nach dem Inhalt, lasse die Frage ins Französische übersetzen und dann die Antwort dazu suchen. Die nächste Aufgabe ist dann das Auswendiglernen dieser Fragen und Antworten zum Zwecke gegenseitigen Abfragens bei geschlossenem Buche. Wozu soll der Lehrer selbst fragen? Nicht er, sondern die Schüler sollen lernen den Mund aufthun. Dem ersteren bleibt dabei freie Hand zur strengen Überwachung der Aussprache. Die nicht beteiligten Schüler werden mit einer passenden Aufgabe beschäftigt. Den Gipfel derartiger Übungen bildet die Aufführung kleiner Lustspielscenen.

Sollen besondere Sprechstunden gar nicht bestehen? Für notwendig halte ich sie, bei richtigem Betrieb des grammatischen und des Leseunterrichts, nicht. Andrerseits scheinen mir aber auch die oben angeführten Worte Plattners etwas zu schroff. Ich selbst nehme gewöhnlich in Klasse III gegen Ostern, wenn das Getriebe des Unterrichts anfängt sich langsamer zu bewegen, mehrere Stunden hintereinander Sprechübungen vor. Als Stoff dient die nächste Umgebung oder eine der recht einfachen alttestamentlichen Geschichten, die sich ja meist im Familienkreise bewegen und als bekannt vorausgesetzt werden können. Tags vorher gebe ich einem Schüler eine kleine französisch geschriebene biblische Geschichte (Histoire sainte) in die Hand und lasse die etwa noch unbekannten Vokabeln anstreichen. Wenn diese dann nachgelernt sind, beginnt mit Hilfe eines der Schnorr von Carolsfeldschen Bilder, die an Deutlichkeit es wohl mit den für den Sprechunterricht extra hergestellten (von Lehmann, Wilke u. a.) aufnehmen können, die Unterhaltung und geht ganz hübsch. Man merkt dabei, dafs Schmitz in dem, was er zur Empfehlung der Sprechübungen vorbringt, gar nicht so unrecht hat. Wären aber solche Übungen etwas Alltägliches, so würde wohl auch von «ungewöhnlicher Spannung» dabei nicht mehr die Rede sein.

In den Oberklassen ist für Sprechübungen in gröfserer Ausdehnung die Zeit zu kostbar. Wohl aber wäre zu erwägen, ob nicht durch einige passend auf die verschiedenen Jahreszeiten verteilte Konversations-Spaziergänge auch hier den Forderungen der Praxis des Lebens Rechnung getragen werden könnte. Dies regt schon B. Schmitz an,*) und es würde auch vollständig im Geist und Sinne der Erlasse Seiner Majestät des Kaisers vom Dezember 1890 sein.

Rochlitz i. S. H. Bretschneider.

*) Dezemberheft des Jahrgangs 1889.

*) Encyklopädie 4. Teil.

Besprechungen und Anzeigen.

I. Philologie und Pädagogik.

Robert von Blois' sämtliche Werke. Zum ersten Male herausgegeben von **Jacob Ulrich.** Bd. II. Berlin 1891, Mayer & Müller. M. 3.

Der erste Band der von Ulrich begonnenen Ausgabe der sämtlichen Werke Roberts von Blois ist im VIII. Bande der Franco-Gallia S. 77 angezeigt worden. Ein abschliefsendes Urteil über die Publikation läfst sich auch jetzt noch nicht fällen, da der vorliegende Band nur Texte enthält, während erst der dritte, aufser dem Reste der Texte, eine Einleitung mit Beschreibung der Handschriften, ihres Verhältnisses zu einander und der Sprache des Dichters, sowie ein Glossar bringen wird. Ein vierter Band soll Leben und Werke des Autors behandeln. Im II. Bande findet man den Roman «Floris und

Liriopé», die Chanson d'Amors und die vier lyrischen Gedichte Roberts. Von seiner ursprünglichen Absicht, das, was nicht im ersten Teile enthalten war, blofs nach der Arsenalhandschrift abdrucken zu lassen, ist der Herausgeber «durch eigenes Ermessen und fremden Rat» zurückgekommen; er giebt daher den Roman nach den zwei Haupthandschriften, die Chanson nach 4, die lyrischen Gedichte nach einer Pariser Handschrift, und zwar in diplomatischem Abdruck. Eine kritische Ausgabe der Werke Roberts scheint danach nicht beabsichtigt zu sein. Indes ist, wie gesagt, ein Urteil darüber erst nach Erscheinen des Ganzen möglich.

Weilburg. A. GUNDLACH.

Max Haferkorn, Die Hauptprediger der Ligue (1576—1594). Programm des Wettiner Staatsgymnasiums 1892. 33 S.

Labittes Buch über die Prediger der Ligue ist in Deutschland noch so wenig gewürdigt, dafs ein Auszug aus demselben an sich schon verdienstlich sein würde. Der Verfasser hat sich aber damit nicht begnügt, sondern auch zeitgenössische Quellen und neuere Litteraturwerke für seine Darstellung benutzt. Die politische Wirksamkeit der fanatischen Hetzprediger der Ligue mit den allgemeinen Zeitverhältnissen geschickt vereinend, schildert Herr Haferkorn uns, wie von 1576 an jene Geistlichen in Wort und Schrift sich gegen König Heinrich III. wendeten, weil er ihnen nicht hugenottenfeindlich genug war, wie sie nach dem Tode des Thronerben, des Herzogs von Alençon, ihren Hafs besonders gegen Heinrich von Bourbon richteten, um endlich in offne Empörung gegen die Dynastie der Valois überzugehen und an deren Ersetzung durch die ehrgeizigen Guisen mit römischer Hilfe zu denken. Als Heinrich III. die Häupter dieser Familie zu Blois ermorden liefs, erhob sich der Hafs der Prediger bald von neuem gegen ihn. Sein Mörder Clément wurde öffentlich verherrlicht, dagegen äufserte man sich über den kurz vorhergehenden Tod der Katharina von Medici, Heinrichs Mutter, schonender. Auch gegen Heinrich IV. wüteten die mit Rom und Spanien verbundenen Prediger, wollten den Rücktritt dieses Fürsten zum Katholizismus hindern, unterlagen aber zuletzt dem wieder erstarkten Nationalgeiste, der namentlich in der *Satyre Menippée* seinen Ausdruck fand.

Besonders hervorragend unter jenen Predigern sind Poucet, Boucher, Feuardent, Guimestre. Auch hat die Aufregung der Zeit sehr demokratische Anschauungen, wie die Lehre von der Absetzbarkeit der Fürsten in Bodins, Hofmans und Languets Traktaten hervorgerufen. Den Liguenpredigern gegenüber hielten die hugenottischen desto fester an dem göttlichen Ursprunge des Königtums.

Wenn auch nach Labittes grundlegendem Werke nicht viel Neues mehr über das Thema zu sagen ist, so hat Herr Haferkorn doch das Bekannte fleifsig und übersichtlich zusammengestellt und im einzelnen noch erweitert. Theologen wie Historiker werden daher seine Abhandlung mit Interesse und Nutzen lesen.

Dresden. R. MAHRENHOLTZ.

Karl Kühn, Französisches Lesebuch für Anfänger. Bielefeld u. Leipzig 1892, Velhagen & Klasing. 70 S.

Das neue Lesebuch von Kühn bedarf keiner weitläufigen Empfehlung: es stellt sich den früheren Schulbüchern des verdienten Verfassers würdig zur Seite. Hauptsächlich soll es als Einleitung und Ergänzung zu Kühns Lesebuch (Unterstufe) dienen, doch kann es ebenso gut selbständig dem Unterricht zu grunde gelegt werden. Die Auswahl der Stücke ist ganz vortrefflich, und wie gewissenhaft Kühn dabei zu Werke gegangen ist, geht schon daraus hervor, dafs diejenigen, welche er selbst verfafst hat, hinsichtlich der Form von zwei Franzosen durchgesehen worden sind. Sehr erfreulich ist die eingehende Berücksichtigung des Anschauungsunterrichtes, besonders der Hölzelschen Bilder von den Jahreszeiten und der Wandtafel zur Veranschaulichung geographischer Begriffe. Mit Recht wird auch für die Sprechübungen im Anfang das Zahlensystem empfohlen, durch welches in ungezwungener Verbindung mit Zeit, Mafs, Geld u. s. w. ein durchaus leichter Stoff geboten wird; dies wirkt, wie ich aus Erfahrung weifs, äufserst anregend auf die Schüler und leitet vorzüglich in den freien Gebrauch der Sprache ein. Kurz: das Lesebuch ist in jeder Hinsicht auf das wärmste zu empfehlen.

Weilburg. A. GUNDLACH.

H. Fischer, Übungsstücke zu Kühn, Kleine französische Schulgrammatik. Unterstufe. Bielefeld u. Leipzig 1892, Velhagen & Klasing. 88 S.

Da Kühns Lehrbücher keine deutschen Übungsstücke enthalten, so hat Fischer solche in genauem Anschlusse an das «Französische Lesebuch» zusammengestellt, als Ergänzung zur «Kleinen französischen Grammatik». Da sie sich streng an Kühn

anlehnen, so ist selbstverständlich von Einzelsätzen Abstand genommen, und der Verfasser hat sich mit Erfolg bestrebt, die Stücke so zu bilden, dafs bei beständiger Rücksichtnahme auf die Ermöglichung eines guten Französisch doch der deutschen Sprache keinerlei Gewalt angethan wird. Das einzige, was einigermafsen störend wirken könnte, ist der Umstand, dafs kein strenger Fortschritt vom Leichteren zum Schweren stattfindet, insofern spätere Übungsstücke z. B. viel leichter sind als frühere. Doch kommt dieser Umstand weniger in Betracht, als man annehmen könnte, da ja die zu den einzelnen Abschnitten erforderlichen Grundlagen durch genaue Verarbeitung der entsprechenden Nummern in Kühns Lesebuch geschaffen werden. Dafs die unbetonten persönlichen Fürwörter möglichst früh behandelt, die Konjunktive dagegen an das Ende des zweiten Schuljahres gerückt werden, wird Beifall finden und entspricht ja auch den Vorschriften der neuen Lehrpläne. Ein Anhang enthält Vorschläge, wie die Stücke zur Einübung der Grammatik verwertet werden können; der Verfasser schliefst sich auch hier Kühn und Walter an.

Weilburg. A. GUNDLACH.

J. B. Peters, Französische Verbalformen der erstarrten (unregelmässigen) Konjugation zur Übung des freien mündlichen und schriftlichen Ausdrucks. Leipzig 1892, Neumann. 71 S. 8°. M. 0,60.

Die Reformpartei wünscht, dafs die Grammatik an der Lektüre gelernt werde, dafs aus dieser der Stoff zur Einübung von Formen und Regeln hergenommen werde; aber jeder, der im praktischen Schulleben steht, weifs, dafs dies absolut unmöglich ist, dafs man gerade zur Sicherung der Kenntnis der unregelmäfsigen Verben losgerissener Formen und Einzelsätze nicht entraten kann. Natürlich wird man nicht die nackten Formen fordern, sondern sie gleich in Verbindung mit anderen Wortklassen, z. B. den Pronoms oder Adverben, abfragen. Diesen schon oft ausgesprochenen Gedanken hat Peters in dem vorliegenden Heftchen praktisch verwertet; er bietet 2340 Formen, in bejahender, befehlender, fragender, verneinter Gestalt, bald mit einem Substantiv-Objekt, bald mit Pronomen, bald mit Adverben verbunden, und dabei hat er den scharfen Blick und das Geschick eines erfahrenen Schulmannes bewährt, wie jeder, der ähnliche Übungen anzustellen gewöhnt ist, nach Einblick in die Arbeit bestätigen wird. Natürlich will Peters nicht dem Lehrer unter die Arme greifen; sein Buch ist besonders für Schüler bestimmt, welche ihre Kenntnisse befestigen wollen. Wäre es da nicht besser gewesen, auch die deutsche Übersetzung auf der gegenüberliegenden Spalte zu geben? Der Lernende könnte dann gewissermafsen Kontrolle über sich üben und würde zu noch schärferem Nachdenken als so geführt. — Druckfehler sind selten: Nr. 1577 Qui statt Oui; 1421 tout l'après-midi statt toute; 1494 qu'il ne le dise statt qu'il le dise; 2143 zêle statt zèle.

Dafs manche Formen sich wiederholen oder sehr ähneln, war bei der Fülle von Stoff kaum zu vermeiden; 1589 aber und 1646 sehen sich doch zu gleich. — Das Buch kann strebsamen Schülern der oberen Klassen von ihren Lehrern empfohlen werden.

Bremen. K. WILHELMI.

Zeitschriftenschau.

Litteraturblatt für germanische und romanische Philologie. 1892.

N. 3. Eneas, texte critique publié par J. Salverda de Grave. Halle 1891. Besprochen von A. Tobler [dankenswerte, wenn auch nicht vollständig befriedigende Publikation]; A. Klett, Lexikographische Beiträge zu Rabelais' Gargantua. Heidelberger Dissertation. Besprochen von L. Fränkel [umsichtig und verdienstlich]; M. Kleinert, Vier bisher ungedruckte Pastorelen des Troubadours Serveri von Gerona. Hallenser Dissertation. Angezeigt von E. Levy [zahlreiche Textverbesserungen].

Deutsche Litteraturzeitung 1892.

N. 17. E. Rigal, Alexandre Hardy et le théâtre français à la fin du XVI• siècle et au commencement du XVII• siècle. Paris 1889. Besprochen von G. Körting [gelehrtes und gründliches Werk].

Litterarisches Centralblatt 1892.

N. 17. Voretzsch, Über die Sage von Ogier dem Dänen und die Entstehung der Chevalerie Ogier. Halle 1891 [vortreffliches Werk]; Hatzfeld et Darmesteter, Dictionnaire général de la langue française. Paris 1891. Fasc. 1-6 [durchaus empfehlenswert].

II. Belletristik.

Jeanne Mairet, Charge d'âme. Paris 1892, Ollendorff. Frs. 3,50.

Marthe Levasseur, obgleich Schlofsherrin und 26 Jahre alt, hat sich noch nicht verheiratet, weil sie besorgt, nicht leidenschaftlich geliebt werden zu können. Ihre Gutsnachbarin, die Baronin d'Ancel, wünscht sie mit ihrem Sohne Robert, einem ernsten Gelehrten, zu vermählen, den sie seit den Kinderjahren kennt; seinem Antrag setzt sie aus dem angeführten Grunde eine ausweichende Antwort entgegen. Nun hatte sich aber Edmée Levasseur, die Tochter ihres Vaters von einer leichtfertigen Schau-

spielerin, an sie gewendet und sie um Aufnahme in ihr Haus gebeten, weil sie bei ihrem Austritt aus dem Kloster nicht in den Leichtsinn ihrer Familie hineingerissen werden wollte; obgleich Marthas Mutter schwer unter dem Verhältnis ihres Mannes mit der Schauspielerin zu leiden gehabt hatte, nimmt sie in ihren Schutz und um sie zu bevormunden, die achtzehnjährige Halbschwester auf, die allgemein wegen ihrer Munterkeit gefällt, sogar dem ernsten Baron, der nebst seinem Jugendbekannten, dem gleichfalls sofort von ihr sehr eingenommenen Hauptmann Bertrand, zufällig mit ihr in einem Coupé von Paris abgereist war; der letztere macht bei einem gemeinschaftlichen Ausflug in den Wald Edmée so deutlich den Hof, dafs Robert d'Ancel eifersüchtig wird; es kommt sogar zur Herausforderung. Martha, welche nicht das Schicksal ihrer für eine Schauspielerin im Stich gelassenen Mutter teilen will, giebt, wiewohl nicht ohne schweren Kampf, Robert aus der ohnehin noch nicht förmlich abgeschlossenen Verlobung frei, weil sie bemerkt hat, dafs er Edmée liebt; wegen dieser Zusammenkunft mit ihr ist er von einer andern kleinen Vergnügungspartie bei amerikanischen Damen fern geblieben, an welcher Martha wegen eines Migräneanfalls nicht teilnehmen kann, ebenso fehlt dabei, zum Verdrufs Edmées, der Hauptmann; dieser ist, wie der zufällig ins Schlofs kommende Dorfpfarrer erzählt, auf dem Wege dahin durch einen Schufs getötet, aufgefunden worden. Der Thäter kann trotz aller Bemühungen der Behörden nicht ermittelt werden. Vierzehn Tage später macht Robert der von ihm im Walde beim Blumenpflücken angetroffenen Edmée seinen Heiratsantrag, der sogleich von ihr angenommen wird. Während der Vorbereitungen zu der Hochzeit bringt eine der amerikanischen Damen der das Schlofs mitbewohnenden Tante Aurélie heimlich die Nachricht, dafs ein von ihnen entlassener Diener überall das Gerücht umherstreut, der Mörder des Hauptmanns Bertrand sei kein anderer als Robert d'Ancel, dessen heftigen Streit mit dem Hauptmann er angehört haben wollte. Am Hochzeitsabend selbst wird Robert auch wirklich arretiert, und zwar weil man viele Wochen nach dem Morde einen ihm gehörenden Revolver in der Nähe des Thatortes versteckt gefunden hatte. Martha, welche bei der Arretierung zugegen ist, erklärt dem Prokurator zwar, dafs gerade im Augenblick der Ermordung Robert, der selbst darüber schweigt, mit ihr eine Unterredung gehabt habe; aber diese ihre Aussage wird nicht geglaubt, weil Edmée, ohne die Tragweite dieser ihrer Behauptung zu erkennen, ihr zurückruft, dafs sie nach ihrer eignen Angabe von dem Feste der Amerikanerinnen wegen starker Migräne habe fernbleiben müssen und während der ganzen Zeit ihre Chaise-longue nicht verlassen habe. Nun könnte sie allerdings durch das von ihr geführte Tagebuch den Beweis für die Zusammenkunft mit Robert liefern, aber diese Aufzeichnung enthält zugleich ein Bekenntnis ihrer noch immer andauernden tiefen Liebe für ihn, und sie scheut sich daher, es vorzubringen, in dem Wahn befangen, dafs man den eigentlichen Mörder doch noch entdecken werde. Als dies nicht geschieht, und in der Kirche der Dorfpfarrer auf eine Anfrage ihr sagt, dafs sie, so wie er sie kenne, auch unter den schwersten Umständen ihre Pflicht erfüllen werde, kehrt sie, durch sein Gebet in ihrem Entschlufs wunderbar gestärkt, ins Schlofs zurück. In der That bringt die Vorlesung der betreffenden Stelle ihres Tagebuches für Robert die Freisprechung, die Enthüllung ihrer geheimsten Gefühle und ihrer Liebe zu ihm für sie ein hitziges Fieber, von dem sie gegen ihren eigenen Wunsch hergestellt wird. Zu guterletzt findet sich auch der Mörder des Hauptmanns in einem wegen der durch ihn erlittenen Mifshandlungen entlaufenen und auf ihn erbitterten Soldaten. Martha, getragen von der durch diese Vorgänge von ihrer Frivolität geheilten Edmée und der Achtung Roberts und seiner Mutter, bedauert nunmehr das von ihr gebrachte Opfer nicht. Ihr Charakter und ihre Entsagungsfähigkeit ist das Anziehendste an dem Buche.

Berlin. H. J. HELLER.

P. Adam, Le Vice filial. Paris 1892, Kolb. Frs. 3,50.

Dans le *Vice filial,* il s'agit d'un maëstro d'opérette, musicien de talent facile, très épris de son art, mais dont les besoins, les appétits sont tels qu'il sacrifie toujours le rêve des hautes symphonies qui le hante, pour les flons-flons des petits théâtres. Le maëstro, connu sous l'épithète de «beau», est un acharné viveur: la femme, le jeu, le cabaret lui prennent tout le temps qu'il ne consacre pas à croquer ses notes légères et cabriolantes. Marié avec une ancienne chanteuse, il est, tout jeune encore, le père d'une grande fille à l'allure inquiétante, sorte d'Androgyne moderne dont le caractère n'a pu que s'exaspérer au contact de la bohême artiste et lettrée qui l'entoure.

Le maëstro voudrait bien passer à un époux la responsabilité que lui fait encourir une si singulière fille. Mais elle rebute, elle repousse tous les prétendants qui ont pu s'éprendre de son profil florentin, des grâces bizarres, pimentées de son étrange per-

sonne. Elle est affolée de musique, elle est musicienne de race, et c'est une joie indicible pour son père, quand elle interprète les pages divines des grands maîtres; il en oublie ses maîtresses, les cartes, les amis. Elle a d'ailleurs pour lui la plus vive admiration, car elle sent bien qu'il pourrait être mieux que ce qu'il est, et elle le presse, elle le conjure de se mettre avec elle au sérieux travail, collaboration d'où naîtra l'œuvre immortelle. Mais, lui, toujours, recule à des temps plus propices la tâche à entreprendre. Il est du reste un peu effrayé de cette tendresse de sa fille, qui s'est manifestée plusieurs fois comme une incestueuse passion. Et il finit par ne plus douter de la nature du sentiment qu'il a inspiré à Gisèle. Il a peur de lui, peur de sa faiblesse, et il fuit sa fille qui, un jour, lui reprochant ses maîtresses, lui demande si elle ne peut pas être, elle aussi, le Plaisir. Et elle s'offre à lui, et elle cherche à lui faire perdre la raison. Épouvanté, il s'échappe, et quand il revient, il trouve sa fille morte. La terrible passionnée s'est planté une épingle d'or dans le cœur.

Des sept ou huit volumes que M. Paul Adam a déjà publiés, le *Vice Filial* est, je crois, celui qui est le mieux conçu et le mieux exécuté. On ne s'y heurte plus à ce style tarabiscoté et prétentieux des précédents; il est devenu clair et net, tout en gardant sa marque originale. C'est donc tout plaisir.

G. Ohnet, Le Docteur Rameau. Paris 1890, Ollendorff. Frs. 3,50.

Dans ce roman de M. Ohnet, cher aux bourgeoises, nous avons trois personnages hommes: un médecin athée, un ami fidèle, un traître à l'amitié; un personnage féminin, une Espagnole, âme pieuse qui souffre de voir son mari donné au matérialisme. Le traître à l'amitié, l'Allemand Frantz Munzel, portraitiste, tombe amoureux de son modèle, la belle Conchita; c'est lui qui détournera la pieuse dame de ses devoirs d'épouse.

«Il ne devait plus y avoir que quelques séances. Un jour, en arrivant, elle avait trouvé Munzel plus sombre que d'habitude. Elle était elle-même lasse et comme inquiète. Elle avait fait quelques tentatives pour dissiper l'humeur maussade du peintre, mais n'avait pu y réussir. Les phrases lui venaient pesantes et avec fatigue. Une sorte de torpeur la tenait concentrée et il lui fallait s'efforcer pour ne pas rester muette. Frantz, assis devant son chevalet, ne laissait échapper que de rares paroles et travaillait d'un air absorbé. La jeune femme, après un long silence, se hasarda à dire:

«— Il me semble que le portrait est très avancé ... Sera-t-il bientôt fini?

«Munzel lui lança un regard de reproche, et d'un ton amer:

«— Votre supplice s'achève, rassurez-vous. Aujourd'hui j'aurai terminé ... J'aurais pu, depuis quelques jours, me passer de mon modèle... Mais j'ai eu l'égoïsme de vous faire venir ... Vous voyez que je suis franc. M'en voulez-vous?

«Elle secoua sa belle tête brune et répondit:

«— Non.

«Puis, se levant et venant se placer derrière le peintre:

«— Même, ces séances vont me manquer ... Je m'étais habituée à passer mes journées ici ...

«Sans qu'il se retournât elle le vit pâlir. Il plia le dos et se pencha sur sa palette qui tremblait dans sa main. Elle crut qu'il allait parler et, dans la crainte de ce qu'il pourrait dire, elle reprit avec volubilité:

«Rosalie, ma vieille bonne, qui m'attend en travaillant avec votre domestique, me faisait la même observation: Madame, dorénavant qu'est-ce que nous allons faire de nos après-midis? ... Voyez quelle place un portrait tient dans l'existence.

«Elle se mit à rire. Lui, très grave, la laissa dépenser sa faconde et user ses nerfs, puis quand elle fut silencieuse:

«— Vous parlez de vous, fit-il très lentement, mais que dirai-je de moi? Cette intimité charmante, qui me ravissait, va cesser. Après vous avoir eue toute à moi, je vais vous perdre, et je ne vous retrouverai jamais telle que vous avez été pendant ces quelques semaines qui m'ont paru si courtes. Avant de vous voir ici, je ne vous connaissais pas. Vous vous étiez toujours montrée pour moi rigoureuse, sinon hostile, et je n'aurais pu soupçonner toute la grâce et toute la bonté qui sont en vous... Ces jours si vite passés, sitôt perdus, compteront parmi les meilleurs instants de ma vie ... Personne ne soupçonnera combien ils ont été remplis de satisfaction et de joie ... Mais c'est fini, vous allez vous éloigner. Cet atelier, que vous animiez de votre présence, redeviendra triste. Ce portrait partira d'ici et, de tout ce bonheur, il ne restera rien qu'un souvenir.

«La voix douce et un peu grêle qui charmait la jeune femme depuis un mois, se brisa comme dans un sanglot. Machinalement Conchita appuya la main sur l'épaule de Munzel pour le calmer, le consoler, lui faire comprendre combien elle partageait sa peine. Il ne se retourna pas. Du bout de la brosse, sur la toile, il posait dans la main de la

jeune femme une touffe légère de ces fleurs bleues d'Allemagne, qu'il avait déjà fait ciseler sur la plaque du coffret dans lequel était enfermé le portrait qu'il avait fait de la mère de Conchita. Et ce sentimental myosotis, qui résumait si bien le caractère de Frantz, semblait dire à la jeune femme: Tu m'auras sans cesse sous les yeux, et de la sorte, tu ne pourras pas oublier celui qui souhaite uniquement que tu penses à lui.

« Un attendrissement soudain gonfla le cœur de Conchita, des larmes qu'elle ne pouvait pas s'expliquer et qu'elle ne savait pas retenir, coulèrent de ses yeux et tombèrent, chaudes, sur le bras du peintre. Il se retourna vivement et leurs regards se rencontrèrent avec tant d'ardeur qu'on eût dit qu'ils ne pourraient plus jamais se détacher l'un de l'autre. Un silence lourd planait sur eux. Nul bruit voisin, ni paroles, ni pas, pour leur rappeler qu'ils n'étaient point seuls sur la terre et qu'il leur fallait compter avec les principes, les lois, les conventions du monde; qu'il y avait un ami, un mari, qui se fiait à leur fidélité, à leur dévouement, et qu'il serait infâme de le tromper. Ils ne voyaient plus que la flamme qui jaillissait de leurs yeux, les baisers qui fleurissaient sur leurs lèvres, l'amour qui les enveloppait tout entiers, irrésistible, vainqueur.

« La bouche de Frantz s'ouvrit pour prononcer le mot irrévocable: « Je t'aime! » Une sorte de force intérieure le retint. Il eut une commotion au cœur dans son affolement, et le vague sentiment qu'il était sur le point de commettre un crime. Son honneur chancelant se révolta, et comme pour rompre le charme, le peintre se leva. Il regarda la jeune femme, qui était aussi pâle et aussi tremblante que lui, et balbutia ces paroles:

« — Nous sommes fous!

« Il passa la main sur son front et marcha vers la fenêtre qu'il ouvrit, pour laisser s'échapper les subtils et enivrants poisons qui lui troublaient le cerveau. Il s'accouda et baigna son visage brûlant dans l'air frais des jardins paisibles qui s'étendaient derrière la maison. Irrésistiblement, Conchita silencieuse vint s'appuyer auprès de lui. De pénétrantes senteurs de terre, échauffée par le premier soleil du printemps, montaient jusqu'à eux. Les gazons verdissaient, les bourgeons éclataient de sève aux branches des arbres, les oiseaux se poursuivaient dans la feuillée en battant des ailes, une ardeur secrète dévorait la nature et, autour d'eux, tout était amour. Frantz voulut se détourner et fuir. Devant lui il vit la jeune femme, les yeux vagues, les lèvres plissées comme une fleur qui se pâme. La respiration s'embarrassa dans sa gorge, un feu dévorant brûla sa poitrine, il lui sembla que le soleil descendait vers lui pour l'aveugler. Sans parler, il saisit dans ses bras un corps qui s'abandonnait, et éperdu, il oublia tout. »

Eh! eh! mais voilà un petit tableau d'adultère qui me semble quelque peu érotique! évidemment Zola l'eût traité de tout autre façon, mais il me paraît qu'ici il ne manque rien, et le livre de M. Ohnet, pour y gagner un chapitre fort piquant pour certains lecteurs, pourrait bien se faire fermer la porte de maisons bourgeoises qui, dit-on, s'ouvraient invariablement devant ses œuvres.

Sans appuyer sur la banalité des péripéties de cet amour qui naît et se consomme dans un atelier de peintre, cherchons quelle sera l'excuse de cet homme qui doit la vie au médecin qu'il vient d'outrager, de cette femme qui doit plus encore à son mari, et que l'idée religieuse seulement sépare de lui.

Lorsque Talvanne, l'ami fidèle, a tout appris, écoutez le discours que cette personne mystique adresse au jeune homme:

« — Mon mari, fit-elle, c'est lui qui est cause de tout! C'est lui qui m'a conduite au mal! C'est lui qui est responsable de ma faute!

Et lorsque Talvanne, anéanti par ces paroles, s'écrie: « C'est monstrueux ce que vous dites là! » la dame s'excuse par les paradoxes suivants, dignes d'Alexandre Dumas fils, en passe de s'amuser du public imbécile qui l'applaudit à outrance, sans s'apercevoir qu'il se moque fort agréablement de lui:

« — Cela est! Et s'il était devant moi, à votre place, je le lui crierais et il n'aurait rien à répondre. Comment me ferait-il un crime d'avoir cédé à un entraînement des sens, lui qui ne croit qu'à la matière? Pour lui, les êtres humains ne sont guidés que par leurs instincts. Il les met au niveau de la brute. Par quoi donc aurais-je été arrêtée? Par le sentiment des devoirs? Mais ce sentiment c'est la conscience, et la conscience c'est l'âme! Vous savez bien qu'il n'y croit pas! J'ai l'oreille encore pleine de ses ricanements lorsque, pauvre esprit rempli de superstition, comme il disait, j'essayais de défendre ma croyance. Vous avez été témoin de ces scènes, vous preniez mon parti, sans obtenir d'autre résultat que de vous faire bafouer, avec moi, par son orgueilleuse philosophie. Il a abattu, comme à plaisir, toutes les barrières qui m'auraient retenue. Les commandements de mon Dieu me prescrivaient la fidélité et le respect: il m'a déclaré que ce Dieu n'existait pas et que le ciel était vide. Ma mère, dès mon enfance, m'avait enseigné qu'il faut être honnête et bon dans la vie, afin d'être récompensé dans l'éternité: il m'a prouvé que rien de nous ne

subsiste après la mort. Et par quoi a-t-il prétendu remplacer cette foi si consolante et cette crainte si salutaire? Par de vagues principes de morale, variables, puisqu'ils sont la conception d'esprits qui peuvent changer; fragiles, puisqu'ils sont d'essence humaine. Et vous vous indignez parce que je dis qu'il est cause de tout ce qui est arrivé, parce que je le rends responsable de ma faute! Oui, je le répète, s'il y a crime, il est le véritable criminel, et il ne m'en paraît que plus exécrable, car j'aurais pu être aimante, fidèle et dévouée, il a fait tout ce qu'il fallait afin de m'en détourner, et c'est pour moi un immense désespoir.

« — Mais il vous a aimée, il vous aime passionnément.

« — Oui, parlons-en, de son amour! Qu'a-t-il aimé en moi? Mon corps! Il n'a cherché que ma chair. Il n'a vu que le plaisir de me posséder parce que j'étais jeune et belle. Matérialiste, sa passion n'a été que pour la matière, et rien de plus banal, de plus abject, de plus outrageant que son désir. Il m'a abaissée au rang d'une fille, qu'il prenait quand il était entraîné par ses sens. Il n'a voulu partager aucune de mes aspirations, contenter aucun de mes rêves, il a repoussé tout idéal. Il lui fallait une femme, comme il lui faut à dîner, ni plus ni moins, et il m'a prise. Eh bien! il m'a révoltée, dégoûtée, et voilà pourquoi je répète, non au hasard, mais délibérément, non pour me défendre, mais pour l'accuser, que c'est lui qui a été la cause de tout!»

Voilà des phrases, une tirade que l'on applaudira peut-être au théâtre, parce que l'actrice en saura tirer tout l'effet empoignant, et surtout parce que dans l'entraînement de l'action on n'aura pas l'instant nécessaire de réflexion pour réduire à néant de pareilles absurdités, mais l'auteur lui-même comprend tellement le peu de valeur des arguments saugrenus qu'il place dans la bouche de son héroïne, que tout de suite celle-ci tombe en repentance, elle cherche des biais.

« — N'allez pas croire cependant que je m'absolve parce que j'accuse mon mari. Il n'a rien fait pour m'attacher à lui par un lien indestructible, il a risqué de détruire en moi les pures croyances de ma jeunesse, mais il n'y a point réussi. Je crois en un Dieu sévère et juste qui défend les fautes et les punit. Je me sais donc coupable et j'en souffre cruellement. »

Ici, nous ne sommes plus en présence d'une femme à laquelle son mari a arraché toutes ses croyances, mais devant une héroïne de l'adultère comme toutes les autres, ayant des convictions religieuses bien arrêtées, qui a résisté à l'athéisme que son mari lui prêchait, et qui se donne à un amant pour des raisons qu'invoquent toutes les pécheresses du monde.

« . . . Vous ne soupçonnez pas quelle influence il a sur moi. Il s'est emparé de ma pensée, il me possède moralement de la façon la plus complète. Mon esprit s'est identifié avec le sien, et mon cœur répond à sa voix comme un serviteur à un maître. Tout ce qu'il rêve, tout ce qu'il désire, j'y aspire. Je ne suis qu'un écho de lui-même. Nous avons les mêmes goûts, les mêmes sympathies, les mêmes croyances. Et jamais femme ne fut plus faite pour appartenir à un homme que moi pour être à lui. Depuis que je l'ai rencontré pour la première fois, j'avais la notion confuse de cet accord de nos deux natures et, instinctivement, je me détournais de lui, je faisais tout pour l'éloigner de moi. Une volonté indépendante de la mienne nous a rapprochés; en un instant, nos âmes se sont reconnues et sont allées l'une à l'autre . . . »

Je ne doute pas que M. Ohnet, dans ce roman, qui est peut-être l'un de ses plus intéressants, n'ait voulu faire une étude philosophique, psychologique même; il s'est efforcé de montrer à quel degré d'abaissement moral la femme tomberait si elle n'était pas soutenue par la foi.

Il fait voir aux maris quels dangers ils courraient s'ils essayaient de détruire les croyances religieuses dans lesquelles la jeune fille, devenue épouse, a été élevée. Mais tout cela sent le théâtre; ce sont des scènes fort agréables, à effet, du décor qui perd énormément à être vu de près.

M. Ohnet a raison, mille fois raison, lorsqu'il place dans la bouche du Dr. Rameau cette phrase d'une philosophie si élevée: « . . . Et si la société future connaît la femme athée, je plains ceux qui auront pour mère, pour épouse ou pour fille, cet effroyable produit de notre progrès scientifique ...», mais ce que je lui reproche c'est d'avoir présenté une femme qui croyait, malgré tout ce qu'avait pu lui dire son mari, et qui devient coupable, parce que «son âme s'était reconnue avec une autre âme», d'être allée à cette autre âme non pas même en se donnant par une sorte de lien mystique, mais charnellement, avec la conscience de la faute commise et renouvelée. Le premier mouvement d'égarement des sens eût-il été pardonnable, les relations se sont continuées, et il a fallu qu'un ami commun intervînt pour séparer les amants. Alors où est la logique de cette thèse développée, avec plus d'habileté que de sens commun? La femme athée péchera, bien, c'est probable, mais Conchita croyait,

est justement parce qu'elle croyait qu'elle a cherché «l'âme sœur», et l'a entraînée dans l'abîme avec la sienne; qu'eût-elle fait de plus si elle avait été athée?

Et maintenant, lisez *le Docteur Rameau*, c'est plein d'émotion, et lorsque vous en arriverez au mot de la fin, dit par le docteur athée: — «Mon Dieu! ... Mon Dieu! ...», songez qu'au fond du plus athée des hommes il y a une âme qui cherche la vérité, l'absolu. De là cette conclusion: que l'on se dit athée, mais qu'on ne l'est pas.

F. Clerget, Henry Pivert. Paris 1892, Genonceaux. Frs. 3,50.

C'est un pâlot, un débile garçon, élevé dans les rigueurs d'un catholicisme étroit de petites gens, que cet Henry Pivert si finement portraicturé par Fernand Clerget; c'est un poète mystique et symboliste, sans grande poésie, d'ailleurs, et qui cherche par des rythmes tourmentés et des expressions obscures à masquer le vide de ses pensées. Avec cela, il a de l'ambition et des appétits, que sa pauvreté lui défend de satisfaire.

Pour gagner son pain, il se livre à des louches besognes de journaliste, essaie de se faufiler dans le monde heureux, tente de se faire piloter par d'égoïstes confrères arrivés à la notoriété, s'épuise dans une lutte quotidienne sans grandeur et finit, se sentant raté, se voyant à la côte, sans abri, sans le sou, par retourner chez ses humbles et bigots parents, avec lesquels il a rompu pour jeter sa gourme et faire de la littérature. Il se met à leur discrétion, il renoncera à tout pour avoir la pitance de tous les jours.

Entre temps, il a séduit la femme de son patron, le directeur du journal où il écrivait de vagues articles, et ce, non par amour, mais par simple besoin de luxure. Et pour arriver à ses fins, il a manigancé de concert avec un camarade et une fille qui les aidait à vivre tous deux, mille vilenies. Etre antipathique, pour lequel, en somme, on aurait plus de pitié que de haine, car c'est un faible, un malheureux.

Joliment écrit, avec de bien curieuses investigations dans les dessous des lettres, ce livre, *Henry Pivert*, est d'une lecture intéressante. Mais comme ce roman donne une triste opinion des petits cénacles de la bohême littéraire et artiste! Quel vilain monde, quels affreux bonshommes, et combien mieux vaut, si l'on veut rêver ou travailler, se tenir dans un isolement absolu que d'y mettre les pieds! Les bourgeois, ces philistins tant blagués, sont moins répugnants que ces prétendus apôtres de l'Art.

L. Damur, Lassitudes. Paris 1892, Perrin. Frs. 3,50.

Les *Lassitudes* de M. Louis Dumur, auteur d'un poème, la *Néva*, qui fut tres remarqué, et de ***Albert***, roman qui tentait d'expliquer le jeune homme moderne, sont des poésies un peu bizarres, un peu déroutantes pour tous ceux qui ont cru trouver dans Lamartine, dans Hugo, dans de Vigny, dans Musset, dans Gautier et aussi dans Baudelaire l'expression même de la poésie française.

M. Dumur est un nouveau venu, il n'appartient pas aux symbolistes ni aux symphonistes, mais il essaie, avec plusieurs autres jeunes, de raviver le vers qui est devenu, il faut bien le reconnaître, relativement facile à faire, en suivant les grands modèles. Il croit pouvoir réussir en le construisant non sur la métrique des syllabes, mais sur leur valeur, il rythme ses vers d'après l'accent tonique.

Assurément, il y a, dans notre langue, des accents toniques, mais si peu sensibles à l'oreille, et si peu certains, si peu absolus, qu'il est bien difficile de les prendre pour base poétique.

Par exemple, M. Dumur nous dit, dans sa préface:

«L'accent tonique tombe sur la dernière syllabe des mots à terminaison masculine et sur la pénultième des mots à terminaison féminine», et il cite ce vers de lui:

Ex*quis*, lé*ger*, sub*til*, té*nu*, sua*ve*, clair.

Puis il ajoute:

«Les mots qui ont le plus de syllabes ont un second accent sur la première syllabe:

Sym*bo*le d'*idéal* ja*mais* at*teint*, ja*mais*.

Tout ceci est discutable et la règle n'est pas précise, ou plutôt elle n'est guère suivie, car chacun prononce un peu à sa façon, selon la conformation des organes de la parole, selon le milieu où il vit et son pays d'origine.

Sent-on quelque harmonie dans ces vers, d'ailleurs obscurs et légèrement décadents:

L'orbe des yeux ceignit une nue en pourpre néfaste:
Comme une ombre de sang rampe sur ma tête, la chaste.
Dieu! m'écriai-je, l'orgie des tons sublimes et fous?
Ha! Chantons! Et buvons le vin de treize Corfous!

Eh bien! franchement, si ce sont là des hexamètres modernes, l'innovation n'était pas nécessaire. Et pourtant, M. Louis Dumur a du talent, beaucoup de talent. Ne pourrait-il l'employer mieux?

Bruxelles. MAXIME DUVIVIER.

III. Theater.*)

A. Ancey, La Dupe. Comédie en 5 actes. (Théâtre Libre.)

Cette œuvre est assez remarquable, mais elle a le défaut de presque toutes les dernières tentatives dramatiques, c'est-à-dire que l'auteur a confondu l'audace de l'observation des mœurs avec le cynisme dans leur expression. Ce cynisme est une convention comme une autre: il n'est pas la vérité; il en est, le plus souvent, l'exagération et comme la caricature.

La «dupe» est une jeune fille, Adèle Viot, qui, assez malheureuse dans sa famille, entre sa mère, une veuve avare et riche, et sa sœur Marie, médiocrement mariée et jalouse, se marie elle-même à un certain Albert, employé d'une compagnie d'assurances, qu'elle n'aime pas. Mais Adèle veut, avant tout, sortir de sa famille! Le premier acte, qui nous montre toute la cuisine d'un mariage de «convenances», le ridicule des présentations, les tristesses des accords où le cœur n'est pour rien, est une très bonne comédie à lui tout seul. Il y a certainement en M. Ancey un satirique, et la matière est belle pour sa verve.

Mais, au second acte, tout est changé. Adèle, qui est une jeune fille très sentimentale, s'est mise à aimer son mari de tout son cœur. Elle est jalouse et, malheureusement, ce n'est pas sans raison. Car Albert, tout en se mariant, a gardé une ancienne maîtresse, Caroline. Comment cette Caroline lui tient-elle tant au cœur? Nous ne le savons pas. C'est le propre du théâtre nouveau de nous montrer les effets des passions sans nous en expliquer les causes.

Quoi qu'il en soit, Marie, la sœur d'Adèle, trouve un méchant plaisir à troubler le repos de celle-ci en l'avertissant de cette liaison. Adèle a une explication avec son mari, qui lui répond: «Zut!» (textuel), avoue sa liaison et répond aux justes plaintes de sa femme en la laissant évanouie et en allant tranquillement se coucher.

Adèle a parlé de séparation et de divorce. Mais elle n'en a rien fait. Elle a accepté la situation. Et au troisième acte, nous assistons à une soirée de famille où tout le monde paraît fort heureux. Mais voilà qu'Albert reçoit une lettre. Il est avisé qu'on doit, le lendemain, visiter sa caisse et, dans ladite caisse, il a pris la forte avance de deux cent mille francs pour Caroline. Au reçu de cette lettre, Albert jure comme un païen, demandant l'argent à sa famille. Adèle donne ses bijoux. Mme Viot, si avare, lâche cent cinquante mille francs. Mais non sans dire quelques sottises à son gendre.

Les angoisses de la vieille dame se dessaisissant de ses valeurs sont d'un bon comique. Mais son gendre a vraiment une façon de demander de l'argent, en disant à qui il sollicite des choses désagréables, que je ne saurais croire conforme à la vérité. Les plus hautains ou les plus cyniques y mettent plus de formes et le besoin les rend au moins hypocrites.

A l'acte suivant, Adèle est exposée aux récriminations de sa famille. Sa mère la tourmente pour le remboursement de la somme avancée, sur laquelle Albert ne donne pas un sou. Sa sœur, inquiète pour l'héritage, craignant que sa part ne soit rognée, insiste pour qu'elle se sépare. Adèle ne veut pas entendre parler de quitter son mari. Seulement, elle se risque à lui demander de l'argent pour sa mère. Sur quoi l'aimable Albert l'insulte comme un crocheteur et la roue de coups. Ceci n'a pas passé sans protestations énergiques.

Adèle, cependant, s'est séparée de son mari. Mais, au dernier acte, nous la voyons reprise par lui, lui demandant des rendez-vous secrets, et, finalement, lui donnant les derniers sous qui lui restent, pour Caroline! C'est là-dessus que le rideau se baisse, nous laissant ignorer jusqu'où ira la «dupe» dans son sacrifice et jusqu'où ira l'ignominie de son mari.

A tout prendre, cette pièce rappelle un drame et un roman célèbres: *Trente ans ou la Vie d'un joueur* et le *Baron Hulot*. L'idée mère est la même: le sacrifice d'une femme qui se dévoue jusqu'à tout faire pour permettre à son mari de satisfaire une passion. Mais, ici, on peut voir la différence de système entre les «arriérés» et les «novateurs». Le héros de *Trente ans,* malgré sa passion qui le pousse jusqu'au crime, est aimant. Il voudrait se guérir et n'y parvient pas.

Le baron Hulot lutte aussi. Il aime sa femme tout de même et a des retours vers elle. Bref, l'intérêt du drame est le combat entre la passion et le devoir. Celui-ci succombe; mais il y a au moins bataille. Dans la *Dupe*, pas un instant on ne voit cette lutte. Albert est une simple brute, un être dépourvu de tout sens moral. Il y a, dans la peinture de tels caractères, un parti-pris d'outrance, qui est aussi loin de la vérité que l'idéalisme des héros de roman. Cette outrance se manifeste jusque dans le détail. Un employé à douze mille francs ne prend pas deux cent

*) Nach dem Berichte Pariser Zeitungen.

mille francs d'avances dans une caisse, ou bien c'est un fou. Pour l'expliquer, il faut un état d'esprit spécial, qu'on se garde de nous montrer.

Bref, une fois de plus, nous voyons de réelles qualités dramatiques perdues par le goût de l'excessif, du noir, du brutal, par le défi porté au public, qui n'a pas tort, en somme, de vouloir qu'on lui montre des hommes, avec des qualités et des défauts, des vices et des vertus, et non des monstres qu'on ne trouverait à observer, dans la vie, qu'une fois peut-être sur mille — et encore! *(XIX[e] Siècle.)*

Samson et Cressonnois, Les Gueux, drame en cinq actes et six tableaux. (Ambigu).

Paul Guérin a détourné de ses devoirs une honnête fille, Louise Perrot. Il l'a rendue mère.

Il y a cinq ans que tous deux mènent cette vie dont l'irrégularité ne nuit point à leur bonheur.

Mais voici que Paul Guérin trouve à faire un beau mariage. Il s'en voudrait de laisser échapper une aussi belle occasion pour lui de devenir riche. En vain Louise lui rappelle ses serments d'amour, en vain elle essaie de lui faire entendre combien il serait odieux et infâme de sa part de l'abandonner elle et son enfant. «Je te servirai une pension», lui répond Paul, qui croit que toutes les dettes se paient avec de l'argent.

— Je refuse ton argent, lui réplique avec fierté Louise. C'est ton amour seul que je demandais.

— C'est bien, se contente de dire Paul, et il s'en va sans que sa conscience paraisse autrement tourmentée par le remords.

A ce moment, la petite Marguerite, qui dormait dans son lit, se réveille: «Ah! mère, dit-elle, je crois que je m'étais endormie sans finir ma prière», et joignant les mains: «Mon Dieu, protégez mon père, faites qu'il soit toujours bon pour nous...»

Le rideau tombe.

Le second acte nous transporte à la place Clichy, par une horrible nuit d'hiver. Autour d'un braséro, grelottent des loqueteux, des gueux, criant le froid et la faim. Un chiffonnier arrive. Dans sa misérable carriole traînée par un âne efflanqué, il ramène une femme et une fillette qu'il a trouvées inanimés dans la rue, sous la neige. Aussitôt les gueux s'empressent de prodiguer des soins à la pauvre femme et à son enfant. C'est à qui se dépouillera de sa guenille pour en couvrir les deux malheureuses.

Soudain, l'un des gueux, Pierre Noël, pousse un cri de surprise. Il vient de réconnaître les deux femmes: c'est Louise et sa fille. Bien entendu, le brave Noël les recueille chez lui dans sa mansarde de la cité du Diable.

Pendant ce temps, un autre gueux que nous avons entendu geindre depuis le commencement de l'acte rend le dernier soupir. Il est mort de faim. On le hisse sur la voiture du chiffonnier, mais à ce moment, Pierre Noël prend un morceau de bois, le brise et des morceaux fait une croix qu'il place sur le cadavre du pauvre diable.

Le deuxième acte est fini et l'exposition du drame n'est point encore terminée.

Ce ne sera que plus tard que l'action s'engagera. Mais je préfère vous en dire de suite la trame et en quelques mots.

Paul Guérin, le séducteur de Louise, a perdu sa femme dont il a hérité. Il est riche, et de plus, député. Il mène la vie joyeuse sans guère se soucier de son ancienne maîtresse et de son enfant.

Un jour qu'il dîne au Pavillon japonais, au Bois de Boulogne, une jeune bouquetière lui offre des fleurs. Guérin trouve la bouquetière à son goût, et il le lui dit, sans succès d'ailleurs.

Cependant, Guérin ne se tient pas pour battu. Il veut que la bouquetière soit à lui, à n'importe quel prix, fût-ce au prix d'un enlèvement. Et, de fait, il charge une affreuse mégère d'enlever la jeune fille et de la conduire chez lui.

Ai-je besoin de vous dire que la vertu de la bouquetière ne sera pas mise à mal, car, au moment où Guérin veut la violenter, une femme fait irruption chez lui. C'est Pauline qui a été informée de l'enlèvement de sa fille et qui a suivi sa trace jusque chez son ravisseur. Elle est arrivée à temps. Louise reconnaît dans le séducteur de sa fille, Paul, son ancien amant. Quelques minutes de plus et Guérin ajoutait à ses crimes celui de l'inceste.

Quand je vous aurai dit que Pierre Noël a été injustement condamné autrefois à trois mois de prison pour vol, sur le faux témoignage de ce même Guérin, vous démêlerez facilement tous les fils de l'intrigue.

Il me paraît que ce drame n'a pas la portée morale que ses auteurs ont voulu lui donner. Ils ont tenté d'établir que les sentiments d'honneur, de vertu, de probité se rencontraient aussi bien chez les loqueteux que dans les autres classes de la société. D'accord. Le haillon n'exclut point la noblesse ou la grandeur des sentiments, mais je crains que pour appuyer leur théorie, que per-

sonne ne conteste d'ailleurs, les auteurs n'aient forcé la note, d'une façon véritablement trop invraisemblable. A les en croire, les vertus humaines se seraient toutes réfugiées à la Cité du Diable. C'est évidemment là une exagération.

Ce drame a au moins le mérite de se dérouler dans des tableaux remarquables de vérité. Les décors sont curieux à voir. *(XIXe Siècle.)*

Marcel Guillemaud et Henri Duharnois, Ma Femme, comédie bouffe en quatre actes. (Déjazet.)

Les deux auteurs de la pièce sont deux jeunes — deux vrais. Je ne crois pas me tromper en disant que c'est la première fois qu'ils ont l'honneur d'occuper la scène toute une soirée. Cette première épreuve sent évidemment son début; mais en somme, MM. Guillemaud et Duharnois n'ont pas perdu leur soirée...

M. Matapan, journaliste directeur du *Métropolitain*, a l'intention d'épouser mademoiselle Lucette Pichambard.

Pour mener à bien son entreprise — je dis à dessein entreprise, car Matapan ne convoite que la dot: soit 500,000 francs, — notre écrivain a encouragé les sentiments ambitieux de Pichambard, expharmacien retiré à Machinville, dont il est déjà le maire en attendant qu'il soit député de Paris.

Le malheur pour Matapan, c'est qu'il a une maîtresse irascible, la jeune Mercédès, une Andalouse très jalouse et qui n'entend pas être mise de côté. Elle arrive brusquement chez Pichambard et y surprend Matapan, à qui elle déclare sans réplique qu'il l'épousera, ou sinon, qu'elle va provoquer un scandale et le faire mettre dehors comme un malotru. A ce moment surviennent justement M. et Mme Pichambard. Matapan, pour éviter tout scandale, leur présente Mercédès comme sa légitime épouse. Il compte ainsi gagner du temps.

Mercédès est tenace et, en dépit de tous les obstacles, Matapan l'épouse au second acte. Seulement au troisième, au milieu d'un imbroglio indescriptible, il surprend Mercédès en conversation intime avec le jeune Urbain, cousin et fiancé de Lucette.

Matapan est au comble de ses vœux, divorcé, il va donc pouvoir épouser la fille de Pichambard, qui ne veut plus de son polisson de cousin; mais tout craque au dernier moment, le maire de Machinville n'ayant pas obtenu son siège de député. Mercédès reste avec Matapan et Lucette se mariera avec Urbain.

Quelques scènes de ce gros vaudeville jouées avec beaucoup d'entrain ont fait rire, et pourront amuser longtemps encore le public de Déjazet. Tous ces personnages sont des pantins, mais leurs grimaces n'en sont pas moins fort distrayantes. *(La Paix.)*

Revuenschau.

Revue des deux mondes 1892.

1 avril. A. Delpit, Belle-Madame. I; E. Lavisse, Le grand Frédéric avant l'avènement. II. L'Idylle de Rheinsberg; A. Chevrillon, Les États-Unis et la vie américaine; A. Geffroy, Du Procès de la science archéologique et de l'exégèse à Rome; Th. Bentzon, Un roman de Rudgard Kipling; E. Plauchut, Des anciennes provinces de la France: Le Berry. III. De Français I à la Révolution; M. Paléologue, Le Couvent des Lotus, légende bouddique; G Valbert, L'Histoire du journalisme en Autriche, d'après une publication récente. — 15 avril. A. Delpit, Belle-Madame. II; A. Fouillée, Le Système du monde selon Descartes et selon la science contemporaine; L. van Keymeulen, Un écrivain hollandais: Multatuli; M. d'Avenel, La Fortune mobilière dans l'histoire. I. Le Pouvoir de l'argent; Carmen Sylva, Vengeance, récit de mœurs roumaines; J. Chailley-Bert, Les Anglais en Birmanie. III; E.-M. de Vogüé, Pensées d'histoire dans Rome; C. Bellaigue, Revue musicale.

Neue Publikationen.

I. Philologie und Pädagogik.

Bergér, H., Der französische Unterricht mit besonderer Rücksicht auf die Anforderungen der Reformbestrebungen. Ein theoretisch-praktischer Beitrag. Hanau, Alberti. M. 0,80.

Feuillet, Le Roman d'un jeune homme pauvre. Herausgegeben im Auszuge von A. Benecke. Bielefeld, Velhagen und Klasing. M. 0,90.

Forest, J., La jeune France littéraire ou Nouveau choix de morceaux tirés de la littérature française contemporaine. Altenburg, Pierer. M. 4.

Hano, E, Anleitung zur Erlernung der französischen Umgangssprache auf Grund der Anschauung. Eine Ergänzung zu jedem Lehrbuche der französischen Sprache. Mit vier Bildern. Frankfurt a. Main, Jügel. M. 1,20.

Lamartine, Procès et mort de Louis XVI. Im Auszuge aus Histoire des Girondins herausgegeben von P. Völkel. Bielefeld, Velhagen und Klasing. M. 1.

Racine, Britannicus. Herausgegeben von M. Hartmann. Leipzig, Seemann. M. 1,20 [Hartmann's Schulausgaben B. 14].

Recueil de contes et récits pour la jeunesse. I. La Pièce de cent sous, par Mme de Bauer; L'Aveugle de Clermont, per Mme Foa; Le cousin Pierre, par Souvestre. Zum Gebrauch in Mittelschulen herausgegeben von J. Wychgram. Bielefeld, Velhagen und Klasing. M. 0,60.

Saint-Simon, Mémoires. Herausgegeben von A. Mager. Leipzig, Seemann. M. 1 [Hartmann's Schulausgaben B. 13].

Sandeau, Mademoiselle de la Seiglière. Herausgegeben von M. Hartmann. 2. Auflage. Leipzig, Seemann. M. 1,20 [Hartmann's Schulausgaben B. 1].

Steuerwald, W., Französisches Lesebuch für höhere Lehranstalten. München, Beck. M. 3.

II. Belletristik, Geschichte, Geographie, Philosophie.

Auteurs célèbres, Tome 205 à 210. Paris, Flammarion, à Fr. 0,60.
Collins, W., La Maison hanté (207).
Gros, J., L'Homme fossile (210).

Maël, P., Le Torpilleur 29. Mœurs maritimes (209).
Malot, H., Vices français (208).
Noir, L., Un Tueur de lions (205).
Sirven, A., La Linda. Roman parisien (206).

Bibliothèque des auteurs populaires. Tome 3 à 5. Paris, Librairie mondaine. à Fr. 0,60.
Aimard, G., et J. B. d'Auriac, Le Mangeur de poudre (3).
Cassot, C., Autour d'un tableau (5).
Montépin, X. de, La Sirène (4).

Contes et légendes de Basse-Bretagne par Emile Souvestre, E. Du Laurens de la Barre, F. M. Luzel. Introduction par Adrien Oudin. Avec. grav. Paris (Nantes), E. Lechevalier. Frs. 10.

Dalzac, E., Fausse alerte. Fantaisie proverbe en 1 acte en vers. Paris, Sauvaitre. Fr. 1.

Decourcelle, P., Les Tempêtes du cœur. La Chambre d'amour. Paris, Dentu. Frs. 3,50.

Devillers, H., Les Frissons (La Vie. La Femme. Un Songe. Douzain de sonnets.) Paris, Charles. Frs. 5.

Dombre, R., Frondeuse. Paris, Gautier. Frs. 2.

Faivre, E., L'Intruse, roman. Paris, Savine. Frs. 3,50.

Garnir, G., Les Charneux, mœurs wallonnes. Paris (Bruxelles). Nilsson. Frs. 3,50.

Gautier, Th., Mademoiselle de Maupin. 2 vol. Paris, Lemerre. Frs. 10.

Gevin-Cassal, Mme O., Souvenirs du Sundgau, récits de la Haute-Alsace. Paris, Lecène et Oudin. Frs. 3,50.

Grandmougin, Ch, L'Enfant Jésus. Mystère en 5 tableaux. Avec grav. Paris, Rouam. Frs. 15.

Hollard, H., Souvenir d'une sœur. Poésies. Avec préface de M. Eug. Bersier. 4e édition. Paris, Fischbacher. Frs. 3.

Lavedan, H., Le Nouveau jeu. Roman dialogué. Paris, Kolb. Frs 3,50.

Le Beaumont, M., Sans foyer. Paris, Gautier. Frs. 2.

Longus, Daphnis et Chloé. Illustrations de Luigi Rossi et Concini (Collection Guillaume). Paris, Flammarion. Frs. 3,50.

Mac-Nab, Nouvelles chansons du Chat Noir. Musique nouvelle de Roland Kohr. Illustrations de H. Gerbault. Paris, Librairies-Imprimeries réunies. Frs. 6.

Maîtres, les, du Roman. Tomes 45 à 51. Paris, Dentu. à Fr. 0,60.
Beaume, G., La Proie (47).
Belot, A., Courtisane (46).
Drack, M., Madame Lise (51).
Féval, P., Le Roman de minuit. Episode de la vie de M. Martin (49).
Joliet, Ch., La Vie d'artiste. Bérengère (50).
Montépin, X. de, Une Passion (48).
Ponson du Terrail, Le Capitaine Coquelicot (45).

Maryan, Les Tuteurs de Mérée. Paris, Gautier. Frs. 3.

Ohnet, G., Œuvres complètes. Les Batailles de la vie. Le Maître de forges. avec 10 eaux-fortes de P. Avril. Paris, Ollendorff. Frs. 20.

Pressensé, Mme E. de, Sabine. Gertrude de Chanzane. Deux nouvelles. 2e édition. Paris, Fischbacher. Frs. 3,50.

Renard, G., La Conversion d'André Savenay. Roman socialiste. Paris, Dentu. Frs. 3,50.

Rousseau, Ch., Simple histoire. Poésies. Paris, C. Klincksieck. Frs. 3,50.

Sautour, A., Idéal et naturalisme. A propos du roman «L'Amour de Jacques» de Charles Fuster. Paris, Fischbacher. Fr. 0,75.

Saxebey, G., Par Amour. Roman. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.

Sébillot, P., Traditions et superstitions de la boulangerie. Paris, E. Lechevalier. Frs. 3,50.

Taillevent, Le Viandier de Guillaume Tirel, dit Taillevent, enfant de cuisine de la reine Jehanne d'Evreux, queu du roi Philippe de Valois et du Duc de Normandie, Dauphin de Viennois, premier queu et sergent d'armes de Charles V, maistre des garnisons de cuisine de Charles VI. 1326-1395, publié sur le manuscrit de la Bibliothèque nationale avec les variantes des manuscrits de la Bibliothèque Mazarine et des Archives de la Manche, précédé d'une introduction et accompagné de notes par le baron Jerôme Pichon et Georges Vicaire. Paris, Leclerc et Cornuau. Frs. 25.

Theuriet, A., La Maison des deux Barbeaux. Toute seule. Paris, Lemerre. Frs. 6.

Thuriet, Ch., Traditions populaires du Doubs. Paris, E. Lechevalier. Frs. 10.

Tinseau, L. de, Faut-il aimer? Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.

Tolstoï, le comte L., L'Argent et le travail. Adapté du russe par E. Halpérine-Kaminsky. Préface par Emile Zola. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.

Wagner, C., Jeunesse. Paris, Fischbacher. Frs. 3,50.

Xanrof, Chansons à rire. Dessin de Grün, Lourdey et Frémont. Musique dans le texte. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.

Adrieu, J., Bibliographie générale de l'Agenais. Tome III. Supplément, Index méthodique. Paris, A. Picard. Frs. 15.

Auger, Mémoires d'Auger (1810-1859), publiés pour la première fois par Paul Cottin. Paris, Aux bureaux de la «Revue rétrospective». Frs. 10.

Babeau, A., Paris en 1789. Avec 150 grav. Paris, F. Didot. Frs. 4.

Chabot, de, Un Canton du bocage vendéen. Souvenirs de la grande guerre. Paris (Melle), E. Lechevalier. Frs. 5.

Degeorge, L., L'Imprimerie en Europe au XVe et XVIe siècles. Paris, Paul, Huard et Guillemin. Frs. 3.

Dupriez, L., Les Ministres dans les principaux pays d'Europe et d'Amérique. Tome I. Les Monarchies constitutionelles. Paris, Rothschild. L'ouvrage complet en 2 volumes, Frs. 20.

Ferrand, G., Les Musulmans à Madagascar et aux îles Comores. 1re partie. Les Antaimorona. Paris, Leroux. Frs. 3,50.

Généalogie de la famille Macquart, sa parenté avec Jeanne d'Arc, suivie de documents et notes à l'appui, par P. M. de la G. (Magon de la Giglais). Paris, Desclée et De Brouwer. Frs. 7 50.

Gille, Ph., Une Promenade à Versailles et aux Trianon. Avec 40 eaux-fortes par Sadoux. Paris, Flammarion. Frs. 60.

Hauréau, B., Notices et extraits de quelques manuscrits latins de la Bibliothèque nationale Tome III. Paris, C. Klincksieck. Frs. 8.

Jomini, Guerre d'Espagne. Extraits des souvenirs inédits du général Jomini (1808-1814). Paris, Baudoin. Frs. 5.

Josefa, T., Garcia Moreno, président de la République de l'Equateur. Paris, Tolra. Frs. 3,50.

Loth, F., Les Derniers Carolingiens: Lothaire, Louis V, Charles de Lorraine (954-991). Paris, Bouillon. Frs. 13.

Martin, l'abbé E., L'Université de Pont-à-Mousson (1572-1768). Paris, Berger-Levrault. Frs. 10.

Ollivier, E., Michel-Ange. Paris, Garnier. Frs. 3,50.

Philippson, Histoire du règne de Marie-Stuart. Tome II. Paris, Bouillon. Frs. 6.

Recueil d'inventaires des ducs de Lorraine. Paris (Nancy), E. Lechevalier. Frs. 10.

Rivoli, le duc de, Bibliographie des livres à figures vénitiens, de la fin du XVe siècle et du commencement du XVIe (1469-1525). Avec fig. Paris, Leclerc et Cornuau. Frs. 25.

Trousset, J., Histoire d'un siècle. Tome IX (1848-1852). Paris, Librairie illustrée. Frs. 7,50.

Vaillant, V. J., Notes boulonnaises. Il y a un siècle. Paris (Boulogne-sur-Mer), E. Lechevalier. Frs. 3,50.

Vapereau, G., Dictionnaire universel des contemporains, contenant toutes les personnes notables de la France et des pays étrangers. 6e édition entièrement refondue. Premier fascicule. Paris, Hachette. Frs. 3,50.

Vigoureux, C. E., Essais de politique internationale. L'Avenir de l'Europe envisagé au double point de vue de la politique de sentiment et de la politique d'intérêt. Paris, Alcan. Frs. 3,50.

Villehardouin, G. de, La Conquête de Constantinople. Texte et traduction nouvelle, avec notice, notes et glossaire par Emile Bouchet. 2 vol. Paris, Lemerre. Frs. 40.

Dujardin, V., Voyage aux Pyrénées. Souvenirs du Midi, par un homme du Nord. Le Roussillon. Paris (Céret), E. Lechevalier. Frs. 4.

En wherry, par ***. Trois semaines dans les broads du Norfolk. Avec 5 héliogravures. Paris, Delagrave. Frs. 10.

Mag Dalah, Un Hiver en Orient. Illustrations de l'auteur. Préface par Ed. Rousse. Paris, Delagrave. Frs. 12,50.

Strachey, sir J., L'Inde. Préface et traduction de Jules Harmand. Paris, Société d'éditions scientifiques. Frs. 10.

Lavollée, R., La Morale dans l'histoire. Étude sur les principaux systèmes de philosophie de l'histoire depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Paris, Plon. Frs. 7,50.

Modeste, V., Lettre au pape Léon XIII, à propos de son Encyclique sur la question sociale. Paris, Guillaumin. Frs. 2.

Papus, La Kabbale (Tradition secrète de l'Occident). Résumé méthodique. Avec 20 fig. et 2 pl. Paris, G. Carré. Frs. 5.

Pédézert, J., Le Témoignage des Pères. Paris, Fischbacher. Frs. 10.

Westphal, A., Les Sources du Pentateuque. Étude de critique et d'histoire. Tome II. Le Problème historique. Paris, Fischbacher. Frs. 7,50.

Miscellen.

Ein neuer französischer Zeitschriftenkatalog.

Catalogue méthodique des revues et journaux parus à Paris jusqu' à fin 1891, contenant le titre, l'année d'origine, l'adresse de l'éditeur ou de l'administration et le prix d'abonnement pour Paris, la province et l'Union postale, suivi de la table alphabétique de tous les journaux, publié par Albert Schulz. 8°. 83 Pages. Paris (4, Rue de la Sorbonne), librairie Albert Schulz.

Gegen Ende 1891 erschien in Paris ein Zeitschriftenkatalog, dessen ausführlicher Titel oben angegeben ist. Auf 70 Seiten umfafst derselbe die Gesamtheit der in Paris erscheinenden Zeitschriften in systematischer Ordnung; die nachfolgenden Seiten 71—83 enthalten ein alphabetisches Titelregister.

Das systematisch geordnete Verzeichnis ist in 47 Gebiete eingeteilt, die einfach neben einander gereiht sind, also die in der deutschen Bibliographie beliebte, wissenschaftlich auch ganz korrekte, immer aber etwas umständliche Gruppierung in einzelne gröfsere Abteilungen und viele kleinere Unterabteilungen vermeiden. Die Übersicht gewinnt man schnell von einem dem Verzeichnis vorgehefteten Blatte. Aufgefallen ist uns beim Durchblättern dieses Verzeichnisses die auffallend geringe Zahl der periodischen Erscheinungen in manchem wissenschaftlichen oder technischen Zweige, so z. B. in der Tierheilkunde (nur 4 Titel gegen 25 des deutschen Zeitschriftenadrefsbuches), im Gartenbau (4 gegen 50). Diese Wahrnehmung würde vielleicht noch auffälliger in die Erscheinung treten, wenn die Gruppierung des französischen Katalogs genauer mit der des Zeitschriftenadrefsbuches übereinstimmen würde.

Bei jedem Titel ist neben dem Jahr des erstmaligen Erscheinens der Verleger und seine Wohnung ausführlich angegeben; eine daneben herlaufende Tabelle verzeichnet die Anzahl der im Jahre erscheinenden Nummern und die drei verschiedenen Preise des Jahresabonnements: für Paris, die Provinz und das Ausland (Union postale).

Wir zweifeln nicht, dafs die fleifsige, mit grofser Liebe angefertigte Arbeit in Frankreich sowohl als in Deutschland bei Buchhändlern, Bibliothekaren und Gelehrten Anerkennung und Beifall finden wird.

Interessant möchte die nachfolgende Skizze sein, die der Verfasser von dem Pariser Zeitschriftenverlag entwirft:

„Diejenige Stadt der Welt, in der die Presse am meisten dem Wechsel unterliegt, ist zweifelsohne Paris. Eine geringe Summe ist erforderlich, um allmonatlich oder auch noch häufiger eine Zeitschrift auf gutem Papier und in gefälligem Umschlage herauszugeben. Es ist also erklärlich, dafs täglich eine oder mehrere neue Zeitschriften entstehen. In erster Linie zählen wohl die litterarischen Blätter, deren Dasein allerdings meist ein kurzes ist, und die oft schon nach vier bis fünf Nummern wieder eingehen. Einige Liebhaber sammeln sorgfältigst diese Blätter, die zuweilen die ersten schriftstellerischen Versuche eines später berühmten Namens enthalten. Neben diesen Blättern entsteht noch eine Menge anderer, zumeist kommerziellen oder finanziellen Zwecken gewidmet. Auch diese, die Reclame-Organe der Bank- oder Geschäftshäuser, haben nur eine mehr oder minder lange Existenz. So registriert das «Annuaire de la Presse française» in seinem letzten Bande 671 neue Journale, von denen 317 im gleichen Jahre aufgehört haben. Es geht hieraus hervor, dafs es nicht möglich ist, ein vollständiges Verzeichnis der Pariser Zeitschriften zu geben. Ein solches Verzeichnis, heute vollständig, ist es morgen nicht mehr. Es kommt hinzu, dafs manche Blätter unter verschiedenen Titeln erscheinen, wie z. B. einige Bibliographieen. Ein Lederfabrikant hat — nach dem «Annuaire» — im vorigen Jahre eine Zeitschrift herausgegeben unter nicht weniger als 58 verschiedenen Titeln, die somit sein ausschliefsliches Eigentum geworden sind.

Was den Vertrieb der Pariser Zeitschriften betrifft, so geschieht derselbe fast ausschliefslich vom Verleger selbst an das Publikum ohne Vermittelung des Sortimenters. Der Rabatt, den der Verleger dem Sortimenter gewährt, ist so gering, dafs dieser letztere in der That wenig oder gar kein Interesse hat, diese Zeitschriften in seinem Kundenkreise zu vertreiben. Er beträgt gewöhnlich 2—10%, selten mehr; bisweilen giebt der Verleger überhaupt keinen Rabatt. Die Abonnementspreise erhöhen sich freilich, wenn nicht für die Provinz, so doch für das Ausland. Diejenigen Buchhändler also, die regelmäfsige Ballensendungen aus Paris empfangen, zahlen die Pariser Nettopreise, berechnen ihren Kunden die Abonnementspreise für die Provinz oder das Ausland und gewinnen die Differenz.

Die Zahl der Buchhändler im Auslande, welche in dieser Lage sind, ist indessen verhältnismäfsig gering; grofs hingegen ist die Zahl derjenigen, deren Bedarf an französischer Litteratur nicht ausreicht für eine Vertretung in Paris. Diese letzteren sind genötigt, die Vermittelung von Kommissionären in Anspruch zu nehmen, die ihren Sitz nicht in Paris, sondern in Leipzig haben. Diese Stadt ist, dank der Organisation des Buchhandels in Deutschland, gewissermafsen eine Filiale des französischen Buchhandels geworden. Einige grofse Häuser empfangen die Journale in wöchentlichen Eilsendungen und expedieren sie — nachdem Kommission und Frachtspesen Paris-Leipzig auf die Nettopreise geschlagen — auf Buchhändlerwege an ihre Kommittenten weiter. Diese letzteren, die nicht allein in Deutschland, sondern in fast allen Ländern, besonders in Österreich, der Schweiz, Rufsland, Skandinavien, den Niederlanden und Amerika wohnen, sind für gewöhnlich genötigt, ihren Kunden gegenüber die Preise zu erhöhen. Dafs der Preis fast aller Journale bereits vom Verleger um ein geringes erhöht wird, wenn es sich um Abonnements von nur sechs oder gar drei Monaten handelt, ist bekannt."

Fünfter allgemeiner deutscher Neuphilologentag zu Berlin.

am 7., 8. und 9. Juni 1892.

veranstaltet von dem

Verbande der deutschen neuphilologischen Lehrerschaft.

Tages-Ordnung.

Montag, den 6. Juni, abends 8 Uhr im Konzerthause (SW., Leipzigerstr. 48) gesellige Zusammenkunft, Begrüfsung der Teilnehmer, Feststellung der Tages-Ordnung für die allgemeinen Sitzungen.

Dienstag, den 7. Juni, morgens 9 Uhr in dem Berliner Rathause (C., Königstr. 15—18) erste allgemeine Sitzung. Eröffnung der Versammlung, Verteilung der Festschrift und anderer Drucksachen. Beratungen und Vorträge. Nachmittags 2½ Uhr gemeinsames Mittagessen im Saale der Grofs-Loge Royal York (NW., Dorotheenstrafse 27). Abends Theater. Nachher Zusammenkunft im Spaten (W., Friedrichstr. 172).

Mittwoch, den 8 Juni, vormittags 9 Uhr in dem Berliner Rathause zweite allgemeine Sitzung. Beratungen und Vorträge. 12—2 Uhr gemeinsames Frühstück in einem später zu bestimmenden Wirtshaus. Nachmittags

2 Uhr dritte allgemeine Sitzung. Beratungen und Vorträge. Wahl des nächsten Versammlungsortes und des neuen Vorstandes. Abends 8 Uhr Festkommers im Konzerthause (SW., Leipzigerstr. 48).

Donnerstag, den 9. Juni, Ausflug über Wannsee (gemeinsames Frühstück im Schwedischen Pavillon) nach Potsdam. Besichtigung von Potsdam und Sanssouci. Einkehr auf dem Brauhausberge.

Angemeldete Vorträge.

1. Herr I. Schmidt aus Grofs-Lichterfelde, Über englischen Humor. 2. Herr H. Conrad aus Grofs-Lichterfelde, Charakteristik der jugendlichen Dichtungsperiode Shaksperes. 3. Herr K. Sachs aus Brandenburg, Über die Décadents. 4. Herr H. Varnhagen aus Erlangen, Über eine der Erlanger Bibliothek gehörige Sammlung von alten Drucken italienischer Novellen in Versen. 5. Herr G. Tanger aus Berlin, Über Lautschrift. 6. Herr F. Beyer aus München, Mitteilungen über eine gemeinsame Schullautschrift. 7. Herr Ph. Wagner aus Reutlingen, Französische Quantität (unter Vorführung des Albrechtschen Apparates). 8. Herr Ch. Marelle aus Berlin, La question de l'e muet en 1892. 9. Herr St. Waetzoldt aus Berlin, Über die Aufgabe des neusprachlichen Unterrichts und die Vorbildung der Lehrer der neueren Sprachen. 10. Herr H. Klinghardt aus Tarnowitz, Über das parallele und successive Prinzip im neusprachlichen Lehrplan. 11. Herr W. Mangold aus Berlin, Gelöste und ungelöste Fragen der Methodik. 12. Herr F. Beyer aus München, Reformunterrichtliche Erfahrungen an Anfängern und an Oberklassen. 13. Herr W. Scheffler aus Dresden, Bild und Lektüre. 14. Herr G. Hartung aus Wittstock, Über englischen Unterricht. 15. Herr A. Rambeau aus Hamburg, Die offiziellen Anforderungen in Bezug auf die Sprechfertigkeit der neueren Sprachen und die realen Verhältnisse. 16. Herr Baron G. Locella aus Dresden, Über Sprach-, Fach- und Spezial-Wörterbücher. Aufserdem wird Herr Abbé Rousselot aus Paris seinen Phonautographen vorführen.

Ausstellung.

Herr General-Direktor Prof. Dr. Wilmanns hat sich in liebenswürdigster Weise bereit erklärt, für den Neuphilologentag eine Ausstellung von Handschriften und seltenen Drucken in einem Raume der Königlichen Bibliothek zu veranstalten.

Auszug aus den Satzungen.

§ 1. Der Verband bezweckt die Pflege der neueren Philologie, der germanischen wie der romanischen, und insbesondere die Förderung einer lebhaften Wechselwirkung zwischen Universität und Schule, zwischen Wissenschaft und Praxis.

§ 3. Mitglied des Verbands wird jeder Professor oder Lehrer der neueren Sprachen, sowie andere Schulmänner und auch Nichtfachmänner, welche sich für die Bestrebungen desselben interessieren, gegen Entrichtung eines jährlichen, vor dem Verbandstage einzuzahlenden Beitrages von M. 1 (in Briefmarken oder M. 1,05 mit Postanweisung).

§ 4. Die Mitglieder erhalten alle auf den Verband bezüglichen Schriftstücke, sowie den Bericht über die Verhandlungen des Verbandstages.

§ 6. Die Hauptversammlung findet in der Regel zu Pfingsten und womöglich an einem Orte statt, wo ein Verein für neuere Sprachen besteht.

Alle diejenigen Verbandsmitglieder, welche ihren Jahresbeitrag für 1892 (bezw. für 1890 und 1891) noch nicht entrichtet haben, werden unter Bezugnahme auf § 3 der Satzungen freundlichst ersucht, den Betrag (M. 1 jährlich in Briefmarken oder unter Hinzufügung von M. 0,05 durch Postanweisung) noch vor dem Verbandstage an den mitunterzeichneten geschäftsführenden Vorsitzenden, Professor Dr. Zupitza, Berlin SW. 46, Kleinbeerenstr. 7, einsenden zu wollen.

Der Preis der Festkarte beträgt 9 M.; sie berechtigt zum Empfang eines Exemplars der Festschrift und zur Teilnahme an den drei gemeinsamen Mahlzeiten und an der Dampferfahrt von Wannsee nach Potsdam; auch hoffen wir den Teilnehmern unentgeltlichen Theaterbesuch erwirken zu können. Jeder Festkarte wird ein „Führer durch Berlin" beigegeben werden.

Herr Dr. Otto Kabisch, Berlin S. 58, Kottbuser Ufer 56 a, erbietet sich, für Auswärtige Zimmer in guten Gasthöfen zu bestellen, falls ihm deren Wünsche bis zum Himmelfahrtstage (26. Mai) mitgeteilt werden. Es werden empfohlen: I. in der Nähe des Rathauses: Grand-Hôtel (Alexanderplatz), Münchener Hof (Spandauerstrafse 11/12), Altstädter Hof (Neuer Markt 8—12), Hôtel Stülpnagel (Rathausstr. 3), Deutsches Haus (Klosterstr. 88—90), Grofsfürst Alexander (Neue Friedrichstr. 57); ferner die Hôtels garnis Netzler (Burgstr. 11), Schneider (Gertraudtenstrafse 20/21); II. in der Nähe der Station Friedrichstrafse: Hôtel Janson (Mittelstr. 53/54), Schmidts Hôtel (Neustädtische Kirchstr. 14), Berliner Hof (Neustädtische Kirchstr. 10); III. in der Nähe der Leipzigerstrafse: Sächsischer Hof (Krausenstrafse 25), Bayerischer Hof (Friedrichstr. 50), Dresdener Hof (Friedrichstr. 56), Hôtel Sach (Friedrichstr. 175); IV. in der Nähe des Anhalter Bahnhofes: Hôtel Hollstein (Königgrätzerstr. 38). In allen diesen Hôtels sind Zimmer für 2—3 M. zu haben.

Montag, den 6 Juni, werden Mitglieder des Ortsausschusses von 10 Uhr ab zur Erteilung jeglicher Auskunft in dem Konzerthause (SW., Leipzigerstrafse 48) anwesend sein.

Beitrittserklärungen, Jahresbeiträge und sonstige Zusendungen sind an den geschäftsführenden Vorsitzenden, Prof. Zupitza, Berlin SW. 46, Kleinbeerenstrafse 7, zu richten.

Berlin, den 25. April 1892.

Der Ortsausschufs

bestehend aus Mitgliedern der Berliner Gesellschaft für das Studium der neueren Sprachen, der Gesellschaft für deutsche Philologie und der Gesellschaft für deutsche Litteratur.

Der Vorstand

des 5. allgemeinen deutschen Neu-Philologentages.

Prof. Dr. J. Zupitza-Berlin. Prof. E. Koller-Stuttgart.
Prof. Dr. K. Sachs-Brandenburg.

Abgeschlossen am 1. Mai 1892.

Beiträge sind an den Herausgeber, Dr. Adolf Krefsner, Cassel, Jordanstr. 9, zu senden. Die Herren Verfasser und Verleger werden ersucht, dafür sorgen zu wollen, dafs alle neuen, die französische Sprache und Litteratur betreffenden Werke gleich nach Erscheinen der Redaktion der Franco-Gallia zugesandt werden, da nur dann pünktliche Besprechung erfolgen kann.

Text unter verantwortlicher Redaktion von Dr. Adolf Krefsner in Cassel. Für den Inseratenteil verantwortlich: der Verleger Julius Zwifsler in Wolfenbüttel. Gedruckt bei Otto Wollermann in Wolfenbüttel.

IX. Jahrgang. № 7. Juli 1892.

FRANCO-GALLIA.

Kritisches Organ für französische Sprache und Litteratur.

Herausgegeben von

DR. ADOLF KRESSNER

in Cassel.

Erscheint monatlich. Preis pro Semester ℳ 4.

Inhalt.

Besprechungen und Anzeigen.

I. Philologie und Pädagogik.

Philipp Keiper, Französische Familiennamen in der Pfalz und Französisches im Pfälzer Volksmunde. Zweite vermehrte und verbesserte Auflage. Kaiserslautern 1891, Aug. Gotthold. 84 S. Mk. 1,—.

Diese Schrift ist, ehe sie im Buchhandel veröffentlicht wurde, als wissenschaftliche Beilage zum Jahresbericht des Zweibrücker Gymnasiums erschienen. Sie verzeichnet im ersten Teil, nach einer kurzen geschichtlichen Skizze über die Berührungen der Pfalz mit Frankreich, insbesondere die Einwanderung von Hugenotten und Reformierten in der zweiten Hälfte des 16. und 17. und im Anfang des 18. Jahrhunderts, etwa 450 Namen in alphabetischer Reihenfolge; nennt die Orte, wo die Familien vorkommen; vermerkt, wo nötig, ihre Aussprache und giebt hin und wieder die Herkunft der Familien an; enthält sich aber der an anderm Orte darüber angestellten Versuche einer Deutung der Namen. Nebenbei erfahren wir, dafs der Name des berühmten griechischen Grammatikers Philipp Buttmann aus dem Hugenottennamen Boutemont umgedeutscht ist. Darauf folgt eine kurze Besprechung der lautlichen Erscheinungen der Namen, die auf der deutsch-pfälzischen Mundart und auf Volksumdeutung beruhen; so sind z. B. für die Nasalendungen -an, -ant, -ent, -in, -on und -ont in vielen Fällen -ang, -ing, -ong und -ung getreten wie Schording und Tussing oder Dussing für Jourdain und Toussaint. Der zweite Teil ist eine Sammlung französischer Wörter und Redensarten, die in der Pfalz, besonders in der Stadt Landau und Umgegend, gebräuchlich sind. Trotz der unbezweifelbaren kernigen Deutschheit des Pfälzer Volkstums ist diese Zahl doch eine überraschend grofse. Manche Ausdrücke, wie Karotte, Tomade (= Tomate) und Kassroll, wären wohl, als vielfach auch aufserpfälzisch, auszuscheiden.

Der Verfasser führt seine Arbeit in sehr bescheidener Weise ein. Sie ist ihm noch eben vor Thorschlufs fertig geworden und als Lückenbüfser anzusehen, um eine Programmabhandlung zu liefern. Das dadurch erweckte Mifstrauen des Lesers schwindet aber nach Lesung einiger Seiten vollständig, und er legt das Buch weg, nein reiht es seiner Bibliothek ein, als einen wichtigen kleinen Beitrag zur Sprache und Kulturgeschichte seines Volkes.

Gleiwitz. OTTO ARNDT.

E. Koschwitz, *Zur Aussprache des Französischen in Genf und Frankreich.* Berlin 1892, Gronau. X u. 79 S. 8°. M. 3 [Supplementheft VII der Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur].

Im Jahre 1890 erschien in Genf ein Werkchen von Pludhun (pseudonym): *Parlons français*, welches Ausspracheeigentümlichkeiten der französischen Schweizer aufzählte und berichtigte. Der Greifswalder Professor Koschwitz, welcher 1890/91 in Genf und Frankreich Studien halber weilte, hat sich nun bemüht, festzustellen, ob die in der genannten

Schrift mitgeteilten Sprachfehler ein Spezificum der Genfer oder französisches Allgemeingut sind. Er hat sich zu diesem Zwecke mit Herren und Damen in Genf und in den verschiedensten Gegenden Frankreichs (Marseille, Lyon, Caen, Montpellier, Paris u. a.), die teils akademische, teils elementare Bildung hatten, in Verbindung gesetzt, und berichtet nunmehr in der vorliegenden Schrift über die höchst interessanten Ergebnisse seiner Forschungen. Die einzelnen strittigen Punkte geben dem Verfasser Gelegenheit zu äufserst lehrreichen Excursen, z. B. S. 23—28 über die Aussprache des *e* in *les*, *mes*, *des*, S. 45—49 über die Aussprache des f in Wörtern wie *cerf*, *nerf*, *serf*, Auseinandersetzungen, welche nicht nur eine genaue Kenntnis der betreffenden Fachlitteratur bekunden, sondern auch von scharfem Gehör und vortrefflicher Beobachtungsgabe Zeugnis ablegen. Wenn die Schrift auch eigentlich nur eine Besprechung der Pludhun'schen Broschüre ist, so wird doch jeder, der sich für französische Aussprache interessiert oder dieselbe zu lehren hat, ungemein viel aus ihr lernen können, und in dieser Hinsicht sei sie angelegentlich empfohlen. Versäumen wir auch nicht hervorzuheben, dafs aus den Darlegungen Koschwitz' hervorgeht, dafs das Genfer Französisch im ganzen ein vortreffliches ist, und dafs ein Aufenthalt in Genf vollständig einen solchen in Frankreich ersetzen kann; das in Nr. 5 dieses Jahrgangs angezeigte «Seminar» sei daher wieder in Erinnerung gebracht.

Cassel. A. KRESSNER.

Der Subjonctif, für Schüler. Von einem Lehrer. Im Selbstverlage. Bielitz 1891, in Commission bei O. Beigel. 1 Tafel und 12 S.

Die Regeln über den französischen Konjunktiv in einer übersichtlichen Tabelle zusammenzustellen, ist gewifs praktisch, ja ziemlich selbstverständlich, und jeder Lehrer wohl wird den Schülern eine solche Zusammenstellung an die Tafel schreiben, freilich erst, nachdem der Stoff auf induktivem Wege einigermafsen Eigentum des Lernenden geworden ist. Der Verfasser des vorliegenden Heftchens dagegen wünscht systematischen Betrieb dieses Gegenstandes, er empfiehlt sogar wörtliches Auswendiglernen der Tabellen von Anfang bis zu Ende. Ich kann mich mit dieser Forderung nicht einverstanden erklären. Von dem Auswendiglernen grammatischer Regeln halte ich überhaupt nicht viel: vor allen Dingen soll doch der Schüler die Sache verstehen und befähigt werden, im Einzelfalle durch Nachdenken das Richtige zu finden. Durch das Auswendiglernen aber wird das mechanische Arbeiten gefördert und die Selbstthätigkeit in den Hintergrund gedrängt. Hat der Schüler das Wesen des französischen Konjunktivs begriffen, so wird es nachher leicht und zugleich anregend sein, wenn er mit Hilfe des Lehrers die Einzelfälle in ein System bringt. Die Anordnung der Tabelle selbst, wie sie hier vorliegt, zeichnet sich übrigens auch nicht durch besondere Übersichtlichkeit aus, wenn auch die Einteilung im ganzen als richtig und praktisch bezeichnet werden kann. Mein Verfahren weicht freilich z. T. davon ab, doch gehe ich hier nicht näher darauf ein, da ich dasselbe bereits früher in dieser Zeitschrift dargelegt habe. Im einzelnen will ich nur erwähnen, dafs in der vorliegenden Tabelle die Fassung der Regeln und die Klarheit des Ausdrucks manches zu wünschen übrig lassen, zumal mit Rücksicht darauf, dafs das Ganze für Schüler, und sogar zum Auswendiglernen, bestimmt ist. Man vergleiche nur gleich zu Anfang den Satz: «Der Subjonctif steht: I. im scheinbar unabhängigen und Hauptsatze, um auszudrücken .. 1).. 2) Hypothese: a) . . b) durch das Plus-que-parfait im Austausch für das Conditionnel passé, für den Fall, dafs auch im Nebensatze nach «si» das sodann zulässige Plus-que-parfait des Subjonctif folgen soll, (und es kann der Nebensatz ebensowohl als der Hauptsatz, mit Hinzudenken des jeweilig anderen, sogar allein stehen)». Ferner die Anmerkung zu II, 1 «toleriert ist und üblich wird, dieselbe (sc. die Partikel ne), wegzulassen etc.» Ebenso gesucht und unklar ist der Ausdruck: «Wenn man die Ausschliefsung oratorisch bewirken will.» Überflüssig erscheint mir die Regel über il tient à. Recht hübsch dagegen sind die kurzen Bemerkungen im Anhang, besonders über die modalen Hilfszeitwörter.

Weilburg. A. GUNDLACH.

J. B. Peters, Materialien zum Übersetzen aus dem Deutschen ins Französische. Für obere Klassen höherer Lehranstalten. Zweite verbesserte und vermehrte Auflage. Leipzig 1892, Aug. Neumann (Fr. Lucas). VIII und 96 S. Mk. 1,20.

Peters' Materialien waren ursprünglich vorzugsweise zu Klassenarbeiten bestimmt. Sie sind indes mehr zu Übersetzungsübungen allgemeinerer Art verwandt worden. Daher hat sich der Verfasser veranlafst gesehen, in der zweiten Auflage den Stoff wesentlich zu erweitern. Wenn die Anzahl der Stücke (66) trotzdem nur um sechs Nummern vermehrt erscheint, so erklärt sich das daraus, dafs oft mehrere Übungen zu einer einzigen zusammen-

gefafst worden sind. Die in vielen Übersetzungsbüchern so oft störenden Verweise in Gestalt von Zahlen und dergl. Hilfszeichen sind auch in dieser Auflage vermieden; ebenso sind die zu vielen Wörtern des Textes gegebenen Gruppen von Synonymen geblieben, um gedankenloses Übersetzen unmöglich zu machen und den Schüler zum Selbstdenken und -prüfen anzuhalten. Eine Erleichterung ist das nicht; auch sind manche Stücke recht schwierig, z. B. die vier aus Schillers 30jährigem Krieg entlehnten. Doch reichen im allgemeinen die gegebenen Übersetzungshilfen aus. Indessen sind die Materialien in dieser Gestalt eher willkommen als früher, wo sie für Extemporalien oft zu viel Zeit kosteten; jetzt aber werden die Stücke ja nur zu mündlichen Übungen dienen, «denn die Übersetzungen in die Fremdsprachen sind in der Regel nur nach Diktaten des Lehrers und im Anschlufs an die Lektüre zu fertigen» (N. Lehrpläne S. 66). Oder dürfen wir dieses Gebot als blofs den Klassenarbeiten geltend aufzufassen und die Schüler doch noch bisweilen im letzten Jahrzehnt des 19. Jahrhunderts Exercitien nach gedruckten Vorlagen und ohne Anschlufs an die Lektüre machen lassen? Dann wäre der neuen Auflage die Verbreitung der alten gesichert und noch ein erweiterter Wirkungskreis dazugewonnen. Druck und Papier sind vorzüglich.

Gleiwitz. OTTO ARNDT.

Petit Dictionnaire classique français-allemand et allemand-français par L'Abbé **Mozin,** corrigé et enrichi d'un grand nombre de mots nouveaux par **A. Peschier.** Quatrième édition, refondue et considérablement augmentée par **E. Peschier.** 2 Tomes. Stuttgart 1891, Cotta. M. 7,50 (hübsch gebunden).

Der Bearbeiter des Petit Dictionnaire portatif, A. Peschier, hinterliefs die vierte Auflage dieses weit verbreiteten Hilfsmittels unvollendet; die Fortführung der Arbeit übernahm sein Sohn, E. Peschier, und förderte sie bis zum Buchstaben D des zweiten Teils; durch andauernde Krankheit gehindert, übertrug er den Schlufs zwei andern Fachleuten, welche nunmehr das Werk zu ende führten. Mit grofsem Geschick haben die verschiedenen Bearbeiter sich einander anzupassen gewufst, so dafs man das Werk fast als einheitliches Ganzes betrachten kann. Über den Rahmen des Dictionnaire portatif geht diese vierte Auflage weit hinaus; ihr Ziel ist, vor allen Dingen ein brauchbares Schulwörterbuch zu sein, indem sie den Sprachgebrauch besonders der in der Schule gelesenen Autoren (deren Liste gegeben wird) berücksichtigt, leider nur der sogenannten Klassiker; der Schüler, der Schriftsteller dieses Jahrhunderts, zumal der letzten vierzig Jahre, mit Hilfe dieses Wörterbuches lesen will, wird oft in grofse Verlegenheit geraten. Es wäre zu wünschen, dafs bei einer neuen Auflage die betreffenden Schriftsteller, die in den gröfseren Sammlungen (Velhagen und Klasing — Renger — Kühtmann) erschienen sind, durchgearbeitet werden, und dafs der so gewonnene Wortvorrat aufgenommen werde. Viel gründlicher als der erste Teil scheint übrigens der zweite gearbeitet; schon der äufsere Umfang, der fast das Doppelte des ersten erreicht, spricht dafür, wenigstens hat er den Referenten bei zahlreichen Proben nicht im Stich gelassen. Auch dürfte sich, und das gilt wieder besonders von dem ersten Teile, ein übersichtlicherer Druck empfehlen; so z. B. finden sich unter ***plaid*** die Wörter ***plaidant, plaider, plaiderie, plaideur, plaidoirie, plaidoyer;*** diese Wörter hätten, des leichteren Auffindens wegen, wenigstens gesperrt gedruckt werden sollen, ganz abgesehen davon, dafs ein Inkonsequenz vorliegt, sie unter ***plaid*** zusammenziehen, während für ***place, placé, placer*** besondere Rubriken beliebt werden. Der für diese Erweiterung nötige Raum kann leicht dadurch gewonnen werden, dafs man die vollständig unnötigen Hinweise auf die Autoren, bei denen die Wörter oder Redensarten sich finden, fortläfst. Würden die hervorgehobenen Mängel beseitigt, so würde dieses *Dictionnaire classique* als Schulwörterbuch durchaus zu empfehlen sein.

Cassel. A. KRESSNER.

Zeitschriftenschau.

Archiv für das Studium der modernen Sprachen.

Band 88, Heft 2. A. Leitzmann, Georg Forsters Beziehungen zu Goethe und Schiller und seine Verteidigung Schillers; M. Konrath, Zur Laut- und Flexionslehre des Mittelkentischen. — Kleine Mitteilungen. — Sitzungen der Berliner Gesellschaft für das Studium der neueren Sprachen. — Mitglieder-Verzeichnis der Berliner Gesellschaft für das Studium der neueren Sprachen. — Beurteilungen und kurze Anzeigen [G. Strien, Lehrbuch der französischen Sprache. Teil I. Halle 1891. Wegen seines ansprechenden und richtig gewählten Lehrstoffes zu empfehlen. Bachmann; Breymann-Möller, Französisches Übungsbuch. I. Zur Einübung der Laut-, Buchstaben- und Wortlehre. 2. Aufl. München 1891. Durchaus empfehlenswert. Bachmann; Breitinger, Die französischen Klassiker. Charakteristiken und Inhaltsangaben. Mit Anmerkungen zum Übersetzen aus dem Deutschen ins Französische. 5. Aufl. Zürich 1892. Brauchbar und nützlich. Pariselle; Rodolphe Töpffer, sein Leben und seine Werke, von G. Glöckner. Zerbst 1891. Wertvolle Gabe. Bachmann; L. Volkmann, Die Methodik des Schulunterrichts in den modernen fremden Sprachen, gegründet auf die Methodik des deutschen Unterrichts. Berlin 1891. Enthält manches Verkehrte. Mangold].

Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur.

XIII, Heft 2 und 4. W. Förster, Christian von Troyes sämtliche Werke. III. Erec und Enide. Halle 1890 (ge-

sicherter, verlässiger Text. W. Golther); Hue de Rotelande's Ipomedon. Ein französischer Abenteuerroman des XII. Jahrhunderts. Herausgegeben von E. Kölbing und E. Koschwitz. Breslau 1889 (der Text ist sehr ungenau herausgegeben und giebt Veranlassung zu einer grofsen Zahl von Verbesserungsvorschlägen. E. Stengel); W. Mushake, Altprovenzalische Marienklage des XIII. Jahrhunderts. Nach allen bekannten Handschriften herausgegeben. Halle 1890. (gute Ausgabe mit wertvollen Erklärungen. E. Weber); Armana prouvençau pèr lou bèl an de Dièu 1891. Avignon, Roumanille (wichtiger provenzalischer Kalender mit wertvollen Beiträgen. B. Schneider); Bibliothèque Félibréenne. Œuvres complètes ou choisies des principaux poètes en langue d'oc. Avec traduction française. Montpellier 1890. (Bestens zu begrüfsen. B. Schneider); K. Wahlund, La philologie française au temps jadis. Stockholm 1889. (Schätzenswerter Beitrag zur Geschichte der französischen Grammatik. E. Koschwitz); L'Ancienne France. 1. Le Théâtre et la Musique jusqu'en 1789. 2. L'Armée française jusqu'à la Révolution. 3. Sculpteurs et architectes. 4. Le Livre et les Arts qui s'y rattachent. Paris 1887/88. (Bequeme und elegante Zusammenstellungen der Resultate der Forschung, eine Bearbeitung der Werke von Paul Lacroix durch Louisy. F. Tendering); De Puymaigre, Jeanne D'Arc au théâtre (1439-1890). Paris 1890. (Der Verfasser verdient für die Ermittelung mancher verschollener Stücke den Dank aller Litteraturforscher, kann aber wegen seines schöngeistigen, völlig unwissenschaftlichen Dilettantismus nicht befriedigen. R. Mahrenholtz); R. Mahrenholtz, Jeanne d'Arc in Geschichte, Legende und Dichtung. Leipzig 1890. (Echt wissenschaftlich und dabei spannend. J. Sarrazin); R. Otto, Jean de Mairet's Silvanire. Mit Einleitung und Anmerkungen herausgegeben. Bamberg 1890. (Durchaus empfohlen. R. Mahrenholtz); M. Friedwagner, Goethe als Corneille-Übersetzer. Programm 1890. Währing. (Vortrefflich geschriebene, nahezu erschöpfende Behandlung des Gegenstandes. G. Carel); A. Worp, Lettres du Sgr. de Zuylichem à Pierre Corneille. Paris 1890. (Angezeigt von R. Mahrenholtz); Molière's Werke. II. Les Précieuses ridicules. Les Femmes savantes. Herausgegeben von W. Knörich. Leipzig 1891. (Musterleistungen deutschen Gelehrtenfleifses. R. Mahrenholtz); F. Stein, La Fontaine's Einflufs auf die deutsche Fabeldichtung des 18 Jahrhunderts. Programm 1889. Aachen. (Geschrieben mit Geschmack, Sachkenntnis und feinem Verständnis. F. Mann); J. Becker, Die Entwickelung der Dienerrolle bei Molière. Programm 1890. Strafsburg. (Ohne Kenntnis der neueren Litteratur geschrieben, aber immerhin annehmbar. R. Mahrenholtz); Lady Ch. Blennerhassett, Frau von Staël, ihre Freunde und ihre Bedeutung in Politik und Litteratur. III. Berlin 1889. (Eine fleifsig gearbeitete Bereicherung der biographischen Litteratur. O. Knauer); R. Fester, Rousseau und die deutsche Geistesphilosophie. Stuttgart 1890. (Das Buch füllt eine Lücke aus. R. Mahrenholtz); Dr. Châtelain, La Folie de J.-J. Rousseau. Neuchâtel 1890. (Befriedigende Darstellung. R. Mahrenholtz); A. Le Breton, Le Roman du XVIIe Siècle. Paris 1890. (Eine Art Chrestomathie, welche sehr geeignet ist, in den Geist dieser beinahe abgestorbenen Epoche der französischen Romanlitteratur einzuweihen. R. Mahrenholtz); M. Hartmann, Die militärischen Proklamationen und Ansprachen Napoleons I., chronologisch geordnet. Oppeln 1890. (Sehr nützliches Buch für alle Lehrer der neueren Geschichte. J. Sarrazin); G. Pellissier, Le Mouvement littéraire au XIXe siècle. Paris 1889. (Vortrefflicher Rückblick auf die geistigen Strömungen und alle Hauptträger der französischen Litteratur seit dem Aufkommen der Romantiker. J. Sarrazin); E. Rambert, Études littéraires. 2 Bände. Lausanne 1890. (Nichts Neues bietend. F. Heuckenkamp); A. Mager, Geschichte der französischen Litteratur von ihren Anfängen bis zur Gegenwart. Wien 1890. (Mittelmäfsig und unzuverlässig. J. Frank); Dühr, Zur Theorie der Stellung des französischen Adjektivs. Programm 1890. Stendal. (Scharfsinnig und lesenswert. F. Tendering); G. Franz, Über den Bedeutungswandel lateinischer Wörter im Französischen. Programm 1890. Dresden. (Sehr lesenswert. F. Tendering); A. Mende, Die Aussprache des französischen unbetonten *e* im Wortauslaut. Zürich 1889. (Ablehnend beurteilt von W. Ricken); Phonetische Studien. Herausgegeben von W. Vietor. Marburg 1888/89. (Kritische Inhaltsangabe durch A. Lange); F. Franke, Die praktische Spracherlernung auf Grund der Psychologie und der Physiologie der Sprache dargestellt. 2. Auflage, bevorwortet von F. Jespersen. Leipzig 1890. (Das Büchlein hat in der Geschichte der Reformbewegung eine hervorragende Rolle gespielt. A. Schröer); A. von Roden, Inwiefern mufs der Sprachunterricht umkehren? Marburg 1890. (Der Verfasser gehört zu den gemäfsigten Reformern. E. v. Sallwürk); C. Rethwisch, Jahresberichte über das höhere Schulwesen. III. Berlin 1888. (Sachliche Übersicht. E. v. Sallwürk); Gutersohn, Zur Methodik des fremdsprachlichen Unterrichts. Karlsruhe 1890. (Enthält viel Beherzigenswertes. W. Mangold); The Teaching and Learning of foreign languages at home and in the countries where they are spoken, especially French and English, by a German advocate of utilitarian education. Stuttgart 1890. (Thöricht. J. Sarrazin); H. Matzat, Die Überfüllung der gelehrten Fächer und die Schulreformfrage. Berlin 1889. (Dem Verfasser kann nicht beigestimmt werden. F. Hornemann); J. Rauschenfels, Methodik des französischen Sprachunterrichts in Mittel- und Bürgerschulen. Leipzig 1890. (Lehrreich, obgleich nicht ganz auf Seiten der Reform stehend. Tendering); A. Dillmann, Die Anschauung im Bilde in ihrer Anwendung auf den fremdsprachlichen Unterricht. Wiesbaden 1890. (Vortrefflich für den Privatunterricht, für den Schulunterricht wohl nicht zu empfehlen. Tendering); G. Strien, Elementarbuch der französischen Sprache. Halle 1890. (Für die Sexta lateinloser Schulen gut zu verwenden. Tendering); A. Kemnitz, Französisches Lesebuch für den Anfangsunterricht. Leipzig 1890. (Im Zusammenhange mit des Verfassers Schulgrammatik zu gebrauchen, führt in die moderne Sprache des täglichen Umgangs ein. Tendering); Enkel, Klähr und Steinert, Lehrbuch der französischen Sprache für Bürgerschulen. I. Dresden 1890. (Für denkende Lehrer nicht zu empfehlen. Tendering); F. Lindner, Erläuterungen zu Plœtz' französischer Schulgrammatik. Oppeln 1890. (Vortrefflich, aber nicht ausreichend. Tendering); G. Ploetz, Übungsbuch. III (Syntax des Artikels, des Adjektivs und des Adverbs. Die Fürwörter). Berlin 1890. (Wohl zu brauchen. Tendering); Ebener-Meyer, Französisches Lesebuch. III. Stufe. 9. Auflage. Hannover 1890. (Enthält gutes, modernes Französisch, die Auswahl ist zu billigen. Tendering); W. Bertram, Exercices de Style français. Sammlung von Übungsaufgaben zum Übersetzen aus dem Deutschen ins Französische. Bremen 1890. (Brauchbarer Stoff, aber unpädagogisch bearbeitet. Tendering); D. Wolfermann, Leitfaden für den ersten Unterricht in der französischen Sprache für Mittelschulen, höhere Töchterschulen usw. Dresden 1890. (Seltsames, auf Plœtz fufsendes Werk. E. Weber). — Miscellen. — Novitätenverzeichnis.

Zeitschrift für romanische Philologie.

Band XVI, Heft 1/2. C. Voretzsch, Der Reinhart Fuchs Heinrichs des Glîchezâre und der Roman de Renart; C. Michaelis de Vasconcellos, Romanzenstudien; E. Freymond, Zum Livre d'Artus; H. Caviezel, Rätoromanische Kalender-Litteratur; A. Keller, Einflufs des Spanischen auf die Sprache der in Spanien lebenden Zigeuner; Th. Gartner, IO aus UO in Venetien; Th. Gartner, Die Mundart von Erto; A. Becker, Berte aus grans piés von Adenet le roi und der Berliner Prosaroman; R. Lang, Textverbesserungen zur «Demanda do Santo Graal»; H. Andresen, Zu Amis und Amiles und Jourdains de Blaivies. — Vermischtes (W. Förster, Zu Walter's Ille und Galleron; O. Schultz, Zu Bertran de Born; A. Tobler, Zu Zeitschrift XV, 514; B. Wiese, Die trivulzianische Handschrift der Margaretenlegende; O. Schultz, Zur Stockholmer Handschrift des Foulques de Candie; A. Horning, Die Proparoxytona im Altfranzösischen; A. Zimmermann, Zu lat. donique dunc ital. dunque; W. Förster, Romanische Etymologie). — Besprechungen.

Romania 1892.

Janv. A. Thomas, La loi de Darmesteter en provençal; Morf, Notes pour servir à l'histoire de la légende de

Troie en Italie; P. Meyer, Maître Pierre Cudrifin, horloger, et la ville de Romans 1422-1431, Ballade contre les Anglais; Rajna, A cosa si deva la conservazione testuale dei Giuramenti di Strasburgo; Lot, Le mythe des enfants-cygnes: Le chevalier au lion, comparé avec une légende irlandaise; Gorra, La novella della Dama e dei tre papagalli; Novati, Un' avventura di Peire Vidal; P. Meyer, Le conte des petits couteaux d'après Jacques de Vitry; *coussin* anc. prov. et fr. *coissin*; L. Havet et G. Paris, Peaigne; A. Delboulle et G. Paris, Perpetuon; Bos, Porpos, propos — aisil; Comptes-rendus.

Litteraturblatt für germanische und romanische Philologie. 1892.

N. 4. G. Doutrepont, Étude linguistique sur Jacques de Hemricourt et son époque. Bruxelles 1891. Besprochen von M. Vilmotte [utile contribution à l'histoire du dialecte wallon]; C. Gössgen, Rousseau und Basedow. Burg 1891. Besprochen von R. Mahrenholtz [sollte keinem Rousseau-Forscher unbekannt bleiben].

Neue Jahrbücher für Philologie und Pädagogik.

Bd. 145/146, Heft 1 u. 2. C. Humbert, Molière's Avare.

II. Belletristik.

Hector Malot, Anie. Paris 1891, Charpentier. Frs. 3,50.

Barincq, zu Grunde gerichtet durch mifsglückte Erfindungen, hat in dem Patentbureau, durch welches er ausgebeutet worden ist, eine Beschäftigung als Zeichner angenommen; ein Bekannter hat ihm für freie Wohnung die Verwaltung eines sehr bescheidenen Häuschens mit Garten auf dem Montmartre übertragen; seine Frau sucht ihre einzige Tochter Anie, die mit dem baskischen Namen, als sie Malerin geworden war, auch etwas von dem Kostüm der ursprünglichen Heimat angenommen hatte, durch eine kleine Gesellschaft, die sie im Frühjahr veranstaltet, an den Mann zu bringen. Im Augenblick, wo Barincq sich für den Tanzabend ankleidet, erhält er ein Telegramm, das ihn von dem Tode seines älteren Bruders in Béarn benachrichtigt, der aufser einem natürlichen Sohn, Valentin Sixte mit Namen, keine andern Erben für sein 50000 Franken Rente eintragendes Gut hat als die Pariser Verwandtschaften; Barincq besitzt nicht dàs Geld, um am Morgen nach dem Tanzvergnügen zur Beerdigung zu fahren, bis es ihm der zum Aufwärter angenommene Comptoirdiener vorstreckt; seine Frau, die es dem Verstorbenen nie vergeben hat, dafs er in ihrer Not ihnen nicht zu Hilfe gekommen ist, plaudert zu den Gästen von der zu erwartenden Erbschaft, und die jungen Leute, die sonst gegen die hübsche, aber arme Anie sehr spröde gewesen waren, werden mit einem Male sehr entgegenkommend, sie erhält an demselben Abend zehn Anträge. Barincq erfährt von dem Notar seines Bruders, dafs dieser den Hauptmann Valentin Sixte wahrscheinlich darum nicht hat legitimieren wollen, um ihm durch Testament sein ganzes Vermögen hinterlassen zu können, von dem er, wenn legitimiert, nach dem französischen Gesetz nur die Hälfte bekommen dürfte; man erfährt ferner aus der Erzählung selbst, dafs dem französischen Gesetz zuwider nach baskischem Gebrauch, dem die Familienmitglieder sich stillschweigend unterwerfen, der älteste Sohn allein den Grundbesitz des Vaters zu erben pflegt, dem jüngeren nur sein Teil der etwa vorhandenen Barmittel zufällt. Diese Umstände scheinen den Verfasser, der in seinen Werken regelmäfsig die Wirkung der bestehenden Gesetze ins Auge fafst, mit veranlafst zu haben, diese sonst recht einfache Geschichte zu schreiben. Bei der gerichtlichen Durchsuchung der Wohnung des Verstorbenen wird kein Testament gefunden; Barincq nimmt daher Besitz von dem Gut, sofort seine Ameliorationen ins Werk setzend; erst als es sich für ihn schon darum handelt, einem in der Nähe ansässigen Baron, der um Anie angehalten hat, durch Verpfändung einiger Grundstücke eine Mitgift auszusetzen, entdeckt er das hinter einen Schubkasten des Bureaus gefallene Testament, welches Sixte zum alleinigen Erben einsetzt, ihm nur die Zahlung einer mäfsigen Rente an den Bruder des Erblassers auferlegend. Aber dieses Testament hatte der Verstorbene lange Zeit vorher vom Notar, dem es bisher in Verwahrung gegeben worden war, zurückgenommen, mutmafslich doch um es zu beseitigen, weil ihm Zweifel an seiner Vaterschaft aufgestiegen sein konnten. Die Durchsicht der aufbewahrten Briefe der Mutter giebt dem gleichfalls zweifelnden Barincq keine Gewifsheit, ob sein Bruder aus diesem Grunde seinen letzten Willen hat umstofsen und zu seinen eignen Gunsten hat ändern wollen; aber die vorgefundenen Briefe des jungen Mannes führen ihn zu der Überzeugung, dafs er der wirkliche Sohn seines Bruders ist, und dafs er nach dem Inhalt des unversehrt vorhandenen Testaments zur gröfsten Schädigung seiner Familie ihm die ganze Erbschaft abzutreten hat. Alle Schwierigkeiten würden, so denkt er, durch eine Heirat des Hauptmanns mit Anie ausgeglichen werden können. So wird denn dem Baron, einem intimen Freunde des Hauptmanns, von Anie, der er vollkommen gleichgültig geblieben war, eine abschlägige Antwort gegeben, die er sich so zu Herzen nimmt, dafs er sofort auf dem Bicycle eine Reise antritt. Aber zur Hochzeit kommt er unerwartet und uneingeladen und findet da Gelegenheit, Anie zuzuflüstern, dafs er nur sie immer lieben werde. Nach der Wiederanknüpfung seiner Bekanntschaft mit dem Haupt-

mann verspielt dieser an ihn eine beträchtliche Summe, die Barincq's Notar nicht ohne eine wucherische Anleihe beschaffen kann. Barincq hat übrigens dem Hauptmann das nachträglich entdeckte Testament unvermerkt mit seinen alten Briefen in die Hände gelangen lassen, ohne dafs der junge Mann seine Ansprüche geltend macht. Der Baron weist die Bezahlung der Spielschuld des Hauptmanns zurück, aber nur, um auf eine Aufforderung zur revanche ihm auf Parole das Sechsfache abzugewinnen: dies ist seine Rache für die ihm weggeheiratete Geliebte. Sixte, in der Nacht heimlich nach Hause zurückkehrend, verbrennt das zu seinen Gunsten lautende Testament und sagt in einem Briefe seiner Frau Lebewohl, um sich ins Meer zu stürzen; aber während er eingeschlafen ist, liest Anie, die ihn hat schreiben sehen, den Brief und verhindert seinen Entschlufs. Das so lieb gewonnene Gut wird verkauft und dadurch die Spielschuld getilgt; der Hauptmann geht nach Tonkin, Barincq kehrt mit Frau und Tochter in seine frühere Dürftigkeit und untergeordnete Stellung in Paris zurück, wo Anie, über die Abwesenheit ihres Mannes durch die feste Überzeugung von seiner unwandelbaren Liebe beruhigt und getröstet, durch den Verkauf der in Mufsestunden auf dem Landgut gemalten Bilder die Familie ernähren hilft. Die an sich wenig anziehende Erzählung wirkt stellenweise durch die Breite der Darstellung ermüdend; dafs sie etwas nachlässig hingeworfen ist, möchte man daraus schliefsen, dafs sich einige kleine Widersprüche eingeschlichen haben. Man erhält jedoch recht bemerkenswerte Schilderungen aus dem Landleben in Béarn, so die Beschreibung einer eigentümlichen, dort üblichen Stierhetze, oder vielmehr, wie es dort genannt wird, Kuhrennen, course de vaches. Was sonst in Südfrankreich etwa auch landes genannt wird, nämlich champs de bruyère, de fougères et d'ajoncs, heifst in Béarn touyas.

Berlin. H. J. HELLER.

E. Ehrtone, L'Aube d'une Femme. Préface de L. Roger-Milès. Paris 1892, Rouam. Frs. 3,50.

L'auteur de ce joli recueil de vers, *l'Aube d'une femme*, ne pouvait choisir un meilleur titre, car il dit bien que les poésies qu'on y trouve sont nées des sensations et des rêveries d'une toute jeune âme féminine: ils ont tout le parfum, toute la fraîcheur, de la vingtième année, toute la grâce de la jeune fille.

Mais ces poésies n'ont pas seulement pour elles le parfum et la fraîcheur, elles ont également le mérite de la forme pure et belle, et la jeune fille qui les rima est une artiste.

L'écrivain qui la présente au public, un très vibrant poète lui-même, dit dans la préface:

«Miss Ehrtone, en effet, n'est pas seulement une âme de poète; elle a aussi une âme d'artiste: son doigté sur la lyre, comme on disait au temps jadis, est d'une rare virtuosité et prête des effets de force et de douceur à l'interprétation des situations les plus suggestives et des sentiments les plus délicats.»

Comme pour faire à peu près connaître un poète, il n'est meilleur moyen que de citer ses vers, voici un sonnet, pris au hasard, qui donnera, au moins, un aperçu du talent de miss Ehrtone:

LES ARBRES

Platanes, marronniers, sycomores étiques
Lèvent leurs bras lassés dans le ciel de Paris
Où le souffle mauvais qui descend des toits gris
Bégaie en leurs rameaux ses lugubres cantiques.

On n'y voit pas saillir comme aux arbres rustiques
La sève à frais parfum; tous ses flots sont taris,
Point de nids: les moineaux n'y trouvent plus d'abris,
Et préfèrent s'ébattre aux porches des boutiques.

Dès qu'en son cours tardif le printemps a remis
Sa parure vert-tendre au front de chaque allée,
L'automne vêt de deuil ces troncs mal affermis

Qui pleurent à jamais la saison envolée,
Lamentables, n'ayant même pas pour amis
Les souffrants dont ils sont l'image désolée.

Mais voici encore une petite pièce, assez courte pour être citée aussi. Elle est pleine de douceur et de mélancolie:

Ignorant tous les sanglots
Du monde à l'ombre méchante,
Que fait le cœur frais éclos?
Il chante!

Espérant en son printemps
Où rit le bonheur sans trêve,
Que fait le cœur de vingt ans?
Il rêve.

Chaque étoile a fui l'azur:
Du souvenir voici l'heure.
Que fait le cœur déjà mûr?
Il pleure ...

Voilà toute la vie, hélas! mais n'est-il pas pénible de constater que des cœurs de vingt ans savent déjà à quoi s'en tenir sur elle?

L. de Tinseau, Faut-il aimer? Paris 1892, C. Lévy. Frs. 3,50.

Voici un joli roman de Léon de Tinseau, ce maître passé dans l'art de toucher le cœur. L'œuvre offre une certaine originalité. Nous faisons la connaissance d'un jeune homme, le vicomte Alain de Lavaudieu; il se trouve sur le *Canadian-Pacific*, et c'est déjà depuis trois jours qu'il voit défiler sous ses yeux la terre canadienne et fuir sous ses pieds les traverses de bois qui forment la voie de cette ligne ferrée. Enfin on lui annonce qu'il est arrivé à la station où il doit descendre: *Beauséjour*.

« Il quitta la plate-forme, traversa le fumoir, le cabinet de toilette, et vérifia les moindres articles de son bagage, mit un dollar dans la main du nègre et sortit dans le « vestibule », un lieu inconnu chez nous dans nos chemins de fer, attendant l'arrêt pour descendre. Déjà, sous la pression des freins, on sentait frissonner ce reptile monstrueux, long de 200 mètres, qui devait glisser encore deux jours et trois nuits sur le dos de la Prairie avant de se tordre une dernière fois le long de la jetée du Pacifique, à Vancouver. Quand les roues furent immobiles, le voyageur sauta sur le gazon. Nulle trace, même rudimentaire, de quai de débarquement ou d'abri. Mais, surtout, nulle trace de la voiture et des chevaux qui devaient l'emmener, lui et ses colis, dans la ferme où il avait annoncé son arrivée.

— Je suis descendu par le mauvais côté, pensa-t-il. Quand le train n'y sera plus, je vais voir en face de moi la station et, ce qui m'importe davantage, Maurice de Cléguérec m'attendant avec son équipage.

« Cependant le fourgon de tête vomissait les colis d'Alain sur le bord de la voie. L'opération se fit avec une rapidité tout américaine. Puis, sans un cri, sans un appel de sifflet ou de cloche, le train s'éloigna, silencieux, presque sournois, laissant comme adieu au seul voyageur qu'il abandonnait un dernier salut du nègre.

« Aucun obstacle ne gênait plus à cette heure la vue du jeune Parisien, mais il cherchait vainement en face de lui une trace quelconque de présence ou même d'existence humaine. Il découvrait uniquement la Prairie, morne et déserte.

— On s'est trompé! pensa Lavaudieu, en réprimant un frisson d'angoisse.

« Et il se mit à crier en faisant des signaux de détresse, bien qu'il ne restât plus du train, filant à toute vapeur, qu'un petit carré noir diminuant à vue d'œil sous un panache de fumée blanche.

« Tout à coup, l'abandonné distingua fort près de lui un poteau que surmontait une planchette grossière avec cette inscription: *Beauséjour*. Ce poteau, cette étiquette, un drapeau rouge couché dans l'herbe, et que les rares humains, désireux de monter en wagon dans ce lieu, devaient agiter pour faire stopper la machine, voilà tout ce qui composait l'installation de cette gare en espérance. »

Ce nouveau Robinson perdu dans la Prairie se désole d'abord, mais quelques minutes plus tard, son ami vient le prendre, et les étonnements d'Alain peuvent bientôt s'étendre à toutes les péripéties d'une existence dans un milieu à peu près désert. Il est venu là, parce que son père refuse d'accéder à son désir de se marier avec la femme qu'il aime. Il se fera colon, conduira sa fiancée dans l'exploitation qu'il aura fondée, bref: *Une chaumière et ton cœur*, nous connaissons tous ces enthousiasmes-là.

Maurice de Cléguérec, lui, a eu d'autres raisons pour s'enfoncer dans la prairie canadienne. En tout cas, il est un mâle, un homme qu'aucune besogne ne peut rebuter dès l'instant qu'elle est honnête.

L'auteur de *Faut-il aimer?* nous présente donc deux caractères très opposés: l'un, celui de Maurice, énergique et absolument loyal; l'autre, celui de Lavaudieu, timide, facile aux enthousiasmes, bon garçon, mais faible et incapable de conduire une résolution jusqu'au bout.

Tout près de la ferme de Maurice de Cléguérec il y en a une autre, celle d'un ancien fonctionnaire prussien, M. d'Oberkorn, vivant là, avec sa fille Irène, laquelle s'éprend de son voisin. Hélas! la triste question de nationalité s'opposera longtemps à l'union du Français et de l'Allemande, et la jeune fille se meurt pensant que celui qu'elle aime n'acceptera jamais son amour.

Alain de Lavaudieu se lasse d'attendre la réalisation de ses espérances d'amour, sa pauvre fiancée Simone est abandonnée pour une Américaine, fille d'un millionnaire. Simone, elle, ne meurt pas, mais son cœur est bien mort. Elle va se marier avec un homme d'un certain âge, et elle laisse échapper ce mot cruel: « Vous pouvez le plaindre ».

Quel est donc le principe que l'auteur prétend nous faire accepter, et quelle est la réponse à la question posée à tête de son roman? *N'aimez pas!* car aimer fait trop souffrir. Est-ce que les lectrices de ce roman en seront contentes?

Jean Tillaut, Après le Meurtre. Paris 1892, C. Calmann. Frs. 3,50.

On ne peut pas nier que ce roman ne contienne nombre de pages exquises ni qu'il ne soit fort bien écrit; mais la donnée en est trop malheureuse. Écoutez seulement! Philbert du Margath a épousé

une veuve; il la surprend avec un amant, la tue et fuit le pays qui pour lui est plein de trop cruels souvenirs. Après des voyages lointains il revient chez lui; sa tante lui a gardé son château et s'est occupée de ses intérêts, elle a aussi élevé la fille d'un premier mariage de sa malheureuse femme. Cette jeune personne, adorablement belle et douée de toutes les qualités qui manquaient à sa mère, est d'abord tenue à l'écart par son beau-père qui est en même temps son tuteur; il lui prodigue des rudesses sans cesse, surtout parce qu'il sent qu'il l'aime. La jeune fille l'aime aussi de tout son cœur; mais comme elle apprend que Philbert est l'assassin de sa mère, elle s'empoisonne et meurt, le nom de Philbert sur les lèvres.

Bruxelles. MAXIME DUVIVIER.

Edmondo de Amicis, Du Cœur! (Cuore) 5me édition. Traduit de l'italien par H. Durand, pasteur. Chaux-de-Fonds, Zahn. Gr. 8°. 270 pag.

Eine so herrliche Jugendschrift, wie die vorliegende, habe ich lange nicht mehr zu Gesicht bekommen, deshalb mufs ich sie auch den Lesern dieser Zeitschrift ganz besonders empfehlen, aber vorzugsweise noch meinen Herren Kollegen, die etwa, sei es für Schullektüre, oder bei weiter vorgeschrittenen Schülern für Hauslektüre, irgend ein passendes dem jugendlichen Geiste angemessenes, ansprechendes und interessantes Buch auszuwählen Veranlassung haben könnten.

Mein Freund und Kollege, Professor Dr. Alex. Daguet in Neuchâtel, mit dem ich vollständig übereinstimme, spricht sich über dieses Werk aus wie folgt:

Edmond de Amicis, Gênois d'origine, mais établi à Turin, est l'un des plus brillants écrivains de l'Italie contemporaine. Il en était déjà l'un des plus populaires, lorsqu'en 1866, et à peine âgé de 20 ans, il combattait de la plume et de l'épée pour l'indépendance nationale, et publiait ses *Croquis militaires.*

Dès lors, sa réputation n'a fait que grandir, au dehors comme au dedans de la péninsule, grâce à ses impressionnantes descriptions de Constantinople, du Maroc, de la Hollande, de l'Espagne, et à ses curieux souvenirs de Londres et de Paris, qui ont eu les honneurs de la traduction dans toutes les principales langues de l'Europe.

Mais, de toutes les productions du célèbre auteur italien, aucune n'a atteint au succès extraordinaire du beau et bon livre que M. de Amicis a consacré à l'*Education morale* du premier âge, et auquel il a donné le titre expressif de: *Cœur.*

C'est, en effet, au cœur de l'enfance que s'adressent les plastiques récits de l'écrivain, convaincu que c'est par les *petits, ces novices de la vie,* comme les appelait un illustre pédagogue, le P. Girard, qu'il faut commencer, si l'on veut travailler efficacement à l'ennoblissement des adultes, c'est-à-dire à la véritable élévation intellectuelle, morale, esthétique de l'humanité.

«Si la moindre goutte de rosée, scintillant sur l'herbe, peut réfléter l'azur du ciel de même, le cœur du plus petit enfant peut contenir en germe toutes les vertus qui font un peuple heureux et prospère.»

Ces paroles si justes d'un orateur suisse auraient pu servir de devise à M. de Amicis, s'il avait eu besoin de s'en inspirer. Car on ne saurait trop admirer avec quel art merveilleux le grand écrivain a su tirer d'un sujet en apparence si modeste et si banal les leçons les plus émouvantes de dévouement, de piété filiale, d'humanité et de patriotisme.

Les petites nouvelles, dont il a eu l'heureuse idée de couper le récit principal, qui n'est autre chose que le tableau journalier des événements d'une école primaire sont, de l'aveu unanime de la critique, de véritables chefs-d'œuvre!

On n'admirera pas moins les conseils de haute sagesse et de saine pédagogie que M. de Amicis met dans la bouche des parents de l'élève Enrico, dont le journal a été l'occasion première de cet excellent livre.

Aussi est-ce avec une vive satisfaction que nous introduisons auprès des lecteurs français cette traduction, due à la plume exercée d'un compatriote de l'auteur. Nous ne doutons pas un instant que ces pages si sympathiques trouveront dans nos familles et dans nos bibliothèques populaires le même accueil chaleureux qu'en Italie.

Als Bestätigung des zuletzt Gesagten freut es mich noch hinzufügen zu können, dafs diese französische Übersetzung, welche nach der 116. italienischen Auflage bearbeitet wurde, auch im Französischen schon in 5. Auflage erschienen ist.

Genf. CHR. VOGEL.

III. Theater. *)

Le Corbeiller, Le Nid d'autrui, comédie en trois actes (Vaudeville-matinée).

Il convient d'applaudir à l'initiative de M. Carré qui a eu l'idée «artiste» de ces matinées littéraires du Vaudeville. La Comédie-Française ne jouant que

*) Nach dem Berichte Pariser Zeitungen.

des poètes parnassiens, ces représentations du Vaudeville sont, pour mettre en lumière des talents nouveaux et jeunes, pour familiariser le public avec des œuvres d'une haute portée morale et d'une originalité puissante comme celles d'Ibsen.

Nous avons eu *Hedda Gabler*, nous avons eu les *Jobards*, nous allons avoir le *Prince d'Aurec*, la pièce «infernale»; tout cela est intéressant, hardi, vivant. Et voilà pourquoi je regrette, je l'avoue, que M. Carré nous ait donné hier une comédie qui ne se recommande guère par la vérité, la vie ni l'intérêt, qui appartient, tout compte fait, au genre convenable et neutre.

M. Jacques de Naresse, bel oiseau mondain, a vécu plusieurs années dans «le nid d'autrui»; Mme Darnay, sa maîtresse, lui a donné une fille, Blanche; elle l'a attribuée à son mari, brave militaire coureur, mais confiant.

Un jour, M. Darnay a trouvé une lettre d'amour; il a divorcé, sous un prétexte, pour éviter un scandale dont aurait eu à souffrir Blanche, qu'il croit toujours sa fille et qu'il adore.

Blanche adore de même celui qu'elle croit son père. Elle vit chez sa mère, mais elle va le voir chaque semaine. Jacques de Naresse, qui se montre très paternel avec la jeune fille (sa qualité d'ami de la maison l'y autorise plus ou moins), est jaloux de cette tendresse, qui fait son châtiment. Pour se rapprocher de sa fille, Jacques imagine deux choses: 1° d'épouser Mme Darnay, ce qui aura l'avantage de régulariser la situation; 2° de marier Blanche à son propre neveu, un joli lieutenant (avec cicatrice), Georges, qui aime Blanche et est aimé d'elle.

Alors survient le mari, M. Darnay, qu'on oubliait. Il s'oppose carrément aux deux projets: ou il reprendra sa fille, ou Mme Darnay renoncera à épouser son amant et à choisir pour gendre le neveu de cet amant.

Ce premier acte présente, comme on voit, une certaine complication. La suite peut se simplifier, pourvu qu'on néglige les transes de Mme Darnay à la pensée du procès dont la menace son mari.

Le second acte met aux prises Jacques et Blanche, le père et la fille.

Jacques découvre à Blanche que c'est M. Darnay seul qui ne veut pas qu'elle se marie avec Georges, et il lui en fait un crime.

Blanche, quoique très malheureuse, le défend parce qu'il est son père. «Eh! ce n'est pas vrai!» s'écrie Jacques exaspéré. Blanche, qui a l'oreille distraite ou bien l'âme extraordinairement séraphique, ne relève pas l'étrangeté du propos.

Au troisième acte, Jacques va chez M. Darnay. C'est la scène des «deux pères». Il lui déclare que Blanche n'est pas sa fille et qu'il n'a pas le droit de l'empêcher de prendre le mari qui lui plaît. Darnay résiste à l'argument. Il prétend garder Blanche pour fille et l'invite à choisir entre lui et Georges de Naresse, entre l'amour filial et l'amour. Blanche, se sacrifiant, se jette dans ses bras et M. Darnay triomphe. Mais, saisi d'émulation, Jacques se sacrifie à son tour. Que M. Darnay consente à l'union des amoureux, et il disparaîtra. Tout le monde donne les mains à cet arrangement de famille. Et pour la dernière fois Jacques embrasse sa fille, qui continue à ne se douter de rien.

Ce dénouement évoque une pièce assez oubliée de Gondinet, *Christiane*. Dans tout le reste, le *Nid d'autrui* tient également du mélo naïf et de la haute comédie prétentieuse.

Les caractères sont en silhouette sur le fond d'une action truquée, mais maladroitement, et, en somme, terne et lente. Qu'est-ce que Blanche, cette jeune fille si décidée, mais si candide? Qu'est-ce que ce père qui cède sa fille, tout en l'adorant, à un étranger qu'il hait, faisant du même coup le malheur de la femme qu'il a séduite, alors qu'il pourrait tout changer d'un mot (qu'il a déjà dit plus qu'à moitié)?

Tout cela est du faux sublime, imité presque jusqu'à la parodie, des belles audaces de M. Dumas, dont l'étude imprudente se marque encore fâcheusement dans divers couplets de rhétorique surannée.

G. Feydeau, Monsieur chasse! Comédie en trois actes. (Palais-Royal.)

Il s'agit d'un vaudeville à combinaisons et à quiproquos, et j'ai hâte d'ajouter que ce vaudeville est amusant, bien mené, plein d'imprévu. Mais, en raison même de la diversité et de la turbulence joyeuse des épisodes, *Monsieur chasse!* ne laisse pas que d'être d'une narration assez malaisée. La verve ne s'analyse guère. Essayons toutefois de nous y reconnaître dans cette danse de fantoches qui ont la grâce de placer, de lancer çà et là des mots de comédie.

Duchotel aime bien Léontine, sa femme, mais qui aime bien trompe bien.

Duchotel a une maîtresse en ville, Mme Cassagne, la femme d'un de ses amis qu'il n'a pas vu depuis longtemps. Chaque dimanche, il part soi-disant pour aller à la chasse chez cet excellent ami. Chaque lundi il reparaît au domicile conjugal, un peu fatigué, mais très gai, avec une belle bourriche de gibier. Pendant que Duchotel n'est pas là, Moricet,

son ami, fait la cour à Léontine; il perd son temps. Léontine est une honnête femme.

Tout au plus si elle était bien sûre que son mari la trompe, se résignerait-elle à lui rendre la pareille. Mais elle ne se doute de rien, car Duchotel n'a pas moins de gentillesse que de scéléralesse. L'arrivée de Cassagne, qui vient après une longue absence voir Duchotel, découvre à Léontine les mensonges et le cynisme de son mari. S'il ne va jamais à la chasse chez Cassagne, c'est donc qu'il la trompe. Léontine jure de se venger de la façon la plus simple et la plus éclatante. Moricet, ravi, l'encourage dans ces bonnes résolutions. Il obtient de Léontine un rendez-vous pour le soir même.

C'est l'acte des préparations. Il a beaucoup d'entrain et de netteté. La bonhomie sournoise de Duchotel avant son départ pour la chasse, et les fureurs de Léontine contre Cassagne quand, par ses réponses naïves, il lui révèle les mensonges de son mari, sont de vives indications de comédie. Et, dans un vaudeville, on doit en faire un cas particulier. Cet acte est le plus fin, et à mon gré le plus drôle.

Le second a porté bien davantage. Il témoigne d'une virtuosité rare de vaudevilliste, par son mouvement comique et son désordre extravagant. Moricet a loué un appartement pour y mener Léontine. Cet appartement est voisin de celui où Duchotel a rendez-vous avec Mme Cassagne. Cela suffit pour le grand jeu hennequinesque, où les personnages se poursuivent sans se trouver ou se heurtent sans se chercher.

Les combinaisons que M. Feydeau a tirées de ce postulat d'usage ne sont pas loin de la douzaine: 1° La concierge — une ancienne femme du monde qui a eu toutes sortes de malheurs pour avoir trop aimé un hercule indélicat — fait visiter à Duchotel le nid retenu par Moricet. 2° A l'arrivée des amoureux, Duchotel s'esquive de son mieux. 3° Mme Duchotel et Moricet se querellent dans le nid à cause des remords anticipés de Léontine et de son insistance à parler toujours de son traître de mari. La querelle va jusqu'à la brouille et à la séparation, Léontine passant dans une pièce à côté; 4° Mme Cassagne ayant une attaque de nerfs, la concierge vient réclamer pour elle les soins de Moricet, qui est médecin. 5° Rencontre ahurie de Duchotel et de Moricet; 6° Venu à son tour dans l'appartement de Moricet, Duchotel cherche avec une curiosité grivoise à deviner qui est la compagne de son ami, mais en est pour ses frais, Léontine, à sa vue, s'étant mis une couverture sur la tête et dialoguant ainsi, non sans une colère sourde, avec son perfide époux; 7° le commissaire venu à la requête de Cassagne pour constater le flagrant délit de la femme de celui-ci pince Moricet à la place de Duchotel.

J'omets la moitié de cet imbroglio tourbillonnant. Ainsi, je n'ai rien dit des allées et venues, dans cette même maison, d'un neveu de Duchotel qui y vient voir une cocotte. Tout cela est difficile à croire, absurde si l'on veut. Mais on rit; la cause est donc entendue et gagnée. Il y a d'ailleurs dans ce second acte bouffon, une scène piquante de comédie, celle de la rupture de Léontine et de Moricet, qui a des causes assez psychologiques.

Le troisième acte prolonge ces situations burlesques avec un peu de complaisance, mais non sans de comiques trouvailles. Quand Moricet est allé soigner Mme Cassagne, il n'a pas pris le temps de mettre un pantalon. Quand Duchotel s'est sauvé chez Moricet, il a laissé le sien.

Et Moricet met le pantalon de Duchotel, et Duchotel celui de Moricet. Les conséquences de cette méprise fatale se déroulent au troisième acte. Le pantalon de Duchotel sert de pièce de conviction pour convaincre l'innocent Moricet d'adultère avec Mme Cassagne, et, d'autre part, dans le pantalon que porte indûment Duchotel, il y a une lettre de Léontine à Moricet.

Heureusement Duchotel, après avoir essayé de mentir, finit par se confesser, par reconnaître ses torts et par se faire pardonner. Et quant à la lettre, il la retrouve, mais il ne doute pas que ce ne soit une vieille lettre d'amour à lui adressée par Léontine, du temps qu'ils n'étaient que fiancés.

L'interprétation, excellente, a encore accentué le succès très franc de ce vaudeville qui procède parfois de Labiche et souvent de Hennequin.

(XIXe Siècle.)

Revuenschau.

Revue des deux Mondes. 1892.

1 mai. É. Pouvillon. Les Antibel. I; E. Lavisse, Le grand Frédéric avant l'avènement. III. La veillée du règne; A. Delpit, Belle-Madame. III; Une question de droit constitutionnel: Le *Referendum* belge; Ch. de Coutouly, Autour d'une colonie autonome. III. Le progrès matériel, la question du langage, le progrès moral dans la colonie du Cap; F. Deltour, L'Institution nationale des Sourds-Muets de Paris; G. Valbert, La Correspondance du Margrave Charles-Frédéric de Baden avec le marquis de Mirabeau et Dupont de Nemours; C. Bellaigue, Revue musicale. — 15 mai. H. Taine, La reconstruction de la France en 1800: L'École — L'Université de Napoléon, I; É. Pouvillon, Les Antibel (Fin); G. Séailles, L'esthétique et l'art de Léonard de Vinci; A. Delpit, Belle-Madame. IV; F, Musany, L'élevage des Chevaux de luxe;

E. Marin La Meslée, État social et politique de l'Australie britannique; G. Pouchet, La forme et la vie; Ouida, La Halte; E.-M. de Vogüé, Le testament de Silvanus.

Neue Publikationen.

I. Philologie und Pädagogik.

Bahlsen, Der französische Sprachunterricht im neuen Kurs. Berlin, Gärtner.
Bretschneider, H., Kurzgefafste französische Synonymik mit erläuternden Satzbeispielen. Leipzig, Renger. M. 0,40.
Dorfeld, K., Beiträge zur Geschichte des französischen Unterrichts in Deutschland. Programm des Gymnasiums zu Giefsen.
Duruy, A., Histoire de la littérature française au XVIIe siècle. Paris, Leroux. Frs. 5.
Duruy, G., Biographies d'hommes célèbres des temps anciens et modernes. Für den Schulgebrauch erklärt von K. Penner. Leipzig, Renger [Französische und englische Schulbibliothek Band 63 der Serie A]. M. 1.
Flaschel, Ein Versuch mit der „neuen" Methode im französischen und englischen Anfangsunterricht. Programm 1892 der Landwirtschaftsschule zu Brieg.
Französische und englische Schulbibliothek. Serie C: Für Mädchenschulen. II. Les Myrtilles par Mme Bersier, für den Schulgebrauch erklärt von M. Mühry. — III. Les deux Moineaux par Mlle S. Cornaz; Le petit Prince Ulrich, par Mme Colomb; La Bonne Mitche par Mme Colomb; Monsieur le Vent par P. de Musset; Robert par Mme de Bawr, für den Schulgebrauch erklärt von M. Mühry. — IV. La Fille de Caritas par Mme Colomb, für den Schulgebrauch erklärt von M. Mühry. à M. 0,70.
Sandeau, Madeleine. Neu herausgegeben von C. Th. Lion. Dresden, Kühtmann. M. 1.
Sandeau, Le Chevrier de Lorraine. Herausgegeben von G. Erzgräber. Dresden, Kühtmann. M. 0,80.
Ségur, Le Passage de la Bérézina (XI. Buch aus Ségurs: Histoire de Napoléon et de la Grande Armée pendant 1812). Herausgegeben von K. Schwalbach. 2. Auflage. Leipzig, Teubner. M. 1,50.
Ungewitter, W., Xavier de Maistre. Sein Leben und seine Werke. Berlin, Gronau. M. 1,80.
Villon, Fr., Œuvres complètes, publiées d'après les manuscrits et les plus anciennes éditions par Auguste Longnon. Paris, Lemerre. Frs. 10.

II. Belletristik, Geschichte, Geographie, Philosophie.

Amiguet, J., Ma jeunesse (Poésies). Paris (Lausanne), Grassart. Frs. 3,50.
Année, l', des poètes. 1891, 2e volume. Moreaux choisis réunis par Charles Fuster. Paris, Fischbacher. Frs. 7,50.
Autier, J., A travers l'année. Avec grav. Paris (Lausanne), Grassart. Frs. 3.
Avenel, P., Chansons nouvelles. Contes, récits, dialogues et monologues. Paris, Librairies-Imprimeries réunies. Fr. 3.
Bachelin, A., La Maison d'Erasme. Toujours tout droit. Un idiot. Un soldat. Préface de Philippe Godet. Paris (Neuchâtel), Grassart. Frs. 3.
Barrès, M., Le Culte du moi. Examen de trois idéologies. (Sous l'œil des barbares, Un homme libre et le Jardin de Bérénice.) Paris, Perrin. Fr. 1.
Bazin, R., La Sarcelle bleue. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Bérenger, H., L'Âme moderne (Poésies). Paris, Perrin. Frs. 3,50.
Berge, J., Voix nocturnes. Poèmes libres. Paris, Lemerre. Frs. 3.
Bertheroy, J., Femmes antiques. La Légende. L'Histoire. La Bible. Illustrations de Bouguereau, E. Adam, Rochegrosse, M. Leloir, etc., gravées par E. Champollion. Paris, Conquet. Frs. 40.
Black, W., Coquette. Nouvelle, traduite librement de l'anglais par Jean Robert. Paris (Genève), Grassart. Frs. 2.
Blanche et Bluette. Paris (Lausanne), Grassart. Frs. 2,50.
Boussenard, L, Les Secrets de Monsieur Synthèse. Paris, Librairie illustrée. Frs. 3,50.
Bruston, C., La Sulammite. Mélodrame en 5 actes et en vers. Traduit de l'hébreu avec des notes explicatives et une introduction sur le sens et la date du cantique des cantiques. Paris, Fischbacher. Frs. 2.
Buguet, H., Gaudrioles et flons-flons. 65 chansons et monologues avec musique. Dessins de Choubrac. Paris, Dentu. Frs. 3,50.
Casale, Fr., Neiges d'Avril. Avec une préface par Eugène Manuel. 2e édition. Paris, Fischbacher. Frs. 3.
Chenevière, A., Henri Vernol. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.
Chincholle, Ch., Les Phrases courtes. Paris, Librairies-Imprimeries réunies. Frs. 10.
Collin, P., Mes petits concerts. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.
Colombey, E., Ruelles, salons et cabarets. Histoire anecdotique de la littérature française. 2 vol. Paris, Dentu. Frs. 7.
Courteline, G., Lidoire et la Biscotte. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
Fleuriot, Mlle Z., La Glorieuse. Paris, Hachette. Frs. 2.
Frommel, E., Autour de la lampe. Paris (Genève), Grassart. Frs. 3.
Ginisty, P., Choses et gens de théâtre. Paris, Perrin. Frs. 3,50.
Grangier, L., L'Oncle d'Ernest. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
Guiches, G., Philippe Destal. Paris, Tresse. Frs. 3,50.
Guillermet, Mlle F., Ces petits! Paris (Genève), Grassart. Frs. 3,50.
Gyp, Ces bons docteurs! Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Hinzelin, E., Essences d'âmes (Poésies). Paris, Perrin. Frs. 3,50.
Hollande, E., Beauté (Poésies). Paris, Perrin. Frs. 3,50.
Houssaye, A., Les Filles d'Ève. Nouvelle édition. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Hugo, V., La Légende des siècles. Première série. 2 vol. Avec 4 eaux-fortes. Paris, Charpentier. Frs. 8.
Huguenin, O., Madame l'ancienne. Illustré de 51 dessins de l'auteur. Paris (Neuchâtel), Grassart. Frs. 4.
Ibsen, H., La Dame de la mer. Un Ennemi du peuple. Traduction Ad. Chenevière et H. Johansen. Paris, Savine. Frs. 3,50.
Jean d'Oc, Marius Véha. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Julliard, E, Nouvelles orientales. Avec grav. Paris (Genève), Lemerre. Frs. 5.
La Brète, J. de, Le Roman d'une croyante. Paris, Plon. Frs. 3,50.
Lanson, G., Boileau. Paris, Hachette. Frs. 2.
Larroumet, G., Études d'histoire et de critique littéraires. Paris, Hachette. Frs. 3,50.
La Vaudère, J. de, Minuit. Poésies. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
Le Goffic, Ch., Le Crucifié de Keraliès. Préface d'Émile Pouvillon. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.
Loti, P., Fantôme d'Orient. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Lyall, E., Erica. Traduit librement de l'anglais par Mme E. C. B. Paris (Lausanne), Grassart. Frs. 3,50.
Mario***, Nouvelles silhouettes. Avec portrait et 10 dessins. Paris (Lausanne), Grassart. Frs. 3,50.
Massa, la comtesse M. de, Valforest. Paris, Plon. Frs. 3,50.
Margueritte, P., Le Cuirassier blanc. Paris, Lecène et Oudin. Frs. 3,50.
Marshall, E., Les Diamants de Bristol. Récit de 1773. Traduit librement de l'anglais. Paris (Lausanne), Grassart. Frs. 2,50.
May, D., Le Cas de Georges d'Arrell. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Mérouvel, Ch., La Fille sans nom. Paris, Dentu. Frs. 3,50.
Miral, L., Le Chemin d'une passion. Paris, C. Lévy. Frs. 2,50.
Monod, E, Poésies. Paris, Fischbacher. Frs. 3,50.
Montégut, M, Le Mur. Mars, avril, mai 1871. Paris, Dentu. Frs. 3,50.
Narrey, Ch., Voyage autour du dictionnaire. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.

Parker, J., Sous les chênes (Poésies). Dessins de l'auteur. Préfaces de F. Coppée et L. Cladel. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.
Peladan, J., La Décadence latine. Ethopée X. Le Panthée. Paris, Dentu. Frs. 3,50.
Pradez, Mlle E., D'après nature. Récits et portraits. Préface de Philippe Godet. Paris (Lausanne), Grassart. Frs. 3,50.
Reichard, M., Les Expériences d'une princesse. Hélène d'Orléans. Traduit de l'allemand. Paris (Lausanne), Grassart. Fr. 1,25.
Renard, J., L'Ecornifleur. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
Richepin, J., Par le glaive; drame en vers, en 5 actes et 8 tableaux. Paris, Charpentier. Frs. 4.
Rod, E., La Sarifiée. Paris, Perrin. Frs. 3,50.
Rois, les, d'un jour. Masaniello, roi de Naples, par le comte de Modène. Jean de Leyde, roi de Munster, par A. R. Baston. Paris, Delagrave. Fr. 1.
Rosny, J.-H., Vamireh. Roman des temps primitifs. Paris. Kolb. Frs. 3,50.
Sales, P., Chaîne dorée. Aventures parisiennes. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
Sanders, M., Renée. Paris (Genève). Grassart. Frs. 3,50.
Sarrazin, G., La Montée. Paris, Perrin. Frs. 3,50.
Schuré, Ed., Les Grandes légendes de France. Paris, Perrin. Frs. 3,50.
Les légendes de l'Alsace. La Grande Chartreuse. Le Mont Saint-Michel et son histoire. Les légendes de la Bretagne et le génie celtique.
Silvestre, A., Au pays des souvenirs. Mes maîtres et mes maîtresses. Paris, Librairie illustrée. Frs. 3,50.
Sirven, A., et A. d'Orsay, La Paillotte. Paris, Librairie mondaine. Fr. 1.
Surville, A., Le Mariage de Robert. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
Tillault, J., Après le meurtre. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Vautier, Mme C., Dans la boue. Paris, Flammarion. Frs 3,50.
Verlhac, P., et H. Monjauze, Nouvelles limousines. Avec gravures. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.
Vogüé, le vicomte E. M. de, Regards historiques et littéraires. Paris, Colin. Frs. 3,50.
Warnery, H., L'Étang aux fées. Contes et nouvelles. Paris (Lausanne), Grassart. Frs. 3,50.
Yonge, miss, Père et fille (Nuttie's father). Traduit de l'anglais par Mme A. D. 2 vol. Paris, Grassart. Frs. 6.

Berger, Ph., Histoire de l'écriture dans l'antiquité. Avec gravures. Paris, (Imprimerie nationale.) Hachette. Frs. 3,50.
Bonnefoy, M., Les Suites du 9 Thermidor. Terreur blanche, 1795-1815. Paris, Fischbacher. Frs, 2,50.
Buisson, F., Sébastien Castellion, sa vie et son œuvre (1515-1563). Étude sur les origines du protestantisme libéral français. 2 vol. Paris, Hachette. Frs. 20.
Byse, Ch., Au Bengale. Babou Keshoub Chander Sen. Un Réformateur religieux et social, mort en 1884. Paris (Lausanne), Grassart. Frs. 3.
Callet, A., Philibert Berthelier, fondateur de la République de Genève, né à Virieu-le-Grand (Ain). Paris, Fischbacher. Frs. 2.
Charpenne, P., Histoire de la Révolution dans Avignon et le comtat et de leur réunion définitive à la France. Tome I. Paris, E. Lechevalier. Frs. 7,50.
Daubigny, E., Choiseul et la France d'outre-mer après le traité de Paris. Étude sur la politique coloniale au XVIIIe siècle. Avec un appendice sur les origines de la question de Terre-Neuve. Paris, Hachette. Frs. 7,50.
Drumont, E., Le Secret de Fourmies. Paris, Savine. Frs. 2.
Fustel de Coulanges, Histoire des institutions politiques de l'Ancienne France. Les Transformations de la royauté pendant l'époque carolingienne. Ouvrage revu et complété sur les manuscrits et d'après les notes de l'auteur par Camille Jullian. Paris, Hachette. Frs. 7,50.
Gille, Ph., Les Prisonniers de Cabrera. Mémoires d'un conscrit de 1808, recueillis et publiés par Ph. Gille. Paris, Havard. Frs. 3,70.
Grand-Carteret, J., Richard Wagner en caricatures. Avec 130 reproductions de caricatures françaises, allemandes, anglaises, italiennes. Paris, Larousse. Frs. 4.
Jacqueton, G., Documents relatifs à l'administration financière en France, de Charles VII à François Ier (1443-1523). Paris, A. Picard. Frs 8,50.
Jousselin, A., Nos amis, nos alliés. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
La Ferrière, H. de, La Saint-Barthélemy. La veille, le jour, le lendemain. Paris, C. Lévy. Frs. 7,50.
Maignien, Ed., Bibliographie historique du Dauphiné, pendant la Révolution française, de 1787 au II nivôse an XIV, 31 décembre 1805. Tome III. Paris (Grenoble), E. Lechevalier. Frs. 10.
Nolhac, P. de, La Reine Marie-Antoinette. Nouvelle édition d'après les derniers documents. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.
Paris, P., Elatée, la ville, le temple d'Athéna cranaia. Avec figures et planches. Paris, Thorin. Frs. 14.
Petit, E., Histoire des ducs de Bourgogne de la race capétienne, avec des documents inédits et des pièces justificatives. Tome IV. Paris, E. Lechevalier. Frs. 10.
Pictet, E., Biographie, travaux et correspondance diplomatique de C. Pictet de Rochemont, député de Genève auprès du congrès de Vienne, 1814, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la Suisse à Paris et à Turin, 1815 et 1816 (1755-1824). Avec portrait et carte. Paris (Genève), Fischbacher. Frs. 10.
Plancy, le baron de, Souvenirs et indiscrétions d'un disparu. Contemporains. Sports. Politique (1815-1891). Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
Rébelliau, A., Bossuet, historien du protestantisme. Étude sur l'«Histoire des variations» et sur la controverse entre les protestants et les catholiques au XVIIe siècle. Paris, Hachette. Frs. 7,50.
Séché, L., Les Derniers jansénistes et leur rôle dans l'histoire de France, depuis la ruine de Port-Royal jusqu'à nos jours (1710-1870). Tome III (et dernier). Paris, Perrin. Frs. 7,50.
Sorel, A., L'Europe sous la Révolution française. Quatrième partie. Les Limites naturelles, 1794-1795. Paris, Plon. Frs. 8.
Taxil, L., Pie IX, franc-maçon? Paris, Téqui. Frs. 1,50.
Voltaire, Mémoires de Voltaire, écrits par lui-même. Notes et commentaires par P. d'Estrée. Paris, Kolb. Frs. 4.
Zeller, B., La Minorité de Louis XIII. Marie de Médicis et Sully (1610—1612). Étude nouvelle d'après les documents florentins et vénitiens. Paris, Hachette. Frs. 7,50.

Cavaglion, E., 254 jours autour du monde. Paris, Hachette. Frs. 3,50.
Chambrier, J. de, Un peu partout. Tome V. De Tolède à Grenade. Paris (Neuchâtel). Grassart. Frs. 3.
Cloüard, A., et G. Brault, Tro-Breiz (Tour de Bretagne). Paris, Fischbacher. Frs. 3,50.
Desfontaines, J., Quarante mois de voyage avec une rente de cent francs par mois. 18,000 lieues à travers le monde. Paris, Lecène et Oudin. Frs. 3,50.
En Russie, il y a un demi-siècle. Notes et souvenirs, par Mlle P***. Avec préface par Prosper Meunier. Paris (Fontaines), Fischbacher. Frs. 3,50.
Javelle, E., Souvenirs d'un alpiniste. Avec une notice biographique et littéraire par Eugène Rambert. 2e édition. Paris (Lausanne), Grassart. Frs. 3,50.
Neukomm, E., L'Allemagne à toute vapeur. Paris, Kolb. Frs. 3,50.
Peuples, les, de la Russie. Esquisses à la plume et au crayon. Dessins de L. Bélankine. Texte rédigé sous la direction du professeur N. J. Zograf, traduit par A. F. Tastevin. Première livraison. Russie d'Europe. Avec 6 planches. Paris (Moscou). Nilsson. Frs. 2,50.
Sera publié en 4 livraisons.
Poiré, E., La Tunisie française. Paris, Plon. Frs. 3,50.
Tcheng-Ki-Tong, le général, Mon pays. La Chine d'aujourd'hui. Paris, Charpentier. Frs. 3,50.

Bertault, P.-A., Méthode spiritualiste. Esprit et liberté. Paris, Alcan. Frs. 3,50.



Broglie, l'abbé de, Le Présent et l'avenir du catholicisme en France. Paris, Plon. Frs. 3,50.
Christianisme, le, et la question sociale. Conférences données dans la salle de la Réformation à Genève sous les auspices de la Société chrétienne suisse d'économie sociale. Paris (Genève), Fischbacher. Frs. 1,50.
Darmesteter, J., Les Prophètes d'Israël. Paris, C. Lévy. Frs. 7,50.
Des Fontenelles, l'abbé. Le Clergé français dans le passé et dans le présent. Étude historique où il est également parlé du clergé belge. Conférences entre ecclésiastiques français et belges. Paris, Dentu. Frs. 3,50.
Doumergue, E., L'Autorité en matière de foi et la nouvelle école. Paris (Lausanne), Fischbacher. Frs. 2.
Grobet, E., Études et méditations bibliques. 2e série. Paris (Lausanne), Grassart. Frs. 3.
Hulst, M. de, Mélanges philosophiques. Recueil d'essais consacrés à la défense du spiritualisme par le retour à la tradition des écoles catholiques. Paris, Poussielgue. Frs 5.
Jeannin, l'abbé, Études contemporaines. Église et fin de siècle. Tome I. Paris, Chamuel. Frs. 3,50.
Joseph, J., Alphée de Nazareth. Scènes et mœurs galiléennes au temps de Jésus-Christ. Paris (Vevey), Fischbacher. Fr. 1.
Kingsford, A., et E. Maitland (B A. Cantab), La Voie parfaite, ou le Christ ésotérique. Ouvrage traduit de l'anglais avec une préface d'Edouard Schuré. Paris, Alcan. Frs. 6.
Larmandie, le comte de, Eôraka. Notes sur l'ésotérisme. Paris, Chamuel. Frs. 3,50.
Lubbock, sir J., Le Bonheur de vivre (Deuxième partie). Traduit sur la 77e édition anglaise. Paris, Alcan. Frs. 2.50.
Molinari, G. de, Religion. Paris, Guillaumin. Frs. 3,50.
Peladan, Sar Mérodack J., Amphithéâtre des sciences mortes. Comment on devient mage. Ethique. Paris, Chamuel. Frs. 7.50.
Renouvier, Ch., Les Principes de la nature. Seconde édition, corrigée et augmentée des «Essais de critique générale» (Troisième essai). 2 vol. Paris, Alcan. Frs. 8.

Die Dresdner Gesellschaft für neuere Philologie.

(Jahresbericht von 1891).

In der Dresdner Gesellschaft für neuere Philologie, die z. Z. 2 Ehrenmitglieder (Prof. Dr. Kade in Loschwitz bei Dresden, Prof. Dr. Körting in Kiel), 9 auswärtige und 27 ordentliche Mitglieder zählt, wurden im Jahre 1891 elf Sitzungen abgehalten. In der 1. Sitzung, am 16. Januar 1891, wurden nur geschäftliche Angelegenheiten erledigt: als Vorstand wurden gewählt die Herren Dr. Rich. Mahrenholtz (1. Vorsitz.), Dr. Stern (2. Vorsitz.), Dr. Peter (Kassierer), Dr. Besser und Mehner (Schriftführer). Von Juni bis September wurden die Sitzungen wie alljährlich ausgesetzt. Leider war Herr Mahrenholtz behindert, im Winter das Amt des 1. Vorsitzenden fortzuführen; an seine Stelle wurde Herr Dr. Stern und an dessen Stelle Herr Dr. Sahr gewählt. Herr Dr. Stern mufste sich leider in der letzten Jahressitzung vom 11. Dezember verabschieden, weil eine ehrenvolle Berufung als Studienrat zu Sr. Kgl. Hoheit dem Herzog von Cumberland ihn veranlafste, Dresden Ende des Jahres zu verlassen. — In der 2. Sitzung am 30. Januar sprach Herr Charles Herbert Thurber, M. A., über die Schulen der Vereinigten Staaten Nordamerikas.

In der 3. Sitzung am 13. Februar sprach Herr Dr. Besser über «L'enseignement primaire en France». Bis zur Revolution war von Staatswegen in Frankreich nichts für den Volksunterricht geschehen; er hatte in den Händen der geistlichen Kongregationen, der sog. Schulbrüder und -schwestern, gelegen, deren Thätigkeit vom Staate nicht beaufsichtigt wurde. Erst im Jahre 1793 wurde vom Konvent die Begründung von Volksschulen und ihre Unterhaltung durch die Gemeinden beschlossen, nachdem bereits die Konstitution von 1791 im Prinzip das öffentliche Unterrichtswesen gefordert hatte. Beide Forderungen hatten wenig praktischen Erfolg. Erst seit der Gründung der «Université de France», einer allgemeinen Schulbehörde, unter Napoleon I. (1808), und besonders seit der vom Minister Carnot während Napoleons 100tägiger Regierung 1815 befohlenen Gründung von Laienschulen läfst sich von einer Entwickelung der öffentlichen Volksschule in Frankreich sprechen. Redner verfolgte dieselbe bis in die neueste Zeit, indem er besonders den Einflufs, welchen die geistlichen Schulbrüderschaften auf das Schulwesen behaupteten, an der Hand der verschiedenen Gesetze beleuchtete (1833 unter Minister Guizot, 1850 unter Falloux, 1864 unter Duruy). Die Minister Jules Ferry (Gesetz v. 16. Juni 1881 und v. 28. März 1882) und Goblet (Gesetz v. 30. Oktober 1886) haben dem franz. Volksschulwesen seine jetzige Gestalt gegeben. Die drei Hauptpunkte sind: Unentgeltlichkeit des Unterrichts (la gratuité), Schulzwang für Kinder von 6—13 Jahren (l'obligation) und Ersetzung des Religionsunterrichts durch eine allgem. konfessionslose Sittenlehre (la laïcité), über deren schulmäfsige Behandlung der Minister Ferry den Volksschullehrern seine Ansichten und Vorschriften in einem an sie gerichteten und verteilten Sendschreiben vom 17. Nov. 1883 besonders darlegte. Im engsten Zusammenhang mit jenen drei Grundeigenschaften der neueren franz. Volksschule steht die Ausschliefsung aller geistl. Schulbrüder und -schwestern, sowie der Jesuiten vom öffentl. Unterrichtswesen und die Erteilung der Lehrberechtigung an öffentlichen und auch an Privatschulen nur nach dem Bestehen bestimmter Staatsprüfungen. Zum Schlufs besprach Redner die Einrichtung und Lehrpläne der verschiedenen öffentlichen Primäranstalten, welche in Kindergärten, Volksschulen, höhere Volksschulen und Lehrerseminarien zerfallen. — In der 4. Sitzung am 13. März besprach Herr Oberlehrer Dr. Sahr „Das Allgemeine Englisch-Deutsche und Deutsch-Englische Wörterbuch" von Dr. Felix Flügel. An zahlreichen Beispielen und Vergleichen mit ähnlichen Werken wies Redner nach, dafs jene Neubearbeitung des alten Wörterbuches von Dr. J. G. Flügel eine wissenschaftliche und praktische Leistung allerersten Ranges ist, unentbehrlich für jeden, der mehr als oberflächliche Belehrung von einem Wörterbuche verlangt.

Am 10. April sprach in der 5. Sitzung Herr Oberlehrer Dr. Zschalig über die dänische Litteratur der Gegenwart unter besonderer Hervorhebung der Dichter Gjellerup und Holger Drachmann, aus deren Werken Redner zahlreiche meist von ihm selbst ins Deutsche übersetzte Proben vorlas.

In der 6 Sitzung am 8. Mai sprach Herr Prof. Dr. Scheffler über das Werk: «Poésie Lyrique en France au Moyen âge» von Alfred Jeanroy. Schon Tiersot hat in seiner Histoire de la chanson populaire en France das franz. Volkslied einer eingehenden Betrachtung, besonders nach der musikalischen Seite hin, unterzogen; aber sein Werk ist keine eigentliche Geschichte des franz. Volksliedes. Eine solche fehlte bisher, und erst durch Jeanroy's obengenanntes Werk wird diese Lücke zum Teil ausgefüllt. Jeanroy versteht unter Volksdichtung alle die Dichtung, welche zwar aus bestimmten Kreisen und von bestimmten Dichtern herrührt, deren Urheber aber nur die allgemeine Bildung des Volkes besitzen und mit dem Volke in solcher Verbindung geblieben sind, dafs sie dessen Gedanken und Gefühle vollständig auszudrücken verstehen. Er rechnet hierzu auch die höfische Ritterdichtung des Mittelalters, da die Ritter das Volk an Bildung nur wenig überragten. Als älteste uns erhaltene franz. Volksdichtung nimmt er die Minnedichtung der provenzal. Ritter an, die bald in Nordfrankreich Eingang fand und hier auch in niederen Volksschichten gepflegt und in Sprache und Inhalt freier und volkstümlicher weiterentwickelt wurde. In durchaus kritischer Weise bespricht so Jeanroy die geschichtliche Entwickelung der Hauptarten des franz. Volksliedes: die pastourelles, die débats, die aubes und die chansons dramatiques. Inbezug auf die aubes weist Jeanroy nach, dafs der in vielen derselben vorkommende Wächter, der meist als teilnehmender Freund die Liebenden warnt und zur Trennung mahnt, in den ältesten aubes nicht vorkommt, sondern erst später eingeführt wurde. Ursprünglich ist der Schauplatz in den aubes im Freien, und hier bildet der Vogelgesang den Weckruf. Die Hauptrolle spielt aber ursprünglich die liebende Frau in den aubes, wie überhaupt in den ältesten Minnedichtungen vorwiegend Gefühle von Frauen und

Mädchen zum Ausdruck gelangen. — Jeanroy weist ferner darauf hin, dafs sprachlich das eigentliche alte Volkstümliche in allen jenen Dichtungen in gewissen formelhaften Ausdrücken zum Vorschein kommt, die in dem übrigen Texte des betreffenden Liedes nicht enthalten sind. Ähnlich wies Champfleury in der Einleitung zu seinen Chans. pop. de la France nach, dafs der oft scheinbar sinnlose Kehrreim sich sinnvoll in alte dialektische Redewendungen auflöst. So anerkennenswert Jeanroy's Arbeit im grofsen Ganzen ist, in einem Punkte geht er entschieden zu weit: wegen des Einflusses, den Frankreichs Liederdichtung auf die deutsche im Mittelalter ausgeübt hat, nimmt er vieles in der deutschen Minnedichtung als ursprünglich franz. Volksdichtung für Frankreich in Anspruch, wozu keinerlei feste Beweispunkte vorhanden sind. — Am Schlusse seines Werkes behandelt Jeanroy die Verskunst der franz. Volksdichtung.

In der 7. Sitzung am 9. Oktober sprach Herr Dr. P. Schumann über die Anwendung der Lautlehre im französischen Unterrichte. Redner erörterte zunächst die Schwierigkeiten, die sich dem Lehrer des Französischen gerade in Sachsen entgegenstellen beim Bemühen, eine fehlerfreie Aussprache zu erzielen. Sie beruhen in dem mangelhaft ausgebildeten Gehör des Sachsen und in seiner Unfähigkeit, stimmhafte Konsonanten auszusprechen. Die Hauptaufgabe des Lehrers ist also, den Schüler zum Hören der stimmhaften Konsonanten und zum scharfen Unterscheiden stimmhafter und stimmloser Laute fähig zu machen. Das einzig unfehlbare Mittel hierzu ist die Lautlehre. Redner führte nun in monodramatischer Form eine Stunde in der Anfangsklasse des franz. Unterrichts vor, wobei er den gedachten Schülern die stimmhaften *s, d, b, g*, sowie die franz. Nasalvokale beizubringen versuchte, indem er möglichst die Schüler alles selbst finden liefs und stets an die eigenartig sächsische Aussprache der Schüler anknüpfte. Am Schlusse der darauf folgenden Erörterung nahmen die anwesenden 18 Mitglieder des Vereins einstimmig folgende Sätze an: 1. Die Anwendung der Lautlehre ist unbedingt notwendig, wenn man eine gute Aussprache des Französischen und Englischen erzielen will. 2. Es ist nötig, dafs der Lehrer selbst die Lautlehre wissenschaftlich beherrsche. Im Unterricht kann es sich indefs nur darum handeln, mit ihrer Hilfe dem Schüler die Laute klar zu machen, die der fremden Sprache eigentümlich sind. 3. Die Anwendung der Lautumschrift (Transskription) ist nicht zu empfehlen. 4. Endlich ist es wünschenswert, dafs auch im deutschen Unterrichte die Lautlehre zur Erzielung einer besseren Aussprache angewendet werde. —

In der 8. Sitzung am 23. Oktober hielt Herr Gymnasiallehrer Dr. Stern einen Vortrag über Ziel und Methodik des französischen Unterrichts am Gymnasium. Redner ging von dem Satze aus: Eine lebende Sprache lernt man, um sie zu können. Dieses natürliche Ziel erreichen nur wenige der nach der bisher üblichen Methode unterrichteten Schüler. Zwar genügen die meisten Gymnasiasten dem gesetzlich gesteckten Lehrziele: „Verständnis und geläufiges Übersetzen nicht zu schwieriger Schriftwerke; grammatikalisch richtiger schriftlicher Ausdruck“ (Lehrordnung f. sächs. Gymn. von 1882*). Allein dieses Ziel ist zu eng gefafst und verlohnt kaum der aufgewendeten Mühe. In der Forderung des grammatikalisch richtigen Ausdrucks bleibt die Hauptsache, der wirkliche franz. Ausdruck, gänzlich unberücksichtigt. Vor allem ist durch die Voranstellung der grammatikal. Unterweisung die Erreichung des natürlichen Zieles alles neusprachlichen Unterrichts, nämlich des praktischen Könnens, sehr erschwert. Die Sprechfertigkeit gehört aber auf das Gymnasium. Bei der jetzigen Stellung des Französ. in unserm verkehrsreichen Kulturleben ist es nicht nur für die Schüler, die nach Beendigung des Gymnasialkursus als Offiziere, Kaufleute, Postbeamte u.s.w. in das praktische Leben eintreten, sondern auch für die, welche eine Universität beziehen, ein sich täglich geltend machendes Bedürfnis, die franz. Sprache in möglichst hohem Grade zu beherrschen. Die erwünschte Sprechfertigkeit läfst sich bei der beschränkten Stundenzahl im Massenunterricht nicht erreichen mit dem bisher meist beliebten und der jetzt (1891) giltigen Lehrordnung am meisten entsprechenden grammatischen Verfahren, das fast als einziges Hilfsmittel die Übersetzung kennt. Recht wohl aber läfst sich durch gleichmäfsige Ausbildung im Hören und Sprechen, im Lesen und Schreiben als Zielleistung für deutsche Schüler „die Fähigkeit, einer Unterhaltung zu folgen, und die Beherrschung des einfach erzählenden Stiles erreichen; für den schriftlichen Ausdruck würde dem die orthographische Korrektheit und die freie Arbeit entsprechen“. Es mufs also das Verfahren dementsprechend geändert werden. Für den formalbildenden Zweck ist es gleichgiltig, welches Verfahren man wählt, vorausgesetzt, dafs das einmal gewählte folgerichtig durchgeführt wird. Redner hält es aufserdem, obgleich selbst ein überzeugter Anhänger des natürlichen Verfahrens, nicht für zulässig, ein bestimmtes Lehrverfahren als das allein richtige vorzuschreiben; denn jeder Lehrer unterrichtet nach dem Verfahren am besten, das er beherrscht und in langjähriger Erfahrung nach bestem Können für seinen Gebrauch sich zurecht gemacht hat. — Zum Schlusse verlas Redner mehrere Thesen, die er im Verein mit Herrn Gymnasiallehrer Dr. Börner aufgestellt hatte, um sie der Versammlung zur Beratung zu unterbreiten. An dieser Beratung beteiligten sich aufser den sehr zahlreich versammelten Mitgliedern, meist Lehrer der neueren Sprachen an Dresdens höheren Schulen, in hervorragendem Mafse die beiden als Gäste mitanwesenden Herren Geh. Schulrat Prof. Dr. Vogel, der im Kgl. Sächs. Ministerium des Kultus und öffentl. Unterrichts die Abteilung für Gymnasien und Realgymnasien unter sich hat, und priv. Universitätsprofessor Dr. Karl Vollmöller, der, seit kurzem nach Dresden übergesiedelt, bereits in der nächsten Sitzung der Gesellschaft als Mitglied beitrat. Die endgiltige Festsetzung des Wortlautes jener alsdann auch dem Kgl. Sächs. Ministerium des Kultus und öffentl. Unt. zur Kenntnisnahme überreichten Thesen ward erst in der 9. Sitzung am 6. November beendigt; die Sätze lauten, wie folgt: I. Der franz. Unterricht am Gymnasium erstrebt: a. allgemeine Geistesbildung; b. möglichste Beherrschung der Sprache in Wort und Schrift; c. Einführung in die neuere franz. Litteratur unter Berücksichtigung des franz. Kultur- und Geisteslebens. II. Das unter Ib genannte Ziel wird erreicht: a. durch Übungen im Hören und Sprechen, im Lesen und Schreiben (Diktate, Nachbildungen und Ausführungen erzählenden Stiles); b. durch Erkenntnis des Zusammenhanges der verschiedenen sprachlichen Erscheinungen unter Zugrundelegung einer systematischen Grammatik und unter Berücksichtigung der Lautphysiologie, sowie gelegentlich der Synonymik und Etymologie; c. durch mündliche und schriftliche Übersetzungen aus dem Deutschen ins Französische, vornehmlich auf der Unter- und Mittelstufe. III. Die Grammatik hat als Lernstoff nur das Notwendigste zu enthalten unter besonderer Betonung des vom Deutschen Abweichenden. IV. Sollte die in Preufsen beschlossene Aufhebung des franz. Unterrichts in Quinta auch in Sachsen beabsichtigt werden, so ist es dringend wünschenswert, den Unterricht in den beiden Tertien auf drei Stunden zu vermehren. V. Der Abschlufs des grundlegenden grammatischen Unterrichts ist in Untersekunda zu erstreben. —

Aus dem Vortrage, welchen Herr Oberlehrer Dr. Sahr über seine Reise nach Paris und der Normandie in der 9. Sitzung am 6. Novemb. begann und in der 10. Sitzung am 27. Nov. beendete, und in welchem der Vortragende unter Benutzung zahlreicher photographischer Ansichten die Prachtbauten und reichen Kunstschätze und das Leben in Paris schilderte, sei besonders hervorgehoben der Hinweis auf das weniger bekannte Musée Carnavalet, das sich in einem alten Renaissancebau befindet, in dem einst Mme de Sévigné gewohnt hat. Es ist eine Art Stadtmuseum von Paris und enthält zahlreiche auf die Geschichte und Kultur von Paris bezügliche Altertümer, vieles aus der Revolutionszeit (z. B. ein Modell der Bastille, aus einem Stein derselben gefertigt). Erinnerungen an Voltaire, Béranger u. s. w. Ähnlich ist das bekannte Musée de Cluny. Ferner wies Redner noch besonders auf das Musée de Sculpture comparée und das Musée ethnographique hin, die beide im Trocadéro aufgestellt sind. Ersteres enthält in Gips oder Photographie Nachbildungen der berühmtesten

*) Obige Lehrordnung ist Ostern 1892 durch eine neue ersetzt worden, in welcher die von Dr. Stern geäufserten Wünsche zum Teil berücksichtigt worden sind (S. unten). Dr. B.

Kunstbauten Frankreichs; in letzterem interessiert besonders eine Sammlung der franz. Volkstrachten, mit denen gruppenweise geordnete Wachsfiguren naturgetreu bekleidet sind. — Aus der in den Pariser Zeitungen in zotigen Bildern und Witzen auftretenden Schamlosigkeit und aus der in novellistischen Beschreibungen von Hinrichtungen, Verbrechen u. s. w. sich zeigenden Vorliebe der Pariser am Gräfslichen ein Verdammungsurteil über das gesamte franz. Volk zu fällen, erklärt Redner für unzulässig. Paris, wo die schlechten Elemente vielfach auch durch Ausländer gebildet werden, ist in diesem Sinne nicht Frankreich. Zu einer gerechten Würdigung des franz. Volkes gehört die Kenntnis des franz. Landes, der Provinz. Redner schlofs daher mit einer Schilderung der an Naturschönheiten wie geschichtlichen Erinnerungen so reichen Normandie. —

In der **11. Sitzung** am **11.** Dez. sprach Herr Prof. Dr. Karl Vollmöller über das altspanische Poema del Cid. Dieses zum Teil hochpoetische Volksepos, auch Cantares del Cid oder Gesta de Myo Cid genannt, entstand in der 2. Hälfte des 12. Jahrhunderts. Cid ist hier der Lehensund Hofmann im Gegensatz zur Crónica Rimada (Reimchronik) vom Cid, wo Cid der volkstümliche Held ist, wie wir ihn auch in den zahlreichen (über 200) Romanzen haben. Das älteste Cidgedicht ist wohl ein kurz nach dem Tode des Helden (1099) verfafster latein. Hymnus. Unter den vielen Ciddramen ist das bekannteste und schönste das des Guillen de Castro (deutsch vom Grafen Schack), die Quelle von Corneille's Cid. Alles Gute, was letzterer hat, stammt hieraus. — Dr. Besser.

Les livres nouveaux.

Le premier rang parmi les livres nouveaux doit être assigné à deux romans publiés par les deux auteurs les plus en vue: *Rose et Ninette* par Daudet et *„Débâcle“* par Zola. Comme le critique attiré de cette Revue ne manquera pas d'en parler avec la compétence que les lecteurs lui connaissent, nous nous contenterons de les avoir cités. Joignons-y le sixième et dernier volume du *Journal des Goncourt* et les poésies de M. Rollinat intitulés *„La Nature“* avant de passer au roman et aux nouvelles. —

Un des fidèles du *Chat-Noir*, ce cabaret littéraire du gentilhomme Rodolphe Sallis, vient de donner aux joyeux lecteurs une collection d'histoires plus ou moins risquées auxquelles il a donné ce titre éloquent *„Vive la vie!“* — Malheureusement il y en a quelques-unes qui sont presque ordurières. — Dans *„Bonne Amie“*, roman d'Albert Cim il y a une suite d'aventures saisissantes qui intéressent le lecteur sans le fatiguer, un drame des plus poignants et deux types de femmes contraires très fortement étudiés. Albert Cim est un écrivain très consciencieux, un „emballé de son art“, allant droit au but qu'il veut atteindre, sans redouter les mécontents. C'est ainsi que, l'année dernière, il a publié un roman, *Bas-Bleu*, qui a provoqué une sorte d'émeute parmi les femmes de lettres. *Bonne Amie* me semble un peu sombre. La principale héroïne, Edvige Macewicz, une jeune Polonaise très rouée, d'une beauté captivante, se marie à un vieux galantin, le comte d'Ambrières, après avoir abandonné son fiancé qui l'adore. Douze ans plus tard, quand le comte meurt, ruiné par elle, elle revient à son ancien fiancé, Marc Dauxin, devenu un savant et qui l'aime toujours. Elle se fait épouser, le compromet, le ruine à son tour et meurt folle. Mais, à côté de ces tristesses, il y a un caractère charmant, plein de délicatesse et de douceur, celui de Jeanne, la véritable bonne amie qui garde caché au fond de son cœur son amour pour Marc. Elle le soutient, le console, se sacrifie sans cesse. Jeanne est l'âme de ce livre et le fait aimer.

Après quelques volumes heureux, Marcel Prévost a eu, l'année dernière, un succès avec la *Confession d'un amant.* Il publie aujourd'hui, chez Lemerre, *Lettres de femmes,* une série d'aventures féminines écrite avec beaucoup de facilité et qui plaira surtout aux lectrices, car, sans vouloir l'avouer tout haut, plus d'une se reconnaîtra dans de nombreux détails, attendris ou ironiques, qui les feront rêver, se souvenir, avec des larmes dans les yeux ou quelque discret sourire sur leurs lèvres roses. Une des lettres les plus charmantes est intitulée „Nouveau Printemps“. La marquise de Beauchamp, deux fois mère, une fois grand'mère, — elle a quarante-deux ans, — vivant en amie depuis dix ans avec son mari, s'éprend d'un enfant à peine majeur. Pour s'excuser, elle se dit que ses enfants sont loin et qu'elle leur a toujours donné de chastes exemples, que son mari n'est qu'un ami discret et dévoué, et qu'en devenant la maîtresse de Robert, un adolescent, elle lui donne le bien le plus désirable, le souvenir d'un amour sincère, désintéressé.

A signaler encore la *Maffia*, par G. Le Faure, un roman sur cette société secrète italienne dont les brigandages, après avoir désolé le Royaume-Uni et la Louisiane, ont pris fin il y a une année, à la suite d'un lynchage général auquel a procédé la population de la Nouvelle-Orléans.

Victor Hugo raconté par Alexandre Dumas. Sous ce titre, la *Révue Encyclopédique* du 15 avril publie des *notes inédites* d'un vif intérêt, écrites par Alex. Dumas sous la dictée de Victor Hugo, et où l'on trouve de curieuses variantes sur les premières années de l'illustre poète dont la renommée a subi de cruelles atteintes depuis le livre de M. E. Biré (Victor Hugo après 1830). —

Je suis bien en retard pour parler du livre de Georges Bastard, *Charges héroïques*, paru chez Savine, une œuvre qui continue le travail commencé depuis dix ans par cet écrivain militaire. D'un bout à l'autre du livre il y a des bruits de trompettes: tout vibre sous un souffle patriotique. On lira des récits comme cette fameuse charge de Sedan et la mort du général Margueritte dans ces pages documentées écrites après des recherches fort longues. Les écrivains militaires deviennent aussi féconds que les romanciers. Parmi ceux-là, le général Jung s'est créé une place à part. Il a écrit une remarquable étude sur Bonaparte et il s'est fait l'historien de Dubois-Crancé, le ministre de la Guerre de la Convention, qu'il admire fort. Après avoir été le chef de cabinet du général Boulanger, où il a fait preuve d'une puissance de travail considérable, puis gouverneur de Dunkerque, il est en retraite. Mais il continue d'écrire et publie chez Charpentier la *République et l'armée,* un livre qui, selon le vœu de Gambetta, devait servir de conclusion à une étude précédente: *La Guerre et la société.* Le journal passe en revue les différentes étapes de l'armée républicaine. Très enthousiaste de Gambetta, il l'est moins de M. de Freycinet. Ce qui donne à son livre une saveur particulière, ce sont les deux chapitres consacrés au ministère Boulanger. Le général s'est tiré avec habileté d'une tâche assez délicate.

Quant à la critique, il y a deux livres qui font assez de bruit pour le moment. René Doumic vient de publier sous ce titre: *Portraits d'Écrivains,* un remarquable volume de haute critique littéraire. Les mérites rares et divers de *Portraits d'Écrivains* sont la franchise des jugements, une philosophie souvent des plus fines, la justesse précise du tour qui n'exclut pas la vivacité. On remarquera les pages synthétiques pleines de clarté et d'éclat, où Doumic analyse et anime à la fois l'œuvre de M. Alexandre Dumas, d'Octave Feuillet, d'Alphonse Daudet. Le chapitre sur J.-J. Weiss, admiré comme un grand critique imaginatif, est amusant et vrai. M. Doumic m'a paru, par contre, trop sévère pour M. Zola. Il montre peu de tendresse, d'ailleurs, pour les excès du réalisme ou du romantisme. Et c'est à cause qu'il a toujours la religion de la grâce, de la mesure, disons mieux de la vérité. — Le second livre dont nous voulions parler est une œuvre posthume, nouvelle série du *Théâtre contemporain* de M. Jules Barbey d'Aurevilly, faite d'articles parus de 1870 à 1882. D'Aurevilly y juge, — d'ordinaire à la cravache, — bien des vaudevillistes et des mélodramaturges qui continuent à sévir. Il y attaque avec une passion pittoresque et clairvoyante parfois V. Hugo, A. Dumas, E. Augier. Ces comptes-rendus ne sont pas toujours des plus judicieux, mais ils valent par l'allure cavalière, l'esprit cinglant, la verve emportée et paradoxale du grand écrivain, qui ressemble si bien, d'aventure, à Saint-Simon *lundiste!*

Nous ne saurions mieux terminer cette rapide esquisse qu'en citant simplement le délicieux volume de Francisque Sarcey, „Souvenirs d'âge mûr“. Jamais le charmant causeur, que nos lecteurs connaissent bien, n'a déve-

loppé plus de bonne humeur d'esprit et d'aimable philosophie que dans ce nouveau livre, auquel le public de Paris et de la province fait un très gros succès.

Mais voilà encore deux petits volumes de vers qui s'étaient cachés sous les monceaux de prose. „Chattes et Chats", du poète Raoul Gineste montre les chats étudiés sous de multiples points de vue. C'est dans son unité une œuvre très variée; son indiscutable sûreté de forme satisfaira les plus difficiles. Cependant Gineste pourrait trouver des sujets plus dignes de sa plume alerte. Quel contraste que ces poésies vouées à la race féline et „Les chants du divorce" poésies par Henri Ner. C'est le roman du mariage, avec les joies des fiançailles, du rêve réalisé, et les tristesses qui suivent, les caractères qui ne peuvent s'entendre, le divorce, les enfants, etc. Il y a de superbes vers dans ce livre, mais il y en a d'autres.

Vieux Parisien liseur.

Échos du monde des lettres.

On ne parle plus guère du fameux discours de réception de M. Pierre Loti*), si admirablement redressé par M. Mézières et par la lettre de Zola. En revanche, l'académie s'occupe du quarantième fauteuil encore vacant. Elle a fixé au 3 juin prochain l'élection du successeur de l'amiral Jurien de la Gravière. Jusqu'à présent, il n'y a pas moins de dix candidats.

Ce sont M. E. Zola, candidat éternel, puis MM. Ernest Lavisse, F. Brunetière, contreamiral Réveillère, Charles Nauroy, Robert de la Ville, Hervé et Leroy de Kéraniou. La mort de Raoul Frary a profondément impressionné le journalisme et le monde pédagogique. Frary, qui n'a atteint que l'âge de cinquante ans, a fait beaucoup parler de lui par ses ouvrages *La question du latin* et *Le Péril national*. Une grande partie des réformes apportées aux programmes doit être atrribuée au mouvement d'opinions produit par ces deux livres.

Vieux Parisien.

---

*) Wir teilen die Rede in der nächsten Nummer mit.

Abgeschlossen am 1. Juni 1892.

Beiträge sind an den Herausgeber, Dr. Adolf Krefsner, Cassel, Jordanstr. 9, zu senden. Die Herren Verfasser und Verleger werden ersucht, dafür sorgen zu wollen, dafs alle neuen, die französische Sprache und Litteratur betreffenden Werke gleich nach Erscheinen der Redaktion der Franco-Gallia zugesandt werden, da nur dann pünktliche Besprechung erfolgen kann.

Text unter verantwortlicher Redaktion von Dr. Adolf Krefsner in Cassel. Für den Inseratenteil verantwortlich: der Verleger Julius Zwifsler in Wolfenbüttel. Gedruckt bei Otto Wollermann in Wolfenbüttel.

IX. Jahrgang. № 8 u. 9. August-September 1892.

FRANCO-GALLIA.

Kritisches Organ für französische Sprache und Litteratur.

Herausgegeben von

DR. ADOLF KRESSNER

in Cassel.

Erscheint monatlich. Preis pro Semester ℳ 4.

Inhalt.

Abhandlungen.

Der fünfte allgemeine deutsche Neuphilologentag.

Die fünfte Vereinigung der deutschen Neuphilologen fand am 7., 8. und 9. Juni in Berlin statt. Grofs war die Beteiligung der Universitätslehrer und Schulmänner, welche aus allen Teilen Deutschlands zu diesem Kongresse herbeigeeilt waren. Von bekannten Gelehrten waren anwesend: Adolf Tobler-Berlin, Julius Zupitza-Berlin, St. Wätzoldt-Berlin, Max Rödiger-Berlin, R. Wülker-Leipzig, E. Kölbing-Breslau, F. Neumann-Heidelberg, Stengel-Marburg, Vietor-Marburg, Koschwitz-Greifswald, Varnhagen-Erlangen, Sachs-Brandenburg, von Sallwürk-Karlsruhe, Schmidt-Lichterfelde u. a.

Die Verhandlungen begannen Montag den 6. Juni, abends 8 Uhr, mit einer Vorversammlung im Saale des Konzerthauses in der Leipziger Strafse. Der Vorstand bestand aus den Herren Prof. Dr. Zupitza-Berlin, Prof. Koller-Stuttgart, Prof. Dr. Sachs-Brandenburg. Nachdem Herr Professor Zupitza die Erschienenen begrüfst hatte, wurde die Tagesordnung festgestellt.

Die erste Hauptverhandlung fand Dienstag den 7. Juni, vormittags 9 Uhr, in einem Saale des Rathauses statt. Der Herr Unterrichtsminister war amtlich am Erscheinen verhindert, an seiner Stelle war der Wirkl. Geh. Rat Stauder als Vertreter des Unterrichtsministeriums anwesend. Die Stadt Berlin wurde durch die Herren Stadtschulräte Fürstenau und Bertram vertreten. Herr Prof. Zupitza begrüfste die Ehrengäste und die, wie gesagt, sehr zahlreich erschienenen Teilnehmer. Aus der Eröffnungsansprache sei hervorgehoben, dafs der Verband der deutschen neuphilologischen Lehrerschaft 1885 in Hannover mit etwa 300 Mitgliedern gegründet wurde, und dafs er jetzt gegen 1000 Mitglieder zählt. Se. Majestät der Kaiser hatte zur Deckung der Unkosten und zum Druck der Festschrift, welche Beiträge enthält von den Berliner Gelehrten Johannes Bolte, Erich Schmidt, Julius Zupitza, Adolf Tobler, Max Rödiger und Stephan Wätzoldt, 2000 Mark gespendet.

Der Wirkl. Geh. Rat Stauder begrüfste sodann die Versammlung und wies besonders auf die Segnungen hin, welche der Schule aus den Verhandlungen des Neuphilologentages erwachsen würden. Im Namen des Magistrats begrüfste hierauf Herr Stadtschulrat Fürstenau die Versammelten „mit Freuden und herzlichem Willkomm“ und hob hervor, wie die gegenseitige Erziehung der Kulturvölker unsere eigene Bildung befördere. Herr Oberlehrer Dr. Bötticher überbrachte der Versammlung die Grüfse der Berliner Gesellschaft für deutsche Philologie. Herr Prof. Bouvier entbot den Grufs der Universität Genf in deutscher Sprache und machte in französischer Mitteilung von der Einrichtung eines neufranzösischen Seminars in Genf und von Ferienlehrgängen für deutsche Lehrer.

Den ersten eigentlichen Vortrag hielt der wohlbekannte Verfasser der englischen Grammatik, Herr

Dr. Immanuel Schmidt, Professor an der Königl. Haupt-Kadettenanstalt zu Lichterfelde. Er sprach über »englischen Humor«, in welchem er den cholerischen und den phlegmatischen Charakter der im englischen Volke verschmolzenen Normannen und Sachsen erkennt. Der zweite Vortragende war Herr Prof. Dr. Carl Sachs-Brandenburg. Er sprach über die Décadents, die neueste französische Dichterschule. Beide Vorträge werden durch den Druck veröffentlicht werden. Daran schlofs sich ein Vortrag von Herrn Prof. Varnhagen-Erlangen über »eine der Erlanger Bibliothek gehörige Sammlung von alten Drucken italienischer Novellen in Versen«. Der Herr Vortragende hatte die Drucke mit nach Berlin gebracht und liefs sie herumgehen, während er die Zuhörer durch Mitteilungen des zum Teil recht ergötzlichen Inhalts der Novellen erfreute. An vierter Stelle hielt Herr Dr. Tanger-Berlin einen Vortrag über »Lautschrift«. Eigene Erfahrung schien der Herr mit diesem Unterrichtsmittel nicht gemacht zu haben, wenigstens blieb er auf die Frage, ob er im Unterricht Lautschrift verwendet und welche Erfahrungen er damit gemacht habe, die Antwort schuldig. Wie der Fragende, Direktor Quiehl-Kassel, so hatten auch andere Herren (Prof. Vietor-Marburg, Dr. Koch-Berlin, Direktor Walter-Bockenheim, Dr. Klinghardt-Tarnowitz, Dr. Rofsmann-Wiesbaden) durchweg günstige Erfahrungen mit der Lautschrift zu verzeichnen.

An diese Verhandlungen schlofs sich ein gemeinsames Mittagsmahl in dem prächtigen Saale der Grofs-Loge Royal York in der Dorotheenstrafse. Dabei brachte Herr Prof. Koller-Stuttgart das Hoch auf Se. Majestät den Kaiser aus. Professor Sachs-Brandenburg sprach auf den Verband, Professor Stengel-Marburg auf den Vorstand, Rektor Rosenthal-Hannover auf die Damen. Mit vielem Beifalle wurde auch ein von Oberlehrer Ey-Hannover gesandter Grufs in schwungvollen Versen aufgenommen. Dieser Herr, der sich um die Gründung des Verbands so hoch verdient gemacht hat, wurde leider durch Krankheit ferngehalten. Am Abend besuchte der gröfste Teil der Teilnehmer die Vorstellung im Schauspielhause, für die auf Befehl des Kaisers Plätze zur Verfügung gestellt waren. Andere Teilnehmer wohnten der Vorstellung im Deutschen Theater bei.

Mittwoch den 8. Juni, vormittags 9 Uhr, fand die zweite allgemeine Sitzung statt. Schon vorher hatten mehrere Mitglieder des Neuphilologentages die Ausstellung von Handschriften und seltenen Drucken besucht, die Herr Generaldirektor Prof. Dr. Wilmanns in der kgl. Bibliothek veranstaltet hatte. Es erhielt zuerst das Wort Herr Dr. Stephan Waetzoldt, Direktor der kgl. Elisabethschule und Professor an der Universität in Berlin, zu seinem Vortrage über: »Die Aufgabe des neusprachlichen Unterrichts und die Vorbildung der Lehrer der neueren Sprachen.« Dieser Vortrag bildete den Höhepunkt des Neuphilologentages. In einstündiger, fesselnder und durchgeistigter Rede, welche von der zahlreichen Versammlung bis zum letzten Augenblicke mit gröfster, sich eher steigernder Spannung angehört wurde, verglich der Vortragende die gegenwärtigen Einrichtungen auf den Universitäten mit den praktischen Anforderungen des Lehrberufes und entwarf den Zustand dieser Einrichtungen, der notwendig sei, wenn die Studenten ihrem Ziele, »Kenner und Deuter eines mitstrebenden Volkes« zu werden, entgegengeführt werden sollen. Was in dem herrlichen Vortrage so ganz besonders fesselte, was ihm gleichsam die Weihe gab und ihn von vornherein feite gegen jeden etwaigen Angriff, das war der ideale Grundton, von dem er durchweht war, das war der stete Hinblick auf das letzte höchste Idealziel des neusprachlichen Unterrichts. Die Ausführungen liefen in 7 Leitsätze aus, von denen die folgenden allgemeine Beachtung verdienen: 1) Auf den Universitäten ist neben dem wissenschaftlichen Seminar ein praktisches einzurichten. 2) Die Universitätsvorlesungen haben neben ihrem bisherigen Ziele ganz besonders dies im Auge zu behalten, den Studierenden das volle Verständnis insbesondere der Autoren zu vermitteln, die sie später auf den Schulen zu interpretieren haben. 3) Das Examen für das höhere Lehramt ist an einen längeren Aufenthalt im Auslande zu knüpfen. 4) Es würde sich empfehlen, im Interesse der Lehrerschaft die Hälfte des Probejahres ins Ausland zu verlegen. 5) Die Regierung hätte durch Stipendien den Studierenden Aufenthalt im Auslande zu ermöglichen und schon im Amte befindlichen Lehrern zu diesem Zwecke längeren Urlaub zu bewilligen. Wir möchten auf die Bedeutung der zweiten These besonders hinweisen, welche eine Seite des Unterrichts berührt, die die jetzt herrschende Reformbewegung ziemlich vernachlässigt. Die Versammelten nahmen die Rede mit allgemeinem Beifall auf und baten den Redner dringend, sie durch den Druck zu veröffentlichen. Das wird geschehen.

Auf ähnlichem Gebiete bewegte sich der nächste Vortrag, den Herr Prof. Rambeau-Hamburg hielt über »die offiziellen Anforderungen in Bezug auf die Sprachfertigkeit der Lehrer der neueren Sprachen und die realen Verhältnisse«. Die Forderungen dieses Herrn deckten sich in vieler Hinsicht mit denen des Herrn Prof. Waetzoldt, nur fügte er noch eine

aufserordentlich wichtige hinzu, nämlich die, dafs für die romanische und englische Philologie an jeder Universität mehrere Lehrstühle, namentlich auch besondere Professuren für neuere Litteratur und Phonetik, zu errichten sind. Die noch kurze Zeit vor der Frühstückspause füllte Herr Dr. Hartung aus Wittstock aus mit seinem Vortrage über die Methode des Anfangsunterrichts in den neueren Sprachen, speziell im Englischen. Das gemeinsame Frühstück wurde hierauf im Prälaten am Alexanderplatz eingenommen.

Nachmittags um 2 Uhr begann die dritte allgemeine Sitzung. Die Leitung übernahm Herr Prof. Koller-Stuttgart, während am Vormittag Herr Prof. Sachs-Brandenburg den Vorsitz geführt hatte. Es wurde jetzt auch ein gedrucktes Verzeichnis der Teilnehmer (soweit dieselben nicht erst am Dienstag eingetroffen waren) verteilt. Dieses weist 234 Namen auf. Zunächst sprach Herr Prof. Wagner-Reutlingen über französische Quantität unter Vorführung eines (des Albrechtschen) Apparates, mit dessen Hilfe er die Quantität der Laute bestimmt. Tafeln, auf denen Versuche mit dem Apparate verzeichnet waren, wurden dabei im Saale herumgereicht. Im Anschlufs hieran machten einige Bemerkungen Prof. Vietor-Marburg, Dr. Klinghardt-Tarnowitz, Prof. Koschwitz-*Greifswald*. Hierauf erhielt das Wort Herr Abbé Rousselot aus Paris, der in anderthalbstündigem Vortrage in französischer Sprache die Einrichtung seines Phonautographen erläuterte. Es ist dies ein überaus kunstvoll eingerichteter und fein gebauter Apparat, mit Hilfe dessen die Thätigkeiten der Sprachwerkzeuge beim Hervorbringen der Laute in ihren feinsten Schattierungen und bis zu einem Grade schriftlich dargestellt werden, wie sie das Ohr nicht mehr zu unterscheiden vermag.

Nach einer viertelstündigen Pause wurde zur Wahl des nächsten Versammlungsortes geschritten. Das Ergebnis war, dafs der sechste allgemeine deutsche Neuphilologentag Pfingsten 1894 in Carlsruhe stattfinden wird. In den Vorstand wurden gewählt die Herren Prof. Neumann-Heidelberg, Prof. Müller-Carlsruhe, Oberschulrat von Sallwürk-Carlsruhe. Hierauf wurde die Frage gestellt, ob in eine Erörterung der Leitsätze der Herren Prof Waetzoldt und Rambeau eingetreten werden solle. Herr Oberlehrer Kühn-Wiesbaden stellte den Antrag, die Erklärung abzugeben, dafs die Versammlung mit den Grundgedanken und Leitsätzen der Vorträge übereinstimme, und die obersten Schulbehörden des deutschen Reiches von diesen Leitsätzen und der Zustimmung in Kenntnis zu setzen. Die hieran sich anschliefsende Erörterung war überraschend und ziemlich stürmisch. Während die weitaus gröfste Zahl der Teilnehmer aus vollem Herzen und begeistert zustimmte, gab sich aus Universitätskreisen eine Gegenströmung zu erkennen. Und als der Antrag Kühn mit einer an Einstimmigkeit grenzenden Mehrheit angenommen war, erklärte Herr Prof. Zupitza seinen Austritt aus dem Vorstande, da er die beschlossene Mitteilung der Regierung nicht übermitteln wolle. Zu seinem Stellvertreter hierin wurde Herr Prof. Stengel-Marburg gewählt, der freilich auch erklärte, dafs er persönlich mit vielen Leitsätzen nicht einverstanden sei. Um 6 Uhr wurde die Sitzung geschlossen.

Hierauf vereinigten sich noch über 50 Mitglieder des Neuphilologentages zu einer besonderen Sitzung im Münchener Hof. Hier fand unter dem Vorsitze des Herrn Rektors Dörr-Solingen ein aufserordentlich lebhafter und anregender Austausch der Erfahrungen statt, welche mit dem nach den Forderungen der Reform erteilten Unterrichte gemacht worden sind. In ununterbrochener Frage und Antwort, in Rede und Gegenrede wurden die Mittel erörtert, durch welche das den Reformern vorschwebende Ziel am besten zu erreichen sei. Als letzter Punkt kam der Zusammenhang dieser Reformbewegung mit den Bestrebungen des Vereins für Schulreform zur Sprache. Hierüber äufserte sich auf Bitten des Leiters der Verhandlung der als Gast anwesende Vorsitzende des Vereins, Herr Dr. Friedrich Lange. Diese besondere Sitzung endete erst gegen 9 Uhr. Inzwischen hatte der Festkommers im Konzerthause begonnen. Hier wurden die Teilnehmer, zu denen diesmal auch Damen gehörten, die sich in den Logen eingefunden hatten, durch die Aufführung eines einaktigen französischen Theaterstückes überrascht. Zahlreiche Trinksprüche wurden ausgebracht.

Donnerstag, den 9. Juni, fand eine Fahrt nach Potsdam statt, an der sich auch die Damen in grofser Anzahl beteiligten. Um 11 Uhr wurde im schwedischen Pavillon in Wannsee ein gemeinsames Frühstück eingenommen; sodann fuhr man mit dem Dampfschiff nach Potsdam. Von hier aus begaben sich die Teilnehmer nach Sanssouci und besichtigten den prächtigen Park. Einer letzten Zusammenkunft auf dem Brauhausberge bei Potsdam konnten schon viele Teilnehmer nicht mehr beiwohnen, da sie mit den Abendzügen in ihre Heimat zurückfuhren.

So endete der fünfte allgemeine deutsche Neuphilologentag. Wir scheiden von ihm mit dem Wunsche, dafs die wichtigen Fragen, welche im Vordergrunde der Verhandlungen standen, nicht eher von der Tagesordnung der deutschen Neuphilologentage verschwinden mögen, bis die idealen Forderungen, wie

sie in den Leitsätzen der Herren Prof. Waetzoldt und Rambeau ihren kürzesten Ausdruck gefunden haben, den Sieg errungen haben zum Segen des neusprachlichen Unterrichtes an deutschen Schulen und somit zum Segen des deutschen Volkes.

Cassel. E. H. ZERGIEBEL.

Octave Feuillet et Pierre Loti.

Je ne crois pas que, depuis longtemps, une réception à l'Académie ait provoqué un tel engouement, une telle fièvre. On s'est battu pour les cartes, pour les places, pour un courant d'air dans un couloir, et en attendant que le nouvel élu, accompagné de ses parrains, fasse son entrée, si nous disions quelques mots de M. Pierre Loti.

Officier de valeur, riche, intelligent, que pouvait désirer M. Loti? Rien, sans doute, et pourtant, il y a ajouté la gloire, ce qui n'est pas à dédaigner. Son talent délicat, le charme de son style, l'inédit de ses descriptions ont travaillé pour lui, c'est peut-être la première fois qu'un pareil fait se produit.

Le récipendiaire avait à faire l'éloge du très regretté Octave Feuillet, mais ce discours, je le trouve inférieur à ce qu'il aurait pu faire. A part le début, qui est simplement exquis et qui est du véritable Loti, le reste est d'un homme qui débute dans un genre qu'il ne connaît pas et qu'il ne veut pas connaître. Gêné par son habit lourd d'académicien, il n'a eu ni sa grâce coutumière, ni ses finesses de dilettante; il a apprécié superficiellement et lourdement Octave Feuillet qu'il n'a pas pénétré et qu'il a lu trop vite. Et surtout, ce que je n'aime pas dans ce discours, c'est la part trop grande que s'y est donnée M. Pierre Loti lui-même. Le «moi» haïssable dont parlait Pascal occupe une place fâcheuse dans ce discours. Je sais bien que M. Loti a une excuse, c'est qu'en réalité le meilleur de son talent, il le doit à lui-même, à ses sensations, à son âme et il lui a été très difficile de s'affranchir de lui-même. Écoutons maintenant ce discours, que nous avons expurgé de la première partie tout à fait inutile et un peu trop personnelle au nouvel académicien:

«Le réalisme et le naturalisme qui en est l'excès, je suis loin de contester leurs droits; mais, comme de grands feux de paille impure qui s'allument, ils ont jeté une épaisse fumée par trop envahissante. La condamnation du naturalisme est, d'ailleurs, en ceci, c'est qu'il prend ses sujets uniquement dans cette lie du peuple des grandes villes où ses auteurs se complaisent. N'ayant jamais regardé que cette flaque de boue, qui est très spéciale et très restreinte, ils généralisent, sans mesure, les observations qu'ils y ont faites, — et, alors, ils se trompent outrageusement. Ces gens du monde qu'ils essayent de nous peindre, ou bien ces paysans, ces laboureurs, pareils tous à des gens que l'on prendrait dans des bals de Belleville, sont faux. Cette grossièreté absolue, ce cynisme qui raille tout, sont des phénomènes morbides, particuliers aux barrières parisiennes; j'en ai la certitude, moi qui arrive du grand air du dehors, et voilà pourquoi le naturalisme, tel qu'on l'entend aujourd'hui, est destiné — malgré le monstrueux talent de quelques écrivains de cette école — à passer, quand la curiosité malsaine qui le soutient se sera lassée.

«L'idéal, au contraire, est éternel; il ne peut qu'être voilé, ou bien sommeiller momentanément, — et déjà, sur la fin de notre siècle, il est certain qu'il reparaît, avec le mysticisme, son frère; ils se réveillent ensemble, ces deux berceurs très doux de nos âmes; ils ne sont plus tout à fait tels qu'autrefois, ils sont plus troublés, pris de vertige et ne sachant guère où se rattacher dans le désarroi de tout: mais ils vivent toujours et on recommence à plus nettement les voir, derrière ce nuage de fumée du réalisme, qui s'est levé sur eux, des bas-fonds effroyables... Il y a de nouveau beaucoup de gens qui volontiers se reposent en lisant un livre honnête où les mots ne sont pas grossiers, un livre où les personnages, enveloppés de je ne sais quelle poésie transcendante, expriment avec distinction des pensées très nobles, — un livre d'Octave Feuillet, par exemple...

«Le lendemain de mon élection à l'Académie française, dès le réveil, dès le retour du souverain, l'inquiétude me vint de cet «éloge» qu'il est traditionnel de prononcer — et qui devrait toujours être raisonné, motivé d'une façon solide et savante, éclatant, décisif, irréfutable, puisqu'il semble, hélas! qu'un plus grand et plus morne silence se fasse, après, sur celui qui s'en est allé.

«J'avais, dès cette première heure, conscience de mon incapacité certaine devant cette tâche; je sentais cela si en dehors de ce que je puis faire! — Et, pour tout dire, je m'effrayais aussi de connaître si peu l'œuvre d'Octave Feuillet; je m'effrayais surtout de constater que mon admiration pour lui, examinée de près, avait en somme des raisons à peine sérieuses: quoi, en effet? l'attrait supérieur, la distinction suprême de sa conversation et de sa personne; l'allure exquise de cinq ou six petites lettres à moi adressées, — et le souvenir persistant

de deux livres, *Julia* et *Sibylle*, lus jadis avec enthousiasme, mais lus à vingt ans... Mon Dieu, si en le lisant et en l'étudiant aujourd'hui, j'allais ne plus l'aimer!... Et si, pour écrire cet éloge imposé, la sincérité allait me faire défaut, que me resterait-il, à moi qui n'ai ni l'habileté ni l'expérience?...

«Quelques jours plus tard, à la fin de ce même mois de mai, tous ses livres, mandés en hâte à Paris, m'arrivèrent, — vingt ou trente volumes dont les titres mêmes m'étaient pour la plupart inconnus... Anxieusement, je cherchai d'abord mes deux grandes amies d'autrefois, *Julia* et *Sibylle*; vivraient-elles, à mes yeux, autant que jadis; garderaient-elles leur charme encore ou bien l'auraient-elles perdu?.. Et en tremblant je commençai de relire.

«Je fus rassuré très vite: elles vivaient toujours, et d'une vie aussi intense, leurs figures, un peu oubliées, me réapparaissaient aussi attirantes. Et, pour *Julia* que j'avais voulu revoir la première, je me rappelle que, ayant pris le livre le soir, je continuai de lire malgré l'heure avancée de la nuit, et suivis la charmeuse dans sa course à la mort, jusqu'à cette fin admirable, haletante de vertige: «La bête, sentant l'abîme, se déroba brusquement et marqua un demi-cercle. La jeune femme, les cheveux dénoués, l'œil étincelant, la narine ouverte. la retourna, la fit reculer... Et le cheval fumant, cabré, se levait presque droit et se dessinait de toute sa hauteur sur le ciel gris du matin... A la fin, il fut vaincu: ses pieds de derrière quittèrent le sol et rencontrèrent l'espace. Il se renversa et ses jambes de devant battirent l'air convulsivement. — L'instant d'après, la falaise était vide. Aucun bruit ne s'était fait. Dans ce profond abîme, la chute et la mort avaient été silencieuses.»

«Oh! j'étais tranquillisé complètement. L'éloge d'Octave Feuillet, j'étais donc sûr maintenant de pouvoir le faire, de cette seule façon qui fût à ma portée, — c'est-à-dire en toute sincérité d'admiration, avec mon instinct et mon cœur.

«Ce serait peut-être une bonne fortune pour un critique digne de ce nom, qui aurait à se prononcer sur un écrivain, que de le lire pour la première fois d'un bout à l'autre, comme je l'ai fait, dans l'ordre même où ses livres ont été écrits, et de pouvoir suivre ainsi le développement de son talent, le dégagement progressif de sa personnalité s'il en a une — et de voir s'affirmer dans l'œuvre cette unité sans laquelle il n'y a ni grandeur ni durée.

«Je vais dire une chose qui paraîtra peut-être une énormité barbare: pour moi, les écrivains qui peuvent, à un moment donné, ne pas se ressembler à eux-mêmes, ceux par exemple qui peuvent écrire une pièce mystique après un poème athée, n'ont pas d'âme, ne sont que des amuseurs à gages. Les vrais poètes, — dans le sens le plus libre et le plus général de ce mot, — naissent avec deux ou trois chansons, qu'il leur faut à tout prix chanter, mais qui sont toujours les mêmes; qu'importe, du reste, si chaque fois ils les chantent avec tout leur cœur!... Ceux qui en savent chanter davantage, les ont trouvées ailleurs qu'au fond de leur âme; et alors elles ne font plus ni sourire, ni pleurer... Tant de livres, dont l'habileté pourtant me confondait, m'ont lassé tout de suite; il y avait de tout là-dedans; tel passage me rappelait je ne sais quel auteur, — et tel passage après, je ne sais quel autre. Les vrais écrivains n'ont qu'au début de légères variations de ce genre, sous l'influence des lectures premières; ensuite, ils se retrouvent eux-mêmes; ils le deviennent de plus en plus et restent ce qu'ils sont, sans souci des critiques, ni des insultes, — ni des modes qui changent, car il y a des modes à l'usage des écrivains de pacotille et de leurs lecteurs.

«Dans l'œuvre d'Octave Feuillet, la *personnalité* et l'*unité* sont deux essentielles et bien rares choses que je veux constater d'abord. C'est toujours lui, c'est de plus en plus lui qui écrit, et dont on sent vibrer l'âme délicatement noble. Derrière la multiplicité des personnages, sous l'infinie et charmante diversité de tant de drames, la thèse soutenue, — car je suis forcé de reconnaître que les livres de Feuillet soutiennent une thèse, — la thèse aussi demeure constante.

«Les hommes à théories, — surtout ceux des couches nouvelles qui viennent au monde déjà tout bardés d'érudition, — longuement, discutent avec gravité si le roman doit être romanesque ou documentaire, ou psychologique, ou je ne sais quoi encore; s'il doit se borner au rôle d'amusette pour gens du monde, ou bien s'il lui est permis de soutenir quelque haute thèse de morale ou de philosophie... Je suis forcé d'avouer que la portée un peu profonde de ces discussions m'échappe; je les trouve même passablement vaines et puériles. Dans mon ingénuité de barbare éduqué en courant la mer, peu m'importe d'abord qu'un livre s'appelle roman ou s'intitule de tel autre nom qu'on voudra, — et la seule chose que je lui demande, c'est d'avoir la vie et d'avoir le charme.

«La vie et le charme... Octave Feuillet possédait le secret magique de les donner aux fantômes de son imagination. Ce secret-là, on n'arrive jamais à le posséder si, en naissant, on ne l'a reçu de quelque

fée; ce secret-là, pour un écrivain, est tout, et suffit d'ailleurs pour assurer à ses œuvres cette durée un peu longue qu'on est convenu d'appeler l'immortalité.

«La vie et le charme d'un livre! parmi les choses indéfinissables ces deux-là sont au premier rang; où résident-elles? on n'en sait rien: on les constate sans les expliquer, on en subit l'entraînant sortilège, — et voilà tout.

«Ah! il le possédait pleinement ce secret de donner le charme et de donner la vie, lui qui savait nous faire pleurer et nous faire sourire. J'ai dit qu'il se laissait prendre lui-même aux airs de réalité qu'avaient ses personnages, qu'il s'attachait à leurs quasi-existences, au point d'éprouver, après chaque livre achevé, un instant d'étrange et imaginaire douleur, comme si des êtres chéris se fussent effondrés tout à coup dans ce vide où ne venaient de tomber que ses propres chimères. Eh bien! nous, en le lisant, nous subissons, jusqu'à l'illusion douce ou cruelle, tous ces mirages créés par lui et auxquels il se trompait lui-même.

«Nous parcourons toujours jusqu'au bout ses livres à lui, avec un intérêt grandissant, — et une hâte involontaire, malgré les ravissants détails qui nous arrêtent en chemin et auxquels nous aimons ensuite à revenir; nous suivons toujours, et quelquefois avec des larmes, ses personnages jusqu'au point final qui brusquement nous les replonge dans la nuit. Peut-être même les suivons-nous avec un intérêt qui pourrait être dangereux pour des têtes jeunes, lorsque ce sont de perverses charmeuses comme l'amante de M. de Camors, — ou surtout comme cette Julia de Trécœur que je me souviens d'avoir quelque peu aimée d'amour vers mes vingt ans.

«Lorsqu'un écrivain met son talent, ses dons rares au service d'une thèse morale qui lui tient au cœur; si, en outre, cette thèse est excellente et s'il trouve moyen de la défendre dans vingt volumes sans cesser un instant de charmer, il me paraît que cela crée pour lui une supériorité sur ceux qui charment peut-être, mais qui ne prouvent rien; une supériorite, par exemple, sur celui qui parle en ce moment et qui, sans jamais essayer de rien conclure, n'a su que chanter son admiration épouvantée devant l'immensité changeante du monde, ou jeter son cri de révolte et de détresse devant la mort...

«Et, ce qui est encore plus à la gloire d'Octave Feuillet, c'est que, cette thèse à laquelle il a consacré sa vie, il réussit à la prouver, au moins dans une surprenante mesure et autant qu'une chose de morale peut être prouvée, à notre époque où tout chancelle. Son long plaidoyer en faveur de la femme du monde, contre l'homme du monde, son mari, arrive à nous convaincre sans que nous en ayons eu conscience, attendris ou amusés que nous étions, en l'écoutant, par quelque conte toujours délicieux.

«Dans *un Mariage dans le monde*, Mme de Loris écrit à M. de Rias: «Le mariage est une entreprise qui promet d'inestimables bénéfices; mais il y a un cahier des charges. L'aviez-vous lu, monsieur? Je crains que non, car vous y auriez vu qu'une grande part de l'éducation de la femme revient à son mari; que c'est à lui de modeler à son gré, de former suivant ses vœux, d'élever à la dignité de ses sentiments et de ses pensées ce jeune cœur et ce jeune esprit qui ne demandent qu'à lui plaire; vous y auriez vu qu'il est à la fois sage et charmant d'ajouter aux liens qui unissent une femme à son mari ceux qui unissent l'élève à son maître, à son instituteur, à son guide, à son ami...» C'est la seule fois, il me semble, que Feuillet nous ait présenté tout cela sous cette petite forme de sermon; mais il l'a prêché, de la façon la plus merveilleusement enveloppée, dans tous ses livres. Qu'il me soit permis de dire qu'il l'a prêché aussi de son exemple, en associant à tous les élans de son esprit la femme d'élite qui était la sienne.

«La conséquence naturelle, qu'il déduit lui-même de cette thèse, est la responsabilité du mari mondain dans les fautes de la femme qu'il n'a traitée qu'en objet de luxe et de passagère fantaisie, et quelquefois enfin le pardon, le pardon accordé à plein cœur, avec tendresse et avec larmes, — par ce mari qui, dans le fond, aime encore celle qui est tombée et ne se sent pas vis-à-vis d'elle la conscience bien en paix. — Mais, qu'on ne s'y méprenne pas, cependant, ce pardon, dans les romans de Feuillet, est toujours un pardon *in extremis* si la faute a été consommée; il n'est jamais suivi d'une reprise de la vie commune qui, après une telle déchéance de la femme, eût révolté son chevaleresque honneur. Ainsi Marcelle de Targy, pardonnée avec amour, meurt dans les bras de son mari en recevant le premier baiser de miséricorde. Ainsi Jacques Fabrice, après avoir pardonné à sa femme, s'en va, seul, errer dans le jardin sombre, hésitant, troublé, — et finalement prend un revolver...

«Ce plaidoyer continuel en faveur des femmes est sans doute un des motifs pour lesquels son œuvre a été tant aimée d'elles; mais je ne crois pas que ce soit le seul, ni même, quoi qu'on en ait prétendu, le principal.

«Et il faut vraiment qu'ils aient été bien sérieux, leurs motifs, car il les a malmenées comme personne. D'abord les quelques monstres qu'il lui a

plu de créer sont toujours féminins. On peut répondre, il est vrai, que ces monstres sont des exceptions; mais je trouve intéressant de citer ici quelques phrases, cueillies au hasard dans ses livres, et qui s'adressent à la femme *en général;* celle-ci, par exemple: «Les femmes ont des malices subtiles et profondes dont elles gardent le secret»; ou bien cette autre: «Les femmes sont à l'aise dans la perfidie comme le serpent dans les broussailles, et elles s'y meuvent avec une souplesse tranquille que l'homme n'atteint jamais»; ou encore ce portrait de la Parisienne qui, du reste, ne nous est nullement présenté comme une charge: «Dans cette étrange serre chaude de Paris, l'enfant est déjà une jeune fille, la jeune fille est une femme et la femme est un monstre. Elle se conduit quelquefois bien, quelquefois mal, sans grand goût pour l'un ni pour l'autre, parce qu'elle rêve quelque chose de mieux que le bien et de pire que le mal. Cette innocente n'est souvent séparée de la débauche que par un caprice, et du crime que par une occasion.» Des réquisitoires de cette violence, on en trouve partout dans son œuvre, et il est manifeste que, d'une façon absolue, il considère les femmes comme inférieures à nous, excepté, bien entendu, dans ces admirables mouvements d'abnégation et d'héroïsme où elles *nous dépassent*, il est le premier à le reconnaître.

«Mais il y a pis encore de sa part, et les femmes du monde sont trop fines pour ne l'avoir pas senti; c'est qu'il connaît à fond leurs manèges, petits tours, futilités, mièvreries, comédies et singeries, et qu'il les dévoile et les immortalise... Voici, par exemple, la douairière de Vergnes, venue avec sa petite-fille Sibylle faire visite à une ancienne amie et apprenant du concierge que cette dernière est morte depuis six semaines: «Ah! mon ami, s'écrie-t-elle, qu'est-ce que vous me dites?... C'est vraiment inouï, ces choses-là!... Voilà la vie, ma chère enfant! Eh bien, mon pauvre Jean, chez le pâtissier qui fait le coin de la rue Castiglione, vous savez?..»

«Réellement il faut tout admirer, dans ce court passage qui est une merveille de niaiserie féminine et mondaine, l'exclamation du début, la petite réflexion philosophique à l'usage de Sibylle sur la fragilité de la vie et, pour comble, ce: «Mon pauvre Jean», ce ton, endeuillé du deuil de l'amie, que prend la douairière pour prier son cocher de la conduire chez le pâtissier de son choix. Et l'œuvre de Feuillet en est remplie de ces coups d'épingle, parmi lesquels j'ai choisi les moins sanglants...

«Je crois qu'une des principales raisons pour lesquelles Octave Feuillet s'est vu pardonner tout cela par les femmes, c'est que, malgré tout, il les a faites irrésistiblement charmantes et que, dans ses livres, leur grâce demeure toujours souveraine.

«Et enfin, il y a cette raison encore, c'est que les femmes ont, en général, du goût, beaucoup plus de goût que nous n'en avons nous-mêmes. Si l'on écrit un livre d'histoire, de science ou de morale, c'est le jugement des hommes qui compte; mais, pour un romancier, il me semble que l'admiration des femmes est plus désirable parce qu'elles conservent généralement plus de délicatesse que les hommes et qu'elles n'en ont jamais la grossièreté.

«Le *Roman psychologique* — je suis vraiment consterné d'avoir à prononcer ce mot pédant — a, lui aussi, de nos jours, mené grand bruit autour de sa personne et décrété, absolument du reste comme le *Roman naturaliste*, qu'en dehors de lui-même, rien ne valait... Et pourtant, après les remarquables maîtres de cette école, dans quel indigeste pathos sont tombés les médiocres qui les ont suivis!...

«De ce que les romans d'Octave Feuillet ne rentrent pas dans la catégorie étiquetée *psychologique*, il serait aussi enfantin de dire qu'ils ne contiennent point de psychologie, que de conclure qu'il n'y en a pas non plus dans les œuvres de Racine ou de Shakespeare, parce que ces écrivains n'ont pas intercalé dans le dialogue tragique de longues dissertations sur les états d'âme de leurs personnages.

«Les romans d'Octave Feuillet sont, au contraire, essentiellement des romans d'âme, de puissants romans d'âme; ils le sont même presque uniquement, puisque la description, la mise en scène, y jouent un rôle si effacé. Ses moyens sont autres que ceux des auteurs dits: *Psychologues* et voilà tout. Les états d'âme de ses personnages, c'est le lecteur qui les dégage lui-même, et sans peine, je le déclare, des actes commis, des conversations échangées, quelquefois rien que d'une réplique brève, ou d'un haussement d'épaules ou d'un demi-sourire.

«C'est le procédé du théâtre, et il semble étonnant à première vue que ses pièces n'aient pas eu un succès aussi éclatant et aussi durable que ses romans; mais cela tient sans doute à ce que, dans ses drames, il reste toujours trop fin, trop délicat, pas assez soucieux de l'optique théâtrale, aussi, bien qu'il ait eu le sens dramatique à un degré rare, ses pièces ne sont-elles plus guère jouées que devant des auditoires restreints et choisis.

«Elles vivront quand même, parce qu'elles seront toujours exquises à lire.

«En vérité, dans tout ce qui précède, j'ai la

frayeur d'avoir, pour ceux qui ne le connaîtraient pas, donné l'idée d'un Feuillet presque monotone; car j'ai dit deux choses qu'il faudrait pouvoir atténuer comme il convient: d'abord, qu'il se ressemblait toujours à lui-même, ensuite qu'il soutenait toujours sa même thèse immuable.

«Ce Feuillet-là serait pourtant bien loin du vrai, qui était infiniment divers. Son unité, qui consiste en un certain triage très exclusif des milieux et des sentiments qu'il aimait à peindre et surtout en une certaine très haute conception invariable de l'honneur, de l'amour et de la vie — son unité, il l'enveloppe et la dissimule, comme sa thèse, sous les plus changeantes histoires; alors, nous la constatons sans qu'elle nous gêne; nous en prenons juste assez conscience pour avoir une foi sympathique en lui. Et puis, de temps à autre, il effleure d'un mot, d'une phrase profonde, mille choses qui semblaient tout à fait à côté de sa route habituelle; alors nous sentons qu'en dehors de ses sujets préférés il était capable de tout voir et de tout comprendre. Ainsi ces quelques lignes charmantes consacrées à ces maisons familiales que l'on ne conserve guère qu'en province: «C'est le vieux nid héréditaire, que les générations successives réparent, mais ne changent pas. Quand on rentre, fatigué de la vie et désenchanté des passions, dans ces chers asiles, avec quel sentiment de paix et de bien-être on y respire les odeurs d'autrefois, avec quelle douce mélancolie on écoute les bruits familiers de la maison, ces voix mystérieuses, ces murmures, ces plaintes qu'ont entendues nos ancêtres et que nos fils entendront après nous! Il vous semble, au milieu de ces traditions continuées, que votre propre existence se prolonge dans le passé et dans l'avenir avec une sorte d'éternité.»

«Tandis qu'il chemine, tout le long de son œuvre, en compagnie constante de gens du monde, s'amusant lui-même de tout le factice de leur vie, il garde l'œil ouvert sur les abîmes réels, sur tous les abîmes humains, et, par instants, il nous en donne la vision inattendue et le vertige, en quelques mots sobres qui ont des dessous infinis. Pour ne citer qu'un exemple, n'est-il pas étrange qu'elle soit de lui, cette sombre malédiction lancée par Philippe de Boisvilliers contre la jeune parente de province qui est sa fiancée depuis l'enfance: «C'est elle qui a prononcé dès le berceau l'arrêt de ma destinée: Tu vivras là et pas ailleurs... Tu tourneras toute ta vie dans ce cercle fatal, et tu y tourneras avec moi, tu n'auras d'autre amour que moi, d'autre épouse que moi, — et mes goûts seront tes goûts, et ma chambre sera ta chambre, — et ma tombe sera ta tombe!...» Je ne crois pas qu'on ait jamais su parler avec un plus glacial effroi du mariage sans amour, de la vie à deux, enchaînée irrévocablement, au fond de quelque coin de province...

«Son style, je voudrais n'en presque rien dire. A mesure qu'on avance dans son œuvre, on le trouve de plus en plus simple, clarifié, bref, incisif. Il n'emploie d'ailleurs, et il faut lui en savoir gré, que des mots français, ces vieux mots français qui suffisaient si bien à nos pères pour tout dire. Mais il semble qu'il ait dédaigné le style en lui-même, qu'il ne l'ait considéré que comme moyen et qu'alors il l'ait asservi comme tel. Et, l'asservir ainsi, c'était le comble de l'habileté, chez lui qui ne décrit jamais, qui jamais ne s'attarde à se bercer avec des musiques de mots; chez lui qui fait jaillir tout le charme de son œuvre uniquement de la conversation de ses personnages, du froissement de leur caractère, du choc de leurs volontés et de leurs passions. Je pense qu'on pourrait comparer son style à la toilette de ses femmes, dont l'élégance, bien qu'excessive, est tellement discrète qu'on la remarque à peine.

«Je crois que si Octave Feuillet pouvait m'entendre, il me saurait gré de ne parler qu'en dernier lieu de son esprit; il devait le considérer comme secondaire dans son œuvre, dont la portée morale l'inquiétait avant tout. Et cependant, qui a été plus spirituel que lui! Il a de l'esprit même entre les lignes, et du plus fin et du plus inattendu. Je sais deux ou trois de ses livres qu'un lecteur, désireux de s'amuser seulement, pourrait parcourir à cet unique point de vue sans perdre sa peine.

«De temps à autre, il a des personnages qui sont, à eux seuls, de petites merveilles de comique contenu, latent, presque inexplicable. Ainsi, dans *Un mariage dans le monde*, nous apparaît cette comtesse Jules, une vieille cousine de province qui n'arrive au milieu de la famille qu'aux grandes circonstances, fait du crochet sans rien dire, répond d'un simple signe de tête aux questions qu'on lui pose, — et trouve le moyen d'être impayable avec si peu. Une seule fois elle ouvre la bouche, — et c'est alors pour dire l'énormité la plus impossible à prévoir et la plus charmante; comme elle passe pour un dragon d'austérité, on lui a confié la garde de deux fiancés, qui se marient demain et auxquels il s'agit d'éviter toute occasion de tête-à-tête; quand la mère, au collet très monté, lui demande si elle accepte bien les responsabilités de cette surveillance, elle fait: *oui* d'un signe de tête solennel, et ne souffle mot tant que s'entendent les pas de la dame

qui s'éloigne; puis gravement prend la parole: «Mes enfants, dit-elle, dans le mariage, il n'y a que la veille de bonne, et je ne veux pas vous en priver. Allez dans le bois vous promener tous deux, mes chers petits...»

«Et tant de sous-entendus légers, de demi-mots strictement corrects, qui sont irrésistibles!

«On en rencontrerait à chaque page, de ces choses extra-spirituelles, qui insinuent tout, sans quitter le ton le plus élégant.

«En ce moment, il est de mode, pour les superficiels et les médiocres, d'attaquer l'œuvre d'Octave Feuillet, parce qu'elle a été presque souveraine — hier! Rien n'est si comique, même, que ce dédain avec lequel parlent de lui certains petits jeunes gens, qui se croient des auteurs pour avoir publié deux ou trois saugrenuités inintelligibles, dans ces feuilles éphémères consacrées aux déliquescences cérébrales du jour.

«Un des reproches qu'on lui adresse, entre mille autres plus accablants, est celui d'avoir vieilli. C'est, en soi, le plus inique de tous les reproches, puisque tout passe; et cependant c'est le seul que j'admette, au moins dans une certaine mesure. Eh bien, oui, il y a là du vrai; peut-être a-t-il un peu vieilli, par endroits, bien qu'il se soit efforcé, avec une habileté surprenante, de se sous-traire à cette loi dont il semble avoir eu la frayeur anticipée. Il a évité avec soin tout ce qui, d'une façon ou d'une autre, pouvait donner une date à ses livres; il n'a jamais dit un mot des actualités de son époque, il a osé à peine esquisser la mise en scène de ses drames, — et je ne sache pas surtout qu'il ait jamais risqué la description d'une crinoline ou d'un corsage à la zouave, comme en portaient, je crois, les belles de son temps. Il a fait tout ce qu'il fallait pour que ses romans ne fussent que de purs romans d'âme, de passion éternelle et toujours jeune. Et cependant, il a un peu vieilli. En y regardant de près, il me semble que c'est le langage de ses personnages qui, comme on dit, *marque*, insensiblement; ses jeunes femmes s'expriment comme parlent aujourd'hui leurs mères; pour être dans le ton du jour, il faudrait ajouter aux dialogues de Feuillet quelque chose que je ne sais comment nommer ici; peut-être quelque chose que l'on prendrait — oh! à très petite dose — chez ce moqueur, extra spirituel aussi, et en avance sur son siècle, qui s'appelle Gyp...

«Mais cette concession hésitante est la seule que je fasse à ceux qui le dénigrent, et j'ajoute qu'elle n'inquiète en rien mon affectueuse et complète admiration pour lui: les plus belles choses d'hier tombent toujours dans une défaveur momentanée; mais elles reprennent leur charme ensuite, dès que ce *hier*, qui fuit si vite, commence un peu à devenir le *passé*...

«Et maintenant j'ai dit de mon mieux ce que je pensais de son œuvre, et je m'effraye de l'avoir dit si imparfaitement.

«Et je songe avec mélancolie à ce plus grand silence qui va se faire inévitablement sur lui, à la fin de cette journée, jusqu'au jugement de l'avenir... Oh! je n'entends pas par ce mot l'avenir très lointain: qui ose y songer, à celui-là? c'était bon aux œuvres antiques de traverser les immenses durées; mais nos œuvres modernes seront toutes emportées vite... Non, j'entends seulement l'avenir très voisin, celui de demain qui arrive, le siècle prochain et voilà tout.

«Ce mystérieux vingtième siècle va bientôt regarder dans le nôtre, pour y rechercher ce qu'il a eu d'un peu grand. Toute notre littérature, pour laquelle nous nous disputons si fort, va passer à ce crible des années, qui laisse tomber dans le vide sans fond les petites choses, la profusion des œuvres impersonnelles, banales, creuses, boursouflées d'habileté seule, pour ne retenir que celles qui valent... Eh bien, dans le crible, resteront ses œuvres à lui, parce qu'elles ont précisément cette profondeur que d'aucuns leur contestent, parce qu'elles sont toutes vibrantes d'âme, parce qu'elles sont pleines de vie, d'esprit et de charme, — peut-être aussi, je me plais à l'espérer, parce qu'elles sont pleines d'honnêteté — et d'idéal.

*

La réponse de M. Mézières n'est pas moins intéressante, car il dégage très exactement la genèse et la valeur de l'œuvre de Pierre Loti, et si la louange a dû satisfaire l'écrivain, la critique est parfois sévère quoique très enveloppée sous le nuage d'un encens très doux à respirer.

*

«Je subissais comme tout le monde le charme de votre parole, et cependant j'étais tenté de vous adresser tout bas un reproche amical. Vous m'enlevez une partie très agréable de ma tâche: vous venez de parler de vous-même comme j'aurais aimé à le faire si vous ne m'aviez prévenu.

«Vous avez aussi parlé heureusement et noblement de l'illustre écrivain auquel vous succédez. Vous étiez bien fait pour le comprendre: l'Académie savait, en vous nommant, à quelles mains délicates

elle confiait son éloge. Quoique vous écriviez comme lui en prose, vous avez comme lui l'âme d'un poète. Le monde moral, avec la complexité infinie des passions humaines, lui appartenait; le monde extérieur, dans sa magnifique étendue, depuis la mer du Nord jusqu'aux mers de la Chine et du Japon, vous appartient. Votre imagination s'en empare pour nous en donner le merveilleux spectacle. Vous nous conduisez dans les régions les plus lointaines: nous vous y suivons sans résistance, séduits et entraînés par le charme de vos descriptions.

«La nature a en elle-même une valeur absolue, mais sa beauté n'est comprise que par ceux qui savent la voir. Des millions d'êtres humains avaient regardé avant vous les lieux que vous décrivez: vous seul, néanmoins, nous en laissez dans l'esprit une image ineffaçable. Cela tient à votre manière de sentir, à la poésie naturelle que vous portez en vous-même. Si l'on voulait découvrir la source où vous puisez cette émotion continue, cette sensibilité toujours prête, c'est à vos propres confidences qu'il faudrait en demander le secret.

«Vous nous avez raconté dans un livre intime les impressions de votre enfance. Nous vous voyons au milieu des vôtres, entouré de la tendresse la plus affectueuse, préservé des premiers chocs de la vie par l'amour d'une mère et de deux tantes exquises, n'ayant sous les yeux que des scènes aimables dans un cadre de verdure et de fleurs, et saisi déjà néanmoins par cette vague mélancolie des choses que vous deviez promener plus tard à travers l'Océan. Déjà la mer vous attire en vous inquiétant; elle vous promet l'isolement au lieu des affections qui veillent sur vous, et vous ne pouvez résister à l'attrait de l'inconnu, à la séduction de la solitude.

«Il y a en vous comme un pressentiment des angoisses futures: on dirait par moments, pendant quelques minutes furtives, que votre cœur d'enfant est déjà étreint par les émotions qui vous attendent, lorsque, les soirs de décembre, votre bateau ira chercher un abri au fond de quelque baie inhabitée de la côte bretonne, ou, lorsque, aux crépuscules de l'hiver austral, vers les parages de Magellan, vous n'aurez d'autre refuge que des terres perdues et des rivages inhospitaliers.

«Peut-être aussi faut-il attribuer à l'éducation religieuse que vous avez reçue la précocité de vos sentiments, le caractère sérieux et profond de vos impressions premières. La Bible est une grande école de poésie. Que de belles images, que de pensées fortes ont dû pénétrer, presque à votre insu, dans votre esprit, lorsque vous entendiez la prière du soir, dite à haute voix par votre père devant la famille assemblée! Trente ans après, vous êtes encore obsédé par les versets bibliques qui hantent votre mémoire. Vous avez même hésité entre deux vocations: si vous n'aviez pas été marin, vous auriez été pasteur. Vous seriez resté poète, car vous l'êtes profondément, mais votre poésie aurait choisi d'autres sujets: c'eût été grand dommage pour les lettres! Vous n'auriez jamais écrit le *Mariage de Loti*. Votre réputation date de là: ce premier succès a décidé des autres.

«Je m'en souviens aujourd'hui avec un peu de complaisance. L'ouvrage me frappa: j'en parlai dans un journal très répandu et j'annonçai qu'un écrivain nous était né. Je crois même que je prononçai les grands noms de Bernardin de Saint-Pierre et de Chateaubriand. A coup sûr, je ne pensais pas à Virginie: Rarahu, la petite Tahitienne, ne lui ressemble guère. Elle n'aurait pas perdu la vie par un scrupule de pudeur en refusant d'ôter son vêtement: elle n'en portait aucun. Mais, comme les ancêtres, vous découvriez des contrées inconnues; comme eux, vous tiriez vos principaux effets du cadre lointain où vous placiez vos personnages; vous éveilliez notre curiosité, vous provoquiez notre émotion par la nouveauté des scènes qui se déroulaient sous nos yeux.

«Vous ne développiez pas néanmoins les beautés de la nature dans des périodes amples et sonores, avec une majesté tranquille et puissante. Vos procédés, tout personnels, étaient différents. Par une succession de traits rapides, par l'abondance inépuisable des détails, vous arriviez à nous rendre présents, et en quelque sorte familiers, les spectacles les plus éloignés de nos mœurs, les tableaux les plus différents de ceux que nous voyons tous les jours.

«Vos paysages étaient-ils plus ressemblants que ceux de vos prédécesseurs? Je n'en répondrais pas: je me défie toujours de l'imagination des poètes; je les soupçonne d'embellir malgré eux la nature. Mais vous paraissiez plus simple, moins suspect de rhétorique, plus rapproché de la vérité. Vous nous donniez l'illusion de la vie réelle, observée de très près et sincèrement reproduite. Ce n'était peut-être qu'une nouvelle magie de l'art, un moyen nouveau de nous surprendre et de nous séduire.

«Mais à quoi bon résister? Laissons-nous aller à la douceur de cet enchantement. Suivons avec vous la plage embaumée, arrêtons-nous devant l'Océan désert, sous les longs cocotiers, au milieu du calme de la nature; écoutons le bruissement monotone et éternel des brisants de corail; regardons

les sites grandioses, les mornes de basalte, les forêts suspendues aux flancs des montagnes sombres, et, tout autour de l'île merveilleuse, la solitude sans bornes du Pacifique. Sommes-nous déjà las de contempler ces spectacles imposants, la petite main de Rarahu va nous conduire au bord d'un nid qui semble fait pour les amours. «Le sol était tapissé de fines graminées, de petites plantes délicates, d'où sortait une senteur pareille à celle de nos foins d'Europe pendant le beau mois de juin... L'air était tout chargé d'exhalaisons tropicales, où dominait le parfum des oranges surchauffées dans les branches par le soleil de midi... On n'entendait que de légers bruits d'eau, des chants discrets d'insectes, ou, de temps en temps, le chute d'une goyave trop mûre, qui s'écrasait sur la terre avec un parfum de framboise.»

«C'est là que Loti passe des journées délicieuses en compagnie de la jeune Tahitienne, dont la beauté étrange et la grâce sauvage exercent sur lui leur enivrante séduction. Par moments, il semble absorbé dans la volupté de l'heure présente, tout à la joie de vivre sous ce beau ciel, au milieu d'une nature enchanteresse, entre les bras d'une maîtresse sans pareille. Puis, tout à coup, quels retours soudains de la réflexion! quelle reprise de soi-même! Votre héros n'a pas été *élevé sans* profit, comme vous, dans une maison recueillie, au sein d'une famille pieuse; son enfance n'a pas été inutilement bercée de rêves mystiques et nourrie de pensées graves. Il s'arrache lui-même, par une brusque secousse, à l'engourdissement des sens; il reconnaît la vanité en même temps que la brièveté du plaisir, et son cœur se gonfle d'une indicible tristesse. Ces lieux pleins de délices, cette enfant exquise, il faudra les quitter tout à l'heure, les quitter pour toujours, sans même être assuré de les avoir compris.

«Deux êtres humains se pénètrent-ils jamais complètement? Nous livrons-nous nous-mêmes jamais tout entiers? Ne gardons-nous pas au plus profond de nos cœurs quelque chose de mystérieux et d'insondable? Combien cela est plus vrai encore quand il s'agit de deux créatures séparées par la race, par le langage, par les mœurs, par la culture et par les traditions!

«Vous nous faites toucher du doigt tout ce qu'il y a d'imparfait dans le bonheur de Loti. L'Européen civilisé a aimé la fille sauvage de la Polynésie, et il ne sait pas, il ne saura jamais ce qui se cache dans ces yeux noirs, sur ces lèvres énigmatiques, au fond de ce cœur fermé! Voilà le supplice et le châtiment de l'homme moderne. A peine est-il en possession d'une joie qu'il en sent tout de suite les limites et qu'il en prévoit la fin. Cette note mélancolique reparaîtra dans tous vos ouvrages. Vous n'écrivez presque jamais sans nous laisser entrevoir, sous les spectacles les plus éblouissants de la nature, des mystères et des profondeurs de tristesse.

«C'est là un des charmes de votre talent, c'est pour cela qu'on vous aime. Vous ne vous désintéressez pas de vos peintures: il s'en exhale comme une plainte et un gémissement continus qui, de votre cœur, vont au nôtre.

«Je ne vous dissimulerai pas pourtant que les mariages fréquents de Loti nous empêchent de nous attendrir sur son sort autant que nous le voudrions. Il se désole assurément chaque fois qu'il perd une femme, mais il se console rapidement en en prenant une autre. C'est une question de latitude. Partout où le flot le dépose, il cherche et trouve une Rarahu. A Constantinople, elle s'appelle Aziyadé; sur la côte de Dalmatie, Pasquala; à Oran, Suleima; au Japon, Mme Chrysanthème. Celle-ci n'est pas la plus séduisante, mais elle est la plus drôle de la collection. Vous nous tracez d'elle, de sa famille, de ses amis et de ses compatriotes, des portraits bien amusants. Dans votre œuvre, habituellement sérieuse, et qui, même ici, garde par endroits une teinte de mélancolie, le Japon offre un intermède comique.

«Au loin une ville immense, des sites grandioses, une nature pittoresque; de près un cadre et des personnages précieux, maniérés, artificiels et grotesques. Dans des jardins grands comme la main, avec des arbres hauts comme des choux, des lacs en miniature remplis de poissons rouges et des taupinières qui simulent des montagnes, s'élèvent des maisonnettes à compartiments en bois et en papier. Un seul côté tient bon; les trois autres côtés glissent sur des coulisses, s'ouvrent, se ferment et se subdivisent en autant de boîtes ou de tiroirs que l'exige le nombre des habitants.

«C'est là qu'on prie devant un bouddha toujours éclairé, qu'on fume dans des pipes minuscules et qu'on mange avec des bâtonnets une foule de choses extraordinaires, de petits poissons secs, des crabes et des haricots au sucre, des fruits au vinaigre et au poivre. C'est là aussi que s'agitent des passions comme les nôtres, que le besoin de vivre amène des accommodements, des combinaisons et des arrangements d'existence que nous croyions réservés à nos vieilles civilisations d'Occident. M., Mme et Mlles Cardinal existaient au Japon

avant d'avoir été découverts et décrits par un de nos confrères les plus spirituels. Là-bas aussi tout se passe avec dignité et gravité. La famille entière, en toilette de cérémonie, accompagne et installe la jeune fille chez son mari d'occasion. On ne saurait trop honorer le noble étranger qui daigne jeter les yeux sur une enfant du pays et lui témoigner des sentiments généreux. Pour plus de sûreté cependant, on débat et on fixe le prix d'avance; on prend l'autorité à témoin de la solemnité du contrat. C'est sous l'œil bienveillant du gouvernement, en vertu d'un acte en bonne forme, signé devant la police, que se concluent ces unions de trois mois ou de trois semaines.

«Loti, du reste, n'est pas trompé: Mme Chrysanthème ne vaut ni plus ni moins qu'il ne croyait. Lorsque passent devant ses yeux des visions de jalousie fâcheuses, il prend courage en contemplant la sérénité de son propriétaire, M. Sucre. La femme de M. Sucre, Mme Prune, recevait autrefois beaucoup de visiteurs. Quand elle était occupée avec l'un d'eux et qu'un nouvel arrivant survenait, le mari faisait prendre patience au nouveau venu en trempant son pinceau dans l'encre de Chine et en peignant sur une jolie feuille de papier de riz deux cigognes qu'il lui offrait gracieusement comme un souvenir d'amitié. C'est là une image tout à fait calmante, un exemple réconfortant.

«Mais que pense Mme Chrysanthème? Qu'y a-t-il derrière ce front étroit, dans cette cervelle d'oiseau? Loti, quoique au fond très sceptique, croit entrevoir quelquefois dans les yeux bridés de sa compagne des lueurs de sentiment; il lui semble même, à certaines inflexions de voix câlines et tendres, que ce petit cœur inconnu commence à battre. Il n'est fixé que le jour du départ, quand il entra sur la pointe du pied pour faire ses adieux et qu'il trouve la sensible mousmé un marteau à la main, comme un changeur, en train de vérifier si les piastres blanches qu'elle a reçues rendent un son de bon aloi. Voilà une découverte qui coupe naturellement court aux attendrissements de la séparation. Reste l'exquise politesse du pays, à laquelle Mme Chrysanthème se garderait bien de manquer. Lorsque son seigneur et maître la quitte, elle se prosterne sur le seuil de la porte, le front contre terre, jusqu'à ce qu'il disparaisse. En se retournant, Loti peut la voir encore dans cette posture et y trouver le résumé de la civilisation japonaise.....

«Dans le récit d'une campagne héroïque, vous n'avez garde d'oublier ceux que vous commandez. Ils sont, en effet, vos favoris. C'est à eux que vous réservez vos sympathies. Aucun enchantement de la nature ne les arrache de votre cœur. Au milieu des plus beaux spectacles, vous revenez sans cesse en pensée aux compagnons de vos fatigues et de vos dangers, aux marins qui servent sous vos ordres, dont vous mettez tous les jours le dévouement à l'épreuve. Vos écrits sont tout pénétrés d'un sentiment qui vous est particulier. Vous êtes pour vos soldats plus qu'un chef, vous les traitez en frères. Vous-même, dans *Mon frère Yves*, avez trouvé le mot qui répond le mieux à votre pensée.

«Nulle part dans notre langue on n'avait encore parlé avec un tel accent de ces modestes serviteurs de la patrie. On les saluait de loin comme des héros de tout temps populaires et dont le siège de Paris avait rajeuni la gloire; on les connaissait peu ou mal. Le premier, vous nous faites entrer dans leur intimité, vous nous dévoilez insensiblement le fond de ces âmes simples et fortes, et, sans dissimuler, sans excuser leurs fautes, vous nous les faites aimer comme vous les aimez vous-même. Grâce à vous, les marins ont trouvé leur historien, ou plutôt leur poète, car vous mêlez à tout ce que vous écrivez sur eux un sentiment poétique dont les soucis d'une profession dure et active n'ont point altéré la fraîcheur.

«*Mon frère Yves* est une figure nouvelle dans la littérature française. Elle vous appartient sans conteste; vous seul l'avez créée et animée. Elle vit dans nos mémoires avec une netteté extraordinaire; elle représente une race et un type, le matelot breton. Vous personnifiez en elle les qualités et les défauts de milliers de ses semblables. Nous voyons Yves tout petit sur la côte brumeuse, sous le ciel triste de la Bretagne, dans la maison basse et couverte de mousse où il a grandi; orphelin très jeune, se rappelant à peine le visage de son père disparu dans une tempête; élevé par une mère pauvre et chargée d'enfants; engagé comme mousse à quatorze ans pour lui venir en aide, lui envoyant régulièrement ce qu'il gagne, et depuis lors matelot de l'État, ballotté sur toutes les mers, insouciant et intrépide. Maintenant sa véritable patrie, c'est le bord. C'est là seulement qu'il paraît à son avantage, dans le cadre qui lui convient, au milieu de fatigues qu'il supporte et de dangers qu'il affronte le sourire aux lèvres, avec un courage tranquille.

«Mais s'il descend à terre, il est perdu. Pour lui comme pour tant d'autres, après de longs

voyages et de longues privations, la terre est la grande, l'irrésistible séductrice. Là le cabaret l'attend avec l'alcool, l'odieux alcool qui trouble ces jeunes cerveaux, qui transforme en brutes les meilleurs et les plus doux. Il y a bien entre les scènes répétées d'ivresse des accalmies et des haltes. A certaines heures, Yves est repris tout entier par les souvenirs de son enfance, enveloppé par l'atmosphère calmante et saine de la campagne bretonne. L'ordre qui règne dans les maisons, l'aspect tranquille des hommes et des choses, l'attitude des aïeules graves et recueillies dans leur costume traditionnel, le maintien modeste des jeunes filles aux purs visages, ce je ne sais quoi de placide et d'honnête qui flotte dans les paysages champêtres, amollissent le cœur, en le disposant au remords et au repentir.

«Une fois même, Yves se laisse si bien reprendre au charme du pays natal qu'il demande et qu'il obtient la main d'une jeune paysanne bretonne. Lui qui roule depuis dix ans à travers l'Océan, qui a semé une parcelle de sa jeunesse sur tous les rivages, dans toutes les tavernes des deux mondes, le voilà transformé en mari et en père. Il joue d'abord son rôle avec conviction, avec une gaucherie pleine de candeur. On sent néanmoins que cela ne durera pas. Il n'est pas mûr encore pour cette existence paisible. La nostalgie de la mer le ressaisit. Ses poumons ont besoin d'un air plus vif, ses yeux de spectacles plus variés, ses sens d'émotions plus fortes. Il lui faut le tangage du navire, la lutte contre les éléments, la grande voix des vagues mugissantes, et puis aussi, hélas! les sensations aiguës, la brutalité de l'ivresse.

«Sa femme et son fils, grelottants, ont beau l'attendre dans le froid logis, il revient sombre et farouche, le regard mauvais, le front contracté, les lèvres muettes. A bord, on le rapporte les vêtements en lambeaux, le visage meurtri, gardant encore sur ses traits décomposés un air de défi et de révolte. Ses chefs auxquels il obéit docilement en temps ordinaire, il ne les reconnaît plus, il les insulte quelquefois; peu s'en faut qu'il ne les frappe. Vous-même, monsieur, son frère et son protecteur, vous n'êtes plus sûr de son obéissance. Dans ces moments terribles, vous n'oseriez pas lui donner un ordre, heurter de front la bête humaine.

«Pourquoi l'aimez-vous cependant? Pourquoi vous obstinez-vous à le sauver malgré lui et finissez-vous même par le tirer de l'abîme où sans vous il s'enfonçait?

«C'est que vous avez découvert au fond de cette âme inculte des trésors de patience, de volonté, de courage. Vous l'avez vu pendant les longues navigations des mers australes, sur les vergues secouées par la tempête, sous la grêle, sous l'écume de la mer qui brûlait le visage, les mains ensanglantées, le dernier à son poste de danger, se cramponnant à la mâture, alors que des grappes humaines se balançaient dans le vide et que la rafale emportait ses camarades. Peut-être dans quelque recoin obscur d'un cœur si vaillant se cache-t-il une étincelle divine, une lueur de sensibilité qui purifiera tout. Après bien des incertitudes et bien des rechutes, votre espérance se réalise. Vous pouvez maintenant saluer le matelot breton dans sa maison de Toulven, toute parfumée de fleurs, sous les grands hêtres moussus, près des étangs verdâtres et des plaines de bruyères roses. Il ne reste plus des tourments d'autrefois qu'un grand besoin de paix et de joies domestiques. L'âme refleurit et respire comme la campagne après la tempête.

«Votre héros est-il bien guéri? Vous n'en savez rien vous-même; vous ne comptez qu'à demi sur une conversion définitive, et vous terminez toujours par une réflexion mélancolique. Votre gaieté n'a qu'un temps, vos joies sont passagères. Vous ne parsemez de fleurs le chemin de la vie que pour nous en faire sentir plus fortement la tristesse finale. Vous avez beau recouvrir d'une poésie éclatante les scènes que vous peignez, chanter l'hymne de la jeunesse, de la force, de la beauté, de l'amour, tout ce que vous écrivez s'empreint d'une invincible tristesse. A peine nous avez-nous montré ce qu'il y a de plus vivant et de plus aimable, que vous nous avertissez par un mot rapide, par une réflexion involontaire, de la fragilité des choses. Votre mélancolie, qui n'a rien d'apprêté, semble venir du plus profond de vous-même. Au-delà du bonheur présent et de l'heure fugitive où on en jouit, vous apercevez avec une clairvoyance implacable les déceptions ou les douleurs que nous réserve l'avenir. Peut-être est-ce un souvenir de la vie toujours exposée du marin. Mais le malheur ou la mort planent sur vos romans comme des vautours qui guettent leurs proies.

«Lorsque vous nous présentez Jean Peyral, le beau spahi sénégalais, vous nous faites espérer qu'au sortir du pays noir, après la monotonie des journées énervantes sous un ciel de feu, après la tristesse des plaines arides et des horizons nus, il finira par retrouver un jour, dans un repli des Cévennes, les rochers couverts de mousse, les

ruisseaux murmurants et les châtaigniers ombreux dont la nostalgie le poursuit à travers l'Océan, les vieux parents dans l'humble logis et la fiancée toujours fidèle. Mais tout cela n'est qu'un mirage, l'illusion d'une âme naïve. Sa fiancée, lasse de l'attendre, en épousera un autre. Luimême ne reverra jamais les montagnes natales.

«Au-delà de Podor, sur un des chemins perdus de la mystérieuse Afrique, pendant une reconnaissance au milieu des hautes herbes, il sera assailli par des nègres en embuscade, renversé de cheval et, malgré une résistance héroïque, assassiné à coups de couteau. Longtemps le père et la mère attendront au coin du foyer, dans les veillées d'hiver, l'enfant de leur amour; au moment où leur cœur s'ouvrira à l'espéranee de le revoir, son corps sera déchiré par les bêtes féroces, ses os traîneront sur le sable, son crâne blanchira sous le vent du désert.

«Voilà, monsieur, quelques-uns des spectacles que vous aimez à nous montrer. Vous nous faites ainsi passer de la douceur des sentiments les plus purs à l'angoisse des sensations les plus poignantes. Sentiments, sensations! C'est bien là ce qui distingue deux écoles de romanciers, celle d'autrefois et celle d'aujourd'hui; l'une qu'on accuse d'avoir vieilli, l'autre qui sera bientôt plus vieille encore et plus démodée, si l'on en juge par les indignations saintes, par le retour vers l'idéal qu'elle provoque dans une partie de la jeunesse affamée de mysticisme, aux prises avec les mystères de l'inconnu et de l'au-delà.

«Vous plaidez la cause de l'ancienne école, vous venez de la défendre contre les dédains du présent dans une profession de foi émue et courageuse; mais vous êtes aussi de votre temps. Quoique vous restiez un idéaliste convaincu, vous ne reculez pas devant la reproduction la plus hardie de la réalité. Le sentiment qui suffisait à Feuillet pour écrire l'histoire intime des âmes ne vous suffirait plus pour nous montrer le dehors des choses. La nature même de votre talent, la faculté de tout voir et de tout colorer qui vous est particulière, vous entraînent vers un autre théâtre. Sur la vaste scène du monde, ce sont les images qui vous frappent les premières, qui s'enfoncent les premières dans votre cerveau; les idées ne s'éveillent qu'à leur suite. L'émotion qui fait vibrer votre âme vous arrive par les yeux. Si vous les fermiez, l'univers vous paraîtrait inanimé; vous n'entendriez plus les voix secrètes de l'idéal.

«Vous vous réclamez avec grâce de votre prédécesseur, vous invoquez entre vous et lui une parenté intellectuelle. N'est-ce point là une illusion ou un artifice de piété académique? Par certains côtés, vous appartenez, au contraire, à une famille d'esprits tout différents. Vous qui ne lisez rien, vous avez lu Flaubert. Un instinct mystérieux, une affinité inconsciente, vous attiraient vers lui. Vous ne vous contentez pas, comme Octave Feuillet, d'émouvoir les cœurs; vous voulez parler à nos sens, vous avez parfois besoin d'étaler sous nos yeux les spectacles matériels, les traits qui se décomposent, les membres qui se tordent sous la douleur, le râle qui s'échappe des poitrines sifflantes, les convulsions suprêmes de l'agonie et de la mort.

«Aucun roman naturaliste ne dépasse en horreur et en réalité la peinture que vous nous faites des dernières années, des derniers jours d'un vieux marin. Dans la plus récente de vos œuvres, dans le rêve délicieux que vous intitulez *Fantôme d'Orient*, après nous avoir bercés par la musique de vos paroles, après nous avoir enivrés de lumière et de poésie, vous entr'ouvrez tout à coup un coin noir de Stamboul, la porte d'un taudis sombre; vous nous amenez au chevet d'une négresse en guenilles, agonisant sur un grabat sordide. Vous avez calculé votre effet. Vous nous teniez suspendus entre le ciel et la terre, sur un nuage d'azur; par une brusque secousse, vous nous précipitez dans l'enfer de la réalité.

«L'école nouvelle, même la vôtre, ne connaît pas les scrupules littéraires qui tourmentaient la vie et qui troublaient la conscience d'Octave Feuillet. Pourvu qu'elle secoue nos nerfs, qu'elle fasse passer dans nos veines un frisson de pitié ou de terreur, les moyens lui sont indifférents. Sentiments et sensations, angoisses morales et souffrances physiques, tout vous est bon, monsieur, pour nous arracher des larmes. Personne de notre temps n'en fait plus que vous. Vous avez au plus haut degré le don du pathétique, mais ce n'est ni le pathétique de *Sibylle* ni celui de *Julia de Trécœur.*

Vous connaissez heureusement des moyens moins violents de nous émouvoir. Vous nous touchez plus profondément encore dans les peintures plus discrètes de la douleur morale.

«D'où vient le charme puissant de *Pêcheur d'Islande*, sinon de la tristesse infinie que vous y avez répandue? Que tout cela est triste, en effet, depuis le pâle soleil de la mer du Nord jusqu'aux landes désolées de Ploubazlance! Et cependant vous éclaircissez la sévérité du paysage par la

peinture du plus délicat, du plus pur amour; sous ce ciel habituellement sombre, vous faites éclore une fleur délicieuse, du parfum le plus suave et le plus pénétrant. De quelle main légère vous tracez le portrait de votre héroïne! Elle ne ressemble à aucune de vos créations antérieures. Les femmes que vous mettiez en scène jusque-là n'étaient faites que pour le plaisir. Celle-ci a la grâce et le charme d'une vierge. Son âme innocente ne s'ouvre qu'à des pensées chastes. Elle pourrait ne pas aimer, se consacrer uniquement à Dieu comme tant de filles bretonnes. Mais si l'amour entre dans ce cœur virginal, il s'en emparera tout entier et pour toujours. A peine a-t-elle aperçu le clair regard d'Yenn fixé sur elle, qu'elle lui appartient déjà. Elle ne voudra plus, elle ne pourra plus se reprendre.

«Pendant les tièdes soirées d'été, sur la plage de Paimpol, par la fenêtre ouverte, à quoi pense la jeune fille? Bien loin, au-delà des horizons connus, vers la vaste étendue des eaux mornes et glacées, elle cherche le visage du bien-aimé, elle sourit intérieurement à l'espérance de le revoir bientôt, elle prépare les parolos qu'elle lui adressera et qui ne pourront manquer de toucher son cœur. Et lui, dans ses longues croisières, lorsqu'il est bercé par la vague ou secoué par la tempête, entrevoit-il, sur la côte bretonne, un fin profil de femme qui l'appelle et qui l'attend? Peut-être; mais si cette vision le poursuit, il en ensevelit l'image dans le plus profond de son cœur, il promet à ses amis, il se jure à lui-même de n'épouser que la mer.

«Redoute-t-il de se laisser amollir par les douceurs de l'amour, ou ne craint-il pas plutôt d'assumer une frêle destinée à sa dangereuse existence? Que de fois, pendant qu'il tenait la barre dans ses mains crispées, à bout de forces, ruisselant d'eau, transi de froid, fuyant avec une suprême énergie sur la mer démontée, assailli par des lames furieuses, sentant le bateau trembler et menacer de se disjoindre à chaque secousse, il a entrevu la mort prochaine, inévitable! Faut-il condamner celle qu'on aime aux angoisses de l'attente, aux horreurs du veuvage? Ne vaut-il pas mieux n'exposer et ne sacrifier que soi?

«Mais, elle, la vaillante, elle a dans les veines le sang des hommes de mer. Elle connaît le péril et elle le brave. Les rencontres funèbres elles-mêmes, les avertissements qui se multiplient sous ses pas, n'ébranlent pas son courage. Dans la vieille chapelle battue par les vents du large, elle voit le nom de Gaos inscrit trois fois sur des plaques de naufragés. Elle prie et elle pleure pour ceux qui sont morts si jeunes et si loin; mais son amour n'en devient que plus profond, mêlé maintenant d'attendrissement et de pitié.

«Vous ne refusez pas à la pauvre enfant quelques heures de félicité, vous ramenez à ses pieds Yann, vaincu par tant d'amour, et vous écrivez même l'idylle charmante de leur bonheur, mais c'est pour mieux nous faire sentir la cruauté du lendemain. Vous aimez les contrastes cruels. La vieille Moan riait aussi; elle contait plaisamment des histoires joyeuses la dernière fois qu'elle promenait dans les rues de Brest son petit-fils Sylvestre. Puis, après de longs silences, elle apprenait tout à coup qu'elle ne le reverrait plus, qu'il dormait là-bas, l'enfant de dix-neuf ans, le dernier de sa race, dans le cimetière de Singapour, la poitrine trouée par une balle chinoise.

«Les larmes après le rire, la douleur après la joie, n'est-ce pas l'éternelle leçon que nous donnent les choses, le résumé de la vie humaine, l'antithèse favorite des grands poètes, les lendemains de Juliette, de Desdémone et de doña Sol? Seulement les malheurs que chantent les poètes sont ou imaginaires ou atténués par le lointain de l'histoire, par le merveilleux de la légende. C'est l'art de l'écrivain qui nous émeut, ce n'est pas l'angoisse de la réalité. L'émotion que vous provoquez est plus poignante. L'histoire d'Yann et de Gand date d'hier, elle recommencera demain, toujours, aussi longtemps que les pêcheurs de Paimpol iront jeter leurs lignes dans la mer d'Islande. Pendant de longs mois le logis sera préparé et orné pour le retour, mais tous ne reviendront pas. Chaque année des femmes, des fiancées, des mères guetteront sur le rivage l'arrivée des bateaux; elles aussi, quand la voile attendue tardera à paraître et qu'elles auront fatigué leurs yeux à la chercher sur l'Océan, elles iront prier à la chapelle des naufragés, elles regarderont avec terreur sur la muraille la place vide où sera peut-être demain une inscription funéraire.

«Ces douleurs de la vie maritime existaient avant vous. Depuis des siècles, la saison d'été ramène dans bien des cœurs les mêmes, sur bien des têtes les mêmes menaces. D'où vient que nous le savions à peine? Pourquoi le grand public ignorait-il le double drame qui se joue chaque été sur la mer d'Islande et sur les côtes de la Bretagne? Personne n'en avait encore fixé en traits durables les péripéties émouvantes, personne n'en laissait dans nos esprits une image immor-

telle. Vous l'avez fait le premier, monsieur: c'est votre honneur....»

Besprechungen und Anzeigen.

I. Philologie und Pädagogik.

Herm. Breymann und **Herm. Moeller, Französisches Elementarbuch.** 4. verbesserte usw. Auflage. Ausgabe B. München und Leipzig, 1891, Oldenbourg. VI und 119 Seiten, ungeb. M. 1,80.

Der (in der Franco-Gallia 1891, 2 angezeigten) dritten Auflage des französischen Elementarbuches von Breymann-Moeller ist bereits nach einem Jahre die vierte gefolgt. Die Verfasser haben ihr Werk einer nochmaligen, genauen Durchsicht unterzogen. Besonders im ersten Teil, dem Übungsbuch, merkt man die bessernde Hand in Zusätzen, in der Veränderung des Ausdrucks, der Fragestellung in der „Konversation" und in andern Dingen. Neu sind drei Stücke deutscher Sätze Lektion 14, 18 und 28 zur Einübung bejahender, verneinender und fragender Satzformen mit avoir und être, während die frühere Ausgabe die ersten deutschen Übungssätze erst Lektion 32 mit dem Beginn der zusammenhängenden Lesestücke brachte. Das Wortverzeichnis zu den Lesestücken ist jetzt in kleineren Buchstaben gedruckt, allerdings klar und deutlich. Im zweiten Teil, der Grammatik, ist fast nichts geändert. Kap. 3, das Zahlwort, hat in § 26a einen Zusatz bekommen betr. den Gebrauch der Grundzahlen, z. T. aus der 2. Auflage. Da stimmen aber nicht die Beispiele l'an mille und en mil huit cent vingt-cinq nebst le 1er mai mil huit cent zu dem unter „b) Aussprache und Orthographie" eben gegebenen Vermerk 5: „mille (tausend) bleibt stets unverändert". Auch muſs nicht eingeteilt werden: D. Gebrauch, sondern: c) Gebrauch, anschlieſsend an: a) Die Form, b) Aussprache und Orthographie. Im ersten Teil fehlen dazu noch Lektion 40—42 die Übungen betr. die Jahreszahlen. Das Vokabular am Ende des Buches ist, wenn auch kürzer, aus der zweiten Auflage wiederhergestellt; leider noch nicht das deutsche Wörterverzeichnis.

Möge die Zahl der Freunde dieses vorzüglichen Lehrmittels immer gröſser, sein Gebrauch immer verbreiteter werden!

Gleiwitz. OTTO ARNDT.

Chr. Vogel, Manuel de Conjugaison des Verbes irréguliers français. 2e édition, revue et augmentée. Leipzig 1892, Gloeckner. 72 S. 8°.

Die erste Auflage dieses brauchbaren Büchleins ist von uns im I. Bande der Franco-Gallia Seite 91 angezeigt worden. Was daselbst zum Lobe desselben gesagt worden ist, gilt in noch höherem Maſse von der zweiten Auflage. Einige im Laufe der Zeiten bemerkte Unebenheiten sind ausgemerzt worden, auf noch gröſsere Vollständigkeit ist hingearbeitet, wie schon der äuſsere Umfang des Manuel zeigt, der von 41 Seiten auf 72 gestiegen ist, und der Druck läſst an Bequemlichkeit und Übersichtlichkeit nichts zu wünschen übrig. Für diejenigen Leser, welche die erste Auflage nicht kennen, wollen wir bemerken, daſs den Anfang macht ein vollständiges Verzeichnis der unregelmäſsigen Verben, und zwar nicht nur der einfachen, sondern auch der zusammengesetzten, nebst ihrer deutschen, englischen, holländischen, spanischen, portugiesischen, italienischen Bedeutung (dies wohl in Rücksicht auf die internationale Schule in Genf, deren Leiter der Verfasser ist). Darauf folgt in alphabetischer Reihenfolge die ganz durchgeführte Konjugation von 101 Verben, so daſs es jedem, besonders wenn er keinen methodischen Unterricht auf deutschen Schulen genossen hat, leicht ermöglicht ist, eine ihm entfallene Form aufzufinden. Das Büchlein sei daher allen, die in der unregelmäſsigen Konjugation noch nicht fest sind, zur eifrigen Benutzung empfohlen.

Cassel. A. KRESSNER.

A. L. Stiefel, Unbekannte italienische Quellen Jean Rotrou's. Berlin 1891, Gronau. 160 S. 8°. M. 5.

Rotrou, den Corneille «son père» nannte, aus dem Molière, Racine und andere, kleinere Dichter mit vollen Händen geschöpft haben, hat in den letzten dreiſsig Jahren in Frankreich eine ganze Litteratur hervorgerufen, ist aber in Deutschland noch verhältnismäſsig wenig bekannt. Stiefel ist nunmehr mit einer umfassenden Arbeit über den Dichter beschäftigt, deren Erscheinen allerdings noch einige Zeit hinausgeschoben ist; als einen Vorläufer des Werkes veröffentlicht er die vorliegende Schrift, welche sich mit dem Verhältnisse Rotrou's zu seinen italienischen Quellen befaſst. Er beobachtet das Verfahren, daſs er zunächst das italienische Vorbild vorführt, die Quellen desselben giebt und litterar-historische

Notizen hinzufügt, und dann das Rotrou'sche Stück mit seiner Vorlage vergleicht. So erfahren wir, dafs die *Pèlerine amoureuse* der *Pelegrina* des Bargagli entspricht; dafs *Clarice ou l'Amour constant* nach des Sforza d'Oddi *L'Erofilomachia overo il Duello d'amore e d'amicitia* gedichtet ist; dafs *Celie ou le Viceroy de Naples* des Della Porta Komödie *Gli duoi Fratelli Rivali* zum Vorbild hat; dafs die Quelle zu *La Sœur* des Della Porta *Sorella* ist. Bei dieser Vergleichung stellt sich nun allerdings heraus, dafs das poetische Verdienst Rotrou's kleiner ist, als man gewöhnlich geglaubt hat, dafs von Originalität eigentlich keine Spur zu finden ist; doch darf man sich dadurch nicht zu voreiligen Schlüssen über die gesamte poetische Thätigkeit des Dichters verleiten lassen. „Mochte er bei diesen italienischen Stücken, ähnlich wie bei denen nach antikem Muster, vielleicht als zu getreuer Nachahmer erscheinen, als dafs dabei viel für seinen eigenen Ruhm abfallen konnte: in den nach spanischen Vorbildern und insbesondere in jenen, die er an seinem Lebensabend schuf, ist er bei aller stofflicher Abhängigkeit doch so selbständig in der Auffassung des Einzelnen, in der Zeichnung der Charaktere und in der künstlerischen Gestaltung des Ganzen, dafs sie als originelle Schöpfungen, und einige davon mit Recht als Meisterwerke der französischen Bühne betrachtet werden.“ Die vorliegenden Untersuchungen Stiefel's, die sich durch Gewissenhaftigkeit und Genauigkeit auszeichnen, lassen uns den Wunsch aussprechen, dafs es ihm vergönnt sein mag, sein Gesamtwerk über den Dichter recht bald erscheinen zu lassen.

Cassel. A. KRESSNER.

Paul Ginesty, Choses et Gens de théâtre. Paris 1892, Perrin. Frs. 3,50.

Tout le monde s'intéresse aujourd'hui au théâtre, les comédiens ne sont plus les parias dans notre société comme au temps jadis, et les feuilles publiques leur consacrent au moins autant de lignes dans presque chacun de leurs numéros qu'aux personnages politiques les plus célèbres. Le livre de Paul Ginesty sera donc le bienvenu; c'est la réunion d'articles spéciaux qu'il a écrits en faisant la critique de certaines études sur le théâtre, de sorte que nous voilà en possession d'un résumé fort agréable des ouvrages les plus en vue et qui ne sont pas à la portée de toutes les bourses. L'auteur a emprunté, il est vrai, son travail à l'érudition de ses confrères, mais il y a mis beaucoup du sien, il l'a bourré de réflexions spirituelles et judicieuses et créé un livre dont le mérite ne tardera pas à être reconnu. — Une page de cet ouvrage fera plus pour son appréciation que tout ce que nous pourrions en dire. C'est d'un travail de M. Rigal, sur Alexandre Hardy, que M. Ginesty a résumé le chapitre qu'on va lire.

«Le poète Alexandre Hardy est une des figures les plus intéressantes et les plus importantes de l'histoire de notre théâtre, que peut-être il a sauvé, en cette fin du seizième siècle, où le théâtre populaire était ruiné, où le théâtre savant était fort compromis. La situation était critique. Le théâtre, en cette période intermédiaire, «se mourait de faiblesse et d'inanition». Hardy, avec sa prodigieuse fécondité qui le fait, par certains côtés, ressembler à Lope de Vega, alimenta seul, pendant des années, l'hôtel de Bourgogne, produisant assez pour retenir un public restreint et frivole, lui donnant tour à tour des tragi-comédies, des pastorales, des pièces mythologiques, assurant la vie de cette unique scène au point de vue matériel. Et, en même temps, il offrait aux esprits cultivés une «suffisante dose de littérature» pour que la société aristocratique se hasardât dans cette salle de spectacle. Du même coup, il se suscitait des imitateurs, et les hommes de goût et de talent se mettaient à écrire pour le théâtre, qu'ils dédaignaient depuis longtemps. L'influence de Hardy, bien qu'il soit malaisément lisible aujourd'hui, a donc été considérable. Il se trouve jouer, encore qu'une parfaite admiration à son égard soit difficile, un rôle exceptionnel dans nos annales dramatiques.

«La physionomie de l'homme, quand on l'étudie d'un peu près, finit par être touchante. C'est l'ancêtre des auteurs dramatiques de profession, mais combien modestes sont les prétentions de ce rimeur qui, après cinq cents ouvrages, reste gueux, n'ayant rien à attendre que des comédiens aux gages de qui il est!...»

«... Vous plaît-il que nous évoquions exactement une représentation de l'hôtel de Bourgogne, tandis que l'on joue une pièce de notre poète? En réunissant les indications semées, çà et là, dans l'ouvrage de M. Rigal, nous pouvons reconstituer ce tableau d'ensemble.

«Il est deux heures. Le portier vient d'ouvrir la grande porte. Mais les comédiens n'ont point les moyens de payer plusieurs «officiers de

théâtre», et c'est Valderan lui-même, le chef de la troupe, qui reçoit l'argent des spectateurs. Hélas! il est exposé à bien des déceptions, outre qu'il y a quantité de places à réserver gratuitement, par contrats bien en forme. Voici des mousquetaires qui passent, dédaignant de fouiller en leur poche pour en tirer les 10 sous qu'il en coûte pour être assis dans une loge; des écoliers qui demandent crédit; des laquais qui se faufilent, des filous qui se préparent à quelque mauvais coup. Les boutiquiers qui se donnent le divertissement du spectacle, les petits bourgeois, sont à peu près les seuls clients qui délient les cordons de leur bourse. Pas de femmes, ou du moins pas de femmes de quelque rang. Il est encore admis qu'elles se compromettent en s'aventurant chez les comédiens.

«Des passants, indécis, lisent l'affiche, en se demandant s'ils entreront. Cette affiche, à la vérité, est fort tentante, mais on est déjà un peu blasé sur les «menteries» des annonces. Celle-ci assure «qu'il y a apparence que la pièce contentera les experts au métier des Muses . Au reste, elle ne nomme pas l'auteur de l'ouvrage. Les comédiens ne vont pas s'aviser de donner tant d'importance à leur poète! Ne serait-il point tenté, un jour, de s'affranchir de leur domination? Et puis, à vrai dire, le public se soucie assez peu encore de ce renseignement.

«La salle est plongée à demi dans l'obscurité. On n'a pas encore allumé les chandeliers formés de deux lattes mises en croix portant chacun quatre chandelles qui sont installées sur le devant de la scène. On les allumera le plus tard possible, car la cire coûte cher et dure peu. La clarté vient seulement des chandelles fichées dans des plaques de fer-blanc. Les filous, dont nous avons signalé la présence, exploitent cette absence de lumières et volent quelques manteaux. Ce sont des cris ou des coups dont personne ne s'émeut que les intéressés, car la chose est coutumière, jusqu'au moment où la «symphonie» vient rappeler l'attention. Cette «symphonie», il faut bien le dire, est des plus modestes, et peut-être même, ce jour-là, ne se compose-t-elle que d'une flûte et d'un tambour. Molière, seul, beaucoup plus tard, se donnera le luxe de six violons.

«Pendant cette musique, les acteurs ont achevé de s'habiller, dans la même salle, ce qui fait crier contre la liberté de leurs mœurs, tandis qu'il serait plus juste de les plaindre, pour le peu de place dont ils disposent. Et, comme le public commence à s'impatienter, l'un d'eux va le haranguer. Il s'y prend d'une façon bouffonne: «Je me dis, fait-il, que vous avez tort de venir depuis vos maisons jusques ici pour y montrer l'impatience accoutumée, c'est-à-dire pour n'être à peine entrés que, dès la porte, vous ne criiez à gorge dépaquetée: Commencez!.. Nous avons bien eu la patience de vous attendre de pied ferme et recevoir votre argent à la porte, de vous préparer une belle pièce, qui sort de la forge et est encore toute chaude!» Et la harangue s'aventure en des expressions infiniment plus libres, qui déchaînent la gaieté de la foule.

«Pendant ce temps, d'autres spectateurs sont arrivés, sachant bien que l'heure fixée sur l'affiche est illusoire, et se disant aussi qu'on les attendra. Ils sont rassasiés des lazzis de la harangue, et le «prologue» leur suffit. «Le prologue», c'est le lever du rideau d'alors, mais il consiste en un monologue, en un sermon plaisant, une «conférence», où un esprit alerte se mélange à un absurde galimatias. Ce sera, par exemple, l'éloge des Puces ou la louange des Poltrons, quelque fantaisie paradoxale de ce genre, développée avec l'aide d'une mimique échevelée.

«Mais les camarades de l'acteur l'interrompent; ils font mine de s'impatienter eux-mêmes; «ils trépignent d'entrer en scène», et l'orateur se hâte de conclure, en faisant l'éloge de la comédie qui va être représentée.

«Voilà le morceau de résistance de la représentation, la pièce de Hardy, la tragi-comédie de *Gésippe, Phraarte, Aristoclès,* ou la pastorale d'*Alcée,* ou la tragédie de *Thimoclée.* Les acteurs crient très fort; ils usent de cette déclamation emphatique qui, seule, paraît s'accorder avec la dignité tragique. Un d'entre eux, épuisé, ne se plaindra-t-il pas, un jour, d'avoir abîmé ses poumons «dans des mouvements de jalousie, d'amour et d'ambition»? Quant à la diction, est-elle juste? Il est à supposer que les comédiens ne «creusent» pas encore beaucoup leur rôles.

«La scène ne présente pas un seul décor, mais, comme dans les *Mystères* (avec moins d'abondance, toutefois), les lieux divers où va se dérouler l'action. Ainsi, dans *Pandoste,* il y a cinq décorations simultanées: un palais, un temple, une mer, une prison, l'avant d'un vaisseau. Les acteurs se transportent tour à tour dans la partie de la scène où ils ont affaire. On était encore dans l'indécision sur le système de décoration employée au commencement du dix-septième siècle. Les trouvailles de M. Rigal ne laissent plus de doute sur l'emploi, au temps de Hardy, de ces divisions de la

scène. C'est un des chapitres les plus importants et les plus nouveaux de son livre. Il estime, du reste, que l'effet de l'ensemble de ces décors ne devait pas être désagréable aux yeux. Nous avons, aujourd'hui, quelque mal à nous imaginer cette disposition.

«Le dernier vers, terriblement ronflant, de la tragédie de Hardy vient d'être prononcé. Aussitôt le public réclame «la farce», improvisée sur un canevas léger. Les spectateurs, ayant besoin de se dérider, après avoir frémi aux scènes violentes nées de l'imagination du poète, ne se déclarent pas encore satisfaits. Il faut terminer le spectacle par une chanson.

«Ah! les pauvres braves comédiens de ce temps-là ne ménageaient pas leurs peines et ne se confinaient pas dans un emploi! «Bah! la comédie est une vie sans souci! disait l'un d'eux. — Et quelquefois sans *six sous*», répondait Bruscambille, se consolant philosophiquement des épreuves du métier par un jeu de mots!»

P. d'Alheim, Le Jargon jobelin de Maître François Villon. Paris 1892, Savine. Frs. 3,50.

Le volume sera le bienvenu dans le monde des lettrés. Formant supplément aux diverses éditions de François Villon, il donne la traduction littérale des ballades en argot et permet, par un glossaire intéressant sous le double aspect linguistique et philologique, de lire dans l'original ces petits poèmes qui documentent si bien la vie du poète et les mœurs de ses compagnons. Cette publication présente, en outre, un intérêt d'actualité inattendue, en ce qu'elle dénonce une des plus audacieuses mystifications qui se soient produites dans l'histoire des lettres. Si l'on en croit M. Pierre d'Alheim, dont la critique paraît clairvoyante et avisée, les ballades si fortement épicées qu'a découvertes et publiées Auguste Vitu seraient l'œuvre d'un joyeux contrefacteur. Cette nouvelle va soulever quelque effervescence dans le camp des immortels qui, on se le rappelle, ont récompensé d'une couronne la trouvaille de l'éminent et regretté critique: les ennemis de l'Académie française vont pouvoir l'accuser de mal garder le Capitole.

E. Colombey, Ruelles, Salons et Cabarets. Paris 1892, Dentu. Frs. 3,50.

Voilà un ouvrage où foisonne l'esprit des autres, artistement enchâssé par celui du metteur en scène. Il est intitulé: *Ruelles, Salons et Cabarets, Histoire anecdotique de la littérature française.* La première partie, qui concerne le dix-septième siècle, valut jadis une lettre de Sainte-Beuve, dont nous extrayons ce passage significatif: *J'ai à vous remercier tout particulièrement aujourd'hui de votre joli volume, «Ruelles, Salons et Cabarets», dans lequel se trouvent rassemblées quantité de bonnes et fines histoires puisées aux bonnes sources et qui trahissent un familier de ces lieux-là. Vous en êtes, Monsieur, vous y avez vécu, vous savez tous les bons endroits et vous nous en redites les propos en homme qui ne craint pas le gros sel et qui aime les petits pois au lard.* Il serait superflu, après un telle appréciation, d'insister sur le mérite de ce premier volume qui est une peinture vivante des mœurs de ce qu'on a appelé le grand siècle.

La seconde partie, qui voit le jour pour la première fois, reconstitue les milieux littéraires du dix-huitième siècle. Elle est en tout digne de son aînée et l'on peut même dire qu'elle la surpasse, car les anecdotes, non moins piquantes, y sont plus nombreuses, le volume étant plus étendu. Les milieux explorés n'y cèdent en rien non plus comme attrait. *Le Temple, le Mardi de la marquise de Lambert, le Café Procope, la Ménagerie de Mme de Tencin, les Dîners de Mme Geoffrin, le Salon de Mme Du Deffant, les Vendredis de Mme Necker,* forment un contraste plein de charme avec *l'Hôtel de Rambouillet, l'Académie de la vicomtesse d'Auchy, le Samedi de Mlle de Scudéry et l'Hôtel des Tournelles.* Il y a même un trait d'actualité à relever dans ce volume, car on y voit comment se comportait *l'influenza* vis-à-vis de Mme d'Epinay, 1782. En résumé, les deux volumes se complètent l'un l'autre et forment un tout du plus vif intérêt. C'est comme une projection lumineuse sur le siècle de Louis XIV et sur le siècle de Voltaire.

Ce second volume n'est pas moins intéressant que son aîné, c'est un fouillis d'anecdotes piquantes qui fait revivre ce dix-huitième siècle si curieux, étudié tant de fois, et que l'on ne se fatigue jamais d'étudier à nouveau, surtout lorsqu'un guide si sûr et si érudit nous en fait parcourir les différentes stations.

Bruxelles. MAXIME DUVIVIER.

A. Franklin, Les Médecins. (La Vie Privée des Français, XI.) Paris 1892, Plon et Nourrit. 305 p. Frs. 3,50.

M. Franklin continue ses révélations au sujet

de la vie de tous les jours dans les siècles précédents. Je n'ai plus besoin de mettre en lumière en quoi ces recherches sont si particulièrement piquantes. Les menus détails de la vie privée ont toujours été négligés. Cependant l'histoire de la vie de famille, l'histoire de la table ou du costume, sont au moins aussi intéressantes que l'histoire des événements politiques.

Dans ce nouveau volume, M. Franklin a suivi le corps des médecins dans ses transformations successives depuis le 13e siècle jusqu'à notre époque. L'ouvrage est riche en renseignements de toutes espèces qui nous permettent de nous former un jugement au sujet de la situation du médecin à travers les âges. Nous sommes témoins de ses études à l'Université, nous assistons à ses examens; nous le voyons lancé dans la société primitive du moyen âge, pas beaucoup plus savant que la foule qu'il traîtait, car la médecine comme science ne date que de notre temps. Les anciennes doctrines ne laisseront pas de nous amuser dans bien des cas, ainsi que les médicaments du temps jadis. On suivait la routine, et c'est ainsi que bien des remèdes recommandés par les premiers savants même du 18e siècle, se trouvent déjà dans Pline ou Columelle. La médecine n'était pas basée sur des observations personnelles, et continuait à subir l'influence de toutes les idées, erreurs et autres, répandues dans le public: les médecins aussi étaient de leur temps.

A côté de ces chapitres qui ont trait à l'histoire de la civilisation en général, M. Franklin donne des détails curieux sur la situation des médecins du Roi, sur divers usages de la cour, et enfin sur l'imposition des mains, cette cérémonie baroque à laquelle les rois de France étaient astreints à se soumettre pour guérir les écrouelles. Cette simagrée dépeint fort bien l'état d'esprit de la société dans les siècles antérieurs. Dès qu'il s'agit de l'histoire de l'ignorance publique, aucun détail n'est sans importance et c'est à ce titre que nous recommandons vivement le nouveau volume de M. Franklin.

Liège. AUG. GITTÉE.

Zeitschriftenschau.

Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur.

XIII, Heft 6 und 8. L. Clédat, Rutebeuf. Paris 1891. (Zur vorläufigen und schnellen Orientierung über den Dichter wohl brauchbar. Stengel); Les Tragédies de Montchrestien. Nouvelle édition par Petit de Julleville. Paris 1891, (Für den Litterarhistoriker wertvoll. Dannheifser); A. Ravanal, Séjour de Rabelais à Grenoble. Grenoble 1891. (Scharfsinnig und gelehrt, aber doch zu problematisch. Mahrenholtz); K. Meier, Über die Dido-Tragödien des Jodelle, Hardy und Scudéry. Leipzig 1891. (Die Schrift verdient trotz Mängel die Beachtung der Litterarhistoriker. Mahrenholtz); C. Gössgen, Rousseau und Basedow. Burg 1891. (Der Aufmerksamkeit wert. Mahrenholtz); W. Seele, Voltaire's Roman *Zadig ou la Destinée.* Leipzig 1891. (Fleifsige und gründliche Studie. Mahrenholtz); Deux Opuscules de Montesquieu. Bordeaux 1891. (Beachtenswert. Mahrenholtz); J. Caro, Richelieu und das französische Drama. Programm 1891. Frankfurt a. Main. (Enthält nur Bekanntes. Mahrenholtz); Th. Süpfle, Geschichte des deutschen Kultureinflusses auf Frankreich mit besonderer Berücksichtigung der litterarischen Einwirkung. II, 2. Gotha 1890. (Bietet des Neuen und Interessanten die Menge. Mahrenholtz); Fr. Unruh, Das patriotische Drama in dem heutigen Frankreich. Programm 1891. Königsberg. (Lesbar, aber für den Forscher nicht geeignet. Mahrenholtz); G. Körting, Lateinisch-romanisches Wörterbuch. Paderborn 1891. (Trotz mancher Schwächen ein unentbehrliches Hilfsmittel für jeden Romanisten. Baist); G. Cohn, Die Suffixwandlungen im Vulgärlatein und im vorlitterarischen Französisch nach ihren Spuren im Neufranzösischen. Halle 1891 (Aus dieser Schrift ist mannigfache Förderung und Belehrung zu schöpfen. Schwan); A. Becker, Über den Ursprung der romanischen Versmafse. Strafsburg 1890. (Fordert zur Kontroverse heraus. Stengel); J. Kasewitz, Die französischen Wörter im Mittelhochdeutschen. Strafsburg 1890. (Enthält viel Fehlerhaftes und ungenügend Verarbeitetes. Leitzmann); M. Friedwagner, Über die Sprache des altfranzösischen Heldengedichts Huon de Bordeaux. Paderborn 1891. (Bedeutet einen wesentlichen Fortschritt gegen die Arbeit von Pächt. Risop); Syntaktische Arbeiten, angezeigt von Haase; G. Caro, Syntaktische Eigentümlichkeiten der französischen Bauernsprache im roman champêtre. Berlin 1891. (Verständige Arbeit. Behrens); P. Kreutzberg. Die Grammatik Malherbe's nach dem Commentaire sur Desportes. Programm 1890. Neifse. (Nicht mangelfrei. Koschwitz); P. Venzke, Die Lehre *vom* französischen Konjunktiv. Programm 1890. Stargard. (Trotzdem dafs die Arbeit verfehlt ist, verdient sie doch Beachtung. Koschwitz); A. Tobler, Vom Gebrauche des Imperfectum Futuri im Romanischen. Berlin 1891. (Unvergleichlich. Kalepky); Verhandlungen des vierten allgemeinen deutschen Neuphilologentages zu Stuttgart. Hannover 1891. (Anzeige durch Mahrenholtz); Mangold und Coste, Lehrbuch der französischen Sprache. III. Übungsbuch zum Übersetzen aus dem Deutschen ins Französische. Berlin 1890. (Der Berücksichtigung empfohlen. Kalepky); Weifsenfels, Die Reformbestrebungen auf dem Gebiete des fremdsprachlichen Unterrichts (aus *Zeitschrift für das Gymnasialwesen* 1890. Verfasser urteilt auf Grund einiger unverstandener Schlagwörter und über eine Sache, die er nicht begriffen hat. Mangold); H. Plœtz, Kurzgefafste systematische Grammatik der französischen Sprache. 4. Auflage. Berlin 1890. (Manche Partien sind vortrefflich, viele Regeln aber nachlässig und inkorrekt abgefafst. Mangold); Abhandlungen zur Methodik des französischen Unterrichts, besprochen von Tendering; A. Caumont, Cours de littérature française. Frankfurt a. M. 1890. (Mit Geschick und Geschmack zusammengestellt. Weber); Führer durch die französische und englische Schullektüre, zusammengestellt von einem Schulmann. Wolfenbüttel 1890. (Recht erspriefsliche Arbeit. Lion); Fr. Perle, Sammlung geschichtlicher Quellenschriften. Halle. (Die Sammlung wird empfohlen von W. Scheffler); Thiers, Bonaparte en Égypte et en Syrie. Herausgegeben von M. Hartmann. Leipzig 1890. (Eine vorzügliche, alle früheren Arbeiten übertreffende Ausgabe. Knörich); Montesquieu, Lettres persanes. Herausgegeben von O. Josupeit. Bielefeld. (Für die Privatlektüre empfohlen. Lion); De Saintes, Thérèse ou la Petite Sœur de charité. Herausgegeben von B. Klatt. Bielefeld. (Sorgfältige Ausgabe, für Mädchenschulen wohl geeignet. Lion); Thiers, Expédition en Égypte. Herausgegeben von E. Grube. Bielefeld. (Die Anmerkungen sind im allgemeinen zweckentsprechend, bedürfen jedoch noch der Sichtung. Lion); Delavigne, Marino Faliero. Herausgegeben von

R. Holzapfel. Bielefeld 1890. (Als geschickte Ausgabe empfohlen. Lion); A. Benecke, Anthologie des poètes français. Bielefeld 1890. (Die Wahl ist durchaus zu billigen. Lion); Racine. Athalie. Herausgegeben von J. Adametz. Wien 1891. (An dieser Ausgabe ist nur der gute Druck und das Papier anerkennenswert. Lion); Molière, Le Misanthrope. Herausgegeben von J. Adametz. Wien 1891. (Desgl. Lion); W. Ulrich, Praktische Vorbereitung für das französische Comptoir. 4. Auflage. Halle 1890. (Praktisch. Lion). — Miscellen (G. Schmidt, Zur Geschichte und Sprache der Hugenottenniederlassung Friedrichsdorf im Taunus; E. Weyhe, Eine „Satyre" Vauquelin de la Fresnaye's in freier Nachbildung). — Novitätenverzeichnis.

Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur.

Band XIV, Heft 1. E. Dannheifser, Zur Geschichte der Einheiten in Frankreich; E. Ritter, La chronologie de la nouvelle Héloïse.

Neuphilologisches Centralblatt. 1892.

N. 5. Fünfter allgemeiner deutscher Neuphilologentag zu Berlin (Programm); S—e. Ganze oder halbe Umkehr? Fünf Bemerkungen im Anschlufs an Kesselers „Zur Methode des französischen Unterrichts (Fortsetzung); Berichte aus den Vereinen; Verzeichnis neuphilologischer Vorlesungen, Sommersemester 1892 (Fortsetz.); Besprechungen (Hufs, Leitfaden zur Erlernung der französischen Sprache. 6. Aufl. Strafsburg 1890. Das aus dem Leben für das Leben geschriebene Buch verdient Anerkennung. Wendt; Quiehl, Die Einführung in die französische Aussprache. Cassel 1889 Verdient die höchste Beachtung. Wendt; Benecke und d'Hargues, Französisches Lesebuch. Anfangs- und Mittelstufe. 3. Aufl. Potsdam 1888. Durchaus brauchbar. Sandmann; Souvestre, Au coin du feu. Herausgegeben von Humbert. Leipzig 1891. Tüchtige Ausgabe Würffel); Neue Erscheinungen; Inhaltsangabe von Zeitschriften. — N. 6. S—e, Ganze oder halbe Umkehr? (Fortsetzung); Berichte aus den Vereinen; Programme neusprachlichen Inhalts, welche im Jahre 1892 von den höheren Schulen Deutschlands (ausschliefslich Bayerns) veröffentlicht werden; Besprechungen (Voltaire's Siècle de Louis XIV. Herausgegeben von A. Mager. Leipzig 1891. Der methodische Takt und die methodische Gewandtheit des Herausgebers sind anzuerkennen. Wendt; Mignet's Histoire de la Révolution française. I. Herausgegeben von Tiede. und Racine's Athalie. Herausgegeben von Holfeld. Hamburg 1890. Die Ausstattung ist höchstens befriedigend. die Anmerkungen, besonders in der Tiede'schen Ausgabe. sind oft überflüssig. Tendering; G. Vielnf. Zum französischen Rolandsliede. Hirschberg 1889. Nichts Neues bietend, aber verständnisvoll und zutreffend. S..e); Neue Erscheinungen; Inhaltsangabe von Zeitschriften.

Litteraturblatt für germanische und romanische Philologie. 1892.

N. 5. A. Risop, Studien zur Geschichte der französischen Konjugation auf - ir. Halle 1891. Besprochen von Meyer-Lübke [Musterleistung]; H. Büttner, Studien zu dem Roman de Renart und dem Reinhart Fuchs. Strafsburg 1891. Besprochen von Voretzsch [dankenswerte Arbeit, der man jedoch nicht immer zustimmen kann]; O Jespersen, The Articulations of Speech Sounds. Marburg 1889. Besprochen von Karsten [eine überaus inhaltreiche und fördernde Schrift].

Litterarisches Centralblatt. 1892.

N. 20. O. Dammann, Die allegorische Canzone des Guiraut de Calanso: *A leis cui am de cor e de saber* und ihre Deutung. Breslau 1891. [Sorgfältige Arbeit]. — E. Rod, Stendhal. Paris 1892. [Mit Genufs und Nutzen zu lesen].

II. Belletristik.

G. d'Hailly, Les Ivresses du Duc de Lauenbourg. Paris 1892, Roy. Frs. 3,50.

D'Hailly, der Verfasser einer Anzahl geringwertiger Romane, sucht in dieser Schmäh- und Lügenschrift die Aufmerksamkeit seiner Landsleute in billiger Weise auf sich zu ziehen, indem er das Leben Bismarcks in gehässiger Form durchhechelt. Der Name des grofsen Staatsmanns wird zwar nicht genannt, aber der beschränkteste Leser mufs nach den ersten Seiten wissen, wer mit „Otto" gemeint ist. Der Verfasser führt uns seinen Helden von seiner Studienzeit in Göttingen an bis zu seinem Sturze vor, mit Vorliebe bei den grofsen Parteistreitigkeiten in Preufsen und Deutschland verweilend, wobei selbstverständlich „Otto" die traurigste Rolle von der Welt spielt. Eine banale Liebesgeschichte ist eingeflochten, so kläglich in der Erfindung, dafs kaum die Hintertreppen-Litteratur sich dazu bekennen würde. Hier eine kleine Probe:

«Ivre d'une rage folle contre tout ce qui était la vie heureuse, Otto voudrait qu'il n'y eût plus que des larmes. Il était jaloux de tout ce qui était sourire.

Pourquoi des laboureurs chantant des hymnes de reconnaissance à l'Éternel?

Pourquoi des mères riant à leurs premiers-nés?

Pourquoi des amants heureux?

Pourquoi les Arts?

Pourquoi l'Idéal?

Tout cela devait être banni de la terre comme la poésie était chassée de son cœur. Il lui fallait oublier; oublier dans le travail incessant, dans la fièvre des combinaisons machiavéliques, dans le bruit des armées en campagne, dans le fracas des combats, dans le chant des *Te Deum* de victoires.

Qu'importait si les champs n'étaient plus cultivés;

Si les bras, au lieu de jeter la semence, semaient la mort par le fer et par le feu;

Si les mères pleuraient leurs enfants;

Si les jeunes filles ne revoyaient plus leurs amants;

Si les arts étaient délaissés;

Si l'idéal n'était plus que dans le perfectionnement des engins de destruction?

Dans cette fièvre sanguinaire, Otto oubliait, et le malheur des peuples était un remède momentané à sa propre souffrance.

Quant à Johanna (Ottos Frau), elle essaya de

calmer ses souffrances en s'adressant à Dieu; mais pouvait-il donc entendre cette prière, étouffée qu'elle était par les cris de douleur des peuples, les cris de désespoir de toutes ces mères dont les fils étaient fauchés sur tous les coins de l'Europe où Otto espérait trouver de l'or, cueillir des provinces et jeter des lambeaux de gloire sanglante sur les épaules de son vieux roi enivré de victoires?

Ainsi qu'elle avait voulu jadis ramener Otto à l'existence paisible et arracher son âme aux maléfices du Maudit dont on le disait le suppôt, Johanna croyait faire œuvre agréable à Dieu en poussant à l'écrasement des peuples insouciants qui oubliaient de prier.

Mais Otto est tombé. Son nouveau maître lui a jeté ironiquement sur le front, à lui qui avait été le maître du monde, la couronne ducale de Lauenbourg; il devient le principicule d'un duché de 50,000 âmes.

C'était la fin.

L'heure de la justice des peuples va sonner.

Un jour, l'ex-prince-chancelier, le duc régnant de Lauenbourg retrouva le livre de psaumes que lui avait envoyé Johanna, alors qu'il guerroyait dans l'ouest de l'Europe et qu'il bombardait la grande ville que l'on appelait en Allemagne la moderne Babylone. Au hasard, il ouvrit une page du psautier et ses yeux s'arrêtèrent sur le verset 4 du psaume XXXI. Il s'y arrêta et lut: «Ceux qui nous ont arrachés à notre patrie, nous ont dit: Chantez-nous des hymnes de Sion.»

Il tressaillit et écouta du côté du Rhin. Une voix éplorée de femme disait le verset cinquième: «Comment chanterions-nous dans une terre étrangère?» — L'Alsace!... toujours l'Alsace! rugit le duc de Lauenbourg, en frappant la table du poing. Il jeta le livre au loin et se versa sur coup le contenu d'une bouteille de champagne. Sa tête tomba lourdement dans ses deux mains: Otto rêvait que son œuvre était éternelle!»

Wir empfehlen das Buch unsren Lesern als Probe unfreiwilliger Komik, und bitten sie zu bedenken, dafs die vernünftigen Franzosen über Bismarck anders denken (vgl. Grand-Carteret).

Cassel. A. KRESSNER.

Ernest Benjamin, Singularité. Paris 1892, Lemeire. Frs. 3,50.

Il y a deux ans, le hasard avait mis dans mes mains un volume, la *Sainte*, dont l'auteur, Ernest Benjamin, m'était inconnu. Je commençai la lecture du livre dans un moment d'ennui, et je fus tellement charmé que depuis je l'ai relu plusieurs fois avec un plaisir encore plus grand. Si la *Sainte* eût été signé d'un nom plus à la mode, son succès eût été très grand. Dans *Singularité*, on retrouve les mêmes qualités de style, la même conscience d'observation que dans la *Sainte*, mais je n'y ai pas retrouvé le même charme. Ernest Benjamin, qui n'a pas encore beaucoup produit, car il est tout jeune, a cherché évidemment à faire très bien, à produire une œuvre qui ne soit pas banale. C'est pourquoi les qualités qui avaient beaucoup séduit dans son volume précédent, la précision, la clarté, ne se retrouvent pas au même degré cette fois-ci.

Le héros du volume, Fabien de Givry, est un type complet du sceptique blasé qui ne va pas à l'église parce qu'il ne croit pas en Dieu et qui ne va pas au mariage parce qu'il ne croit pas aux femmes. Seulement, il les courtise beaucoup, s'en fait aimer, et les abandonne, ce qui lui permet de tenir son carnet d'amour comme un livre de chèques. Un jour, cependant, il se marie par défi, et deux des scènes fort bien conduites du livre sont le récit de son mariage et des premiers jours qui le suivirent, ainsi que le pardon qu'il demande à sa femme quand, après une longue trahison, il s'incline devant elle, renie son scepticisme et fait amende honorable devant sa vertu. La fin rappelle un peu celle de *Julia de Trécœur*. Cela fera plaisir à Loti, puisque c'est le seul volume qu'il ait lu, si l'on en croit son fameux discours. Le Vieux Parisien.

L'Américaine, par Jules Claretie. Paris 1892, Dentu. Frs. 3,50.

Jadis, Jules Claretie était un écrivain des plus féconds; à la fois critique, romancier et journaliste, il publiait plusieurs romans chaque année et signait chaque jour des articles qui étaient un régal pour les lecteurs. Depuis qu'il a pris la direction de la Comédie-Française, sa plume se repose et ses romans deviennent rares. *Puyjoli*, son dernier volume, a paru il y a deux ans.

L'*Américaine*, que M. Claretie vient de faire paraître chez Dentu, est non pas une étude, — l'auteur s'en défend, — mais une suite de tableaux des mœurs américaines. Voyageant en Amérique, le marquis de Solis s'éprend de miss Harley. Par un scrupule de fortune, il n'ose demander sa main et il ne déclare pas son amour, bien qu'il se croie aimé, et qu'il le soit en effet.

Il revient en France, appelé près de sa mère qu'il vénère, puis il voyage pour oublier, car il apprend que miss Harley a épousé un richissime Américain, Richard Norton, son ami. Norton et lui se sont mutuellement sauvé la vie. Ils se retrouvent tous à Trouville, où Norton a amené sa femme. Il l'aime avec passion, se dévoue pour elle, mais elle n'a pas oublié le marquis. Elle n'est pas heureuse; ce souvenir la trouble et c'est pourquoi elle est maladive.

Peut-être le marquis et Mme Norton vont-ils commettre une faute, fuir ensemble, quand Norton découvre pourquoi sa femme souffre. Alors il veut lui rendre le bonheur: il divorcera pour qu'elle soit libre et puisse épouser celui qu'elle aime.

Il y a là une des scènes les plus remarquables du livre. Norton est superbe quand il s'écrie, en parlant au marquis de Solis, auquel il vient annoncer son divorce:

«Je viens vous dire, moi, ce que c'est que d'aimer. C'est de vivre uniquement pour une créature adorée, et pourtant, en voyant que l'existence qu'elle partage la torture et la tue, c'est de lui rendre cette liberté que notre loi nous permet et ensuite d'emporter avec soi, pour toute consolation, le souvenir et la joie du sacrifice. Oui, voilà l'affection vraie, l'amour vrai, le dévouement vrai... Tout le reste? Du désir ou des phrases!»

D'ailleurs, qu'on se rassure, Mme Norton ne divorce pas. Un événement surgit, fort bien amené. J'en laisse la surprise aux lecteurs. Tout finit agréablement et le marquis épousera une nièce de Mme Norton, miss Eva. Les héros principaux évoluent au milieu d'élégantes silhouettes américaines, bien vivantes en chair et en os, capiteuses, et je ne trouve que deux reproches à faire à ce roman: un peu de longueur dans les conversations des premiers chapitres jusqu'à la rencontre entre le marquis et Mme Norton, et le langage trop invraisemblable d'un petit mendiant de douze ans qui parle presque aussi bien qu'on cause à l'Académie.

Le Vieux Parisien.

Adolf Ribaux, Braves Gens, Nouvelle Neuchâteloise avec Illustrations. Nos Paysans. 3e série. Neuchâtel 1892, Attinger Frères. 8°. 213 p.

Ein junger Vagabund bricht während der Nacht bei einem Bauern ein, um ihn zu bestehlen; auf der That ertappt, versucht er es nicht einmal, sich zur Wehr zu setzen, da dies die erste schlechte Handlung war, die er zu begehen im Begriff stand; finster, niedergeschmettert, ja schon bereuend, erwartet er schweigend sein Schicksal. Der brave Sylvain, dieser edle Bauer, anstatt den armen Missethäter festzunehmen und ins Gefängnis zu setzen, fühlt, trotzdem ihm natürlich nichts darüber mitgeteilt worden ist, dafs dieser junge Mensch bisher nichts anderes als Elend gekostet und schlechtes Beispiel gehabt haben mufs; er nimmt ihn deshalb als Knecht bei sich auf, und bewahrt selbst das Geheimnis seiner Schuld. Von seiner treuen Frau und Tochter unterstützt, schafft er ihm einen Familienanhalt, so dafs der junge Mann das Gefühl gewinnt, in diesem Kreise sich wieder zu einem tüchtigen und ehrbaren Menschen erheben zu können.

Vincent Lauriel's moralische Umwandlung vollendet sich unter den Beispielen, die er vor Augen hat; hiervon giebt er die besten Beweise, indem er mit Gefahr seines eigenen Lebens dasjenige eines hinterlistigen Feindes rettet. Deshalb wird er auch von der hübschen Tochter des Bauern, Cécilie, geliebt, und die rührende Idylle endigt mit einer Heirat.

Ein Rezensent (Am. H.) zeichnet in der „Lecture“ den Charakter des Hauptbelden der Erzählung, des alten Bauern, wie folgt:

Sylvain Perret est un homme *bon,* une âme illuminée de je ne sais quel rayon intérieur. Sa bonté point banale, est celle qui excuse et qui croit, qui vient d'humilité et qui, inspirée du sentiment de la solidarité de tous dans le mal, veut sauver ce qui était perdu. Il y a une délicatesse infinie dans cet homme simple; chez lui la supériorité morale a suppléé au manque de culture.

Dans tous les états, il y a des âmes d'élite comme celle de Sylvain; et c'est en se rappelant un pieux souvenir de famille que M. Ribaux a tracé ce délicieux portrait.

Nous en avons connu aussi de ces humbles et grands cœurs, de ceux qui donnent le bonheur, et qui, malgré tout, font aimer l'humanité et croire au bien. Comme ce vieillard auquel Vincent demandait: «Pourquoi donc m'avez-vous fait tant de bien?» ils auraient répondu: «Il n'y a que cela qui vaille la peine de vivre.»

Le caractère de Sylvain Perret n'est pas seulement une étude psychologique, c'est un signe des temps et de la réaction qui semble s'opérer lentement dans la pensée contemporaine.

On est las de nier, de ne rien espérer; et il semble qu'une force nouvelle veuille succéder à

tant d'incurable faiblesse et qu'on désire revenir après avoir tellement méprisé la vie, à la trouver belle dans son but, bien que souvent douloureuse dans ses moyens. Les âmes éprises de charité attachent du prix à la vie et la parcourent avec courage; même parmi les hommes tristes et découragés du siècle, plusieurs ont des retours à l'espérance et à un point de vue plus viril.

Braves gens est un acte de foi en la bonté de la vie; car le spectacle de la charité agissante parle de réhabilitation et d'immortalité. Nous aimerions citer bien des pages de cette délicate étude où M. Ribaux affirme de plus en plus quoiqu'avec sobriété ses croyances spirituelles et chrétiennes, mais la place manque et le lecteur aura le plaisir d'aller les demander au livre lui-même.

Genf. CHR. VOGEL.

Berthe Vadier, Jardin d'Enfants. Poésies. Genève 1892, B. & J. Soullier. 8°. 166 pages.

Schon eine ziemlich ansehnliche Reihe verschiedener Schriften, darunter eine gröfsere Anzahl Erzählungen und Romane, liegen uns von dieser Verfasserin vor; — als specielle Jugendschriften zählen wir aber besonders auf: Blanchette, histoire d'une chèvre; A la Conquête du Courage und Le Théâtre à la Maison. Diese Sammlung wird nun durch vorliegendes kleine Gedichtbuch erweitert, das uns in dem gröfsten Teil seines Inhalts recht freundlich für unsere Kleinen anmutet.

Diese kleine Schrift zerfällt in folgende fünf Abteilungen: I. Berceuses. II. Pour les tout petits. III. Pour les plus grands. IV. Pour les grands und V. Mots d'enfants.

Die Poesien für die ganz Kleinen scheinen uns durchweg recht gelungen zu sein, auch für das etwas mehr vorgeschrittene Alter sind die für dieses bestimmten Gedichte recht nett, verschiedene Nachbildungen, resp. Übertragungen aus dem Deutschen, wie z. B. Rückerts Tannenbäumchen, welches hat andre Blätter gewollt (le Sapin mécontent), Goethes Der getreue Eckart (Cruches pleines), Die wandelnde Glocke (l'Enfant et la Cloche), Der Fischer (le Pêcheur), Erlkönig (le Roi des Aulnes), ferner Uhlands Rolands Kindheit (l'Enfance de Roland) finden sich sogar darunter. Die letzte Abteilung: Mots d'enfants enthält kleine poetische Erzählungen, die hier und da an die «enfants terribles» erinnern.

Bei Abfassung eines französischen Lesebuchs für deutsche Schulen dürfte in dieser kleinen Sammlung gewifs das eine oder das andere der darin enthaltenen Gedichte als willkommener Beitrag für die neuere Poesie gern mit berücksichtigt werden.

Genf. CHR. VOGEL.

Guillot, Alex., pasteur, **Petite Bibliothèque helvétique.** No. 1: «Philibert Berthelier.» Genève 1892, Robert. 8°. 24 pages. 10 ctms.

Diese kleine Publikation bildet das erste Heft der Bibliothèque helvétique, in welcher die Hauptereignisse der Schweizer Geschichte, anknüpfend an die hervorragenden und ums Vaterland wohlverdienten Männer, in populärer Form erzählt werden sollen. Die vorliegende kleine Schrift behandelt die politische Thätigkeit Philibert Berthelier's, eines Genfer Patrioten, der im 16. Jahrhundert schon für die Freiheit seines kleinen Vaterlandes, unbeirrt um die für ihn daraus entstehenden schlimmen Folgen, mit der ganzen Wucht seines Wortes und seiner Thatkraft eintrat, dafür aber kaum 7 Jahre hernach, ungeachtet des ihm gewährten freien Geleits, den Henkertod sterben mufste. Die in anziehender Form geschriebenen Kapitel führen folgende Überschriften: Les périls de l'indépendance genevoise. — Un bon citoyen. — Le batard de Savoie. — Qui touche l'un touche l'autre. — La mule du docteur Gros. — Procès et acquittement de Berthelier. — Assassinat de Berthelier.

Für die ferneren Hefte, die noch die Genfer Geschichte weiter behandeln sollen, sind zunächst Bezanson Hugues, Lévrier, Pécolat, Bonivard etc., historisch berühmte Männer Genfs, in Aussicht genommen, und für die Folge wird dann auch die Geschichte der anderen Kantone, besonders der französischen, also Waadt, Neuenburg, Wallis, Freiburg usw., in ausführlicher Weise ihre Behandlung finden.

Genf. CHR. VOGEL.

III. Theater.*)

Germain, La Paix du foyer. Comédie en trois actes (Vaudeville).

La *Paix du foyer* devait être jouée au Théâtre-Libre. Mais M. Antoine ne se pressa guère de la mettre en répétitions et l'auteur la retira. M. Carré

*) Nach dem Berichte Pariser Zeitungen.

a eu de l'esprit de l'accueillir au Vaudeville. Car si quelques réserves, même sérieuses, sont de mise sur la conduite de cette comédie, la donnée en demeure intéressante, et le détail en a souvent une gaieté fine, une vivacité très philosophique. C'est un début digne de l'attention du public et de l'applaudissement des lettrés.

M. Germain, dans son premier acte, d'une verve continue et parfois charmante, nous montre un ménage désuni par la jalousie de la femme. Valentine Darcel est jalouse instinctivement et furieusement, jalouse de tout, même de sa mère à qui elle reproche d'être avec son gendre d'une familiarité trop coquette. Aux accès de jalousie, Valentine fait succéder les crises de tendresse.

Son mari, en douceur, s'irrite et s'exaspère. Une scène éclate à la suite de laquelle il s'évade du domicile conjugal. Au second acte, nous le retrouvons chez une certaine dame divorcée, Mme Paule d'Argillès, qui est sa maîtresse. Mme d'Argillès redoute par expérience les unions trop intimes; elle décide Darcel à reprendre, après plusieurs mois, la vie en commun avec sa femme. De la sorte, elle continuera à être, dans la force et l'agrément du terme, sa maîtresse. Au dernier acte, Darcel n'a plus aucun sujet de plainte contre Valentine. Celle-ci est douce, attentionnée, exquise.

C'est que dans l intervalle elle a pris un amant, un magistrat sentencieux et ridicule, mais qui sait le chemin qu'on fait faire aux femmes malheureuses avec l'appeau d'un peu de sentiment. Darcel surprend un de leurs baisers. Son premier geste est colère. Mais il n'aime plus Valentine. Il a sa vie ailleurs. Et il constate, simplement vexé, que sa femme aurait pu «mieux choisir.»

Le second acte, avec son salon-club de femmes divorcées qui flirtent, fument et jouent au baccara, est de couleur trop vaudevillesque et ne se rattache pas rigoureusement à l'action.

Le troisième, de dessin juste, curieux, audacieux, aurait gagné à être plus précisé et fouillé. Mais, jugée d'ensemble, cette comédie de début met en lumière de réels mérites d'observation, de rares qualités de dialogue. *(XIXe Siècle).*

Ch. Grandmougin, Le Christ, drame sacré, musique de Lippacher (Théâtre-Moderne).

Il serait peut-être temps de songer sérieusement à refaire la société des confrères de la Passion. Les *mystères* sont pour l'instant fort à la mode, et, sous des formes diverses, traités par les poètes avec le respect, avec l'émotion lyrique qui s'imposent, ils sont accueillis par le public avec un respect égal et une sympathie toute philosophique ou évangélique. Sans chercher les raisons, assez générales, de ce fait assez particulier, j'aime mieux dire que le drame de M. Grandmougin, donné au Théâtre-Moderne en matinée plusieurs jours de suite, a beaucoup plu.

M. Grandmougin, s'inspirant de l'Evangile avec une certaine liberté dans le détail, nous montre d'abord Jésus à Nazareth, insulté par la foule. D'un geste, il cloue au sol les meneurs les plus excités, ce qui peut passer pour un miracle. Le second tableau est le lac de Galilée où Marie-Madeleine a sa petite maison, dans un paysage joli. Madeleine s'attache au pas du divin maître qui lui a révélé l'amour véritable, qu'elle ne pressentait guère. Au Jardin des Oliviers, l'ange apparaît à Jésus, abîmé dans le doute et la douleur. Le tableau suivant est le prétoire de Pilate, où Jésus se laisse défendre avec une indulgence divine par Marie-Madeleine.

Le dernier tableau, enfin, est le Golgatha, où l'on voit Jésus crucifié entre les larrons. Les soldats jouent aux dés ses vêtements et Marie-Madeleine le regarde mourir, agenouillée au pied de la croix. Ce tableau, d'une mise en scène curieusement réaliste, a produit un grand effet. Il aurait bien étonné Boileau! Pour moi, je préfère les scènes qui doivent leur prix à la sincérité éloquente de M. Grandmougin. Et j'ai plaisir à citer, sans critiquer l'imagination parfois un peu téméraire et le style un peu abondant ou romantique du poète, ces belles strophes du Christ au Jardin des Oliviers, où passe un ressouvenir de l'*Espoir en Dieu*:

Non! Je regarde en vain le grand ciel que je sonde,
La désolante nuit à la splendeur profonde
Se tait cruellement devant mon désespoir!
Et vous, coteaux aimés, forêts sombres, beaux fleuves,
Vous rêvez en silence autour de mes épreuves,
Indifférents et beaux dans les parfums du soir!
Mon Dieu! Je vous implore! Etes-vous là?... Personne
Ne répond à ma lèvre où la douleur frissonne!...
Le silence est partout comme un poids étouffant!...
Pareil à l'exilé dont la joie est tarie,
Quand j'ai perdu mon Dieu j'ai perdu ma patrie,
Et l'homme n'est plus rien sans une foi d'enfant.
O mort! délivre-moi si la vie est une leurre,
Guéris-moi pour jamais du coup qui m'a frappé!
Silence du néant, reprends ton fils qui pleure!
O terre, engloutis-moi si le ciel m'a trompé!...

L'interprétation n'était que convenable.
(XIXe Siècle.)

H. Raymond et **J. de Gastyne, Les Maris d'une divorcée.** Comédie en trois actes (Palais-Royal.)

M. Naquet n'aura pas seulement droit dans l'histoire à la reconnaissance des ménages malheureux. Les vaudevillistes aussi pourront lui brûler un beau cierge. La loi sur le divorce est, en effet, devenu pour eux une mine dans laquelle ils puisent à pleines mains, les uns après les autres.

C'est encore une des mille situations que peut amener le divorce dans la vie courante, que MM. Raymond et de Gastyne viennent de mettre à la scène.

Les époux Durosier ont divorcé, à la suite d'une malencontreuse gifle que Monsieur s'est oublié à donner à Madame. Les voilà partis chacun de son côté.

Un an se passe et l'ex-madame Durosier songe à remplacer M. Durosier. C'est un médecin de Chartres qu'elle a choisi, le docteur Brémond et, comme ils se plaisent, ils s'épousent.

Le mariage a eu lieu le matin même à Chartres, dans la plus grande discrétion, et la cérémonie terminée, M. et Mme Brémond sont partis aussitôt pour Paris. Ils n'ont pas plutôt mis le pied dans leur appartement, que le tête-à-tête tant souhaité par Brémond est immédiatement interrompu. Tous les amis de l'ancien ménage Durosier, Pommereau, les Chamouillet, etc., arrivent à tour de rôle apporter leurs félicitations à Mme Brémond et un peu aussi pour voir le successeur de Durosier.

La présence de tous ces intrus qui s'invitent à dîner sans façon a pour effet d'agacer singulièrement M. Brémond. Il a surtout grand'peine à se contenir et à ne pas jeter tout ce monde-là dehors, quand il entend chacun d'eux faire l'éloge de Durosier, vanter sa gaîté, son esprit et sa cave.

La patience humaine a des bornes, Brémond n'y tient plus; il éclate et dès l'instant où ces importuns se comportent chez lui comme en pays conquis, que sa femme se refuse à leur interdire sa porte, c'est lui qui s'en ira. Et de fait, après une scène des plus vives avec sa femme, il part et s'en va coucher à l'hôtel. Ça commence bien! C'est une jolie entrée en ménage!

De son côté, M. Durosier, qui, quoique divorcé, n'a pas dit son dernier mot à l'amour, s'est fiancé à une jeune veuve du nom d'Adrienne. C'est chez cette Adrinne que se passe le second acte. Bien entendu, nous voyons arriver tous les amis de Durosier, les Chamouillet, Pommereau, etc. desireux d'être présentés à la nouvelle et future Mme Durosier. Nous ne tardons pas non plus à voir apparaître M. Brémond, ancien ami du premier mari d'Adrienne.

Vous pensez bien que Brémond, qui a passé la première nuit de ses noces, seul, dans un hôtel, n'est pas précisément content. Il a surtout, amassés dans le cœur, des trésors de tendresse qu'il ne demanderait pas mieux que de dépenser. Aussi, comme Adrienne est jolie, il en tombe amoureux, lui raconte sa mésaventure de la veille. «Ah! si j'avais su que vous étiez veuve, lui dit-il, c'est moi qui ne me serais point marié.» Et il ne cache pas à Adrienne le plaisir qu'il aurait à trouver en elle une consolatrice. Il en est d'ailleurs pour ses frais, car Adrienne est une honnête femme.

D'ailleurs, Durosier entrant à ce moment, Adrienne laisse les deux hommes seuls. Voilà donc les deux maris en tête-à-tête. Naturellement, Brémond ignore qu'il a en face de lui son prédécesseur, et Durosier ne sait pas que son interlocuteur a épousé, la veille même, son ancienne femme.

Brémond a la confidence facile, comme la plupart des gens qui trouvent un adoucissement à leurs douleurs ou à leurs joies à les raconter. Le voici donc en train de narrer par le menu les désagréables péripéties qui ont marqué sa première journée de mariage. Et il faut voir comme il traite ces Chamouillet, ce Pommereau, ce Durosier dont on lui rebat les oreilles. Cette scène entre les deux maris est sans contredit la plus gaie de la pièce. Elle se termine au milieu des éclats de rire quand Durosier apprend à Brémond que Durosier c'est lui.

Au fond, vous le pressentez bien, M. Durosier aime toujours son ancienne femme et celle-ci, depuis qu'ils sont divorcés, lui a de son côté découvert une foule de qualités. Comme elle n'a été en somme qu'une madame Brémond honoraire, elle demandera une seconde fois le divorce et elle *reépousera* Durosier.

Voilà la trame de cette pièce. Le point de départ repose sur une observation vraie et nous laissait espérer une comédie de mœurs. Les auteurs n'ont pas cru devoir demeurer dans ce ton; leur pièce a brusquement tourné à la charge. Ils ont eu, en tout cas, le mérite de nous présenter un vaudeville d'un genre un peu rajeuni, en ce sens qu'il ne roule pas sur des quiproquos. Le rire qu'il provoque est parfois un peu gros, mais il finit toujours par éclater. Les auteurs apparemment n'en demandaient pas davantage. *(La Paix.)*

Dubut de Laforest et **Méténier, La Bonne à tout faire,** comédie en trois actes (Variétés).

Ce qu'est cette *Bonne à tout faire*, tant vantée et trompettée à l'avance par le chœur des principaux intéressés, cette «comédie réaliste gaie», cette étude de mœurs vécue et observée soi-disant dans le goût de la *Parisienne,* cette tentative audacieuse et considérable? Rien de plus simple: c'est une collection de vieilles caricatures. Les personnages sont empruntés au bas vaudeville.

Dans le dialogue, pas de finesse, ni de véritable esprit, ni de fantaisie à la fois légère et pénétrante, comme celle du grand immoraliste Meilhac; de la charge, non pas gauloise, grivoise, et gracieuse en ses effronteries, mais grossière.

Si on juge la pièce de MM. Dubut de Laforest et Méténier avec le sérieux que réclame la prétention des auteurs d'avoir écrit une satire sociale, on tiendra, pour froid, pour trop fade, — je me sers à dessein du mot, — ce mélange du théâtre du Guignol et de celui de Karagheuz. Et tout ce qui pourra étonner et amuser encore, sera le talent supérieur de pince-sans-rire avec lequel les auteurs ont parlé et sans doute reparleront d'art nouveau à l'occasion de ce lent défilé, de cette incohérente pantomime de fantoches à *tout* faire.

Félicie, au premier acte, arrive de Bordeaux pour être bonne. Elle se place chez des bourgeois, M. et Mme Vaussanges, qui sont en apparence de braves gens. Mais ce serait ne rien connaître de l'art nouveau que de ne pas deviner que ces bourgeois sont aussi vicieux qu'ils ont l'air honnête. M. Vaussanges fait à la fois de la morale et de l'œil à ses bonnes. Mme Vaussanges se laisse courtiser de près par un certain baron Luzard qui a procuré de l'avancement à son mari.

Ce baron a laissé là, pour flirter ferme avec Mme Vaussanges, la cousine de celle-ci, une veuve, Mme Mercœur, qui loge à l'étage au-dessus. Mme Mercœur vient relancer le baron jusque chez Mme Vaussanges. Enfin, c'est du très vilain monde! Félicie ne juge pas la place mauvaise, d'autant mieux qu'elle a déjà un amoureux, le joli garçon coiffeur Victor.

Un an après, Félicie est tutoyée par M. Vaussanges, taquinée par le fils de la maison, le collégien Léonce, et a toute la confiance de sa maîtresse. Elle en profite pour aider le baron Luzard à vaincre les scrupules suprêmes de Mme Vaussanges. Grâce à elle, le baron est reçu dans la chambre de Mme Vaussanges, et il s'en va reconnaissant. M. Vaussanges et sa femme augmentent les gages de Félicie, qui se réjouit d'épouser le délicieux «merlan» Victor, sitôt qu'elle aura amassé la dot nécessaire.

Félicie va se marier. M. Vaussanges est désolé. Néanmoins, il lui a promis les quatre mille francs qui manquent à son bonheur. Félicie, qui a le cœur bien situé, ne sait comment s'acquitter. Déjà elle a encouragé le jeune Léonce à passer son baccalauréat, lui promettant, en cas de succès, la seule récompense qui soit en son pouvoir. Que peut-elle faire de plus pour le bon M. Vaussanges? Une seule chose: obtenir qu'on le décore! Cela dépend du baron Luzard.

Le baron, tout juste, après Vaussanges, Léonce et un collègue gâteux de Vaussanges, M. Bagois, vient pourchasser galamment Félicie dans sa cuisine (Trublot eût souhaité vivre et mourir dans cette maison!); mais il n'interviendra qu'à une condition, si, le soir même, qui est la veille de son mariage, Félicie lui accorde un rendez-vous. Félicie consent. Mais M. Vaussanges apprend par Mme Bagois ce rendez-vous, cette trahison.

Il a une crise de jalousie larmoyante et flanque à la porte Félicie qui, revenant de se sacrifier pour lui, l'estime bien ingrat! Primitivement, Vaussanges pardonnait. Dans la version d'hier soir, il déclare à sa femme qu'il chasse Félicie parce qu'elle est une drôlesse et parce qu'il entend faire respecter «son foyer»!

C'est là (est-il besoin de le redire après cette analyse mélancoliquement exacte?) une pièce singulièrement banale en sa brutalité cherchée.

Les auteurs semblent n'avoir eu souci que de dire et de montrer des choses «raides» sans les expliquer ni les amener. Félicie agit-elle par passiveté de caractère, par perversion de bonté, par une indifférence philosophique ou par un tempérament bordelais? Nous l'ignorons.

Le dialogue vise au réalisme cruel, ou du moins à l'effet de théâtre; il n'est presque jamais dans la vraisemblance. M. Vaussanges parle comme Prudhomme et Félicie lance des mots «énormes», aux fins d'acte. C'est, je le répète, une charge où l'outrance est, si l'on peut dire, à la grosse, quelque chose comme du Paul de Kock triste.

Le nom des auteurs a été proclamé dans la fuite générale. *(XIXe Siècle.)*

L. de Grammont, Simone. Pièce en trois actes (Théâtre-Libre).

C'est une grave question — les moralistes se plaisent à l'examiner — que de savoir si, dans

le mariage, l'intérêt du mari est d'initier sa femme à toutes les joies, même un peu artificielles, de l'amour. Gustave Droz a écrit sur ce sujet fort sérieux un livre assez croustillant où il conclut que la sagesse pour le mari est de n'être pas trop sage.

M. de Gramont, dans *Simone,* défend la même opinion, la même thèse. Mais sa pièce, d'ailleurs pleine de qualités, a le défaut d'être écrite avec un parti-pris fâcheux de gaîté et aussi de se dénouer trop à la manière noire.

Simone, comtesse de Stampes, est une épouse incomprise de son mari, physiquement. Pierre de Stampes s'imagine avoir été tout à fait correct avec elle quand il n'a été que brutal. Simone souffre de ce malentendu.

Aussi quand elle rencontre le beau musicien Mauryas, qui est un artiste dans toute la force et la nuance du terme, elle ne résiste guère à la curiosité qui l'entraîne vers ce charmeur de qui elle attend la révélation tendre des réalités rêvées. Il y a huit jours qu'elle est sa maîtresse quand son mari revient, rappelé par la tante de Simone, qui a idée qu'il se passe quelque chose d'anormal.

Pierre désormais est devenu odieux à Simone. Elle propose donc à son amant de fuir avec elle. Mauryas, qui est marié et n'a pas pris jusqu'alors l'aventure au tragique, demande à réfléchir et se dérobe. C'est, direz-vous, une variante «cruelle» de la *Petite Marquise.* Pour éviter que le rapprochement s'impose, M. de Gramont a donné à *Simone* une conclusion mélodramatique. Délaissée par son amant, menacée par son mari de caresses inusitées auxquelles il se résigne, et dont elle a horreur, Simone s'empoisonne avec de la morphine.

Ce sujet aurait exigé une rare délicatesse de tour de main pour ne pas faire rire outre mesure le public frivole du Théâtre-Libre. M. de Gramont, qui a pourtant beaucoup de souplesse d'esprit et de style, en a accentué comme à plaisir les côtés scabreux. Il a appuyé, avec drôlerie sans doute, mais avec complaisance, là où il aurait fallu glisser, et le public ne s'en est pas plaint, prenant à la blague ironiquement, cyniquement joyeuse, cette tragédie conjugale. Aussi, quand il a vu que Simone se piquait à la poitrine pour de bon, a-t-il été dérouté et désappointé. Il attendait un dénouement plus conforme, et, par exemple, que Simone fît profiter son mari de l'expérience aimable acquise à ses dépens.

(La Paix.)

Stanislas Rzewusky, Le Justicier. Drame en cinq actes et sept tableaux. (Ambigu.)

M. Rzewusky est un jeune écrivain polonais, petit-neveu de Balzac, qui nous fait la politesse d'écrire dans notre langue des ouvrages d'une observation très élégante et d'une remarquable tenue littéraire. M. Rzewusky aborde les genres les plus variés avec une égale distinction. Il nous a donné déjà un drame intime et curieux au Théâtre-Libre, le *Comte Witold*, un drame historique et à spectacle à la Porte-Saint-Martin, l'*Impératrice Faustine,* un roman d'analyse, *Alfredine.*

Le drame joué hier à l'Ambigu s'ajoute à la série. Il n'a pas reçu un mauvais accueil du public, visiblement intéressé par la personnalité de l'auteur, très connu dans le monde parisien comme écrivain dilettante et divers.

Ce drame ne laisse pas que d'offrir une certaine complication. Je le résume tableau par tableau pour plus de fidélité et de netteté.

Premier tableau: la Débâcle. — Cette débâcle est celle du prince russe Philippe de Mora. Ce gentilhomme, très galant et très joueur, se trouve ruiné. Il a perdu soixante mille francs à sa dernière banque et ce coup l'achève. Sa femme, la princesse Louise, créature exquise dont la vocation est de se dévouer quand même à son scélérat de mari, se désole. Son fils, André de Mora, montre plus de calme. Ce jeune homme, qui a des aspirations humanitaires et se proclame nihiliste, souhaite que la ruine de Philippe soit le signal de sa réhabilitation morale. Mais Philippe n'y songe guère, à cette réhabilitation.

Ce qu'il se propose, c'est de divorcer pour se remarier avec une aimable aventurière, Esther Vandergold, qui a été aimée autrefois de son fils, et dont il paraît toqué.

Deuxieme tableau: Monsieur Rodolphe. — C'est le nom d'un patron de cercle à qui le prince demande les soixante mille francs dont il a besoin et qui les lui refuse avec une désinvolture pittoresque. Le père de Rodolphe, Evrad, qui a été jadis l'intendant des Mora, les prêtera à la princesse Louise, à qui il a voué un culte respectueusement attendri. Mais, chez Rodolphe, la princesse apprend par André de Mora que son mari est résolu à épouser Esther. Ce divorce qui tuerait de chagrin la princesse Louise ne se fera pas. Qui l'empêchera? André.

Troisième tableau: Le Justicier. — Nous sommes en Russie, dans la maison de campagne fort isolée que possède à Peterhoff Esther Vandergold. André y vient supplier son père de renoncer à son

projet de divorce, lui révélant qu'Esther a été sa maîtresse. L'autre n'entend rien. Pendant son absence (il est allé chercher imprudemment du secours au village voisin, car il se méfie de son fils), André pénètre dans la maison. Après une scène violente avac Esther, qu'il adore et qu'il hait à la fois, il la tue, et s'échappe. Le prince, qui arrive à ce moment, est arrêté. Pour ne pas accuser son fils, il ne nie point avoir assassiné Esther.

Quatrième tableau: La Route d'exil. — Le prince a été condamné. André s'est bien dénoncé, mais on ne l'a pas cru. Il vient, avec sa mère, voir une dernière fois Philippe de Mora qui fait partie d'un convoi de forçats en route pour la Sibérie. Un grand changement s'est opéré chez le prince depuis la mort de celle qu'il aimait avec une passion sénile et désespérée. Il est à présent mystique et tolstoïsant. Il ne pardonne pas à son fils, car nul ne peut pardonner à celui qui a »détruit l'œuvre divine de l'avenir«. Mais il reconnaît ses torts envers la princesse, qui se décide à se sacrifier encore une fois, à l'accompagner en Sibérie, parce que, s'il l'a fait souffrir cruellement, elle lui doit le bonheur d'un grand amour, même méconnu. Le prince exige seulement de son fils la promesse qu'il veillera sur une fille qu'a laissée Esther, et à qui il faut bien que quelqu'un serve de père. André le jure.

Cinquième tableau: Bax-les-Bains. — Douze ans se sont passés, et un autre drame commence. André, qui n'a pas tenu bien scrupuleusement sa promesse, retrouve la fille d'Esther dans un casino de station thermale et mondaine où elle est cocotte, hélas! Il a fait dans l'intervalle une fortune énorme en Amérique. Il propose à Olympe Rival, — c'est le nom de guerre de la fille d'Esther, — une partie de cette fortune sans rien lui demander en échange, et, pour des raisons connues de lui seul, Olympe accepte l'aubaine.

Sixième tableau: L'Aveu. — Olympe se prend à aimer cet original qui la tire de misère dorée.

Mais elle reçoit une lettre anonyme d'un amant congédié, le journaliste Lousteau, qui lui apprend qu'André s'est accusé jadis du meurtre d'Esther Vandergold. Elle le repousse avec horreur; mais, en apprenant que, dans le duel qu'il a avec Lousteau, il ne veut pas se défendre, elle tombe presque dans ses bras. C'est le sujet du *Cid*, d'autant mieux qu'André lui avoue le meurtre qu'il a cru devoir commettre au temps où il était le justicier.

Septième tableau. — Le duel a lieu. André est blessé et meurt; mais il meurt pardonné et aimé par Olympe, en qui revit »la morte«. C'est la scène du *Maître de forges*, avec des indications ibséniennes.

Ce drame est, on le voit, assez décousu, quoique clair. Il évoque le souvenir de *Crime et Châtiment*, de Tolstoï, d'Ibsen, de Dennery, de Corneille, etc. Mais dans un tableau, le quatrième, malgré les réminiscences (il y en a même du *Comte Witold)*, le *Justicier* atteint à un pathétique grave et élevé. La peinture du monde des joueurs (2e et 5e tableau) a paru exacte et amusante. M. Rodolphe, tenancier de tripot, usurier féroce et excellent père de famille plein de vertus bourgeoises, est une caricature des plus vivantes et des plus psychologiques. *(XIXe Siècle.)*

Revuenschau.

Revue des deux Mondes. 1892.

1 juin. H. Taine. La Reconstruction de la France en 1800: L'École, l'Université de Napoléon. II; É. Lamy, Le Devoir des Conservateurs; M. Jusserand, L'Angleterre au temps des invasions: Les origines de la race et la formation du génie anglais; A. Delpit, Belle-Madame (Fin); G. Lafenestre, Les Salons de 1892. I. La Peinture aux Champs-Élysées; V. Du Bled, Une Femme du monde auteur au XVIIIe siècle: Madame la comtesse de Genlis; G. Valbert. Un Publiciste allemand et son plaidoyer en faveur de la Triple-Alliance; C. Bellaigue, Revue musicale; Revue dramatique. — 15 juin. J. Reibrach, Aller et retour I; H. Taine, La Reconstruction de la France en 1800: L'École, l'Instruction publique depuis 1815. III; G. d'Avenel, La Fortune mobilière dans l'Histoire. II. Les monnaies et le taux de l'intérêt; F. Harris, Les Origines cartésiennes de l'idéalisme contemporain; A. Moireau, Le Projet de réforme des caisses d'épargne; A. Binet, Le Calculateur Jacques Inaudi; E.-M. de Vogüé, Un Historien de la Monarchie de juillet: M. Thureau-Dangin; C. Bellaigue, Revue dramatique. — 1 juillet. H. Taine, La Reconstruction de la France en 1800: L'École, l'Instruction publique depuis 1815. IV; A. Barine, Bourgeois d'autrefois: La famille Goethe; D'Haussonville, Le Travail des femmes aux États-Unis et en Angleterre; J. Reibrach, Aller et Retour. II; G. Larroumet, Un Historien de la société précieuse au XVIIe siècle: Baudeau de Somaize; G. Picot, La Pacification religieuse; G. Lafenestre, Les Salons de 1892. II. La Sculpture aux deux Salons et la peinture au Champ de Mars; G. Valbert, Le Journal de Walter Scott.

Neue Publikationen.

I. Philologie und Pädagogik.

Bahlsen, L., Der französische Unterricht nach den Grundsätzen der Reformer. Programm der VI. Höh. Bürgerschule zu Berlin.

Bergerol, E., Dictionnaire étymologique de la langue française, contenant les racines, les dérivés, toutes les étymologies certaines et l'indication des étymologies douteuses. Paris, Garnier.

Blondel, Œuvres de Robert Blondel, historien normand du XVe siècle. Publiés d'après les mss. originaux, avec introduction, notes, variantes et glossaire. Tome I. Rouen, Lestringant.

Capeller, G., Die wichtigsten aus dem Griechischen gebildeten Wörter (mots savants) der französischen und englischen Sprache. IV. Programm des Realgymnasiums zu Gumbinnen.

Cron, Über die Stellung des Adjektivs im Altfranzösischen und Spätlateinischen. Prog. des Bischöflichen Gymnas. zu Strafsburg.

Dagnet, A., Le patois manceau tel qu'il se parle entre le Mans et Laval. Étude sur les sons, les articulations et les mots particuliers au manceau. Laval, Bonnieux.

Delisle, L., Notice sur un psautier latin-français du XII[e] siècle (Ms. latin 1670 des nouvelles acquisitions de la Bibliothèque nationale). Paris, Klincksieck.

Doutrepont, G., Tableau et théorie de la conjugaison dans le wallon liégeois. Liège, Vaillant-Carmanna.

Eggers, H., L'Art poétique de Boileau comparé à celui d'Horace. Prog. des Gymnas. zu Warendorf.

Emans, O., Einige Fragen der französischen Grammatik. Prog. des Friedrich-Wilhelms-Gymnas. zu Köln.

Franzen, M., Über die Sprache Jean Rotrous. Programm des Gymnas. zu Rheinbach.

Giefse, A., Venceslas, tragédie de Rotrou. Programm des Gymnas. zu Homburg v. d H.

Haferkorn, M., Die Hauptprediger der Ligue in den französischen Religionskriegen 1576-1594. Programm des Wettiner Gymnas. zu Dresden.

Ispert, Der französische Unterricht. Programm der Höh. Bürgerschule zu Magdeburg.

Janet, P., Fénelon. Paris, Hachette. Frs. 2.

Jörfs, P., Über den Genuswechsel lateinischer Masculina und Feminina beim Übergange in das Französische. Programm des Gymnas. zu Ratzeburg.

Knigge, Zum französischen Unterricht an Gymnasien. Progr. des Gymnas. zu Jever.

Kraft, Beiträge zur Geschichte der französischen Verbalflexion nach den Zeugnissen der Grammatiker bis 1800. Progr. des Realgymnas. des Johanneums zu Hamburg.

Mager, A., Syntaktische Untersuchungen zu Rabelais. Progr. des Gymnas. zu Marburg a. D.

Meyer, Fr., Welchen Wert hat für uns die klassische Tragödie der Franzosen? Programm des Realgymnas. z. h. Geist zu Breslau.

Mistère, le, Du Viel Testament, publié avec introduction, notes et glossaire par J. de Rothschild. Tome VI. Paris, Didot.

Scharschmidt, E. Estienne Pasquiers Thätigkeit auf dem Gebiete der französischen Sprachgeschichte und Grammatik. Progr. des Gymnas. zu Bautzen.

Schnellbächer, Über den syntaktischen Gebrauch des Konjunktivs in einigen chansons de geste. Progr. der Realschule zu Alsfeld.

Siele, C., Über die Chanson «Guibert d'Andrenas». Classification der Handschriften, Analyse und Quellenuntersuchung. Marburger Dissertation.

Sorel, A., Madame de Staël. London, Fischer Unwin. Sh. 3,6.

Strauch, E., Vergleichung von Sibots „Frouwenzucht" mit den andern mittelhd. Darstellungen derselben Geschichte, sowie den französischen Fabliaux und dem Märchen bei Straparola. Progr. des Wilhelmsgymnas. zu Breslau.

Süfs, H., Questionnaire sur la vie et les œuvres de Molière. Progr. des Gymnas. zu Strehlen.

Taine, H., La Fontaine et ses fables. 12[e] édition. Paris, Hachette. Frs. 3.50.

Warnke, Marie de France und die anonymen Lais. Programm des Gymnas. zu Koburg.

Weber, E., Über den Anfangsunterricht im Französischen. Progr. des Französischen Gymnasiums zu Berlin.

II. Belletristik, Geschichte, Geographie, Philosophie.

Andrews, J. Br., Contes ligures. Traditions de la Rivière, recueillis entre Menton et Gênes. Avec notes et index. Paris, Leroux. Frs. 5.

Barbey d'Aurevilly, J., Théâtre contemporain. Nouvelle série, 1870-1883. Paris, Tresse. Frs. 3,50.

Benjamin, E., Singularité. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.

Berleux, J., Le Roman de l'Idéal. Étude d'un amour platonique. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.

Bernède, A., Contes à Nicette. Préface de Charles Fuster. Paris, Fischbacher. Frs. 3.

Blocqueville, M[me] la marquise de, Stella et Mohammed, ou Chrétienne et Musulman. Paris, Flammarion. Frs. 5.

Brunetière, F., Essais sur la littérature contemporaine. Paris, C. Lévy. Frs. 3.50.

Burnett, F. H., La Fille à Lowrie. Traduction de Robert de Cerisy, suivie d'une étude sur Mrs. Burnett, par Th. Bentzon. Paris, Hetzel. Frs. 3.

Cervantes, Le Licencié Vidriera. Nouvelle traduite en français, avec une préface et des notes par R. Foulché-Delbosc. Paris, Welter. Frs. 2.

Claretie, J., L'Américaine. Roman contemporain. Paris, Dentu. Frs. 3,50.

Contes allemands du temps passé, extraits des recueils des frères Grimm, et de Simrock, Bechstein, Franz Hoffmann, Musæus, Tieck, Schwab, Winter etc., avec la légende de Lorely. Traduits par Félix Frank et E. Alsleben. 3[e] édition. Paris, Perrin. Frs. 3,50.

Couturier, Cl., L'Inespéré. Paris, Charpentier. Frs. 3,50.

Dieulafoy, J., Volontaire, 1792-1793. Paris, Colin. Frs. 3,50.

Du Boisgobey, F., Acquittée. Paris, Plon. Frs. 3,50.

Du Chastel, O., Regain d'amour. Paris, Perrin. Frs. 3,50.

Fabre, F., Sylviane. Illustrations de George Roux, gravées sur bois par Baude et Hamel. (Collection E. Testard.) Paris, Charpentier. Frs. 3,50.

Feuillet, O., Théâtre complet. Tome I. (Un Bourgeois de Rome. Le Pour et le contre. La Crise. Péril en demeure. Le Village. La Fée. Le Roman d'un jeune homme pauvre.) Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.

Gandillot, L., Le Pardon. Comédie en 3 actes. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.

Gastyne, J. de, Pauline de Mériane. Paris, Dentu. Frs. 3,50.

Ginisty, P., L'Année littéraire. Avec une préface d'Anatole France. Septième année 1891. Paris, Charpentier. Frs. 3,50.

Halévy, L., Karikari. Un tour de valse. Tom et Bob. La Plus belle. Noiraud. Guignol. Deux cyclones. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.

Jourdanne, G., Les Littérateurs narbonnais à l'époque romaine. Paris, Leroux. Frs. 2.

Jullien, J., Le Théâtre vivant. Essai théorique et pratique. Paris, Charpentier. Frs. 3,50.

Karadja, la Princesse, Etincelles. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.

La Bretonnière, J. de, Belle-Sœur. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.

Larchey, L., L'Esprit de tout le monde. Joueurs de mots. Paris, Berger-Levrault. Frs. 3,50.

Lavalley, G., Les Drames de la bêtise. Paris, Dentu. Frs. 3.

Lemercier, E., La Vie en Chansons. Paris, Ondet. Frs. 3,50.

Lesueur. D. [J. Loiseau], Passion slave. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.

Maffre de Baugé, A., Chères amours. Paris, Savine. Frs. 3,50.

Maizeroy, R., Cas passionnels. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.

Mary, J., Les Enfants martyrs. Deux innocents. Paris, Kolb. Frs. 3,50.

Mérouvel, Ch., La Maîtresse de M. le Ministre. Paris, Dentu. Fr. 1.

Ner, H., Les Chants du divorce. Poésies. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.

Noël, E., et E. Stoullig, Les Annales du théâtre et de la musique. 17[e] année 1891. Préface par Gustave Larroumet. Paris, Charpentier. Frs. 3,50.

Pagat, H., Pangorju au pouvoir. Paris, Charpentier. Frs. 3,50.

Peladan, J., La Queste du Graal. Proses lyriques de l'éthopée «La Décadence latine». Paris, Chamuel. Frs. 3,50.

Potapenko, Le Roman d'un homme raisonnable. Traduit du russe et adapté par Marina Polonski. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.

Prévost, M., Lettres de femmes. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.
Prudhomme, S, Réflexions sur l'Art des vers. Paris, Lemerre. Frs. 2.
Rabusson, H., Bon garçon. Mœurs de la société contemporaine. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Richard O'Monroy, Services de nuit. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Sales, P., Olympe Salverti. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
Somveille, L., Les Prémices (Poésies). Paris, Lemerre. Frs. 3.
Spronck, M., Jacques Bernys. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Summer, M., La Pensionnaire d'Ecouen. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Thermidor, drame en 4 actes, de V. Sardou. Compte rendu analytique par Emile Moreau. Paris, Nilsson. Frs. 2.
Thomas, G., Michel-Ange poète. Étude sur l'expression de l'amour platonique dans la poésie italienne du moyen âge et de la Renaissance (XIVe et XVIe siècle). Paris, Berger-Levrault. Frs. 3.
Toudouze, G., Le Vertige de l'Inconnu. Paris, Havard. Frs. 3.50.
Vallier, R., Guillemette. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Valmiky, Le Ramayana. Poème sanscrit, traduit en français par Hippolyte Fauche. Paris, Flammarion. Frs. 2,50.
Vilars, Fr., Le Passé de Sœur Monique. Paris, Plon. Frs. 3,50
Weill, A., Lettres d'amour entre deux époux avant et après le mariage, depuis 1847 jusqu'à 1878. Paris, Sauvaitre. Frs. 3.
Willy, L'Année fantaisiste. Illustrations de A. Guillaume. Paris. Delagrave. Frs. 2,50.
Witt, Mme de, née Guizot, Contes et légendes de l'Est. Paris, Hachette. Frs. 2.

Aulard, F. A., Le Culte de la Raison et le culte de l'Être suprême (1793-1794). Essai historique. Paris, Alcan. Frs. 3,50.
Aumale, le duc d', Histoire des princes de Condé pendant les XVIe et XVIIe siècle. Tome VI. Paris, C. Lévy. Frs. 7,50.
Compte rendu du Congrès scientifique international des catholiques; tenu à Paris du 1er au 6 août 1891. 8 fascicules. Paris, A. Picard. Frs. 20.
Condaminas, Ch., La Visitation à Périgueux, avant 1789. Étude historique. Paris (Périgueux), E. Lechevalier. Frs. 2,50.
Costa de Beauregard, le marquis, Le Roman d'un royaliste sous la Révolution. Souvenirs du comte de Virieu. Paris, Plon. Frs. 7,50.
Courcelle Seneuil, J. G., La Société moderne. Études morales et politiques. Paris, Guillaumin. Frs. 5.
Documents sur la négociation du Concordat et sur les autres rapports de la France avec le Saint-Siège en 1800 et 1801, publiés par le comte Boulay de la Meurthe. Tome I. Paris, Leroux. Frs. 7,50.
Fabre, J., Jeanne d'Arc, libératrice de la France. Édition illustrée de 40 grav. Paris, Librairie illustrée. Frs. 3,50.
Iung, le général, M. de Moltke et ses mémoires sur la campagne de 1870. Paris, Charpentier. Fr. 1.
Iung, le général, La République et l'armée. Paris, Charpentier. Frs. 3,50.
Jeny, L., et P. Lanéry d'Arc, Jeanne d'Arc en Berry, avec des documents et des éclaircissements inédits. Paris, A. Picard. Frs. 3.
Jullian, C., Gallia. Tableau sommaire de la Gaule sous la domination romaine. Avec 137 grav. Paris, Hachette. Frs. 3.
Le Camus, Lettres du cardinal Le Camus, évêque et prince de Grenoble (1632-1707), publiées par le P. Ingold. Paris, A. Picard. Frs. 12.
Lecomte, L. H., Une Comédienne au XIXe siècle. Virginie Déjazet. Étude biographique et critique d'après des documents inédits. Paris, Sapin. Frs. 7,50.
Leverdays, E., Nouvelle organisation de la République. Œuvre posthume. Paris, G. Carré. Frs. 3,50.
Marion, M., Machault d'Arnouville. Étude sur l'histoire du contrôle général des finances de 1749 à 1754. Paris, Hachette. Frs. 7,50.
Pinard, E., Mon Journal. Tome I. Paris, Dentu. Frs. 3,50.
Ratouis, P., Les Bourniquettes de Saint-Charles de la paroisse de Saint-Jean-le-Blanc-lez-Orléans (1658-1870). Histoire intime d'un couvent d'Ursulines. Paris (Orléans), E. Lechevalier. Frs. 4.
Ricard, Mgr., Monseigneur Freppel. Paris. Dentu. Frs. 3,50.
Sée, H., Louis XI et les villes. Paris, Hachette. Frs. 7,50.
Tierny, P., La Prévoté e Montreuil et le Traité de Brétigny. Paris, A. Picard. Frs. 7,50.
Wimpffen, Crimée — Italie. Notes et correspondances de campagne du général de Wimpffen, publiées par H. Galli. Paris, Charles-Lavauzelle. Frs. 5.

Bouinais, le lieutenant-colonel, De Hanoï à Pékin. Notes sur la Chine. Avec une préface de Rambaud. Paris, Berger-Levrault. Frs. 3,50.
Branda, P. [le contre-amiral Réveillère], Ça et là. Cochinchine et Cambodge, L'Ame kmère. Ang-Kor. 3e édition. Paris, Fischbacher. Frs. 3,50.
Cholet, de, Voyage en Turquie d'Asie. Arménie. Kurdistan et Mésopotamie. Avec carte et grav. Paris, Plon. Frs. 4.
Lamouche, L., La Bulgarie dans le passé et le présent. Étude historique, ethnographique, statistique et militaire. Paris, Baudoin. Frs. 6.
Picard Destelan, Annam et Tonkin. Notes de voyage d'un marin. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
Sangnier, F., En Vacances. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
Silvestre, A., La Russie. Impressions, portraits, paysages. Illustrations de Henri Lanos. (Collection E. Testard.) Paris, Charpentier. Frs. 3,50.

Binet, A., Les Altérations de la personnalité. Paris, Alcan. Frs. 6
Goblet d'Alviella, le comte, L'Idée de Dieu d'après l'anthropologie et l'histoire. Conférences faites en Angleterre, sur l'invitation des administrateurs de la Fondation Hibbert. Paris, Alcan. Frs. 6.
Maitland, E., Les Écritures dévoilées, ou la Genèse d'après un point de vue oublié. Paris, Librairie de l'Art indépendant. Frs. 2.
Montargis, Fr., L'Esthétique de Schiller. Paris, Alcan. Frs. 4.
Naef, F., Histoire de l'Eglise chrétienne. Paris, Fischbacher. Frs. 6.
Pascal, P., Élie Benoist et l'Église réformée d'Alençon, d'après des documents inédits. Paris, Fischbacher. Frs. 4.
Petavel-Olliff, Le Problème de l'immortalité. Étude précédée d'une lettre de Charles Secrétan. 2 vol. Paris, Fischbacher. Frs. 12.
Petavel-Olliff, Le Salut universel et l'Universalisme conditionnel. Extraits de l'ouvrage intitulé: Le Problème de l'immortalité. Paris, Fischbacher. Fr. 1,50.
Pillon, F., L'Année philosophique, publiée sous la direction de F. Pillon. Deuxième année 1891. Paris, Alcan. Frs. 5.
Stampfer, E., L'Autorité de la Bible et la critique. Paris, Fischbacher. Fr. 0,60.
Vernes, M., Du Prétendu polythéisme des Hébreux. Essai critique sur la religion du peuple d'Israël, suivi d'un examen de l'authenticité des écrits prophétiques. 2 vol. Paris. Leroux. Frs. 15.
Viguié, A., Sermons inédits. Paris, Fischbacher. Frs. 3.

Nouvelles littéraires.

La grosse nouvelle du mois dernier, ce n'est pas celle que Zola est décidé à poser sa quatrième candidature platonique pour le siège de l'amiral Jurien de la Gravière à l'Académie, mais qu'on vient de découvrir ni plus ni moins qu'un gros manuscrit inédit de Victor Hugo. L'*Athenæum* annonce qu'un certain M. Samuel Davey serait propriétaire d'un manuscrit de Victor Hugo. intitulé *Journal de l'Exil;* ce manuscrit serait formé de 2,000 feuillets couverts d'une écriture serrée. Des lettres reçues par le poète seraient jointes à ce manuscrit. Ces documents se trouvaient dans dix gros paquets de papiers que le fils de M. Davey acheta

il y a quelques années, et qui auraient été vendus à Hauteville-House à un chiffonnier. Le journal commence au mois de juillet 1852 et se continue jusqu'en 1866. C'est une description minutieuse des conversations de Victor Hugo avec sa famille, ses amis et ses hôtes.

Si cette nouvelle se confirme, il y aura de quoi lire!

Les exécuteurs du testament de Victor Hugo prennent leur rôle au sérieux. Cette fois, ils publient sous le titre de *En voyages, Belgique et Normandie* un recueil de lettres pleines d'humour et de laisser-aller. N'ont-elles pas été soigneusement épurées et épluchées? En même temps, on nous annonce les derniers vers de Théodore de Banville *Dans la Fournaise*, ouvrage posthume dont une plume plus éloque devra parler.

Le livre du jour est le charmant ouvrage de Gaston Deschamps sur *La Grèce d'aujourd'hui*, qui forme une suite charmante et pétillante au livre qu'Edmond About rapporta de l'école d'Athènes il y a quarante ans. Deschamps est normalien comme About et le quart des académiciens actuels. Il nous fait assister à la vie quotidienne de ce petit peuple qui s'est si vite et si allègrement relevé, et surtout à la curieuse transformation que la langue hellénique subit de nos jours grâce aux efforts patients des lettrés. Les relations intimes établies depuis peu entre l'Allemagne et la Grèce assurent à cet excellent livre un succès légitime des deux côtés des Vosges. — Le goût se portant toujours vers les Mémoires, Madame Jarras a publié récemment chez Plon les Souvenirs du général de Jarras, chef d'état-major général de l'armée du Rhin en 1870. Ils seront certainement très souvent cités dans l'avenir, quand un écrivain impartial écrira l'histoire de cette guerre que M. Thiers a si justement qualifiée en la disant follement déclarée et ineptement conduite. Le général de Jarras cite un détail qui est navrant pour les fidèles de l'Empire.

Il paraît qu'au moment de la déclaration de guerre, il n'y avait même pas de cartes pour les officiers, et l'on ne put en distribuer de France qu'aux officiers généraux.

Et sait-on à quoi l'on s'occupait même après les premières défaites? A savoir si la garde impériale garderait ou non son bonnet à poil. Trois fois dans le même jour, en présence de l'ennemi, il y eut des ordres et des contre-ordres à ce sujet. C'est un petit fait, mais bien caractéristique pour celui qui voudra décrire l'épopée du troisième empire. Dans toutes choses, c'était la même indécision, la même irrésolution, nous dit le général de Jarras, qu'il s'agît des bonnets à poil ou des opérations militaires.

La guerre de 70-71 jette ses ombres sur bien des romans contemporains. Voici par exemple *Tout pour l'honneur*, par Hugues Le Roux, un livre émouvant.

Fritz Walter, un espion prussien au Havre, adore Claire Renoir, et obtient sa main en se faisant passer pour un enfant trouvé de nationalité suisse. Le frère de Claire, André Renoir, capitaine en mission dans le sud de l'Afrique, revient en congé. Il apprend, par hasard, le rôle joué par Walter, et cela après une conversation où il disait lui-même: «Les espions, en temps de guerre, je les trouve héroïques. Ils savent qu'ils risquent la mort certaine pour économiser des milliers de vie. En temps de paix, ils jouent une plus grosse partie. Car c'est leur honneur qui est en jeu.»

Walter a su qu'il était dénoncé. Il a fui avec sa fiancée, qu'il adore vraiment. André les retrouve, veut se battre avec Walter qui, pour éviter un duel avec le frère de celle qu'il aime, se tue de désespoir. Mais André, qui n'a pas eu de prolongation de congé, est considéré comme déserteur. Il passe devant le conseil de guerre et refuse de se justifier pour sauver l'honneur de sa sœur. Il va être condamné, quand une déposition le sauve.

Les débuts un peu froids de ce roman pourraient décourager le lecteur, si le nom d'Hugues Le Roux n'était pas de ceux qui promettent et que l'on aime à voir. Mais quand on entre en plein dans le vif du sujet, l'on se prend d'une réelle sympathie, même pour la perfide Daisy, excusable parce qu'elle aime. Je reprocherai toutefois à Hugues Le Roux de passer trop facilement et trop fréquemment du temps présent au temps passé. Cela est fatigant.

Vieux Parisien liseur.

Miscelle.

Racine's Begräbnisurkunde.

La *Paix* a publié naguère un intéressant document historique inédit, relatif à Racine. C'est un extrait du registre des sépultures de l'abbaye de Port-Royal-des-Champs, relatant l'ensevelissement du poète.

Ce registre, déposé jadis aux archives de l'état civil au palais de Justice, a été détruit par l'incendie de 1871.

Voici ce document, qui provient des papiers d'un arrière-petit-neveu de Racine:

«Ce 22 avril 1699, fut apporté de l'église paroissiale de Saint-Sulpice de Paris, en celle de cette Abbaye de Port-Royal-des-Champs / Le corps de Messire Jean-Baptiste Racine, conseiller secrétaire du roi et gentilhomme ordinaire de sa chambre, décédé à Paris le 21 du même mois. Lequel fut présenté par Messire Baille, docteur de Sorbonne / Envoyé par M. le curé de Saint-Sulpice / Et a été inhumé aujourd'hui dans le cimetière du dehors de cette Abbaye par Messire Nicolas Eustace, directeur des religieuses, assisté de Messire Hardouin Bellier, prêtre. Jacques Lenoir, chanoine de Notre-Dame de Paris, Jean Billi et Guillaume Marigner, prêtres, Et de plusieurs autres personnes.

(Signé): Hardouin Belier,
Marigner, prêtre,
Vuillard, Racine. N. Eustace.
Morambert de Riberpré,
J. Billy, Lenoir.»

On remarquera que cet acte donne à Racine le prénom de Jean-Baptiste. C'est une erreur qui a été commise d'abord dans l'acte de décès consigné sur les registres de Saint-Sulpice.

Abgeschlossen am 1. Juli 1892.

Beiträge sind an den Herausgeber, Dr. Adolf Krefsner, Cassel, Jordanstr. 9, zu senden. Die Herren Verfasser und Verleger werden ersucht, dafür sorgen zu wollen, dafs alle neuen, die französische Sprache und Litteratur betreffenden Werke gleich nach Erscheinen der Redaktion der Franco-Gallia zugesandt werden, da nur dann pünktliche Besprechung erfolgen kann.

Text unter verantwortlicher Redaktion von Dr. Adolf Krefsner in Cassel. Für den Inseratenteil verantwortlich: der Verleger Julius Zwifsler in Wolfenbüttel. Gedruckt bei Otto Wollermann in Wolfenbüttel.



№ 10. IX. Jahrgang. Oktober 1892.

FRANCO-GALLIA.

Kritisches Organ für französische Sprache und Litteratur.

Herausgegeben von

DR. ADOLF KRESSNER

in Cassel.

Erscheint monatlich. Preis pro Semester ℳ 4.

Inhalt.

Besprechungen und Anzeigen.

I. Philologie und Pädagogik.

De Phalsbourg à Marseille. Aventures de deux enfants, bearbeitet nach G. Brunos «Le Tour de la France» von **H. Bretschneider.** Wolfenbüttel. Verlag von Julius Zwifsler. 1892. 124 S. Text. 11 S. Anmerkungen. 1 M.

Unter den für die neusprachliche Lehrmethode «zweifellos festgestellten Hauptpunkten» zählt Mangold*) an allererster Stelle auf:

«Die Lektüre bildet den Ausgangs- und Mittelpunkt des fremdsprachlichen Unterrichts».

Für den Ausgangspunkt wird dieser Satz nicht von allen als zweifellos richtig anerkannt werden, da hier die Anschauung eine nicht zu unterschätzende Rolle spielt. Indessen in beiden Fällen besteht als gemeinsame Ansicht die, dafs sich der neusprachliche Unterricht nicht auf grammatische Belehrung aufbauen darf. Gehe man von der Anschauung oder von dem Lesestücke aus — schliefslich wird die Lektüre in den Mittelpunkt treten, deren Inhalt so viel es irgend geht durch Anschauung unterstützt wird. Umgekehrt ist ja auch für den Anfang zwischen Anschauung und Lektüre keine haarscharfe Grenze zu ziehen, indem die Gegenstände der Anschauung in Lesestücken — Beschreibungen oder Erzählungen — zusammengefafst werden. Da die These auch für den, der die angedeutete abweichende Ansicht hat, die zweite Forderung, «die Grammatik ist induktiv zu behandeln», in sich schliefst, so spielt in jedem Falle die wichtigste Rolle im Unterrichte das Anschauungsbuch oder das Lesebuch, kurz das Buch, das sich die Darbietung des Sprachstoffes zur Aufgabe stellt. Die Bücher, die nur Lesestücke bringen, sind indes einer Gefahr ausgesetzt, von der die auf Anschauung aufgebauten weniger bedroht sind. Während hier der Zusammenhang der einzelnen Stücke durch die Zugehörigkeit zu demselben Ganzen von vornherein gegeben ist, liegt dort die Gefahr der Zersplitterung sehr nahe. Dieser Gefahr aus dem Wege zu gehen ist eine der obersten Anforderungen an den Herausgeber eines Lesebuches. Es herrscht noch in manchem Lesebuche — deutsche und französische sind hier unter denselben Gesichtspunkten zu betrachten — ein zu buntes Durcheinander, eine nicht genügende Rücksicht auf den Inhalt nach zwei Seiten hin. Nicht allein, dafs gegen den Stoff so mancher Stücke Einwände zu erheben sind; was am schmerzlichsten empfunden wird, das ist das Fehlen der Brücke zwischen den einzelnen Stücken, das ist die Schwierigkeit oder gar Unmöglichkeit, das Interesse des Schülers um einige grofse Kreise zusammenfassen zu können, in welche sich die Lesestücke einordnen. Wenn sich die Stücke nicht in einer gröfseren Gruppe unterbringen lassen, so sollte bei ihrer Auswahl wenigstens nur die weite Verbreitung ihres Inhaltes entscheiden, wodurch für solche Stücke ein Parallelismus zwischen den fremdsprachlichen und deutschen Lesebüchern herbeigeführt werden könnte. So kann beispielsweise da

*) Fünfter allgemeiner Neuphilologentag zu Berlin. Pfingsten 1892. Thesen zu dem Vortrage «Gelöste und ungelöste Fragen der Methodik» von W. Mangold. Der Vortrag konnte leider der Kürze der Zeit wegen nicht mehr gehalten werden.

Gedicht Lafontaines «Le laboureur et ses enfants» mit Bürgers «Schatzgräber» verglichen werden. Wenn der Schüler in der deutschen Stunde Luthers Stadt- und Feldmaus durchgenommen hat, so wird sein Interesse für «Le Rat de Ville et le Rat des Champs» von Lafontaine erhöht. Wer aus Kühns französischem Lesebuche das Stück «Le Lièvre du Gascon» durchnimmt, dem wird es lieb sein, wenn in dem eingeführten deutschen Lesebuche Gellerts Gedicht «Der Bauer und sein Sohn» steht. Wo es sich aber nicht um Stücke handelt, deren weite Verbreitung die Aufnahme erfordert, mufs neben ihrem inneren Werte die Einordnung in ein grofses Ganzes mafsgebend sein. Auf den grofsen Schaden, den im anderen Falle ein Lesebuch anrichten kann, ist wiederholt hingewiesen worden. Treffend äufsert sich über die «Häppchenlitteratur» im Leben und in der Schule Karl Strobel im 5. Jahrgange der Zeitschrift für den deutschen Unterricht (S. 527—537) in einem Aufsatze «Etwas vom Lesen und Lesebuch in der Volksschule». «Die Lesestücke», heifst es da, «werden recht klein gemacht, in lauter Häppchen zerschnitten und in recht bunter Mannigfaltigkeit dargeboten, damit die Kinder immer von einer Stunde zur andern, oft gar in einer und derselben Stunde, aus einem Stoff in den andern, aus einer Darstellungsweise in die andere gezerrt werden, damit sie nippen von allem, aber niemals essen; naschen, aber niemals kauen und verdauen lernen».

Um dem abzuhelfen empfiehlt z. B. A. G. Meyer*) die Lektüre «eines etwas umfassenderen prosaischen Werkes oder eines Bruchstückes von einiger Ausdehnung und Abrundung» bereits für die Mittelklassen. Ganz besonders zu denken giebt eine auf Fricks Anordnung getroffene Einrichtung an den beiden höheren Lehranstalten der Franckeschen Stiftungen zu Halle. Es wird dort bereits in Untertertia Archenholtz' siebenjähriger Krieg, in Obertertia Schillers dreifsigjähriger Krieg gelesen. Man höre die äufserst beherzigenswerten Gründe, welche Frick**) zu dieser Einrichtung bestimmt haben: «Abneigung gegen alle ärmlichen Materien und gegen alles Verzetteln und Zersplittern von geistiger Kraft des Schülers, der Wunsch, seine Teilnahme um grofse Stoffe und Persönlichkeiten zu sammeln, die Überzeugung, dafs aller Sprachunterricht auf den Sachunterricht zurückgehen mufs, und dafs, wofern man nur ein lebendiges Interesse am Gegenstand und durch dasselbe ein inneres Bedürfnis sich darüber auszusprechen geweckt hat, auch die Fähigkeit dazu am natürlichsten und leichtesten sich einstellen wird».

*) Deutsche Prosalektüre in den Mittelklassen höherer Lehranstalten. Programm der 5. städtischen höheren Bürgerschule zu Berlin. Berlin, Gärtner. 4°. 22 S. M. 1,00. Vergl. Jahresberichte für die neuere deutsche Litteraturgeschichte. Erster Band (1890) S. 5.

**) Lehrproben und Lehrgänge, 8. Heft, S. 70—83.

Diese Gesichtspunkte sind mafsgebend für die Lehrbücher in der fremden Sprache sowohl wie in der Muttersprache, nur dafs dort die gröfsere Rücksicht auf die Form die Auswahl noch erschwert. Sobald die formellen Schwierigkeiten nicht mehr allzugrofs sind, mufs auch in den fremden Sprachen ein zusammenhängendes leichter zu gliederndes Ganzes in den Mittelpunkt des Unterrichts treten. Woran es uns in der Schullitteratur am meisten fehlt, das scheinen mir Ausgaben zusammenhängender moderner Stücke zu sein, deren Form es gestattet, das Lesen eines gröfseren Ganzen früher zu beginnen, als es jetzt meist geschieht.

Aus den dargelegten Gründen ist das Erscheinen vorliegender Ausgabe mit Freuden zu begrüfsen. Die Form ist durchaus einfach und macht die Erzählung für den Anfang besonders geeignet. Die Sprache gehört ganz und gar der Gegenwart an, der Schüler wird durch das Lesen, wie der Herausgeber mit Recht sagt, in die «echt französische Alltagssprache der Jetztzeit, welche einerseits sich noch frei hält vom patois, andrerseits noch nicht das Gesuchte der Lustspiel-Konversation hat», eingeführt. Die Erzählung ist ein Auszug aus einem gröfseren Werke G. Brunos, «Le Tour de la France», das nach dem Vorworte in wenigen Jahren 200 Auflagen erlebt hat. Es werden uns zwei wackere Knaben (im Alter von 14 und 7 Jahren) vorgeführt. Sie haben früh die Mutter verloren. Bald nachdem Pfalzburg, ihre Geburtsstadt, in deutschen Besitz übergegangen ist, stirbt ihr Vater. Sein letztes Wort, das er bittend an die Kinder richtet, ist «France». Sie haben nur noch einen Verwandten, einen Oheim, der in Marseille wohnt; zu ihm wollen sie gehen. Wir begleiten die Knaben auf ihrem Wege und lernen das französische Land, das sie durchwandern, und das französische Volksleben kennen. Den ersten längeren Aufenthalt nehmen die Knaben in Epinal, wo der ältere, der schon eine Zeit lang als Schlosser gelernt hat, in Arbeit geht, der jüngere die Schule besucht. Von da geht es über Vesoul nach Besançon. Hier werden die Knaben einem Handelsmann empfohlen, der auf dem Lande und in den Städten allerlei Waren einkauft, die er auf den grofsen Marktplätzen wieder zum Verkauf bringt. Er will für die Knaben sorgen und sie nach St. Étienne bringen, wenn sie ihm bei

seinen Geschäften behilflich sind. Sie durchstreifen die Gegend, ohne in gerader Richtung auf ihr Ziel loszugehen (sie kommen westlich bis Limoges) und werden von ihrem Führer auf die Eigentümlichkeiten des Landes und der Bewohner aufmerksam gemacht. Sie sehen sich die Käsebereitung an. Sie kehren bei einem Bauern ein, dessen Kinder am Abend Uhrfedern verfertigen und Aufschlufs darüber geben. Sie kaufen Hühner auf einem Bauernhofe, der uns bei dieser Gelegenheit beschrieben wird. Sie unterhalten sich über die Weinlese. In Limoges sprechen sie über die Bereitung des Porzellans. Sie besuchen le Creuzot, das gröfste Hüttenwerk Frankreichs. Als sie durch Clermont kommen, sprechen sie über die Bedeutung der Vulkane für die Gegend. Sie kommen nach Lyon und unterhalten sich über die Gründe seiner Gröfse. Erst in Valence trennen sich die Knaben von ihrem väterlichen Freunde. Auf dem weiteren Wege verletzt sich der jüngere Knabe durch einen Sturz aus dem Wagen; die Reisenden müssen einige Zeit in einem Dorfe bleiben. Schliefslich fahren sie mit der Eisenbahn über Avignon nach Marseille, wo sie das Haus ihres Oheims aufsuchen.

Der Schriftsteller hat es verstanden, unser Interesse für das Schicksal der Knaben stets lebendig zu erhalten. Die Erzählung wird nicht zu blofser Beschreibung. Was uns vorgeführt wird, das lernen wir aus dem Gespräche zwischen den beteiligten Personen kennen, aus den Fragen der Knaben und den Antworten ihres Führers oder der betreffenden Gewerbetreibenden.

Es ist wahr, dafs die Moral zuweilen etwas dick aufgetragen ist. Die beiden Knaben sind fast zu tugend- und zu wenig jungenhaft. Indessen dieser Übelstand ist unserer Erzählung jedenfalls nicht eigentümlich. Etwas Gutes hat das Hervortreten der moralischen Absicht für den Zweck, den wir im Auge haben: Es finden sich mehrere gesunde Aussprüche allgemeinen Inhaltes, die sich wohl zum Einprägen eignen.

Dem Texte hat der Herausgeber sachliche Anmerkungen hinzugefügt. Wie weit diese das Bedürfnis erfüllen, das kann sich erst durch den Gebrauch ganz herausstellen. Jedenfalls ist der Gedanke, der den Herausgeber dabei geleitet, durchaus anzuerkennen. Wir brauchen Realien zur Erklärung der Schriftsteller. Vielleicht verschwinden die allerdings sehr wenig zahlreichen Fingerzeige zur Übersetzung unter dem Texte in einer späteren Auflage ganz und werden in dem Wörterbuche, das der Herausgeber besonders hat erscheinen lassen, untergebracht. Ob freilich das Erscheinen von besonderen Wörterbüchern überhaupt mit Freuden zu begrüfsen ist, scheint mir sehr fraglich. Wäre es nicht besser, wenn die Schüler von vornherein zum Gebrauche eines gröfseren Wörterbuches angeleitet würden? Nicht unerwähnt darf die nicht geringe Anzahl von Druckfehlern bleiben, die der Text aufweist.

Indessen ich will nicht mit einem Tadel von der erfreulichen Erscheinung scheiden, sondern will meine herzliche Freude ausdrücken über den glücklichen Griff, den der Herausgeber gethan, ich will ihm danken für seine Gabe und den Wunsch aussprechen, das wir bald mehr Ausgaben ähnlicher zusammenhängender Stücke verzeichnen können, welche uns, womöglich zunächst in ebenso leichtem Gewande, mitten hinein führen in französisches Land und französisches Leben, die vor allem unseren Schülern Gelegenheit geben zur Vertiefung in einen gröfseren und würdigen Stoff.

Cassel. E. H. ZERGIEBEL.

W. Ungewitter, Xavier de Maistre, sein Leben und seine Werke. Berlin 1892, Wilh. Gronau. 71 S. 8°. M. 1,80.

Mit dem jüngeren der beiden Brüder de Maistre hat die Forschung sich so wenig beschäftigt, dafs das Geburtsjahr desselben noch nicht feststeht. Die bei Réaume (Œuvres inédites, 1877, 2 Bde.) mitgeteilten Briefe Xaviers bildeten bis vor kurzem eigentlich die einzige Quelle über sein Leben, da die in ganz kleiner Auflage zu Chambéry — Xaviers Vaterstadt — gedruckte Schrift von Luc Rey (1865) allenthalben unbekannt geblieben zu sein scheint.

Der Verfasser dieses fesselnd geschriebenen und trotzdem gründlichen Schriftchens hat das Glück gehabt, eben auf Luc Rey zu geraten und daraus eine Reihe neuer Angaben über Xaviers Leben zu gewinnen. Das Geburtsjahr z. B., über welches Dickmann in seiner Ausgabe zur *Jeune Sibérienne* (Berlin 1879) zuletzt kritisch handelte, und wofür des Dichters eigene Angaben auf die Jahre 1760, oder 1762, oder 1763 hinweisen, wird durch Ungewitter allgemein bekannt gemacht: Luc Rey druckt S. 13 seines Schriftchens den Geburtsschein Xavier de Maistres ab. Er wurde am 8. November 1763 zu Chambéry geboren. Ebenso ist es Ungewitter möglich geworden, das Jugendleben des Dichters zum ersten Male etwas genauer zu behandeln und dadurch der Litteraturforschung einen wirklichen Dienst zu leisten. Nicht minder dankenswert ist seine Behandlung der späteren Lebensjahre, insbesondere des Aufenthalts in Rufsland.

Mit besonderer Liebe behandelt U. naturgemäfs die anziehende Plauderei «*Voyage autour de ma chambre*», deren erste Ausgabe 1794 in Turin ans Licht kam. Er findet darin eine Werthersche Stimmung, keine Anlehnung an Sterne. Damit stellt er sich mit Recht in Gegensatz zur bisher geltenden, zuletzt noch von A. Lo Forte Randi (Revue internat. 1888, pag. 734 ff.) verfochtenen Ansicht. Es handelt sich allerdings nicht um absichtliche äufsere Nachahmung Goethes, sondern um «eine freie Neuschöpfung aus wertherischer Geisteswelt» (S. 23). Die drei kleinen Erzählungen, denen X. de Maistre weiterhin seine Berühmtheit verdankt, wurden alle vor 1815 geschrieben, «*Le Lépreux*» ist die bedeutendste, sie wurde in alle Sprachen übersetzt und vielfach nachgeahmt. «*La jeune Sibérienne*» und «*Les Prisonniers du Caucase*» mit ihrem furchtlosen Realismus und ihrer rührenden Empfindungstreue werden ebenfalls stets zu den Perlen französischer Erzählungskunst zählen, erstere neben Madame Cottin's «*Elisabeth*», welche U. mit Recht gegen die landesübliche ungerechte Beurteilung in Schutz nimmt.

Der Verfasser scheint auch einen nichtgelehrten Leserkreis im Auge zu haben. Wenigstens geht dies aus den Inhaltsangaben und den Zitaten in deutscher Sprache hervor. Es wäre wirklich zu wünschen, dafs sein wohlgelungenes Werk weite Verbreitung fände. Allein bei den dermaligen Büchermarktverhältnissen dürfte dies leider ein frommer Wunsch bleiben.

Freiburg i. Br. JOSEPH SARRAZIN.

H. Löwe, Cours français, 1ère partie. Einführung in die französische Sprache, auf Grund seines Lesebuches La France et les Français, Unterstufe, bearbeitet. Dessau-Leipzig 1892, R. Kahles Verlag. 106 S. 80 Pf.

Bei dem grofsen Beifall, welchen Löwes Lesebuch La France et les Français gefunden hat, wird man recht enttäuscht, wenn man die vorliegende, auf obiges Buch gegründete Laut- und Formenlehre in die Hand nimmt. Gleich der erste in dem Vorwort hervorgehobene Punkt macht stutzig: «Die in der Aussprachlehre gegebenen Beispiele sind in Einzelsätzen verwertet, welche von Anfang an als Übersetzungen, Schreib- und Sprechübungen dienen». Da haben wir wieder gänzlich zusammenhangslose Sätze, nicht nur französische, die sich zur Einübung der Aussprache allenfalls hinnehmen liessen, sondern auch deutsche, die an Ollendorf und Schlimmeres erinnern, z. B. S. 7: 1. Er hat den König gesehen in Bordeaux. 2. Mein Lehnstuhl ist blau oder schwarz. 3. Der Rat der Bäuerin ist falsch. — Und so geht es munter weiter. Die Aussprachlehre selbst zeichnet sich durch gründliche Nichtbeachtung der Ergebnisse der Phonetik aus. Das Alphabet ist nach Aufgabe 1 «laut auswendig zu lernen, bis man die deutsche Bezeichnung (!) aus dem Kopfe niederschreiben kann». Das ist nicht sehr verständlich, aber die «deutsche Bezeichnung» in § 1 läfst noch mehr zu wünschen: e = eh; Anm.: h ist Dehnungszeichen, also lautet das eh wie ee in See. Warum denn aber h? s bezeichnet ein sehr weiches s, wie das in Sohn. Wenn auch in einigen Gegenden Deutschlands, m. E. unrichtigerWeise, Sohn mit stimmhaftem Anlaut gesprochen wird, so ist das doch nicht Gemeindeutsch; was soll also ein Schüler, der in diesem Worte stimmloses s spricht, mit der Vorschrift anfangen? »sch bezeichnet den sanften sch-Laut, wie wir ihn in Genie und Journal sprechen». Wer ist «wir»? Und in der deutschen Schreibung bezeichnet sch doch etwas ganz anderes, z. B. in «Häuschen»! Ebenso unsicher sind die Angaben über die Vokallaute. Da wundert man sich denn schon gar nicht mehr, wenn bei den Nasallauten, nachdem eine richtige physiologische Erklärung gegeben ist, bemerkt wird: «Wir haben im Deutschen etwas Ähnliches (!) in den ersten Silben der Wörter Anker, Ängste, Onkel, Önkelchen (!), aber die entsprechenden französischen Laute werden mit viel weiterer Kehl- und Mundöffnung, also (!) gedehnter gesprochen». Etwas dazu hinzuzufügen, ist wohl unnötig.

Nicht viel besser als die Lautlehre ist die Formenlehre, in welcher auch syntaktische Anweisungen gegeben werden, wie S. 19: «Dasjenige Eigenschaftswort, welches betont werden soll, tritt hinter sein Hauptwort». Mindestens ungeschickt sind Erläuterungen wie S. 34: «es müfste eigentlich sa agilité heifsen etc.», ferner: «de pareilles attaques, solche Angriffe, ist Teilungsartikel». Unklare Begriffe herrschen über Endungen: die Subst. auf -al verwandeln diese Endung in aux, nez behält seine Endung im Plural. Ein sehr bedenklicher Druckfehler, wenn man es als solchen ansehen darf, ist bien d'élèves, la plupart d'élèves, S. 38. Unrichtig ist die Regel über das s an quatre-vingt und cent, umständlich und unklar die Regel über die Stellung der unbetonten Personalpronomina. Auch der deutsche Ausdruck ist nicht fehlerfrei, z. B. S. 23: «Nun wohl! nehmt den Schlüssel!» Dieses seit Plœtz immer wiederkehrende «Nun wohl!» ist ein gar unangenehmer Gallicismus. Statt «Stillschweigen bewahren» sagt man «beobachten». Tout le monde

heifst nicht «die ganze Welt», sondern allenfalls «alle Welt». Es wird sich nach dem Gesagten empfehlen, wenn man das Lesebuch La France et les Français benutzen will, dies ohne den Cours français zu thun.

Weilburg. A. GUNDLACH.

Zeitschriftenschau.

Litteraturblatt für germanische und romanische Philologie. 1892.

N. 6. V. Rossel, Histoire littéraire de la Suisse romande des origines à nos jours. II. Genève-Bâle-Lyon 1891. Besprochen von R. Mahrenholtz [aufserordentlich vielseitig, ausgezeichnet durch anmutige Darstellung; doch hätten die deutschen Forschungen in einigen Partien noch mehr berücksichtigt werden müssen]. — N. 7. W. Clœtta, Beiträge zur Litteraturgeschichte des Mittelalters und der Renaissance. I. Komödie und Tragödie. Halle 1890. Besprochen von R. Wendriner [gründliches Werk]; A. Rauschmeier, Über den figürlichen Gebrauch der Zahlen im Altfranzösischen. Erlangen 1892. Besprochen von H. Suchier [auf eingehender Lektüre beruhendes Schriftchen, das allerdings der Erweiterung noch fähig ist]; Roque-Ferrier, Mélanges de critique littéraire et de philologie. Le Midi de la France, ses poètes et ses lettres de 1874—1890. Paris 1892. Besprochen von E. Koschwitz [wird für alt- und neuprovenzalische Studien gute Dienste thun]. — N. 8. B. Wenzel, Die Fassungen der Sage von Florence de Rome und ihr gegenseitiges Verhältnis. Marburg 1890. Besprochen von E. Freymond [die Resultate des Verfassers bedürfen sorgfältiger Nachprüfung]; Nerto. Provenzalische Erzählung von Frederi Mistral. Deutsch von A. Bertuch. Strafsburg 1891. Besprochen von E. Koschwitz [wohlgelungene Nachdichtung].

Deutsche Litteraturzeitung. 1892.

N. 29. V. Rossel, Histoire littéraire de la Suisse romande. Genf 1889/91. 2 Bände. Besprochen von E. Koschwitz [ein auf ausdauernde Studien gegründetes, mit Fleifs, Sorgfalt, Urteil und stilistischem Talent ausgeführtes Werk]. — N. 31. P. Toynbee, Specimens of old French. (IX—XV Centuries.) Oxford 1892. Besprochen von A. Tobler [mit Eifer gearbeitet, aber ungleich im Werte, praktisches und sorgfältiges Glossar]. — N. 34. H. Büttner, Der Reinhart Fuchs und seine französische Quelle. Strafsburg 1891. Besprochen von K. Reifsenberger [klar und scharfsinnig]; A. Lesaint, Traité complet de la prononciation française dans la seconde moitié du XIX[e] siècle. 3[e] édition, complétée par Ch. Vogel. Halle 1890. Besprochen von C. This [brauchbares und nützliches Nachschlagebuch].

Litterarisches Centralblatt. 1892.

N. 27. Fr. Meyer, Die Stände, ihr Leben und Treiben, dargestellt nach den altfranzösischen Artus- und Abenteuerromanen. Marburg 1892 [dankenswert]; H. Schäfer, Über die Pariser Hss. 1451 und 22555 der Huon de Bordeaux-Sage. Marburg 1892 [willkommene Ergänzung zu früheren Forschungen].

Neue Jahrbücher für Philologie und Pädagogik. 145/146. Band, Heft 4/5.

O. Börner, Lehrbuch der französischen Sprache. Leipzig 1892. Besprochen von Wendt [genügt nach Plan und Ausführung, nach Inhalt und Form, nach Methodik und Idiomatik selbst weitgehenden Anforderungen]; O. Börner, Die Hauptregeln der französischen Grammatik. Leipzig 1892. Besprochen von Wendt [kurze, klare Fassung der Regeln]; G. Strien, Elementarbuch der französischen Sprache. Halle 1890. Besprochen von K. Warnke [durchaus treffliche Leistung].

II. Belletristik und Philosophie.

Émile Zola, La Débâcle. Paris 1892, Charpentier. Frs. 3,50.

Wie man auch über den Naturalismus denken möge, ein neues Buch von Zola ist immer ein litterarisches Ereignis, und dies zuletzt erschienene eines von grofser Bedeutung. Man hat früher den geschichtlichen Roman, den Roman mit geschichtlichem Hintergrunde, gehabt; durch Zola bekommt man hier eine Romangeschichte, Geschichte in romanhaftem Gewande. Wie schon in den letzten Werken des naturalistischen Schriftstellers handelt es sich in diesem nicht sowohl um Personen als um Sachen: geschildert wird die Einwirkung, welche die Katastrophe des in Sedan zusammenbrechenden zweiten Kaiserreichs und des hinterher erfolgenden Kommüneaufstandes in Paris auf den Unteroffizier Jean Macquart, auf die Soldaten seiner Rotte, namentlich Maurice Levasseur, und auf einige andere mit ihnen verwandte oder bekannte Personen, in erster Linie auf Maurice's Schwester Henriette, ausüben. Die beiden Gipfelpunkte der Erzählung sind die Erstürmung von Bazeilles und die Schlacht bei Sedan in der Mitte des Buchs, der Kommüneaufstand am Ende desselben; die übrigen Teile werden meist durch die Angabe der Hin- und Hermärsche des zum Entsatz Bazaine's zusammengezogenen Heeres und durch die Schilderung des Transports der Gefangenen ausgefüllt. Wer sich von den Vorgängen des Lagerlebens, von der Bedienung der Kanonen, von den Lazaretoperationen, sowie von der Kopflosigkeit der wechselnden Oberbefehlshaber, von der Unentschlossenheit des kränklichen Kaisers, von der Niedergeschlagenheit und Disziplinlosigkeit der nichtsdestoweniger tapfer gebliebenen französischen Soldaten eine Vorstellung machen will, wird hier seine Rechnung finden. Ob die aufserordentlich eingehend beschriebenen Bewegungen der Heeresabteilungen überall richtig angegeben sind, bin ich zwar nicht imstande in Zweifel zu ziehen, würde aber gleichwohl, wenn ich es für nötig hielte, mir darüber genaue Kenntnis zu verschaffen, sie lieber aus einem militärischen Werke als aus dem Buch eines Romanschriftstellers schöpfen. Dafs die Kaiserin und ihre Pariser Ratgeber, in der Meinung, nur so die Dynastie retten zu können, den willenlosen und völlig bei Seite geschobenen Kaiser und Mac-Mahon gedrängt haben sollen, nach Sedan zu marschieren, statt, wie es anfänglich beabsichtigt war, sich unter die Mauern von Paris zurückzuziehen, wird wohl durch Zola's Behauptung allein noch nicht festgestellt sein; es kann doch auch die eigene

Überzeugung Napoleon's, es können auch wohl andere Umstände diese plötzlich gefafste Änderung des Entschlusses herbeigeführt haben. Wegen der häufigen oft sogar in denselben Ausdrücken abgefafsten Wiederholungen gleicher oder ähnlicher Vorgänge wirkt das Lesen des Buchs, namentlich in den sehr ausführlich behandelten militärischen Ereignissen und Vorfällen, recht ermüdend; auf den gewöhnlichen Romanleser ist es keineswegs zugeschnitten. Das Anziehendste in dem Roman ist die unter Beschwerden, Nöten und Gefahren entstandene Freundschaft des bäuerisch gebliebenen Jean mit dem gesellschaftlich feingebildeten Maurice und seiner Schwester Henriette: Maurice rettet Jean das Leben bei Sedan; beide wissen, hauptsächlich durch Jean's Kühnheit, aber unter Todesgefahr, aus der Gefangenschaft zu entkommen; der erstere nimmt an dem Kommüneaufstand teil und wird dabei von Jean, der unter die Soldaten zurückgekehrt ist, durch einen Bajonettstich tötlich verwundet; Henriette sucht im brennenden Bazeilles ihren Mann, den Elsässer Weiss, auf und trifft ihn an, als er eben von den Baiern füsiliert wird; sie pflegt in der Nähe von Sedan den verwundeten Jean, in Paris den sterbenden Bruder, und nimmt dann von Jean auf immer Abschied; es blickt jedoch die Möglichkeit durch, dafs sie, die sich lieben gelernt haben, sich doch einmal verbinden werden. Dies Zusammentreffen der drei Hauptpersonen in dem Wirrwarr des Krieges und der Zerstörung ist wenig wahrscheinlich, eben so wenig manche hier und da eingestreute idyllische und ländliche Episoden, wie beispielsweise das Umpflügen seines Feldes in einer Schlucht, das ein Bauer während der heftigsten Beschiefsung von Bazeilles in aller Gemütsruhe vornimmt; diese letztere Schilderung soll auch wohl nur allegorisch aufgefafst werden, in dem Sinne, dafs trotz des Kampfes der Völker die Welt und die Natur ihren Gang fortgehen. Auf einer allegorischen Auffassung beruht auch der Schlufs, den Zola seinem Buche giebt: der Brand von Paris, während dessen der früher einem leichtfertigen Leben ergebene Maurice sein Ende findet, soll die Laster, die Üppigkeit, die Verkommenheit der bisherigen Zeit, namentlich die des zweiten Kaiserreichs, tilgen und sühnen; der arbeitsame Jean und die hausmütterliche Henriette sind dagegen die beiden Vertreter der Neubildung eines besseren aus dem Schutt wieder erstehenden Frankreichs. — Manche Angaben der Entfernungen und der Zeit könnten wohl irrig sein oder aus einem Versehen herrühren; z. B. S. 458 folgt auf einen dimanche unmittelbar ein vendredi. In der Behandlung der Gefangenen kommen die Deutschen, deren militärische Ausbildung sonst sehr gerühmt wird, ziemlich schlecht fort; dafs ein preufsischer Spion von francs-tireurs genau wie ein Schwein abgeschlachtet wird, ist wohl ein dem Geschmack des grofsen Haufens in Frankreich gemachtes Zugeständnis. — Mit diesen Bemerkungen soll jedoch das durch manche bewunderungswürdige Schilderung bedeutsame Werk des naturalistischen Schriftstellers keineswegs verkleinert werden; es nimmt, auch unter seinen übrigen Schriften, eine ganz besondere Stelle für sich ein. Die Vorarbeiten zu demselben, beispielsweise die Terrainforschungen, fordern schon allein zum Respekt auf, wenn auch das Buch, wenigstens im Auslande, den Leserkreis des Verfassers nicht vergröfsern wird. — Die Aufspürer ungewöhnlicher und volkstümlicher Ausdrucksweisen können hier eine umfangreiche Nachlese halten; es sind so viele, dafs man Seiten damit füllen könnte; nur würde es unnötig sein, denn der Ausländer wird diese Redensarten nicht nachgebrauchen und beim Lesen sie, so gut es eben gehen will, zu verstehen suchen.

Berlin. H. J. Heller.

P. Mangin, Angoisses d'âme. Paris 1892, Librairie de la province. Frs. 3,50.

Voici un recueil d'études et de poésies philosophiques, qui, quant à la forme et au fond, méritent l'attention du public, quoique le poète soit souvent un peu pessimiste et qu'il croie tout perdu, parce qu'il ne veut pas se souvenir de ce fait, palpable cependant, que nous vivons dans un temps où l'esprit humain est en voie de transformation. Il n'y pas de quoi désespérer, cher poète; lasse de regarder en bas, l'âme ne tardera pas à prendre son élan vers les hauteurs, d'où elle émane et où elle aspire sans cesse. Elle cherche sa voie et elle la trouvera, surtout guidée par cette poésie, dont vous êtes l'un des meilleurs champions, et vos *Stances à l'Idéal,* au milieu de tant d'autres pièces excellentes, méritent d'être citées.

Ainsi tout ici-bas, vers sa source gravite,
Tout à son but aspire, à son heure en tout lieu;
Le germe devient fleur, l'être animé s'agite,
L'oiseau vole au soleil, l'âme remonte à Dieu.

Dans la prison des sens qui l'enserre et l'opprime,
De la soif d'Infini sans cesse tourmenté,
L'homme de son Auteur reçut le don sublime
De concevoir le Beau, le Bien, la Vérité.

De l'ange et de la bête étonnant assemblage,
Dans la création être mystérieux,

Semblable au Tout-Puissant, il put, à son image,
Sur la terre engendrer quelque chose des cieux.

Et roi de l'univers, l'homme, dès l'origine,
Glorifiant Celui qui jeta par amour
Dans sa chair périssable une essence divine,
Imita son modèle en créant à son tour.

Donnant à sa pensée et la forme et la vie,
Cet émule de Dieu doué de la raison
Sut plier à son œuvre, à force de génie,
La pierre, la couleur, la parole et le son.

Dès lors le genre humain, éloquent interprète
Des attributs abstraits de la Divinité,
Vit de son sein jaillir l'Artiste et le Poète
Pour dérober au Ciel l'idéale Beauté.

II

O Toi qui, la première, ici-bas fut choisie
Pour éveiller notre âme au sentiment du Beau,
Toi qui, pour cette lutte éternelle, infinie,
Apportas dans la nuit ton éclatant flambeau,
Salut! Fille des Cieux, ô noble Poésie!

Et vous qui, pour guider l'homme vers son vrai but,
Vous, éclaireurs hardis, les élus de la terre,
Qui les premiers avez payé votre tribut
Pour pénétrer de Dieu l'insondable mystère,
Amants de l'Idéal, ô Poètes, salut!

Salut, toi le doyen, toi le fier patriarche,
Grand et sublime Homère, ô chantre vénéré,
Toi qui de la phalange illustre ouvrant la marche,
Fus l'un des anciens preux du bataillon sacré!

Chante, divin aveugle, et laisse ta pensée
Prendre vers l'inconnu son vol audacieux,
Et ta lyre à la main, récitant l'*Odyssée*,
Anime devant nous tes héros et tes dieux;

Jusqu'aux plus hauts sommets de l'Idéal lui-même,
O poète immortel! conduis l'esprit humain,
Et pour tenter l'assaut en ce combat suprême,
Vaillant explorateur, montre-lui le chemin!

Pour la même conquête, âme prédestinée,
Virgile à tes côtés, intrépide lutteur,
Par la bouche d'*Anchise* et du pieux *Énée*,
Épuise sur un luth les élans de son cœur;

Dante, divinisant une vierge adorée
Que la cruelle mort ravit à son amour,
Dans un hymne touchant, au sein de l'Empyrée,
Trouve sa Béatrix au céleste séjour.

Au feu de leur génie, Arioste et le Tasse,
De notre âme épurant les plus fiers sentiments,
Par des accents remplis de noblesse et de grâce,
Exaltent l'héroïsme et les grands dévouements.

Enfin, entre une épouse et deux filles chéries,
Milton, scrutant des cieux le secret défendu,
Ramène des hauteurs des sereines patries
Les chastes déités du *Paradis perdu*.

III

A l'œuvre, Humanité! Sans repos et sans trêve,
T'acharnant ici-bas à poursuivre ton rêve,
Dans l'art exquis des sons puise un pouvoir nouveau
Pour te régénérer à la source du Beau!
Que tes chants inspirés, délicieux dictame,
Doux et suave écho des ivresses de l'âme,
Portent jusqu'à l'Auteur de l'immense Univers
Un flot pur et divin d'ineffables concerts.

Vierges de Pergolèse, anges de la prière,
Qui, près des saints autels entourés de mystère,
Modulez les versets de nos psaumes anciens,
Sous l'imposante nef de nos temples chrétiens,
Adressez au Très-Haut, en de pieux cantiques,
Les sublimes accords de vos voix séraphiques,
Et, dans le souffle ému d'un *Stabat* immortel,
Emportez-nous, ravis, aux demeures du ciel!

Savants compositeurs, rois de la symphonie,
O Méhul! ô Weber! maîtres de l'Harmonie,
Par vos hymnes d'amour, révélez à nos cœurs
Le langage idéal des anciens enchanteurs,
Et sur le rythme pur de vos harpes sacrées,
Faites vibrer au sein des âmes altérées
Ce vivace désir qui, toujours renaissant,
Dirige sur le Beau notre vol impuissant.

Et toi, vaste génie aux ailes palpitantes,
Cœur aimant, dévoré de passions ardentes,
O prodige, ô Mozart! barde mélodieux,
Tente vers l'Infini ton essor radieux;
Et bientôt délivré du fardeau de la vie,
Dans les sanglots divins d'une nuit d'agonie,
Exhale sur ta lyre encore un dernier chant
Et, par ton *Requiem*, monte à Dieu triomphant!

IV

A l'œuvre, Humanité! Poursuis, poursuis ton rêve
Qui t'obsède et te fuit et jamais ne s'achève;
Lutte, aspire, combats: donne à l'idée enfin
Une forme sensible et, fouillant la matière,
Façonne à ta merci la couleur et la pierre
Et sonde l'inconnu sans repos et sans fin.

* * *

**O vaillant Phidias, noble fils de l'Attique,
De ton ciseau de flamme à jamais glorieux,
Modèle le profil de la Minerve antique
Et le front vénéré du grand-maître des dieux.**

**Fier champion de l'Art, grandiose figure,
O Michel-Ange! austère amant de la Beauté,
Burine dans un marbre à la haute structure
Ton *Moïse* superbe et plein de majesté;**

**Et du peintre illustrant la palette divine,
O puissant créateur, orgueil du monde entier,
Trace sous les arceaux de l'église *Sixtine*
Ton chef-d'œuvre imposant du *Jugement dernier*.**

**Toi, son plus digne émule, ô génie admirable,
Délicieux artiste au style souverain,
Dans les suaves traits d'une vierge adorable
Résume, ô Raphaël! tout l'idéal humain.**

**Tandis que Lesueur, en sa grâce mystique,
Exprimant des martyrs les purs ravissements
Par un visage empreint d'une joie extatique,
Suscite en nous des cieux les saints enivrements!**

V

**Mais Dieu, l'être parfait, toujours inaccessible,
Nous tente et nous confond à chacun de nos pas;
On l'approche: il nous fuit, et l'homme perfectible
Est l'éternel vaincu dans la lutte ici-bas!...**

Le Système de la Philosophie par **Karl Christian Krause.** La Théorie de la Science. T. I. Ouvrage traduit de l'Allemand par Lucien Buys. Leipzig 1892, O. Schulze. 321 + XII p.

Wie so manche grofse Denker, hatte sich auch Karl Chr. Krause im Auslande eher und schneller eingebürgert, als in seinem Vaterlande. Er selbst hatte schon seinen «Wesenspruch» ins Französische übertragen, das ihm so geläufig war, dafs er Bruels «Gramm. française» mit Anmerkungen herausgab (Dresden 1821), seine Schüler Ahrens und Tiberghien haben seine «Wesenlehre» in französischer Sprache behandelt (1836). Auch in England und Spanien ist sein philosophisches System sehr bekannt, und ein schottischer Prediger, W. Hastie in Edinburgh, wird demnächst einen Abrifs der Krauseschen Philosophie erscheinen lassen. In Belgien war dieselbe bisher nur den Deutsch Verstehenden zugänglich; den Anfang einer französischen Bearbeitung der Hauptwerke Krauses macht mit der vorliegenden Übertragung Herr L. Buys, der bereits zwei selbständige mathematische Werke hat erscheinen lassen. Durch die unermüdliche Fürsorge zweier Dresdener Gelehrten, Prof. P. Hohlfeld und Prof. Dr. theol. A. Wünsche ist von dem handschriftlichen Nachlafs Krauses bereits eine stattliche Bändeanzahl veröffentlicht worden, und infolge dessen wird jetzt der bedeutende Philosoph auch von denen eingehender gewürdigt, die nicht zu seinen engeren Anhängern gehören, wie z. B. von R. Fester in seiner Schrift: Rousseau und die deutsche Geistesphilosophie.

Der Übersetzung des Systems der Philosophie, die verdienterweise den erwähnten Hauptvorkämpfern der Krauseschen Philosophie, Hohlfeld und Wünsche, gewidmet ist, geht eine von diesen beiden Männern verfafste Biographie Krauses vorauf, die ebenso fafslich, wie klar und anziehend geschrieben ist. Die treffliche französische Übersetzung derselben hat natürlich die Mitwirkung von Buys erfahren. Wir entnehmen derselben über Krauses Leben und Wirken folgendes. Krause wurde am 6. Mai 1781 in Eisenberg (Sachsen-Altenburg) geboren und war während seines von Undank und Mifsgeschick verfolgten Lebens als Privatdozent der Philosophie in Jena, Berlin, Göttingen und als Privatgelehrter in Dresden thätig. Der wohlverdiente Lehrstuhl als ordentlicher Professor wurde ihm stets durch den akademischen Cliquengeist und durch sein gespanntes Verhältnis zu der damals höchst einflufsreichen Freimaurerei entzogen. Insbesondere verfolgte der Hafs seines ehemaligen Lehrers Schelling den sterbenskranken Mann noch in sein letztes Asyl zu München, wo der Vielgeplagte am 27. September 1832 die letzte Ruhestätte fand. Krause hat während der Vollkraft seiner Lebenszeit auch eine Reise durch Italien, die Schweiz, Frankreich gemacht, die er in einer Anzahl hochinteressanter Briefe geschildert hat.

Sein System ist eine geniale Fortbildung der Lehre Kants und hat enge Beziehungen zu dem Platonismus. Mit einer erstaunlichen Fruchtbarkeit, die stets auf genauesten Studien und scharfsinnigster Kombination ruhte, hat er alle Gebiete der Philosophie und der ihr verwandten Wissenschaften, wie Ästhetik, Sprachphilosophie, Geschichtswissenschaft, Mathematik u. A. behandelt. Nur ein geringerer Teil seines litterarischen Schaffens ist von ihm selbst herausgegeben worden; die Sammlung seiner Werke wird, wenn vollendet, an Umfang selbst den bändereichen Hegel übersteigen. Die Grundlage des Systems bilden die Kategorien, eine Vervollständigung der bereits von Aristoteles und Kant aufgestellten Grundbegriffe. An die Aufklärung des XVIII. Jahrhunderts erinnert Krauses Weltanschauung insofern, als sie in dem Menschheitsideal, welches alle

trennenden Unterschiede der Stände, Nationen, Konfessionen überbrücken soll, ihren Zielpunkt hat. Besser aber, als seine Vorläufer, ist er den religiösen Empfindungen des menschlichen Herzens gerecht geworden. Sein Hauptwerk: «Das Urbild der Menschheit» vereint die humane und religiöse Seite der Krauseschen Philosophie und ist für Laien am meisten geeignet, um in die Tiefen dieses weitverzweigten Systems einzuführen. Für die Einzelheiten desselben verweisen wir auf die Lektüre des von Buys in mustergiltiges Französisch übertragenen Grundwerkes, dessen Kenntnisnahme wir deutschen und französischen Lesern warm empfehlen.

Dresden. R. MAHRENHOLTZ.

III. Theater.*)

Favart, Trois Sultanes. Reprise [Comédie-Française].

Ce ne fut pas un homme ordinaire que ce Favart, dont la Comédie-Française vient de reprendre l'œuvre la plus populaire. Sa destinée fut féconde en péripéties; il arriva à la réputation après une série d'incroyables aventures.

Tout d'abord, il confectionne des gâteaux dans la boutique de son père, estimable pâtissier de la rue des Billettes. Dans ses moments de loisir, il compose des vers et broche des vaudevilles pour le théâtre de la Foire. Le succès des *Deux Jumelles,* sa première pièce jouée, décide de sa destinée. Il fait la connaissance du financier La Popelinière, qui l'admet dans son salon; il y rencontre Maurice de Saxe. Le fameux capitaine le prend sous sa protection, l'entraîne à la suite de son armée et le charge d'organiser des spectacles pour l'amusement de ses soldats.

Favart, toujours ingénieux et spirituel, déploie une activité fébrile, improvise des chansons que l'on fredonne aux avant-postes, célèbre la gloire du général en chef en des couplets pleins d'entrain, qui allument l'enthousiasme des troupes. Il se multiplie, on le voit partout, on n'entend que lui: il accomplit des merveilles et même, à l'occasion, se comporte vaillamment sous les yeux du maréchal. Maurice de Saxe raffole de ce gentil compagnon, qu'il traite presque en égal et en ami.

Sur ces entrefaites, Favart s'avisa de se marier; et cette union fit à la fois le bonheur et le malheur de sa vie. Il épousa une jeune fille, non pas jolie, mais infiniment piquante. Elle se nommait Marie-Justine-Benoîte Duronceray et jouait la comédie sous le nom de Mlle Chantilly. Elle avait une voix très agréable, des jambes faites au tour, une vivacité endiablée et des yeux à damner le bon saint Antoine. Maurice de Saxe, dont le cœur s'enflammait facilement, tomba éperdument amoureux de Mlle Chantilly, devenue, par devant notaire, Mme Favart. Il résolut de conquérir à tout prix cette adorable personne. En vain lui objecta-t-elle qu'elle était honnête femme, qu'elle aimait son mari, et que ce mari lui-même était le serviteur dévoué et un peu l'ami de Son Altesse... Son Altesse ne voulut pas entendre raison... Marie-Justine-Benoîte dut se rendre à son impérieux désir, et, ce soir-là, l'honneur du pauvre Favart subit un affront mortel.

Mais aussitôt après sa chute, la gentille comédienne se ressaisit: elle accabla d'injures son vainqueur et se déroba obstinément à ses entreprises. Maurice de Saxe, habitué à forcer les citadelles, conçut un violent dépit de ses résistances et se vengea de la façon la plus lâche, en faisant d'abord enfermer la belle dans un couvent; ensuite, en ruinant par d'odieuses persécutions les entreprises théâtrales de son mari...

Mme Favart se montra admirable de fermeté, de dignité, d'énergie. Il faut lui savoir gré de ce moment de vertu, par lequel elle expia toutes ses faiblesses. Hélas! il n'est pas de vertu qui résiste à plusieurs mois de captivité. Un beau jour, Mme Favart sentit s'affaiblir ses résolutions, et elle retomba dans les bras du féroce maréchal. Le même jour, Favart put rentrer en France et rejoindre sa chère petite femme, dont il ne soupçonnait pas les défaillances, et qu'il adorait de tout son cœur.

Les deux époux se remirent à l'œuvre. Il composa des pièces qui furent très applaudies. Elle remonta sur la scène des Italiens, où elle retrouva ses anciens succès et le couple vieillit ainsi paisiblement, entouré de la sympathie générale. Mme Favart mourut la première, après s'être confessée à l'abbé de Voisenon, qui avait pour elle, dit la chronique, une tendresse un peu vive. Favart lui survécut vingt années et s'éteignit en 1792, dans la petite maison de campagne de Belleville, qu'il avait acquise, comme devait faire un peu plus tard, le lieutenant de la *Dame blanche,* avec ses économies...

* * *

La comédie des Trois *Sultanes* fut représentée en 1761. L'auteur l'avait tirée d'un conte de Marmontel. Le conte était assez médiocre; la

*) Nach dem Berichte Pariser Zeitungen.

pièce fut trouvée charmante et alla positivement aux nues.

On rapporte qu'un bon paysan, placé au parterre pendant la première représentation, et subjugué par les mérites de l'ouvrage, se pencha vers son voisin:

« — Monsieur, lui demanda-t-il, qu'est-ce qu'a fait ça? — Favart, lui répondit-on. — Morbleu! je voudrais tenir cet homme-là, je le baiserais jusqu'à lui enlever la peau des joues. »

Je n'oserai affirmer que les spectateurs qui ont assisté hier soir à la reprise de cette vieille comédie, aient ressenti un pareil enthousiasme. Cependant, je crois bien qu'ils l'ont écoutée d'un bout à l'autre avec agrément.

Il en est de cette pièce des *Trois Sultanes*, comme de la plupart des pièces qui ont servi de modèles à d'innombrables imitateurs. On l'a refaite trop souvent, et elle nous semble banale par les qualités mêmes qui lui valurent jadis son succès. On peut dire qu'un grand nombre des opéras-comiques et des opérettes qui ont été joués depuis cent ans, dérivent plus ou moins des *Trois Sultanes*.

Que voyons-nous dans les *Trois Sultanes?* D'abord une jeune Française qui, transportée dans un pays barbare, fait la nique à certain pacha libidineux, et le dompte par sa belle humeur... Combien de fois, ce type n'a-t-il pas été repris!...

Ensuite, Favart met en scène un eunuque ridicule, un gardien du sérail doué de l'organe aigrelet et fluet qui est comme le symbole de son emploi... Ce personnage, plus que l'autre encore, a fait une fortune prodigieuse. L'opéra-comique, le vaudeville s'en sont emparés. Nos auteurs modernes, même, ne dédaignent pas de s'en servir. Il a fait l'an dernier une incursion sur la scène du Gymnase, sous l'égide de MM. Blavet et Carré, qui l'ont introduit dans *Mon oncle Barbassou*.

Ces types qui, aujourd'hui, nous semblent un peu vieillots étaient en 1761 dans toute la fleur de leur nouveauté. On comprend que le public leur ait fait fête. Ajoutons que le personnage de Soliman, ce sultan blasé, fatigué des femmes, et qui cherche vainement autour de lui des cœurs farouches, prêtait à d'assez malignes allusions. Plusieurs crurent y démêler les traits de Louis XV, et ce rapprochement accentua encore le triomphe de l'ouvrage.

* * *

La pièce de Favart possède d'autres qualités. Elle est écrite avec une facilité tout aimable. Elle est remplie de vers agiles et spirituels, et de tirades où respire l'élégance et la grâce de son temps. Lisez le joli couplet, dans lequel Osmin décrit à son maître les savantes manœuvres d'une coquette, et dites-moi si vous avez jamais ouï rien de plus galant:

Un fidèle miroir réfléchit à vos yeux
De deux bras potelés les contours gracieux.
Tantôt c'est un ruban qui coule,
Elmire veut le rattacher;
Et d'un soulier mignon fait voir le joli moule.
Alors, comme il faut se pencher,
A vos regards un peignoir s'ouvre.
Elle s'en aperçoit, et sa vivacité
Le tire brusquement pour cacher d'un côté
Ce que d'un autre elle découvre.

Et, plus loin, ai-je besoin de citer la célèbre tirade de Roxelane, qui renferme un si charmant éloge de la politesse française, et une si pimpante apologie des droits sacrés de la femme:

Je veux faire de vous un sultan accompli:
C'est un soin que je veux prendre.
Commencez, s'il vous plaît, par vous désabuser
Que vous ayez des droits pour nous tyranniser.
C'est précisément le contraire.
Les hommes ne sont faits que pour nous amuser.
Corrigez-vous, cherchez à plaire;
Chez vous on s'ennuie à périr.
Au lieu d'avoir pour émissaire
(Montrant Osmin).
Ce prétendu monsieur que je ne puis souffrir,
Prenez un officier, jeune, bien fait, aimable,
Qui vienne les matins consulter nos désirs,
Et nous faire un plan agréable
De jeux, de fêtes, de plaisirs.
Pourquoi de cent barreaux vos fenêtres couvertes?
C'est de fleurs qu'il faut les garnir.
Que du sérail les portes soient ouvertes,
Et que le bonheur seul empêche d'en sortir,
Traitez vos esclaves en dames,
Soyez galant avec toutes les femmes,
Tendre avec une seule; et si vous méritez
Qu'on ait pour vous quelques bontés,
On vous en instruira. J'ai dit, je me retire;
C'est à vous de vous mieux conduire;
Voilà ma première leçon.

N'ayons pas trop de dédain pour cet art qui a attendri et ravi nos pères. *XIX[e] Siècle.*

Revuenschau.

Revue des deux mondes. 1892.

1 août. J. Reibrach, Aller et retour. IV; G. Cogordan, Le Cardinal Maury, d'après sa correspondance

diplomatique et ses mémoires inédits; E. Guillaume, Le Panthéon d'Agrippa à propos de découvertes récentes; G. d'Avenel, La Fortune mobilière dans l'histoire. III. Le crédit et la ruine des anciens capitalistes; F. Brunetière, Études sur le XVII[e] siècle. VI. La critique de Bayle; J. Decrais, L'Immigration étrangère en Angleterre; C. de Varigny, Scènes de la vie politique aux États-Unis: La convention démocratique à Chicago; G. Valbert, La Question japonaise d'après un voyageur anglais. — 15 août. J. Reibrach, Aller et retour. V; M. Varagnac, Le Conseil d'État et les projets de réforme. I. Les origines des questions; M. Nourisson, La Bibliothèque de Spinoza; J. Texte, La Philosophie d'Élisabeth Browning, d'après un livre récent; J. Fleury, La Traversée de la Manche: Tunnel, pont ou navire; P. Gault, Voyage au Kharezm. I. Pétro-Alexandrof, Khiva, la steppe; A. Müntz, Les Phosphates dans l'agriculture française; E.-M. de Vogüé, Le Roman d'un conspirateur: Mémoires et souvenirs du Baron Hyde de Neuville.

Neue Publikationen.

I. Philologie und Pädagogik.

Asmus, M., Cours abrégé de la littérature française depuis son origine jusqu'à nos jours. 4[e] édition. Leipzig, Brockhaus. M. 1,80

Brunetière, F., Les Époques du Théâtre-Français 1636—1850. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.

Collection d'Auteurs français. Herausgegeben und mit Anmerkungen versehen von G. van Muyden und L. Rudolph. V. Serie. 5—8 Liefr. (Daudet, La belle Nivernaise. — Theuriet, Contes pour les vieux et les jeunes. — Gaullieur, Parmi les hérons et les alligators. — Gyp, Petit bleu.) à M. 0,50. Altenburg, Pierer.

Fournel, V., Le Théâtre au XVII[e] siècle. La Comédie. Paris, Lecène et Oudin. Frs. 3,50.

Franzen, M., Über den Sprachgebrauch Jean Rotrou's. Programm Rheinbach. Leipzig, Fock.

Gentsch, E., Über die Formen des Adverbiums der Gegenwart im Altprovenzalischen. Marburger Dissertation. Leipzig, Fock.

Gießse, A., Étude sur le Venzeslas, tragédie de Rotrou. Programm Homburg. Leipzig, Fock.

Haussonville, d', M[me] Ackermann, d'après des lettres et des papiers inédits. Paris, Lemerre. Frs. 2.

Kraft, Ph., Konjugationswechsel im Neufranzösischen von 1500 bis 1800 nach Zeugnissen von Grammatiken. Hamburg, Herold. M. 2,50.

La Fontaine, J. de, Œuvres. Nouvelle édition revue sur les autographes et sur les plus anciennes impressions, p. p. H. Regnier. T. IX. Paris, Hachette. Frs. 7,50.

Lange, H., Leitfaden für den Unterricht in der Geschichte der französischen Litteratur. 4. Aufl. Berlin, Öhmigke. M. 1,25.

Liéby, A., Corneille. Études sur le théâtre classique (le Cid, Horace, Cinna, Polyeucte. Nicomède, Le Menteur). Paris, Lecène et Oudin. Frs. 3,50.

Maury, F., Étude sur la vie et les œuvres de Bernardin de Saint-Pierre. Paris, Hachette. Frs. 7,50.

Meuser, W., Analyse et critique de l'Art poétique de Boileau. Programm Ems. Leipzig, Fock.

Meyer, Fr., Welchen Wert hat für uns noch jetzt die klassische Tragödie der Franzosen? Programm des Realgymnasiums zum heil. Geist in Breslau.

Monceaux, P., Racine. Paris, Lecène et Oudin. Frs. 3,50.

Müller, R., Bemerkungen über Pierre Loti und seine Stellung in der Litteratur. Programm Sondershausen. Leipzig, Fock.

Passy, P., Le français parlé. Morceaux choisis à l'usage des étrangers avec la prononciation figurée. 3[e] édition. Leipzig, Reisland. M. 1,80.

Piat, L., Dictionnaire français-occitanien. I. *A-dresser*. Montpellier, Hamelin.

Reichel, C., Die mittelenglische Romanze Sir Fyrumbras und ihr Verhältnis zum altfranzösischen und provenzalischen Fierabras. Leipzig, Fock. M. 1,50.

Ronsard, Œuvres. Avec une notice biographique et des notes par Ch. Marty-Laveaux. T. V. Paris, Lemerre.

Roſsmann, Ph. und F. Schmidt, Lehrbuch der französischen Sprache auf Grundlage der Anschauung. 2. Aufl. Bielefeld, Velhagen und Klasing. M. 2.40.

Rothschild, H. de, Lettres inédites de Jean-Jacques Rousseau. Paris, Lévy. Frs. 7,50.

Schäfer, C., Der französische Unterricht an der Klosterschule und seine Stellung zur Reformbewegung. Hamburg, Herold. M. 2,50.

Schulz, E., Étude sur le théâtre de Victor Hugo. Programm Helmstedt. Leipzig, Fock.

Ségur, Le Passage de la Bérézina. Herausgegeben von K. Schwalbach. 2. Aufl. Leipzig, Teubner. M. 1,20.

Strohmeyer, F., Über verschiedene Funktionen des altfranzösischen Relativsatzes. Berliner Dissertation. Leipzig, Fock.

Teichmann, B., Praktische Methode für die französische Sprache. Eine unentbehrliche Ergänzung zu jedem französischen Lehrbuche als sichere Anleitung zum Sprechen und zum freien Vortrage in französischer Sprache. Erfurt, Güther. M. 3.

Varnhagen, H., Histoire de Monsieur l'Abbé teint en vert. Nach einer Handschrift der Nationalbibliothek in Paris. Dem 5. Neuphilologentage zu Berlin überreicht. Erlangen, Junge. M. 0,30.

Vilarem, E., Vingt chansons populaires de Roussillon. Perpignan, Tixador. Frs. 3.

II. Belletristik, Geschichte, Geographie, Philosophie.

Aicard, J., Le Pavé d'amour. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.

Auteurs célèbres. Tomes 211 à 219. Paris, Flammarion. Chaque vol., Frs. 0,60.

Alexis, P., Les Femmes du père Lefèvre. La Fin de Lucie Pellegrin. L'Infortune de M. Froque (219). — Daudet, E., Le Lendemain du péché (217). — L'Heureux, P., P'tit chéri. Histoire parisienne (215). — Mendès, C., Jeunes filles (211). — Mie d'Aghonne, Les Aventurières (218). — Mullem, L., Contes d'Amérique (216). — Rousseil, M[lle], La Fille d'un proscrit (214). — Sirven, A., Etiennette (213). — Tourguéneff, J., Devant la guillotine (212).

Avenel, H., Annuaire de la presse française et du monde politique 1892. 13[e] année. Paris, Librairies-Imprimeries réunies. Frs. 12.

Boutique, A., L'Amour cynique. Paris, Dentu. Frs. 3,50.

Brémond d'Ars, le comte Guy de, Les Temps prochains. La Guerre. La Femme. Les Lettres. Paris, Perrin. Frs. 3,50.

Brown, A., La Guerre à mort. Paris, Librairie illustrée. Frs. 3.

Byvanck, W. G. C., Un Hollandais à Paris en 1891. Sensations de littérature et d'art. Préface d'Anatole France. Paris, Perrin. Frs. 3,50.

Capillery, L., En Aimant, poésies. Avec une préface de Ch. Fuster. Paris, Fischbacher. Fr. 2,50.

Charnacé, Guy de, Expiation, suivi de: Elles et nous et de Renée. Paris, Savine. Frs. 3,50.

Chatenet, G., Études sur les poètes italiens Dante, Petrarque, Alfieri et Foscolo et sur le poète sicilien Giovanni Meli. Avec la traduction en vers français des plus belles parties de leurs œuvres. Paris, Fischbacher. Frs. 6.

Chefs-dœuvre du siècle illustrés. N[os] 1 à 11. Paris, Librairie illustrée. Chaque volume, Frs. 3,50.

Arago, J., Promenade autour du monde (5). — Borrow, G., Bohèmes et gypsies (10). — Constant, B., Adolphe (7). — Dickens, Ch., Le Magasin d'antiquités (2). — Eliot, G., La Conversion de Jeanne (8). — Fiévée, J., La Dot de Suzette (11). — Gogol, N., Tarass Boulba (6). — Nerval, G. de, Sylvie (3). — Poë, E., L'Assassinat de la rue Morgue (4). — Soulié, F., Le Lion amoureux (1). — Thierry, A., Les Fils de Chloter (9).

Cim, A., Bonne amie. Paris, Kolb. Frs. 3,50.

Cornut, le P. E., Les Malfaiteurs littéraires. Paris, Retaux-Bray. Frs. 3,50.
Daudet, A., L'Evangéliste, roman parisien. Illustrations de Marold et Montégut. (Collection Guillaume.) Paris, Dentu. Frs. 3,50.
Delard, E., Les Dupourquet. Mœurs de province. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Demesse, H., L'Affaire Lebel. Mémoires d'un agent de la sûreté. Paris, Dentu. Frs. 3,50.
Doumic, R., Portraits d'écrivains. Paris, Delaplane. Frs. 3,50.
Ehrhard, A., Henric Ibsen et le théâtre contemporain. Paris, Lecène et Oudin. Frs. 3,50.
Etincelle, Josette. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Femmes, les, écrivains. Œuvres choisies par F. L'Homme. Paris, Librairie de l'Art. Frs. 6.
Fournel, V., Le Théâtre au XVIIe siècle. La Comédie. Paris, Lecène et Oudin. Frs. 3,50.
France, A., La Vie littéraire, 4e série. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Garros, P. de, Une d'elles. Paris, Savine. Frs. 3,50.
Gondinet, E., Théâtre complet. Tome I: Gavaud, Minard et Cie. Christiane. La Cravate blanche. Tête de linotte. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Gyp, Mariage civil. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Haraszti, J., La Poésie d'André Chénier, traduite du hongrois par l'auteur. Paris, Hachette. Frs. 3,50.
Le Faure, G., Les Dessous de la vie. La Maffia. Paris, Dentu. Frs. 3,50.
Lemonnier. C., Dames de volupté. Paris, Savine. Frs. 3,50.
Maîtres, les, du roman. Tomes 52 à 63. Paris, Dentu. Chaque vol., Fr. 0,60.

Assolant, A., Un Millionnaire (54). — Belot, A., La Petite couleuvre (56). — Bornier, le vicomte de, Le Jeu des vertus (61). — Jacolliot, L., L'Affaire de la rue de la Banque. II. Le Père La Fouine (55). — Lemonnier, C., Le Mort. L'Hôtel Quadvliet (53). — Lepage, A., Maître Normand, notaire (58) — Méténier, O., Outre-Rhin (59). — Montégut, M., La Faute des autres (63). — Ponson du Terrail, Diane de Lancy (52). — Richebourg, E., Quarante mille francs de dot (57). — Vincent, Ch., Lina (62). — Zaccone, P., Les Aventuriers de Paris (60).

Maquet, Th., Poésies posthumes. Préface de Sully Prudhomme. Paris, Lemerre. Frs. 3.
Mendès, C., Luscignole, roman. Paris, Dentu. Frs. 3,50.
Mendès, C., Poésies. Tome I. (Philoméla. Sérénades. Pagode. Soirs moroses.) Paris, Charpentier. Frs. 3,50.
Mery, G., Jean Révolte. Roman de lutte. Paris, Dentu Frs. 3,50.
Morizoï, S., Françoise Gauvin. Nouvelle villageoise. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
Olivié, E., Dialogues des vivants. Paris, Charpentier. Frs. 3,50.
Perret, P., L'Amour et la guerre. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
Pontsevrez, L'Assassin malgré lui. Paris, Savine. Frs. 3,50.
Prozor, le comte, La Bohême diplomatique. Paris, Perrin, Frs. 3,50.
Saint-Auban, E. de, Un Pèlerinage à Bayreuth. Paris, Savine. Frs. 3,50.
Schultz, J., Jean de Kerdren. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Silvestre, A., L'Or des couchants. Poésies nouvelles, 1889—1892. Paris, Charpentier. Frs. 3,50
Souza, R. de, Questions de métrique. Le Rythme poétique. Paris, Perrin. Frs. 3,50.
Strada, J., L'Epopée humaine. Deuxième cycle des civilisations. Jésus. Paris, Ollendorf. Frs. 3,50.
Talmeyr, M., Les Possédés de la morphine. Paris, Plon. Frs. 3,50.
Theuriet, A., Nos Enfants. Jeunes et vieilles barbes. Paris, Charpentier. Frs. 3,50.
Traynel, O. de, La Bête Loripai. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
Zaccone, P., La Cellule no 7. La Balafrée. Nouvelle édition. Paris, Dentu. Fr. 1.

Boissier, G., Saint-Simon. Paris, Hachette. Frs. 2.
Censure, la, sous Napoléon III. Rapports inédits et in extenso (1852 à 1866). Paris, Savine. Frs. 3,50.
Delorme, S., Toute la vérité sur le drame de Fourmies. Paris, Sauvaitre. Frs. 2.
Fournier, le Dr A., Napoléon Ier. Tome II (1802-1810). Austerlitz, Iéna et Auerstædt, Wagram. Traduit par E. Jaeglé. Paris, Bouillon. Frs. 3,50.
Guyho, C., L'Empire inédit. — 1855. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Harmant, J., La Vérité sur la retraite de Lang-Son. Mémoires d'un combattant. Paris, Savine. Frs. 3,50.
Haussonville, le comte d', Madame Ackermann, d'après des lettres et des papiers inédits. Paris, Lamerre. Frs. 2.
Janet, P., Fénelon. Paris, Hachette. Frs. 2.
Jarras, Souvenirs du général Jarras, chef d'État-major général de l'armée du Rhin (1870), publiés par Mme Jarras. Paris, Plon. Frs. 7.50.
Khalifat, patriarcat et papauté. Études historiques par ***. Paris, Salmon. Frs. 3,50.
Lapeyre, P., Auguste Nicolas, sa vie et ses œuvres, d'après ses Mémoires inédits, ses papiers et sa correspondance. Paris, Lethielleux. Frs. 7,50.
Léon XIII devant ses contemporains, par MM. Blowitz, M. Barrès, R. Bonghi, G. Bovio, Canovas del Castillo. F. Crispi, Mgr Fava, A. de Gubernatis, etc. Avec le portait de SS. Léon XIII par Th. Chartran. Paris, Tolra. Frs. 3,50.
Leroy-Beaulieu, A., La Papauté, le socialisme et la démocratie. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Moellen, J., Traité des études historiques. 2. vol. Paris, Thorin. Frs. 10.
Monselet, A., Charles Monselet, sa vie, son œuvre. Préface par Jules Claretie. Paris, Testard. Frs. 20.
Neukomm, E., et P. d'Estrée, Les Hohenzollern. Paris, Perrin. Frs, 3,50
Nimal, de, Nobless et noblesse. Paris, Savine. Frs. 3,50.
Rousseau, J.-J., Lettres inédites, publiées par Henri de Rothschild. Paris, C. Lévy. Frs. 7,50.
Thirion, A., de Metz. Souvenirs militaires. Paris, Berger-Levrault. Frs. 4.
Thouvenel, Episodes d'histoire contemporaine tirés des papiers de M. Thouvenel (1844—1845, 1851—1852), publiés par L. Thouvenel. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Thureau-Dangin, P., Histoire de la monarchie de Juillet. Tomes VI et VII (fin). 2 vol. Paris, Plon. Frs. 16.
Véron, Eug., Histoire de l'Allemagne depuis la bataille de Sadowa. 3e édition, revue et mise au courant par P. Bondois. Paris, Alcan. Frs. 3,50.
Vincent, le Dr H., Epigraphie ardennaise. Les Inscriptions anciennes de l'arrondissement de Vouziers, ou relatives à la région. Avec une préface par Anat. de Barthélemy. Paris (Rheims), E. Lechevalier. Frs. 10.
Weill, G., Les Théories sur le pouvoir royal en France pendant les guerres de religion. Paris, Hachette. Frs. 5.
Zeller, B., Claude de France. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.

Delort, A travers le Cantal et la Lozère. Paris (Romans), E. Lechevalier. Frs. 3,50.
Garaud, L., Trois ans à la Martinique. Études de mœurs, paysages et croquis, profils et portraits. Paris, Picard et Kaan. Frs. 9.
Guérin, La Région nord-est du Tonkin. Conférence. Paris, Berger-Levrault. Frs. 2.
Leclercq, J., Voyage au mont Ararat. Paris, Plon. Frs. 4.
Péroz, le capitaine E., Au Soudan français. Souvenirs de guerre et de mission. Paris, C. Lévy. Frs. 7,50.
Russie, la, géographique, ethnologique, historique, administrative, économique, religieuse, littéraire, artistique, scientifique, pittoresque, etc., par MM. L. Delavaud, G. de Rialle, Ch. Rabot, A. Rambaud, A. Leroy-Beaulieu. A. Raffalovich, E. M. de Vogüé, M, Tourneux, etc. Paris, Larousse. Frs. 5.

Baunard, Mgr., Espérance. Un Réveil de l'idée religieuse en France Pavis, Poussielgue. Frs. 2,50.

Chaignet, A. E., Histoire de la psychologie des Grecs. Tome IV, contenant la Psychologie de l'école d'Alexandrie; livre Ier: Psychologie de Plotin. Paris, Hachette. Frs. 7,50.

Fauvety, Ch., Nouvelle révélation. La vie, méthode de la connaissance. Paris, Librairie des sciences psychologiques. Frs. 3,50.

Perraud, Mgr., Quelques réflexions au sujet de l'Encyclique du 16 février adressée à la France, précédées du texte de l'encyclique. Paris, Poussielgue. Fr. 1.

Nouvelles littéraires.

Le roman historique donnait de faibles signes de vie depuis des années. L'illustre savant B. Zeller tâche de le raviver avec sa puissante haleine. Son roman *Claude de France* peut se comparer à Salambô de Flaubert. Il évoque le temps lointain où la France s'est unifiée et où se formaient ces germes féconds d'une renaissance littéraire et artistique. L'auteur nous fait assister aux déceptions cruelles d'Anne de Bretagne, à ses derniers jours au château de Blois, au mariage de sa fille Claude de France avec François d'Angoulême, plus tard François Ier, puis à toutes les intrigues et aux curieuses fêtes du mariage de Louis XII, vieux, goutteux, presque impotent, avec la jeune Marie d'Angleterre.

Il y a des pages tout à fait dramatiques pour décrire le voyage de la duchesse au tombeau de Jeanne de France, à Bourges, et la vision romantique dans laquelle elle entrevoit les malheurs qui frapperont sa descendance et la France entière. C'est une leçon d'histoire habilement donnée au lecteur.

Jeanne de France se lève de son cercueil et crie d'une voix prophétique: «Regarde tes enfants!» Et Claude aperçoit un cavalier dont le cimier est surmonté d'une couronne de roi et qui, dans un tournoi, est blessé à mort: «Voilà ton fils! le dernier des trois que tu auras et qui régnera!» Puis, devant le château d'Amboise, des pendus se tordent au bout de potences, des têtes roulent sur un échafaud sanglant. Un jeune homme, presque un enfant, ayant à ses côtés une femme merveilleusement belle, contemple avec indifférence le hideux spectacle: «Voilà l'aîné de tes petits-fils!» lui dit la voix. Ensuite, à la fenêtre légendaire du Louvre, un roi, une arquebuse à la main, habillé de satin blanc rougi de sang, parle à une femme vêtue de noir: «C'est le second de tes petits-fils!» continue l'implacable voix. Enfin, au petit jour, dans une chambre, lisant une lettre, un prince grand, à la mine fière, est frappé au ventre d'un coup de couteau par un méchant moine. Et la terrible voix s'écrie: «Celui-là, c'est le dernier de la race qui sortira de toi!»

Le romancier populaire Henri Demesse, un des grands fournisseurs attitrés des journaux à un sou, vient de publier chez Dentu un roman assez simple dans ses données et portant un nom cher aux militaires. *L'affaire Lebel* mérite donc d'être au moins signalé à l'attention de nos lecteurs. Voici l'affaire. Un jeune ingénieur, Juste Lebel, épouse une jeune fille noble et s'aperçoit, peu de temps après son mariage, qu'il a été trompé, et que sa femme est la maîtresse du comte de Lavinière. En leur présence, à table, il se tire un coup de revolver, mais se blesse seulement. Dans la deuxième partie du roman, on le retrouve ingénieur dans une grande usine, dont le directeur, M. Maugrand, est son oncle. Il aime sa cousine, Constance Maugrand, qui est aimée par un ancien capitaine, comptable de l'usine. Ce misérable, pour obtenir les faveurs de Mlle Maugrand, commet un crime en s'efforçant de faire accuser le père de Constance. Le hasard fait que, lui aussi, Lebel, est accusé, mais tout se découvre. Le coupable se tue, Lebel épouse Constance, et tout le monde s'en va content.

Le *Monsieur au Parapluie* par Jules Moinaux (Flammarion) rentre dans la catégorie des romans faits pour plaire aux lecteurs fatigués des romans psychologiques ou à thèse. Plein de fantaisie, le *Monsieur au parapluie* prouve que la vieille gaieté gauloise n'est pas morte, et ceux qui lui sont restés fidèles liront avec plaisir ces tableaux parisiens piquants et des drôleries cocasses. Mais voilà tout. —

Quant au *Roman de l'Idéal* par Jean Berleux (Ollendorff), c'est, ainsi que l'indique le titre, l'étude d'un amour platonique, d'une tendresse qui se borne au mot et ne permet pas de tâter la chose. Je n'en constate pas moins qu'il y a dans ce volume des détails bien observés.

Au Pays des étapes par Ch. des Écorres (Lavauzelle) a été écrit au jour le jour; ce sont les notes d'un légionnaire qui raconte franchement la rude vie du soldat dans le rang, avec son langage, ses rancœurs, ses grosses et naïves gaîtés, ses brusques élans, ses défaillances, ses généreuses aspirations, ses dévouements spontanés. Charles des Écorres est un enfant du Canada. Le livre est rempli de dessins fort amusants.

Passons encore en revue quelques romans d'auteurs en vogue, — sans nous occuper de la *Débâcle* de Zola. Voici d'abord une nouvelle œuvre de Pierre Maël. C'est un grand ami de la vieille terre armoricaine: aussi *La Charité* a-t-elle encore pour scène les bords de l'Atlantique. L'intrigue de ce roman est des plus simples. Gaïd, une pauvre fille, orpheline et sans ressources, est rencontrée sur les grands chemins par un brave garçon, Gildas, un marin qui lui offre, après l'avoir défendue contre la poursuite d'un ouvrier, un nommé Loubascan, de la considérer comme sa sœur. Puis il l'amène à sa mère qui l'adopte. Peu à peu l'amour naît dans ces deux cœurs. Le mariage se ferait facilement sans le frère de lait de Gildas, un Parisien riche, hommes de lettres, qui émet des théories particulières sur le mariage et détourne Gildas de se marier.

Mais tout se termine bien. Il y a dans ce roman des détails charmants, par exemple quand Gildas et Gaïd commencent à se tutoyer, quand Gaïd va revoir sur la plage, après l'hiver, une orchidée qui pour elle était le symbole de son amour, — Maël a eu là une réminiscence d'un de ses plus délicats romans, *Fleur de mer*, — quand elle se confesse à Sainte-Anne, et beaucoup d'autres. Mais on reprochera des longueurs, des répétitions un peu fatigantes dans les conversations entre Gildas et son frère de lait, entre Pierre de Tremeur et l'abbé Keriadec.

Charles Leroy, le créateur du type amusant et légendaire du colonel Ramollot, a moins de chance dans le roman que dans la caricature. Témoin son dernier livre *Les Filles de Laroustit* où il a eu la malheureuse idée de raconter toutes les niches qu'une féroce belle-mère fait à son pauvre gendre. C'est bien vieux jeu!

En revanche, un jeune débutant. M. Paul Tony, vient de publier un roman délicat et d'un intérêt très réel. *La Fin du Bonheur* nous montre d'abord Jacques Folterre très heureux avec sa jeune femme aimée jusqu'à ce que son esprit inquiet et chercheur se forge des chimères.

Son amour s'éteint, un autre naît et Jacques s'enfuit avec une très jeune femme nouvellement et mal mariée. Pendant quelques mois, ils vivent à Venise, dans une sorte d'amour idéal. Puis, Marianne meurt d'une méningite. Désespéré, Jacques erre pendant quelques mois et revient implorer le pardon de sa femme qui lui dit: «Je te pardonne et je t'aime toujours, mais revivre le passé, est impossible. Chaque fois que ces moments divins que nous avons vécus nous reviendront au cœur, d'autres se dresseront devant eux, et ce sera pour nous deux une angoisse terrible.» Et, d'une voix pleine de larmes, elle s'éloigne en disant adieu pour toujours. Les passages de cette valeur abondent dans ce beau roman écrit avec beaucoup de cœur et de simplicité.

Sous le titre du premier récit d'un recueil de 25 nouvelles dont se compose le nouveau volume de M. Paul Margueritte: *Le Cuirassier blanc* (Lecène et Oudin, Frs. 3,50), l'auteur de *Pascal Géfosse*, pour s'être moins étendu que dans ses romans, a écrit une œuvre tout aussi empreinte de réalisme que celles qui l'ont précédée. réalisme de fort bon aloi du reste, œuvre pleine d'une émotion contenue dont la sensation est cruelle et douce à la fois.

Mais il y en a aussi d'un genre différent. Mentionnons surtout le récit intitulé *la Rencontre*, où nous retrouvons, dans un compartiment de chemin de fer, un monsieur, aujourd'hui ventripotent, marié et accompagné de ses deux

filles, avec une ancienne maîtresse du temps où il fréquentait Bullier au moins autant que l'École de droit. La dame voyage accompagnée de son petit garçon et de son chien. La scène est des plus curieuses et traitée en maître.

Avec M. Jules Lermina, nous ne sommes plus dans la vie réelle. L'auteur est un rêveur s'élançant dans l'au-delà avec une imagination ardente, dans les espaces invisitées, dans le pays du merveilleux où l'esprit survit à la matière et donne des marques d'une existence extra-terrestre. L'œuvre est curieuse, peut-être d'une compréhension difficile pour qui n'est pas au courant des sciences occultes, mais pour ceux qui en ont la clef, rien n'est plus émouvant, je pourrais presque dire touchant. *La Magicienne* (Chamuel, Frs. 3.50), le premier des cinq récits composant le volume, nous montre jusqu'à quel sacrifice l'âme maternelle peut aller en sacrifiant la matière de son corps en faveur de l'enfant. Mais le plus délicieux de ces récits est certainement *le Secret de Zippélius*, dans lequel nous voyons un individu possesseur du moyen de détruire le monde arrêté dans son œuvre de folle destruction, par le baiser d'un enfant, par ce seul mot: Papa!

Voici *L'Oncle Ernest* (Flammarion, Frs. 3.50), titre de la première nouvelle du recueil que publie M. L. Grangier. Les récits attachants qu'il contient sont empreints tantôt d'une sentimentalité vague, tantôt d'un fatalisme tragique, qui laissent l'esprit rêveur. Les sujets traités par M. Grangier soulèvent des questions qui s'imposent aux réflexions des lecteurs. *L'Oncle Ernest, Le Vice d'Emma* et *Un Duel* feront l'objet de bien des discussions.

Giovanni, par Antony Aubin ne s'élève guère audessus du niveau de la médiocrité. Ce livre, écrit tantôt sous forme de description, tantôt sous forme de dialogue, de conversation, comme s'il s'agissait d'une pièce de théâtre, échappe à la critique, parce qu'il me paraît l'œuvre consciencieuse d'un homme plus artiste que littérateur. Les principaux personnages mis en scène sont Ribeira, le Dominicain, Giovanni et Salvator Rosa. C'est dire que l'action se développe au dix-septième siècle à Naples et à Rome, et que le point de départ est la haine de Ribeira pour le Dominicain. Dans toutes ses descriptions, M. Aubin met beaucoup de poésie et de charme. Il a des pages agréables lorsque Ribeira raconte l'angoisse de ses débuts et son dégoût en découvrant à quoi servaient aux cardinaux ses dessins de femmes nues et sa maîtresse; mais quand il fait causer ses nombreux personnages qu'il désigne par: Un premier Napolitain; le deuxième Napolitain, etc., il devient trop confus.

Le journalisme joue en France un rôle bien différent de celui qui lui est assigné en Allemagne. Témoin: Edmond About, le brillant écrivain décédé il y a quelques ans. Joseph Reinach, connu par sa publication des discours de Gambetta, a rassemblé les meilleurs articles dont About orna jadis le *XIXe Siècle* (chez Ollendorff). Écrivain de verve, causant ses articles comme d'Ennery cause ses pièces, About peut servir de modèle à ceux qui dans les guerres de plume, autrement dangereuses qu'un duel à l'épée, cherchent à piquer leur adversaire, à le larder de coups d'épingle, à l'épuiser par des railleries dont le venin est caché sous les fleurs.

Une nouvelle revue, portant le simple titre de «*Revue hebdomadaire*» et coûtant 50 centimes par livraison, s'est réservé le privilège de publier la première les œuvres des romanciers favoris du public dès qu'elles auront paru en volume. Elle se recommande donc aux petites bourses. La première livraison publie *Rose et Ninette* de Daudet, les suivantes commenceront à fur et à mesure des œuvres de Zola, Theuriet, Coppée, Loti, Bourget, Rod etc.

Il y aura une large place aux chroniques, voyages, aux mémoires, à la poésie, à la critique, à toutes les actualités. Ses cinquante-deux numéros, avec leurs 8.320 pages, équivaudront à plus de 40 volumes par an. Il serait puéril de prédire le succès à une œuvre à laquelle concourront tant de talents divers et qui ressemblera si peu aux périodiques que nous sommes accoutumés à lire. Le succès viendra tout seul et sans effort.

Vieux Parisien liseur.

Zum 5. deutschen Neuphilologentage.

Die in No. 8/9 der Franco-Gallia erwähnten, vom fünften allgemeinen deutschen Neuphilologentage zu Berlin, Pfingsten 1892 im wesentlichen gebilligten und den deutschen Unterrichtsverwaltungen zur Prüfung übersandten Thesen haben folgenden Wortlaut: A. Thesen zu dem Vortrage über die Aufgabe des neusprachlichen Unterrichts und die Vorbildung der Lehrer von Stephan Waetzoldt (Berlin).

I. Aufgabe des neusprachlichen Unterrichts. Der Schulunterricht in den lebenden Sprachen hat die unmittelbare Aufgabe, den Schüler zu befähigen, einen modernen französischen oder englischen Schriftsteller mit Leichtigkeit zu verstehen, gesprochenes Französisch und Englisch schnell und sicher aufzufassen, und die fremde Sprache in den einfachen Formen des täglichen Verkehrs mündlich wie schriftlich ohne Zwang zu gebrauchen; er hat die mittelbare Aufgabe, dem Schüler das freie Verständnis für die eigenartige geistige und materielle Kultur, für Leben und Sitte der beiden fremden Völker zu erschliefsen.

II. Vorbildung der Lehrer. Die veränderten und erhöhten Aufgaben des Schulunterrichts in den lebenden Sprachen fordern zu ihrer Erfüllung eine veränderte Vorbildung der Lehrer nach den folgenden Gesichtspunkten: 1. Neben den wissenschaftlichen Seminaren (Gesellschaften) für romanische und englische Philologie ist die Errichtung selbständiger praktischer Seminare ins Auge zu fassen, an denen die Studierenden in kleineren Abteilungen, je nach Vorbildung und Kenntnissen, systematisch zum schriftlichen und mündlichen Gebrauch der Fremdsprache erzogen, in die moderne Litteratur, in die Landeskunde, in die politische und kulturgeschichtliche Entwickelung Englands und Frankreichs eingeführt werden. — 2. Es ist wünschenswert, dafs in den Vorlesungen und Übungen der Universitätslehrer, mehr als bisher im allgemeinen geschehen ist, auf die litterarische und sprachliche Entwickelung der letzten Jahrhunderte und besonders auch auf jene Schriftsteller eingegangen werde, welche in den höheren Lehranstalten gelesen zu werden pflegen. Zusammenfassende und orientierende Darstellungen, encyklopädische und hodegetische Vorlesungen sind für die späteren Lehrer unerläfslich. — 3. Da diejenige Fertigkeit und Sicherheit in der praktischen Handhabung der Fremdsprache, welche schon für den Unterricht auf der Unterstufe gefordert wird, im Inlande nur in den seltensten Fällen erworben werden kann, so ist bei der Meldung zur Prüfung für das höhere Lehramt in der Regel der Nachweis eines mehrmonatlichen Aufenthaltes im Auslande zu erbringen. Es empfiehlt sich aus praktischen Gründen, die Studierenden für die französische Sprache an das neufranzösische Seminar der Universität Genf, oder nach Lausanne oder nach Neuchâtel zu weisen. — 4. Lehramtskandidaten mit der Befähigung zum neusprachlichen Unterricht auf der Oberstufe haben die Hälfte ihres Probejahres in England und in Frankreich oder in einem der beiden Länder zuzubringen, und sich dort neben ihrer praktischen Vervollkommnung besonders das Studium des Landes und Volkes angelegen sein zu lassen. Zu diesem Zwecke ist auf die Anknüpfung geeigneter Verbindungen Bedacht zu nehmen und das Studium im Auslande womöglich einheitlich zu organisieren. — 5. Nicht nur die staatlichen Unterrichtsbehörden, auch die gröfseren Kommunen und die Anstaltskuratorien haben ein Interesse daran, durch reichliche Gewährung von Reisestipendien und von Urlaub die Leistungen der Lehrer der neueren Sprachen zu sichern und zu erhöhen. — 6. Um denjenigen schon angestellten Lehrern, denen der Besuch des Auslandes nicht möglich ist, einigen Ersatz zu schaffen, empfiehlt es sich, an geeigneten Orten vierwöchentliche Ferienkurse einzurichten, in denen fremdsprachliche Vorlesungen von Engländern und Franzosen gehalten, Gelegenheiten zum Gebrauch der fremden Sprache geboten und methodische Anweisungen gegeben werden. — 7. Es empfiehlt sich, die Lehramtskandidaten mit neuphilologischer Fakultas während ihres Seminarjahres besonders solchen Anstalten zuzuweisen, bei deren Leitern Verständnis und Interesse für die eigentümlichen Aufgaben des neusprachlichen Unterrichts vorauszusetzen ist.

B. Thesen zu dem Vortrage*) über die offiziellen Anforderungen in Bezug auf die Sprechfertigkeit der Lehrer der neueren Sprachen und die realen Verhältnisse von Prof. Dr. A. Rambeau (Hamburg).

1. Es ist zu wünschen, dafs die Vorschriften für das examen pro facultate docendi, das die Befähigung für den französischen und englischen Unterricht in den mittleren und unteren Klassen erweisen soll, ein wenig verändert werden; und zwar scheint es notwendig, dafs, da die bez. Kandidaten in den Klassen unterrichten sollen, in denen das Lesen und Sprechen der fremden Sprache weit wichtiger als alles andere ist, von ihnen ohne Einschränkung und Ersatz fliefsendes, korrektes Lesen, eine gute Aussprache und eine vollkommen ausreichende Sprechfertigkeit verlangt, aber dafür die übrigen Bedingungen für die Bestehung eines solchen Examens bedeutend ermäfsigt werden. — 2. Es ist zu wünschen, dafs die Phonetik mit ausschliefslicher Berücksichtigung der Laute der Muttersprache und der Fremdsprache, für die sich der Kandidat gemeldet hat, weil sie die sicherste Grundlage einer guten Aussprache und einer befriedigenden Sprechfertigkeit bildet, ein obligatorischer Prüfungsgegenstand im examen p. f. d. sowohl für den Unterricht in den oberen, als für den in den mittleren und unteren Klassen werde. — 3. Die Behörden sind dringend zu ersuchen, dafs sie den Unterricht im Französischen und Englischen, besonders in den unteren Klassen, vorzugsweise Neuphilologen und nie klassischen Philologen, Mathematikern und anderen ohne Lehrbefähigung für diese Fächer anvertrauen; — 4. ferner, dafs sie den Lehrern der neueren Sprachen gestatten, die vorgeschriebene Anzahl der Korrekturen vor allem in den unteren und mittleren Klassen zu vermindern. — 5. Die Studenten der neueren Sprachen sollten auf jeder Universität Gelegenheit finden und in geeigneten Vorlesungen und Seminarübungen die nötige Anleitung dazu erhalten, sich eine gründliche theoretische Kenntnis der Phonetik zu erwerben und eine gute Aussprache und, soweit dies in der Heimat möglich ist, eine genügende Sprachfertigkeit zu erlangen oder zu bewahren. — 6. Die Einrichtung der zwei Probejahre ist von geringem Nutzen und eher schädlich für die weitere Entwickelung der jungen Neuphilologen. Die Behörden sind aber dringend zu ersuchen, dafs sie diesen Kandidaten gestatten, die lange Probezeit zu unterbrechen oder abzukürzen und dafür 1—1½ Jahr im Auslande zu verweilen und, wenn es ihnen möglich ist, dort als Lehrer zu wirken — ohne Nachteil für ihre definitive Anstellung und ihr künftiges Avancement in der Heimat. — 7. Die Unterrichtsministerien der deutschen Staaten sind dringend zu bitten, dafür Sorge zu tragen, dafs ihnen die nötigen Geldmittel zur Verfügung stehen, um Studenten, Kandidaten und jungen Lehrern der neueren Sprachen ohne feste Anstellung Stipendien zur Vervollständigung ihrer Studien im Auslande zu gewähren; — 8. ferner, dafs den festangestellten Lehrern, die ihre Sprechfertigkeit und ihre Kenntnis der Realien durch einen längeren Aufenthalt im fremden Volke auffrischen und sich auf diese Weise für ihren Unterricht leistungsfähiger machen wollen, ein halbjähriger Urlaub ohne Schwierigkeit bewilligt und die mit beträchtlichen Kosten verknüpfte Ausführung ihres Vorhabens auch in pekuniärer Hinsicht möglichst erleichtert werde. — 9. Es ist im Interesse der Schule und der Wissenschaft zu wünschen, dafs den Universitätslehrern der romanischen und englischen Philologie, deren hohe Verdienste sowohl um die Wissenschaft, als auch um die Entwickelung des neusprachlichen Unterrichts in der Schule wir alle mit aufrichtiger Dankbarkeit anerkennen, eine bedeutende Entlastung durch Arbeitsteilung und Gründung neuer Professuren zu teil werde. Es ist schon längst als notwendig anerkannt worden und mag hier noch einmal als notwendig bezeichnet werden, dafs die Lehrstühle für romanische und englische Philologie an jeder Universität getrennt sind, und dafs nicht das eine Fach einem Privatdozenten oder einem aufserordentlichen Professor überlassen wird. — 10. Es scheint durchaus notwendig, dafs die romanische und englische Philologie an jeder Universität je zwei, eventuell drei Professuren aufzuweisen hat: 1) eine Professur vorzugsweise für die älteren und ältesten französischen, resp. englischen Sprachstufen und Litteraturepochen; 2) eine andere vorzugsweise für die gegenwärtige französische, resp. englische Sprache, auch für die lebenden Dialekte und für die neue und neueste Litteratur; eventuell 3) eine dritte für die übrigen romanischen Sprachen neben der französischen, resp. für die übrigen germanischen Sprachen neben der englischen, abgesehen von der deutschen Sprache, die ja stets durch besondere Lehrstühle bedacht ist. — 11. Sehr wünschenswert ist an jeder Universität eine Professur für Phonetik mit eingehender Behandlung des deutschen, englischen und französischen Lautsystems, wie auch eine Professur für vergleichende Litteraturgeschichte besonders der germanischen und romanischen Völker. — 12. Es ist zu wünschen, dafs neben den Privatdozenten auch solche Philologen, die längere Zeit in der Schulpraxis thätig gewesen sind, bei der Besetzung neuer oder vakanter Professuren für lebende Sprachen an den Universitäten mehr, als es üblich zu sein scheint, Berücksichtigung finden. — 13. Es ist wünschenswert, dafs das Lektorenwesen entweder ganz abgeschafft oder einer gründlichen Reform unterzogen werde.

*) Dieser Vortrag wird als Aufsatz in den «Phonetischen Studien» (Elwert, Marburg 1892) Bd. VI, H. 1 veröffentlicht werden.

Verzeichnis

der Vorlesungen über romanische und englische Philologie an deutschen Universitäten im Wintersemester 1892/93.

Basel. Soldan, Italienische Grammatik und Lektüre; Französische Syntax; Molière, sa vie et ses œuvres; Sheridan's Rivals; Altfranzösisch (Sem.); Neufranzösische Übungen (Sem.). — Meifsner, Lecture de poésies modernes; Études pratiques; Histoire de la poésie française depuis 1830.

Berlin. Tobler, Laut- und Formenlehre des Französischen; Provenzalische Sprachproben; Romanisches Seminar. — Wätzold, Neufranzösische Übungen; Das französische Volkslied; Romanisches Seminar. — Rossi Italienische Grammatik; Giuseppe Giusti, Lettere scelte; Seminar. — Cloetta, Einführung in die romanische Sprachwissenschaft; Dramatische Theorien Emile Zola's. — Geiger, Französische Litteraturgeschichte des 16. Jahrhunderts. — Zupitza, Geschichte des englischen Vokalismus; Englisches Seminar; Gotisch-englische Übungen für Anfänger. — Schick, Milton's Leben und Werke. — Hersley, Anfangsgründe der englischen Sprache; Übungen zur englischen Syntax; Seminar.

Bern. Freymond, Einführung in das Provenzalische und Erklärung leichterer Texte nach Bartsch' Chrestomathie provençale; Italienische Formenlehre; Geschichte der italienischen Litteratur; Lektüre einiger Canti aus Ariost's Orlando furioso; Altfranzösische Übungen (Sem.); Repetition der italienischen Litteraturgeschichte (Sem.). — Michaud, Histoire de la littérature française; Stylistique et critique littéraire; Actualités littéraires; Explication de quelques chefs d'œuvre; Résumé d'histoire de la littérature française; Exercices et compositions (Sem.). — Farny, Histoire du roman français. — Niggli, Italienische Grammatik mit Übungen; Pellico's Le mie prigioni; Lettura ed interpretazione di prose e poesie scelte del Leopardi. — Künzler, Lektüre und Interpretation eines Dramas von Shakespeare; Lektüre moderner englischer Schriftsteller. — Saitschik, Geschichte der englischen Litteratur im Zusammenhange mit der Weltlitteratur.

Bonn. Förster, Französische Formenlehre; Alfred de Musset, sa vie et ses œuvres; Garnier's Bradamante (Sem.). — Lorck, Übungen in der französischen Syntax; Übersetzung eines deutschen Schriftstellers ins Französische; Französische Lese- und Sprechübungen; Französischer Vortrag über Jean Racine und seine Werke; Übungen in der französischen Elementargrammatik (Sem.). — Trautmann, Englisch für Geübtere (Vorlesungen in englischer Sprache und Sprechübungen im Anschlufs an Texte); Geschichte der englischen Litte-

ratur vom 8. bis Ende des 15. Jahrhunderts; Der englische Roman im 18. Jahrhundert (Sem.).

Breslau. Appel, Geschichte des französischen Theaters; Romanisches Seminar. — Pakscher, Französische Laut- und Formenlehre; Erklärung von Leopardi's Gedichten. — Pillet, Neufranzösische Übungen. — Kölbing, Geschichte der englischen Litteratur des Mittelalters; Englisches Seminar. — Pughe, Englische Dichter dieses Jahrhunderts; Anfangsgründe der englischen Sprache; Übungen im Englisch-Schreiben und -Sprechen für Vorgeschrittene.

Greifswald. Koschwitz, Provenzalische Grammatik; Geschichte der französischen Litteratur; Romanisches Seminar. — Konrath, Geschichte der englischen Litteratur; Englisches Seminar. — Franz, Byron; Englische Übungen.

Halle. Suchier, Geschichte der französischen Litteratur bis Franz I.; Erklärung rumänischer Gedichte; Übungen im romanischen Seminar. — Heuckenkamp, Einführung in das Studium der provenzalischen Sprache und Litteratur; Französische Aussprache, verbunden mit praktischen Übungen; Französische Übungen. — Wiese, Italienische Übungen im Seminar; Italienisch für Anfänger, mit Übungen im Übersetzen von Farina's Il Marito di Lancina. — Wagner, Interpretation des Beowulf; Geschichte der altenglischen Litteratur; Übungen im englischen Seminar; Elemente der englischen Sprache.

Jena. Schwan, Historische Grammatik der französischen Sprache; Victor Hugo; Neufranzösische Übungen (Sem.); Italienische Übungen. — Capeller, Englische Übungen.

Kiel. Körting, Französische Lautlehre; Französische Rhythmik; Erklärung von Dante's Divina Commedia; Provenzalische Übungen (Sem.). — Sarrazin, Ausgewählte Kapitel englischer Syntax; Geschichte der englischen Litteratur im 17. Jahrhundert; Lektüre von Chaucer's Canterbury Tales (Sem.); Neuenglische Stilübungen (Sem.). — Heise, Geschichte der englischen Litteratur von der Thronbesteigung der Königin Victoria an; Shakespeare's King Richard III; Englische Übungen.

Leipzig. Birch-Hirschfeld, Historische Grammatik des Französischen; Geschichte der französischen Litteratur im 18. und 19. Jahrhundert; Schriftliche Arbeiten und Erklärung des Rolandsliedes (Sem.); Übungen im Französisch-Sprechen und -Schreiben (Sem., unter Assistenz von Weigand). — Settegast, Französische Syntax; Molière-Erklärung, nebst einer litterarhistorischen Einleitung (Vortrag französisch). — Weigand, Die Methode der sprachwissenschaftlichen Forschung in ihrer Anwendung auf das Romanische; Grammatische Übungen auf dem Gebiete des Rumänischen. — Wülker, Geschichte der englischen Litteratur unter Königin Victoria; Erklärung des Beowulfliedes: Altenglische Übungen (Sem.); Neuenglische Übungen über Byron's Prisoner of Chillon (Sem.).

Marburg. Stengel, Geschichte der romanischen Sprachen; Romanisches Seminar (zusammen mit Klincksieck). — Vietor, Englische Metrik; Erklärung von Chaucer: Canterbury Tales (Auswahl) mit einer Einleitung über Chaucer's Leben und Werke; Englisches Seminar.

Münster. Andresen, Französische Formenlehre; Erklärung der Divina Commedia des Dante; Erklärung der Gedichte Bertrans de Born nebst einer Einleitung über dessen Leben; Romanisches Seminar. — Mettlich, Übersetzung und Erklärung in französischer Sprache von Scribe's Bertrand et Raton; Schriftliche französische Übungen. — Einenkel, Geschichte der englischen Metrik; Über Byron's Leben und Werke; Lektüre und Erklärung von Milton's Paradise Lost (Sem.). — Deiters, Erklärung von Longfellow's Evangeline; Übungen im schriftlichen Gebrauch der englischen Sprache.

Strafsburg. Gröber, Historische Grammatik der französischen Sprache; Französische Syntax (Sem.). — Röhrig, Französische Syntax, nebst Erklärung des Polyeucte; Histoire de la littérature française en 18e siècle; Interpretation von Molière's Don Juan; Übersetzung von Schillers Räubern; Leichte Übungen. — Schneegans, Rabelais; Erklärung der Divina Commedia; Einführung in die italienische Sprache. — Brandl, Historische Flexionslehre und Syntax der englischen Sprache; Byron; Altenglische Übungen (Sem.). — Levy, Neuenglische Syntax: Miltons Leben und Werke; Englisches Seminar. — Wetz, Ästhetisch-litterarhistorische Übungen; Ältere spanische Romanschriftsteller; Der Naturalismus in der Litteratur des 19. Jahrhunderts.

Tübingen. Pfau, Les origines du drame français; Le Misanthrope de Molière; Französische Syntax; Seminarkurse.

Wien. Mussafia, Ausgewählte Kapitel der historischen Syntax des Französischen; Lektüre und Interpretation von Gedichten Petrarcas, nebst einer Einleitung über des Dichters Leben und Werke; Übungen über französische Syntax (Sem.). — Meyer-Lübke, Geschichte des französischen Dramas von Molière bis auf die Neuzeit; Lateinische Wortbildungslehre für klassische Philologen und Romanisten; Erklärung von Boileau's Art poétique. — Alton, Über die altfranzösischen Artusromane. — Mathieu, Proseminar für französische Sprache, obere und untere Abteilung. — Schipper, Historische Grammatik der englischen Sprache (I. Lautlehre); Geschichte der englischen Litteratur von Chaucer bis Spencer; Erklärung von Chaucer's Knight's Tale (Sem.). — Bagster, Englische Sprache für Anfänger und Vorgerücktere; Englische Konversation. — Morison, Englisches Proseminar. I. Formenlehre; II. Syntax.

Würzburg. Zenker: Historische Grammatik der französischen Sprache; Corneille's Cid, nebst Einleitung über das französische Drama vor Corneille; Über einige Hauptvertreter des Romanticismus in England.

Zürich. Ulrich, Einleitung in die romanische Sprachwissenschaft; Cours français; Histoire de la littérature française au moyen âge; Erklärung moderner italienischer Lyriker (Giusti, Leopardi etc.); Altfranzösische Übungen. — Ziesing, La Renaissance en France; Rabelais; Cours pratique et théorique de lecture à haute voix. — Morel, Histoire de la littérature française de 1848 à 1870. — Vetter, History of English Prose-Literature in the 18th century; Lektüre und Erklärung von Shakespeare's Macbeth; Englische Syntax; Vorträge. — Schirmer, Historische Grammatik der englischen Sprache; Irische Übungen. (Forts. folgt.)

Abgeschlossen am 1. August 1892.

Beiträge sind an den Herausgeber, Dr. Adolf Krefsner, Cassel, Jordanstr. 9, zu senden. Die Herren Verfasser und Verleger werden ersucht, dafür sorgen zu wollen, dafs alle neuen, die französische Sprache und Litteratur betreffenden Werke gleich nach Erscheinen der Redaktion der Franco-Gallia zugesandt werden, da nur dann pünktliche Besprechung erfolgen kann.

Text unter verantwortlicher Redaktion von Dr. Adolf Krefsner in Cassel. Für den Inseratenteil verantwortlich: der Verleger Julius Zwifsler in Wolfenbüttel. Gedruckt bei Otto Wollermann in Wolfenbüttel.

X. Jahrgang. № 11. November 1892.

FRANCO-GALLIA.

Kritisches Organ für französische Sprache und Litteratur.

Herausgegeben von

DR. ADOLF KRESSNER

in Cassel.

Erscheint monatlich. Preis pro Semester M 4.

Inhalt.

Besprechungen und Anzeigen.

I. Philologie und Pädagogik.

Augier-Sandeau, Le Gendre de Monsieur Poirier. Mit Einleitung und Anmerkungen herausgegeben von **J. Mähly** (M. Hartmanns Schulausgaben Nr. 10). Leipzig 1891, E. A. Seemann. 94 S. und 47 S. Notenanhang. Preis geb. M. 1.—.

Aus dem modernen französischen Drama wäre eine sehr fruchtbare Bereicherung unserer Schullektüre zu gewinnen, wenn die pädagogisch-sittlichen Rücksichten nicht wären. Selbst der ärgste Sittenrichter wird indessen am „*Gendre de M. Poirier*“ nichts Moralwidriges finden. Dafs die Schüler mit Vergnügen und nicht ohne Gewinn das prächtige Lustspiel lesen, hat Referent wiederholt mit Primanern erprobt und hofft die Probe noch mehrmals zu wiederholen.

Die uns vorliegende Ausgabe Mählys*) wird jedenfalls rasch Eingang finden und ohne Zweifel zur Verbreitung des Dramas wesentlich beitragen. Mit der Art der Kommentierung — allerdings ist bei Dramen dieselbe besonders schwierig — kann Referent in verschiedenen Punkten sich nicht einverstanden erklären. Gegen die Hartmannschen Schulausgaben wurde vielfach der Einwand erhoben, dafs der Notenanhang im Verhältnis zum Texte viel zu grofs sei. Auch Mählys Ausgabe dürfte von diesem Vorwurf nicht freizusprechen sein: der Text des Dramas (S. 17—94 des Buches) umfafst 78 Seiten mittelgrofsen Drucks, derjenige der Noten 47 Seiten Petit. Rechnet man die Einleitung dazu, so übertrifft der Umfang des Beiwerks denjenigen des Stückes selbst. Und dabei hat der Hgb. in den letzten Seiten des Notenanhangs sich offenbar der Kürze befleifsigt und einige nicht unwesentliche Dinge unbemerkt und unbesprochen gelassen. Ein genaueres Eingehen auf einzelne Stellen dieses umfangreichen Kommentars ist durch die Bedeutung des Stückes und die Bedeutung der H.'schen Sammlung geboten. Im Allgemeinen stellt sich Mähly auf einen Standpunkt, der seine Ausgabe eher für den Selbstunterricht oder zur Belehrung weniger geübter Lehrer, als für den Schulunterricht bestimmt erscheinen läfst. Er bringt viele Übersetzungen, die ein reiferer Schüler allein findet, und glaubt auf jeden Witz, auf jedes Wortspiel besonders aufmerksam machen zu sollen. Damit greift er als „papierener Lehrer“ der Selbstthätigkeit des Zöglings und der gemeinsamen Klassenarbeit vor. Es ist z. B. unnötig, zu *ce phénomène* etwas zu bemerken, zu *au surplus*, zu *à quel propos*, zu *une passion morte de froid*, zu *ne veux-tu pas que je lui fasse sentir qu'il me doit tout*, zu *j'aime mieux* etc., *éclipser* und dergl. Leute, die nichts wissen von *ce que* in der indirekten Frage (30, 13), von Konstruktionen wie *pas plus tard que* (67, 22), *prévenir qn* (71, 33) u. ä., können unmöglich ein modernes Drama mit Genufs lesen. Durch Weglassung derartiger Übersetzungen, durch Unterdrückung der Zitate aus Stinde's Buchholziaden, aus Halévy's »*Abbé Constantin*«, sowie durch knappere Fassung breiter Ausführungen wie 17, 8, oder 20, 1, oder 24, 24 (fast eine volle Seite), oder 30, 6 etc. hätte der Umfang gut um ein Drittel

*) Vergl. diesen Jahrgang S. 71.

vermindert werden können. Ferner sind die Erläuterungen zu 87, 17, zu 90, 21 und anderen Stellen, wo aus dem Gang der Handlung die richtige Auffassung sich von selbst ergiebt, in einem Schulbuch unnötig und höchstens bei Autodidakten einigermafsen angebracht.

Wie sehr die Meinungen, oder vielmehr Erfahrungen betreffs der Schwierigkeiten einzelner Stellen auseinandergehen, hat Referent aufs neue bei Durchsicht der überaus zahlreichen Noten Mählys gesehen. Es sind nicht wenige erklärungsbedürftige Stellen, an denen M. schweigend vorübergeht, oder für welche seine Erklärungen nicht zutreffend sind. Den feinen Witz des Herzogs *j'aime mieux mon régiment que le tien* (18, 22) hat M. z. B. unrichtig gedeutet: der Schlüssel dazu liegt in Gastons Worten, er habe beim Korps der Schwiegersöhne aktiven Dienst nehmen müssen, nachdem er durch die Wiederverehelichung seines Erbonkels zum *neveu honoraire* (den Ausdruck erklärt M. überhaupt nicht) sich befördert sah. Um nicht allzu vieles nachtragen zu müssen, beschränkt sich Ref. im Folgenden auf die letzte Hälfte des Dramas, wobei er ausdrücklich bemerkt, dafs zu der ersten Hälfte wohl die gleiche Anzahl von Einwänden in seinem Handexemplar notiert ist.

Das bekannte *Menu* des M. Vatel — um mit einer crux interpretum zu beginnen — ist an einigen Stellen von M. mifsverstanden worden, was allerdings nicht zu verwundern ist, da man vergeblich an mehrere französische Küchenmeister sich wenden mufs, ehe man über die raffinierten Speisen Vatels Klarheit erhält. *Un potage aux ravioles à l'Italienne* ist z. B. keine Julienne-Suppe, sondern eine italienische Suppe mit gefüllten Klöschen *(ravioli)*. Ebenso sind *poulardes à la Godard* kein Phantasiestück des Dichters, sondern Poularden, die mit quenelles, Trüffeln, Champignons und dergl. »*à la Godard*« garniert sind; *étoffé* heifst nicht garniert, sondern mit Spickspeck umwickelt, damit das Fleisch des Wildprets, das etwas trocken zu schmecken pflegt, saftiger und zarter werde. Verschwiegen wird uns, was *à la Lithuanienne*, was *sauce royale*, was *à la Napolitaine*, *à la bohémienne*, *à la concordat*, *à la Montpensier* auf deutsch heifst. Doch ist dies am Ende auch für Schüler gleichgiltig, zumal die beiden letztgenannten Ausdrücke nach Sitte aller tüchtigen maître-queux von Monsieur Vatel ad hoc erfunden worden zu sein scheinen.

56, 22. *comme on a huit jours*... Hier wäre eine Anmerkung über die Kündigungsfrist *(donner ses huit jours à qn)* bei den Franzosen erwünscht gewesen; ebenso 56, 34 zu *bien le bonjour* die Bemerkung, dafs diese Grufsformel dem Papa Poirier aus seiner langjährigen Ladenpraxis geläufig sein mufs; ebenso 57, 1, was es mit *la rue des Bourdonnais* für eine Bewandtnis hat. [Letzteres ist übrigens S. 66, 36 nachgetragen.]

57, 3. Ob *M. et Mme Denis* wirklich ein Volkslied ist, möchte Ref. nach den Schwierigkeiten, welche das Herbeischaffen des Textes machte, etwas bezweifeln. Jedenfalls ist aus der angegebenen ersten Strophe das für P.'s Stimmung bezeichnende Thema dieses Liedchens nicht erkennbar.

57, 10. Dafs französische Dichter den April mehr besingen, als den Mai, war bis jetzt dem Ref. unbekannt, dürfte auch schwer zu beweisen sein.

58, 2. *faire nouvelle lune* ist schwierig zu deuten, aber wohl kaum als »lune de miel«. Es wird vielmehr der Sinn darin stecken, dafs die Marquise ihre Vorzüge bisher sorgfältig verborgen hat (Unsichtbarkeit des Neumonds).

59, 28. Das Bild des *panier percé* liefse sich recht gut wiedergeben durch: bodenlos leichtsinniger Verschwender.

61, 22. Bei *le cadet de mes soucis* erwartet man die Erklärung, woher eben die Redensart kommt. — 62, 31. Ob wirklich *l'an quarante* aus der Unwahrscheinlichkeit eines 40jährigen Bestands der Republik oder aus dem für das Jahr 1840 vorhergesagten Weltuntergang stammt, ist bis jetzt unbewiesen. Es liefse sich vielleicht an Séb. Mercier's Roman »L'an 2440« (schlechtweg »L'an 40«) denken. Sollte das »*Dictionnaire des lieux communs*« hierüber keine Auskunft geben?

63, 25. Zu Conseil d'État fehlt die Bemerkung, dafs die Mitglieder vom König ernannt wurden, was hier nicht unwesentlich ist. Ebenso zu 63, 33 ff. eine genügende Erklärung der *catégories*. Gemeint sind die Stände, aus denen der König die *Pairs* zu nehmen verpflichtet war (Grofsgrundbesitz, Geburtsadel, *Institut*, Höchstbesteuerte, Armee, Kirche). Dies hätte 30, 6 bei der Ausführung über die Pairs passenden Platz gefunden.

64, 33. Bei Ivry und La Rochelle fehlt die Jahreszahl; für die anderen Schlachten ist sie angegeben; die Angabe zu *La Hogue* genügt nicht ganz, um *s'est fait sauter* zu erklären.

65, 25 bei *muséum* fehlt der Zusatz, dafs diese Form allein für naturwissenschaftliche Sammlungen, wie von Gemäldegallerien gesagt wird.

66, 14. *quand il fera beau.* Diese ironische Bemerkung des Herzogs fafst Mähly nicht richtig auf, weil er den Ausdruck *coupé* (vgl. schon S. 26, 8)

mifsversteht. Ein coupé ist keine Halb-Kutsche, die „bei Regenwetter unbrauchbar“ ist, sondern im Gegenteil die wohlbekannte Art geschlossener Halbwagen mit einem einzigen Polstersitz, deren sich Ärzte, Bankiers u. ä. gerade bei Regenwetter oder bei Frostwetter bedienen, anstatt der offenen Wagen (*victoria, landau* etc. etc.), die bei schönem Wetter natürlich angenehmer sind. Auch ist *un coupé bleu* keine blauangestrichene Halbkutsche, sondern ein blau ausgeschlagenes, blaugepolstertes Coupé.

66, 32. Zu *dinde aux marrons* wäre etwa zu bemerken gewesen, dafs im wohlhabenden Bürgerstand die Truthenne mit Kastanien den besten Feiertagsbraten bildet, wie etwa in Deutschland die Gans. Vatel dürfte weniger am Vogel selbst, als an der spiefsbürgerlichen Zubereitung *aux marrons* Anstofs genommen haben, die ihm kunstwidrig erscheint.

67, 1. Das *Faubourg Saint-Germain* ist nicht das vornehme Viertel von Paris; deren giebt es ja mehrere, namentlich rechts der Seine (z. B. das ganze Viertel bei den *Champs-Elysées*, die verschiedenen *Avenues* beim Triumphbogen etc. etc.). Es wäre zu schreiben gewesen: das vom alten Adel vorzugsweise bewohnte Viertel. — 67, 11. Dafs beim Dessert zu singen in Frankreich stehende Sitte war, ist nur zum Teil richtig. Nach dem vornehmen Dîner löst sich die Tafelrunde auf, und es wird im Salon von Gästen aus der Gesellschaft oder von salonfähigen berufsmäfsigen Künstlern etwas vorgetragen. Der Hohn liegt in der Annahme des Herzogs, dafs Mme Pincebourde eine gesangliche Kraft sein soll. Die Bemerkung zum Namen *Pincebourde* hat nur Wert als Beweis von M.'s Belesenheit; aus Pariser Adrefskalendern könnte man wahrscheinlich auch Ducaillou oder Groschenet, oder ähnliche Namen belegen. Was gewinnt aber der Schüler aus der Angabe, wie der Verleger des ihm unbekannten Jules Janin in der ihm ebenso unbekannten Rue de Richelieu hiefs?

69, 7. *du moment qu'on y met la marmite.* Auch dieser feine, witzige Ausdruck ist vom Hgb. nicht richtig gefafst, wenn er übersetzt: „wo man mir den Brotkorb hinstellt.“ Am häuslichen Herd, d. i. an der Cheminée des Wohnzimmers, figuriert die marmite (der vulgäre Kochtopf) nur auf dem Lande oder im allerbescheidensten Haushalt, wo Wohnzimmer und Küche ziemlich identisch sind, und man der Ersparnis wegen nur ein Feuer unterhält. Daraus ergiebt sich für jeden, der französische Verhältnisse kennt, folgender Sinn: „Zu Hause bleiben wollte ich zwar, aber, wenn's gar zu kleinbürgerlich hergehen soll, dann danke ich!“ ... — Ebenso unvollständig ist die Erklärung zu 69, 14 *mettre en pénitence.* Dafs *pénitence* Bufse heifst, sagt das Taschen-Wörterbuch. Aber mettre en pénitence heifst: einen kleinen Schuljungen in die Ecke stellen, oder irgendwie sonst eines Vergehens wegen abstrafen. Daher hätte die Übersetzung lauten sollen: „man will mich als Schuljungen behandeln, wie einen unartigen Knaben abstrafen.“

73, 24. *il n'a pas dû me condamner si vite* darf mit dem Lateinischen nicht verglichen werden; dieser Gebrauch des Hilfsverbs devoir stimmt völlig mit I. 4 überein: *des familiarités qu'il ne doit pas avoir* — die er doch wohl nicht hat (S. 27, 10 von M. unrichtig erklärt).

Auf S. 77 vermifst man zunächst eine Erklärung zu *avoué*, da in Deutschland diese Art von Anwälten ohne Befugnis zu plädieren unbekannt ist; ebenso die notwendige Erklärung zu séparation de corps. Der Hgb. spricht nämlich hier und S. 84, 9 von Ehescheidung, — vierzig Jahre vor Wiedereinführung des *divorce*, — wodurch Antoinette's Worte *ce que la loi peut nous rendre de liberté* (S. 83) ihre Spitze verlieren. Es handelt sich hier um die séparation de corps et de biens.

Ungeschickt ist die angegebene Übersetzung zu 77, 20 *en voilà une, par exemple, qui n'intéressera personne.* Dies heifst einfach: Für die Person wird sicherlich niemand Teilnahme haben. Ebenso heifst *si je m'écoutais:* wenn ich mich nicht mäfsigte, zurückhielte.

S. 79, 1 heifst *vous serez toujours à temps:* dann ist es immer noch Zeit für Sie. Auf derselben Seite 79 vermifst man zur Redensart *Gros-Jean comme devant* den Hinweis auf die Quelle derselben: sie stammt, wie so viele geflügelte Worte, aus La Fontaine und zwar aus der Fabel von der Milchfrau und dem Milchtopf (VII. 1). Es wäre überhaupt eine dankbare Aufgabe, die La Fontaine-Zitate im modernen Konversationsstück zu verfolgen. Dumas wendet sie reichlich an, aber auch andere Dramatiker.

84, 20 *faites une risette* etc. Statt der Übersetzung wäre vielleicht der Hinweis am Platze gewesen, dafs diese Wendung, wie *fifille* u. a., eine Koseform ist und namentlich zu Kindern gesagt wird. Das ist für die Auffassung der täppischen Trostversuche Poiriers immerhin von einigem Belang.

85, 10. *la bande noire* ist nicht schlechtweg eine „Gesellschaft von Spekulanten, welche Güter aufkauft, um sie auszunützen“, sondern so hiefs unter der Restauration und Louis-Philippe eine bestimmte Gesellschaft, welche vom Staate und den Gemeinden alte Schlösser, Klöster und dergleichen Bauten erwarb, um die Baumaterialien zu verkaufen

und den zugehörigen Grund und Boden zu parzellieren. Victor Hugo hat diese Bande in einer Ode offen gebrandmarkt (*La Bande noire*, III. 2) und verblümt auch in der Vorrede vom 8. Febr. 1832 zu *Notre-Dame de Paris.* Viele altertümliche Bauten von künstlerischem oder geschichtlichem Werte fielen ihrem Unverstand und ihrer Habsucht zum Opfer. Für diese die Schüler jedenfalls interessierenden Thatsachen wäre im Kommentar- Raum gewesen, wenn die meist entbehrlichen Bemerkungen zu den Seiten 85—88 beschränkt worden wären.

89, 30. Die Bemerkung zu *ne lui demandiez-vous pas* etc. läfst ganz aufser Acht, dafs in Gastons Worten »*Ah! s'il était une expiation*« (IV. 2) allerdings der Wunsch ausgesprochen ist, es möge ihm eine schwere Bufse auferlegt werden.

91, 31. Dafs das unwillig nachgebende *Eh bien!* ein ganz anderes ist, als etwa *Eh bien!* in Zeile 14, hätte gesagt werden können.

93, 24. Zu *au parlement* und *les nobles bretons* vermifst man eine Erläuterung, ohne welche des Herzogs Worte unverständlich sind; ganz entbehrlich sind dagegen die Noten zu *à tout jamais,* zu *vos bureaux* etc., ebenso die lakonische Übersetzung von *faquin.* Nützlicher als letztere wäre ein kurzer Hinweis — vielleicht in der vom Hgb. vielfach mit Geschick angewandten Fragetorm — auf den Beweggrund dieses entrüsteten Ausrufs Gastons gewesen, die vertrauliche Überschrift des Briefes, sofern überhaupt eine Note erforderlich schien.

Gerade im letzten Punkte, in der Erforderlichkeit oder Entbehrlichkeit mancher Noten, weicht Mähly's Auffassung von derjenigen des Referenten nicht unwesentlich ab. Ein Kommentar sollte doch in erster Linie die Erleichterung der häuslichen Vorbereitung des Schülers bezwecken und in zweiter Linie durch reichliche geschichtliche, geographische, litterarische u. ä. Bemerkungen brauchbaren Stoff zu den an die Lektüre anzuknüpfenden Sprechübungen zwischen Lehrer und Schülern darzubieten bestrebt sein. Sämtliche überhaupt sich bietende Schwierigkeiten des Verständnisses zu heben, darf aber niemals die Aufgabe eines für den Schulunterricht bestimmten Kommentars sein. Mähly scheint aber dieselbe sich gestellt zu haben. Wie er sie gelöst hat, geht aus obigen Ausführungen hervor.

Freiburg i. B. JOSEPH SARRAZIN.

W. Mangold, Gelöste und ungelöste Fragen der Methodik auf dem Gebiet der neueren Fremdsprachen. Berlin 1892, Springer. 21 S. 8°.

Diese kleine Abhandlung war zum Vortrag auf dem 5. Neuphilologentage zu Berlin 1892 bestimmt; da derselbe aber nicht gehalten werden konnte, bringt ihn der Verfasser auf diese Weise zur Kenntnis der Fachgenossen, die — soweit sie Teilnehmer jenes Kongresses waren — bereits im Besitz der ihm zu grunde liegenden Thesen sind.

Mangold gehört, wie aus seinen Lehrbüchern und auch aus der vorliegenden Schrift erhellt, der gemäfsigten Reformpartei an, deren Forderungen sich wohl kein denkender Fachgenosse ganz zu entziehen vermag. Als solche allgemein zugestandene Forderungen sind folgende zu bezeichnen: 1) Die Lektüre bildet den Ausgangs- und Mittelpunkt des fremdsprachlichen Unterrichts; 2) die Grammatik ist induktiv zu behandeln, auf der unteren und oberen Stufe; 3) Sprechübungen sind in jeder Stunde anzustellen, teils im Anschlufs an die Lektüre, teils über Vorkommnisse des täglichen Lebens in sich erweiternden Anschauungskreisen. — Aber noch giebt es eine Anzahl von „ungelösten Fragen"; dahin gehört z. B. die Frage nach dem Verhältnis von Auge und Ohr, d. h. die Frage, ob vor dem Anschauen und Einprägen der Schrift die Wörter mündlich vielfach geübt werden müssen. Mangold meint, dafs den Schülern die Hilfe des Schriftbildes gewährt werden müsse, und zwar möglichst bald, doch aber vielleicht erst nach dem Klangbilde; hierüber sind jedoch noch weitere Erfahrungen zu sammeln. Auf jeden Fall aber ist er ein Gegner der Transscription. — Mit Recht hebt er ferner hervor, dafs Hörübungen im Unterricht einen weit gröfseren Umfang als bisher annehmen müfsten, dafs das Ohr zum Verständnis des Ausländers im Gespräch geschult werden müsse. — Was die Übersetzungsübungen betrifft, so verwirft er schriftliches und mündliches Hinübersetzen als nachteilig, und will Sprechübungen und freie schriftliche Übungen an deren Stelle gesetzt sehen. Mit Unrecht! Die Reform begiebt sich damit eines trefflichen Mittels zur Schulung des Geistes, zur nachdenkenden Arbeit, und verleitet zur Oberflächlichkeit, die durch das Bischen frischen Ausdrucks nicht ersetzt wird.

Mit Übergehung einiger anderen als „ungelöst" bezeichneten Fragen (betreffend Synonymik, Stilistik und Metrik, über die man m. E. verschiedener Meinung sein kann, je nach der Anstalt, an welcher sie gelehrt werden), sei noch Mangolds Ansicht in betreff der Kanonfrage erwähnt. Bekanntlich ist auf dem Gebiete der kommentierten Schulausgaben ungemein viel gearbeitet worden, aber auch hier kann man sagen: Viele Herausgeber sind berufen, wenige sind auserwählt (vergl. Führer durch

die französische und englische Schullitteratur. Wolfenbüttel 1892). Nicht nur werden viele unbedeutende französische Komödien noch immer in den Schulausgaben mitgeschleppt, auch veraltete Historiker wie Michaud, Barante, Thierry, Rollin, Guizot, Goldsmith, Hume, Smollet, Robertson u. a. m. figurieren noch immer in den Verzeichnissen, nebst einer ganzen Anzahl von Schriftstellern, deren Studium nicht in die Schule gehört. Dagegen fehlt es fast ganz an Biographien und Reisebeschreibungen, sowie an guten populären Werken aus dem Gebiete der Naturwissenschaften. Hier gilt es, einen verständigen Kanon zu schaffen, der Werke enthält, die sowohl wegen ihres (echt nationalen) Inhalts als wegen ihrer Form (modernes Französisch) für die Schule geeignet sind. Wie grofs die Willkür auf dem Gebiete der Schullektüre ist, kann man sehen, wenn man sich die Mühe nimmt, die Schulprogramme darauf hin durchzublättern.

Jeder Lehrer der modernen Sprachen, der es mit seinem Fache ernst meint, wird Mangold für seine Anregungen Dank wissen.

Cassel. A. KRESSNER.

L'Écho français. Revue politique, littéraire et scientifique. Französische Zeitschrift für Deutsche (zu Unterrichts- und Fortbildungszwecken). Rédacteur en chef: Dr. **Erwin Hönncher.** Zittau (Saxe). Nr. 1. 8 Seiten 4°. Preis pro Quartal M. 2. Zittau, Pahl'sche Buchhandlung.

Le Maître français. Französisches Lern- und Übungsblatt. Herausgegeben von Dr. **P. Junker.** Nr. 1. 8 Seiten gr. 8°. Preis pro Quartal M. 1. Leipzig, Renger'sche Buchhandlung.

Beide Unternehmen verfolgen den Zweck, jungen Leuten, welche auf der Schule sich tüchtige Kenntnisse der französischen Sprache erworben haben, die bequeme Gelegenheit zu geben, das Gelernte aufzufrischen, zu erweitern und zu vertiefen. Zu diesem Zwecke werden die Herausgeber Stücke des verschiedenartigsten Inhalts zusammenstellen und dieselben mit reichlich bemessenen Vokabeln begleiten, um die Leser des mühseligen Vokabelaufschlagens zu entheben und ihnen die Arbeit so leicht als möglich zu machen. Besonders soll auf modernes Französisch, das die Sprache des täglichen Lebens wiederspiegelt, Bedacht genommen werden.

Wir können uns mit dieser Art von Weiterbildung und der hier gebotenen Anleitung nicht einverstanden erklären. Wozu haben wir denn unsere reiche Schulausgaben-Litteratur? Hier sind moderne fesselnde Stoffe die Fülle bearbeitet, und zahlreiche Anmerkungen erleichtern das Verständnis der doch immer ein einheitliches Ganzes bildenden Werke. Auch wäre die Lektüre einer sorgfältig redigierten Pariser Zeitung, z. B. der La Paix, oder der vorzüglichen Revue bleue zu empfehlen. — Ferner ist es eine bekannte Thatsache, dafs eine mühsam aufgesuchte Vokabel fester sitzt, als eine unter dem Text angegebene, über welche das Auge nur zu leicht hinweggleitet. Viel eher wären sogenannte Questionnaires am Platze gewesen, die sich an die Lesestücke hätten anschliefsen und von dem Leser schriftlich oder mündlich hätten beantwortet werden müssen (bei Junker findet sich ein schwacher Ansatz dazu). — Fast ganz vernachlässigt sind die sachlichen Anmerkungen; so erfahren wir zwar bei Junker, was *Khiva* ist, dagegen vermifst man eine Erklärung zu *Champs-Élysées*, zu *Ménilmontant*, zu *Tableaux de Fiesole* (Bilder des Malers Fra Angelico, welcher in dem Dominikanerkloster zu Fiesole lebte), zu *tarentule*, *dont le nom dit suffisamment le danger* etc.; bei Hönncher wäre eine kurze Notiz zu den benutzten Schriftstellern (Daudet, Augier, Sandeau, Lamartine) am Platze gewesen, ferner Erklärungen zu *Voyages de Cook*, *Romans de Cooper*, *de Gustave Aimard*, zu *Carnot* etc.

Was die Blätter im einzelnen betrifft, so ist das Hönnchers zwar teurer, aber auch reichhaltiger, als das Junkers. Hönncher beginnt mit einem Abschnitt *La Semaine politique*, in welchem bemerkenswerte Vorgänge in Frankreich und im Auslande kurz erwähnt werden; wir drucken als Probe das über Frankreich Gegebene ab:

> *France.* — *2 janvier:* Des négociations sont entamées avec la plupart des puissances étrangères en vue de la fixation de nos relations commerciales avec elles, à partir du 1er février. — *7:* Au Sénat, suite de la discussion du budget de 1892. A la Chambre, discussion sur les pétroles et la fraude des beurres. — *8:* Au Sénat, le budget de l'Algérie est voté. — *9:* Au Sénat, le budget des travaux publics est voté, ainsi que la loi de finances. — *10:* Élections sénatoriales dans le Rhône; il y a ballotage entre MM. Vacher, conservateur, Thévenet, opportuniste, et Clapot, radical. — *11:* Lecture, aux deux Chambres, du décret prononçant la clôture de la session extraordinaire. — Au Sénat, vote du dégrèvement sur les transports à grande vitesse. — A la Chambre, discussion sur la répression des fraudes dans la vente des beurres.

Es wird jeder zugeben, dafs diese Mitteilungen der Anziehungskraft sowohl als der für deutsche Leser notwendigen Klarheit ermangeln. Dieser Abschnitt fällt wohl besser fort, da bei den Lesern, für die das Blatt bestimmt ist, wohl kaum Interesse für die Politik vorausgesetzt werden darf. — Es folgt alsdann auf zwei Spalten der Anfang von

Daudet's *Tartarin de Tarascon* (écriteau bonhomme mit »einladender Zettel« zu übersetzen, dürfte nicht angehen; der Verfasser meint einen trotz seiner furchtbaren Aufschrift gutmütig aussehenden Zettel[1]; hierauf die 1. Scene von Augier's und Sandeau's *La Pierre de Touche;* ferner zwei Spalten aus Lamartine's *Jocelyn.* Zur Übung in der Konversation dient ein Stück, betitelt: Le Dîner; es folgen dann zwei Proben des Briefstiles (Billets d'invitation und Lettre d'Introduction), sowie ein Stück zum Übersetzen aus dem Deutschen in das Französische (das leider in zurechtgemachtem Deutsch abgefafst ist). Den Beschlufs macht eine *Chanson moderne: Le roi Carnot* und *Pensées.* Wie man sieht, eine reiche Auswahl!

Nicht ganz so reichhaltig ist das Junker'sche Blatt. Einen seltsamen Eindruck macht es, wenn im Prospekt auf der ersten Seite gesagt wird, dafs der Stoff einen »trefflichen Einblick in das Fühlen und Denken« des französischen Volkes bieten soll, und wenn man dann auf der zweiten Seite das Abenteuer eines Engländers in Khiva, und auf der dritten eine Beschreibung der den Engländern gehörenden Insel Cypern findet. Es folgen dann noch 5 kleinere Erzählungen und 3 Anekdoten. Zum Schlufs giebt es eine kurze Anleitung, die vorhergehenden Stücke zu verarbeiten und gewisse grammatische Gesetze (z. B. wann cent ein s bekommt; vor welchen Vokalen c eine Cédille erhält; wie sich die Adjektiva zu dem zugehörigen Substantiv in bezug auf die Flexion verhalten!!!) zu wiederholen, sowie den Wortschatz zu befestigen. Der Druck bei Junker ist nicht ganz so korrekt wie bei Hönncher; ich will die bemerkten Fehler nicht aufführen, kann aber nicht unerwähnt lassen, dafs Junker *très* mit dem folgenden Adjektiv stets durch ein Tiret verbindet.

Schliefslich die Bemerkung, dafs dieselben Herren auch die Herausgeber ähnlicher englischer Blätter sind; Hönncher's nennt sich »The Spectator. A weekly review of politics, literature and science« — Junker's »The English Teacher«. Der Preis ist derselbe wie für die französischen Blätter.

Cassel. A. KRESSNER.

Zeitschriftenschau.

Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Litteraturen.

Band 88. Heft 3/4. E. Koschwitz, Experimentalphonetische Studien. I; G. Ellinger, Die Dramen des Verfassers der „Kunst über alle Künste". Ein Beitrag zur Geschichte des deutschen Schauspiels im 17. Jahrhundert; A. Leitzmann, Ungedruckte Briefe Georg Forsters. I; G. Steffens, Die altfranzösische Liederhandschrift zu Siena. — Kleine Mitteilungen. J. Z., Kreuzandacht; J. Z., Kreuzzauber; F. Holthausen, Zu Morris' Old English Miscellany; F. Holthausen, Textkritische Notizen; A. Tobler, Nochmals zum Beaudous Roberts von Blois; W. Förster, Zum Flori Roberts von Blois; A. Tobler, Zur Erinnerung an Adolf Gaspary; Sitzungen der Berliner Gesellschaft für das Studium der neueren Sprachen. — Beurteilungen und kurze Anzeigen [Risop, A., Studien zur Geschichte der französischen Konjugation auf -ir. Halle 1891. Das Studium dieser anregenden und belehrenden Schrift ist besonders den Lehrern des Französischen eindringlichst zu empfehlen. Schwan; E. Irmer, Die altfranzösische Bearbeitung der Formula honestae vitae des Martin von Braga. Halle 1890. Zahlreiche Berichtigungen des Textes durch A. Tobler; Daudet, Tartarin de Tarascon. Herausgegeben von J. Aymeric. Leipzig 1891. Vortreffliche Bereicherung der Schullektüre. Sarrazin].

Band 89, Heft 1. K. Piltz, Wer hat das Lied „Herr Christ, der einig Gott's Sohn, Vaters in Ewigkeit" gedichtet? Eine Skizze aus der Reformationszeit; A. Leitzmann, Ungedruckte Briefe Georg Forsters. II; F. Dieter, Arthur Henry Hallam; G. Tanger, Zur Lautschriftfrage. — Beurteilungen und kurze Anzeigen [Ph. Plattner, Études de Grammaire et de Littérature française. I. Nr. 1. Karlsruhe 1892. Der Inhalt des ersten Heftes erregt nicht grofse Erwartungen. Seeger; Sully Prudhomme, Réflexions sur l'Art des Vers. Paris 1892. Giebt von den Grundlagen des französischen Versbaus eine richtige Vorstellung. A. Tobler; d'Eichthal, Du Rhythme dans la Versification française. Paris 1892. Angezeigt von A. Tobler; R. de Souza, Questions de métrique: Le Rhythme poétique. Paris 1892. Angezeigt von A. Tobler; J. Pünjer, Lehr- und Lernbuch der französischen Sprache. 2. Auflage. 2 Teile. Hannover 1891. Durch geschickten Aufbau ausgezeichnet. Speyer; Dannheifser und Wimmer, Laut- und Aussprachetafeln für den französischen Anfangsunterricht. Kempten 1891. Zweckmäfsigkeit und Erfolg scheint fraglich. Speyer; H. Schneitler, Lehrgang der französischen Sprache für Kaufleute und Vorschule zur französischen Handelskorrespondenz. 2. Aufl. Dresden 1891. Nicht ohne methodische Mängel. Speyer; B. Peters, Materialien zum Übersetzen aus dem Deutschen ins Französische. 2. Aufl. Leipzig 1892. Durchaus zweckentsprechend. Speyer; C. Wahlund, Till Kvinnans lof. Öfversättningsfragment af L'Évangile des Femmes, en fornfransk dikt från sista tredjedelen af elfvahundratalet. Upsala 1892. Geschmackvolle Übersetzung. Koschwitz; C. Voretzsch, Über die Sage von Ogier dem Dänen und die Entstehung der Chevalerie Ogier. Halle 1891. Mit Dank zu begrüfsen. A. Tobler; E. Langlois, Origines et sources du Roman de la Rose. Paris 1891. Wertvolle Zugabe zu jedem Texte des alten Gedichtes. A. Tobler; Perles de la Prose française par G. Damour. Dresden 1891. Gutes, leichtes Französisch, Inhalt einförmig Speyer; Molière, Le Bourgeois Gentilhomme. Herausgegeben von C. Humbert. Leipzig 1890. Schöne Ausgabe, aber kein Schulbuch. Speyer; Voltaire, Le Siècle de Louis XIV. Herausgegeben von A. Mager. Leipzig 1891. Verdient uneingeschränktes Lob. Speyer; Beaumarchais, Le Barbier de Séville. Herausgegeben von W. Knörich. Leipzig 1890. Die Einleitungen ungeeignet, die Anmerkungen praktisch. Speyer; St. Hilaire, Courage et Bon Cœur. Herausgegeben von Brée-Lion. Dresden 1891. Die Zahl der Anmerkungen ist für diese leichten Geschichten viel zu grofs. Speyer; Souvestre, Au coin du feu. Herausgegeben von C. Humbert. Leipzig 1891. Geschickte Ausgabe, Kommentar für die Schule zu reichhaltig. Speyer; Augier und Sandeau, Le Gendre de Monsieur Poirier. Herausgegeben von Mähly. Leipzig 1891. Einleitung unmethodisch, unnötige Anmerkungen zu zahlreich. Speyer; O. Feuillet, Le Roman d'un jeune homme pauvre. Herausgegeben von C. Courvoisier. Leipzig 1892. Durchaus nicht zu billigen. Speyer.]

Romanische Forschungen. Herausgegeben von K. Vollmöller.

Band 7, Heft 1. C. Steinweg, Die handschriftlichen Gestaltungen der lateinischen Navigatio Brendani; C. M. de Vasconcellos, Der „portugiesische" Infinitiv; C. M. de

Vasconcellos, Zur Cibedáreal-Frage; **E. Teza**, Der Cancionero von Neapel.

Heft 2. **K. Ullmann**, Die Appendix Probi; **W. Förster**, Beitrag zur Textkritik der Appendix Probi; **J. Albrecht**, Die Dresdener Handschrift der Erotica des Tito Vespasiano Strozza.

Deutsche Litteraturzeitung 1892.

N. 37. **J. Cron**, Die Stellung des attributiven Adjektivs im Altfranzösischen. Strafsburg 1891. Besprochen von **E. Weber** [fleifsige und übersichtliche Stoffansammlung, die viel mehr bietet, als ihr Titel verspricht].

Phonetische Studien.

Band 5, Heft 3. **P. Passy**, Leçon d'ouverture du cours de phonétique descriptive et historique fait à la Sorbonne; **J. Lloyd**, Speech sounds: their nature and causation (continued); **R. Lenz**, Chilenische Studien. I; **K. ten Bruggencate**, Über den Unterricht in den modernen Sprachen in den höheren Schulen Hollands; **E Wilke**, Lautliche Unterweisung im Deutschen. — Rezensionen [**E. Bourciez**, Précis de phonétique française. Paris 1889. Nicht mangelfrei. **Rambeau**; **A. Mende**, Die Aussprache des französischen unbetonten E im Wortauslaut. Zürich 1889. Höchst interessantes Werk. **Rambeau**; **Ch. Marelle**, Sur la prononciation de l'e muet. Berlin 1889. Lesenswerte Ergänzung der Mende'schen Arbeit. **Rambeau**; **Rousselot**, Les modifications phonétiques du langage (in der Revue des Patois Gallo-Romans). Paris 1891. Zum Nachdenken anregend. **Rambeau**; **G. Strien**, Elementarbuch der französischen Sprache. Halle 1890, und Lehrbuch der französischen Sprache. I. Halle 1891. Mit Besonnenheit und pädagogischem Geschick gearbeitete Bücher. **W. Bohnhardt**]. — Miscellen: Sprechsaal (Beantwortung des Fragebogens „Zur Methodik des Sprachunterrichts"); Notizen (Zur Aussprache des Schriftdeutschen im Elsass. II; Der Sprachunterricht in den Preufsischen Lehrplänen).

Neuphilologisches Centralblatt.

Band VI, N. 7. Fünfter allgemeiner deutscher Neuphilologentag zu Berlin; S....e, Ganze oder halbe Umkehr? Fünf Bemerkungen im Anschlufs an Kesseler's „Zur Methode des französischen Unterrichts" (Fortsetzung); **F. Kaim**, Die Gestalt Hamlets in der deutschen Kritik; Verzeichnis neuphilologischer Vorlesungen auf deutschen und benachbarten ausländischen Universitäten: Sommersemester 1892. — Besprechungen [Fr. Perle's Sammlung geschichtlicher Quellenschriften zur neusprachlichen Lektüre im höheren Unterricht. I–VII. Halle 1889/91. Gelungene, empfehlenswerte Sammlung. **Tendering**; **K. Quiehl**, Die Einführung in die französische Aussprache. Kassel 1889. Verdient die höchste Beachtung. **Wendt**; **Benecke**, Anthologie des Poètes français. Bielefeld und Leipzig 1890. Durchaus zu empfehlen. **Behne**]. — Neue Erscheinungen. — Inhaltsangabe von Zeitschriften.

N. 8. Fünfter allgemeiner deutscher Neuphilologentag zu Berlin (Thesen von Waetzold und Rambeau); S...., Ganze oder halbe Umkehr? (Schlufs); Über den Anfang des neusprachlichen Unterrichts; Berichte aus den Vereinen. — Besprechungen [**Bretschneider**, Franco-Anglia. Rochlitz. Dürfte der raschen Einführung in den Geist der durchzunehmenden fremdsprachlichen Dichtung, namentlich in mittleren Klassen, gute Dienste leisten. **Kasten**; **Hummel**, Auswahl französischer Gedichte. Gotha 1882. Für mittlere Klassen gut zu gebrauchen. **Kasten**]. — Neue Erscheinungen. — Inhaltsangabe von Zeitschriften.

N. 9. **L. Freund**, Aus der französischen Spruchweisheit, parömiologische Skizzen; Fünfter allgemeiner deutscher Neuphilologentag zu Berlin (Begrüfsungsreden); Berichte aus den Vereinen; Verzeichnis neuphilologischer Vorlesungen: Wintersemester 1892/93. — Besprechungen [**R. Förtsch**, Ein Beitrag zu der französischen Wiedergabe unserer Fremdwörter. Kassel 1891. Nicht zu unterschätzender Beitrag zur Lexikographie. **Kasten**]. — Neue Erscheinungen. — Inhaltsangabe von Zeitschriften. — Miscellen. — Personalien.

II. Belletristik und Philosophie.

Alph. Daudet, Rose et Ninette, mœurs du jour (Zuerst in der Revue hebdomadaire, dann bei Flammarion 1892. Der erste Titel war Les enfants dans le divorce).

Der Vaudevillist Régis de Fagan, von seiner Frau nach achtzehnjähriger Ehe geschieden, empfängt seine Töchter im Alter von sechzehn und zwölf Jahren, Rose und Ninette, nur zweimal in jedem Monat; er hat die Zerstreuungen, den falschen Schein, die Lüge verabscheut, welchen seine Frau nachhängt, die aufserdem eine verdächtige Bekanntschaft mit einem angeblichen Vetter La Posterolle unterhält; aber um die Stellung seiner Töchter von jedem Makel frei zu halten, hat er, im Einverständnis mit seiner durch einen Juristen auf diesen Einfall gebrachten Frau, eingewilligt, sich absichtlich bei einem zärtlichen Zusammensein mit einer Schauspielerin überraschen zu lassen und so die Schuld der Scheidung auf sich selbst zu nehmen. Durch Andeutungen der jungen Mädchen erfährt er, dafs die Mutter den Vetter heiraten wird, auch gesteht sie es ihm bei einer zwischen ihnen im Garten des Luxembourg verabredeten Zusammenkunft ein, rät ihm dafür, seine Einsamkeit mit seiner jungen Wirtin Pauline Hulin, die er für eine Witwe hält, die jedoch, wie seine Frau ihm mitteilt, nur von ihrem Mann getrennt lebt, zu trösten. Allerdings liebt er diese auch, wie er namentlich bei der zu einer an dem leidenden Knaben derselben nötig gewordenen Operation herbeigeführten, aber vorübergehenden Ankunft ihres Mannes merkt, ohne aber ein intimes Verhältnis anzuknüpfen. La Posterolle wird Präfekt in Ajaccio; obgleich es ausgemacht war, dafs die Töchter immer in Paris bleiben sollten, will die Mutter wenigstens die eine nach Korsika mitnehmen, bekommt sie aber, auf den Rat der Frau Hulin, beide mit. Als sie nach einiger Zeit nicht mehr an den Vater schreiben, sucht dieser sie auf und läfst sie nach dem Gasthof kommen, worauf die gewitzte jüngere ihm bemerklich macht, dafs seine Anwesenheit in der Stadt, wo man nicht weifs, dafs die Mutter seine geschiedene Frau ist, sondern sie für eine wiederverheiratete Witwe hält, die geplante Heirat Rose's hindern könnte. So bleibt er denn unter angenommenem Namen im Gasthof, seine Töchter immer nur kurze Zeit abends heimlich an einem ablegenen Ort sehend; gegen seinen Wunsch, Frau Hulin zu heiraten, sträubt Rose, die in ihr eine Nebenbuhlerin in der Liebe ihres Vaters erkennen will, sich entschieden. Nachdem er ihnen Lebewohl gesagt hat,

reist er ab, aber der Dampfer mufs, durch einen Sturm beschädigt, nach Ajaccio zurückkehren; ein von Paris her ihm bekannter Baron, mit dem er bei Tage, um seine Zeit zu töten, öfter Karten gespielt hat, schlägt ihm vor, am folgenden Abend, wo in der Präfektur, bei der Verlobung Rose's, Maskenball und Theateraufführung stattfinden soll, in Verkleidung, nach korsischer Gewohnheit, mit ihm und anderen jungen Leuten der Stadt an den eigentlichen Gästen des Präfekten vorbeizuziehen; in der Absicht, seine Töchter noch einmal zu sehen, geht er darauf ein. Seine Frau erkennt ihn, trotz seines Rigolettokostüms; als er nach Paris zurückgekehrt ist, wo er Frau Hulin plötzlich abgereist findet, macht ihn sein Diener auf einen Zeitungsartikel aufmerksam, nach dem er auf dem korsischen Maskenball plötzlich vom Irrsinn befallen sein sollte; er begreift sogleich, dafs an dieser Lüge die Bosheit seiner ehemaligen Frau Schuld hat. Er zeigt sich überall in Paris, um diese Verläumdung zu entkräften, schreibt auch deshalb an seine Rose, um sie darüber zu beruhigen und zugleich ihr die Einkünfte zweier seiner Theaterstücke als Mitgift zuzusichern. In der Antwort spricht die Tochter dafür ihren Dank aus, nebenbei ihm jedoch leise Vorwürfe über seine Maskerade machend, auch seinen Vorschlag, in Versailles, wo ihr künftiger Mann angestellt werden soll, in einem und demselben Hause mit ihm zu leben, wegen der Mutter und wegen La Posterolle's, ablehnend. Auch hierin wittert er die Eingebung seiner früheren Frau. Bei einem Besuche, den er bei dem Juristen macht, der seine Ehescheidung in Scene gesetzt hat — beiläufig einem enragierten Wagnerianer —, erfährt er, dafs Hulin vor kurzem seinem Leben durch Selbstmord ein Ende gemacht hat, und begreift nun die plötzliche Abreise der Frau. Die Freude darüber zieht ihm einen leichten Schlaganfall durch Blutandrang in die Lunge zu; als er nach einer Woche wieder zu Bewufstsein kommt, sieht er neben seinem Bett Pauline stehen und ihren ganz hergestellten Sohn in der Nähe sitzen. Seine Töchter, obgleich in Paris und benachrichtigt, haben, auf Anweisung der Mutter, vermieden, ihn zu besuchen; als sie endlich kommen, erklären sie, nur bleiben zu wollen, wenn Frau Hulin, die sie bei ihm antreffen, das Krankenzimmer verläfst, worauf der Vater die Töchter, sie undankbar scheltend, hinauswirft. Bei einer Zusammenkunft im Garten des Luxembourg, durch welche die verschiedenen Einzelheiten für die Hochzeitsfeier Rose's geregelt werden sollen, erfährt er von seiner geschiedenen Frau, dafs Madame Hulin, um ihren Sohn auch nach seinem zehnten Jahre bei sich behalten zu können, ihrem Mann, der ihn nach der gerichtlichen Vereinbarung alsdann zu sich nehmen sollte, eine eheliche Nacht bewilligt hatte, und dafs er, ohne Aussicht auf Wiederholung derselben, sich das Leben genommen habe; er ahnt jetzt, weshalb diese Dame, die ihn sicherlich liebt, nicht mit ihm eine Verbindung eingehen will. So hat er sie, wenigstens für die Ehe, verloren; verloren hat er auch, es wird ihm jetzt mehr noch als früher klar, seine Töchter. — Das Buch soll die Übelstände, welche die Scheidung mit sich bringt, besonders wenn Kinder vorhanden sind, ins Licht stellen: das ist dem Verfasser auch sehr wohl gelungen; ob er aber eine anziehende Erzählung geliefert habe, diese Frage möchte ich nicht bejahen. L'Illustration vom 12. März 1892 behauptet, dafs es ein roman à clef ist, auf wirklichen Vorgängen und Personen beruhend.

Berlin. H. J. HELLER.

Konrad Sturmhöfel, Französische Königsgeschichten aus der Bourbonenzeit. Mit 42 Holzschnitten nach Zeichnungen von A. de Neuville u. A. Leipzig. Otto Spamer. 318 S.

Es ist bezeichnend, dafs gerade F. Lotheifsen, der von dem innigsten Zusammenhange der politischen Vorgänge (besonders der Kulturgeschichte) einer Zeit mit der aus ihr hervorgewachsenen Litteratur mehr als irgend einer überzeugt war, die staatlichen und sozialen Verhältnisse unter den Bourbonenkönigen des eingehendsten Studiums und einer ausführlichen Darstellung würdigte. Während aber dieser und noch mehr Leopold v. Ranke mehr den grofsen Zusammenhang der Ereignisse, die treibenden Hauptkräfte und (wie es Humboldt nennt) die wichtigsten »moralischen Energien« herauszufinden suchen, hat Sturmhöfel, obwohl wir auch bei ihm die zeitbewegenden Ideen und die grofsen Staatsaktionen wiedergegeben finden, mehr Gewicht darauf gelegt, seiner Ausbeute der Memoirenlitteratur breiten Raum zu gönnen, in der richtigen Erkenntnis, dafs gerade diese Quellen das Kleinleben der Geschichte wieder aufleben lassen, jene Auffassung, welche das Bestreben hat, den historischen Stoff in Anecdoten zu zerkleinern und umzusetzen, mit der breitspurigen Gemütlichkeit, durch welche das Grofse dem Verständnisse des Volkes zugänglich gemacht wird. Gerade dieses Material aber enthält eine Fülle von Thatsachen, die es unserm Verfasser ermöglicht, die Einzelpersönlichkeiten mit sehr charakteristischen Zügen auszustatten und zu beleben und sie unserm Verständnisse näher zu bringen, ein Umstand, der uns eben sein

Buch vom litterarhistorischen Standpunkte so lieb und wert macht. Der Autor fufst auf einem viel zu festen Untergrund solider Quellenstudien, als dafs er nicht wissen sollte, manche dieser zeitgenössischen Anekdoten sei nicht unzweifelhaft verbürgt, und man müsse sich dabei mit den (einmal in der Satyre Ménippée vorkommenden) Worten beruhigen: »Car les histoires que j'emprunte je les renvoye sur la conscience de ceux de qui je les prens«, aber es wird ihm vielleicht auch die schöne Bemerkung Montesquieu's vorgeschwebt haben, der einmal sagt: In den Geschichtsbüchern sind unwahre Begebenheiten mit wahren zusammengehäuft oder die unwahren wenigstens bei Gelegenheit der wahren erzählt, so dafs man, wenn man das Wahre nicht verlieren will, selbst etwas Unwahres in den Kauf nehmen mufs. Überdies besitzt unseres Erachtens der Verfasser in der Auswahl Feingefühl genug, dafs er das Nichtige (was Vopiscus in seiner Firmi vita so gut mit den Worten ironisiert: Non enim scimus, quales mulos Clodius habuerit aut mulas T. Annius Milo, aut utrum Tusco equo sederit Catilina aut Sardo!) wohl zu scheiden weifs von dem Wichtigen, das Aufschlufsreiche von dem blofsen Klatsch.

Wir meinen in den vorangehenden Worten den Vorzügen des Buches und somit unserer Referentenpflicht gerecht geworden zu sein, indem wir es besonders jenen Lesern empfehlen, die eine tüchtige Vorschule zur historischen Einführung in das litterarisch so wichtige siècle de Louis quatorze suchen. Sollte, woran wir nicht zweifeln, das Buch eine zweite Auflage erleben, so würden wir dem Autor eine noch eingehendere Verwertung der Ranke'schen und Lotheifsen'schen Vorarbeiten empfehlen. Wir wollen hier nur in gedrängter Kürze einiges anführen, was wir bei Sturmhöfel nur ungern vermifsten. So gut Heinrichs IV. Persönlichkeit bei ihm hervortritt, wie er seinen Überschufs an Lebenskraft in unaufhörlichen Liebesabenteuern und vollem Lebensgenusse vertobt, so wird seine Individualität sich doch noch kräftiger abheben, wenn man die Worte anführt, die der König selbst an den Mann richtete, der seine Geschichte schreiben wollte: Auf Wochen durchschwärmter Nächte habe er Tage des heifsen Kampfes folgen lassen, jene auf diese, denn den Bogen dürfe man nicht allzu gespannt halten. — In seiner poetischen Begeisterung preist Balzac sogar die Ermordung des Maréchal d'Ancre, die auf Geheifs Ludwigs XIII. stattfindet, als eine rettende That, hat doch auch Moses einen Ägypter erschlagen!; und der über die verbrecherische Handlung hocherfreute König ruft: »Jetzt erst bin ich König!« und empfängt die Huldigung der Höflinge auf einem Billard stehend. — »Indem einer der Grofsen des Reiches zu Richelieu kommt, um ihm von staatsgefährlichen Anmutungen, die im Geschehen sind, Anzeige zu machen, zieht der Kardinal bereits ein Papier hervor, worin die einzelnen Punkte derselben bezeichnet sind« (Ranke). — Wenn Richelieu krank war, verschrieb ihm der Arzt einige Drachmen Rothrou! — »Kaum sollte man es glauben, aber es ist wahr: Manche begrüfsen die Unfälle Ludwigs XIV. als heilbringend; sie hätten fast eine noch entschiedenere Niederlage herbeigewünscht, damit das alte System vollkommen zu Grunde gerichtet würde; wie Fénelon mit der Salbung seines bischöflichen Stiles es ausdrückt: Was kann uns retten, wenn wir aus diesem Kriege ohne gänzliche Demütigung hervorgehen?« — Scarron wendet sich an die Regentin und schildert ihr in seiner Weise sein Unglück; wenn sie ihm etwas zuwende, werde sie ein ganzes Hospital unterstützen, und er bittet, sie möge ihn zu ihrem Hofkranken ernennen. — Neben der recht ausführlich erzählten Fehde zwischen Corneille und Scudéry hätte auch die ganz ähnliche zwischen Racine und Pradon kurze Erwähnung verdient. — Von der unter der Maske der gröfsten Anspruchslosigkeit so allgewaltigen Maintenon ist wenigstens Ranke anzunehmen geneigt, dafs sie ein Interesse bei den Lieferungsgeschäften gehabt habe. — Zur Charakteristik der ärztlichen Kunst jener Zeit finden wir in unserm Buche allerdings das schöne Detail, dafs der Leibarzt Ludwigs XIII. den König in einem Jahre 47 Mal zu Ader liefs und 212 verschiedene Medizinen habe schlucken lassen; aber nach dieser Richtung hin hätte Lotheifsens schöner Aufsatz: »Ein Arzt des 17. Iahrhunderts« (Dr. Guy Patin) viele interessante Details bieten können. — Die Darstellung des Finanzschwindels Law's (der übrigens mit Ranke zum Teil als betrogener Betrüger hingestellt wird) hat uns besonders angesprochen und bestätigt das treffende Wort Montesquieu's: »Law kehrte das ganze Staatswesen um, wie ein Trödler einen Rock wendet.« Im letzten Teile des Buches finden wir zwei treffliche Bücher, die gerade der Tendenz unseres Autors hätten reichen Vorschub leisten können, nicht benutzt, nämlich A. Bettelheim's schönes Buch über Beaumarchais und Feodor Wehl's minderwertiges, aber immerhin noch zu beachtendes: »Aus dem modernen Frankreich.«

Wie man sieht, haben wir an dem Werke Sturmhöfels nichts Erhebliches auszusetzen, vielmehr zu wiederholen, dafs dessen anregende und auch unterhaltende Lektüre jedermann ebenso viel Freude als Nutzen gewähren wird.

Nikolsburg. JOSEF FRANK.

E. Biré, Portraits historiques et littéraires. Paris 1892, Vic et Amat.

L'auteur de ce livre y étudie les œuvres les plus importantes de notre époque, dont il montre, avec une compétence rare, les beautés et quelquefois les défauts. On ne peut s'imaginer de meilleure préparation à la lecture des ouvrages dont nous donnerons plus loin la liste.

La première étude touche à la publication des *Œuvres complètes de Joseph de Maistre* (Lyon, Vytte) et en particulier à la *Correspondance*, qui ne forme moins de 6 volumes in-8°, de cinq à six cents pages chacun. On a décrié Joseph, le frère de Xavier, en disant qu'on chercherait vainement chez lui une larme de tendresse ou de tristesse, une parole d'humilité ou de compassion, l'expression d'un sentiment religieux, pieux *(Schérer, Mélanges de critique religieuse.* 1860). Lisez la correspondance, et vous verrez que dans toutes ces assertions il n'en est pas une qui ne soit fausse.

A propos de la publication des *Discours, plaidoyers et œuvres diverses de M. Edmond Rousse,* ancien bâtonnier de l'ordre des avocats, membre de l'Académie française, recueillis et publiés par Fernand Worms, avocat à la Cour de Paris, M. Edmond Biré retrace l'histoire des diverses élections d'avocats comme membre de l'Académie, et, tout en félicitant la Compagnie d'avoir reçu dans son sein un membre aussi distingué du barreau, il détache quelques coups de boutoir contre certains des avocats arrivés à l'Académie en passant par la politique. —

Puis M. Biré passe au *Mirabeau* par M. *Edmond Rousse* et nous donne un véritable portrait du grand orateur, en analysant l'œuvre de M. Rousse et en y ajoutant quelques anecdotes relatives au rôle que Mirabeau joua avec tant de dévouement vis-à-vis de la reine Marie-Antoinette. —

L'auteur des *Portraits historiques et littéraires* devise très agréablement sur les *Mémoires inédits de Mgr de Salamon, internonce à Paris pendant la Révolution* (1790-1801) publiés par l'abbé *Bridier*. Les anecdotes pleuvent dans ces mémoires.

«L'internonce se cacha pendant quelque temps à Paris, jusqu'au jour où, craignant de compromettre ses hôtes, il quitta la ville. Le bois de Boulogne était alors une véritable forêt. Salamon se résolut d'y vivre. Il y passa trois mois, couchant tantôt dans le kiosque de l'endroit où les habitants d'Auteuil venaient danser le dimanche, tantôt dans un autre endroit «assez commode», du côté de Bagatelle, tout près de la Pyramide et non loin de Madrid, où il était venu souvent, du temps que M. Rosambo l'habitait. Il dormait quelquefois sous une arche du pont de Saint-Cloud, «sur la paille que laissent là les femmes qui font la lessive»; quelquefois à la belle étoile. Il avait pris, d'ailleurs, ses précautions contre le froid. «J'étais vêtu, dit-il, d'une carmagnole en étoffe très épaisse. Extérieurement, on eût dit de la camelotte, mais elle était toute fourrée à l'intérieur, y compris les manches, de poils fins extrêmement chauds. Mon justaucorps était à l'avenant. Enfin, j'avais un pantalon de même façon, avec de bonnes chaussettes aux pieds et des bottines, qui m'incommodaient d'abord beaucoup quand te marchais, mais auxquelles je ne tardai pas à me aire.»

«Comme la République lui faisait des loisirs, il allait se promener quelquefois dans le bois de Meudon. Il y fit un jour rencontre d'un homme qui ramassait de l'herbe. Il lia conversation avec lui et ne tarda pas à savoir que son compagnon était déguisé. Sur la demande s'il demeurait aux environs de Paris, l'inconnu lui répondit:

«Oui... seulement, je ressemble au Juif errant ... Je ne suis pas précisément poursuivi, mais j'aime mieux être hors de Paris que dedans... J'ai une chambre à Passy... Je parcours ces bois tout le jour en remassant de l'herbe, et je commence à m'y faire... Je fais ainsi plus de six lieues par jour, et je ne mange que le soir, quand je rentre à Passy.» Prenant de plus en plus confiance en lui, l'homme des bois de Meudon lui dit qu'il se nommait Joli, qu'il avait été chanoine de Sainte-Geneviève et précepteur de MM. de Mégrigny. Il avait infiniment d'esprit, causait pertinemment de tout, et aimait beaucoup à parler politique.

«Combien d'hommes d'esprit et de cœur, combien d'honnêtes gens étaient alors réduits à vivre dans les bois, dans les carrières ou sur les grands chemins! Combien d'exemples j'en pourrais citer! En voici quelques-uns qu'il ne sera pas sans intérêt, je crois, de rapprocher des faits racontés par Mgr de Salamon. Laya, l'auteur de l'*Ami des lois,* se réfugie, aux environs de Paris, dans une ancienne carrière abandonnée. Un jour qu'il en parcourait les excavations, un bruit frappe son oreille. Il veut échapper aux périls d'une rencontre, et il se trouve tout à coup en face d'un inconnu, qui s'avance précipitamment vers lui en lui disant: «Au nom du Ciel, Monsieur, ne me trahissez pas!» Ce mot, Laya l'avait sur les lèvres.

«Un juge de paix de Paris vécut six mois caché «tantôt à la campagne, tantôt à la ville, tantôt à la cave, tantôt au grenier.» Sa bonne étoile lui fait découvrir, à l'extrémité d'un faubourg, une sorte de

soupente, une ancienne cabane à lapins. Il y prend gîte, et en fait même les honneurs, le cas échéant, à d'autres proscrits: il y reçut un jour le représentant Dulaure, chassé de la Convention. Le ci-devant juge de paix avait conservé, dans son humide taudis, sa sérénité d'esprit et son humeur plaisante. Gourmet comme un conseiller de l'ancien régime, il s'était arrangé pour y faire quelquefois de bons repas, grâce à une vieille ménagère mise dans le secret. Il avait une ariette pour toutes les circonstances, citait Horace au dessert et Cicéron dans les moments critiques.

«L'abbé Dumesnil, curé de Guerbaville (Seine-Inférieure), obligé de quitter son presbytère à la suite de son refus de serment, a raconté dans ses *Souvenirs,* écrits en 1801, comment il avait vécu, en 1794, sur les grands chemins et dans les bois. «Je n'avais point de passeport, dit-il, et craignais par-dessus tout de compromettre les personnes qui auraient le courage de me recevoir. Je me décidai donc à mener une vie nomade dans les bois de Mauny, de Canteleu, de Saint-Jean. Quand il était nuit close, j'allais demander l'hospitalité dans une ferme isolée, souvent chez le bon curé d'Yville, vieillard presque centenaire, qu'on ne songeait pas à surveiller. Je repartais de grand matin, avec un morceau de pain dans ma poche. Dans mes pérégrinations, je ne m'écartais jamais beaucoup de la Seine, ayant soin de passer et repasser, de temps en temps, sur différents points, d'une rive à l'autre, pour faire perdre ma trace si l'on venait à me poursuivre.»

«Après avoir erré ainsi tout un grand mois dans les alentours immédiats de Rouen, il se résolut à gagner le pays de Caux, dont il était originaire.

«Il me fallut, continue l'abbé Dumesnil, éviter soigneusement les grandes routes, faire de nombreux détours pour ne pas quitter les bois et les traverses peu fréquentées. Plusieurs fois, aux abords des habitations dans lesquelles j'allais demander asile pour la nuit, je faillis être mis en pièces par des «chiens de chaîne», moins hospitaliers que leurs maîtres ... Il m'est arrivé souvent d'errer dans les bois des journées entières sans rencontrer personne. Perdu dans mes réflexions, je comparais ce calme dont j'étais entouré avec la terreur qui régnait dans nos cités et dans nos campagnes. Parfois aussi la voix du canon, célébrant à Rouen ou bien au Havre des victoires dont il nous était impossible de remercier Dieu, arrivait d'écho en écho jusque dans mes solitudes. J'éprouvais alors une émotion mêlée de je ne sais quelle joie secrète: car, si coupables qu'aient été mes compatriotes, jamais je ne souhaitai que Dieu se servît, pour les punir, du bras de l'étranger.»

«M. de Vaublanc, membre de l'Assemblée législative, avait été, après le 10 août, décrété d'accusation par les députés de la Gironde, par Vergniaud et ses collègues. Qu'il fût arrêté, c'était la guillotine. Il ne voulut ni sortir de France, ni compromettre ses amis en leur demandant asile. Il prit le parti de se cacher, en plein soleil, sur les grandes routes. Pendant douze mois, du 10 août au 10 thermidor, il parcourut la France, du nord au midi, le bâton à la main, et dans ses poches des livres en très petit format, le *Télémaque,* la *Sagesse* de Charon, les *Fables* de la Fontaine, les *Tragédies* de Racine. Il ne portait aucun paquet, de sorte que rien en lui n'annonçait un voyageur. «Me cacher toujours, en me montrant toujours, dit-il, dans ses *Mémoires*, c'était le rôle auquel j'étais condamné. Il m'occupait sans cesse, il m'inspirait de continuelles réflexions, et je parvins ainsi à une prudence de tous les instants dont je ne me serais pas cru capable.»

«N'avoir pas l'air d'un voyageur, c'était là le grand point. Un officier vendéen, fait prisonnier et à la veille d'être fusillé, est délivré par un gendarme, qui lui apporte de mauvais habits de paysan, un panier et deux pigeons: «Tenez, Monsieur, habillez-vous promptement. Avec ces pigeons, vous aurez toujours l'air de venir du voisinage.» Les pigeons furent en effet sa sauvegarde. Il avait l'air de venir du marché voisin; il suivait peu les routes fréquentées, ne s'approchait que des chaumières écartées et solitaires, pour y mendier sa nourriture et celle de ses protecteurs. C'est ainsi qu'il put aller des bords de l'Océan aux frontières de Suisse.

«Mais que de dangers de tous les instants, de jour et de nuit! Lors de la prise de Lyon par les troupes de la République, le comte de Clermont-Tonnerre réussit à s'échapper, déguisé en paysan. Une nuit, ayant trouvé un abri dans une grange, où des volontaires s'étaient aussi réfugiés, il s'endort de fatigue, rêve tout haut, raconte son histoire, se nomme. Arrêté, ramené à Lyon, il est fusillé.

«Ce ne sont toujours que des *anecdotes;* mais j'estime que l'histoire de la révolution est encore à faire, et que c'est surtout avec des anecdotes qu'on la fera: — je veux dire avec des faits vrais, précis, circonstanciés, *vécus*.» —

Viennent ensuite des études sur l'œuvre de

M. Albert Vandal, Napoléon Ier et Alexandre Ier; sur l'histoire si émouvante de Changarnier, par le comte d'Antioche; sur Madame de Chateaubriand, d'après ses mémoires et sa correspondance, et Madame de Chataubriand, lettres inédites à M. Clausel de Cousergues, par M. l'abbé G. Pailhès, curé de Saint-Martin, de Bordeaux; sur Madame de Lamartine, par M. Charles Alexandre, et tant d'autres, telles que les études sur les Mémoires du général baron de Marbot; sur L'ancien collège d'Harcourt et le lycée Saint-Louis, par M. H.-L. Rouqet; sur les Souvenirs du général marquis de Pimodan, etc., et enfin une très dure critique sur l'œuvre de Victor Hugo: Dieu, œuvre admirable que tout le monde connaît, mais qui ne satisfait pas les idées catholiques de M. Edmond Biré.

«Dans ce livre, qui est le couronnement de son œuvre, où il a mis toute sa philosophie et toute sa religion, il n'y a pas une seule pensée, pas une seule idée, rien qui lui soit personnel et propre. Les onze *Voix* de la première partie, que disent-elles? Une seule chose: les chercheurs, les philosophes, les savants, les sages et les mages qui ont précédé Victor Hugo n'ont rien trouvé! Saint Paul n'a rien vu! Saint Thomas n'a rien su! Newton et Bossuet n'ont rien connu! Si c'est là une *pensée,* elle est fausse et puérile. Et les sept oiseaux-mouches de la seconde partie, que disent-ils? Ils exposent très longuement, sinon très exactement, les diverses idées que l'humanité se fait de Dieu; ils font une espèce de cours d'histoire comparée des religions: c'est affaire de professeur et d'érudit. Pour rencontrer le *penseur,* il nous faut arriver au dernier chapitre, à celui qui a pour titre: *la Lumière.* Or, dans ce chapitre, que trouve-t-on? Ceci d'abord: Dieu est X; — ceci ensuite: l'homme ne doit manger ni viande, ni poisson, ni légume. C'est tout. Est-ce assez? Et n'est-ce pas le cas de dire avec Rabelais, car je ne veux citer aujourd'hui que des auteurs chers à Victor Hugo: «La mocquerie est telle que la montagne d'Horace, laquelle criait et lamentait énormément comme femmes en travail d'enfant. A son cri et lamentation accourut tout le voisinage, en expectation de voir quelque admirable et monstrueux enfantement; mais enfin ne naquist d'elle qu'une petite souris.»

«Le *penseur* est nul; reste le poète. Je l'ai dit en commençant, *Dieu* a été écrit en 1855, alors que le talent de Victor Hugo était encore en pleine sève, en pleine vigueur. Nous ne sommes donc pas en présence d'une œuvre de déclin et de sénilité. Le souffle est puissant, la versification est prodigieuse, les images sont soutenues, conduites, menées au terme avec une force, avec une continuité, avec une habileté et une sûreté de main incomparables. Mais si les qualités sont grandes, les défauts sont énormes. Le poète ne sait pas s'arrêter, ses développements sont sans fin, ses énumérations sans mesure. Il semble bien souvent que son principal souci soit de l'emporter sur les dictionnaires, de déterrer les noms inconnus, d'*épater* le lecteur; à peu près comme ce héros de Corneille, qui croyait éblouir les dames en étalant devant elles «force mots qu'elles n'entendaient pas», et en leur tenant ce discours:

> Si vous avez besoin de lois et de rubriques,
> Je sais le code entier avec les authentiques,
> Le Digeste nouveau, le vieux, l'Infortiat,
> Ce qu'en a dit Jason, Balde, Accurse, Alciat! *)

«Jason, Balde, Accurse, Alciat! Ce brave Corneille croit avoir fait merveille avec ces quatre noms, et qu'après cela il faut tirer l'échelle! Avec Victor Hugo, ce n'est pas quatre noms que nous aurions eu, c'est dix, c'est vingt, c'est trente, et les plus barbares, et les plus biscornus:

> Plus ils blessent l'oreille et plus ils semblent rares.

«A propos des pages sur la Goutte d'eau et le Cirque de Gavarnie, on a crié au prodige, on a dit que, du coup, Dante passait au second plan. Ces pages renferment, en effet, plus d'un vers admirable, plus d'un trait superbe, et pourtant elles ne resteront pas. Pourquoi? Parce que si cette maxime: *Patience et longueur de temps font plus que force ni que rage,* et ce sujet: une goutte d'eau qui tombe incessamment finit, à la longue, par percer une montagne, si cette maxime et ce sujet peuvent donner lieu à un développement de quarante ou de cinquante vers, leur en consacrer *quatre cent douze,* c'est trop, beaucoup trop. Quatre cent douce vers! Savez-vous bien que cela représente tout justement les trois premiers chants de *l'Enfer* de Dante?*)

«Le TROP! voilà le défaut capital des poésies de Victor Hugo, surtout dans la seconde période de sa carrière, la plaie qui les ronge, la verrue qui les défigure. Combien de fois ne lui est-il pas arrivé, quand il était en selle sur un bon cheval, de le crever sous lui! Sa dernière œuvre, en particulier, pour en tenir à celle-là, malgré les qualités qu'on doit lui reconnaître, ressemble à la jument de Roland: elle est morte. Le grand poète l'a crevée sous lui.»

*) *Le Menteur*, acte I, scène VI.

**) Le premier chant de *l'Enfer* renferme 135 vers, le second 142, le troisième 156; total, 433 vers.

O. Aviragnet, Fleurs de l'Exil. Paris 1892, Librairie Universelle. Frs. 3,50.

Voici un recueil de poésies où l'auteur chante de grandes et importantes croyances, en même temps qu'il y exprime les grands sentiments du cœur humain. Cette œuvre touche à la philosophie, à la religion, à la nature, à l'art, au progrès universel. L'hymne *au Progrès* qu'on va lire donnera une idée des hautes envolées auxquelles s'élève Aviragnet, l'un de nos meilleurs et de nos plus profonds poètes.

Aux hommes de l'avenir.

I.

Hommes, que faites-vous? — Tels que des bêtes mornes,
Attendant l'aiguillon qui dirige vos pas,
Sans cesse vous tournez dans vos stupides bornes;
Et quand l'astre paraît vous ne l'adorez pas!

Vous prodiguez plutôt votre encens aux idoles
Passagères, pour qui l'avenir n'a point lui;
Mais l'envoyé du ciel aux puissantes paroles,
Au vaste cœur vibrant, vous avez peur de lui!

Et quand la vérité vous parle par sa bouche,
Et vous dit de marcher dans son rayonnement,
Vous ne la regardez que d'un œil terne et louche;
Vous aimez mieux croupir que d'aller en avant!

Et quand un nouveau point au monde se révèle
Dans l'évolution immense du Progrès,
Aveugles, vous cherchez à raccourcir son aile,
Et vous criez: «Hélas!...» — Mais vains sont vos regrets.

Eaux dormantes, troupeaux bêlants, hommes sans flamme,
Jusqu'à quand serez-vous plongés dans vos torpeurs!..
Croupir, hélas! croupir! avez-vous donc une âme?
Quoi! ne sentez-vous pas l'Infini dans vos cœurs?

Croyons! aimons! marchons! que chacun à sa tâche
Se voue obstinément, par un effort réel!
Et que dans son labeur nul ne s'épargne! — lâche
Quiconque se refuse à l'œuvre universel!

Marchons! que craignons-nous? Celui qui fit les mondes
Est ce même grand Dieu qui nous tient dans sa main;
Il sut à l'Univers donner des lois profondes;
Et tout est gouverné par son doigt souverain.

Et dirigeons nos pas vers la nouvelle aurore!
Revenir en arrière est-il digne de nous?
Et cette soif du mieux qui toujours nous dévore
Ne nous dit-elle pas notre devoir, à tous?

II.

Oui, vos regrets sont vains, hommes faits de routine!
Vains esprits absolus qui n'avez point d'appui!
Mille lois, contre vous, pousseront la machine
De l'Univers. Demain dira plus qu'aujourd'hui.

Et puis l'Humanité ne vit pas d'une idée,
Ni de deux, ni de trois. Dans son large horizon,
De l'ineffable attrait du Vrai seul possédée,
Elle veut déployer son entière raison.

Religion sacrée! ô Politique ardente!
Sciences, qui sondez l'abîme universel!
Impartiale Histoire! — et vous, Flamme puissante
De ces hommes touchant de leur grand front le ciel!

Muses de tous les noms! et vous Philosophie!
Et vous, divins Beaux-Arts, sources de doux émois!
Reflétez un côté de sa robuste vie,
Qui ne peut supporter les systèmes étroits.

Haute Échelle, par où son pied, que rien ne lasse,
L'âme toujours en proie à son sublime mal,
Monte, laissant partout une pénible trace,
Pour gravir le sommet de son vaste Idéal!

C'est ainsi qu'elle va, le front auguste et blême;
De ce fleuve fécond rien n'arrête le cours;
Elle veut tout savoir, — et l'Infini lui-même!
Mais, hélas! l'Infini la dépasse toujours!...

III.

Que prétendez-vous donc, maîtres en ignorance,
Ou faibles volontés, ou cœurs sans sentiments?
Pour vous, notre tort, c'est de chérir la science,
D'avancer malgré tout, ivres de dévouements.

O nains, si nous croyons, est-ce à vous? non! aux aigles!
Eux seuls nous montreront les horizons vermeils,
Si vous croyez soumettre à vos timides règles
Nos esprits et nos cœurs, amis des hauts soleils.

Ah! vous vous trompez bien, ridicules cervelles,
Chimériques esprits, cœurs dénués d'amour!
Vers les cieux infinis nous déployons nos ailes,
Avides de monter à la clarté du jour;

A la clarté du jour qui n'aura point de bornes,
Qui domptera les cœurs de son sceptre si doux,
Qui vous renversera, vieilles figures mornes,
Si vous voulez enfin tant vivre loin de nous!

Croyez que, malgré vous, que, malgré vos entraves,
O nains, nous percerons dans l'Avenir géant;
Pour la foi du Progrès nous nous montrerons braves;
Nous croyons à la vie et non point au néant.

Malgré vous, malgré vous, esprits aux courtes vues,
— Hiboux qui recherchez les antres ténébreux, —
Oui, l'incessant Progrès montera jusqu'aux nues! —
Dieu seul arrêtera son vol audacieux.

Et songez que c'est là l'orgueil de nobles âmes!
Hé quoi! pour l'Infini ne sommes-nous point faits?
Pour croupir dans la mort Dieu mit-il tant de flammes
Dans nos cœurs, inondés des célestes reflets?

Ainsi, nous marcherons à travers les batailles,
Affrontant les périls, le regard plein d'espoir;
La soif de l'inconnu dévore nos entrailles;
— Invisible, oh! dis-nous, quand pourrons-nous te voir!!..

Et, pénétrant enfin les secrets de l'abîme,
Le front ceint des rayons de l'immortalité,
Heureux nous dresserons un monument sublime,
Qui portera ce nom splendide: — HUMANITÉ!!!

— Humanité chérie! où sont donc les limites
Où tu t'arrêteras!.. Ah! dans tous tes essors,
Vers le Vrai, vers le Beau, sans cesse tu gravites,
Sachant bien qu'en eux seuls Dieu plaça tes trésors.

Qu'à tes grands horizons son doigt divin t'emporte!
A ton suprême but puisses-tu parvenir!
Le Progrès est ta loi souveraine! et qu'importe
La Bête! — C'est à Toi qu'appartient l'avenir!..

IV.

Vous tous, mortels, à qui le Ciel, dans sa sagesse,
Fit le don précieux d'une libre raison,
Usez donc de ce bien, — sans revenir sans cesse
Au passé, dont chaque heure apporte un dernier son!

Que ce passé se mêle aux cendres de nos pères;
Que chaque âge ait sa part dans la pleine clarté;
Mais ne nous bornons pas aux antiques lumières;
Que nos pas en avant percent l'obscurité!

Oui, marchons! car la nuit est encore bien grande!
Marchons à l'avenir sans détourner les yeux;
Que nos fils de nous tous reçoivent cette offrande,
D'avoir guidé leurs pas aux chemins ténébreux.

Eux-mêmes à leur tour élargiront la voie!
Amis, ne doutons pas de nous, de nos enfants!
Oh! devant toi, Progrès! une divine joie
M'exalte et vers l'azur guide mes pas errants.

Pour nous, jusqu'à la fin, sous ta haute bannière,
O Progrès! nous irons, dussions-nous en mourir,
Au milieu des éclairs, au milieu du tonnerre,
L'œil pensif et serein, — tourné vers l'avenir!

Bruxelles. M. DUVIVIER.

Revuenschau.

Revue des deux mondes. 1892.

1 septembre. Th. Bentzon, Le Parrain d'Annette. I; M. Berthelot, Un Chapitre de l'histoire des sciences: Transmission des industries chimiques de l'antiquité au moyen âge; V. Du Bled, Comédiens et comédiennes d'autrefois. I; P. Gault, Voyage au Kharezm. II. Tchimbai, Koungrad, retour à Khiva; H. de Varigny, La Pluie artificielle; J. Rochard, La Conférence de Venise et le choléra de 1892; G. Valbert, Le nouveau Wallenstein; F. Brunetière, Revue littéraire. — 15 septembre. É. Rod, La Vie privée de Michel Teissier. I; M. Varagnac, Le Conseil d'État et les projets de Réforme. II; A. Filon, Les Élections anglaises et le quatrième Ministère Gladstone; Th. Bentzon, Le Parrain d'Annette; J. Fleury, L'Eau à Paris; M. Bardoux, La Fayette pendant le consulat et le premier Empire; E.-M. de Vogüé, Notes sur le Bas-Vivarais. I. Le Pays.

Neue Publikationen.

I. Philologie und Pädagogik.

Beyer, F. u. P. Passy, Elementarbuch des gesprochenen Französisch. Cöthen, Schulze. M. 2.
Beyer, F., Ergänzungsheft zu Beyer-Passy's Elementarbuch des gesprochenen Französisch. Cöthen, Schulze. M. 1,10.
Breymann, O. u H. Möller, Französisches Übungsbuch für Gymnasien. I. München, Oldenbourg. M. 3.80.
Börner, O., Französisch-deutsches und deutsch-französischen Wörterbuch zum Lehrbuch der französischen Sprache. Leipzig, Teubner.
Bretschneider, H., Kurzgefafste französische Synonymik mit erläuternden Satzbeispielen. Leipzig, Renger. M. 0,40.
Feller, L., De la Ponctuation française. Aperçu à l'usage des classes supérieures. Leipzig, Teubner. M 0,30.
Kaiser, K., Französische Gedichte zum Auswendiglernen stufenmäfsig geordnet für sechs Schuljahre. 3. Auflage. Leipzig. Teubner. M. 1,20.
Mangold, W., Gelöste und ungelöste Fragen der Methodik auf dem Gebiete der neueren Fremdsprachen. Berlin, Springer.
Mangold, W., und D. Coste, Lehrbuch der französischen Sprache für höhere Lehranstalten. II. Teil. Grammatik für die obere Stufe. Ausgabe A: Für Gymnasien und Realgymnasien. 2. verkürzte Auflage. Berlin, Springer. M. 1,40.
Plœtz, K., Zweck und Methode der französischen Unterrichtsbücher von Karl Plœtz. nebst einem Anhange: Neubearbeitungen und neue Lehrbücher. 6. Aufl. Berlin, Herbig.
Ulbrich, O., Vorstufe zum Elementarbuch der französischen Sprache Berlin, Gaertner. M. 1.
Weber, E., Die Stellung der Aussprache im fremdsprachlichen Unterricht. Berlin, Mayer und Müller.

II. Belletristik, Geschichte, Geographie, Philosophie.

Apollonius de Rhodes, Les Argonautiques. Traduction française, suivie de notes critiques, mythologiques, géographiques et historiques, et de deux index des noms propres, par H. de La Ville de Mirmont. Paris (Bordeaux), Rouam. Frs. 15.
Artois, A. d', Le Capitaine Ripaille. Roman de cape et d'épée. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Bazouge, Les Grands enterrements. Illustrations hors texte de Forain, Guillaume, Heidbrinck, Legrand, Steinlein et Willette. Paris, Empis. Frs. 3,50.
Bergerat, E. [Caliban], Les Soirées de Caliban-grève. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
Bonnières, R. de, Contes à la reine Contes en vers divisés en 3 livres. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
Bourde, P., La Fin du vieux temps. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.

Brontë, E., Un Amant. Traduction française précédée d'une introduction par T. de Wyzewa. Paris, Perrin. Frs. 3,50.
Cahu, Th., Combat d'amours. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Chabot, A., Les Fortunes de province. Le Marquis de Saint-Etienne. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Chtchédrine, Pochékhonié d'autrefois. Vie et aventures de Nikanor Zatrapézny. Traduit du russe par Mme M. Polonsky et G. Debesse. Paris, Savine. Frs. 3,50.
Colombet, H., Fleurs champêtres. (Poésies.) Paris, Lemerre. Frs. 3,50.
Comberousse, F. de, La Dragée haute. Paris, Perrin. Frs. 3,50.
Coppée, Fr., Les Vrais riches. Illustrations de Gambard et Marold. (Collection Guillaume et Lemerre.) Paris, Lemerre. Frs. 4.
Dardy, l'abbé L., Anthologie populaire de l'Albret. (Sud-Ouest de l'Agenais ou Gascogne landaise.) 2 vol. Paris (Agen), E. Lechevalier. Frs. 14.
Daudet, A., L'Arlésienne, pièce en cinq tableaux. Illustrations de Gambard et Marold. (Petite collection Guillaume.) Paris, Dentu. Frs. 2.
Daudet, Madame A., Œuvres, 1878-1889: L'Enfance d'une Parisienne. Enfants et mères. Paris, Lemerre. Frs. 5.
Delbarre, P. [D. de Cerny], Vaincus! Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
Delpit, A., Un Monde qui s'en va Belle-Madame. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
Dimokidès, Contrastes et Charbons verts. Choix de poésies inédites. Paris, Savine. Frs. 3.
Dubut de Laforest, Contes pour les hommes. Illustrations de Fernand Besnier. Paris, Dentu. Frs. 3,50.
Du Camp, M., Souvenirs littéraires. 2 vol. 2e éd. Paris, Hachette. Frs. 7.
Duval, G., Master Punch. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Enault, L., Le Mirage. Paris, Hachette. Frs. 3,50.
Fagot, P. [Pierre Laroche], Folklore du Lauragais 1re à 3e parties. 3 vol. Paris (Albi), E. Lechevalier. Frs. 6.
Frossard, Fr., Poésies et nature. Dialogue. Paris, Fischbacher. Fr. 1.
Genevoix, G., Duel féminin. Paris, C. Lévy, Frs. 3,50.
Gréville. H., Récits et nouvelles. (Extraits.) Paris, Plon. Frs. 2,50.
Guibout, le Dr. E., Les Vacances d'un médecin; 10e série (1892). Souvenirs. Paris, Masson. Frs. 2,50.
Hardy. S., Le Cas de l'abbé Bernard. Paris, Fischbacher. Frs. 3,50.
Janine, Eljen! Paris, Lemerre. Frs. 3,50.
Léo, A., La Justice des choses. Tome I. Une Maman qui ne punit pas. Tome II. Les Aventures d'Édouard. 2 vol. Paris (Poitiers), Dreyfous. Frs. 7.
Liquier, G., Aventures de quatre amis. Avec grav. Paris, Librairie illustrée. Frs. 3,50.
Lucienne, Dialogues des Courtisanes. Paris, Ollendorff. F. 3,50
Maël, P., Mœurs maritimes «Le Torpilleur 29». Nouvelle édition. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
Maeterlinck, M., Pélléas et Mélisande. Paris (Bruxelles). Nilsson. Frs. 3,50.
May, D., L'Affaire Allard. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Mellerio, A., La Vie stérile. Paris. Lemerre. Frs. 3,50.
Melvil, Fr [Léonce Gibert], Poèmes héroïques. Œuvres posthumes. Préface par A. Mézières. Paris, Lemerre. Frs. 3.
Mendès, C., Lieds de France. Avec 10 musiques de Alfred Bruneau et 10 dessins de Raphaël Mendès. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
Mendès, C., Le Soleil de Paris. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
Natesa Sastri, Le Porteur de sachet. Traduction de J. H. Rosny. Illustrations de Gambard et Marold. (Petite collection Guillaume) Paris, Dentu. Frs. 2.
Nordau, M., Comédie du sentiment. Traduit de l'allemand. Avec une lettre-préface par Auguste Dietrich. Paris, Westhausser. Frs. 3,50.
Norris, W. E., La Méprise d'un célibataire. Roman traduit de l'anglais par Marie Deschamps. 2 vol. Paris, Hachette. Frs. 2 50.
Ocampo, A., Une Passion. Essais de physique sentimentale. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Oget, M., Effets de lune. Tome I. La Bataille de Tire-Tes-Grègues. Paris, Savine. Frs. 3,50.
Pouvillon, E., Les Antibel. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.
Richet, Ch., Dans cent ans. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
Sales, P., L'Argentier de Milan. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
Saussine, H. de, La Foire aux idées. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
Schafer, P., Poésies intimes. Avec une préface de Paul Bourget. Paris, Lemerre. Frs. 3.
Sedgwick, miss, Le Foyer. Scènes de la vie de famille aux Etats-Unis. Ouvrage imité de l'anglais par M. A. Gaël. Paris, Fischbacher. Frs. 1,50.
Serrano, Mme la maréchale, duchesse de la Torre, Choses vraies. Paris, Librairie de la Nouvelle Revue. Frs. 3,50.
Spoll, E. A., Les Parisiennes. (La Chloê. Expiation. Calibre 7. L'œil du défunt. Dieu vous bénisse. La Traversée.) Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Wyzewa, T. de, Contes chrétiens. Le Baptême de Jésus, ou les Quatre degrés du scepticisme. Paris, Perrin. Fr. 1.
Zaccone, P., La Cellule nº 7. Le Secret de Clotilde. Nouvelle édition. Paris, Dentu. Fr. 1.
Zola, E., La Débacle. Paris, Charpentier. Frs. 3,50.

Aristote, Constitution d'Athènes. Traduite par B. Haussoullier, avec la collaboration d'E. Bourguet, Jeab Brunhes, L. Eisenmann. Paris, Bouillon. Frs. 5.
Dellard, Mémoires militaires du général baron Dellard sur les guerres de la République et de l'Empire. Paris, Librairie illustrée. Frs. 7,50.
Dorison, Alfred de Vigny, poète philosophe. Paris, Colin. Frs. 7,50.
Fontane, Th., Souvenirs d'un prisonnier de guerre allemand en 1870. Paris, Perrin. Frs. 3,50.
Fresneaux, M., L'Orient. Les Osmanlys, Chrétiens des Balkans. Étude d'après des documents inédits. Paris, Dentu. Frs. 3,50.
Garrot, H., Cahiers algériens. La Banque de l'Algérie, ses origines, ses modes d'opérer et ses résultats en Algérie. Paris, Savine. Frs. 3,50.
Grandin, Récits d'un soldat. Les Prussiens en France (Longwy, Verdun, Thionville, Valmy 1792). Paris, Delhomme et Briquet. Frs. 4.
Grosjean, G., La Question religieuse. (Étude historique et politique.) Paris, Pedone-Lauriel. Frs. 1,50.
Hyde de Neuville, le baron G., Mémoires et Souvenirs. Tome III (et dernier). Paris, Plon. Frs. 7,50.
Kathleen O'Meara, Frédéric Ozanam, sa vie et ses œuvres, précédées de quelques pages inédites de Mme Augustin Craven, née La Ferronays. Paris, Perrin. Frs. 3,50.
Krieg, C., Précis d'antiquités romaines (vie publique et vie privée). Traduit sur la 3e édition par l'abbé O. Jail. Ouvrage orné d'un frontispice, d'un plan de Rome ancienne et de 54 gravures dans le texte. Paris, Bouillon. Frs. 6.
Lambert de Sainte-Croix, Essai sur l'histoire de l'administration de la marine de France 1689-1792. Paris, C. Lévy. Frs. 7,50.
La Rocheterie, M. de, Histoire de Marie-Antoinette. 2e édition. 2 vol. Paris, Perrin. Frs. 8.
Leconte, A., Rouget de Lisle, sa vie, ses œuvres, la Marseillaise. Paris, Librairies-Imprimeries réunies. Frs. 3,50.
Le Roy, A., Le Gallicanisme au XVIIIe siècle. La France et Rome de 1700 à 1715. Histoire diplomatique de la Bulle Unigenitus jusqu'à la mort de Louis XIV, d'après des documents inédits. Paris, Perrin. Frs. 8.
L'Estourbeillon, le comte R. de, La Noblesse de Bretagne. Notices historiques et généalogiques. Tome I. Paris (Vannes), E. Lechevalier. Frs. 10.
Marcel, l'abbé L., Les Livres liturgiques du diocèse de Langres. Étude bibliographique. Paris, A. Picard. Frs. 8.
Mat Gioi, Deux années de lutte, 1890-1891. Paris, Savine. Frs. 3,50.
Millet, R., Rabelais. Paris, Hachette. Frs. 2.
Monceaux, P., La Grèce avant Alexandre. Étude sur la Société grecque du VIe au IVe siècle. Avec fig. Paris, Librairies-Imprimeries réunies. Frs. 4.
Picard, E., Synthèse de l'antisémitisme. La Bible et le Coran. Les Hymnes védiques. L'Art arabe. Les Juifs au Maroc. Paris, Savine. Frs. 3.
Picard, E., Mon Journal. Tome II. Paris, Dentu. Frs. 3,50.
Reichardt, Un Prussien en France en 1792. Strasbourg -- Lyon — Paris. Lettres intimes de J. F. Reichardt, traduites et annotées par A. Laquiante. Paris, Perrin. Frs. 7,50.

Soubies, A., et Ch. Malherbe, Mélanges sur Richard Wagner. Paris, Fischbacher. Frs. 3,50.
Thoumas, le général, Mes Souvenirs de Crimée (1854-1856). Illustrations de Maurice Pallandre. Paris, Librairie illustrée. Frs. 3,50.

Bazin, Villes antiques. Vienne et Lyon gallo-romains. Dessins d'A. Barqui. Avec 2 plans en coul. (Imprimerie nationale.) Paris, Hachette. Frs. 6.
Brunet, V., A travers l'Avranchin: Brécey, les de Brécey, les d'Amphernet, les de Vassy. Notice historique. Paris (Condé-sur-Noireau), E. Lechevalier. Frs. 5.
Chabrand, E., De Barcelonnette au Mexique. (Inde. Birmanie. Chine. Japon. États-Unis.) Avec 40. grav. Paris, Plon. Frs. 4.
Constant, de Tours, Vingt jours en Bretagne, de Saint-Malo à Brest. Avec 125 dessins d'après nature. Paris, Librairies-Imprimeries réunies. Frs. 3,50.
Constant, de Tours, Vingt jours sur les côtes bretonnes. Basse-Loire et de Nantes à Brest. Avec 125 dessins. Paris, Librairies-Imprimeries réunies. Frs. 3,50.
Ganeval, J. A., Dictionnaire de géographie commerciale. Livraisons 1 et 2. Paris, Delagrave. Frs. 2.
Gourdault, J., L'Europe pittoresque. Pays du Nord. Avec 332 grav. Paris, Hachette. Frs. 12.
Robida, La Vieille France. «La Touraine». Texte, dessins et lithographie par A. Robida. Paris, Librairie illustrée. Frs. 25.
Trotignon, L., De Jérusalem à Constantinople. Journal d'un voyageur. Paris, Savine. Frs. 3,50.

Alhaiza, A., Catéchisme dualiste. Essai de synthèse physique, vitale et religieuse. 2e édition, revue et corrigée. Paris, G. Carré. Frs. 3,50.
Amélineau, E, La Morale égyptienne quinze siècles avant notre ère. Étude sur le papyrus de Boulaq, nº 4. Paris, Leroux. Frs. 10.
Annales du Musée Guimet. (Bibliothèque d'études.) Tome I. Le Rig-Véda et les origines de la mythologie indo-européenne par Paul Regnaud. Première partie. Paris, Leroux. Frs. 12.
Benoit, D., Du Caractère huguenot et des transformations de la piété protestante. Paris, Fischbacher. Fr. 0,75.
Bourdon, B., L'Expression des émotions et des tendances dans le langage. Paris, Alcan. Frs. 7,50.
Funk, le Dr, Histoire de l'Église. Traduit de l'allemand par l'abbé Hemmer. Préface de l'abbé Duchesne. Tome II. Paris, Colin. Frs. 4.
Leblois, L., Nous reverrons-nous après la mort? Paris, Le Vasseur. Fr. 1.
Lobstein, P., Études christologiques. La Doctrine des fonctions médiatrices du Sauveur. Paris, Fischbacher. Fr. 0,80.
Mathieu, H., Un peu de philosophie naturaliste. Paris, Alcan. Frs. 2,50.
Rao Bahadur Dadoba Pandurung, Opinions d'un lettré hindou sur les doctrines de Swedenborg. Lettre adressée à la Société Swedenborgienne de Londres. Paris, Leroux. Frs. 2.
Steinheil, G., Le Problème de l'immortalité. Paris, Fischbacher. Fr. 0,50.

Nachtrag zum Vorlesungsverzeichnis.

Czernowitz. Gartner, Historische Grammatik der französischen Sprache (Lautlehre); Lesung altfranzösischer Texte; Über die altprovenzalische Liederdichtung. — Romanovsky, Einführung in das Englische nach „Nader und Würzner, Elementarbuch"; Lektüre nach „Nader und Würzner, Englisches Lesebuch".
Erlangen. Varnhagen, Einführung in die geschichtliche französische Grammatik; Chaucer's Leben und Werke nebst Erklärung des Prologs der Canterbury-Erzählungen; im Seminar: Neufranzösische, altfranzösische, neuenglische, altenglische Übungen.
Freiburg i. Schweiz. Doutrepont, Histoire de la critique littéraire au XIXe siècle; Chateaubriand et les origines du romantisme; Explication de textes italiens et provençaux; Lecture du Roman de la Rose. — Steffens, Englische Lektüre, Newman's Loss and Gain. — Berthier, Dante.
Giessen. Behrens, Geschichte der altfranzösischen Literatur; Einführung in das Studium des Provenzalischen; Übungen des german.-romanischen Seminars. — Holthausen, Geschichte der englischen Literatur bis Chaucer; Interpretation mittelenglischer Dichtungen nach Zupitza's Uebungsbuch; Rob. Burns schottische Lieder u. Balladen. — Pichler, Französische u. engl. stilistische Übungen, franz. u. engl. Lektüre u. Interpretation im praktischen Seminar für neuere Philologie.
Göttingen. Stimming, Historische Syntax des Französischen; Geschichte der französischen Sprache; Übungen im Neufranzösischen. — Morsbach, Cynewulfs Elene; Historische Syntax der englischen Sprache; Englisches Seminar und Proseminar. — Miller, Englische Litteratur; Neuenglische Sprachübungen.
Graz. Schuchardt, Italienisch; Romanische Übungen. — Luick, Erklärung alt- und mittelenglischer Texte; Shakespeare's Macbeth; Einführung in das Englische.
Greifswald. Koschwitz, Provenzalische Grammatik; Geschichte der französischen Litteratur des 19. Jahrhunderts; Romanisches Seminar. — Konrath, Geschichte der englischen Litteratur bis zum Zeitalter der Königin Elisabeth; Englisches Seminar. — Franz, Leben und Werke Byron's; Interpretation von John Lyly's Euphues, The anatomy of wit, nebst Übungen im Übersetzen aus dem Deutschen ins Englische; Übungen in den Anfangsgründen der englischen Grammatik.
Innsbruck. Demattio, Provenzalische Grammatik mit Lektüre; I principali rappresentanti della letteratura italiana nel secolo XVIII; Italienische Übungen für Deutsche. — Zingerle, Phonetik der romanischen Sprachen.
Königsberg. Kissner, Chaucer's Leben und Werke nebst mittelenglischer Grammatik; Über François Rabelais mit Interpretation ausgewählter Abschnitte aus Gargantua und Pantagruel; Spencer's Faery Queene (Sem.). — Favre, Übersetzung von Goethe's Wahlverwandtschaften ins Französische (Fortsetzung); Neufranzösische Syntax; Französische Diktate; Neufranzösische Übungen (Erklärung der Synonymik und Lektüre von Victor Hugo's Ruy Blas). — Kaluza, Historische Grammatik der englischen Sprache; Geschichte des englischen Romans; Neuenglische Übungen; Anfangsgründe des Englischen mit Übungen für Hörer aller Fakultäten.
Lemberg. Amborski, Grammatik der französischen Sprache mit entsprechenden Übungen; Lektüre einiger französischer Autoren des 17., 18. und 19. Jahrhunderts mit grammatischen und sachlichen Übungen. — Kropiwnicki, Lehre der englischen Sprache.
München. Breymann, Geschichte der französischen Litteratur im 16. Jahrhundert; Chaucer's Leben und Werke, nebst Interpretation der Canterbury Tales; Altfranzösische Interpretation nebst litterarischen Übungen (Sem.).
Rostock. Lindner, Erklärung ausgewählter Kapitel aus Bartsch's altfranz. Chrestomathie; Erklärung von Shakespeare's Macbeth; Neuenglische Übungen. — Robert, Cours pratique de français; Histoire de la littérature française; Variations du langage depuis le 12e siècle.

Abgeschlossen am 1. Oktober 1892.

Beiträge sind an den Herausgeber, Dr. Adolf Krefsner, Cassel, Jordanstr. 9, zu senden. Die Herren Verfasser und Verleger werden ersucht, dafür sorgen zu wollen, dafs alle neuen, die französische Sprache und Litteratur betreffenden Werke gleich nach Erscheinen der Redaktion der Franco-Gallia zugesandt werden, da nur dann pünktliche Besprechung erfolgen kann.

Text unter verantwortlicher Redaktion von Dr. Adolf Krefsner in Cassel. Für den Inseratenteil verantwortlich: der Verleger Julius Zwifsler in Wolfenbüttel. Gedruckt bei Otto Wollermann in Wolfenbüttel.

IX. Jahrgang. № 12. December 1892.

FRANCO-GALLIA.

Kritisches Organ für französische Sprache und Litteratur.

Herausgegeben von

DR. ADOLF KRESSNER

in Cassel.

Erscheint monatlich. Preis pro Semester ℳ 4.

Inhalt.

Besprechungen und Anzeigen.

I. Philologie und Pädagogik.

Ernst Weber, Die Stellung der Aussprache im fremdsprachlichen Unterrichte. Berlin, Meyer & Müller, 1892. 20 S.

Wenn auch das vorliegende Schriftchen dem Fachmanne nicht gerade sehr viel Neues bringt, so ist es doch noch lange nicht überflüssig, da es einen noch immer recht wunden Punkt berührt und die vorhandenen Schäden aufdeckt. Zwar ist ja in den letzten Jahren im Betriebe des neusprachlichen Unterrichts, besonders auch was die Aussprache anbetrifft, gar manches besser geworden, aber noch ist nicht alles, wie es sein sollte und könnte. Die Neuphilologen suchen sich auf jede Weise, durch das Studium der Phonetik, durch Besuch des Auslandes u. s. w., in ihrer Aussprache zu vervollkommnen, und die Regierung hat ihnen jetzt letzteres auch in dankenswerter Weise durch Bewilligung von Stipendien erleichtert. Aber werden denn nun auch die neueren Sprachen durchweg von solchen Fachleuten gelehrt? Das ist der Punkt, der noch viel zu wünschen übrig läfst. Freilich liegt ja meist (nicht immer) der erste und letzte Unterricht in der Hand derselben; in den mittleren Klassen aber, ja häufig sogar in der untersten, erteilen ihn Altphilologen und Mathematiker, die zum grofsen Teil seit ihrem Maturitätsexamen kein Wort Französisch mehr gesehen oder gehört haben. Der Anfang, so heifst es oft, ja, der mufs von Fachleuten gelehrt werden, damit eine ordentliche Aussprache gelernt wird; sitzt diese aber fest, so kommt es in der Tertia nicht darauf an. Als ob die richtige Aussprache nach einem Jahre so sicher in Fleisch und Blut übergegangen wäre, dafs sie nicht durch ein fortwährendes Hören des Unrichtigen wieder gründlich verdorben werden könnte! Sehr zu bedauern ist auch, dafs bei den Reifeprüfungen auf den Gymnasien die mündliche Prüfung im Französischen von jetzt an wegfällt; inwiefern dieser Umstand etwa nachteilig wirken kann, bedarf keiner weiteren Auseinandersetzung. Soviel nun auch schon über die Wichtigkeit der Aussprache geschrieben und gesprochen worden ist, so ist es doch gut, wenn dann und wann ein neuer Ruf ergeht, und es ist zu wünschen, dafs das Webersche Schriftchen von recht vielen, nicht nur von Fachleuten, gelesen werde. Ein Mangel an letzteren, in dem man so leicht eine Entschuldigung fand, ist ja wohl eben nicht vorhanden.

Weilburg. A. GUNDLACH.

Louis Feller, De la Ponctuation française. Aperçu à l'usage des classes supérieures des écoles allemandes. Leipzig, Teubner, 1892. 30 S. 0,30 M.

Da erfahrungsgemäfs die französische Interpunktion den Schülern grofse Schwierigkeit zu bereiten pflegt, so kann man eine kurze Anweisung zur Anwendung derselben nur willkommen heifsen. Feller hat seine Aufgabe mit Geschick gelöst; er hat den Stoff gut geordnet und mit reichlichen, passend gewählten Beispielen versehen, so dafs das Werkchen gewifs gute Dienste leisten wird. Bei der Behandlung des Kommas hätten wohl die Abweichungen vom deutschen Gebrauche mehr hervor-

gehoben werden können. Dafs es französisch geschrieben ist, wird nicht als Fehler anzusehen sein. Der Verfasser meint: «Il est bon que les élèves s'habituent .. au maniement de la langue qu'ils apprennent», und schliefst etwas boshaft: «Quant aux maîtres, il va sans dire qu'ils seront tous en état de s'en servir; avec succès, j'espère».

Weilburg. A. GUNDLACH.

Ernst Regel, Eiserner Bestand. Das Notwendigste aus der französischen Syntax, in Beispielen, namentlich für militärische Vorbereitungsanstalten. Halle, Karras. 1892. 34 S.

Das Heftchen enthält eine treffliche Sammlung von Beispielen zur französischen Syntax, die der Verfasser meist aus der Lektüre gesammelt, zum Teil auch selbst gebildet hat; dieselben sind von Amiet in Lausanne durchgesehen worden. In weiser Beschränkung berücksichtigt R. nur das Notwendigste, aber auch alles, was der Schüler nötig hat. Auf Regeln ist durchaus Verzicht geleistet; Verf. verweist dafür auf die tüchtige Grammatik von Kühn; übrigens ist ja auch der Lehrer da. Auszustellen habe ich nichts gefunden; nur wäre in dem Beispiel «Le maître veille etc.» (S. 9) statt remplissent wohl besser ein Verbum zu setzen, an welchem der Unterschied des Conjunctivs vom Indicativ in der Form sichtbar wäre, etwa fassent. Bei forcer und contraindre (auch obliger war zuzusetzen) konnte bemerkt werden, dafs diese Verba im Passiv mit de konstruiert werden. Das Büchlein wird bei Repetitionen gute Dienste leisten. Schliefslich sei bemerkt, dafs Regel nach gleichen Grundsätzen Beispiele zur englischen Syntax zusammengestellt hat.

Weilburg. A. GUNDLACH.

Wilhelm Seele, Voltaire's Roman „Zadig ou la destinée“. Eine Quellenforschung. Leipziger Dissertation 1891. 65 Seiten.

Die auf Heinrich Körtings Anregung unternommene Arbeit Seele's ist ein recht willkommener Beitrag zur Voltaireforschung. Durch genaue Analyse jedes Kapitels von „Zadig“, sowie der von V. benutzten Quellen führt der Verf. Fréron's gehässige Anschuldigung, als habe Voltaire den ganzen Roman «*servilement emprunté*» (Année littéraire 1767), aufs richtige Mafs zurück. Bezeichnend für Voltaire's Arbeitsweise ist z. B. ein Vergleich der Erzählung «*Le Nez*» mit der chinesischen Novelle von der treulosen Witwe, oder von «*L'Ermite*» mit der Vorlage bei Th. Parnell: überall zeigt sich V.'s Geschick, den vorgefundenen Stoff echt künstlerisch auszugestalten. Die fleifsige und besonnene Untersuchung Seele's hat manche irrige Annahme — z. B. bei Desnoiresterres — berichtigt und Dunlop und Moland in glücklicher Weise ergänzt. Der Druck der französischen Citate und der bibliographischen Notizen hätte sorgfältigerer Durchsicht bedurft.

Freiburg i. B. JOSEPH SARRAZIN.

Zeitschriftenschau.

Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur.

Band 14, Heft 2 u. 4. Th. Eicke, Zur neueren Litteraturgeschichte der Rolandssage in Deutschland und Frankreich. Leipzig 1891. Besprochen von W. Golther [nützliche Arbeit]; P. Genelin, Unsere höfischen Epen und ihre Quellen. Innsbruck 1891. Besprochen von W. Golther [verdienstliche Leistung]; O. Mysing, Robert Garnier und die antike Tragödie. Leipzig 1891. Besprochen von R. Mahrenholtz [sachgemäfse Analyse und Quellennachweise]; E. Hunger, Der Cidstreit in chronologischer Ordnung. Leipzig 1891. Besprochen von R. Mahrenholtz [sorgsame, auf gründlichen Studien beruhende Arbeit]; J. Kutscher, Die Ärzte des 17. Jahrhunderts. Nach den Komödien Molières. Karolinenthal 1891. Besprochen von R. Mahrenholtz [fleifsige Zusammenstellung]; M. Todeschini, Étude sur André Chénier. Milan 1891. Besprochen von R. Mahrenholtz [anziehende Schrift, ohne Neues zu bieten]; A. de Montet, Madame de Warens et le pays de Vaud. Lausanne 1891. Fr. Mugnier, Madame de Warens et Jean-Jacques Rousseau. Paris 1891. Besprochen von E. Ritter [seront désormais les sources à consulter pour l'histoire de Madame de Warens]; Ch. Dejob, Madame de Staël et l'Italie, avec une bibliographie de l'influence française en Italie de 1796 à 1814. Paris 1890. Besprochen von J. Sarrazin [nicht unwesentlicher Beitrag zur genaueren Kenntnis des Lebens der Schriftstellerin]; E. Besson, André Theuriet, sa vie et ses œuvres. Paris 1890. Besprochen von J. Sarrazin [fliefsend geschrieben, aber zu wenig in die Tiefe gehend]; E. Weber, Les Manifestes littéraires de Victor Hugo. Berlin 1890 [anregende, in elegantem Französisch geschriebene Abhandlung]; O. Méténier, Les Voyous au Théâtre. Bruxelles 1891. Besprochen von J. Heller [wer sich von den äufsersten Konsequenzen des Naturalismus eine Vorstellung machen will, darf sich diese Broschüre nicht entgehen lassen]; Ch. Toubin, Essai d'Étymologie historique et géographique. Paris 1892. Besprochen von P. v. Bradke [zeugt von ehrlicher Naivität]; A. Dagnet, Le Patois manceau tel qu'il se parle entre Le Mans et Laval. Laval 1891. Besprochen von D. Behrens [ohne wissenschaftlichen Wert, höchstens brauchbare Materialsammlung]; De Vinols, Vocabulaire patois vellavien-français et français-vellavien. Le Puy 1891. Besprochen von D. Behrens [interessant, aber nicht sorgfältig genug]; J. Fleury, La Presqu'île de la Manche et l'archipel anglo-normand. Paris 1891. Besprochen von D. Behrens [viele Ausführungen sind zu beanstanden, phonetische Umschrift fehlt]; N. du Puitspelu, Dictionnaire étymologique du patois lyonnais. Lyon 1887/90. Besprochen von D. Behrens [tüchtige Arbeit, allerdings nicht ohne Mängel]; B. Jouancoux et Devauchelle, Études pour servir à un glossaire étymologique du patois picard. II. Amiens 1890. Angezeigt von D. Behrens [fleifsig, aber oft zu dilettantenhaft]; Rousselot, Patois de Cellefrouin. Paris 1891. Besprochen von D. Behrens [für den Phonetiker von Fach ist ein gründliches Studium dieses Buches unerläfslich; B. giebt eine Beschreibung des Rousselot'schen Apparats]; Doutrepont, Tableau et théorie de la conjugaison dans le wallon liégeois. Liège 1891. Be-

sprochen von J. Stürzinger [tüchtige, die Kenntnis des Gegenstandes wirklich fördernde Studie]; E. Rabiet, Le Patois de Bourberain. Paris 1891. Besprochen von E. Görlich [mit Freuden zu begrüssen]; J. Graf, Die germanischen Bestandteile des Patois messin. Metz 1890. Besprochen von A. Leitzmann [mangelhafte Arbeit]; J. Leithäuser, Gallizismen in niederrheinischen Mundarten. Barmen 1891. Ph. Keiper, Französische Familiennamen in der Pfalz und Französisches im Pfälzer Volksmund. Kaiserslautern 1891. Besprochen von A. Leitzmann [beide Arbeiten bieten brauchbares und wohlgeordnetes Material]; P. Passy, Étude sur les Changements phonétiques et leurs caractères généraux. Thèse pour le doctorat. Paris 1890. Besprochen von A. Rambeau [verdient aufmerksame und sorgfältige Lektüre]; L. Soames, An Introduction to Phonetics, with reading lessons and exercises. London 1891. Besprochen von F. Beyer [zuverlässig und empfehlenswert]; Syntaktische Arbeiten, besprochen von A. Haase; E. Rod, Les Idées morales du temps présent. Paris 1891. Empfohlen von E. Koschwitz; E. Rod, La Sacrifiée. Paris 1892 und E. Rod, Trois Cœurs. Paris 1890. Besprochen von E. Koschwitz [der erste Roman äußerst fesselnd, der zweite schwächer]; C. Schäfer, Der formale Bildungswert des Französischen. Braunschweig 1890. Besprochen von R. Mahrenholtz [enthält manche beherzigenswerte Ansichten]; S. Alge, Leitfaden für den ersten Unterricht im Französischen. St. Gallen 1890. Angezeigt von F. Tendering [lehnt sich mehr oder minder an die Hölzelschen Bilder an; die Zusammenstellung der grammatischen Thatsachen ohne besondere Vorzüge]; Ph. Rossmann und F. Schmidt, Lehrbuch der französischen Sprache auf Grundlage der Anschauung. Bielefeld und Leipzig 1892. Besprochen von F. Tendering [Referent kann sich mit der Anschauungstheorie nicht befreunden, erkennt aber die Vorzüge des Buches an]; H. Schneitler, Lehrgang der französischen Sprache für Kaufleute. Dresden 1891. Besprochen von Th. de Beaux [veraltet und sorgfältiger Sichtung des Stoffes bedürftig]; H. Rahn, Lesebuch für den französischen Unterricht auf der unteren und mittleren Stufe. Ausgabe für Mädchenschulen. Leipzig 1890. Besprochen von F. Kalepky [trotz gewichtiger Ausstellungen höheren Mädchenschulen als beachtenswertes Lehrmittel empfohlen]; Augier et Sandeau, Le Gendre de Monsieur Poirier. Herausgegeben von J Mähly. Leipzig 1891. Angezeigt von G. Soldan [Kommentar fehlerhaft]; Molière, Le Bourgeois gentilhomme. Herausgegeben von C. Humbert. Leipzig 1890. Angezeigt von Fritsche [verfehlte Ausgabe]; Racine, Athalie. Herausgegeben von M. Hartmann. Leipzig 1891. Angezeigt von P. Junker [für die Schule ungeeigneter Kommentar]; Perles de la poésie contemporaine. 4. éd. Leipzig o. J. Angezeigt von J. Sarrazin [sehr reichhaltige, mit gutem Geschmack zusammengestellte Auswahl; die vom Herausgeber vorangeschickten Lebensskizzen fehlerhaft]; Thiers, Campagne d'Italie en 1800. Herausgegeben von Althaus. Leipzig 1887. Angezeigt von J. Sarrazin [willkommene Ausgabe]; Erckmann-Chatrian, Histoire d'un Conscrit en 1813. Herausgegeben von G. Strien. Leipzig 1889 und Erckmann-Chatrian, Waterloo. Herausgegeben von J. Aymeric. Leipzig 1890. Angezeigt von J. Sarrazin [gute Bearbeitungen, die zweite mit nachlässigem Druck]; Neun Erzählungen aus „Lettres de mon Moulin" und „Contes choises" par Daudet. Herausgegeben von J. Wychgram. Bielefeld und Leipzig 1890. Besprochen von J. Sarrazin [der Überarbeitung bedürftig]; Regnard, Le Joueur. Herausgegeben von O. Börner. Leipzig 1891. Angezeigt von R. Mahrenholtz [sorgfältiger Kommentar]; A. Daudet, Port-Tarascon. Paris 1891. Angezeigt von R. Mahrenholtz [köstliches Werk]; E. Zola, L'Argent. Paris 1891. Angezeigt von R. Mahrenholtz [wir sehen in diesem Werke den alten Sitten- und Menschenmaler in seiner ungebrochenen Kraft]; Pierre Loti, Le Livre de la Pitié et de la Mort. Paris 1891. Angezeigt von J. Heller [die nicht einer sensationellen Romanaufregung bedürftige Lesewelt wird aus diesem Buch den Menschen eben so sehr wie den Schriftsteller lieb gewinnen]. — E. Koschwitz, La Phonétique expérimentale et la philologie franco-provençale (Vortrag gehalten in Paris 1891). — Novitätenverzeichnis.

Litteraturblatt für germanische und romanische Philologie 1892.

N. 9. P. Passy, Étude sur les changements phonétiques et leurs caractères généraux. Paris 1890. — Rousselot, Les Modifications phonétiques du langage étudiées dans le patois d'une famille de Cellefrouin (Charente). Paris 1891. Beide besprochen von H. Schuchardt [beide Schriften bedeuten dem Ref. die gröfste Förderung lautgeschichtlicher Erkenntnis unter allem, was in den letzten Jahren erschienen ist]; Le Félibrige latin, revue mensuelle, publiée sous la direction de Roque-Ferrier. Montpellier. Jahrgang 1890 und 1891. Angezeigt von E. Koschwitz [nimmt einen würdigen Rang ein neben den bisher bestehenden neuprovenzalischen Zeitschriften].

Deutsche Litteraturzeitung 1892.

N. 40 L. Stiefel, Unbekannte italienische Quellen Jean Rotrou's. Berlin 1891. Besprochen von E. Koschwitz [wertvoll]; L. Bahlsen, Der französische Sprachunterricht im neuen Kurs. Berlin 1892. Besprochen von S. Wätzold [geschickte und verständige Schrift].

Litterarisches Centralblatt 1892.

N. 40. V. Rossel, Histoire littéraire de la Suisse Romande. 2 Vols. Genf 1889/91 [neu, gediegen und fesselnd].

II. Belletristik.

J. Hoche, Féfée. Paris 1892, Savine. Frs. 3,50.

Féfée, c'est l'histoire romanesque et touchante d'une petite mauresque, épousée à la mode musulmane, par un Parisien qui a fui Paris, las du «toujours la même chose», pour trouver des sensations neuves, des joies inédites. On comprend tout de suite l'étrangeté de la situation, les heurts qu'elle fait naître entre deux natures si opposées et qu'une profonde sympathie, une attraction charnelle a pourtant réunies. En dépit de la largeur de son esprit, de la bonté de son cœur, du charme naissant qu'exerce sur lui la beauté, la grâce, la douceur de *Féfée*, la poésie, le pittoresque de la vie orientale, le jeune homme est parfois atteint de nostalgie, il se souvient des premières amours, des femmes rencontrées qu'il aurait pu aimer et parmi lesquelles il aurait pu choisir la sienne. Ainsi lui qui a rêvé de passion exotique et qui a réalisé son rêve, qui vit sous le clair et chaud soeil d'Alger, dans un décor de féerie, loin des banalités coutumières, il s'ennuie. O instabilité du bonheur!

Et elle, qui n'a rien compris, mais qui a deviné, guidée en cela par le merveilleux instinct de la femme aimante, a pris la farouche détermination de mourir avant que l'aimé ne s'en aille, ne retraverse cette mer bleue qui doit le séparer à jamais. Elle s'empoisonne lentement par la pâte d'opium, le madjoun, dont elle fait un quotidien usage et par les longues fumeries du kief. Il s'en aperçoit, mais quand le poison a déjà exercé ses ravages. Et alors, une lutte atroce commence entre l'égoïsme

de ce jeune homme, qui ne veut plus de cette fillette, qui ne veut pas la voir appartenir à d'autres, qui l'aime toujours, cependant, et les sentiments de devoir, d'honneur. D'ailleurs, que faire? Comment s'opposer à la volonté de la petite mauresque? Le mal n'est-il pas irréparable? Ne lui a-t-il pas offert de l'emmener en France, à la condition qu'elle changeât son costume oriental pour un costume européen, ce qu'elle n'a point voulu accepter, après une tentative malheureuse, où, vêtue comme une Parisienne, elle s'est trouvée laide et ridicule. Il faut qu'il parte. Elle mourra. C'est une solution, la meilleure, du reste; pour la vie qui attendait la pauvre enfant! ...

Et Féfée meurt, convertie au catholisme: «Je veux mourir chrétienne, lui a-t-elle dit un jour, pour être sûre que tu ne m'oublieras pas ... que je serai à toi ... toujours.» Lui, il gardera un doux souvenir de cet amour, un doux souvenir compliqué de remords et d'infinie tristesse.

M. Jules Hoche, dans un avis au lecteur, se défend d'avoir imité l'auteur du *Mariage de Loti*, pour lequel il professe une grande et justifiée admiration. Si mon livre ressemble à celui qui le révéla au public, dit-il en substance, c'est par pure coïncidence d'âmes et de situation. «Et dans toutes ses œuvres, dans le *Roman d'un enfant*, surtout, j'ai retrouvé ou cru retrouver des bribes de ma propre existence qu'un autre aurait vécue avant moi, en mon lieu et place». D'ailleurs, M. Hoche, s'il repousse toute accusation de plagiat, ne conteste pas la grande influence de Pierre Loti qu'il a subie. Nous la constatons, nous aussi, cette influence. Mais, néanmoins, nous reconnaissons dans *Féfée* une part réelle d'originalité, une vision particulière, une note qui, par ci par là, éclate gouailleuse, rappelant que l'écrivain de ce roman si captivant, est un enfant de Paris, au moins par l'esprit, si ce n'est par l'origine.

G. Servières, L'Action et le Rêve. Paris 1892, Savine. Frs. 3,50.

M. Georges Servières aurait pu prendre pour épigraphe à son livre ces vers de Baudelaire:

Certes, je sortirai, quant à moi, satisfait,
D'un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve.

Jamais, en effet, l'action n'est à la hauteur du rêve, n'atteint la splendeur du désir, quel que soit ce rêve et quel que soit ce désir. La réalité est toujours décevante, et l'imagination qui enfante des amours immortelles, des mondes meilleurs, est toujours trahie par notre impuissance, par la fatalité des instincts, la divergence des efforts.

Et comme il faut choisir entre les deux, entre le rêve et l'action, ou plutôt comme nous sommes, de par notre tempérament, emportés soit vers l'une, soit vers l'autre, et que ce sont deux manières d'être inamovibles, — excepté toutefois pour les grands voyageurs qui courent le monde, à la recherche d'émotions rares et inconnues, sans les trouver toujours, hélas! — nous ne pouvons que souffrir de cette éternelle impossibilité.

D'ailleurs, que nous soyons voués au rêve, ou déterminés pour l'action, le résultat est le même; la désillusion est au bout. Ce livre si mélancolique de M. Servières le prouve encore une fois. Des deux amis qu'il nous montre, l'un est un névrosé, un artiste, un rêveur, l'autre est un robuste garçon, un marin que les hasards de sa profession mènent aux pays lointains, qui voyage et qui guerroie.

Ni l'un ni l'autre n'est heureux et ne parvient à remplir le grand vide de son cœur. Cependant, le marin a vécu plus près de la nature, en plus complète conformité avec elle, il a dû employer à des applications diverses toute sa force intellectuelle, toute sa vigueur physique.

En même temps, il a voulu être simple, il a aimé une douce petite Bretonne, qu'il a rencontrée dans un port de relâche, et, quand il était au loin, il lui gardait toute sa pensée, alors que le rêveur dispersait son âme en de vaines amours. Et le marin est tué, dans une escarmouche, au Tonkin, laissant en Bretagne la femme qu'il a aimée, l'enfant qu'il a eu d'elle. L'autre, après avoir assuré le sort de ceux-ci, plus triste encore, plus affligé par la vie, laissera couler ses jours, on le devine, dans le même dégoût de toutes choses.

Le pessimisme qui se dégage de ce livre en rend presque pénible la lecture. Et pourtant, c'est une œuvre remarquable à tous égards, qui comporte une sérieuse et profonde analyse d'un caractère, lequel est, à peu de chose près, celui de tous les jeunes écrivains de notre époque. Au fait, il serait peut-être temps de protester contre cette assertion à savoir que la mélancolie est propre à la jeunesse actuelle et qu'elle n'atteignait pas la jeunesse d'autrefois. En réalité, tout jeune homme bien doué et pensant ne peut que voir la vie assez sombre. Si ses qualités affectives sont fortes, la vieillesse de ses proches, qui lui annonce l'éternelle et prochaine séparation, ne peut que l'affliger; s'il aime, il songe avec tristesse à la fragilité des amours; s'il est d'âme pitoyable, il souffre de voir souffrir autour de lui;

les maux de l'humanité l'affectent dans son altruisme. Le dégoût lui monte aux lèvres au spectacle de l'incessante lutte des espèces, des races et de l'individu. Ce n'est que peu à peu qu'il se bronze: il faut avoir déjà beaucoup vécu pour accepter la vie et ses illogismes, pour acquérir cette vertu, la résignation. Et encore, il en est qui n'acceptent pas, qui ne se résignent jamais.

Il y aurait beaucoup à dire sur les appréciations portées par l'auteur de l'*Action et le Rêve* sur l'art, la littérature, et sur certains grands poètes, Musset entre autres. Bien qu'il mette ces appréciations dans la bouche de l'un de ses personnages, on sent bien que c'est lui qui parle, d'autant que ce personnage-là, au ton tranchant, est le principal du roman, et que M. Servières l'a caressé avec une certaine complaisance, bien naturelle, en somme. Mais la plupart de ses jugements sont marqués au coin de l'esprit et de la raison: c'est assez pour faire passer facilement sur quelques boutades un peu rudes et parfois injustes.

L. Bigot, Cruautés. Paris 1892, Arnould. Fr. 3,50.

Cruautés, par Léon Bigot, est le titre général donné par lui à un recueil de quelques jolies nouvelles: *Inconscience*, *Question sociale*, *Les Bluets de Paule*, *Potin-sur-scie*, *l'Eventrée*, *Effrondement*, *Histoire de cabotins*, dans lesquelles on retrouve l'esprit et la verve de ses chroniques, et c'est tout dire. Observation fine, relevée par un grain de poésie, souvenirs de jeunesse contés avec émotion, comme dans les *Bluets*, satire moqueuse, mais non blessante, et ayant toujours cette indulgence philosophique de l'homme qui a vécu et qui sait ce qu'est la vie, telles sont les qualités de ces nouvelles si alertes.

Bruxelles. M. Duvivier.

Comte de Marenches, Hermine. Paris 1892, Savine. Frs. 3,50.

La donnée de ce roman n'est peut-être pas absolument nouvelle, mais pour le charme et la simplicité que l'auteur y met on oublie bien ce qu'on a déjà lu tant de fois. — La baronne de Castel-Roncas, veuve et à peu près ruinée, rêve d'un mariage brillant pour sa fille Hermine, jamais elle ne consentirait à donner son enfant à un simple roturier. Mais pour l'amour il n'y a pas de castes; Hermine s'éprend d'un riche manufacturier et, après des péripéties diverses où une institutrice anglaise joue un rôle équivoque, cherchant à détourner le cœur de Daniel Marsac, l'industriel en question, Hermine épouse celui-ci, et l'on croirait le roman fini, les jeunes gens paraissant au comble du bonheur.

Malheureusement Oliva, l'institutrice que la jeune femme a gardée près d'elle, ne lâche pas son projet et, par ses artifices, elle réussit à s'emparer de l'amour de Daniel; elle essaye même d'empoisonner la femme légitime. D'un autre côté, un jeune homme cherche à séduire Hermine, qui cependant repousse cette passion illicite; un duel a lieu entre Daniel et celui qui a osé écrire à sa femme et, au moment où le mari va peut-être recevoir le coup mortel, Hermine accourt pour séparer les combattants, c'est elle qui est blessée. Oliva se jette à l'eau, et désormais rien ne troublera l'intérieur paisible de Daniel et Hermine, qui seront heureux auprès de leur enfant.

Vous voyez que nombre de scènes de ce roman, surtout celle du duel, sont vieux jeu, mais n'importe, M. de Marenches, malgré son inexpérience et son peu de souci de faire neuf, parvient à les rajeunir et à nous les faire accepter.

E. Faivre, L'Intruse. Paris 1892, Savine. Frs. 3,50.

Après avoir parcouru le roman de M. de Marenches, on est vraiment ébahi, en trouvant parfaitement le même récit dans le livre de M. Faivre: voici encore une institutrice anglaise qui, mauvais génie d'une famille, y apporte le trouble et se prête à des crimes semblables à ceux qu'on vient de lire. Seulement, il faut en convenir, si M. de Marenches procède avec simplicité, M. Faivre, plus versé dans l'art de l'intrigue, entasse les péripéties, et presque au point de perdre le fil de l'action.

Si vous me demandez auquel de ces deux romans traitant de situations semblables je donne la préférence, je vous réponds qu'on ne dispute pas des goûts: l'un est bien simple, et toute l'intrigue se laisse donner dès la première page; l'autre nous offre tant de complications qu'on reste longtemps sous l'émotion.

Il faut dire aussi que cette miss Ogilvy est une Anglaise exempte de toute pruderie, elle flirte . . . jusqu'au *consummatum est* sans s'effaroucher en quoi que ce soit, et les formes gracieuses dont la nature s'est plu à la combler lui servent fort avantageusement lor qu'elle veut se donner la peine de les exhiber ailleurs que derrière un paravent. Eh bien, voyez ce que c'est, il arrive précisément que cette facilité même à se montrer sans le voile ordinaire, amène une scène assez baroque dans laquelle la malheureuse fille voit s'échouer toutes ses intrigues. Tout cela se termine à la satisfaction générale, c'est-à-dire par le mariage de la charmante Thècle Vauparmont, la victime de l'institutrice.

Olivia s'était bêtement noyée. Ogilvy se tue par le poison, le curare, et M. Faivre profite de la circonstance pour nous faire assister à l'agonie de la fille d'Albion; c'est un rôle tout écrit pour Sarah Bernhardt.

F. Favre, Germy. Paris 1892, Savine. Frs. 3,50.

Voici certainement une œuvre d'une exquise délicatesse, d'une finesse de touche extrême et d'un sentiment absolument élevé, un des plus jolis livres qui aient paru depuis longtemps. Oh! l'intrigue est de plus simples. Une pauvresse se présente à la cure et demande un morceau de pain. La servante la repousse, la chasse parce qu'elle n'a pas la foi, qu'elle a été une fille perdue dans sa jeunesse. Le curé interviendra et gagnera cette âme égarée et rebelle à la religion, par la bonté et la mansuétude: c'est tout, Mais combien c'est assez pour un écrivain de mérite.

Voici le premier chapitre de ce livre que tous pourront lire, et par lequel tous seront charmés, et ce par les moyens les plus simples, sans recherche des mots, sans phrases pompeuses, sans action presque, rien que par la perfection littéraire de l'œuvre.

«Avec toute sa bonté d'âme, notre Prudence de la cure avait un caractère obstiné, agressif, insupportable. A soixante-quinze ans, elle conservait une pétulance du sang et des nerfs tout à fait extraordinaire. Certes, à Camplong-sous-Bataille nulle femme n'était plus charitable, plus «aumônière», pour employer un mot de là-bas; mais il y avait ceci de particulier chez elle: Avant de vous faire l'aumône, il fallait qu'elle vous aimât un brin, qu'elle vous eût un brin adopté. Que le vieux Justin Rambal, de Foujouve, que le vieux Médéric Roudier, des Passettes, — deux annexes de la jolie paroisse de mon oncle Fulcran, aux Cévennes méridionales, — vinssent marmotter «Notre Père ...» ou «Je vous salue, Marie ...» à la porte de la maison, Prudence, tout aussitôt avant l' «Ainsi soit-il» de la fin, leur comblait à souhait la besace, et, dans l'occasion, les invitait à franchir le seuil du presbytère et à manger à pleine écuelle un restant de soupe de pois chiches ou de haricots.

«Ce n'était pas avec cette cordialité touchante que la gouvernante de mon oncle accueillait Germaine Chapuzot, une petite vieille aussi vive, aussi sautillante qu'une bergeronnette-lavandière de la rivière d'Espaze, un peu ramassée sur elle-même par le faix des ans, riche autrefois, disait-on, réduite aujourd'hui à mendier son pain de ferme en ferme, de métairie en métairie.

«Germaine Chapuzot, «Germy» par abréviation, avait beau être aussi âgée que Roudier, son aîné de trois ans seulement, — lui soixante-huit, elle soixante-cinq ans; — elle avait eu beau, comme Roudier, avoir vu le jour à l'annexe des Passettes, réciter plus distinctement que Roudier le «Notre Père ...» ou le «Je vous salue, Marie ...», ou d'autres prières à l'infini, car elle était plus instruite que la maîtresse d'école, Mlle Philippine Lureau, de Lodève; si, par malheur, M. le curé vaquait à ses devoirs, soit à l'église, soit chez les malades de la paroisse, Prudence ne manquait jamais de la repousser, et c'était miracle quand sous une grêle de méchantes paroles, elle ne levait pas son bâton pour la frapper.

— «Vous n'êtes pas honteuse, lui criait-elle un jour devant moi, vous n'êtes pas honteuse, vous qui avez mené tout au long de votre existence une vie de sac-à-diable, de venir quémander ici ...! Vous ne savez donc pas que la porte d'une cure, lorsque le curé s'appelle M. l'abbé Fulcran, de Bédarieux, est comme qui dirait une petite porte en plein Paradis ...? Vous y entrerez joliment, au Paradis, vous qui, durant des années et des années, avez fait pis que pendre de votre âme et de votre corps, en compagnie de gens adonnées à toutes les œuvres du démon ... Allez-vous-en, sorcière! allez-vous-en, femme perdue ...!

«— M. le curé m'assiste toujours, pleurnichait Germy d'une voix chevrotante et brouillée.

«— Je crois bien, lui qu'on prend aux bonnes promesses comme un oisillon aux bûchettes de glu, lui qui n'a pas plus de malice qu'un enfant à la mamelle! Pardi! en lui certifiant que vous voulez vous convertir, quitter vos abominations avec l'enfer, vous lui feriez baptiser une tuile. Ça, c'est votre ruse, mauvaise graine! Mais ayez attention à vos manigances, car si M. le curé est capable de se laisser arracher la soutane de dessus les épaules, de se laisser tondre plus ras qu'un agneau, moi je suis là à l'espère dans un coin d'ombre, avec mon brin de buis au poing pour casser en morceaux les doigts trop longs.

«— Vous ne parlez que de battre le monde, vous, Prudence, balbutia la pauvresse.

«— Moi, je me suis levée matin, «j'ai vu le loup» de bonne heure, selon le dire de chez nous, et l'expérience des ans m'a plus éduquée pour la vie que les livres latins de M. le curé, où je n'entends goutte... C'est vous prévenir que si, lorsqu'il vous convient, vous savez rentrer vos griffes

de vieille chatte en maraude aux portes des maisons et trouver dans votre bouche une langue babillarde de linotte sur un amandier, je ne permets à personne, moi, de m'endormir avec des sornettes, encore moins de me glisser la main jusqu'au gousset.

«— Mais, Prudence...

«— Assez d'histoires contées, je vous prie. Vous ne valez pas le temps que j'use avec vous...

«— Un morceau de pain, s'il vous plaît, pour l'amour de Dieu!

«— Puisque, encore, à présent, dans votre hutte des Passettes, vous continuez le métier de tirer la bonne aventure et de montrer le diable tout nu aux garçons sans conduite et aux filles sans réputation, que votre métier vous nourrisse en attendant qu'il vous damne...! Filez, voyons, et à cinq sous par lieue, comme le Juif-Errant, de Jérusalem.

«— Germy demeurait immobile. Ses yeux braqués sur notre gouvernante avec un air de défi, elle ne bougeait non plus qu'un terme au bout d'un champ.

«— Après moi, voulez-vous entendre parler mon bâton? hurla Prudence exaspérée.

«— La vieille des Passettes se redressa sur la pointe de ses sabots, et, avec un pétillement de ses prunelles, plus noires que l'encre de mon écritoire fabriquée par moi avec des mûres de ronces et des baies de genévriers écrasées:

«— Vous êtes dure aux malheureux, vous... Que le bon Dieu du ciel vous le rende!

«— J'eus peur, et, malgré notre gouvernante furieuse, glapissant, me retenant, me menaçant, je coupai une épaisse tranche dans la miche du placard de la cuisine et l'apportai quatre à quatre à Germy, qui s'en allait.

«— Merci, monsieur le neveu, pour votre pain, et merci également pour votre bon cœur! me dit-elle d'une voix plus tendre que les notes les plus tendres de l'accordéon de mon oncle, lequel avait bel et bien coûté trente francs, à Marseille, chez M. Agricol Cabanel, luthier, rue Saint-Ferréol.»

Strafsburg. J. AYMARD.

Revuenschau.

Revue des deux mondes. 1892.

1 octobre. E. Rod, La Vie privée de Michel Teissier. II; H. Houssaye, La France sous la première Restauration, I. Les Commencements du règne de Louis XVIII; A. de Saporta, Une École des Arts et Métiers; A. Binet, Le Problème de l'audition colorée; Th. Bentzon, Un Voyage de découvertes à travers la société américaine; J. Musany, L'Enseignement de l'équitation en France; G. Valbert, Le docteur Friedrich Nietzsche et ses griefs contre la société moderne; F. Brunetière, Revue littéraire: Les amies de Bernardin de Saint-Pierre, d'après des lettres inédites. — 15. octobre. E. Rod, La Vie privée de Michel Teissier. III; C. de Varigny, Les Coulisses de la vie politique aux États-Unis; H. Houssaye, La France sous la première Restauration. II. La Renaissance des partis et le ministère du Maréchal Soult; F. Funck-Brentano, Les Lettres de cachet, d'après des documents inédits; L. Biart, Paysage des tropiques: La rivière des cocotiers; F. Brunetière, Études sur le XVIIIe siècle. I. La formation de l'idée de progrès. E.-M. de Vogüé, Notes sur le Bas-Vivarais. II. Les Habitants; C. Bellaigue, Revue dramatique.

Neue Publikationen.

I. Philologie und Pädagogik.

Banner, M, Französisches Lese- und Übungsbuch. 1. Kurs. Bielefeld, Velhagen und Klasing. M. 1,30.

Bertrand, L., Sur les Idiomes et les dialectes de la France. II. (Programm Stuttgart.) Leipzig, Fock.

Bibliothek, altfranzösische. Bd 13. Provenzalische Inedita aus Pariser Handschriften, herausgegeben von C. Appel. M. 5. — Band 14. Le Bestiaire. Das Thierbuch des normannischen Dichters Guillaume Le Clerc, zum ersten Male vollständig herausgegeben von R. Reinsch. M. 7. Leipzig, Reisland.

Capeller, G. Die wichtigsten aus dem Griechischen gebildeten Wörter (mots savants) der französischen und englischen Sprache. IV. (Programm Gumbinnen.) Leipzig Fock.

Devaux, A., Essai sur la langue vulgaire de Dauphiné septentrional au moyen âge. Paris, Welter.

Emaus, O., Über das Verbe pronominal. (Programm Köln.) Leipzig, Fock.

Fournel, V., Le Théâtre au XVIIe siècle. La Comédie. Paris, Lecène et Oudin. Frs. 3,50.

Graf, A., Miti, leggende e superstizioni del medio evo. I. Il mito del paradiso terrestre. — Il riposo dei dannati. — La credenza nella fatalità. Turin, Löscher. Frs. 5.

Gréban, A., La Passion, mystère du XVe Siècle. Paris, Gautier. Fr. 0,10.

Guillaume le Maréchal, L'histoire de, comte de Striguil et de Pembroke, régent d'Angleterre 1216 à 1219. Poème français, publié par Paul Meyer. I. Paris, Renouard.

Hönncher, E., Praktischer Lehrgang der französischen Sprache als Vorbereitung auf die französische Handelskorrespondenz. Zittau, Pahl. M. 3,60.

Jarochowski, A. v., Questionnaire français avec un vocabulaire systématique nach den neuen Lehrplänen. Breslau, Zimmer. M. 0,50.

Marchot, P., Phonologie détaillée d'un patois wallon, contribution à l'étude du wallon moderne. Paris, Bouillon. Frs. 3.

Martin, J., Die Proverbes du Conte de Bretaigne, nebst Belegen aus germanischen und romanischen Sprachen. (Erlanger Programm.) Erlangen, Blaesing. M. 0,80.

Mémoires de Louis XIV pour l'année 1666. Herausgegeben und erklärt von P. Völcker. (Perles Sammlung geschichtlicher Quellenschriften. Band V). Halle, Niemeyer. M. 1,20.

Millet, R., Rabelais. Paris, Hachette. Frs. 2.

Montaigne, M. de, Essais. 2 vols. Paris, Hachette. Frs. 2,50.

Philipon, E., Patois de la Commune de Jujurieux. Paris, Welter. Frs. 5.

Rossi, A, Rabelais écrivain militaire. Limoges, Lavauzelle. M. 2,50.

Rottig, O., Die Verfasserfrage des Eneas und des Roman de Thèbes. Hallenser Dissertation. Leipzig, Fock.

Scharschmidt, E., Estienne Pasquier's Thätigkeit auf dem Gebiete der französischen Sprachgeschichte und Grammatik. Leipzig, Fock. M. 1.

Zander, E., Recherches sur l'emploi de l'article dans le français du XVIe siècle comparé aux autres époques de la langue. Lunder Dissertation.

II. Belletristik, Geschichte, Geographie, Philosophie.

Agueperse, M., Les Combats de la vie. Paris, Gautier. Frs. 3.

Ballieu, A. J., Un Dîner littéraire au XVIIIe siècle. Le Dîner du Bout-Du-Banc. 2e édition. Paris, Sauvaitre. Fr. 1.

Barbey d'Aurevilly, XIXe siècle. Les Œuvres et les hommes. Littérature épistolaire. Paris, Lemerre. Frs. 7,50.

Berkeley, Ch. de, Le Journal de Mlle de Sommers. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.

Brantôme, Œuvres complètes publiées pour la première fois selon le plan de l'auteur, augmentées de nombreuses variantes et de fragments inédits. Avec une introduction et des notes par Prosper Mérimée et Louis Lacour. T. XI. Paris, Plon. Frs. 6.

Cahu, Th., Un Cœur de père. Roman. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.

Candiani, R., Pougatcheff, d'après le roman russe de Salhias de Tournemère. Paris, Colin. Frs. 3,50.

Carette, Mme, Madame d'Abrantes. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.

Chefs-d'œuvre du siècle illustrés. N°s 12 à 21. Paris, Librairie illustrée. Chaque volume Fr. 0,50.
- Bret Harte, Au pays des placers (12).
- Chateaubriand, René (17).
- Dostoïewsky, L'Honnête voleur (14).
- Hoffmann, La Fiancée en loterie (18).
- Jerrold, Dans l'alcôve (16).
- Levaillant, Le pays de l'ivoire (21).
- Maistre, X. de, Expédition nocturne autour de ma chambre (19).
- Moreau, H., La Souris blanche (13).
- Stendhal, L'Abbesse de Castro (15).
- Thackeray, Les Traquenards parisiens (20).

Coralys, E., Madeleine Fabiane. Paris, Charles-Lavauzelle. Fr. 1,50.

Fauvel, H., Le Maître d'école de Ravenne. Paris, Lemerre. Fr. 1.

Fuster, Ch., Le Cœur (Poésies de 1886—1892). Paris, Fischbacher. Frs. 4.

Gréville, H., Chénérol. Roman. Paris, Plon. Fr. 3,50.

Guzman, Mme, [Clara Goguet], Islégna. Corallé, épisode de la Révolution de Saint-Domingue. Paris, Savine. Frs. 3,50.

Harley, S., La Pieuvre. Roman. Paris, Plon. Frs. 3,50.

Hély, L., Claires matinées (Poésies). Paris, Sauvaitre. Frs. 3.

Maîtres du roman, Les. Tomes 64 à 68. Paris, Dentu. Chaque vol. Fr. 0,60.
- Beaumont, Ch., Le Cahier de Marcel (64).
- Blaise, J., Les Planches (68).
- Cladel, L., Kerkadec, garde-barrière (65).
- Le Roy, A., Le mariage de Laure (67).
- Perret, P., Histoire d'un honnête homme et d'une méchante femme.

Maizeroy, R., Le Miroir. Pantomime en 2 tableaux. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.

Mary, J., La Fée Printemps. Paris, Kolb. Frs. 3,50.

Pimodan, le marquis G. de, Poésies. Tome I. Paris, Champion. Frs. 5.

Ponsolle, P., Peau de Satin. Roman parisien. Paris, Savine. Frs. 3,50.

Sérizolles, M., Sur la mandoline. Poésies (1876-1886). Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.

Sylva, C., Marié. Paris, Perrin. Frs 3,50.

Tallenay, J. de, L'Invisible. Sensation de l'au-delà. Avec un frontispice par George Morren. Paris, Nilsson. Frs. 3,50.

Tannhäuser et le Tournoi des Chanteurs à la Wartbourg. Action dramatique en 3 actes de Richard Wagner, commentée par le Dr. F. V. Dwelshauvers-Dery. Traduction autorisée par l'Auteur. Paris, Fischbacher. Fr. 1,25.

Tennyson, Maud. Préface et traduction de Henri Fauvel. Paris, Lemerre. Fr. 1.

Weill, A., Mes poésies. Dix fables oubliées de La Fontaine. Paris, Sauvaitre. Fr. 1.

Akif-pacha, Un Diplomate ottoman en 1836 (affaire Churchill). Traduction annotée de « l'Eclaircissement » (Tebsireh) d'Akif-pacha, par Arthur Alric. Paris, Leroux. Frs. 2,50.

Arlequins de Stamboul. Paris, Brasseur jeune. Frs. 2.

Auvray, L., Les Manuscrits de Dante des bibliothèques de France. Essai d'un catalogue raisonné. Paris, Thorin. Avec 2 pl. Frs. 6.

Badel, É., Pierre Gringoire, poète françois, héraut d'armes du duc de Lorraine, 1470-1539. Nancy, A. Picard. Frs. 3.

Bernier, l'abbé P. D., Essai sur le tiers-état rural ou les Paysans de Basse-Normandie au XVIIIe siècle. (Thèse.) Paris, Delhomme et Briguet. Frs. 5.

Bordeaux. Aperçu historique, sol, population, industrie, commerce, administration. Ouvrage publié par la municipalité bordelaise. 3 vol. in-4 avec album de 28 planches. (Bordeaux) Paris, Hachette. Frs. 40.

Chartes des libertés anglaises, 1100-1305, publiées avec une introduction et des notes par Charles Bémont. Paris, A. Picard. Frs. 4,50.

Chuquet, A., Les Guerres de la Révolution, 3e série. Mayence (1792-1793). Paris, Cerf. Frs. 3,50.

Cobden, R., Ligue contre les lois-céréales et Discours politiques. Édition publiée par Léon Say. Paris, Guillaumin. Frs. 2,50.

Damade, Histoire chantée de la première République, 1789 à 1799. Chants patriotiques, révolutionnaires et populaires recueillis par Louis Damade. Paris, Paul Schmidt. Frs. 5.

Fabre, J., Le Mois de Jeanne d'Arc. Paris, Colin. Frs. 3,50.

Fabre, P., Étude sur le Libre Censuum de l'Eglise romaine. Paris, Thorin. Frs. 7.

France, la, de demain, par un patriote. Paris, Savine. Fr. 1,25.

Gratiolet, L., Souvenirs d'un artilleur de l'armée du Rhin. Paris, Baudoin. Frs. 3,50.

Heimweh, J., Triple alliance et Alsace-Lorraine. Paris, Colin. Fr. 1.

Institution des diaconesses des Églises évangéliques de France Souvenir du cinquantenaire. Avec 3 portraits et 4 grav. Paris, Fischbacher. Frs. 3,50.

Joret, Ch., La Rose dans l'antiquité et au moyen âge. Histoire, légendes et symbolisme. Paris, Bouillon. Frs. 7,50.

Larivière, Ch. de, Mirabeau et ses détracteurs. Paris, Fischbacher. Fr. 1.

Laugardière, M. de, Histoire du pays de Villequiers en Berry. Paris, A. Picard. Frs. 6.

Legrand, Les Exploits de Basile-Digénis Acritas. Épopée byzantine, publiée d'après le manuscrit de Grotta-Ferrata, par Émile Legrand. Paris, Welter. Frs. 15.

Marquardt, J., La Vie privée des Romains. Ouvrage traduit sur la 2e édition allemande, publiée par A. Mau, par Victor Henry. T. I. avec 2 lithographies et 12 grav. Paris, Thorin. Frs. 10.

Martin, A., Fac-similés de manuscrits grecs d'Espagne, gravés d'après les photographies de Charles Graux, avec transcriptions et notice par A. Martin, avec 18 planches. Paris, Hachette. Frs. 25.

Nolhac, P. de, Pétrarque et l'humanisme, d'après un essai de restitution de sa bibliothèque, avec 3 pl. Paris, Bouillon. Frs. 16.

Oltramare, le Dr. G., Une Nouvelle orientation de la politique douanière et coloniale. Paris, Berger-Levrault. Fr. 1,50.

Pfister, Ch., Le Duché mérovingien d'Alsace et la légende de sainte Odile, suivis d'une étude sur les anciens monuments du Saint-Odile. Paris, Berger-Levrault. Frs. 6.

Portal, Ch., Bibliothèque d'Albi. Catalogue des incunables et des livres de la 1re moité du XVIe siècle, avec 5 planches. Paris, A. Picard. Frs. 5.

Rouvet, M., Viollet-le-Duc et Alphand au Siège de Paris, Paris, Librairies-Imprimeries réunies. Frs. 5.

Sommervogel, C., Les Jésuites de Rome et de Vienne

en MDLXI, d'après un catalogue rarissime de l'époque. Paris, A. Picard. Frs. 10.

Thoumas, Ch., Les Grands cavaliers du premier empire. Notices biographiques. 2e série: Nansouty, Pajol, Milhaud, Curély, etc. Paris, Berger-Levrault. Frs. 7,50.

Varreux, Mlle C. de, Le Connétable de Saint-Pol, ou la Bataille de Montlhéry, histoire du XVe siècle. Paris, Cerf. Frs. 3,50.

Bunau-Varilla, P., Panama. Le Passé, le présent, l'avenir, avec vues, cartes, etc., et un atlas de 2 planches en couleurs. Paris, Masson. Frs. 9.

Monmarché, M., Étude sur la Sologne, avec une introduction, un appendice et un essai de biographie. Paris, Hachette. Fr. 1.

Montbard, G., En Égypte. Notes et croquis d'un artiste. Avec grav. Paris, Librairie illustré. Frs. 20.

Boyer d'Agen, Le Clergé de France devant la République. Paris. Tolra. Fr. 1.

Duplessy, l'abbé E., Victor Hugo apologiste. Abrégé du dogme et de la morale catholique, extrait des œuvres de V. Hugo. Paris, Leday. Frs. 2.

Méric, Elie, Le Clergé et les temps nouveaux. Paris, Lecoffre. Frs. 3,50.

Netter, le Dr. A., La Parole intérieure et l'âme. Paris, Berger-Levrault. Frs. 2,50.

Ollé-Laprune, L., Les Sources de la paix intellectuelle. Paris, Belin frères. Frs. 2.

Petite Chronique littéraire.

A tout seigneur, tout honneur. Comme nous ne parlerons jamais ici de Zola, nous allons commencer par Victor Hugo dont on publie encore tous les ans un ou deux volumes posthumes. *En Voyage*, le dernier de ces ouvrages, est composé de lettres écrites de 1835 à 1840 à son Adèle et à ses quatre enfants. Le poète parcourt la Bretagne et la Normandie, la Belgique, Calais, Boulogne, puis le Midi de la France, Avignon, Marseille, Toulon, Fréjus. Partout il voyage à petites journées, souvent à pied, et de chaque ville il écrit, en commençant toujours par exprimer sa tendresse, ce qui donne un charme particulier à cette correspondance. A chaque page il y a des descriptions exquises. Celles de Karnac, de Fougères, de Saint-Malo, la mer à Saint-Valery-en-Caux, la place de ville de Bruxelle, Mons, celles d'Ostende, de Bruges, le retour par les dunes, le beffroi de Valenciennes, des lettres que je voudrais pouvoir citer en entier, où l'on trouve continuellement des pensées charmantes, un esprit si naturel, si peu cherché, que l'on est tenté de s'en attribuer une bonne part. Après avoir lu on croit avoir vu. A Marseille, il arrive par le Rhône, et il écrit: „J'ai vu le Rhône entrer dans la Méditerranée, large de deux lieues, jaune, trouble, fangeux, grand et sale. Il y a six jours, je l'ai vu sortir du Léman sous le vieux pont de Moulins de Genève, clair, transparent, limpide, bleu comme un saphir.

„Au Léman, le Rhône est comme un jeune homme; à la Méditerranée, il est comme un vieillard. Là-bas, il n'a encore vu que des montagnes; ici, il a traversé des villes. Dieu lui donne la neige, les hommes lui donnent de la fange. Voilà ce que c'est, mes enfants, que de vivre et de courir. Après avoir vécu, écumé, rugi, dévoré des torrents et des rivières, brisé des rochers, levé des ponts, traîné des fardeaux, nourri des villes, reflété le ciel et les nuages, le fleuve, parti étroit et violent du Léman, arrive immense et calme à la Méditerranée et s'y ensevelit. Là, il retrouve, sous un soleil éblouissant, avec un horizon sans borne, l'azur profond, serein et splendide du lac de Genève. La tombe ressemble au berceau, seulement elle est plus grande.“

Le centenaire de la *Marseillaise* a fait éclore une recrudescence de publications sur Rouget de Lisle. M. Tiersot lui consacre une œuvre réellement littéraire, un travail complet basé sur d'irréfutables documents, et fait justice des polémistes qui ont cru devoir attribuer à d'autres qu'à Rouget de Lisle la paternité de ce chant national et surtout de sa mélodie enivrante. — Passons de la Marseillaise aux chants plus modestes de nos contemporains. Voici dabord Jean Griselin, un inconnu, qui publie ses *Poèmes et Songes*. Trois pièces de vers justifient le titre: Le «Dernier amour d'Artemis», où le nouvel Endymon est un jeune moine «Le régisseur de Berthold», une histoire d'amour, et «Giseline», un sujet étrange, l'expiation d'une faute maternelle, accomplie par une fille héroïque dans un couvent d'hommes.

Il y a dans ces vers de l'inspiration, du sentiment, mais l'auteur ferait bien d'écarter certaines images trop saisissantes qui ne sont pas à leur place.

Lieds de France, par Catulle Mendès, est un gentil volume, bien présenté par son éditeur; seulement, M. Catulle Mendès nous fait de la prose qui ressemble à des vers ou des vers qui ressemblent à de la prose. Je préférerais l'un ou l'autre, l'auteur étant déjà suffisamment nuageux, pour ne pas augmenter encore la tension d'esprit du lecteur.

Voici un volume de poésies qu'il nous paraît intéressant de signaler: les *Psaumes de la beauté*. L'auteur, Gabriel Martin, fut déjà très discuté lorsqu'il publia les *Cantiques impies*. Cette fois, le poète a abordé un sujet plus poétique et moins incendiaire. Il détaille de main de maître les beautés de la femme en chantant tour à tour *les yeux*, *les lèvres*, *les seins*, *les cuisses*, etc., selon tous les rythmes français connus depuis le quinzième siècle!!!

Ajoutons que chacune de ces poésies est dédiée à l'une des plus jolies actrices parisiennes.

Un livre à recommander aux gourmets, c'est le *Lait d'une autre*, de M. Alexandre Hepp, l'auteur de tant de vibrantes chroniques et de ces deux œuvres aussi qui furent si remarquées: *l'Epuisé* et *Chaos*. La dédicace de ce roman est ainsi conçue: «A la femme qui nourrit. — Mère qui ne veux pas d'intermédiaire entre ton fils et toi, ce livre est ton triomphe et je te le dédie!» Ces trois lignes suffisent à indiquer le haut et grave problème dont M. Alexandre Hepp s'est proposé l'étude. Il a montré l'étrangère installée dans la famille, y prenant la première place, marquant le petit de son empreinte odieuse. C'est un drame de la vie vraie, amer et poignant, conté par un moraliste puissant et ému.

Georges Duval poursuit ses études sur l'Angleterre et nous les fait lire sous des formes diverses. Hier, il publiait une traduction des *Œuvres dramatiques* de Sheridan; demain il nous donnera une autre traduction du théâtre de Bulwer Lytton. Entre temps, il édite un roman: *Master Punch*, une curieuse étude du Londres actuel. C'est l'histoire d'un paria de Whitechapel, montreur de punch, — ce qui équivaut ici à nos montreurs de Guignol, — chargé de faire disparaître le petit-fils d'un lord et payant l'infamie de la vie de son propre enfant. Je ne crois pas qu'un auteur français ait jamais dépeint soit la tristesse de Whitechapel, soit l'assourdissement du Strand, soit la gaieté d'Oxford Street, soit le luxe d'Hyde-Park, avec des couleurs plus vives et plus vraies, dans une langue plus simple et plus descriptive à la fois.

«*Monsieur le Gendarme*», roman villageois de Clovis Hugues, a paru dans la nouvelle Collection des éditeurs Charpentier et Fasquelle. Ce joli livre, d'un rare mérite littéraire, a l'avantage de pouvoir être, comme les autres volumes de cette Collection, placé entre toutes les mains, ce qu'on ne pourrait dire de la Bibliothèque Charpentier.

Léon de Tinseau donne le nom *Mon oncle Alcide* à un amusant recueil de nouvelles moins ternes que les publications de ce genre. A lire surtout la nouvelle qui donne le titre, puis Pauvre Tante, la Perle noire, Contre-Mine, Voué au Blanc, Entre Chien et loup. C'est du bon esprit gaulois. — *Montorgueil*, par L. de Larmandie, est un roman assez fou. Déjà Larmandie a publié une trentaine de volumes, des vers, des romans, des études d'hypnotisme, de la prose rythmée. Il publie ses volumes avec un esprit de suite, et c'est ainsi que *Montorgueil*, son nouveau roman, est le sixième de la série qui porte ce titre qui rappelle l'œuvre de Balzac: la *Comédie mondaine*. L'action, très touchante, évolue au milieu de personnages comiques qui égayent heureusement le drame, vécu, raconté

avec beaucoup de sincérité. Mais son héros, Jean de Puyssembert, se perd assez souvent dans des considérations qui alourdissent le roman. Pour bien comprendre ce livre, en saisir la portée philosophique, il faut le lire deux fois.

Le nouveau roman d'Oscar Méténier, c'est *Le Solicier*. L'auteur y est plus sobre de gros mots que dans *La Luthe pour l'amour*, mais il y en a encore assez.. Cependant ce livre trop noir est utile et moral, bien que tous les personnages en soient repoussants. sans en excepter l'habituée du Moulin-Rouge qui aime Gaston à sa façon, en se livrant à d'autres afin de lui procurer de l'argent. Quand on la compare à son amant qui assassine un rastaquouère parce que ce joueur gagne toujours; au père de son amant, un haut personnage de la préfecture de police, qui n'a jamais reconnu son fils et le dénonce pour s'en débarrasser; à un morphinomane qui se tue avec sa seringue Pravatz, après avoir passé son existence dans la débauche, on a presque envie d'estimer cette sylphide qui vend son corps pour prouver son amour.

Bichette, par Auguste Germain, se rattache un peu au genre Méténier. C'est l'histoire des étapes parcourues par une jeune fille pour arriver au Conservatoire et au Théâtre-Français. On met le nom sur bien des personnages, car tout est pris sur le vif et chaque type pourrait servir lui-même de héros dans un autre livre tout en conservant son caractère particulier. Il y aura peut-être quelques mécontents parmi les doctes professeurs du Conservatoire, mais «p'tite mère» saura bien leur faire oublier cette piqûre d'épingle.

Jules Lemaître a publié enfin le sixième volume de ses *Impressions de théâtre*. Il contient les articles publiés par le critique des *Débats* sur Euripide, Terence et Molière, Ibsen, Shakespeare, Sarcey, Mistral, J.-J. Rousseau, Balzac, A. Dumas, Labiche, Sardou, Jean Jullien, Porto-Riche, Bouchor, etc. Il y en a donc pour tous les goûts. On commence du reste à se fatiguer de Lemaître comme on s'est rassasié de Brunetière.

Terminons cet aperçu rapide par deux livres d'une triste actualité, l'un pour l'Allemagne, l'autre pour la France. C'est d'abord la longue et consciencieuse étude publiée sur le *Choléra* por M. Monod, qui était préfet au Finistère pendant l'épidémie de 1885 à 86. Elle contient une énumération précise des moyens les plus propres à empêcher l'introduction du choléra en France et son exportation des ports indiens. Les décisions de la conférence de Venise ne sont qu'un commencement d'application des précautions anticholériques recommandées par M. Monod.

Il y a ensuite un ouvrage de M. Letainturier-Fradin rendu particulièrement intéressant par le duel Morès-Mayer. Car il s'intitule *Le Duel à travers les âges*. L'histoire du duel en France, sa législation actuelle dans tous les pays, les duels célèbres qui y sont exposés en grand détail et uniquement à l'aide de documents inédits ou authentiques, constituent les deux premières parties. Puis l'auteur étudie minutieusement le code du duel, c'est-à-dire les cas de duel, la constitution des témoins, les conditions de la rencontre, etc. etc.

Vieux Parisien liseur.

Der Casseler Verein für neuere Sprachen.

Montag, den 14. März 1892. Herr Quiehl setzte seine Mitteilungen über seinen Aufenthalt in Paris fort. Der Redner sprach zuerst über die Zeitungen. Er hob hervor, dafs die deutschen Zeitungen im allgemeinen ernster gehalten wären, als die französischen, in denen Mitteilungen aufregender Begebenheiten, Romane und ähnlicher Lesestoff einen breiten Raum einnehmen. Der Vortragende legte eine grofse Anzahl französischer Tagesblätter vor und knüpfte kennzeichnende Bemerkungen daran. Sodann wies Redner auf die besondere Stellung der drei Blätter „Figaro", „Gil Blas" und „Fin de Siècle" hin. Als eine eigentümliche Einrichtung wurden die Zeitungsgeschäftsstellen hervorgehoben, in denen Gegenstände ausgestellt werden, die in den jeweiligen Zeitungsberichten eine Rolle spielen. Zum Schlufs machte der Vortragende Mitteilung über die von ihm beobachteten Eigentümlichkeiten und Feinheiten in der französischen Aussprache. An den Vortrag knüpfte sich eine längere Erörterung, in welcher verschiedene der anwesenden Herren das Wort ergriffen. Hierauf erhielt Herr Krefsner das Wort zu Bemerkungen über Schulausgaben französischer und englischer Schriftwerke. Er kennzeichnete die Eigentümlichkeiten der einzelnen Ausgaben in der Reihenfolge ihres Entstehens und legte aus jeder der zahlreichen Sammlungen eine oder mehrere Proben vor. Hierauf kamen kleinere Mitteilungen an die Reihe. Herr Krummacher wies auf eine bereits im fünften Jahrgange stehende englische Zeitschrift „Review of Reviews" hin und legte einige Hefte derselben vor. Aufserdem machte er auf einen Aufsatz über die Londoner Vulgärsprache aufmerksam, der ursprünglich in der Zeitschrift „Taalstudie" und darauf im Sonderdruck erschienen ist.

Montag, den 9. Mai. Herr Zergiebel sprach über französische Schulbücher. Er führte zunächst die hauptsächlichsten theoretischen Schriften und Aufsätze über den französischen Unterricht an und wies dann auf einige Schriften über die Aussprache und auf praktische Wegweiser für die Handhabung des französischen Unterrichts hin. Von den Unterrichtswerken kamen nur solche zur Besprechung, welche den gesamten Lehrgang umfassen, nämlich die Bücher von Bierbaum, Breymann und Möller, Kühn, Mangold und Coste, Ohlert, Plattner, Ploetz-Kares, Schäfer, Ulbrich, Wolter. Der Vortragende stellt eine noch einfachere Darstellung des Zeitworts als möglich und empfehlenswert hin. Im übrigen wurden mafsgebende Gesichtspunkte für die systematische Darstellung der Grammatik in den Bemerkungen Münchs (Zur Förderung des französischen Unterrichts, S. 29) erblickt, der einerseits eine möglichst saubere Unterscheidung zwischen Logischem und Idiomatischem und anderseits nur eine Grammatik für den ganzen Lehrgang fordert. Schliefslich wurde es als sehr vorteilhaft hingestellt, wenn in einer französischen Grammatik die Untersuchungen Franz Kerns über die deutschen Satzgesetze nicht nur verwertet, sondern womöglich in ihren Ergebnissen zum Ausgangspunkte der Darstellung gemacht würden. — Herr Quiehl legte vor „*Elise Baranius*, Ein Beispiel für mündliche Erteilung neusprachlichen Unterrichts ohne Hilfe der Muttersprache. Berlin 1892."

Montag, den 13. Juni. Herr Quiehl berichtete über die Verhandlungen des 5. deutschen Neuphilologentages zu Berlin. Daran schlossen sich Mitteilungen des Herrn Zergiebel über denselben Gegenstand. Die Festschrift und verschiedene andere auf die Versammlung bezügliche Bücher und Schriftstücke wurden vorgelegt.

Montag, den 15. August. Herr Krummacher besprach die hauptsächlichsten in den letzten Jahren erschienenen englischen Schulbücher und legte dieselben vor. Näher eingegangen wurde auf die Werke von Wilke, die Kares'schen Bearbeitungen der neuen Auflage von Plate und Degenhardt, ferner die Bücher von Dubislav und Boek, Sevin, Neumann, Tendering. Sodann machte Herr Krummacher Mitteilungen über den Stand der Shakespeare-Bacon-Frage. Nach einem kurzen Überblick über die Entstehung und die Geschichte der Frage ging der Vortragende auf eins der neuesten dafür eintretenden Bücher ein, dessen Verfasser Donnelly ist. Es ist glänzend widerlegt von Nicholson in einer Schrift: A Refutation of the Hon. Ignatius Donnelly's Programme „No Cipher in Shakespeare". Eine kleinere Gegenschrift ist „Shakespeare der Autor seiner Dramen" von K. H. Schaible. Durch diese Widerlegungsschriften ist die Frage aus der Welt geschafft. — Herr Quiehl legte vor: England, seine Geschichte, Verfassung und staatlichen Einrichtungen von *G. Wendt*.

Montag, den 12. September. Herr Quiehl sprach über: *Beyer und Passy*, Elementarbuch des gesprochenen Französisch, Coethen 1893. Es wurden einige wichtige Punkte aus der Lautlehre herausgegriffen und besprochen. Daran knüpfte sich ein Meinungsaustausch über Besonderheiten in der französischen Aussprache. Im Anschlufs daran legte Herr Krefsner vor: *Koschwitz*, Zur Aussprache des Französischen in Genf und Frankreich, Berlin 1892, und las einige Stellen vor, die besonders die Aussprache des offenen und gesprochenen e betreffen. Über denselben Punkt machte Herr Zergiebel Mitteilung aus *Cauvet*, La Prononciation française et la diction, Paris 1892.

Erklärung.

Weil das Buch schwerlich allen Lesern zu selbständiger Prüfung vorliegt, so möchte ich auf die Besprechung, welche H. A. Gundlach-Weilburg in Nr. 10 dieser Zeitschrift von meinem „Cours français I“ geliefert hat, zunächst Folgendes erwidern:

1) Wie man an mafsgebender Stelle von dem heutigen Werte der Phonetik für die Bedürfnisse der Schule denkt, geht aus den Lehrplänen deutlich hervor. Mein Buch ist der Fassungskraft von Quartanern, d. h. 11—12jährigen Knaben, angepafst.

2) Dafs die in der Aussprachelehre gegebenen Beispiele von Anfang an in Einzelsätzen zu Übersetzungen, Schreib- und Sprechübungen verwertet sind, dürfte gleichfalls den Forderungen der Lehrpläne entsprechen. Man kann dabei zwar nicht besonders geistreich sein, zumal wenn man zur Erleichterung der Anfänger nur gleichgeschlechtige Hauptwörter gewählt hat, aber dieser sonst so trockene Unterrichtsstoff läfst sich in dieser Form auf anregende Weise absolvieren, und wem die ganze Einleitung nicht zusagt, dem bleibt es unbenommen, S. 11 mit den „Leseübungen“, als einem „Lautierkursus“, zu beginnen.

3) Über die Fassung grammatischer Regeln werden wir wohl alle schwerlich einig werden, ein Recensent darf aber nicht den Druckfehler S. 38 hämisch herausgreifen, ohne die Stelle im Zusammenhange anzuführen und — ohne das ganze Buch, d. h. S. 98, 6. Übung § 13, La plupart des héros furent tués, gelesen zu haben!

4) Die Kritik des Herrn A. Gundlach-Weilburg gipfelt in der Behauptung der falschen Thatsache: „Unrichtig ist die Regel über das s an quatre-vingt und cent.“ Es steht vielmehr in meinem Buche, S. 56 zu lesen:

„Bei der Grundzahl quatre-vingt (4 × 20) und bei cent, wenn von mehreren Hunderten die Rede ist, wird nur dann das s als Pluralzeichen angehängt, wenn der gezählte Gegenstand unmittelbar darauf folgt, z. B. quatre-vingts hommes, deux cents hommes, aber quatre-vingt-sept hommes, deux cent huit hommes“, eine Stelle, welche Herr Direktor Dr. Thudichum in Genf, der in ebenso sachkundiger wie liebenswürdiger Weise den Cours français I durchgesehen hat, mit der Randbemerkung „Gut!“ versah.

5) Urteilsfähige Männer haben, ohne Voreingenommenheit, meinen Cours français I anders beurteilt als Herr A. Gundlach-Weilburg, und eine ganze Reihe von Zuschriften seitens der Herren Fachgenossen berechtigt mich zu der Annahme, dafs der Cours français I sehr wohl neben dem Lesebuche La France et les Français zu brauchen ist.

Dessau, den 18. Oktober 1892.

Dr. H. Löwe.

Erwiderung.

Auf obige „Erklärung“ des Herrn Dr. Löwe habe ich nur ein paar Worte zu entgegnen.

ad. 1. Keineswegs verlange ich, dafs in der Schule Phonetik getrieben werden soll, wohl aber, dafs der Lehrer mit den Ergebnissen dieser Wissenschaft bekannt ist. Dafs bei der Verwertung derselben die Fassungskraft der Kinder berücksichtigt wird, versteht sich von selbst; damit ist aber doch nicht gesagt, dafs man ihnen nun geradezu Falsches und Irreführendes bieten darf, und als solches sind L.'s Bemerkungen, z. B. zu den Nasalen, zu bezeichnen.

ad 2. Dafs über die Verwendung der Einzelsätze die Ansichten verschieden sind, ist bekannt. Wie Herr L. dieselben auf „anregende“ Weise verwenden will, ist mir nicht recht klar; so, wie sie dastehen, sind sie mehr als „trocken.“

ad 3. Ist «bien d'élèves, la plupart d'élèves» etwa nicht ein „bedenklicher“ Druckfehler? Daran ändert weder der Umstand etwas, dafs auf S. 98, die ich auch, ebenso wie das ganze Buch, gelesen habe, das Richtige steht, noch der Ausdruck „hämisch“.

ad 4. Nun zur „Behauptung der falschen Thatsache“. Quatre-vingt und cent sollen nur dann das s bekommen, wenn der gezählte Gegenstand unmittelbar darauf folgt. Wie ist es in dem Satze: «Il avait soixante-seize ans, et son frère en avait quatre-vingts?» Da folgt doch der gezählte Gegenstand nicht! Richtig steht die Regel z. B. bei Kühn. — Dafs meine Besprechung in der „Behauptung“ gipfele, ist subjective Ansicht des Herrn L. Ausser den in der „Erklärung“ erwähnten Fällen habe ich leider noch mehr Ausstellungen machen müssen, welche in ihrer Gesamtheit mein Endurteil wohl rechtfertigen dürften.

Weilburg, den 29. October 1892.

Dr. A. Gundlach.

Erklärung.

Bei Velhagen und Klasing in Bielefeld erschien 1890 eine Ausgabe von Molière's L'Avare „mit Anmerkungen zum Schulgebrauch. Herausgegeben von Dr. Jos. Sarrazin am Gymnasium in Baden-Baden.“ S. 8 der Einleitung sagt Herr Benecke, statt des so plötzlich verstorbenen „Verfassers“ (Molière??) habe Dr. W. Mangold die Ausgabe durchgesehen. Der Unterzeichnete ist aber weder plötzlich verstorben, noch Herausgeber irgend eines Avare. Hier liegt eine nicht näher zu bezeichnende Nachlässigkeit entweder Benecke's oder des Druckers vor. In einem Teil der Auflage steht übrigens der Verfassernamen richtig.

Joseph Sarrazin.

Notiz.

Seit September 1891 sind innerhalb Jahresfrist 3630 verschiedene Doktor-Dissertationen, Habilitationsschriften, Programmabhandlungen etc. bei der „**Zentralstelle für Dissertationen und Programme von Gustav Fock in Leipzig**“ eingegangen und in dem von derselben herausgegebenen „**Bibliographischen Monatsbericht über neu erschienene Schul- und Universitätsschriften**“, der einzigen Bibliographie für diese Litteratur, verzeichnet worden. Die Mehrzahl dieser Schriften ist nicht in den Handel gekommen. Auf die einzelnen Fachwissenschaften verteilen sich diese 3630 Schriften folgendermafsen: Klassische Philologie und Altertumswissenschaften: 373; Neuere Philologie: 274; Orientalia: 56; Theologie: 47; Philosophie: 57; Pädagogik: 208; Geschichte mit Hilfswissenschaften: 167; Geographie: 19; Rechts- und Staatswissenschaften: 317; Medizin: 1256; Beschreibende Naturwissenschaften (Zoologie, Botanik, Geologie etc.): 155; Exakte Wissenschaften (Mathematik, Physik, Astronomie etc.): 223; Chemie: 373; Bildende Künste: 31; Musik: 5; Landwirtschaft: 17; Verschiedenes (Gelegenheitsreden, Bibliothekswesen etc.): 52.

Abgeschlossen am 1. November 1892.

☞ Dieser Nummer liegt bei das **Register** zum Jahrgang 1892, ein Prospekt von Hermann Oesterwitz in Dessau: **Löwe u. A.: Lehr- und Lesebücher,** sowie ein Prospekt von Eugen Strien, Halle a.S.: **Strien, Elementarbuch.**

Beiträge sind an den Herausgeber, Dr. Adolf Krefsner, Cassel, Jordanstr. 9, zu senden. Die Herren Verfasser und Verleger werden ersucht, dafür sorgen zu wollen, dafs alle neuen, die französische Sprache und Litteratur betreffenden Werke gleich nach Erscheinen der Redaktion der Franco-Gallia zugesandt werden, da nur dann pünktliche Besprechung erfolgen kann.

Text unter verantwortlicher Redaktion von Dr. Adolf Krefsner in Cassel. Für den Inseratenteil verantwortlich: der Verleger Julius Zwifsler in Wolfenbüttel. Gedruckt bei Otto Wollermann in Wolfenbüttel.





